Tome VIII, nos 3-4 Juillet-Décembre 1908

BULLETIN

DE

l'Ecole Française

D'EXTRÊME-ORIENT

HUITIÈME ANNÉE



HANOI
IMPRIMERIE D'EXTRÊME-ORIENT
(Anciens Établissements F.-H. Schneider & L. Gallois)

SOMMAIRE

I. — Les Barbares soumis du Yunnan (*Suite et fin*), traduction de MM. G. Soulié et Tchang Yi-Tch'ou, notes du Ct Bonifacy. 333

II. — Monographie de la semi-voyelle labiale en annamite et en sino-annamite (*Suite*), par M. L. Cadière. 381

III. — Etudes de sculpture bouddhique, par M. J. Ph. Vogel. 478 687

IV. — Une bibliothèque médiévale retrouvée au Kan-sou, par M. P. Pelliot. 501

NOTES ET MÉLANGES.

Ct Bonifacy. — Etude sur les coutumes et la langue des Lolo et des La-qua du Haut Tonkin. 531

BIBLIOGRAPHIE.

I. — **Indochine** (L. Cadière).

L. M. Dubois. Cuoc-ngu et mécanisme de sons de la langue annamite. — *R. Deloustal*. Méthode d'annamite. — *A. Bouchet*. Cours élémentaire d'annamite. — *A. Pilon*. Petit lexique annamite français. 550

II. — **Chine** (H. Maspero).

J. Curtin. The Mongols, a history. [illegible]

III. — **Japon**.

Okuma S. Kaikoku gojunen shi (N. Peri). — *Hagino Y.* Kokushi dainten (N. Peri). — *G. Migeon*. Au Japon. Promenade aux sanctuaires de l'art (Cl. E. Maître).

IV. — **Asie centrale** (L. Finot).

B. Fischel. Die Turfan-Recensionen des Dhammapada. — *E. Sieg* et *W. Siegling*. Tocharisch, die Sprache der Indoskythen.

V. — **Notes bibliographiques**. [illegible]

CHRONIQUE.

Indochine française. [illegible]

Siam. [illegible]

Chine. [illegible]

Japon. [illegible]

Danemark. [illegible]

CORRESPONDANCE.

A propos de *La Chine novatrice et guerrière*. Lettre de M. d'Ollone. [illegible]

Réponse de M. Cl. E. Maître. [illegible]

DOCUMENTS ADMINISTRATIFS. [illegible]

La couverture, le titre, la table et l'index du tome VIII seront encartés dans le numéro de janvier-mars 1909.

LES BARBARES SOUMIS DU YUNNAN[1]

CHAPITRE DU *Tien hi* 滇 繫

Traduit par

MM. G. SOULIÉ, *vice-consul de France à Yunnan-fou,*
et TCHANG YI-TCH'OU 張 翼 樞, *répétiteur à l'Ecole Pavie,*

Annoté par le Commandant BONIFACY,
Correspondant de l'Ecole Française d'Extrême-Orient.

DEUXIÈME PARTIE

Le *Che* (*ki*) dit (2) que les barbares du Sud-Ouest sont plusieurs dizaines de races, mais il ne donne pas leurs noms.

Le *T'ang chou*, aux paragraphes sur le Nan-tchao 南 詔 et sur les deux races de barbares Ts'ouan 爨 (3), est déjà assez détaillé.

Le *Kieou tche* 舊 志 de M. Li 李 (4) reproduit ce que dit le *T'ang chou* et donne d'autres détails: il expose les mœurs des Ts'ouan et des P'o 僰, les deux races entre lesquelles se partagent, d'après lui, les différents barbares du Yunnan.

Cependant les races de barbares sont très nombreuses et sont difficiles à grouper. En outre, autrefois et maintenant encore, ils se sont transformés et divisés; ce que l'on a écrit d'eux est réellement erroné, et répéter (les dires des anciens auteurs) aurait pour résultat de multiplier les confusions.

Le *Tche ts'ao* 志 草 de M. Pao 包 (5) écarte ce sujet; il dit que c'est un tort de s'en occuper, et qu'étudier ces êtres inférieurs (狉獉) est chose méprisable; il ne faut pas les mentionner (dans l'histoire), et ce qui les concerne ne vaut

(1) Voir *supra*, p. 149-176.

(2) K. 116.

(3) K. 122, 下.

(4) Il s'agit probablement du *Yun nan t'ong tche* 雲 南 通 志 en 18 k., composé par Li Yuan-yang 李 元 陽, surnommé Jen-p'ou 仁 甫, désignation littéraire Tchong-k'i 中 溪, qui fut reçu docteur en 1526. Cet ouvrage est cité fréquemment dans le *Yun nan t'ong tche kao* 雲 南 通 志 稿 sous le titre de *Kieou t'ong tche* 舊 通 志 et dans le *Siu Yun nan t'ong tche kao* 續 雲 南 通 志 稿 sous celui de *Kieou tche* 舊 志 (*Ming che*, k. 97, p. 11 r°; *Yun nan t'ong tche kao*, k. 191, p. 27).

(5) Le *Tien tche ts'ao* 滇 志 草 de Pao Kien-tsie 包 見 捷, originaire de Lin-ngan 臨 安 dans le Yunnan, docteur en 1589, mort en 1607, vice-président de droite du Ministère de l'Intérieur 吏 部 右 侍 郎 (cf. *Ming che*, k. 257, p. 2 r°).

pas la peine d'être écrit. Dans ce cas, on n'aurait pas eu besoin d'établir de *siang-siu* (1), et lorsqu'on parle des réunions des rois soumis, c'est chose vaine!

Dernièrement, en cherchant de tous côtés dans les bibliothèques publiques, j'ai retrouvé ce que l'honorable censeur Houang avait écrit sur les mœurs de ces peuplades: il décrit en détail tous les sauvages du Yunnan et a recueilli ce qu'en rapportaient les anciens et les sages. Reprenant ce que dit l'histoire ancienne, je le répartis en chapitres et je l'examine en détails. Peut-être mon travail ne sera-t-il pas inutile pour compléter la soumission des barbares.

Barbares Ts'ouan 爨蠻 (2)

Le nommé Ts'ouan était originaire de Ngan-yi 安邑. A l'époque des Tsin 晉, il fut préfet de Nan-ning 南寧. Il profita de l'anarchie de la Chine pour se faire roi chez les barbares. Aujourd'hui à Lou-leang 陸涼, il y a une inscription du roi Ts'ouan qui dit: « Un descendant de Tseu-wen 子文, ministre du royaume de Tch'ou, ayant reçu le nom de Pan 班 vers la fin des Han occidentaux, obtint un fief à Ts'ouan et il en prit le nom ».

Un de ces descendants fut *tchen man kiao wei* 鎮蠻校尉. A l'époque des Tsin, il y eut Ts'ouan Chên 爨深, Ts'ouan Ts'an 爨璨 et Ts'ouan Tchen 爨震. Sous les Souei, Ts'ouan Wan 爨翫 se révolta ; Che Wan-souei 史萬歲 le soumit (3). Les T'ang 唐 nommèrent le Ts'ouan qui était roi, gouverneur de Nan-ning tcheou, et il administra la ville de Che 石城 qui est aujourd'hui Kiu tsing fou 曲靖府.

Dans le *T'ang chou* (4) on appelle Man Blancs des Ts'ouan occidentaux, tous ceux qui habitent à partir de Kiu tcheou, de Tsing tcheou, de Si Kouen-tch'ouan

---

(1) Les *siang-siu* 象胥 étaient, au temps des Tcheou, les interprètes chargés de s'occuper des ambassadeurs de tous les peuples barbares, *Man* 蠻, *Yi* 夷, etc., de traduire les paroles de l'empereur et de régler le cérémonial de leur réception. Cf. *Tcheou li* 周禮, chap. *Ts'ieou-kouan* 秋官 (trad. Biot, t. II, p. 435).

(2) Ce mot de Ts'ouan paraît ignoré des tribus lolo actuelles. Celles que nous avons visitées se donnent le nom de *Mân-zi*, *Mân-za*, *Mung*, *Pu-p'a*, *Tchô-kô*. Le commandant de Lajonquière a constaté que les *Xa pho* se nomment eux-mêmes *Lao pa*. Dans ses *Notes sur quelques populations du Nord de l'Indochine* (*Journal Asiatique*, 1892), M. Lefèvre-Pontalis appelle Asong, Phana, Kouis, Khas li et Lami des tribus dont le vocabulaire est lolo. Il en est de même pour les Khao rieng ou seng assez souvent décrits par les voyageurs. Le Père Vial (*Les Lolos*, Chang-hai, 1898) cite les tribus Naseu, Ko, Kotou, Gnisou, Gni, Ashi, Adje, etc. Outre ces noms, les tribus lolo en ont reçu des Chinois divers autres que nous retrouverons au cours de cette étude. Le mot Ts'ouan, quelle que soit son origine, paraît avoir une acception aussi vague que le mot Man. M. Cordier a donné dans le *T'oung Pao* une longue et savante étude résumant tout ce qui a été écrit sur les Lolo. (*T'oung Pao*, Série II, vol. VIII, p. 597 sqq.)

(3) Sur cette expédition, cf. *Souei chou*, k. 53 (Biog. de Che Wan-souei).

(4) *T'ang chou*, k. 222, 下, p. 7 sqq.

(5) Cf. Playfair, *Geog. diction. of China*, nº 1401.

西昆川 et Nan Kouen-tch'ouan, de Kiu-wei 曲軦, de Tsin-ning 晉甯, Yu-hien 喻獻, Ngan-ning 安甯, Kiu-ho 距和 et Long-tch'eng 竜城.

Du Sud des deux tcheou de Mi-lou 彌鹿 et de Cheng-ma 升麻 jusqu'à Pou-t'eou 步頭, on les appelle Man Noirs 烏蠻 des Ts'ouan orientaux. Noir et Blanc sont des surnoms 號, et non point des noms de famille, 姓 : ceux qui s'appellent Ts'ouan ont pris ce nom de famille de leur chef. Dans le Yunnan, au temps (1) où il y avait un roi du Royaume Blanc (*Po kouo wang* 白國王), les sauvages qui lui étaient soumis s'appelaient *Po* 白. Ensuite il y eut un roi nommé Ts'ouan ; ses sujets s'appelèrent Ts'ouan. De même les barbares du Kouang-nan 廣南 sont surnommés « race des hommes de Nong, 侬人之類 ». Le nom de Ts'ouan s'est propagé depuis longtemps ; mais au début, autant il y avait de tribus différentes, autant il y avait de surnoms.

Barbares Lou-lou 盧鹿蠻

Les Lou-lou, qu'on appelle par erreur Lo-lo 玀玀, se trouvent tous sur la Rivière Noire et habitent dans des montagnes et des vallées impraticables. Les noms des tribus sont différents ; leurs langues et leurs goûts le sont aussi. En général, quand ils sont en petit nombre, ils cultivent sur défrichement (2) ; quand ils sont en grand nombre, ils se réunissent pour le pillage Les hommes portent le chignon et s'épilent le moustache et la barbe ; ils portent à droite et à gauche deux sabres, aiment les batailles et n'ont pas peur de la mort.

Ils trouvent leurs chevaux plus beaux quand ils ont la queue coupée. Leurs selles n'ont pas de tapis ; les étriers sont en bois creusé en forme de queue de poisson : on peut à peine y placer les orteils.

Les femmes portent les cheveux dénoués ; les habits sont de couleur foncée ; les femmes nobles portent aussi (comme vêtement de dessus) des étoffes de brocard, et les pauvres des peaux de mouton Pour monter à cheval, elles s'asseyent de côté.

Les jeunes filles portent de grandes boucles d'oreilles ; elles coupent leurs cheveux à la hauteur des sourcils, leurs jupes ne cachent pas les genoux (3).

Les couples ne se voient pas pendant le jour ; les fils après leur naissance ne voient pas leur père avant l'âge de deux ans. Les femmes et les concubines ne sont pas jalouses les unes des autres.

---

(1) Le *Yun nan t'ong tche kao* donne une date un peu plus précise : « Au début des Han ».

(2) Littéralement : labourer avec le couteau, semer avec le feu, 刀畊 (ou 耕) 火種, formule que l'on rencontre souvent dans les chants et dans les chartes des Yao.

(3) Cette particularité n'existe plus que chez les Miao-tseu et chez quelques tribus Yao.

On cherche à marier les filles avec des hommes de la famille de leur mère ; quand il n'y en a pas, elles peuvent épouser d'autres hommes (1).

La douzième lune amène la fête du printemps. On dresse un pied de bois ; on pose une planche en travers ; à chaque extrémité s'assied un homme, et ils s'amusent à se faire descendre l'un l'autre (sorte de balançoire).

Quand ils sont malades, ils n'appellent pas le médecin et ne prennent pas de médicaments. Ils ont recours à des sorciers sauvages pour dire des prières. Ces sorciers s'appellent *Ta Ki-po* 大覡皤, ou bien *Pai-niao* 拜裊, ou bien *Po-ma* 白馬 (2). Ils choisissent un poussin mâle, et le vident tout vivant ; ils prennent ensuite ses deux fémurs qu'ils attachent, ils enlèvent soigneusement la peau ; l'os présente de petits trous : ils y placent de petites baguettes, puis considèrent leur nombre et la manière dont elles sont disposées (sur la face supérieure ou sur la face inférieure). Ces petits trous de l'os du poulet sont tous différents, il y en a plusieurs centaines. Les sorciers conjecturent de là le bonheur et l'infortune. Quelquefois ils prennent aussi des herbes dans la montagne ; ils les attachent ensemble et les enlèvent une à une, à peu près comme nous faisons pour la divination par l'achillée et la prédiction est toujours vérifiée.

Ces barbares ont des livres sacrés ; ils sont tous écrits en caractères *ts ouan* (3), dont la forme ressemble à celle de nos caractères *k'o-t'eou* (à forme de têtard) ; ceux qui les connaissent bien peuvent savoir les phénomènes météorologiques et prévoir le beau et le mauvais temps. Ils se tiennent auprès du chef pour qu'il puisse les consulter en cas de doute.

Dans le peuple, on sacrifie toujours au ciel sur un autel à trois degrés ; c'est aussi le *po-ma* qui officie.

L'épouse principale du chef s'appelle *nai-tõ* 耐德. Les enfants qui ne sont pas nés d'elle ne peuvent succéder à leur père. Si la *nai-tõ* n'a pas de fils ou si ses fils sont morts jeunes, on prend d'abord (pour succéder) les enfants des concubines, puis on prend les enfants adultérins ; quand il n'y a pas d'héritiers, on intronise la femme ou la fille du chef.

---

(1) Cette coutume ne nous a jamais été signalée. Elle existe de fait actuellement, puisque presque tous les barbares ont adopté la coutume chinoise qui défend de se marier dans le *sing* (姓). Ce nouveau mode d'exogamie paraît avoir remplacé un ancien système de clans exogames devenus peu à peu territoriaux. Dans certaines tribus, les jeunes gens ne peuvent se marier avec des filles du même village ; dans d'autres, cette interdiction a disparu, mais les jeunes gens ne peuvent chanter (dans les joutes de chants d'amour), que s'ils appartiennent à des villages différents.

Quant aux coutumes qui interdisent aux couples de se voir pendant le jour, et au père de voir son enfant avant qu'il ait atteint deux ans, elles paraissent bien invraisemblables à qui connaît les demeures primitives et les mœurs simples des montagnards.

(2) C'est le nom lolo. Le P. Vial (*op. cit.*) dit *pi mo* ; les Lolo du Đông-quang 東光 dans le phủ de Bảo-lạc, disent simplement *pi*.

(3) Voir P. Vial et Lefèvre-Pontalis, *op. cit.*

Après la mort, on enveloppe le cadavre dans une peau de panthère et on l'incinère; puis on enterre les cendres dans la montagne; aucune personne étrangère à la famille n'en peut connaître l'endroit (1).

Ils nourrissent des hommes courageux qu'ils appellent *tsou-k'o* 苴可 (2) et qu'ils paient libéralement. Chaque fois que les troupes sortent, les *tsou-k'o* forment l'avant-garde. Leurs armées n'ont pas de formation ni de discipline. Au combat ils se baissent et avancent lentement de trois ou quatre pas, puis ils lancent leurs javelots et bondissent; chaque guerrier porte trois javelots; quand ils en ont lancé deux, il y a sûrement deux ennemis touchés; quant au troisième javelot, ils s'en servent pour combattre de près et ne le lancent pas. Ils ont aussi des arcs puissants et des flèches empoisonnées qui tuent dès que le poison a pénétré dans le sang. Quand ils s'en servent pour tuer les oiseaux et les animaux, ils enlèvent la chair que la flèche a touchée, et peuvent manger l'animal.

Les sauvages des tribus appellent leur chef *San-po* 撒頗, ce qui veut dire maître dans la langue barbare. Les sauvages sont aveuglément attachés à leur chef.

Les chefs ne craignent pas de faire tuer leurs hommes. Chaque fois qu'ils veulent en faire exécuter un, ils le confient à deux soldats, qui le conduisent hors de la ville et creusent un trou dont ils font connaître l'emplacement à la famille et aux amis (du condamné). Le condamné pleure et on boit toute la nuit; quand le jour est venu, les deux soldats le décapitent et enfouissent sa tête dans la fosse; puis ils reviennent rendre compte (au chef); deux autres soldats sont envoyés pour voir (si l'ordre a été exécuté). On permet alors à la famille de faire les funérailles. Quelque attachement qu'on ait pour un homme, quand (le chef) a donné l'ordre de le tuer, on le tue; ceux qu'il a ordonné de tuer n'osent pas demander grâce, et leur famille n'ose pas se plaindre du chef, car plus la loi est sévère, moins il y a de brigands dans le pays.

A l'occasion de toutes les cérémonies, le chef ordonne à ses lieutenants d'entrer dans les villages et les camps, de compter les habitants et de les répartir en plusieurs classes. Les habitants des diverses classes se réunissent pour fournir à ces envoyés du chef la nourriture et le logis. Les vieillards et les petits enfants doivent tous sortir et venir à leur rencontre pour le saluer. Les postes voisins, d'une distance de plusieurs dizaines de *li*, viennent tous apporter du riz et des poulets. S'ils ne peuvent pas fournir le nécessaire, ils s'enfuient secrètement (hors des limites du territoire de la tribu).

---

(1) Actuellement les Lolo du Tonkin et des parties voisines du Yunnan n'incinèrent plus les corps. Ils les laissent se décomposer en terre à proximité de leurs cases après avoir placé au-dessus du cadavre un tube de bambou; l'odeur qui se dégage leur permet de surveiller les progrès de la décomposition; quand elle est achevée, ils déterrent les corps et vont les porter sur les montagnes. Pendant la décomposition du corps, on observe certains tabous; des offrandes de vivres sont toujours suspendues au-dessus de la fosse.

(2) En lolo, homme se dit *so* ou *tcho* ou *tchŏ*; nous avons visité une tribu portant ce nom de *tchŏ kô*.

Les chefs prennent toujours leur part du butin obtenu par le pillage. Mais si les mandarins (chinois) leur font des reproches, ils envoient des hommes quelconques (qu'ils déclarent être les coupables).

Le *Kieou tche* (1) dit que ce sont leurs propres chefs qui les excitent au brigandage. « Quand les fonctionnaires ne sont pas avides, les administrés ne sont pas voleurs ». Cette parole est très juste.

Lolo Blancs 白玀玀 (2)

Les vêtements des hommes sont faits de deux morceaux (cousus) ; ils portent un turban, et vont pieds nus. Les femmes portent des boucles d'oreilles en cuivre ; elles ont des vêtements semblables au *kia-cha* (vêtement des bonzes), et se ceignent les reins d'une ceinture de cuir. Pour les funérailles, ils ne se servent pas de cercueils ; ils attachent avec des cordes de chanvre (le cadavre) enveloppé dans des tapis et le portent sur une chaise en bambou (3). Devant marchent sept hommes, portant des cuirasses, des casques, des lances et des arcs ; ils lancent des flèches de tous côtés, dans le but d'empêcher les mauvais esprits (de s'approcher). Ils incinèrent (le mort) dans la montagne. Aussitôt l'incinération faite, ils placent des tam-tam et déploient des étendards pour appeler son âme. Ensuite ils enveloppent de coton des tiges de bambou ; ils construisent des cages en lattes de bambous qu'ils suspendent au-dessus du lit du mort. Ils font un sacrifice le 23e jour de la 2e lune, plantent trois cents tiges de coudrier de la montagne devant la porte (du mort) et placent par terre les cages qu'ils ont fabriquées. Ils découpent un porc grillé et devant chaque cage font une offrande d'un peu de viande ; ils disposent du vin et de la nourriture, lisent les livres sacrés et tout autour les assistants s'agenouillent.

Ils se marient entre eux (4). L'engagement se fait par des présents de bœufs ou de chevaux. Le jour du mariage arrivé, ils se rassemblent devant la maison de la jeune fille, crient devant la porte et l'enlèvent de force.

Ils sont paresseux, mous, impudiques et aiment à boire ; ils croient aux esprits ; ils enferment dans une boîte des insectes et des animaux venimeux jusqu'à ce que l'un d'eux, ayant dévoré tous les autres, reste seul. Ils mesurent le bord de leurs jupes avec la main (pour en tirer des pronostics) ; ils jettent du blé dans l'eau, et selon qu'il surnage ou s'enfonce, en tirent des pronostics.

---

(1) Cf. ci-dessus p. 333, note 3.

(2) On trouve actuellement des Lolo Blancs dans les préfectures de Tuong-yên (Bảo-lạc) au Tonkin, de K'ai-houa et de Kouang-nan au Yunnan. Lefèvre-Pontalis en a trouvé au Lai-chau et a donné leur vocabulaire (*loc. cit*). On les appelle assez fréquemment *Tchang-mao Lolo* 長毛玀, Lolo avec longs cheveux.

(3) Nous n'avons plus trouvé cette coutume que chez les *Man Pateng* (dans leur langue *y viang mhê*, coupeurs de bois) du huyện de Bắc-quang, 3e territoire militaire, Tonkin.

(4) Actuellement les Lolo Blancs s'allient par mariage avec les Lolo Noirs. Les enfants appartiennent à la tribu du père.

Ceux qui vivent dans les préfectures de Tch'eng-kiang 澂江, Lin-ngan 臨安 et Yong-tch'ang 永昌 du Yunnan imitent les coutumes et la civilisation chinoises et vivent comme nous.

Ceux qui vivent dans la région de Mong-tseu 蒙自 et de Ting-pien 定邊 sont encore incivilisés.

Ceux de Kiu-tsing 曲靖 sont méprisés (par les Chinois) à l'égal des sauvages

Ceux de Kiang-tch'ouan 江川, Ta-li 大理 et Yao-ngan 姚安 s'appellent Sa ma-tou 撒馬都 (1).

En somme ils sont peu nombreux, faibles et faciles à gouverner.

Lolo Noirs 黑猓玀 (2)

Les hommes enroulent leurs cheveux et les attachent avec une bande d'étoffe ; ils portent des anneaux aux oreilles. Ils s'habillent d'un pagne en feutre ; ils ont à la ceinture un couteau qui ne les quitte jamais.

Les femmes portent sur la tête une pièce d'étoffe bleu sombre, carrée, d'un pied de côté, attachée sur le front ; leurs vêtements sont courts, par-dessus elles portent une pélerine (*kia-cha*). Leurs jupes sont brodées, en haut et en bas, d'une grecque (回 文). Elles ont aux poignets des bracelets d'ivoire : elles vont pieds nus ; sur le haut de la tête, elles portent des perles rouges et vertes mélangées de coquillages et de pierres. Plus il y a de ces pierres, plus elles sont contentes.

Les chefs civils et militaires appartiennent à la noblesse. Bien que leurs vêtements soient magnifiques, ils ne s'écartent pas des modes des sauvages. Les femmes des chefs portent des turbans de soie, et, aux oreilles, de grands anneaux d'or et d'argent. Leurs vêtements sont faits de deux pièces de soie de couleur différente : elles portent un ornement de tête en satin bleu sombre, leurs

---

(1) Dans le *Nan tchao ye che*, il est dit que les *Kolo* (*lolo*) blancs, sont aussi appelés *sa-ma-tou* 撒馬都 (*sa ma tlô* signifie corps blanc en lolo). Cet ouvrage dit aussi qu'ils ont beaucoup de ressemblance avec les Chinois. D'après Colborne Baber cité par Devéria (*La Frontière sino-annamite*, p. 147) les Lolo aux os blancs seraient les vassaux des Lolo aux os noirs. Ch. François, dans ses *Notes sur les Lolo du Kien-Tchang* (*Bull. et Mém. Soc. Anthrop. de Paris*, t. V, 5e série, p. 657 sqq.), dit également que les Lolo aux os blancs sont les vassaux des Lolo aux os noirs. Les Lolo Blancs ou Noirs que nous avons étudiés se considèrent comme égaux. Leurs langues et leurs costumes sont différents, mais comme nous l'avons dit, ils n'ont aucune répugnance à s'allier par le mariage Les femmes des Lolo Blancs sont très réservées avec les étrangers. (Voir en outre *La Frontière sino-annamite*, p. 138).

(2) Le *Yun nan t'ong tche kao*, k. 182, citant le *Houang tch'ao che kong t'ou* 皇朝職貢圖, ajoute que les Lolo Noirs sont la tribu la plus noble de tout le Yunnan : tous les fonctionnaires locaux en sortent.

Les Lolo Noirs sont les plus nombreux au Tonkin ; ils habitent la préfecture de Turong-yèn, et on les trouve, sous le nom de Mán Khanh (Mans à galons), jusqu'aux environs de Bảo-lạc. Dans *La Frontière sino-annamite*, Devéria consacre un long article à cette tribu. Le *Nan tchao ye che* les appelle Hei kouo-lo 黑猓玀 et donne quelques-uns des renseignements que renferme la présente étude ; il dit que les femmes portent sur le dos des broderies en forme de 井 et c'est un des ornements caractéristiques des femmes des Lolo Noirs du Tonkin.

vêtements descendent jusqu'à près d'un pied de terre. Sur le dos elles portent des peaux de mouton noires, auxquelles sont attachés des grelots d'argent et d'or.

Les femmes des chefs militaires portent toutes des vêtements courts en feutre et des ornements de tête de toile bleue sombre.

Ceux de Kiu-tsing habitent dans les montagnes : bien que la terre soit peu fertile, ils la cultivent sur défrichement ; ils plantent pour leur nourriture le tournesol doux et le tournesol amer (1). Ils nourrissent un grand nombre de chevaux et sont de très habiles éleveurs.

Comme ustensiles, ils se servent de paniers de bambou et de bols de bois. Pour les échanges et les emprunts, on n'écrit pas de comptes : on grave des morceaux de bois que l'on brise, chaque partie en garde la moitié. Ils tiennent marché aux jours *tch'eou* 丑 et *siu* 戌.

Pour les enterrements des nobles, on emploie (pour couvrir le cadavre) une peau de tigre ; pour les gens ordinaires, une peau de mouton ; on les incinère à l'écart des villes et on éparpille leurs cendres.

Ceux de Tch'eng-kiang fou savent faire des fromages, qu'ils vendent au marché, ainsi que du bois et des légumes. Ils répandent une mauvaise odeur et leur saleté n'a d'égale que celle des cerfs et des porcs.

La plupart de ceux de Ngan-ning et de Lou-fong 祿豐 transportent du sel sur les routes. Les vieillards ont la force de deux Chinois ; les hommes adultes ont la force d'un taureau.

Ceux de Ngo-kia 磕嘉 portent des manteaux de paille (蓑) qu'ils recouvrent de feuilles. En général leur caractère est féroce ; ils aiment à combattre ; ceux qui ne sont pas capables de piller ne trouvent pas à se marier.

La plupart des malfaiteurs de tout le Yunnan appartiennent à cette race. Ceux de Wou-ting 武定 et de Kao-tien 高甸 sont encore plus cruels et plus stupides.

Dans les quarante-huit villages du Ho-k'ing 鶴慶, on les appelle *Mou-si-tseu* 母西子 (2) : c'est la même race. On appelait autrefois le « pays des brigands » le Tie-souo-tsing 鐵索箐, le Pin-tch'ouan tcheou 賓川州, le Tch'e-che-yai 赤石崖, le T'ang-lang 螳螂 et le Kou ti 古底.

Au début de la période *wan-li* (1573-1620), on les réprima durement, et jusqu'aujourd'hui, les régions de l'Ouest ont été calmes ; c'est là le bon côté de l'emploi des militaires.

Sa-mi Lolo 撒彌玀玀

Les hommes portent les cheveux noués en une espèce de chignon ; leurs vêtements sont longs ; leurs pantalons courts ; une toile leur ceint les reins.

---

(1) On trouve en effet quelques tournesols chez les Lolo ; leurs graines servent à faire de l'huile. Les céréales sont : le maïs, le riz, le sarrazin, le millet, le sorgho, l'éleusine *coracana*. Les Lolo sont en général bons agriculteurs et ont de beaux vergers autour de leurs villages.

(2) Le *Yun nan t'ong tche kao*, k. 181, d'après le *Houang tch'ao che kong t'ou*, écrit *Hai-si-tseu* 海西子. Le *Yun nan t'ong tche* écrit de même.

Les femmes portent des robes courtes et des jupes courtes de toutes les couleurs. Sur le lac de Yunnan-sen il y a de ces gens dans toutes les sous préfectures. Ils sont maladroits à gagner leur vie ; ils ne font pas de brigandage.

Ceux qui habitent la montagne cultivent ces terrains de mauvais rapport, vendent du bois au marché, et travaillent toute l'année.

Ceux qui habitent au bord de l'eau vivent sur les bateaux et prennent à peine assez de poisson pour subvenir à leurs propres besoins.

Sa-wan Lolo 撒完玀玀

Ils habitent dans les villages de Ming-yue 明月 et appartenant au *hien* de Mong-tseu 蒙自. Ils sont différents des Lolo Blancs et des Lolo Noirs. Ils s'adonnent surtout à l'agriculture. Ils se nourrissent d'insectes et de petits animaux de la famille des rats dont ils sont très friands.

A-tchö Lolo 阿者玀玀

Leurs vêtements sont à peu près semblables à ceux des Lolo Noirs. Dans les mariages et les enterrements, ils suivent les mêmes coutumes que les Lolo Blancs. Ils portent des boucles d'oreilles plus grandes.

Les A-tchö Lolo Orientaux habitent Kiang-tch'ouan 江川 et T'ong-hai 通海. Les Occidentaux habitent Pin tch'ouan 賓川.

Ceux de T'ong-hai envoient un bœuf comme cadeau de mariage. Le fiancé emporte sa femme sur son dos. Ils labourent les montagnes et prennent les animaux sauvages.

Ils aiment à changer de résidence et ressemblent en cela à tous les Lolo.

Lou-wou Lolo 獳屋玀玀

Leurs vêtements et leur nourriture sont à peu près les mêmes que ceux des Lolo Noirs ; cependant ils forment une race à part.

Ils ont confiance dans la force de leurs armes : lance et bouclier. Leur caractère est très méchant. Ils sont heureux de faire galoper leurs chevaux et aiment la chasse à l'excès.

Ils vivent seulement au village de Lou-kouo 獳郭 dans la préfecture de Lin-ngan 臨安府.

Kan Lolo 乾玀玀 (1)

Pour les mariages, ils sont plus prodigues que les autres tribus.

Pour les enterrements, ils enveloppent le cadavre d'une peau de bœuf, y fixent du brocart et l'habillent d'herbes.

---

(1) Il ne faut pas confondre ce nom avec celui de *Kan-t'eou Lolo* 砍頭玀玀 (Lolo coupeurs de tête), dont voici l'origine : après la décomposition des chairs dont nous avons parlé plus haut, les Lolo prendraient les os de la tête, et les placeraient, enfermés dans un panier, à

A chaque repas, ils plantent leurs baguettes dans le riz, et levant les yeux au ciel, disent une prière afin d'en faire offrande.

Ils apprécient la bravoure et aiment les batailles.

Quand ils ont tué un homme, ils payent une amende en argent (1).

Leur haine et leur colère ne reconnaissent pas les relations de père à fils, de frère aîné à frère cadet.

Ils ne comprennent guère la langue chinoise ; quand un fonctionnaire leur écrit une lettre, il doit l'écrire aussi en caractères *ts'ouan* : alors ils le comprennent.

Leur race habite Kiu-tsing et Siun-tien 尋甸 (2). Dans tous les défilés fortifiés où nous tenons garnison, nous avons beaucoup de gens de leur race.

A la fin de l'année, ils vont partout demander des poules, des porcs et du vin, disant que c'est l'habitude. Les villages qui les ont laissés manger à leur gré n'ont rien à craindre d'eux ; mais si on leur refuse, ils appellent les sauvages de Tong-tch'ouan et reviennent piller (le village).

Ces dernières années, les troupes de Wou-ting et de Siun-tien ont été provoquées par cette race.

Comme condiments, ils aiment le sel et l'ail : quand ils en ont un peu, c'est une grande joie. Parmi ceux dont le lieu de séjour est profondément enfoncé dans la montagne, il y en a qui, jusqu'à l'âge le plus avancé, ne connaissent pas le sel.

Miao Lolo 妙玀玀 (3)

Ils descendent tous de fonctionnaires de la région. On les appelle *Ho-t'eou* 火頭 (4) ou *Ying-tchang* 營長 ou encore *Kouan-nou* 官奴.

---

proximité de leur habitation. Cette coutume existe chez certains Indonésiens, et il n'y aurait rien d'extraordinaire à la retrouver chez ces Lolo ; mais ils s'en défendent vivement, et nous n'avons jamais vu rien qui puisse laisser croire, actuellement, à l'existence de cette coutume qui a peut-être disparu sous la pression des idées chinoises. Nous verrons plus loin que les Tibétains ont conservé des coutumes analogues.

(1) Le rachat du meurtre a dû frapper vivement les Chinois ; il est signalé par eux comme existant chez plusieurs tribus barbares.

(2) D'après le *Houang tch'ao che kong t'ou* (*Yun nan t'ong tche kao*, k. 182), il s'en trouve aussi dans le district de Yunnan-sen. A l'époque des T'ang, ils dépendaient des Ts'ouan orientaux.

(3) 妙 signifie habiles ; il ne faut pas confondre ce caractère avec 苗 ou 猫 qui désigne une autre race indigène, généralement appelée *Miao-tseu* 苗子. Certaines tribus de cette race habitent au Yunnan, mais l'auteur chinois ne les cite pas.

(4) Cette expression signifiant « chef de feu » est encore employée pour les petits chefs de village dans le Haut Tonkin ; elle correspond à *bếp* (cuisine, chef de cuisine, chef de cinq hommes) qui est le nom vulgaire du chef d'escouade en annamite.

Ils sont très différents des races des Lolo Blancs et Noirs. Ils portent aux oreilles des anneaux ; pour leurs habits ordinaires ils se servent de toile *so-lo* 梭羅布.

Les vêtements des femmes sont brodés sur la poitrine et sur le dos ; devant ils n'atteignent pas les genoux, derrière ils tombent jusqu'à terre. Les bords des vêtements sont découpés comme ceux des étendards. Leur vêtement de dessous porte une ouverture en haut ; pour le mettre, elles le passent par dessus la tête et le laissent tomber. Leurs jupes sont plissées.

La tribu qui réside dans la sous-préfecture d'A-mi 阿迷州 est respectée par toutes les autres. Quand elle est en deuil, toutes (les autres) lui apportent de l'argent pour contribuer (aux funérailles).

Ceux qui vivent à Mong-houa 蒙化, Li-kiang 麗江, Ho-k'ing 鶴慶, T'eng-yue 騰越, Tch'ou-hiong 楚雄, Yao-ngan 姚安, Yi-houa 亦化, Sin-houa 新化, Pei-cheng 北勝 et dans la montagne du Wang-nong 王弄山, sont appelés du nom général de Lolo sans distinction de tribu.

Dans les chaumières où ils habitent, on place un fourneau dans la salle centrale ; le père, les fils, les brus et la mère dorment autour du foyer.

Ils craignent les coups de fouet, mais ils ne craignent pas la mort.

Pour les sacrifices, ils assomment les moutons et les porcs et ne les égorgent jamais.

Ceux de Yao-ngan fou sont voleurs et féroces. Ils aiment le brigandage.

Ceux de Sin-hing 新興 habitent (principalement) le village de Tch'ang-ming 昌明 et cultivent la terre pour vivre.

Ceux de T'eng-yue ont pour principale ressource la chasse.

Dans le Pei-cheng, il y a encore des gens qu'on appelle Kouo-lo 猓玀 et qui sont de la même race que les Lolo du Kien-tch'ouan. Ils portent tous des vêtements ou de feutre ou de laine.

Les hommes et les femmes vont tous pieds nus, mais quand, pour se distraire, ils chantent et dansent, ils chaussent des souliers de peau. Les hommes soufflent dans des flûtes de roseau. Les femmes revêtent des vêtements ourlés et chantent en dansant, chacune à sa manière.

A Chouen tcheou 順州 on les appelle *Lo-lo-man* 玀落蠻. Les hommes ont des chapeaux en forme de queue de pie qui tombent par derrière sur leurs vêtements. Les femmes ont des bonnets à trois pointes. Ils vont chercher du bois (dans la montagne) et labourent la terre.

A Sin-houa tcheou, on les appelle *Po-kio Lo-lo* 白腳玀玀 (*Lo-lo Pieds-blancs*), parce qu'ils portent des jambières de toile blanche. Les *Lo-wou* 羅婺 sont de la même race que ceux de Wou-ting ; anciennement on a donné leur nom à une commanderie (郡) ; on dit aussi *Lo-wou* 羅武. Sous les Yuan, un barbare de Lo-wou nommé Lo-piao 羅標 ayant vécu cent ans, était devenu très faible ; ses descendants l'enveloppèrent dans un tapis et l'emportèrent dans une forêt épaisse. Plus tard il lui poussa une queue longue d'un à deux pouces. Cette légende date de trois cents ans.

Tous ces barbares sont appelés communément Lo-nieou 羅牛.

A Tch'ou-hiong 楚雄, à Yao-ngan, à Yong-ning, à Lo-tseu 羅次, tous les hommes portent un chignon très haut ; ils ont des chapeaux de paille, s'enveloppent de feutre et se couvrent de toile de *ho-ts'ao* 火草. On trouve l'herbe (qui sert à la fabriquer) dans la montagne ; ils la filent et la tissent et l'étoffe est grossière et lourde, mais solide et très serrée. Ils en portent aussi au marché de la capitale de la province pour en faire des sacs à mettre le riz ou des choses précieuses.

Les femmes tressent leurs cheveux en deux nattes qui pendent sur l'épaule ; elles les mélangent de pierres blanches et d'anneaux de pierreries ; elles portent des vêtements de couleur noire à col carré, des jupes longues et vont pieds nus.

Ils demeurent dans les forêts des montagnes, sur les lieux élevés et vivent d'élevage. Ils ont des maisons, mais pas de lits ; ils dorment sur des aiguilles de pin entassées.

Dans les mariages et toutes les circonstances heureuses, on construit un hangar en sapin pour banqueter et faire de la musique. Les funérailles se font par incinération.

Ils portent un couteau et une longue arbalète qu'ils ne quittent ni en marche, ni au repos. Ils aiment le vin et les batailles. Ils sont rusés et difficiles à gouverner.

Mo-tch'a 摩察

Les Mo-tch'a sont une autre tribu de Lolo Noirs ; ils habitent la préfecture de Ta-li et Mong-houa 蒙化. Ils portent des arcs de bois et des flèches empoisonnées ; ils ne manquent jamais un oiseau ou un animal après l'avoir visé. Ils pillent les gens qu'ils rencontrent ; quand ils sont eux-mêmes attaqués, ils se défendent (1).

A Wou-ting 武定, on les appelle Mou-tch'a 木察 (2). Ils ont appris à être un peu plus doux.

---

(1) Dans cette notice, il est question d'une sorte d'aristocratie ayant adopté certaines coutumes chinoises, puis de diverses tribus déjà citées et enfin d'autres tribus paraissant thai ou yao.

(2) Certainement graphie différente d'un même son. Les différentes graphies du nom de la même peuplade ont fait souvent croire à l'existence de plusieurs tribus. Ces Mo-tcha ou Mou-tch'a sont probablement les mêmes que les Mo-sié, les Mou-ché, les Mosso, les Mousseux, etc. Le docteur Lefèvre (*Un voyage au Laos*, Paris, 1889, p. 68-69, 125) dit *Khas Mouceux*, ou *Kas Mouceux ;* dans *Mission Pavie, Géographie et Voyages*, vol. V (Paris, 1902), p. 285, le nom est orthographié *Mou-Seu*. Le prince Henri d'Orléans (*Du Tonkin aux Indes*, Paris, 1898, p. 191) a rencontré à Yetché, préf. de Li-kiang, sur le haut Mékhong, un groupement *mosso* assez important, ayant pour chef un *makoua*.

Ils habitent dans les profondeurs des montagnes et capturent des renards et des écureuils pour en manger la chair.

P'o-yi 僰夷 (1)

Ils sont originaires d'au-delà de la Rivière Noire. On les appelle maintenant, par suite d'une erreur de prononciation, Po-yi 百夷.

Leur tempérament leur permet de supporter l'extrême chaleur ; ils habitent dans des terrains bas, humides et broussailleux (2). C'est pourquoi on a composé leur nom P'o 僰 des caractères 棘 *ki*, « broussailles » et 人 *jen*, « homme ». Dans la partie sud-occidentale du Yunnan, les terres incultes s'étendent au loin, de vastes plaines sont inutilisées. Au bord de la mer, il y a beaucoup de terrains humides et de broussailles; c'est le pays qu'ils habitent. Ils comptent plusieurs dizaines de tribus, dont les coutumes se ressemblent, mais dont les noms sont assez différents.

Ils ont l'habitude d'appeler leur *siuan-wei* 宣慰 du nom de *tchao-houa* 昭華 (3), mot qui signifie maître.

Leurs fonctionnaires s'appellent *t'ao-mong* 叨孟, *tchao-lou* 昭錄 et *tchao-kang* 昭綱, chacun étant soumis au précédent.

Le *t'ao-mong* dirige en chef les affaires du gouvernement et commande également l'armée, qui compte au plus quelques dizaines de milliers d'hommes.

---

(1) Ancienne prononciation *pak*, (蒲北切) ou *pŏk* (彽墨切) analogue à celle de 百, ancienne prononciation *pak*. Ces sons *po yi* (sin.-ann. *bach di*) sont encore rendus par 擺夷, 僰彝, 白彝, 白衣, 百夷, 百蠻 (cf. *Front. sino-annamite*). On a voulu donner ensuite un sens ethnique aux caractères représentant le son et on a eu : les cent barbares, les habits blancs, etc. Puis la prononciation des caractères a changé, ce qui a donné lieu à de nouvelles erreurs. On a eu les 白民, 白兒, etc. (cf. *Nan tchao ye che*), et bien d'autres encore. Nous croyons que l'origine la plus probable de ces mots *Po yi* est 百夷, par lesquels se désignent encore certaines tribus thai. En thai, *pu* (*pou*) est la particule numérale des peuples ou tribus, c'est pour cela que nous trouverons ce son, orthographié de différentes manières, dans cette notice.

(2) Cette observation est vraie, mais elle ne provient pas précisément de la cause donnée par l'auteur chinois. Les Thai, venus en envahisseurs au Yunnan et dans des contrées plus méridionales, ont naturellement occupé les vallées, routes d'invasion, où se trouvent les bons terrains, refoulant les anciens occupants dans la montagne. Il n'en est pas moins vrai, si l'on considère leur habitat actuel, qu'ils sont parfaitement aptes à supporter les climats chauds et humides, et il est juste de supposer qu'ils sont originaires d'un pays chaud, probablement de celui que l'on appelait autrefois Si-yuan 西原 et Kouang-yuan 廣原, et qui représente aujourd'hui la partie occidentale des deux Kouang, l'Est du Yunnan et le Nord du Tonkin. C'est dans cette région que se produisirent les premières manifestations guerrières de leur race. Voir Ma Touan-lin, chap. 西原蠻, et notre étude sur *Les Tay de la Rivière Claire* (*T'oung Pao*, série II, vol. VIII, nº 1, 1907).

(3) En thai, ce mot signifie seigneur, chef (tête). *T'ao-mong* représente *Tiao-murong*, chef de murong.

Le *tchao-lou* commande aussi à plus de 10.000 hommes qu'il récompense et punit à sa guise.

Le *tchao-kang* commande à 1.000 hommes et (ce chiffre) descend quelquefois jusqu'à dix hommes.

Quand le *tchao-lou* est envoyé (en service), il emmène plusieurs milliers d'hommes avec lui. Ceux qui servent auprès de lui s'appellent *li* 吏, et commandent aussi à plusieurs centaines de feux dont les gens doivent leur obéir et les entretenir. Ils réquisitionnent sans règle et sans modération. Les supérieurs (*tchao-lou*) et les inférieurs (*li*) sont très prodigues.

Les petits fonctionnaires et les hommes de peu de réputation portent des ceintures incrustées d'or et d'argent. Les fonctionnaires et le peuple portent tous des bonnets en feuilles de bambou, surchargés d'or et de jade, et de ces matières précieuses forment une pointe à laquelle ils accrochent une petite sonnette d'or, tandis que tout autour ils piquent des plumes de martin-pêcheur ; par derrière ils laissent pendre une houpe rouge.

Les nobles s'habillent de chanvre et de soie, de damas et de brocard. Leurs vêtements sont brodés de fleurs et de divers ornements d'or. Ils trouvent beau d'attacher sur les selles d'éléphants de petits miroirs d'argent avec des clous et des clochettes d'argent. Ces selles portent sur trois côtés une petite balustrade en fer ; les couvertures sont hautes et épaisses ; on y attache des clochettes de bronze. Derrière la selle se tient un cornac, avec un casque de bronze et des vêtements brodés ; il tient un long croc pour faire marcher l'éléphant vite ou lentement. Quand (l'éléphant) s'avance majestueusement sur la route, ceux qui le voient joignent les mains en signe de respect.

Quand on voit un supérieur, on s'agenouille pour le saluer. Quand il parle, on frappe la terre de son front pour recevoir (ses ordres). Bien qu'ils respectent les *t'ao-mong*, quand ils voient le *siuan-wei*, ils n'osent pas lever les yeux. Chaque fois qu'il leur pose une question, ils avancent de trois pas sur les genoux, se prosternent, puis ils reculent de la même manière. Quand les hommes du peuple rencontrent les nobles et quand les jeunes rencontrent les aînés, ils font de même. Quand ceux qui servent les grands ont à passer devant leur maître, ils courbent le corps et se hâtent (1).

Dans les festins, les grands s'asseyent à la place d'honneur. Les subordonnés et les domestiques s'asseyent en bas selon leurs rangs. Quand il y a dix invités, on réunit dix hommes pour remplir les verres et verser le vin. Pendant le repas, des musiciens jouent. Un des convives pousse un cri et tous l'imitent ; on fait ainsi trois fois. Lorsqu'ils sont assis, ils mangent d'abord, puis se mettent à boire. Les mets sont différents chez les nobles et chez les hommes du peuple ;

(1) Cette marque de politesse est toujours en usage en Annam. Elle est d'ailleurs conforme aux prescriptions du *Li ki*.

ils ne se servent pas de bâtonnets. A côté de chaque invité est agenouillé un soldat tenant une aiguière et une serviette. Pour chaque plat, on fait une offrande, et puis on mange.

Ils ont trois sortes de musique : celle des P'o-yi, celles des Birmans (緬樂) et celle des Tch'ŏ-li 車里.

La musique des P'o-yi est imitée de la musique chinoise. Ils se servent de la guitare (*tseng* 箏), de la flûte (*ti* 笛), du violon à quatre cordes (*hou-k'in* 胡琴), des cymbales (*hiang-tchan* 響戔), et ils chantent des chansons chinoises.

Pour la musique birmane, ils emploient des hautbois (*p'ai-siao* 排簫) et des guitares (*pi-pa* 琵琶) et frappent des mains avec ensemble.

La musique de Tch'ŏ-li est faite par les gens de Tch'ŏ-li. Ils se servent de tambours fabriqués avec trois ou cinq peaux de mouton, qu'ils frappent de la main ; en même temps ils frappent des cymbales (*tong-nao* 銅鐃), des tambours de cuivre (*t'ong-kou* 銅鼓), et des *pei-pan* 拍板. Cette musique n'est pas très différente de la musique des bonzes et des prêtres taoïstes chinois.

Lorsqu'il y a une fête dans le village, on frappe un grand tambour, on souffle dans des chalumeaux (1) et l'on exécute des danses.

Ils ne connaissent pas l'écriture chinoise ; pour les petites affaires, ils font des encoches sur des morceaux de bois ou de bambou qui leur servent de contrats et ils remplissent leurs engagements à la date fixée (2) ; pour les affaires importantes, ils emploient les caractères birmans ; ils ne gardent pas les minutes de leurs actes.

Ils se fortifient dans des camps palissadés sur les hautes montagnes ; ils n'ont pas de greniers publics. Pour les contributions immobilières, en automne et en hiver, on envoie un homme sûr dans chaque district pour compter les maisons et toucher l'argent ; c'est ce qu'on appelle *tsiu-tch'ai-fa* 取差發. Ils perçoivent un taël d'argent ou même deux et trois taëls par travée. Les percepteurs sont suivis de plusieurs centaines de satellites montés sur des éléphants, qui prennent les objets qui leur plaisent et ne versent à leur chef que le surplus.

D'après leurs lois, le meurtre et l'attentat à la pudeur sont punis de mort. Dans les cas de vol simple, on tue toute la famille du coupable ; dans les cas de vol à main armée, on exécute tout le village ; le résultat est que les gens de ce pays ne ramassent même pas les objets égarés sur la route. Les troupes et le peuple ne sont pas différenciés sur les registres. Sur trois ou cinq hommes il faut un soldat. L'armée régulière est appelée *p'ou-la* 普剌, ce qui veut dire « les braves ». Les *p'ou-la* portent les armes ; les autres portent les approvisionnements. Sur une armée de 200.000 hommes il n'y en a pas cent mille qui

(1) Sans doute le *ken*, orgue portatif des Laotiens.

(2) Ces bâtons à encoches existent encore au Laos. Voy. une reproduction dans *Les Races et les Peuples de la Terre*, de M. J. Deniker, Paris, 1900, p. 158, d'après un cliché rapporté du Laos par M. Harmand.

combattent. En marche, les combattants vont en avant, le chef au centre, et les bagages derrière ; qu'il faille avancer ou battre en retraite, ils exécutent les mouvements sans désordre.

Ils comptent sur les éléphants pour (assurer) leur puissance ; dans les combats, ils s'attachent toujours à détruire les éléphants. Ils sont audacieux, mais imprévoyants. Leurs arcs sont faits de branches de mûrier recourbées ; leurs casques sont en cuir ; leurs cuirasses sont faites en un alliage de fer et de cuivre. Quand ils sont vainqueurs, ils sont orgueilleux et célèbrent leur victoire. Quand ils sont vaincus, ils s'enfuient et se cachent dans les vallées des montagnes.

Sur leurs routes, il n'y a pas de relais pour les courriers ; tous les *li* ou tous les demi-*li*, il y a de petits miradors couverts de chaume où se tiennent cinq hommes ; un rapport (venu de) 1000 *li* est transmis du matin au soir.

Les habitations des chefs ne diffèrent pas de celles du peuple. Même le *siuan-wei* habite une simple case en bambou, contenant quelques dizaines de chambres, avec un toit de chaume. Les maisons couvertes de tuiles sont fréquemment incendiées. La plupart des objets et ustensiles du peuple sont en terre cuite au four. A Mong-ken et en d'autres endroits, on trouve des objets laqués très bien faits.

Leurs chefs se servent d'objets d'or, d'argent, de pierres précieuses et de verre ; les inférieurs ont aussi des objets d'or et d'argent.

Chaque fois qu'un chef se déplace, il emmène ses éléphants, ses chevaux, ses armes, ainsi que ses lits, ses ustensiles, ses domestiques, ses femmes et ses trésors: le cortège comprend plusieurs centaines d'hommes. Sur leur parcours, ils font des banquets et de la musique, et le peuple souffre (de leurs dépenses). Les hommes sont honorés, les femmes méprisées ; même dans le peuple on les considère comme les esclaves de la maison et on les emploie à la culture, au tissage et au commerce, ainsi qu'à la direction de la maison. Tant qu'elles ne sont pas malades, même les plus vieilles ne peuvent avoir de loisirs (1).

A la naissance d'un fils, dans les grandes familles, on lave l'enfant à la maison ; dans les familles pauvres, on va le laver à la rivière. Trois jours après, on le présente au père, et (la mère) recommence à labourer et à tisser comme auparavant.

Les chefs ont plusieurs centaines de femmes et plusieurs centaines de suivantes ; ceux qui en ont le moins en ont plusieurs dizaines. Les gens du peuple ont plusieurs dizaines de femmes ; la jalousie n'est pas connue chez eux. Ils n'estiment pas les filles vierges et, de même que dans le pays du confluent du (Yang-tseu) kiang et de la rivière Ilan, ils leur laissent toute liberté de se promener, et on ne leur défend de sortir qu'à l'âge de puberté ; actuellement, cette coutume (de les enfermer) s'est perdue peu à peu.

---

(1) Critique fort juste, les femmes font presque tous les travaux chez les Thai.

A Mong-ting et à Nan-tien, les hommes portent des robes longues et de larges pantalons, mais pas de langouti.

A Long-tch'ouan, à Mong-mi, à Mong-yang, ils portent tous des robes courtes à manches étroites et des langoutis

Les fonctionnaires et le peuple se rasent la tête et vont pieds nus. Ceux qui ne se rasent pas la tête sont décapités par ordre du chef ; ceux qui ne vont pas pieds nus sont ridiculisés par tout le monde et on les traite de femmes. Les femmes s'attachent les cheveux en chignon derrière la tête et les entourent de toile blanche ; elles ont des manches étroites, des habits de toile blanche et des jupes en forme de tonneau, faites de toile noire. Les femmes nobles ont des broderies et des brocarts ; elles enveloppent leurs pieds nus de bandelettes blanches.

Lorsque les enfants reçoivent une dignité, leur père et leurs frères s'agenouillent devant eux et les saluent.

Quand un homme est mort, les femmes font des prières devant le cadavre ; les parents et les voisins se réunissent au nombre de plusieurs centaines de jeunes gens pour boire et faire de la musique, ils chantent et dansent jusqu'à l'aurore : c'est ce qu'ils appellent « amuser le cadavre » (娛屍) ; les femmes se rassemblent, et pendant plusieurs jours frappent des mortiers avec des pilons : après quoi on enterre le mort. Aux funérailles, un parent marche en avant, portant du feu et un couteau ; quand (le cortège) est arrivé à l'endroit (choisi) pour le tombeau, on entasse (sur le cadavre, un grand nombre de planches et on brise tous les objets dont il se servait : vases, cuirasse, casque, lance, arbalète, etc. ; puis on les suspend aux côtés de la tombe. Après cela, on ne fait aucune cérémonie de prières ou de sacrifice.

Chez les sauvages de Lou-fong 祿豐, Lo-tseu 羅次 et Yuan-meou 元謀, les hommes portent des chapeaux de toile noire, des robes de toile blanche aux manches étroites, des chapeaux plats, des jupes rondes ; ils aiment à habiter des maisons à étage (1). Leurs ustensiles, marmites et vases sont d'argile cuite. Les marmites sont profondes au milieu et à larges bords, et semblables à de grands chapeaux de paille.

Ils sont prodigues. A la première lune, c'est la fête du Maître de la Terre, *T'ou tchou* 土主 : ils empruntent de toutes mains pour se bien vêtir ; mais ensuite ils rendent au double, et ils ne le regrettent pas. Ils ont encore la fête de l'Escarpolette (鞦韆會), à laquelle tous, hommes et femmes, assistent également. Ils croient aux démons et aiment les procès ; en parlant ils évitent certains mots. Ils recherchent les rats ; et ils font griller des crabes pour honorer leurs invités.

Ils enterrent leurs morts dans des cercueils ; la famille se lamente peu.

---

(1) Il s'agit sans doute ici des habitations sur pilotis, fort en usage chez les Thai.

Ceux de Yue tcheou 越州 sont surnommés « Po-yi aux pieds blancs » 白脚僰夷 ; les hommes et les femmes portent tous des vêtements supérieurs courts et des vêtements inférieurs longs. Ils se teignent les dents en rouge (1) et se tatouent le corps. Ils portent des chapeaux de bambou et vont pieds nus.

Ceux de Kiang-tch'ouan et de Lou-nan construisent des paillottes sur les berges des rivières ; au-dessous, ils logent leurs bœufs et leurs chevaux (2). Les femmes portent de grandes boucles aux oreilles. Pour célébrer les mariages, on tue un bœuf ; pour les sacrifices, un mouton. Ils savent élever les vers à soie et le mûrier, et sont adroits à la culture et au tissage. Ils sont doux de caractère et craignent la loi. Quand ils rencontrent quelqu'un, ils lui cèdent le pas.

A Lin-ngan, les hommes portent un mouchoir de tête noir ou blanc ; ils ont des souliers de cuir ; leurs vêtements sont plissés. Les femmes nouent leurs cheveux d'un turban blanc, et l'entourent comme une bobine. Ils croient aux esprits ; ils aiment à se baigner et le font même par les grands froids.

Ceux qui habitent dans les montagnes construisent des maisons de chaume ; tous les membres d'une même famille habitent ensemble. Ils étendent un morceau d'étoffe pour cacher les lits. Pour les funérailles, ils mettent des vêtements blancs ; ils font une plateforme de bois où ils étendent le cadavre ; ceux qui viennent saluer le mort donnent une pièce de toile rouge. On appelle le *pai-ma* 拜嗎 (sorcier) et on lit les prières indigènes pendant trois jours. On enveloppe le mort d'une natte de bambou et on l'emporte dans la montagne. Les veuves ne peuvent se remarier. On les appelle « épouses des esprits » 鬼妻. Ils mangent du millet glutineux et des libellules.

Ceux de Mong-tseu piquent des plumes de coq sur le sommet de leurs chapeaux Quand ils sortent, c'est pour chasser ; quand ils restent chez eux, ils s'occupent à filer.

Ceux d'A-mi tcheou sont des villageois et des fermiers ; ils sont les mêmes que les P'ou 濮.

Dans le Sin-houa 新化 et le Na-leou-k'i 納樓溪, ils sont à peu près de même.

Ceux de Che-pa-tchai 十八砦 sont de caractère féroce ; ils aiment à tuer ; ils cherchent les insectes venimeux pour préparer des poisons. Ils pêchent des poissons et mangent les rats. Ils incinèrent les cadavres ; on les appelle *Kouang-t'eou po-yi* 光頭白夷 parce qu'ils ont pris l'habitude des Tch'ŏ-li (de se raser la tête). Sur le front ils se tatouent une demi-lune. Quand ils voient des fonctionnaires, ils s'accroupissent les jambes croisées, et lèvent la tête en portant les mains au front, en signe de respect. Les hommes et les femmes ont d'abord commerce ensemble, puis se marient. Après l'enterrement, on ne fait plus de

---

(1) La plante 茜 *ts'ien* donne une couleur d'un jaune rouge. Il est sans doute question ici du laquage des dents au *stick-lack*.

(2) Il s'agit encore ici des habitations sur pilotis. Les bestiaux sont effectivement logés sous la maison.

cérémonies. Quand ils voient le mort en rêve, le lendemain matin ils vont au tombeau porter une pierre et font une prière en lui demandant de ne plus revenir.

Ceux du Chouen-ning 順寧 portent un bonnet noir à la pointe duquel ils accrochent des anneaux. Ils portent des souliers ; ils aiment les vêtements simples. Ils donnent des bœufs pour les fiançailles ; les pauvres qui ne peuvent le faire travaillent trois ans pour la famille de la femme (1). Pour les enterrements, ils se servent de cercueils qu'ils couvrent de pierres. Ils emploient les hommes les plus faibles au labourage.

Ceux de Kien-tch'ouan 劍川 ont une langue difficile à comprendre ; ceux qui résident là sont atteints de paludisme. Leurs cercueils ont la forme d'une auge et sont faits de planches. Leur principale occupation est l'agriculture et la fabrication d'objets en terre cuite. Ils n'aiment pas les procès. Ils croient aux esprits. Il y a beaucoup d'adultères et de vols à main armée.

Ceux de T'eng-yue font maintenant cuire leur viande, mais ils ne l'aiment pas très cuite ; ils recueillent aussi du miel qu'ils mangent. Ils apprennent les caractères birmans. Ils se servent de porcelaine grossière.

A Tchen-nan 鎮南, les hommes ont des vêtements courts, les femmes des jupes en forme de tonneau ; ils vont pieds nus. Pour les cérémonies du mariage, on chante en buvant. Quand un homme est mort, on place un de ses parents, un sabre à la main, auprès du cadavre pour le garder jour et nuit. Les amis et les parents se versent du vin et en offrent au gardien en l'appelant du nom du mort. Cela dure trois jours, puis on fait l'enterrement. Dans chaque village, ils plantent un morceau de bois et en font un génie. Le vingt-quatrième jour de la sixième lune, ils se rassemblent tous avec des torches, dansent et font des sacrifices aux esprits. Ils vivent dans les parties hautes des montagnes.

Ceux de Yao-ngan 姚安 vivent près des cours d'eau, et aiment à se baigner. Ils se ceignent les reins d'un tissu de fibres de bambou ; ils prennent des insectes, des poissons et d'autres animaux de même genre, et les mettent dans des paniers pour en faire de la saumure. Aux mariages, ils tuent des bœufs et des moutons ; on désigne la fiancée en lui versant de l'eau sur les pieds. Ils se font des chapeaux pointus en feuilles de bambou ; ils tissent les toiles du pays et filent la laine.

Ceux de Yuan-kiang 元江 ont le pouvoir de se transformer en démons. Ils attachent un balai derrière leurs vêtements et alors se changent en éléphants, en chevaux, en porcs, en moutons, en chats, en chiens, et se tiennent dans la rue. Quand ils rencontrent un passant, si celui-ci a peur et recule, ils lui jettent un sort, entrent dans sa poitrine, mangent les cinq viscères et les remplacent par des organes en terre. On raconte qu'il y avait une fois un homme malade ; on l'avait soigné ; puis il avait fait des prières à Kouan-yin. Il rêva qu'une petite femme

(1) Ce stage est en usage dans beaucoup de tribus.

faisait sortir de son aisselle un petit démon qui soudain se changea en un vieillard. La femme poussa un cri et disparut ; et la maladie fut terminée. Si on connaît le procédé, quand pareille aventure arrive, (il suffit) d'étendre la main pour saisir (le démon) ; puis, de l'autre poing fermé, on frappe violemment (cet esprit) qui redevient un homme ; on lui arrache son balai et on le ligote ; alors il supplie qu'on lui rende la liberté et offre la moitié de ses biens (1). Dans la nourriture ils mettent souvent des poisons ; ceux qui en prennent ne peuvent guérir. Si un marchand ambulant épouse une de leurs filles, à son départ ils lui demandent la date de son retour, un ou deux ans, trois ou quatre ans, et sa femme lui fait prendre un poison ; s'il revient au temps fixé, elle lui administre une autre drogue pour le guérir, et il ne lui arrive rien ; mais s'il ne revient pas, le poison fait son effet et il meurt le jour fixé pour le retour. Dans leur commerce avec les étrangers, ils empoisonnent de même ceux qui manquent à leur parole pour le contrat d'échange ou qui regardent avec insistance leurs femmes ou leurs filles. Les honnêtes gens vont et viennent à leur gré, sans souffrir aucun mal. Quant aux autres, leur corps engraisse (par l'effet du poison).

A l'origine les terres incultes étaient en très grande quantité ; maintenant le sol produit de l'arec, dont la culture et la récolte se font comme en Chine celle du mûrier. Au moment de la floraison, on tue un chien, on verse son sang dans une tasse et on asperge l'arbre ; alors (les fruits) se nouent. Les voyageurs qui les exportent en tirent de grands profits ; c'est pourquoi ils se hâtent (vers ce pays) comme des canards sauvages.

A la guerre, ils mettent leur confiance dans leurs éléphants, leurs chevaux, leurs armes à feu. Mais leurs soldats sont délicats et faibles et ne peuvent combattre corps à corps ; ils font venir des Lolo qu'ils emploient comme mercenaires.

Po-jen 白人 (2)

C'est un rameau qui vient de l'ancien Royaume Blanc 白國 ; les anciens disent que les P'o 爽 sont des Po, c'est-à-dire qu'ils sont de la même race. En vérité ils ne sont pas semblables. Le département de Tien et tous les départements des marches de l'Ouest ont près de la moitié (de leur population composée de Po-jen).

---

(1) Nous avons entendu accuser les Lao de métamorphisme, mais nous ne connaissions pas, du moins en Orient, le rôle magique du balai. Dans le *Nan tchao ye che*, c'est aux Ti-yang-kouei, branche des Po-jen, qu'on attribue le pouvoir de se métamorphoser ainsi.

(2) Selon le *Nan tchao ye che*, les Po-jen portent aussi les noms de *Pai-yi* 百夷 et *Pa-yi* 擺夷 ; ce même ouvrage leur attribue les mœurs que celui-ci donne aux P'o-yi. Nous sommes persuadés que les Po-jen 白人 et les Pa-yi sont de même race, et que les uns et les autres sont des Thai.

Leurs coutumes ne sont pas très différentes de celles des Chinois. La classe supérieure sait lire ; les autres s'occupent à labourer la terre ou sont employés dans les yamen. Peut-être se rapprocheront-ils de la civilisation chinoise.

P'ou-t'ö 普特

Ils vivent de leur pêche. Ils supportent le froid ; beaucoup ne portent pas de vêtements et se couvrent seulement de filets de pêche hors d'usage.

Leurs bateaux n'ont pas dix pieds de long ; ils y font leur cuisine et y gardent tout ce qui sert à nourrir et élever les animaux domestiques.

Ils y en a encore qui nagent dans l'eau pour prendre le poisson ; ils ont la barbe rouge et les cheveux épars ; pendant tout le jour ils sont dans l'eau et se laissent porter par les vagues, et ils prennent avec la bouche et les mains de grands poissons.

Sur les bords du lac de Yun-nan fou, au pied du mont Pi-ki 碧雞山, il y a plus de mille (familles) de leur race. Ils sont très adroits pour la navigation et sont nomades. Leurs noms sont portés sur les registres des fonctionnaires, mais souvent, quand on les fait appeler, ils ne se présentent pas pour les impôts et les corvées, et les chefs de villages sont constamment obligés de payer pour eux.

Wo-ni 窩泥 (1)

On les appelle aussi *Kan-ni* 幹泥. Les hommes ont des boucles d'oreille et vont pieds nus. Les femmes ont des robes de toile à fleurs ; elles tressent leurs cheveux en plusieurs tours avec des cordons de coton rouge et blanc et y attachent des coquillages de mer et des perles de diverses couleurs ; puis elles enroulent leur natte autour de leur tête et en font un chignon en spirale. Elles ont des colliers de perles jaunes et noires qui leur pendent sur la poitrine ; leurs vêtements inférieurs ne croisent pas et sont faits de bandes de gaze rouge ou noire, mises l'une à côté de l'autre de façon à se toucher. Lorsque la fiancée se rend à la maison de son fiancé, elle s'entoure les jambes au-dessous du genou de cordes de rotin, comme marque distinctive. Quand une femme, au bout de plusieurs années, n'a pas eu d'enfant, elle est répudiée.

---

(1) On écrit aussi leur nom *Ho-ni* 和泥, *Ka-ni* 哈泥 *(Nan tchao ye che)*, *Ho-nhi*, *Ouo-ni*, *Ngo-ni* (*Frontière sino-annamite*). Ils reçoivent encore, d'après ces deux ouvrages, les noms de *Lou-pi* 路猡, *Kan-ni* 幹泥, *Lou-mi* 路猓, *No-pi* 糯比, *Ko-ni* 哥泥 et *Wa-hei* 瓦黑 ; dans son *Ethnographie du Tonkin Septentrional*, p. 337, le commandant de Lajonquière leur consacre une petite notice. Il orthographie leur nom Houo-ni. Les renseignements donnés diffèrent assez de ceux de l'auteur chinois. Les Ho-ni sont une branche de la famille lolo Voir H. d'Orléans, *op. cit.*, p. 55 sqq.

Pour les funérailles; ils n'emploient pas de cercueils. Ceux qui viennent saluer le mort frappent des tambours et des tam-tam et agitent des sonnettes ; ils se piquent sur la tête des queues de faisan et se mettent à sauter et à danser. On les appelle « ceux qui dissipent les esprits ». Pendant trois jours, ils pleurent et boivent ; puis ils font un bûcher de sapin, incinèrent le mort et enterrent les cendres.

Ils sacrifient des bœufs et des moutons, agitent des éventails et chantent, assis en cercle, en battant des mains et en frappant des pieds ; ils font de la musique avec des sonnettes, des tambours et des flûtes de roseau.

Ils mangent sans bâtonnets, en prenant le riz avec la main. Ils sont ardents au travail et avares pour la dépense ; quand ils ont amassé cent vingt *cauris*, ils les enterrent, et, à leur mort, ils disent à leurs enfants : « Quand j'étais vivant et bien portant, j'ai caché tant de *cauris* ; prenez-les dans la cachette à tel endroit, le reste me servira quand je reviendrai sur terre ».

Il y a des barbares de cette race dans les sous-préfectures dépendant du district de Lin-ngan et à Tso-neng-tchai 左能寨, à Sseu-t'o-k'i 思陀溪, à Tch'ou-lo-k'ong 處落恐, à King-tong 景東 et à Yue tcheou 越州.

Dans le district de Ngo-kia 磭嘉, on les appelle aussi Ho-ni 和泥. Les hommes et les femmes se coupent les cheveux à la hauteur des sourcils. Ils portent des vêtements qui ne leur arrivent pas aux genoux. Quand ils ont bu du vin, un homme, au son de sa flûte en roseau, dirige les hommes et les femmes qui, se tenant par la main, tournent en rond, sautent et dansent pour s'amuser. Quand ils meurent, on enterre un coq et une poule avec eux.

Ceux d'A-mi tcheou 阿迷州 sont appelés A-mi 阿迷 et ceux de Teng-tch'ouan tcheou 登川州, Ngo-ni 俄泥.

Mou-ki 栂雞 (1)

Ils portent les cheveux dénoués (derrière la tête) et portent un chignon (sur le haut de la tête) ; ils y plantent des plumes de coq. Leur visage est très laid ; celui des femmes l'est plus encore. Ils attachent leur chignon comme une corne dirigée en avant. Leurs vêtements supérieurs sont bizarrement brodés ; ils sont courts et ne dépassent pas le ventre. Ils se suspendent au cou des colliers de perles colorées, qui leur couvrent la poitrine.

Ils sont nomades ; ils habitent dans des paillottes ; ils défrichent les montagnes et se nourrissent de blé noir. Quand ils n'ont rien à faire, ils sortent pour chasser des singes, qu'ils mangent.

---

(1) Il est fort difficile d'identifier cette tribu. Certains détails du costume, de l'habitat, semblent les rapprocher tantôt des Yao, tantôt des La-kwa (Lo-kouo). M. Sainson (trad. du *Nan tchao ye che*, p. 182, note), en fait une branche des Lolo Noirs et écrit leur nom 栂雞 et 得猢, mais ses renseignements, évidemment tirés de la même source que notre notice, ne forment qu'un résumé assez court. *La Frontière sino-annamite* les nomme *Mou-ki* 栂雞 et s'exprime sur eux à peu près dans les mêmes termes, ajoutant que les Chinois les considèrent comme des descendants de Ts'ouan, de même que les Lolo.

Ils portent à la ceinture un couteau aiguisé et sur le dos un arc puissant et des flèches empoisonnées. Ils épient le moment favorable pour piller et voler ; ils apparaissent brusquement et il est difficile de se défendre contre eux. Leur caractère est très méchant ; les pères et les fils, les frères aînés et les frères cadets, quand ils sont en colère, s'entretuent.

Ils se trouvent sur la montagne Wang-nong 王弄 dans le Ning tcheou 甯州 ; ils envahissent quelquefois les marches de l'Est.

P'ou-la 樸喇 (1)

Les mariages et les enterrements se font comme chez les Lolo, mais la langue n'est pas la même. Ils laissent leurs cheveux épars et vont pieds nus ; ils ne lavent pas leurs vêtements.

Ils dorment couchés sur une peau de bœuf et couverts d'une peau de mouton.

Ceux de la sous-préfecture de Ning sont vigoureux et emportés. Ils ne songent qu'à voler et à piller.

Ceux de la sous-préfecture de Che-ping 石屏 sont bons et doux ; ils craignent la loi ; ils sont portés sur les registres comme les sujets chinois.

Ceux de Wang-nong chan 王弄山 s'appellent encore La 喇. Ils se piquent des plumes de coq sur la tête. L'étoffe de leurs vêtements a la trame rouge et la chaîne blanche. Les vêtements des femmes sont blancs.

Ils défrichent les montagnes et plantent du coton pour vivre.

Mo-so 磨些 (2)

Le *T'ang chou* les appelle Mo Man 磨蠻 et So Man 些蠻 ; avec les barbares Che 施 et Chouen 順, ils forment la race des Man Noirs, *Wou Man* 烏蠻.

---

(1) Les P'ou-la sont des Lolo et parlent un idiome lolo. Le nom sous lequel ils sont cités par l'auteur chinois est celui que leur donnent leurs voisins Thai, dans la langue de qui P'ou-la signifie « hommes La », c'est-à-dire *Lolo*. Nous avons vu personnellement un certain nombre de ces Lolo sur la frontière sino-annamite. Les uns se donnaient le nom de Pu-p'a, les autres celui de Tcho-ko ; ils appartenaient à des tribus différentes. Les femmes tcho-ko tressent leurs cheveux en forme de corne de bélier (voir notre *Etude sur les populations de la rivière Claire*, p. 325). Le commandant DE LAJONQUIÈRE, dans son *Ethnographie du Tonkin*, p. 33, et pl. XX, donne quelques renseignements et une photographie de P'ou-la (ou Foula) Pou-p'a.

(2) Sur cette prononciation spéciale *so* du caractère 些 généralement prononcé *sie*, cf. PELLIOT, *B. E. F. E.-O.*, IV (1904), p. 1101. — Ce nom est écrit, dans *La Frontière sino-annamite*, 麼些, et dans le *Nan tchao ye che*, 摩挲. Selon ce dernier ouvrage, c'est une branche des Tibétains. — Les Mossos, dont certains voyageurs français écrivent le nom Mousseux, sont parmi les tribus les mieux connues et les plus étudiées. Ils parlent un dialecte

Ils habitent dans les vallées du Tie-kiao 鐵橋, du Ta-po 大婆, du Siao-po 小婆, du San-t'an-lan 三探覽, et du lac de Yun-nan fou.

Naturellement tous les sauvages du Li-kiang 麗江 s'appellent *Mo-so*. A Pei-cheng 北勝, à Chouen tcheou 順州, à Lou-fong 祿豐, on en trouve aussi.

Ils ont coutume de ne pas se laver le visage ; depuis l'antiquité ils font ainsi. Les hommes divisent leurs cheveux en deux mèches qu'ils entourent de ficelles ; ils portent à l'oreille des perles vertes. Les femmes portent des chapeaux de toile.

Ils aiment les bœufs, les moutons, les animaux domestiques, le chevrotin porte-musc et les chevaux rapides.

Ils savent faire des cuirasses solides et de bons sabres. Ils sont braves et hardis et excellent à monter à cheval et à tirer de l'arc. Ils portent des sabres courts qu'ils ornent de *tch'ō-kiu* 硨磲 (1). Chaque fois qu'une affaire, même minime, n'est pas à leur gré, ils mènent grand bruit de tam tam et de tambour et se menacent entre eux. Quand les femmes viennent sur le champ de bataille et demandent la paix, ils s'arrêtent.

Ils sont économes. Ils se nourrissent de légumes et de mets grossiers. A la fin de l'année, ils tuent des bœufs et des moutons et s'invitent entre eux. Quand un invité refuse, c'est une grande honte.

Au 5e jour de la 5e lune, ils montent sur les montagnes et sacrifient au Ciel. Quand un homme meurt, ils le portent en bas de la montagne sur une claie de bambou ; nobles et pauvres, tous sont incinérés (2).

Les Li-so 力些 (3)

Il n'y en a que dans le Yun-long tcheou 雲龍州. Leur tête ressemble à celle des prisonniers (par leur négligence à entretenir leurs cheveux) ; ils ont les

---

lolo. Ils ont une écriture pictographique (*Frontière sino-annamite*, p. 166). Selon Baber (*Travels and Researches*, p. 88), ils se donnent eux-mêmes le nom de Nashi, qui est sans doute la forme mosso du mot *neso*, « nous hommes », employé par les tribus du Tonkin et du Sseu-tch'ouan. Voir encore Montpeyrat, *Note sur les Mousseux de la province de Mirong-sing* (*Revue Indo-Chinoise*, 2e semestre 1905, pp. 1614 sqq.), et *Chez les Mou-seu* (Mission Pavie, *loc. cit.*, p. 22, note 2).

(1) Pierre précieuse qui vient de l'Inde.

(2) D'après Henri d'Orléans, la crémation est toujours en usage chez les Mosso de Yetchè (*op. cit.*, p. 195).

(3) Dans *la Frontière sino-annamite*, le mot est écrit 猓玀 et 力些 ; le *Nan tchao ye che*, qui donne sur eux les mêmes renseignements que cette étude, écrit 力麼. Des Lolo à qui nous avons demandé le sens de ce nom de Li-so, nous ont répondu qu'il signifiait « hommes étrangers » et était le contraire de Ne-so. On peut en conclure que les Li-so ou Lissous ne sont pas des Lolo. Leur langage se rapproche cependant beaucoup de celui de ces derniers. Voir sur les Lissous, Henri d'Orléans, *op. cit.*, pp. 160, 194, 204, 253, etc. Le voyageur ne paraît pas bien fixé sur l'origine de ces indigènes, qu'il rattache tantôt aux Lolo, tantôt aux Loutze. D'après les vocabulaires qu'il a recueillis, toutes ces tribus parlent des idiomes ayant de nombreux points communs.

pieds nus. Leurs vêtements sont de toile de chanvre et faits d'une pièce; ils jettent sur leurs épaules des robes de feutre; ils s'entourent les reins d'une corde de laine tressée Les femmes s'habillent de vêtements en toile de chanvre blanche.

Ils sont excellents archers toutes leurs flèches portent. Ils font marcher devant eux une femme portant sur le dos une planche de trois à quatre pouces de large; eux, marchant derrière, tirent de l'arc; et ils touchent le but sans blesser la femme. C'est ce qui les fait craindre des *Si-fan*.

Si-fan 西番

Les gens de Yong-ning 永寧, de Pei-cheng 北勝, de Lang-kiu 浪渠, et ceux qui habitent au Nord du fleuve de Kin-cha, sont tous des Si-fan Ils nattent leurs cheveux et y entremêlent des agates, du cuivre et des perles; ils se coiffent une fois tous les trois ans. Leurs vêtements sont faits de toile ou du cuir. Ils s'entourent les reins d'une ceinture de laine de diverses couleurs. Ils portent des vêtements de feutre en forme de pi-pa; ceux qui sont riches en mettent jusqu'à deux ou trois; même quand il fait chaud, ils ne les enlèvent pas. Ils habitent sur les pentes des montagnes et couvrent leurs maisons avec des planches de bois.

Ils sont braves et forts; ils excellent à tirer de l'arc. Ils mêlent du lait caillé au thé. Ils ont des livres sacrés en caractères birmans écrits sur des feuilles d'arbre. Ils font des sacrifices aux esprits et conjurent les démons, Réciter des prières s'appelle *sa-cheng* 撒勝. Leur caractère est féroce et méchant. Ils suivent leurs troupeaux et se transportent (à leur suite).

Il y a encore des Si-fan sauvages 野西番 qui arrivent et s'en vont brusquement; nous ne pouvons pas les décrire.

Kou-tsong 古宗

Les Kou-tsong, qui sont une autre tribu des Si-fan, habitent le Nord-Ouest du Yun-nan, aux confins du Tibet, *T'ou fan* 吐蕃, et ont pénétré peu à peu sur le territoire (chinois). On les trouve dans les sous-préfectures de Li-kiang 麗江 et à Ho-k'ing 鶴慶. Les hommes tressent leurs cheveux en cent nattes qui pendent devant et derrière; ils ne se peignent et ne se lavent qu'une fois par an; quand ils se peignent, ils offrent un animal domestique en sacrifice. Ils portent sur le dos de grands manteaux de feutre; leurs vêtements inférieurs sont des tissus en peau de yak ou de mouton. Les femmes se servent de perles de porcelaine ou de pierre blanche *tch'ö-kiu* entremêlées qu'elles suspendent sur leur tête. Ils mangent de la viande crue, des navets, de l'orge et du faux millet.

Nou jen 怒人

Les hommes attachent leurs cheveux avec des cordes et (en font un chignon) haut de sept à huit pieds (1).

Les femmes mêlent de la toile à leurs cheveux. D'une manière générale leurs coutumes sont rudes, ils sont féroces, ils aiment à tuer, comme les Mo-so. On ne les trouve qu'à Kiang fou.

Tche-sou 扯蘇

Ils vivent dans les monts Ko-siue 郭雪, de la préfecture de Tch'ou-hiong 楚雄; ils habitent les sommets des montagnes. Ils ne savent pas cuire la tuile et recouvrent leurs maisons de planches de bois. Ils défrichent les montagnes et plantent du blé noir. Leurs chaussures sont en peau et leurs vêtements en toile. Leurs ustensiles sont en bois orné d'étain. On en trouve aussi dans la sous-préfecture de Sin-houa 新化. Il y a encore une peuplade de Tchŏ-sou que l'on appelle Chan-sou 山蘇.

T'ou-jen 土人 (2)

Ils habitent la préfecture de Wou-ting 武定. Hommes et femmes portent des robes ouatées; ils se ceignent les reins d'une ceinture de cuir; quand ils ont faim, ils la serrent étroitement. Ils portent un couteau et un arc. Le vêtement des femmes est pareil au *kia-cha*; elles portent, par-dessus, des peaux de mouton et des vêtements de feutre.

Les mariages, le plus souvent, se contractent entre cousins germains; les cadeaux de fiançailles consistent en bœufs, moutons, couteaux et cuirasses. La nouvelle mariée porte ses cheveux dénoués quand elle voit ses beaux-parents (pour la première fois). Leur caractère est rude et mauvais. Ils ne savent pas parler chinois; ils craignent les fonctionnaires. Ils ne se font pas de procès (entre eux): quand ils ont une discussion, ils s'en remettent au ciel; ils font bouillir de l'eau, et y jettent un objet qu'ils doivent retirer avec la main; ceux qui ont tort sont brûlés, ceux qui ont raison ne souffrent rien. Ils labourent la terre et chassent dans la montagne. Les jours *yin* 寅, *wou* 午 et *siu* 戌 (tous les quatre jours), ils vont à la ville faire du commerce.

---

(1) *Note du trad.* Il semble qu'il y ait là une erreur : huit pieds représentent deux mètres quarante ; il faudrait lire huit pouces, soit vingt-quatre centimètres. Les Nou-jen sont sans doute des habitants de la vallée de la Salouen (Lou kiang) et les mêmes que les Loutze ou Noutze.

(2) Ce nom de T'ou-jen (sino-annamite Thổ-nhân) est donné au Tonkin, dans le Kouang-si et dans le Kouang-tong aux hommes de race thai, probablement aborigènes. La description que donne ici Che Fan est trop peu complète pour qu'on puisse les identifier exactement.

T'ou-lao 土獠 (1)

Cette peuplade est originaire des frontières du Sseu-tch'ouan, du Kouei-tcheou et du Kouang-si ; ils se sont infiltrés dans le Yunnan, et il y en a partout ; en particulier à Che-ping 石屏, à Hi-ngo 嶲峨 et à Lou-nan 路南, ils sont assez nombreux.

Les hommes s'entourent la tête d'un turban bleu foncé ; ils portent des vêtements de chanvre blanc dont le col est couvert de toile rouge. Les femmes ont des turbans faits d'un mouchoir rouge ; elles ont des broderies sur la poitrine et sur le dos. Leur caractère est rude et cruel. Ceux de Hi-ngo se nourrissent uniquement de végétaux. Ceux de Lou-nan cultivent la terre pour le compte d'autrui. Leurs maisons et leurs foyers sont semblables à ceux des Po-jen. Ceux de Sin-hing 新興 habitent au pied des Si-chan 西山. Leur nourriture, leurs vêtements, leurs mariages et leurs enterrements sont semblables à ceux des Lolo Blancs 白猓. Ils font commencer l'année au 1er jour de la 10e lune (chinoise).

P'ou-jen 蒲人

Les anciens les appelaient *Pai-pou* 百濮. Le *Tcheou chou* 周書 et le *Wei lou p'eng* 魏盧彭 les appellent *Si-jen* 西人. Dans le *Tchouen ts'ieou*, il est dit que cette tribu, avec celles de Pa 巴, de Tch'ou 楚 et de Teng 鄧, se trouve au Sud. En réalité, elles se trouvent toutes au Sud-Ouest de la frontière de Yong-tch'ang 永昌 ; on a corrompu P'ou 濮 en P'ou 蒲, puis on a appelé leur pays d'après leur nom, et ainsi il y a le *P'ou-p'iao* 蒲縹 et le *P'ou-ts'ien* 蒲千.

Les hommes s'entourent la tête de toile bleu foncé et rouge et y attachent des ficelles bleues ou vertes. Les riches en portent beaucoup ; les gens de peu n'en ont pas. Ils portent un long vêtement extérieur de plusieurs couleurs ; au-dessous du genou, ils s'entourent (les jambes) de plusieurs tours de rotin. Les femmes portent un chignon derrière la tête ; elles mettent des perles vertes ou bleues dans leurs cheveux ; elles mettent autour de leur taille une toile de diverses couleurs qui sert de jupe ; elles y attachent plus de dix coquillages de mer ; elles jettent sur leurs épaules une toile de *so-lo* 苾羅 (espèce de palmier).

---

(1) Il a été souvent question des T'ou-lao dans les ouvrages de divers auteurs, qui les considèrent presque toujours comme des Thai. L'étude que nous en avons faite ne nous permet pas de souscrire à cette hypothèse. La langue des T'ou-lao, nommés aussi Kê-lao ou simplement Lao, est tout à fait différente, comme vocabulaire, de la langue thai. Il est fort probable que la majorité des T'ou-lao se sont fondus dans les Thai ; on trouve cependant quelques îlots de ces indigènes épars parmi les autres groupes ethniques. (Voir à ce sujet notre *Etude sur les langues parlées par les populations de la Haute Rivière Claire. B. E. F. E.-O*, juillet-décembre 1905). Voir en outre Ma Touan-lin (*Trad.* d'Hervey de Saint Denis, *Méridionaux*, p. 104).

Leur race se trouve à Yong-tch'ang 永昌, à Fong-k'i 風溪, dans le *tien* de Che 施甸; elle forme 15 *siuan* 喧 et 28 *tchai* 砦.

Ils se livrent à la culture des terres; ils montent sur les montagnes pieds nus plus rapidement que les oiseaux. Autrefois quand il y avait des affaires (militaires), (les Chinois) les employaient; maintenant ils se sont progressivement affaiblis et appauvris.

Ils ont pénétré à Sin-hing, à Lou-fong, à A-mi et à Tchen-nan. Ceux de tous ces pays sont entièrement noirs; ils portent un chignon et vont pieds nus; ils portent un vêtement court qui leur couvre la tête. Ils ornent leurs poignets de bracelets de cuivre Ils portent un couteau et un arc ainsi qu'un bouclier orné de filets de laque et sur lequel sont fichées des plumes de paon. Les femmes ont des épingles à cheveux en os; elles tissent le chanvre pour faire (de longues robes pareilles à) des *kia-cha* et portent des vêtements inférieurs courts, dont la bordure est ornée de différentes couleurs. Ce sont les femmes qui choisissent leur mari. Aux enterrements, on enveloppe le cadavre de toile de *so-lo* et on l'incinère. Ils ne connaissent pas la manière de porter (les objets) en contrepoids (aux deux extrémités d'un long bâton); ils les mettent dans un panier de bambou, qu'ils portent sur le dos (1).

Ceux qui habitent au bord de l'eau ne craignent pas la profondeur des courants, ils savent nager pour les traverser.

A Mong-tseu et à Kiao-houa 教化, il y a trois tribus et dix-huit *tchai* dont les habitants s'appellent tous P'ou sauvages 蒲蠻. Ils sont orgueilleux et batailleurs plus que tous les autres sauvages.

Ceux de King-tong 景東 sont honnêtes et s'occupent d'agriculture. Ceux qui habitent Nouen-ning et les bords du fleuve de Lan-tchouang 瀾滄 s'appellent barbares P'ou 蒲 ou barbares P'ou-tseu 僕子. Le caractère de ces derniers est plus féroce; ils sont surtout voleurs à main armée. Ils montent à cheval sans selle; ils marchent pieds nus, et portent une petite cuirasse qui ne leur couvre pas les genoux; ils courent avec vitesse. Ils excellent à se servir de l'arc et de la lance. Les hommes cousent deux pièces de toile et s'en couvrent le corps, sans col, sans revers et sans doublure. Les femmes cousent des toiles noires et rouges dont elles se couvrent l'épaule droite et qui passent sous le bras gauche et retombent sur la poitrine. Une bande de toile leur couvre les reins.

Quand ils se rencontrent, ils ne savent ni saluer ni s'agenouiller; ils dorment sans couverture ni lit; ils se couchent sur les poings fermés.

---

(1) C'est la hotte des montagnards, et il est curieux que l'auteur ne l'ait pas signalée en parlant des Lolo. Elle est commune aux Lolo, aux Yao 猺, aux Miao-tseu 苗子, aux Lao. Les Lolo en passent la courroie sur le front, les autres races la portent comme un sac de soldat.

Nong-jen 儂人 (1)

Cette tribu se trouve à Kouang-nan. Presque toutes leurs coutumes sont semblables à celles des P'o. Leur chef est un descendant de Nong Tche-kao 儂智高. C'est pourquoi les barbares de cette tribu s'appellent Nong.

Ils habitent des maisons à étage ; ils n'ont ni bancs, ni tables, et s'asseyent à terre sur des nattes ; ils laissent leurs souliers au bas de l'escalier avant de monter. Leur nourriture favorite, ce sont les chiens et les rats (2). Les femmes ont des vestes courtes et des jupes longues. Les hommes s'entourent la tête d'un mouchoir bleu foncé ou bigarré ; ils s'habillent de toile épaisse semblable à la toile de dolic. Ce qu'ils font le mieux, c'est le tir au fusil ; (ces armes) leur viennent du Kiao tche (Tonkin). Leurs sabres, leurs boucliers, leurs fusils et leurs cuirasses ne les quittent pas, même en dormant. Toute leur vie, ils ne sont préoccupés que de se battre.

Les trois tribus qui résident dans les monts Wang-nong et à Kiao houa sont de la même race que celle de Kouang-nan.

Cha-jen 沙人 (3)

Leurs coutumes ressemblent beaucoup à celles des Nong ; mais ils sont plus braves. Ceux qui habitent la sous-préfecture de Kouang-si sont soumis à la famille Long 隴. Ceux de Fou tcheou 富州 sont soumis aux familles Li 李 et Chen 辰. En aval de la rivière Wei-mo 維摩, leur territoire est très vaste. Tous les chefs luttent entre eux et emploient toutes leurs forces pour réunir (les tribus) sous leur domination. Il y a encore les Tsing-long 青龍 et les Lieou-tchao 六詔. Leur aspect est encore plus sauvage. Leurs richesses consistent en beaux pins qui poussent sur des montagnes à pic hautes de plus de

---

(1) Les *Nồng* ou *Nùng* sont nombreux au Tonkin. Dans l'Ouest, vers la frontière du Yunnan, ils ont gardé le costume décrit ici. Plus bas, vers l'Est, ils ont adopté le costume chinois ou annamite. Le clan Nồng existe chez les Thổ de Bảo-lạc et les familles de ce clan remplissent des emplois de chefs héréditaires. Les Nồng se divisent en plusieurs tribus : *Nồng-an*, *Nồng-sưng* ou *Heu-i*, *Nồng-koai-sơn*. Ils sont trop connus pour que nous en donnions la description ; nous dirons seulement que, par suite d'une prononciation défectueuse, on leur a quelquefois donné le nom de *Lông* 龍, ce qui a fait croire à l'existence d'une nouvelle tribu.

(2) En réalité, la viande de chien est *tabou* chez les Nồng. Ils disent en effet que leur ancêtre commun fut allaité par une chienne. Au Yunnan on croit que les Musulmans s'abstiennent de viande de porc pour la même raison.

(3) La plupart des tribus que nous avons vu se donner du nom de Kia-jen sont Thai, les Trung-chả 狆甲, les Nhang ou Giay 寨 se disent Kia-jen. On donne aussi ce nom aux Min-kia 民家, qui, d'après les vocabulaires du prince Henri d'Orléans, ont une langue mélangée de chinois, mais contenant aussi beaucoup de mots particuliers. Ces noms de Min-kia et de Kia-jen sont certainement donnés à des tribus de diverses races.

dix mille pieds ; quand ils les coupent, ils ne peuvent pas les couper en entier. Leur bois est plus dur que celui des meilleurs pins de Sseu-tch'ouan. Dans la sous-préfecture de Lo-ping, il y a aussi des Cha-jen. Ils font tous leurs ustensiles en bois. Pour les mariages et les enterrements ils sacrifient des bœufs.

KIAI-SO-TSEU 羯些子

Leur race vient de Mong-yang 孟養 et a pénétré à T'eng-yue 騰越. Ils ont les yeux ronds et la bouche noire (1). Ils portent de grandes boucles aux oreilles ; ils n'ont pas de vêtements supérieurs ; ils portent jusqu'au-dessous des genoux une pièce de toile. Ils mangent leur riz et leur viande crus. Ils sont courageux et robustes. Ils ont des sabres et des couteaux, et ne craignent pas de se battre. Leur voix est semblable aux hurlements des chiens.

NGO-TCH'ANG 峩昌

On les appelle aussi A-tch'ang 阿昌. Ils craignent la chaleur et l'humidité et aiment le froid ; ils habitent sur les hautes montagnes, et cultivent sur défrichement. Leur teint est rouge sombre. Les femmes s'ornent les reins de bandes de rotin rouge. Ils sacrifient des chiens. Pour tirer les sorts, ils prennent trente-trois tiges de bambou et s'en servent à peu près comme nous faisons des baguettes de bambou. Ils aiment le vin. Ils portent (leurs paquets) sur le dos. Ils ne se soucient pas de la saleté. Ils font la chasse aux animaux sauvages, aux insectes et aux reptiles, et les mangent vivants. Ils recueillent le dolic sauvage pour en faire des vêtements. Ils n'ont pas de chefs ; ils vivent dispersés dans les vallées des montagnes ; ils obéissent aux ordres des *t'ou-sseu* 土司. Actuellement leur race occupe le Lo-kou 羅古, le Lo-pan 羅板 et le Lo-ming 羅明 qui sont les trois portes du Yong-tch'ang 永昌三門.

Ces barbares, quand leur père ou leur frère aîné meurt, épousent leur mère ou leur belle-sœur (2). Dernièrement, à la mort de Tsao-tcheng 早正, le centenier de Lo-pan, sa femme, qui était encore toute jeune, jura de ne pas se remarier et se laissa mourir de faim. L'ancienne coutume se perd donc peu à peu.

---

(1) C'est-à-dire les yeux non bridés et les dents laquées au *stick-lack* et à la galle de Chine. Le *stick-lack* employé seul colore les dents en rouge.

(2) Nous ne connaissons pas les Ngo-tch'ang, mais nous avons constaté que le lévirat est en usage, sans être d'obligation, chez un grand nombre de tribus du Haut-Tonkin. L'obligation d'épouser la mère nous paraît, par contre, être une exagération des Chinois. Lorsque chez les peuples primitifs, les fils doivent épouser les femmes de leur père, il est toujours fait exception pour leur propre mère.

P'iao-jen 標 人 (1)

Les femmes s'enveloppent la tête de toile blanche ; elles ont des vestes courtes qui ne couvrent pas le ventre, qu'elles entourent d'une bande de rotin rouge ; elles se font des jupons de *so-lo* qui sont courts du haut.

Les hommes et les femmes labourent ensemble.

Ha-la 哈 喇

La couleur des hommes et des femmes est d'un noir profond. Ils ne savent ni se laver la figure ni se peigner. Les hommes portent un vêtement en forme de sac en toile bigarrée ; les femmes se font une ceinture d'une dizaine de tours de rotin rouge et noir. Quand elles ont des enfants, elles les mettent dans un panier de bambou et les portent sur leur dos.

Les hommes de Kou-la 古 喇 sont plus noirs et leurs femmes encore davantage. Leur race descend des Ha-la, auxquels ils ressemblent beaucoup extérieurement ; ils habitent les montagnes. Ils ne sont pas capables de se comprendre entre eux ; c'est à peine s'ils ont l'apparence d'hommes.

Mien-jen 緬 人 (2)

Il y a plusieurs rameaux que l'on appelle *Lao Mien* 老 緬, *Tŏ-leng-tseu* 得 楞 子, *A-wa* 阿 瓦. De même que les Mong-pie 孟 別, Yong-houei 雍 會, P'ou-houan 普 漥, T'ong-wou 洞 吾 et Pai-kou 擺 古 (Pégou), tous prennent le nom du pays (qu'ils habitent).

Leur caractère est très avide ; ils aiment les batailles ; ils mangent sans cuiller ni bâtonnets. Dans les batailles ils se servent surtout de fusils à oiseaux. Dans leur poudre, ils mêlent toujours de la farine chinoise de blé ; l'explosion est plus rapide et plus forte et il n'y a pas de bruit ; mais ils gardent leur procédé secret. Ils sont bouddhistes. Les hommes et les femmes s'entourent la tête d'un morceau de toile. Ils ont le teint noir, comme les Ha-la.

Les gens de Pégou sont les plus éloignés et les plus puissants.

---

(1) Les P'iao sont mentionnés comme une tribu située à l'Ouest de Yong-tch'ang et à l'Est de l'Iraouaddy dans le *Yuan che*, k. 61, p. 126, et le *Yuan che lei pien*, k. 42, p. 41-42. Il ne s'agit donc probablement pas du royaume de Birmanie appelé par les Chinois *P'iao* 剽, 漂. Cf. Pelliot, *B. E. F. E.-O.*, IV (1904), p. 172 sqq. L'auteur du *Tien hi* décrit du reste les Birmans sous le nom de Mien-jen 緬 人. Voy. ci-dessous.

(2) Birmanie. — Les Lao Mien pourraient être les Laotiens des confins de la Birmanie ; les Tŏ-leng sont les Talaing ; A-wa est la transcription du nom de l'ancienne capitale de la Haute-Birmanie ; le T'ong-wou est Taunggu, sur la haute Sittang, dont les chefs au XVIe siècle furent les plus puissants de la Birmanie ; Pai-kou est le Pégou. D'autre part le caractère 漥 *houan* est évidemment une erreur pour 幹 *kan*, comme écrit le *Nan tchao ye che* qui suit ici la même source ; et P'ou-kan est Pagan. Nous n'avons pu identifier Mong-pie ni Yong-houei.

Kiai-so 結些

Ils se mettent de grands anneaux d'ivoire dans les oreilles. Ils s'enveloppent la tête avec une bande de toile longue de dix pieds environ dont ils laissent pendre le bout sur leur dos. Ils portent une veste qui ne couvre que la moitié du corps ; leur épaule droite reste nue.

Tchö-so 遮些

Ils lient leurs cheveux en chignon. Les hommes et les femmes se percent tous les oreilles pour y suspendre des boucles. Ils aiment les couleurs vives. Leur nourriture et leur boisson sont bonnes et propres. A la guerre leurs armes principales sont les arcs et les flèches ; ils ont confiance dans l'emploi des éléphants ; leurs fusils sont à peu près comme ceux de Birmanie. Dans la région de Mong-yang 孟養 ils sont très nombreux.

Ti-yang-kouei 地羊鬼

Ils ont les cheveux courts et les yeux jaunes. Ils sont fourbes, rusés et avides. On ne peut savoir à quel moment ils sortent, ni quand ils rentrent. Quand ils haïssent un homme, ils sont capables par leur magie de changer en pierre ou en bois son foie, sa rate, son cœur ou ses reins, et à moins qu'ils ne viennent eux-mêmes à son secours, il meurt. Ils mettent aussi du poison dans les aliments liquides ou solides, comme font les gens du Yuan-kiang 元江.

Ye jen 野人

Ils n'habitent pas dans des maisons. La nuit ils perchent sur le haut des arbres. Ils ont les cheveux rouges et les yeux jaunes. Ils se font des vêtements d'écorce ; une étoffe de laine leur descend au-dessous des genoux. Sur la tête ils portent un anneau d'os et y piquent des queues de coq qu'ils attachent avec des rotins rouges. Ils ont des couteaux recourbés et de grands sabres. Ils prennent des animaux sauvages dont ils dévorent jusqu'aux plumes et au poil et dont ils boivent le sang. Ils mangent des serpents et des rats. Leur caractère est féroce et cruel au plus haut point. Ils montent sur les hautes montagnes et courent dans les passages dangereux comme s'ils volaient. S'ils rencontrent un homme, ils le tuent. Ils habitent en dehors de Li-ma 里麻 et des montagnes de thé, à plus de mille *li* de T'eng-yue. Ils n'ont pas de chefs pour les gouverner. Leurs chefs furent tués par eux et rejetés jusqu'au-delà des passes de Tien-t'an 滇灘.

Le *Kieou tche* dit : « Dans les vallées sauvages du Siun-tien 尋甸, il y a les Ye Man 野蠻 qui s'habillent d'écorce. Leur apparence est affreuse ; les hommes sont peu nombreux et les femmes nombreuses. Ils se servent d'arcs de bois

pour résister à leurs ennemis. Ils ne cultivent pas la terre ; les herbes et les feuilles d'arbres qu'ils cueillent, les animaux qu'ils attrapent constituent leur nourriture. Ils n'ont pas d'ustensiles ; ils prennent des feuilles de bananier pour en tenir lieu. Aujourd'hui le *tien* de Siun n'en contient plus un seul. » Le *T'ang chou* dit : « Ko-lo-fong 閣羅鳳 (1) soumit les Siun-tch'ouan Man 尋傳蠻 ; à l'Ouest il y a les Lo Man 裸蠻 que l'on appelle aussi Ye Man 野蠻, qui sont répandus dans les montagnes ; ils n'ont pas de seigneurs ni de chefs. Les femmes au nombre de dix ou de cinq nourrissent un homme. » Le *Kieou tche* n'a fait que copier le *T'ang chou*. Cependant Siun-tch'ouan et le royaume de P'iao 驃 furent soumis par Ko-lo-fong. Or le royaume de P'iao est le Mien 緬 (Birmanie) et les Ye Man sont encore à l'Ouest (de cet Etat). On peut en conclure que ce n'est pas le *tien* de Siun.

En outre, dans le Kouang-si, il y a les Lang-jen 猓人 qui habitent au fond des montagnes et qui, n'ayant de marmite ni en fer ni en terre pour faire cuire le riz, le placent dans des (entre-nœuds de) bambous attachés qu'ils mettent au feu. Quand le bambou éclate, le riz est cuit (2). Ils recueillent des scolopendres, des serpents et des insectes de toute espèce pour les manger et disent que ce sont des mets délicats. Le reste est à peu près pareil à ce qui a été dit plus haut.

Il y en a qui ont pénétré à Kouang-nan. On dit qu'ils ont aussi pénétré à Siun-tien, mais à plusieurs reprises on a envoyé des troupes sur leur territoire ; et par suite leur race a été anéantie. Je me contente de reproduire les différentes affirmations.

La-ki 喇記

Leur race se trouve dans les trois *pou* 部 de Kiao-houa 教化.

K'ong-ta 孔荅, La-wou 喇吾, Pei-tsou 北苴, Kouo-ts'ong 菓葱, La-lou 喇魯

Actuellement ils sont tous dans le *tcheou* de Sin-houa 新化州.

A-tch'eng 阿城

Dans les monts Wang-nong.

---

(1) Roi de Nan-tchao (749-765).

(2) Ce moyen primitif de faire cuire le riz est encore usité par les Annamites. Nos tirailleurs s'en servaient fréquemment à l'époque de la piraterie.

(Extrait) des œuvres de (Yang) Cheng-ngan (1)

Les *Mou chŏ* 牧誓 (2) parle de Yong 庸, Chou 蜀, les Kiang 羌, les Meou 髳 qui appartiennent tous à la race des Seou 叟. (Ce caractère) se prononce *seou* 梭. Le *Che ki* dit, au chapitre sur les barbares du Sud-Ouest : « Au Nord-Est de Souei 嶲, il y a plus de dix chefs ; les plus importants sont (ceux) des Sseu 斯 (3) et des Tso-tou 筰都. » Le commentaire dit : « Sseu et Tso-tou sont deux noms d'États. Le mot *si* 徙 se prononce *sseu* 斯. » Siang-jou 相如, dans son *Nan chou wen* 難蜀文 (4), écrit : « (La Cour) s'est emparée (du pays) des Sseu 斯 et des Yu 榆 » : il veut dire les Sseu et les Ye-yu 葉榆. Ces Sseu sont les Sseu 徙 (qui sont comptés parmi les) barbares du Sud-Ouest. Le *Yu pien* 玉篇 (5) les appelle Seou 叟 ; le commentaire dit : « Les Hia les appelaient Fang-fong che 防風氏 ; les Tcheou les appelaient Meou 髳 ; les Han les appelaient Ts'ong-seou 賨叟. »

Le territoire des Seou 叟 était sur la frontière du pays de Chou 蜀. Actuellement, on admet que les noms de Meou 髳, Sseu 徙, Sseu 斯, Seou 叟, Seou 梭 et Ts'ong 賨 désignent une seule et même race de sauvages. Anciens et modernes leur ont donné des noms à leur fantaisie, changeant tantôt le nom lui-même, tantôt le caractère qui servait à l'écrire.

---

(1) Sur Yang Chen 楊愼, surnommé Cheng-ngan 升菴 (1488-1559), auteur du *Nan tchao ye che* 南詔野志, cf. Pelliot, *B. E. F. E.-O.*, IV (1904), pp. 1094 sqq.

(2) Le *Discours prononcé à Mou* est le deuxième chapitre des livres des Tcheou du *Chou king*. Cf. Legge, *Chou king*, II, p. 301 : « Ô vous, hommes de Song, Chou, Kiang, Meou, Wei, Lou, P'eng et Po, levez vos lances... », etc.

(3) Le *Che ki*, k. 116, p. 1 a, écrit 徙 *si* ; c'est ce qui explique la phrase de commentaire citée un peu plus loin et qui est tout à fait incompréhensible avec le texte du *Tien hi*.

(4) Il s'agit du *Nan chou fou lao wen* 難蜀父老文 de Sseu-ma Siang-jou 司馬相如, qui débute ainsi : « Voici soixante-dix-huit ans que fleurit (la dynastie des) Han 漢 ; sa vertu s'est conservée jusqu'à la sixième génération (l'empereur Wou 武, 140-87 av. J.-C., qui est en effet le sixième empereur des Han, si l'on compte l'impératrice Liu 呂后 à part, comme fait Sseu-ma Ts'ien, mais non Pan Kou 班固 dans le *Ts'ien Han chou*) ; sa puissance est immense ; ses bienfaits s'écoulent sur le monde ; tous les êtres en sont inondés jusque par-delà les frontières. Alors (l'Empereur m') ordonna de conduire des troupes en l'Occident pour le conquérir : les soldats se répandirent et vainquirent ; pareils au vent, rien ne pouvait leur résister. La Cour a conquis les Nieou 犍, a soumis les Tso 筰, a occupé (le territoire) des Ngang 卬, *s'est emparée (du pays) des Sseu* 斯 *et des Yu* 榆, a pris (celui) des Pao 包 et des P'ou 蒲, etc. » (*Sseu tch'ouan t'ong tche*, 四川通志, k. 45, p. 2 a). La phrase citée par le *Tien hi* est mise en italique. Sseu-ma Siang-jou, qui était originaire de Tch'eng-tou, au Sseu-tch'ouan, avait été chargé en 120 av. J.-C. par l'empereur Wou (dont il était l'un des poètes favoris), d'aller pacifier les tribus montagnardes établies à l'Ouest et au Sud du pays de Chou, tribus qu'un premier envoyé impérial, T'ang Mong 唐蒙, avait, par ses exactions et ses cruautés, amenées à la révolte. C'est après la réussite de cette mission qu'il écrivit cette dissertation.

(5) Sur le *Yu pien* 玉篇 de Kou Ye-wang 顧野王 (519-581), ancien dictionnaire chinois publié en 543, cf. Watters, *Essays on the Chinese language*, ch. II, p. 45.

Le *Mou chŏ* (mentionne) les Wei 微, les Lou 盧, les P'eng 彭 et les P'ou 濮.

Yi Yin 伊 尹 (1) considérait que le tribut des barbares des quatre frontières devait être reçu.

Les Pai-p'ou 百 濮, les royaumes de Tcheng 鄭 et de Tch'ou 楚 entrèrent en relations avec les Fen-mao 蚡 冒 : c'est ce qui fit découvrir les P'ou 濮.

Lieou Po-tchouang 劉 白 牀 dit : « Les P'ou sont au Sud-Ouest du royaume de Tch'ou 楚. »

Le *Tso tch'ouan* (dit) : « Les gens de Mi 糜, à la tête des Pai-p'ou, attaquèrent le royaume de Tch'ou. »

Le *T'ong tien* 通 典 mentionne les Wei-p'ou 尾 濮, les Mou-mien p'ou 木 棉, les Wen mien p'ou 文 面, les Tchŏ-yao p'ou 折 腰, les Tch'e-k'eou p'ou 赤 口, les Hei-p'o p'ou 黑 皤 (2).

Le *Eul ya* dit : « ... au Sud jusqu'aux P'ou-kong 濮 鋐. »

Au chapitre *Wanghouei* 王 會 du *Tcheou chou*, (on lit) : « Les P'ou-jen se servent de cinabre. » Le commentaire explique : « Les barbares du Sud-Ouest sont des P'ou-jen. »

Tous les P'ou ont leur territoire sur les frontières du Ngai-lao 哀 牢. Maintenant on appelle le Ngai-lao Yong-tch'ang 永 昌. Quant aux T'ou-jen, on les appelle barbares P'ou 蒲 蠻.

Les P'ou Che-hei 濮 色 黑, « peints de noir », les P'ou Tchŏ-yao 折 腰, « qui ceignent leurs reins », les Pou Wen-chen 文 身, « tatoués », n'ont d'autre différence que les ornements qu'ils ont choisis. Le mot P'ou 濮 ayant une prononciation voisine de celle de P'ou 蒲, on écrit souvent par erreur (ce caractère pour l'autre) (3).

Note de l'auteur. — Les *t'ou-sseu* 土 司 qui sont en dehors des frontières sont barbares. Mais j'appelle aussi barbares ceux qui sont à l'intérieur des frontières. Maintenant d'après ce qu'un habitant de Chouen-ning 順 甯 a écrit sur leurs races, il y a en tout vingt-trois *t'ou-sseu*. J'ai reproduit ce qu'il a dit dans le chapitre intitulé « *Les Barbares soumis* ». Je ne commets ainsi, je pense, aucune faute contre les règles de composition d'un ouvrage.

En somme les Ts'ouan et les P'o sont les deux seules races différentes du Yunnan. Parmi ceux que gouvernent les *t'ou-sseu*, dans l'intérieur de la Chine,

---

(1) Conseiller de T'ai Kia 太 甲 des Chang, dont les exortations remplissent 3 chapitres du *Chou king*. Cf. trad. LEGGE, t. I, p. 191-219.

(2) Nous avons dit plus haut que *pu* est le numéral des peuples en thai. En yao, *mien* signifie homme, et dans leur langue, les Yao se désiguent par le nom de *kim mien* (hommes de la montagne, *kim mun* dans un autre dialecte yao). *Wei p'ou* 尾 濮 signifie sans doute les P'ou à queue ; les Yao disent que le chien qui fut leur premier ancêtre, *P'an ming hou* 盤 明 護, eut des fils qui avaient la figure d'un homme, mais la queue d'un chien.

(3) Tout ceci est assez confus. On peut en retenir ceci, c'est que les P'o-jen habitaient primitivement au S.-O. dn pays de Tch'ou

les Ts'ouan sont nombreux et il y a peu de P'o ; en dehors des frontières, les P'o sont nombreux et il y a peu de Ts'ouan (1).

Les Ts'ouan se disent descendants d'un préfet du Tch'ou 楚, nommé Tseu-wen 子文 sur la stèle de Ts'ouan Long-yen 爨龍顏, dans la préfecture de Lou-leang 陸凉州. Ce Ts'ouan Long-yen était *Lieou song long siang tsiang kiun* 劉宋龍驤將軍 et il reçut le titre de marquis du district de Ngang-tou, 邛都縣. Il a été appelé plus haut le roi Ts'ouan : c'est son descendant (Ts'ouan) Wan 氖 qui l'appela ainsi.

Ecrit au printemps de l'année *ting-mao* (1807).

APPENDICE

Wei si wen kien ki 維西聞見紀 (2)

Mo-so 麼些

Ce sont ceux que le *T'ang chou* appelle soldats Mo-so ; leur pays d'origine est Li-kiang. Au temps des Ming, un préfet indigène du nom de Mou 木 s'illustra en prenant six villages *t'ou-fan* 吐番 (tibétains) et en exterminant les populations de K'ang-p'ou ye-tche 康普葉枝 et de Ki-tsong-lo-p'ou 其宗喇普. On y transporta des Mo-so qui furent chargés de la garde de la frontière ; ils se multiplièrent peu à peu. Ils construisent sur les montagnes des maisons couvertes de planches dont le toit est seulement à hauteur d'homme.

Depuis qu'ils se sont fixés là, les hommes se rasent la tête et portent la natte, mais sans bonnet. Beaucoup s'enroulent autour de la tête un morceau de toile bleu sombre. Ils portent des vêtements de feutre blanc, avec col, mais sans doublure ni ourlet ; ils ont des culottes de coton, qui n'atteignent pas le genou.

Les femmes portent un chignon dirigé en avant qu'elles attachent avec de la toile formant trois cornes. Elles ont des boucles d'oreilles épaisses comme du

---

(1) L'auteur parle sans doute de la frontière méridionale au-delà de laquelle les Thai sont plus nombreux que les Lolo. Il est assez curieux de constater que ni les Miao-tseu 苗子, ni les Yao 猺 ne sont mentionnés.

(2) Le *Wei si wen kien lou* 維西聞見錄, que Che Fan reproduit intégralement dans cet appendice, est l'œuvre de Siu K'ing-yuan 徐慶遠, qui compléta, en interrogeant les fonctionnaires locaux âgés sur les traditions et les mœurs, les notes recueillies précédemment par son frère aîné, gouverneur du territoire en 1769. Cf. in *Bull. Géogr. histor. et descript.*, 1904, J. Beauvais, *Les Lamas du Yunnan*, p. 82 sqq., qui, d'après le *Yun nan t'ong tche*, lui donne le nom de famille Yu 余. Cet ouvrage a été incorporé au *Yun nan pei tcheng tche* 雲南備徵志, dont il forme le 18e *kiuan*. — Il débute par des renseignements relatifs au climat et aux itinéraires de la région ; les traducteurs ont négligé cette première partie, assez courte d'ailleurs (pp. 20 b-22 b), parce qu'elle est dépourvue d'intérêt au point de vue ethnographique. — Wei-si est actuellement un *tcheou* 州 de la préfecture de Li-kiang 麗江, au Yunnan. Cf. Playfair, n° 8026.

rotin auxquelles pendent des (objets) semblables à des fruits du *long-yen* 龍眼 (*nephelium longanum*) ; ces boucles d'oreilles sont en cuivre ou en argent selon l'état de fortune de celles qui les portent. Leurs vêtements de dessus sont en tissu grossier blanc, bordé de bleu sombre, et ne descendent pas au-dessous du nombril ; leurs vêtements inférieurs sont des jupes qui s'arrêtent un peu plus bas que les genoux ; elles n'ont pas de pantalons ; elles s'enveloppent les jarrets d'une bande d'étoffe bigarrée. Elles ne font jamais d'ouvrages de femmes. Tous les Mo-so, quel que soit leur âge ou leur sexe, se plaisent à porter un couteau comme ornement. Ils n'aiment pas se baigner ; ils ne lavent pas non plus leurs habits et les portent jusqu'à ce qu'ils soient usés. Ils restent plusieurs jours sans se peigner, ils passent des années sans se laver. L'hiver, ils ne portent pas plusieurs vêtements superposés (comme les Chinois) ; même par la neige, ils vont pieds nus. Quand le froid est très vif, ils portent sur le dos une peau de mouton ou une pièce de feutre blanc. Depuis quelques années, il y en a qui chaussent des souliers de paille, des souliers de cuir et des sandales de cuir.

Les chefs imitent les vêtements et les coiffures des Chinois. Mais les vêtements de leurs femmes n'ont pas changé : leurs jupes sont longues jusqu'à la cheville, suivant l'ancienne coutume, et c'est cela qui les différencie des femmes du peuple.

Les hommes riches de la tribu sont ceux qui élèvent beaucoup de chevaux, de bœufs, de moutons et aussi de porcs *pi-pa* ; les chefs en élèvent une quantité double de ce que fait le plus riche. En hiver ils tuent des porcs, leur enlèvent les os et les cuisses, et les salent en leur donnant la forme d'un luth *pi-pa*. C'est pourquoi on les appelle ainsi.

Ils ont un chef par groupe de deux à trois cents feux ou de plus de cent feux. Quand on élit un chef, si le pays est étendu et les feux nombreux, il reçoit le nom de *t'ou-ts'ien-tsong* 土千總. Le *pa-tsong* 把總, puis le *hiang-yo* 鄉約 viennent ensuite, et, au dernier degré, le *ho-t'eou* 火頭, chef de feu. Chacun gouverne ses inférieurs ; leurs fils ou leurs frères peuvent les remplacer. Depuis plusieurs générations, ces coutumes ont été suivies sans interruption.

Ils appellent leur chef *mou-koua* 木瓜, ce qui veut dire fonctionnaire (*kouan* 官). Quand ils parlent au *mou-koua*, ils l'appellent *na-ha* 那哈, ce qui veut dire seigneur (*tchou* 主). Les subordonnés s'agenouillent pour saluer les supérieurs dès qu'ils les voient. Quand ils leur offrent des présents ou répondent à une question, ils mettent un genou en terre. Quand ils ont des procès, ils vont se plaindre à eux. Ceux qui ont tort, le chef les fait fouetter.

Au temps des cultures, ils font chacun trois jours de travail pour le chef ; quand les récoltes sont sur le point d'être mûres, ils prennent (les épis) qui sont encore verts, les mettent dans un mortier et les pilent ; ils en retirent ensuite la graine qu'ils appellent riz écrasé. Chaque famille offre deux ou trois boisseaux (au chef). A la douzième lune, ils lui offrent des poulets et du riz. Le premier jour (de l'année), le chef leur donne du vin et du riz et les invite pour les remercier. Quand le *ho-t'eou* va voir le *t'eou-jen*, qui est le mandarin local,

il le salue et s'assied à son côté. Le *ho-t'eou* est soumis au *t'eou-jen*. L'invité et l'hôte se saluent en baissant la tête et en mettant la main sur la poitrine. Quand il y a longtemps qu'ils ne se sont pas vus, ou bien aux fêtes, ils se font des prosternations.

Quand un homme doit quitter le pays et que son père et sa mère sont encore vivants, il les avertit et va les voir dix jours avant de partir. En partant et en revenant, il fait des prosternations.

Leurs lits sont hauts d'un pied et couverts de feutre ; ils s'asseyent les jambes croisées. Ceux qui sont pauvres se servent de nattes de paille. Quand ils ont un invité, ils ne servent pas plus de trois plats et d'une tasse de vin ; l'invité emporte les restes. Pour dormir, ils n'ont ni couvertures ni matelas. Le soir, ils amassent du combustible pour faire du feu ; chacun porte une natte et un matelas de paille et, sans vètements, s'endort autour (du foyer) ; ils se retournent pour réchauffer tour à tour leur dos ou leur poitrine ; même pendant l'été ils font ainsi. Les riches se servent de couvertures, de matelas et de pièces de feutre, et cependant ils font du feu dans une salle ; pour se réchauffer, (ils se placent) devant le foyer, le haut du corps dévêtu.

Ils ont une écriture figurative ; pour désigner un homme, ils dessinent un homme ; pour désigner tel ou tel objet, ils dessinent cet objet ; ces dessins leur servent pour correspondre entre eux. Ils n'ont pas de noms de famille ; ils prennent le dernier mot du nom du grand-père, le dernier mot du nom du père, y ajoutent un mot et ainsi est composé leur nom. Ils continuent de cette manière afin de marquer leur parenté et leur ascendance.

Les présents de mariage sont des bœufs et des moutons ; les familles de chefs envoient des chevaux. Ces animaux sont offerts au nombre de dix.

Quand un homme meurt, les membres de sa famille ne portent pas d'habits de deuil. Le fond du cercueil est recouvert de bambou ; les vêtements du mort sont pendus et disposés sur les côtés.

Pour les funérailles d'un chef, sa famille fait tuer des moutons et des porcs et l'on donne un repas à tous ses subordonnés qui viennent se lamenter. Trois jours après le décès, que le défunt ait été riche ou pauvre, le cadavre est porté à la montagne ; on le recouvre d'éclats de bois qu'on arrose d'huile et on y met le feu. Ensuite ils enterrent un morceau de charbon de la grandeur d'un pouce, et chaque année, le 5e jour de la 6e lune, on fait des sacrifices à l'endroit où le charbon a été enterré, en priant l'esprit de revenir dans la famille, et l'on offre un petit porc rôti. Au bout de trois ans, on ne fait plus de sacrifices.

Les hommes sont tous paresseux et débauchés. Ils révèrent le Buddha et croient aux esprits. Ils ne sont pas capables d'améliorer les conditions de leur existence ; tous sont ignorants et sots ; ils sont faciles à gouverner. Sur les bords des ruisseaux et au pied des montagnes, les terres arables sont très nombreuses, mais ils ne les défrichent pas ; ils n'apprécient pas les avantages des arbres fruitiers ni des herbes potagères. Ils aiment la chasse et achètent cher les chiens ; un chien est changé couramment contre trois veaux. Quand ils sont de loisir,

ils chantent des chansons d'amour qu'ils appellent *a-ho-tseu* 阿合子 et *si-pi-ti* 悉比體. (Quand ils chantent) sur le ton *chang* 商, ils pleurent. Quand un couple a chanté avec harmonie, il va s'unir dans les vallées des montagnes ou dans les profondeurs des forêts.

La-ma 喇嘛

Quand un grand (lama) vient, les chefs mènent leurs subordonnés, grands et petits, hommes et femmes, pour le saluer; ils cherchent chez eux ce qu'ils ont à offrir, et quand la famille est pauvre, elle offre jusqu'à des marmites et des plats.

Quand le Grand Lama du Tibet vient, les saluts et les offrandes sont encore plus considérables. Les habitants obtiennent de lui des morceaux de papier avec quelques caractères et donnent en échange plusieurs dizaines de taëls d'argent. Les pauvres se font donner ses matières fécales et son urine qu'ils portent dans leur niche à Buddha; ils brûlent de l'encens et font des salutations. Parfois, ils se prosternent sur la route en attendant qu'il passe, et, avec la queue de son cheval se frottent les yeux, croyant ainsi écarter les maladies.

Quand les chefs ont deux ou trois fils, ils en désignent toujours un pour devenir lama; et quand il revient au milieu de sa famille, il s'assied les jambes croisées dans la salle centrale, où son père et sa mère viennent le saluer (1).

Quand ils sont malades, ils ne prennent pas de médicaments; ils font venir leurs sorciers qu'ils appellent *To-pa* 多巴 pour faire des sacrifices et des prières; ils dépensent tout ce qu'ils ont d'argent comptant pour leur donner à boire; avant que leur grain ou leur blé ne soit arrivé à maturité, ils vendent la moitié de la récolte à moitié prix. Quand la moisson est terminée, ils achètent des vêtements et font du vin. Ils mangent à leur faim, à n'importe quel moment de la journée. Dès la quatrième lune, ils n'ont plus rien à manger et, quand l'époque de la récolte est revenue, ils ont déjà souffert trois mois de la disette. Pendant ce temps, ils ne mangent que des herbes douces et font un seul repas tous les deux jours; ils en sont venus à s'habituer tout à fait à ce mode de vie et ne font rien pour le changer.

Depuis que l'on a établi des fonctionnaires réguliers, ils sont tous respectueux, craignent les lois et apprennent à lire; ceux qui connaissent les caractères deviennent nombreux. Il y en a quatre qui ont reçu le titre de bachelier et un celui de licencié militaire (2).

---

(1) Le passage précédent a déjà été traduit par M. Beauvais, *loc. cit.*, p. 85.

(2) On trouve, il est vrai, au Yunnan, dans la préfecture de Li-kiang, une tribu appelée *Lama-jen*, dont le centre est à Feoumoto sur le Mékhong (Lan-kiang). Mais il ne peut s'agir d'eux ici, car ils ont une religion bien différente. Voy. Henri d'Orléans, *op. cit.*, p. 161 sqq. Ce qu'on dit ici des croyances religieuses des Lama semble se rapporter aux Tibétains proprement dits, qui poussent la vénération envers leurs grands lamas jusqu'à avaler leurs excréments roulés en pilules en guise de remèdes.

Kou-tsong 古宗 (1)

C'est une ancienne population du T'ou-fan 吐番. On y distingue deux races ; aucune n'a de nom patronymique. Dans les villes de Kin-tch'eng 近城 et de K'i-tsong-la-p'ou 其宗喇普, au temps des Ming, les Mou-che 木氏 ne furent pas tous exterminés ; ils se dispersèrent parmi les Mo-so et on les appelle Mo-so Kou-tsong. Dans les régions de Pen-tseu-lan 奔子欄 et d'A-touen-tseu 阿墩子, on les appelle Kou-tsong puants, Tch'eou Kou-tsong 臭古宗. Bien qu'ils parlent la même langue, ils ont des coutumes et des caractères tout différents. Les Mo-so Kou-tsong sont à peu près semblables aux Mo-so. Mais les femmes portent un chignon ; elles enroulent et attachent (leurs cheveux) sur un morceau de bois transversal de cinq pouces placé sur le sommet (de la tête). Leurs boucles d'oreilles sont petites et fines, différentes de celles des Mo-so.

Les Tch'eou Kou-tsong 臭古宗 couvrent leurs maisons de terre. Ils aiment à habiter des maisons à étages qui donnent sur la rue. Les hommes se rasent la tête, mais leurs vêtements n'ont pas changé et leur coiffure est la même qu'avant (d'avoir adopté cette coutume chinoise). Ceux qui habitent dans la partie éloignée (de l'influence chinoise) laissent pendre leurs cheveux sur leurs épaules. Ils couvrent leur coiffure d'une peau de mouton à grands poils qu'ils teignent en jaune et ils attachent au sommet des fils rouges ; même pendant l'été ils n'en changent pas. Ils se font des vêtements avec des étoffes rouges ou vertes à trame très lâche. En hiver, ils portent des robes de peau de mouton sans doublure, à large col et à grandes manches, fixées par une ceinture. Ils suspendent à leur ceinture, du côté gauche, un couteau dans sa gaîne, long d'un pied et demi. Ils portent des bottes de peau teinte en rouge sombre, ou bien ils en font de toile lâche à dessins. Quand ils sortent, ils montent à cheval, et aiment à galoper ; leurs selles et leurs tapis de selle sont très beaux ; souvent ils les ornent d'argent et de pierres précieuses.

Les femmes portent leurs cheveux en un chignon qu'elles lient en bas ; elles y suspendent du corail et y mélangent des pierres *yuan-song* 绿松石, en guise d'ornement. Leurs vêtements de dessus arrivent au ventre, leurs jupons à cent plis couvrent les jambes. Les jupons sont faits de toile à trame lâche de plusieurs couleurs et ces toiles sont bigarrées ou à dessins. Les bas sont de peau simple, à semelle souple ; elles ne portent ni pantalons, ni souliers ; autour du cou, elles s'attachent de nombreuses perles de pierres de couleur ; les riches en portent trois ou quatre colliers qui partent de l'épaule et descendent sous les bras. Les parures d'une femme peuvent atteindre une valeur de plusieurs centaines de taëls d'argent.

Les fonctionnaires aborigènes et les chefs se rasent la tête et portent la natte. Quand ils sont à la ville, ils portent des habits et des coiffures de forme chinoise

(1) Tous les détails de costume, d'habitation et de nourriture exposés dans ce chapitre se rapportent aux Tibétains.

qu'ils changent en rentrant chez eux ; mais afin d'être reconnus, ils portent des chapeaux dont les bords sont brodés d'or.

Ils labourent les terres de montagne, cultivent des céréales, du blé, du millet, qu'ils grillent et dont ils font de la farine. Ils nourrissent des moutons, des vaches dont ils recueillent le lait. Ils s'asseyent en s'accroupissant sur les talons. Ils aiment les *tcha-che* 茶食 (sorte de gâteaux). Dans un plat de bois, ils mettent de la farine, puis ayant fait du thé dans une marmite et l'ayant mélangé de lait, ils versent ce liquide sur la farine grillée qu'ils triturent de leurs mains ; ils appellent (ce mets) *tsan-pa* 糌粑. Après les repas, ils font une grosse boule de farine, l'offrent à l'invité, remplissent les tasses de vin et boivent jusqu'à ce qu'ils soient ivres. Ce qui reste (après le repas) de lait et de viande de mouton et de bœuf, (les invités) l'enveloppent dans leurs vêtements et l'emportent. Quand ils ont fini de manger, ils essuyent leurs doigts sales et graisseux sur leurs vêtements ; les riches et les pauvres font tous la même chose. Ils sentent mauvais et sont sales au point qu'on ne peut les approcher : c'est peut-être la raison pour laquelle on les nomme Kou-tsong puants.

Les frères, au nombre de trois ou quatre, épousent tous la même femme. Du frère aîné au frère cadet, chacun, avant d'entrer dans la maison, suspend sa bague à la porte pour que les autres soient avertis (1). Ils ne se querellent ni ne se battent. Leurs enfants sont communs. Quand il y a trois ou quatre enfants, ils se contentent d'une seule femme ; quand le nombre des enfants est de six ou sept, ils épousent une seconde femme. Celui qui veut épouser une femme pour lui seul est considéré comme n'étant pas l'ami (de ses frères), et la famille de la femme refuse. Le climat est trop froid pour qu'ils puissent cultiver les cinq céréales, et c'est pour cette raison qu'il leur est impossible, dans une même famille, d'entretenir plusieurs femmes ; ainsi cette mauvaise pratique est devenue une habitude (2). En effet, même quand les fonctionnaires locaux et les chefs sont riches, ils agissent de la même manière. Les fils et les filles des frères se marient enemble. Quand les Chinois ont des relations avec les femmes des Kou-tsong, ceux-ci ne s'en inquiètent pas. Puisqu'ils sont insensibles à un tel outrage, on peut comprendre que des insultes moindres ne les touchent pas.

---

(1) La polyandrie a été constatée en effet chez un grand nombre de peuplades du massif central de l'Asie. La coutume de déposer la bague à la porte est à rapprocher de celle des anciens Arabes polyandres, qui laissaient leur bâton à la porte de la femme.

(2) Cette raison donnée pour justifier la polyandrie doit se comprendre en ce sens, non pas qu'il est difficile d'entretenir plusieurs femmes, puisque les femmes travaillent autant que les hommes, mais qu'on veut restreindre le nombre des enfants, à cause de la pauvreté du sol. En fait et en droit, le frère aîné est le vrai mari. (Voy. WESTERMARCK, *Origine du mariage*, trad. franc. de H. DE VARIGNY, p. 431 sqq. ; DUTREUIL DE RHINS, *Mission scientifique dans la Haute Asie*, t. II, Paris, 1898, p. 345 et sqq. ; *Societa geografica italiana, Memorie*, 1904, vol. X, *Il Tibet*, p. 127 sqq. ; Henri d'ORLÉANS, *op. cit.*, p. 208 sqq.)

Quand ils font du commerce, ils ne manquent pas de demander conseil à leur femme ; c'est elle qui examine les marchandises et juge de leur valeur sans se tromper. Elles comptent en se servant de grains et le font très vite.

Les habitants du Kiang-si et du Chân-si qui font du commerce dans ce pays, engagent tous des femmes pour tenir leur commerce. Quand ils partent, ils rendent (ces femmes), et les Kou-tsong reçoivent comme une faveur les enfants qu'ils en ont eus.

Ils ne mettent pas leurs morts en bière et les membres de la famille ne portent pas le deuil. Ils font venir des lamas pour savoir, d'après le jour du décès, s'il faut abandonner le cadavre dans la forêt pour être la proie des animaux, s'il faut le jeter dans l'eau pour nourrir les poissons ou s'il faut le brûler. Dans ce dernier cas, on disperse les cendres sans les recueillir.

Au-dessus d'A-touen-tseu 阿墩子, quand un homme est mort, on invite les lamas à lire des prières pendant trois jours, puis on souffle dans un flageolet; quand les oiseaux de proie sont venus, on découpe les chairs et on les leur donne à manger. On prend ensuite le crâne, et s'il est bon à faire une coupe, on le vend ; des deux fémurs, on fait des flageolets que l'on vend aussi.

Les lamas tirent leur fortune de la vente des livres bouddhiques qui sont tous en caractères *kou-tsong* et sont apportés du Tibet: on les appelle livres du Fou tsang 番藏. Il y a plus de deux cents volumes, mais qui ne forment que trois ou quatre ouvrages ; ils sont couverts de soie, on les enveloppe dans des pièces de soie et on les enferme dans des boîtes de laque ornées d'or. Les études des lamas sont restreintes à la lecture des livres bouddhiques ; les caractères sont semblables à des caractères (chinois du genre) *tchouan* 篆 ; ils écrivent de gauche à droite, horizontalement. Ils connaissent le calendrier ; ils ont comme nous les grands et les petits mois et les mois intercalaires, mais leur distribution du temps diffère. Pour les éclipses de soleil et de lune, ils comptent comme les Chinois, mais leurs minutes et leurs secondes ne sont pas les mêmes.

Les lois des chefs et les coutumes que l'on suit quand on voit les chefs, sont les mêmes que chez les Mo-so. Pour les procès, c'est selon l'importance des présents que l'on fait qu'on a tort ou raison.

Les lois contre les voleurs et les brigands sont très sévères ; on leur coupe les mains, ou bien on leur enlève les yeux, et on verse du vinaigre sur les plaies.

Ils croient en Buddha, révèrent les lamas et les respectent encore plus que ne font les Mo-so ; ils sont zélés et se donnent du mal pour étudier. Ils savent travailler et sont très intelligents. Lorsque l'époque des travaux des champs est passée, ils se livrent au commerce. Leur industrie consiste à plaquer l'argent et à fabriquer des objets de fer ; leur travail est bien fait ; même les Chinois ne peuvent faire aussi bien.

Quand ils chantent, il est difficile de comprendre les paroles ; mais qu'ils chantent à voix basse ou à voix haute, on peut suivre le sens des différents couplets d'après les gestes. Ils ont le *pi-pa* 琵琶, le *san-sien* 三絃, le *hou-kin*

胡琴 et d'autres instruments du même genre ; ils en ont sept en tout, mais leur forme est spéciale et différente de celle des instruments chinois.

Ils savent fabriquer les arcs, les flèches et les armes à feu, tandis que les Mo-so en sont incapables. Leur caractère est énergique, violent et volontaire ; ils sont difficiles à diriger. Si l'on ne partage pas leur opinion, ils appellent leurs camarades et se battent. Les lamas les exhortent et les séparent. Vis-à-vis des fonctionnaires chinois, ils sont pleins d'indépendance et disent que telle est leur coutume depuis la dynastie des Ming. Qu'un mandarin chinois, venu dans leur pays, veuille les corriger et fasse la moindre chose qui leur déplaise, ils battent du tambour et se rassemblent, armés de bâtons et de sabres, et le chassent. Les fonctionnaires qui ont causé une révolte n'osent pas faire de rapport à l'Empereur, ce qui a pour résultat d'accroître l'arrogance des hommes de ces tribus, mais, si l'on respecte leurs coutumes et si l'on est conciliant, ils sont dociles.

Na-ma 那馬

Les Na-ma sont d'origine Min-kia 民家 c'est-à-dire P'o-jen 僰人 (1). Il s'en trouve dans la région du Lang-ts'ang 浪滄 et dans le Kong-long 弓龍. La limite de leur territoire est Lan-tcheou 蘭州. Les Min-kia ont pénétré peu à peu dans ce pays, mais on ne peut savoir à quelle époque, et ils ne peuvent eux-mêmes expliquer l'origine de leur nom. Les Mo-so les appellent Na-ma ; leur langue est, en réalité, pareille à celle des Min-kia. Dans leur manière de s'habiller, les hommes et les femmes agissent souvent d'après des coutumes des Kou-tsong et des Mo-so ; ils obéissent à des fonctionnaires Mo-so.

Quand une fille a eu un enfant avant son mariage, l'homme qui l'épouse en est satisfait ; il dit que c'est parce que sa femme est sage et belle que les hommes l'apprécient. S'il y a plusieurs enfants, le mari s'en réjouit plus encore. Mais après le mariage, ils ne permettent à personne d'approcher leur femme. Quand un homme a des relations avec une jeune fille, le père et la mère ne l'en empêchent pas, mais la jeune fille n'ose pas le laisser savoir à son frère aîné, car il tuerait l'amant. Les mariages se font entre cousins germains (2).

Les morts ne sont pas mis dans des cercueils ; ils sont étendus sur un lit dans la pièce centrale et leurs vêtements sont exposés. Les habitants de la maison se lamentent sans interruption ; les parents par alliance vont en gémissant jusqu'à cent pas (de la maison), les amis jusqu'à cinquante pas seulement. Dans l'intérieur de la maison, ils pleurent aussi ; ils versent dans la bouche du mort une

---

(1) Ces Na-ma sont peut-être les Lama-jen du prince H. d'Orléans, les lettres *l* et *n* étant souvent confondues ; les Lama parlent le langage des Min-kia.

(2) Les mariages entre enfants de frères sont assez en usage chez les peuples primitifs. On sait qu'ils sont interdits ormellement, au contraire, chez les peuples de civilisation chinoise.

tasse de vin qu'ils ont apportée, puis ils font quelques sauts ; après quoi, ils cessent de se lamenter et saluent. Les voisins préparent un festin et offrent (à la famille et aux amis) à manger et à boire. Le cinquième jour après la mort, on emporte le cadavre et l'on l'incinère ; on enterre les cendres et l'on élève un tombeau. Aux fêtes des morts et au premier jour de l'an, on fait des sacrifices. Le deuil est très sévère Les parents jusqu'à la cinquième génération portent le deuil. Les parents des frères et sœurs et les neveux le portent aussi. Quand on est tout à la fois en grand deuil et en petit deuil, on porte d'abord le grand deuil, puis on porte encore le petit deuil ; on n'admet aucun adoucissement, et, comme les deuils sont très fréquents, il y a toute l'année beaucoup de gens qui portent des vêtements et des coiffures de couleur blanche.

Pa-tsiu 巴苴, *appelés aussi* Si-fan 西番

Ils n'ont pas de nom patronymique ; ce sont des déserteurs de l'armée de Che-tsou 世祖 des Yuan (Khoubilai-khan), quand il s'empara du Yunnan et passa en venant de K'i-tsong 其宗. J'ignore à quelle peuplade mongole ils appartiennent. Ils habitent les bords du Lang-tsang kiang 浪滄江 ; ils se construisent des maisons en planches sur la montagne. Ils se sont mêlés aux Mo-so et sont gouvernés par des chefs mo-so.

Les hommes attachent leurs cheveux en chignon et portent des anneaux de cuivre aux oreilles. Depuis leur soumission, un grand nombre d'entre eux se rasent la tête et portent la natte. Ils s'habillent comme les Mo-so. Les femmes se tressent des cheveux en nattes fines qui pendent dans le dos ; elles ne se les lavent que tous les trois ans. Avec des boules d'agate, grosses comme des jujubes, et des pierres *tch'ō-kiu*, larges comme la paume de la main, elles font des enfilades qu'elles s'enroulent autour de la tête et laissent tomber sur les épaules et sur les seins ; quand elles marchent, ces pierres font un bruit ininterrompu. Elles se couvrent la tête d'une toile bleu foncé dont les deux bouts pendent de chaque côté. Leurs vêtements supérieurs ont un col qui monte très haut ; ils vont jusqu'au nombril. Leurs jupes, en forme de cloche, couvrent le genou ; elles n'ont pas de pantalons ; elles s'enveloppent les mollets de feutre et vont pieds nus. Elles savent bien filer le chanvre et coudre.

En ce qui concerne le mariage, les funérailles, et la religion bouddhique, ils suivent exactement les mêmes coutumes que les Mo-so (Dans une famille), à la mort du frère cadet, (comme sa femme passe au frère aîné), le frère aîné possède à la fois sa belle-sœur et sa femme ; cette coutume est encore pire que celle des Mo-so (1).

(1) Cette coutume, qui scandalise l'auteur, étonnera les ethnographes. En effet le lévirat, survivance de la polyandrie, ne s'exerce que de frère cadet à femme de frère aîné. Il existe, dans toutes les tribus que nous avons visitées, une règle strictement observée qui défend le

Li-sou 栗粟 (1)

Ils se trouvent près des vallées de Sseu-chan 四川, de K'ang-p'ou 康普, de Kong-long 弓龍 et de Pen-tseu-lan 奔子欄. Les hommes se font un chignon qu'ils attachent avec des épingles ; ils fabriquent des houppes en paille, qu'ils se mettent dans les cheveux et ils s'attachent au front un demi-cercle de cuivre jaune. Ils portent des boucles d'oreilles en cuivre. Les riches s'habillent de la défroque de nos acteurs qu'on répare pour eux et qu'on leur vend (2). Ils se font des vêtements en toile de chanvre ou de coton, ou encore en peau, mais toujours de couleur noire. Le pantalon ne dépasse pas le genou, et le vêtement supérieur le recouvre entièrement ; ils s'entourent les jarrets de toile blanche. Chez eux ou au dehors, ils portent toujours un couteau affilé. Les femmes se font aussi un chignon, sur lequel elles posent une couronne ; elles portent de grandes boucles d'oreilles. Leur corsage est fermé en haut par un grand col, et en bas il est pris dans la jupe ; le pantalon est long. Hommes et femmes, tous vont pieds nus.

A l'ordinaire ils établissent leurs maisons sur des rochers abrupts au sommet des montagnes. Ils plantent dans la montagne après l'avoir défrichée, et, dès que le sol est épuisé, ils se transportent ailleurs ; leurs migrations ne sont pas régulières (3). Au temps de la moisson, ils font beaucoup de vin ; dès que le vin est fait, ils ne cessent de boire jour et nuit ; au bout de quelques jours, il ne reste plus de vin. Quand ils ont mangé tout leur riz, ils prennent leurs arcs et des flèches empoisonnées, et chassent en montant sur les pics dangereux et les coteaux pierreux. Ils y courent comme des lièvres ; les femmes les suivent de même. Quand ils ont attrapé du gibier, ils le font bouillir ou bien griller, et tous s'asseoient ensemble pour le manger. Ils mangent même des singes dont ils font griller la chair. Quand ils font bouillir de la viande, ils n'attendent pas

---

simple attouchement entre le frère aîné et les femmes de ses frères cadets, tandis que le frère cadet peut toucher la femme de son frère aîné ; c'est une conséquence du lévirat, et elle persiste quelquefois alors que le lévirat lui-même a disparu. La loi chinoise défend rigoureusement le mariage d'un frère avec sa belle-sœur devenue veuve. — D'autre part, d'après notre auteur, les Pa-tsiu sont un mélange de Mongols et de Mo-so. Il se peut que cette coutume, inconnue aux indigènes, soit d'importation étrangère. Notons en passant le nom de Si-fan qui leur est donné ; c'est un bon exemple d'un procédé cher aux écrivains chinois, et qui consiste à appliquer indéfiniment à leurs voisins les noms qu'à une époque quelconque de l'histoire chinoise le territoire qu'ils occupent a porté. Le nom de Si-fan est un nom ancien, qu'on trouve appliqué aux Tibétains orientaux depuis l'époque des T'ang, en sorte que Si-fan et Pa-tsiu n'ont probablement rien de commun, si ce n'est peut-être qu'ils ont habité successivement la même région.

(1) Ainsi que nous l'avons dit, ce nom de *Li-sou* signifie hommes étrangers en lolo.

(2) Les vêtements des acteurs chinois sont de couleurs voyantes, et richement brodés.

(3) Comme celles des tribus nomades de l'Asie centrale qui ont pâturage d'été et pâturage d'hiver et se déplacent suivant les saisons.

qu'elle soit cuite pour la manger. Quand ils ont faim, (faute de gibier suffisant), ils recueillent des herbes et des écorces d'arbres et les mangent.

Les herbes des montagnes leur servent à faire des talismans d'amour ; un amoureux n'a qu'à cacher dans ses vètements l'un de ces talismans pour être aussitôt suivi par l'objet de son amour ; on ne peut plus les séparer.

Ils donnent des bœufs pour présents de mariage. Ils abandonnent les cadavres, et ce sont là toutes les funérailles qu'ils font. Ils ne vénèrent pas le Buddha et croient aux esprits.

Quand ils empruntent, ils font des encoches sur des morceaux de bois, en guise d'écriture. Quand un homme refuse d'exécuter un contrat, on appelle un sorcier qu'on invite à faire des opérations magiques. On met de l'huile dans une marmite et on la fait bouillir à grand feu ; les deux parties qui ont prêté serment l'une contre l'autre, étendent la main dans l'huile : celui qui n'est pas brûlé est celui qui a été calomnié (1). Quand ils ont perdu quelque objet, ils demandent aux sorciers de deviner quel est le voleur et le découvrent par ce moyen.

Dès qu'ils sont en colère, ils se servent de leur arc et de leur sabre. Quand ils ont reçu une flèche empoisonnée, ils prennent leur couteau et coupent la chair à l'endroit touché.

Leur caractère est rude et cruel ; ils aiment à tuer ; cependant les chefs de Mo-so et les fonctionnaires indigènes peuvent les diriger.

Chaque année, ils offrent au chef cinq boisseaux de blé et de millet. A la nouvelle année et au printemps, ils se réunissent pour le saluer.

Les Li-sou sont les plus sauvages du Yunnan. Ceux de Wei-si 維西 vivent dans des endroits divers, au milieu de tous les autres sauvages. Ils obéissent à des chefs mo-so et sont plus doux (que les autres).

Nou-tseu 怒子 (2)

Ils habitent dans la région du Nou-kiang 怒江, au Sud du Yunnan, entre K'ang-p'ou-yun-tche 康普連枝 et A-touen-tseu 阿墩子. Leur pays s'appelle Lo-mai-k'i 羅麥其 ; il confine à la Birmanie.

Tout le monde sait qu'ils sont extrêmement sauvages.

Les hommes et les femmes laissent leurs cheveux épars ; ils se tatouent le visage de traits noirs. Sur leur tête, ils attachent des rotins rouges.

Leurs vêtements courts sont faits de toile de chanvre. Les hommes ont des pantalons, les femmes des jupes ; ils vont tous pieds nus.

---

(1) Cette ordalie est très usitée dans les tribus du Haut Tonkin.

(2) Le fleuve Nou (Salouen) donne son nom à ces sauvages. Le *Nan tchao ye che* leur donne un caractère féroce, au contraire de notre auteur. Les Nou-tseu sont les *Loutsés* du prince Henri d'Orleans, *op. cit.*, pp. 169, 252 sqq.

Leurs maisons sont couvertes en bambou, et les cloisons sont aussi en bambou tressé.

En fait de céréales ils récoltent du millet et du blé; ils ont aussi des légumes: patates, ignames et crônes. Ils chassent les animaux sauvages pour varier leur nourriture. Ils n'emploient pas le sel.

Ils n'ont ni chevaux ni mulets.

Chez eux il n'y a pas de voleurs; on ne ramasse même pas les objets tombés sur la route. Et s'ils ne craignaient les tigres et les panthères, ils ne fermeraient pas leurs portes.

Ils sont habiles à faire des objets de bambou et à tisser des toiles de chanvre à raies rouges. Les Mo-so (quoique éloignés) de mille *li* viennent pour en acheter.

Leur caractère est craintif et faible. Les routes (qui conduisent chez eux) sont dangereuses et difficiles. Ils souffrent toujours des incursions des Li-sou et ne peuvent les arrêter.

MONOGRAPHIE

DE LA

SEMI-VOYELLE LABIALE EN ANNAMITE ET EN SINO-ANNAMITE (1)

Par M. L. CADIÈRE

De la Société des Missions Etrangères de Paris,
Correspondant délégué de l'Ecole française d'Extrême-Orient

DEUXIÈME PARTIE (*Suite*)

III. — SEMI-VOYELLE LABIALE A FORME SOURDE APRÈS LES GUTTURALES (*Suite*)

b) *Semi-voyelle labiale à forme sourde après la gutturale* k (= q, c)

80. — D'après le système de romanisation traditionnel employé pour transcrire le sino-annamite et l'annamite, la gutturale forte est rendue par *k* devant *e, ê, i*; par *c* devant les voyelles *a, ă, â, o, ô, u, ơ, ư*, et devant *u* semi-voyelle labiale à l'état tonifié; par *q* devant *u* semi-voyelle labiale à l'état normal. Le système est irrationnel en tant que rendant une même consonne par plusieurs signes; mais il permettait de différencier quelques nuances de la phonétique annamite (par exemple *quôc*, forme à semi-voyelle à l'état normal, et *cuôc*, forme à semi-voyelle à l'état tonifié; *qui*, forme à semi-voyelle à l'état normal, et *cui*, forme à semi-voyelle à l'état vocalisé, etc.). Il ne faudrait donc renoncer à ce système qu'à condition de le remplacer par une orthographe au moins tout aussi juste et plus rationnelle. Dans l'étude des formes, je me conformerai à l'orthographe reçue. J'indiquerai, à la fin de ce chapitre, les modifications que l'on pourrait faire.

Je n'étudierai ici que les formes en *q* précédant la semi-voyelle à l'état normal, et les formes en *c* précédant la semi-voyelle à l'état tonifié. Les formes en *c* précédant la semi-voyelle à l'état atténué seront étudiées dans un paragraphe spécial, avec les formes analogues en *ươ*. La gutturale forte aspirée *kh* sera aussi étudiée à part.

En sino-annamite on a les formes suivantes :

81. — *Qua*. 33 mots : 16 au ton plain ; 2 au ton aigu ; 15 au ton interrogatif aigu : — 戈, « lance », s. a. *qua*, c. *kwo*, ch. n. *kouo*; — 撾, « battre », s. a

(1) V. nº de janv.-juil. 1908, pp. 93-148.

qua, c. *cha*, ch. n. *tchoua*, (1) — 寡, « seul, veuf », s. a. *quả*, c. *kwá*, ch. n. *koua* (2) — 裹, « envelopper », s. a. *quả*, c. *kwo*, ch. n. *kouo* (3).

82. — *Quach*. La voyelle *ă* est brève, bien que l'orthographe traditionnelle ne l'indique pas. 7 mots, au ton aigu : — 郭, « rempart », s. a. *quách*, c. *kwok*, ch. n. *kouo* (4). Quelques mots ont une forme *quách* et une forme *khoách*, p. ex. 擴, « étendu », s. a. *quách*, *khoách*, c. *kwok*, *fok*, ch. n. *kouo*, *k'ouo*. (Pour la famille de ce mot, voir § 233, forme *chue*).

83. — *Quai*. 13 mots : 2 au ton plain, 6 au ton aigu, 3 au ton interrogatif, 2 au ton grave : — 註, « erreur », s. a. *quái*, c. *kwá*, ch. n. *koua* (5) ; — 卦, « diagramme », s. a. *quái*, c. *kwá*. ch. n. *koua* (6) ; — 拐, « boiteux », s. a. *quải*, c. *kwái*, ch. n. *kouai* (7) ; — 檜, « genévrier », s. a. *quái*, *cối*, c. *fùi* (suppose une forme sino-annamite **khói*), ch. n. *kouei* (8).

84. — *Quan*. 46 mots : 12 au ton plain, 26 au ton aigu, 8 au ton interrogatif aigu : — 官, « magistrat », s. a. *quan*, c. *kün*, ch. n. *kouan* ; — 慣, « accoutumé », s. a. *quán*, c. *kwán*, ch. n. *kouan* ; forme annamite *quen* 涓, « accoutumé » ; — 管, « gouverner », s. a. *quản*, c. *kún*, ch. n. *kouan*.

---

(1) Il faut remarquer dans le cantonais la chute de la semi-voyelle labiale ; dans le cantonais et dans le dialecte du Nord, la gutturale initiale s'est changée en palatale. Nous verrons § 108, forme *qua*, le même fait pour d'autres formes en *qua*. Voir § 91 i, forme *quât*, la loi de palatalisation des gutturales initiales.

(2) Ce mot a donné en annamite un grand nombre de formes, *goả*, *vả*, *bụa*, dont le mécanisme de transformation sera étudié §§ 426, 434 ; voir la famille § 161, forme *cui*.

(3) Ce mot correspond en annamite à *gói* 綰, « envelopper ». Il y a eu chute de la finale *y* dans les formes chinoises. Voir la théorie concernant cette correspondance §§ 403 c, 435 ; voir la famille de ce mot § 111, forme *quai*.

(4) Est étroitement apparenté à l'annamite *vách* 壁, « rempart de citadelle, mur de maison ». Cf. § 8, forme *vach*.

(5) Remarquer la chute de la finale *y* dans les dialectes chinois. Comparer un cas semblable § 81, *qua* : *gói*. Voir §§ 403c, 435.

(6) La forme annamite est *quẻ*. Cette forme ne doit pas être assimilée complètement aux formes chinoises qui ont perdu la finale *y* ; *quẻ* est une forme à finale *y* incluse, de même que les formes à finale *ê*, comme *vê*, § 9 ; *quê*, § 92 ; *qui*, § 93.

(7) La vraie forme annamite à finale *y* incluse est *quẻ* 跬, « boiteux » ; je dis la vraie forme, à cause du ton : cette forme à ton grave est voisine d'une autre forme annamite plus usuelle, à finale *y* incluse également, et à ton descendant, *quẻ* 蹶, où il faut remarquer la phonétique qui a en sino-annamite le son *qui*, c. *kwai*, ch. n. *kouei*, soit avec la finale *y* distincte, ou incluse dans *qui*. Une autre forme sino-annamite, mais avec chute de la finale *y* et renforcement de la semi-voyelle labiale après la chute de la gutturale, est 跛, « boiteux », s. a. *bả*, c. *pai*, ch. n. *pouo*. On remarquera que le cantonais n'a pas perdu la finale *y*. Voir la famille entière § 111, forme *quai*.

(8) *Cối* est une forme à semi-voyelle labiale vocalisée : cf. § 436 sqq. Cette correspondance *quai* : *côi* permet de comprendre plus facilement le cas *qua* : *goi*, que nous avons vu § 81 ; et elle permet de comprendre comment 膾, 鱠, « hâchis de viande ou de poisson », s. a. *quái*, c. *fùi*, ch. n. *kouei*, correspond à la forme annamite *gỏi* 膾, même sens.

85. — *Quang*. 8 mots : 5 au ton plain, 1 au ton aigu, 2 au ton interrogatif aigu : — 光, « brillant », s. a. *quang*, c. *kwong*, ch. n. *kouang* ; — 廣, « vaste », s. a. *quảng*, c. *kwong*, ch. n. *kouang*. (Voir la famille § 233, forme *chue*).

86. — *Quat*. 18 mots au ton aigu : 刮, « gratter, frotter », s. a. *quát*, c. *kwát*, ch. n. *koua* ; a donné l'annamite *quét* 抉, « frotter, balayer » (Voir la famille § 129, forme *quât*) (1) ; — 髽, « nettoyer ou lier la chevelure », s. a. *quát*, c. *k'üt*, ch. n. *kouo*, *koua* ; a donné l'annamite *vét* 抅 de *vét tóc*, « arranger ses cheveux », *vét óc*, « écarter, raser, arranger les cheveux derrière la tête », et, avec correspondance des finales *n* : *t*, *vén* 援 de *vén tóc*, *vén óc*, même sens (cf. § 8, formes *ven*, *vet*).

Quelques mots admettent en sino-annamite la forme *quat* et la forme *khoat*, la forme *quat* et la forme *hoat* (2).

87. — *Quăc*. 11 mots au ton aigu : — 馘, « couper l'oreille à un vaincu », s. a. *quắc* (et *quắch*) (3), c. *kwik*, ch. n. *kouo* ; — 擭, « frapper », s. a. *quắc*, c. *kwok*, ch. n. *kouo*. Quelques mots tels que 馘, 幗, ont deux formes, *quắc*, *quách*, et *vức* ; cette forme *vức* est produite par chute de la gutturale et renforcement de la semi-voyelle labiale.

88. — *Quăng*. 4 mots au ton plain : 肱, « bras », s. a. *quăng*, c. *kwang*, ch. n. *kouang*, *kong* (4).

89. — *Quác*. 1 mot au ton aigu : 國, « royaume », s. a. *quắc*, *quốc*, c. *kwok*, ch. n. *kouo* (5).

---

(1) Comparer, avec correspondance des finales *n* : *t*, *vén* 援, « balayer », et 涓, « nettoyer, purifier », s. a. *quyên* ; 鐫, « nettoyer, pur », s. a. *quyên*.

(2) Remarquer que le cantonais vocalise la semi-voyelle dans la plupart des mots de la forme sino-annamite *quat*, ainsi que de *quan* (= c. *kút*, *kún*). Pour les formes *quân* et *quât* au contraire, qui, on le verra, se vocalisent en *cun* et *cut* dans certaines régions de l'Annam, le cantonais ne vocalise pas la semi-voyelle labiale.

(3) Il y aurait à rechercher laquelle de ces deux orthographes *quăc* et *quăch* est la plus logique. On a en sino-annamite *cách*, jamais *căc*, quoiqu'on ait *cac* ; on a *hăch*, jamais *hăc*, bien qu'on ait *hac* ; on a *khac* et *khăch*, mais on a aussi *khăc* ; on a *ngac* et *ngăch*, pas *ngăc*. Dans les formes en *ach*, *a* est bref bien qu'on ne le marque pas du signe de la brève.

(4) Comparer an. *cánh* 翅, « aile », et « bras » dans *cánh tay* « bras » ; *cánh chỏ* « le coude ». Dans *cánh*, *a* est bref, comme dans *quăng*.

(5) La vraie forme sino-annamite paraît être *quăc*. En effet, tous les mots cantonais en *kwok* ont, en sino-annamite, les formes *quăc*, *quăch*, avec *ă* bref ; la phonétique de ce caractère, 或, a, en sino-annamite, les sons *hoach*, *vức*, toujours avec élément voyellaire bref. Il est vrai que, suivie de l'explosive *c*, la voyelle *ô* est brève, mais elle est de nature longue. La forme *quắc* paraît donc mieux convenir aux formes chinoises. La forme *quốc* est une forme intermédiaire entre la forme *quắc* et la forme *cuốc* purement annamite. Dans *quốc* la quantité de la voyelle, et par conséquent l'intensité de la semi-voyelle, n'ont pas encore changé, mais le timbre s'est assourdi ; dans *cuốc*, la voyelle est nettement longue (prononcer par exemple *côc*, bref, et *cuôc*), et la semi-voyelle labiale passe à l'état tonifié, c'est-à-dire est prononcée avec plus d'intensité. Dans la succession de formes *quắc* : *quốc* : *cuốc*, nous avons donc une nouvelle preuve du passage de la semi-voyelle de l'état normal dans *quắc*,

90. — *Quân*. 14 mots : — 7 au ton plain : 君, « prince », s. a. *quân*, c. *k'wan*, ch. n. *k'iun*. — 2 au ton grave : 郡, « province », s. a. *quận*, c. *kwan*, ch. n. *kiun*. — 4 au ton descendant : 裙, « pantalon », s. a. *quần*, c. *k'wan*, ch. n. *k'iun*. — 1 au ton interrogatif grave : 窘, « très pauvre », s. a. *quẫn*, *khuẩn*, c. *k'wan*, ch. n. *kiun*. Ce dernier mot a donné en annamite *cụn* de l'expression tonkinoise *nghèo cụn*, « très pauvre (1) ».

91ª. — *Quât*. 17 mots au ton grave. Nous avons avec cette forme une nombreuse famille où nous pourrons voir le jeu de quelques-unes des lois phonétiques qui régissent les finales et les initiales des mots annamites. Cette famille, à finale *t*, se divise en plusieurs séries d'après l'élément initial.

91ᵇ. — 1re série. *Gutturale initiale suivie de la semi-voyelle labiale sous ses différentes formes* :

屈, « courber, courbé ; plier », s. a. *quật*, *khuất*, c. *wat*, *kŭt*, *k'ŭt*, ch. n. *k'iu* ; — 詘, 詘, « courber, courbe ; plier », s. a. *quật*, *khuất*, c. *wat*, ch. n. *k'iu* ; — *quât* 屈, « recourbé, sinueux » ; — *quật* 掘, « replier » ; — 亅, « crochet », s. a. *quyết*, c. *k'ŭt*, ch. n. *hiue* (comme on le verra § 98, forme *quyết*, cette forme *quyết* est très voisine de la forme *quât*) ; — 劂, « ciseau recourbé des graveurs », s. a. *quyết*, c. *kŭt*, *kwai*, ch. n. *hiue*, *houei* ; — 絹, « lier, nouer, nœud », s. a. *quật* ?, *quyết* ?, c. (?), ch. n. *kiue* ; — 捐,

---

quốc, à l'état tonifié dans *cuốc*, et c'est la forme annamite qui est à l'état tonifié. Cette forme *cuốc*, en effet, ne doit pas être considérée comme une forme sino-annamite, car les mots sino-annamites en *cuôc* ont, dans les dialectes chinois, les formes *kuk*, *kiu*, qui les différencient de la forme *quâc*. Cette forme *quắc* se rapproche de la forme sino-annamite *cươc*, dont les correspondants cantonais sont *hok*, *fok*, *wok*, *keuk*, ch. n. *kouo*. Nous allons voir, § 97, forme *quyên*, la succession de formes *quyên* : *quơn* : *cuôn*. Ici nous avons *quắc* : *quốc* : *cuốc*. Nous pouvons intercaler une forme **quớc*, ce qui nous donne la succession *quắc* : **quớc* : *quốc* : *cuốc*. Dans la prononciation, il existe peu de différence entre la forme **quớc* et la forme *quốc*, de même qu'entre la forme *huơt* et la forme **huôt* (§ 66, forme *huơt*), et qu'entre *quơn* et *cuôn*. *Quắc* devant être tenu pour la vraie forme sino-annamite, *cuốc* doit être considéré comme conforme aux lois de la phonétique annamite. *Quốc* est une forme intermédiaire. (Sur la tonification de la semi-voyelle dans les formes annamites, cf. surtout § 378 sqq. et § 371).

Ce que j'ai dit plus haut de l'analogie de la forme *quắc* avec la forme *cươc* permettrait de supposer que le vrai mot annamite *nước*, « royaume », n'est qu'une forme primitive de *quắc*, la transition ayant pu s'opérer au moyen d'une forme intermédiaire **ngươc*, **nguâc*. Mais c'est une hypothèse que je ne puis prouver, étant donné l'absence de formes intermédiaires et de cas semblables.

(1) La forme *quân* devient *cun* dans le Haut-Annam, avec semi-voyelle à l'état latent, et le dialecte se différencie ainsi du cantonais qui ouvre le son voyellaire, alors qu'il le contractait et l'assourdissait dans la forme *quan*. Quelques mots en *quàn*, introduits dans la langue vulgaire, ont, en Haut-Annam, mais dans quelques régions seulement, une forme *quin* (de même *quât* : *quit* ; *tuât* : *tuit*), que je considère comme une forme purement annamite. Nous avons donc dans l'annamite deux tendances et deux formes, l'une *cun* avec la semi-voyelle à l'état latent, l'autre *quin* qui n'implique qu'une simple modification du son voyellaire. Nous avons les mêmes tendances avec *quât*.

« tourner, agiter, mouvoir », s. a. *nguyệt*, c. (?), ch. n. *iue* (pourrait se rattacher à la famille *quat*, § 129) ; — 鈌, « enrouler le turban » (d'après Eitel ; « bonnet », d'après Couvreur), s. a. *khuyết*, c. *k'üt*, *k'ün*, *k'ui*, ch. n. *k'iue*, *k'ouei* (1) ; — *quịt* 屈, « se courber, fléchir ; courber quelque chose de flexible » ; — *quít* 橛, « baisser la queue, agiter la queue (2) » ; — *quớt* 括, « recourbé » ; — 括, « enlacer, lier, embarrasser, envelopper, accaparer », s. a. *quát*, c *kút*, *k'út*, ch. n. *kouo* ; — *quặt* 堀, *quắt* 捆, « tortueux, sinueux » ; — *quặp*, *quắp* 蛂, « recourbé, crochu (3) » ; — *koặp* 急, « saisir avec les doigts du pied comme avec un crochet (4) » ; — *ngoắt* 捐 de *ngoắt ngoeo*, « en tournoyant par détours, par circonlocutions » ; — 繙, « nouer, nœud », s. a. *cốt*, c. (?), ch. n. *kou*, *hou* ; a donné en annamite *cột* 橛, « lier, nouer », et *gút* 骨, « nœud, nouer » ; peut-être *guột* 霄 de *guột guốt*, « serrer la coulisse de la sacoche ou sac annamite (5) » ; — *cúp* 給 de *cup xuống*, « courber en arc, voûté, s'affaisser (6) » ; — 斡, « tourner, manivelle », s. a. *hoát*, c *wát*, *kún*, ch. n. *kouan*, *wa*, *wo* (7).

91c. — 2e série. *Semi-voyelle initiale* :

oặt 掘, « se courber, arqué, s'affaiser (8) ; — *ốp* 挹 et *úp* 挹, « retourner sens dessus-dessous, renverser (9) » ; *ụp* 挹, « se tourner, se renverser, retourner, s'écrouler » ; — *ốp* 挹, « petite brassée, botte (10) ».

91d. — 3e série. *Renforcement de la semi-voyelle labiale initiale en consonne labiale* :

Vật 勿, « courbé, couché par le vent » (en Haut-Annam) ; — *vập* 扱, « se courber, s'incliner » (avec finale *t* labialisée) ; — *vật* 勿 des expressions *gió*

---

(1) Que l'on n'objecte pas que les dictionnaires chinois ne donnent ce sens particulier qu'à la forme à finale *y*, non à la forme à finale *t*. On pourrait tout au plus en conclure que la forme sino-annamite correspondante, **khuy*, **khoai*, devrait être rangée dans la famille *quai*, § 111, à finale *y*. Mais pour la résolution de cette objection, voir la note placée à la forme *hui*, § 77, sur les mots à diverses formes à finale *y*, *t*, *n*, et à sens spécialisé.

(2) Avec ce dernier sens, le mot appartient à la famille *quật*, § 129. Remarquer *quắn quít*, « indissolublement, fortement », sens qui se rattache à l'idée de « lié, enlacé ».

(3) La finale *p* provient de la labialisation de la finale *t*. Voir plus loin, § 91i, la note relative à ce phénomène.

(4) Pour ce sens, comparer un sens analogue dans la famille *quao*, § 116, mots *kẻo*, *quều*. Les formes *koặp*, pour *quặp*, sont signalées comme tonkinoises par le Dictionnaire Génibrel.

(5) Voir plus haut 繙, s. a. *quat*, *quyết* ; et plus bas, aux formes à finale *c*, *cuộc* et *buộc*.

(6) Dans ces formes *côt*, *gut*, *guôt*, *cup*, la semi-voyelle labiale est à l'état vocalisé.

(7) A donné l'annamite *quay* ; voir § 111, forme *quai*.

(8) Remarquer plus haut que 誦, même sens, s. a. *quật*, *khuất*, a en cantonais la forme *wat* qui correspond exactement à la forme annamite *oặt*, avec peut-être une simple nuance dans le timbre de la semi-voyelle labiale. *Oặt* n'est donc que la forme annamite de 誦, s. a. *quật*, forme voisine de la forme cantonaise *wat*. J'ai déjà fait remarquer plusieurs fois que les formes annamites sont plus voisines des formes cantonaises que du sino-annamite.

(9) Voir un sens dérivé analogue dans la famille *quai*, § 111, *trở*, etc.

(10) Voir forme *quyên*, § 91c, le mot *ôm*, forme correspondante à finale *m*.

vật, « tourbillon, bourrasque », *nước vật*, « eau qui tourbillonne, gouffre » ; — *vật 勿* des expressions *vật vả*, *vật mình vật mẩy*, « se rouler par terre. se tordre sur son lit », et *vật 勿*, « rouler quelqu'un par terre, terrasser (1) » ; — *vết*, *vít 宥*, « abaisser, courber des branches, courber la tête » ; — *vít 宥* de l'expression *vắn vít*, « enlacer, entortiller (2) » ; — *vắt 沕* de l'expression *cong vắt*, « très tordu » ; — *vắt 沕*, « tordre » (par exemple du linge pour faire couler l'eau), « exprimer le jus en tordant » ; — *vắt 沕*, « rouler en boule » (*cơm vắt*), « riz roulé en boule, boule de riz (3) » ; — *vặt 吻*, « cueillir en pinçant, pincer (4) » ; — *vắp*, forme du Haut-Annam pour *quắp*, ci-dessus, « recourbé, crochu » ; — *vút 猱*, « griffes », qui a une forme *vuốt* dans *móng vuốt*, « griffes, ongles (5) » ; — *vút 猱*, « laver du riz en le roulant entre les mains » (idée que l'on retrouvera au mot *vò* de la famille *quao*, § 116 d) ; — 撥 « tourner ou courber un objet dans le sens opposé à celui où il était ; redresser »,, s. a. *bát*, c. *p'út*, *pút*, *fát*, ch. n. *p'o*, *po*, *fa* ; — *bất 不*, « recourber » ; — *bật 弼*, « redresser un objet courbé, se redresser (6) » ; — *bịt 鉍*, « garnir d'un cercle de métal l'ouverture d'un vase ; broder, entourer ; ceindre le turban » ; — *mắt 相*, de *mắt mỏ*, « entortillé, embrouillé (7) » ; — *mắt mỉu*, « noueux (8) ».

---

(1) Rapprochement douteux. Cf. *vât* de la famille *quơ*, § 153 d.

(2) Correspond, mais avec un sens un peu différent, à *quắn quit* vu plus haut. *Vắn vít* a gardé le sens originel « enlacé » ; *quắn quit* a passé au sens moral et s'applique aux états d'âme.

(3) Comparer de la famille à finale *n*, 荐, « boulettes de riz, s. a. *quyện* ?, c. (?), ch. n. *kiuen*, qui devrait donner en annamite **ven*, et, avec finale *t*, **vét*. Pour la filiation sémantique, voir les mots *vo*, *bo*, forme *quao*, § 116 d.

(4) La filiation sémantique peut s'expliquer par l'idée que l'on cueille en « tordant ». Il faudrait alors également rattacher à cette famille *ngắt 扳*, « pincer, cueillir avec les ongles ». Mais le rapprochement est douteux. Voir le mot *véo*, § 116 d, forme *quao* ; les mots, *ngắt*, *ngứt*, *vặt*, § 153 d, forme *quơ*.

(5) Cette idée de « griffes, ongles », dérivée de l'idée de « crochu », se retrouve dans les mots *quào*, *trảo*, etc., de la famille *quao*, à finale *u*, § 116, et dans le mot *móng* de la famille *quyên*, à finale *n*, § 91. Pour comprendre les formes *vút*, *vuốt*, il faut se rappeler ce que l'on a dit § 11 des formes *vôi*, *vui*, *vuỗi*, à renforcement à double effet.

(6) La forme annamite *bât* ne correspond pas exactement aux formes chinoises et sino-annamites citées plus haut, dans lesquelles le son voyellaire est long. Pour cette correspondance des formes cantonaises *pút*, *p'út*, avec les formes *bát*, *bât*, qui ont laissé tomber une semi-voyelle incluse dans *pút*, *p'út*, voir surtout § 446, au mot *bút*. L'idée de « redresser » dérive de l'idée de « courber », car « redresser » n'est autre chose que « courber » en sens contraire. On verra la même filiation d'idée, famille *quai*, § 111 c, au mot *oải*, et § 97 c, forme *quyên* au mot *uốn*.

(7) L'idée de « embrouillé, confus », que l'on retrouve dans la famille à finale *n*, *quyên*, § 97, et dans la famille à finale *y* *quai*, § 111, suppose l'idée de « circonvolutions », de « tours » d'un fil sur lui-même.

(8) Les formes *mỏ*, *mỉu*, sont des formes à finale *u* appartenant à la famille *quao*, § 116. Le sens de « nœud », par exemple d'un bambou, d'un aréquier, qu'a le mot *mắt*, paraît se rattacher à cette famille par l'idée qu'un « nœud » produit ordinairement un « coude », une « courbure » plus ou moins prononcée. Voir le mot *nạng*, famille *quyên*, § 97 f.

91e. — 4e série. *Palatalisation de l'initiale.*

Le mot *què*, « boiteux » (qui appartient à la famille apparentée à finale *y*, § 111, forme *quai*), a une forme *quặt*, à finale *t*, dans *què quặt*, « boiteux ». Cette forme *quặt* a donné, par palatalisation de l'initiale, *giệt*, *trệt*, *lết*, des expressions *què giệt*, *què trệt*, *què lết*, « estropié, manchot ou boiteux » (1). *Trớt* 札, « recourbé, renversé » (cf. ci-dessous *lật*) ; — 綴, « entourer d'un lien, lier », s. a. *chuyết*, c. *chut*, *chui*, ch. n. *tchouo*, *tchouei* (se prend aussi au moral : « restreindre ») ; — *lướt* 列, « courber, faire courber » (*gió lướt lúa*, « le vent couche le riz ») ; — *lật* 栗, « retourner quelque chose, renverser (2) » ; — *lọt* 律, « pénétrer dans, tomber dans (3) » ; - *trót lót* 律, « tout, entièrement (4) ».

91 b. — 5e série. *Dentalisation de l'initiale* :

Nẹp 楠, « bordure, cercle extérieur d'un panier ; border un panier », (cf. plus haut *bịt*) ; « se courber, se baisser », en parlant d'un éléphant ; — *niệt* 縪, « attacher ; lien, licou » ; — *nịt* 縪, « entourer d'un cercle un tonneau ; ceindre, ceinture, langouti » ; — *thắt* 絰, « entourer d'un lien ; nouer ; ceindre ; nouer les mailles d'un filet ; tresser les cheveux » ; — *xấp*, *xếp*, forme tonkinoise *chếp* 揷, « plier, doubler ; numéral des objets pliés » ; c'est une forme annamite de 摺, « plier », s. a. *tập*, c. *chip*, *sit*, (la finale originelle *t* reparaît), *lap* (forme qui rappelle l'annamite *lớp* 笠, « partie d'un objet plié, couche, rangée, série »), *la*, ch. n. *tche* (5) ; — *xuít*, *xoát*, *xút*, *xit*, des expressions *xuít xoát*, *xít xoát*, *xút xoát*, « tout autour, de tous les cotés (6).

---

(1) Le *t* des formes *quặt*, *giệt*, *trệt*, *lết*, correspond à l'*y* final inclus dans la forme *què*.

(2) Perte de la semi-voyelle labiale. Cf. plus haut *up*, *ôp*, et § 111e, forme *quai*, le mot *trở*.

(3) Forme à finale *t*, correspond à *xuyên*, *chun*, *tron*, *lòn*, de la famille *quyên*, § 97e, à finale *n* ; à *chui*, *lủi*, de la famille *quai*, § 111e, à finale *y*. La filiation sémantique s'explique par l'idée que l'on « pénètre » en faisant des « détours ».

(4) Correspond à *tròn*, *trọn*, *lọn*, de la famille *quyên*, § 97e, à finale *n*. Voir, même famille, les mots *viên*, *triền*, *trọn*, etc. L'idée de « rond » amène l'idée d'un « groupe complet », où il ne manque rien, d'où « perfection », « totalité ».

(5) Pour comprendre comment cette idée de « plier » se rattache à l'idée de « rond », « coudé », remarquer : *xếp chiếu*, « plier une natte », action qui est presque la même que celle de *cuốn chiếu*, « rouler une natte », le mot *cuốn* entrant dans la famille apparentée à finale *n*, § 97b ; *ngồi xếp bè he*, ou *đè he*, « s'asseoir les jambes repliées du même côté », les mots *bè he* appartenant à la famille apparentée à finale *y*, § 111, et cette idée étant rendue par les mots *đèo queo* de la famille apparentée à finale *u*, § 116f ; *khô xếp*, « contracté, raccorni par l'action de la sècheresse », où le mot *xếp* a un sens de la famille à finale *u*, § 116b.

(6) Ces formes, surtout *xút*, correspondent à *xung*, *chung*, même sens, de la famille *quyên*, à finale *n* § 97e. Dans *xit* nous avons la chute de la semi-voyelle labiale ; dans *xút*, contraction de *xoát*, la semi-voyelle labiale est à l'état vocalisé.

91 h. — La seconde loi est la *loi de dentalisation des initiales*, qui peut s'énoncer ainsi : En sino-annamite et en annamite, des formes commençant par une dentale (*nh*, *n*, *d*, *đ*, *t*, *th*, *x*, *s*) pure ou suivie de la semi-voyelle labiale, sont apparentées à des formes commençant soit par une labiale (*w*, *v*, *m*, *b*, *ph*) pure ou suivie de la semi-voyelle labiale, soit par une gutturale (*k*, *kh*, *ng*, *g*, *h*) pure ou suivie de la semi-voyelle labiale, soit par une palatale ou une linguale (*gi*, *ch*, *tr* ; *l*, *r*) pure ou suivie de la semi-voyelle labiale.

L'énoncé de la loi prouve, par son manque de précision, qu'il faudrait déterminer à quelle série se rattache la série à dentale initiale, à la série à labiale initiale, ou à la série à palatale initiale, ou à la série à gutturale initiale. La phonétique comparée des dialectes annamites et celle des dialectes chinois fournissent des indications en sens divers qu'il faudrait classer (cf. § 375).

Un cas caractéristique de cette loi et de la précédente en même temps, est celui que nous verrons § 108, forme *qua*. Nous avons *qua* 戈, « je, nous », autre forme *ngoa*, forme annamite ou peut-être sino-annamite de 吾, s. a. *ngô*, « je. nous », qui a donné, avec chute de la semi-voyelle labiale, 我, « je, nous », s. a. *ngã* ; avec chute de la gutturale initiale et renforcement de la semi-voyelle labiale, on a *va* 揎, « je, nous » ; la loi de palatalisation des initiales amène *choa*, « je, nous », forme du Haut-Annam ; et la loi de dentalisation des initiales nous donne *ta* 些, « je, nous ». D'où le schéma suivant :

qua, * *ngoa*	Vocalisation de la semi-voyelle labiale	* *ngô* (1)
	Chute de la semi-voyelle labiale	* *ngã*
	Palatalisation de l'initiale	*choa*
	Dentalisation de l'initiale	*ta*
	Chute de la gutturale et renforcement de la semi-voyelle	*va*

Un autre exemple typique nous est donné par un groupe que nous verrons § 97, forme *quyên*. Avec le sens particularisé de « avoir le dos voûté, être courbé par l'âge », nous avons les diverses expressions suivantes : *cụm rụm*, *còm lòm*, *còmròm*, *cọm rọm*, *lum khum*, *lom khom*, *lúm cúm*, *lúm khúm*, *ngóm*, *lúm chúm*, *lôm ngôm*, *khúm núm*. Soit le schéma suivant :

Gutturale initiale : *cum*, *com*, *khum*, *khom*, *ngôm*, *ngom*.
Palatalisation de l'initiale : *chum*, *lum*, *lôm*, *lom*, *rum*, *rom*.
Dentalisation de l'initiale : *num* (2).

Un exemple plus saisissant est celui que nous verrons § 233, forme *chue*. Avec le sens de « désert, solitaire, retiré, tranquille, absent », nous avons les

(1) Cf. § 422 sqq.

(2) Dans toutes ces formes la semi-voyelle est à l'état vocalisé ; *u*, *ô*, *o* sont pour * *wà*, * *wyê*. Comparer une forme chinoise étroitement apparentée : 攣 (se dit du dos, de la main ou du pied), « courbé », s. a. *luyên*, c. *lun*, ch. n. *liuen*. Pour la correspondance de la finale *n* du sino-annamite avec la finale *m* de l'annamite, voir ce qui est dit § 414.

diverses formes suivantes : *quạnh quẽ, vắng hoc, vắng vẽ, chuẻ vắng, lặng lẽ*, ce qui nous donne la série *que* : *hoe* : *ve* : *chue* : *le* (1).

91 i. — Les formes *quăp, koăp, văp, chêp, nep, xêp, vâp, tâp, xâp, cup, ôp, up*, nous fournissent l'occasion d'énoncer une loi relative aux finales, la *loi de labialisation des dentales finales* : En sino-annamite et surtout en annamite, des formes à labiale finale *p* (et *m*) sont apparentées à des formes à dentale finale *t* (et *n*).

La seconde partie, qui concerne les finales *m* : *n*, ne sera prouvée que par la série des formes à finale *n*, § 97, forme *quyên*. De même l'évidence des deux lois précédentes n'apparaîtra intégralement que par les nombreux exemples donnés dans la suite de cette étude.

Un cas représentatif de cette loi est celui que nous verrons plus loin (§ 129 b, forme *quât*, note au mot *vót*). Nous avons *chon* 墩, « élevé, à pic », qui a une forme à finale *t*, *chót* 啐, « extrémité, cime, pointe ». (Comparez *chon von* et *chót vót*, « escarpé, à pic, très élevé »). Ces formes nous donnent chacune une forme à finale labialisée : *chon* donne, par labialisation de la finale *n*, *chỏm* 鬍, « pic, sommet, cime » ; et *chót* nous donne, par labialisation de la finale *t*, *chóp* 鬍, « sommet, pointe ». *Chỏm* et *chóp* (remarquer la correspondance du ton) sont si bien les deux formes du même mot que les créateurs des caractères démotiques les ont rendues toutes les deux par le même caractère ; *chỏm* et *chóp* se correspondent comme *chon* correspond à *chót*, et ces quatre mots ne sont que les formes différentes d'un seul et même mot, à tout le moins des mots étroitement apparentés.

91 j. — Cette même famille nous fournit l'occasion de signaler une autre loi concernant les finales.

A peu près parallèlement à la famille à finale *t* que nous venons de voir, marche en effet un groupe à finale *c* (= *k*), qui comprend les formes suivantes :

1re série. *Gutturale initiale avec semi-voyelle labiale. — Khuyếc, khuiếc* 缺, « cerceau, anneau » ; — *ngoặc*, « crochu, crochet » (forme du Haut-Annam) ; — 籰, « dévidoir », s. a. *cước*, c. (?), ch. n. *wo* (a donné peut-être l'annamite *guộc* 瘑 de *lồng guộc*, « machine à dévider le coton en pelotes ») (2) ; — 攫, « serrer une proie avec les ongles ou les griffes, saisir », s. a. *cược* et *quạc*, c. *kuk, fok, k'ü*, ch. n. *kouo, houo, kiu* ; — *quặc* 啒, « suspendre un objet avec un crochet » (3) ; — *cóc* 蛤 de *quắn cóc*, « très

(1) Voir aussi § 118, forme *quan*, et § 153 b, la note au mot *ngơ*.

(2) Voir § 385, formes en *ươ*. Ce mot est en tout cas apparenté à des formes à finale *y*, *quày, vày*, § 111 b, 111 d, forme *quai* ; à finale *n*, *quạng, cuồng*, § 97 b, forme *quyên* ; qui signifient également « dévidoir ».

(3) Remarquer que la phonétique choisie pour rendre le mot est à finale *t*, *quât*, ce qui prouve que *quăc* devait avoir jadis une forme *quăt*, dont la finale s'est gutturalisée.

tordu », (remarquer la forme *quắn* à finale *n*) ; — *góc* 谷, « angle, coin » (forme annamite de *giác*, plus loin) ; — *cuộc* 局 « lier » (1) ; — 跼, « courbé, incliner, replié, malheureux », s. a. *cuộc*, c. *kuk*, *k'ü*, ch. n. *kiu* ; — 局, « crépu, bouclé », s. a. *cuộc*, c. *kuk*, ch. n. *kiu* ; 鬚, « cheveux crépus », s. a. *cuộc* ?, c. (?), ch. n. *kiu* (2) ; — 鉤 « crochet, agrafe », s. a. *cuộc*, c. (?), ch. n. *kiu* (3) ; — 鞠, « courber, incliner », s. a. *cúc*, c. *kuk*, *k'uk*, *k'au*, *k'ung*, ch. n. *kiu* (4) ; — 曲, « courbé, replis, circonlocution, injuste ; accablé par un fardeau, un travail, l'âge », s. a. *khúc*, c. *kuk*, *k'uk*, *k'ü*, ch. n. *k'iu*.

2e série. *Semi-voyelle labiale initiale*. — 約, « serrer avec un lien, lier », s. a. *ước*, c. *yeuk*, *ák*, *kik*, *tik*, ch. n. *iv*.

3e série. *Consonne labiale initiale*. — *Vọc* 扑, « tourner avec la main, agiter en tournant ; vexer ; taquiner » (5) ; — *móc* 木, « croc, accrocher, extraire avec un hameçon ; ruse » ; — *bọc* 樸, « cerner, entourer, envelopper ; porter dans un pan de l'habit » ; — *buộc* 紱, « lier ; astreindre » ; forme annamite de 縛, « lier, lien, rouleau d'étoffe », s. a. *phược*, c. *fok*, *fú*, ch. n. *fou* (cf. § 385, formes en *ươ*).

4e série. *Palatale initiale*. — 角, « angle, coin », s. a. *giác*, c. *kok*, ch. n. *kio* (6) ; — parenté très douteuse, *chạc* 啅, « lien, corde » ; — *gióc* 矧, « tresser en tordant » ; — *chúc* 矧, « courber, abaisser » ; — *trúc* 竹, « entier » (7) ; — 軸, « cylindre, rouleau pour enrouler une carte, essieu, axe », s. a. *trục*, c. *chuk*, ch. n. *tcheou* (8).

---

(1) Sans doute le mot 綮, « lier, serrer avec un lien », s. a. *cuộc* ?, c. (?), ch. n. *kiu* ; cf. plus haut *cột*, plus bas *buộc*, *phược*.

(2) Cf. plus loin, § 97 b, 97 f, forme *quyên*, les mots correspondants à finale *n*, *quyền*, *quăn*, *xun*, *xoăn*.

(3) Voir plus loin *móc*, et forme *quao*, § 116, divers mots à finale *u*.

(4) Correspond à l'annamite *gục* 局, « abaisser, courber, incliner » (par exemple des branches, ou la tête par suite du sommeil ou en signe d'assentiment) ; ce mot se rattache peut-être à *ngúc* 局, « incliner la tête », qui a une forme ayant laissé tomber la semi-voyelle dans *ngúc ngắc*, même sens ; nous avons aussi *ngục* 獄 et *ngục ngắc*, « branler la tête, remuer la tête d'une manière inconvenante, tourner la tête », qui pourrait se rattacher ici ou à la famille *quơ*, § 153 b (où voir les mots *gục*, *ngục*. On doit dire la même chose de *gật* 肹, « courber, incliner la tête par suite du sommeil, ou en signe d'assentiment », à finale *t*.

(5) Remarquer *vắn vọc*, même sens, où nous avons une forme à finale *n*. Voir § 111 b, 111 d, forme *quai*, les mots *quẫy*, *khuẩy*, *vẫy*.

(6) La forme annamite est *góc*, vu plus haut. Il existe deux autres formes annamites, l'une à finale *u*, *xó* (cf. § 116 f, forme *quao*), l'autre à finale *y*, *khoe*, (cf. § 111 b, forme *quai*). Dans *giác* il y a eu chute de la semi-voyelle labiale.

(7) Autre forme de *tról*, *lót*, *trôn*, *lọn*, vus plus haut au groupe à finale *t*.

(8) En annamite, a le sens de « rouler, faire rouler » dans *trục cây*, « faire rouler des pièces de bois » ; *trục ghe*, « tirer la barque avec un cabestan ».

5e série. *Dentale initiale.* — *Dục* 育, « courber, abaisser la tête » (1) ; — *nuộc* 紐, « tour de lien, numéral des tours de corde » ; — *núc* 呴, « tordre, entortiller » ; — *xoác* 挽, « enlacer dans ses bras, étreindre ».

On a donc un exemple de formes :

**quac, quăc ; — *giac, chac ; — xoac*
ngoăc, ngăc
khuiêc
**cươc ; — *ươc ; — *phươc*
coc, goc ; — voc, moc, boc ; — gioc
**cuôc, guôc ; — buôc ; — nuôc*
**cuc, *khuc, guc, nguc ; — chuc, *truc ; — duc, nuc*

Ce groupe à finale *c* (= *k*), presque parallèle au groupe précédent à finale *t*, nous permet d'énoncer la *loi de gutturalisation et palatalisation des dentales finales* : En sino-annamite et surtout en annamite, des formes à finales *c*, *ch* (et *ng*, *nh*), sont apparentées à des formes à finale *t* (et *n*).

La famille actuelle ne fournit la preuve que de la parenté des formes en *c* (= *k*) et des formes en *t*. Pour les formes en *ch* (= *č*), d'autres familles en donneront la preuve, par exemple la famille *quât*, § 129. Mais il faut remarquer que ce n'est que par l'intermédiaire de la forme en *c*, que la forme en *ch* correspond à la forme en *t*. Pour la seconde partie de la loi, c'est-à-dire ce qui concerne *n* : *ng* (= *ṅ*), *nh* (= *ñ*), on en verra surtout la preuve à la famille *quyên*, § 97. D'ailleurs toutes ces lois ne sont qu'indiquées ici. Il faudrait les étudier dans toutes leurs manifestations dans la langue annamite et dans le sino-annamite.

Un exemple typique de cette double loi nous sera donné § 129 d, forme *quât*. La « boîte d'allumettes » est désignée par les Annamites par l'expression « boîte de petits morceaux de bois que l'on frotte », « boîte que l'on frotte ». Nous avons donc *hộp thẻ quẹt*, *quẹt* 擦, « frotter ». Une seconde expression est *hòm kẹc* ; *kẹc*, « frotter, gratter, rayer », est une forme du Haut-Annam pour *gạch* 劃, même sens, laquelle est une forme annamite de 劃, « tracer une ligne, rayer », s. a. *hoạch*. Enfin nous avons une troisième expression, *hòm quệch*, avec *quệch* 擤, « frotter, essuyer, enduire de » (2). Nous avons donc la finale *t* pure dans *quẹt*, gutturalisée dans *kẹc*, palatalisée dans *gạch hoạch quệch*.

La même famille nous fournit un autre exemple tout aussi probant, quoique moins complet. L'action de préparer une chique de bétel, c'est-à-dire « d'enduire de chaux une feuille de bétel », se dit *quết miếng trầu*, ou *bết miếng trầu*, ou *quệch miếng trầu*. Il faut remarquer que le mot *quết* se rend par une

(1) Cette forme est certainement pour **giục*, prononciation qu'elle a dans beaucoup de régions. **Giục* se rattache directement à **gục* vu plus haut, et à *chúc*, vu ci-dessus ; on a *gục* : **giục* : *chúc*.

(2) Remarquer que la phonétique du caractère démotique, en s. a. *quât*, *quyêt*, est à finale *t*.

phonétique à finale *t*, 橘, qui se prononcerait en sino-annamite *quât, quyêt*; le mot *quệch*, bien qu'à finale palatalisée, se rend par la même phonétique à finale *t*; enfin le mot *bết*, bien qu'à finale *t*, se rend par le caractère 璧, qui se prononce en sino-annamite *bích*, avec finale palatalisée. C'est une preuve de la confusion des finales, confusion qui n'a pu venir dans l'écriture que parce qu'elle existait dans la prononciation.

Une dernière preuve en faveur de cette loi, c'est que nous la voyons actuellement encore produire ses effets dans les dialectes annamites. La finale *t* devient *c* (= *k*) au Sud de Huế.

91 k. — Au point de vue sémantique, l'ensemble de la famille nous donne la filiation de sens suivante :

1° Courber, plier en rendant courbe; courbé, sinueux, crépu, bouclé; détours au physique : noueux, estropié, manchot, boiteux; pénétrer dans en faisant des détours; détours au moral: circonlocutions, menteur, injuste; accablé par l'âge, la maladie, le malheur; — plier en deux; — fléchir, se courber, s'affaisser; baisser la tête, s'incliner; baisser la queue, — enrouler, enlacer, embrasser; entortiller; lier, nœud, maille, lien, corde; lier au moral, astreindre; entortillé au physique, entortillé au moral, embrouillé, confus, en désordre; — envelopper; — mettre une bordure à un panier, à un vase; anneau, cercle, cylindre, rouleau; tout, entièrement; — tordre, tresser, cueillir en tordant; — tourner, rouler, laver en roulant entre les mains, agiter en tournant; faire tourner, dévidoir; retourner quelque chose, renverser, se retourner, se renverser, se rouler; tournoyer.

2° Recourbé; crochu; ciseau recourbé, croc, agrafe; griffes, ongles; angle, coin; — saisir avec les griffes ou les ongles, s'emparer de; saisir avec un croc, extraire avec un croc.

91 l. — Si l'on compare ces sens divers, formant un ensemble naturel, avec les sens de la famille *quai*, § 111, et les sens de la famille *quyên*, § 97, on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'il y a une parenté évidente entre les trois familles. Cette constatation nous fournit l'occasion de formuler une troisième loi relative aux finales, loi d'une importance capitale pour la phonétique annamite, que j'appellerai *loi de concordance des finales y : n : t* (1): En sino-annamite et en annamite, des formes à finale *y* sont apparentées à des formes à

(1) J'emploie la graphie *y*, et non la graphie *i*, pour faire voir que ce n'est pas la voyelle pleine *i* qui permute avec *n*, *t*, mais la voyelle finale atténuée de formes telles que *ngoay*, *ngoảy* Parfois, il est vrai, la voyelle pleine *i* correspond à des finales *n*, *t*, mais ce n'est qu'une apparence; en réalité dans ces cas, *i* équivaut à une voyelle pleine contractée avec la finale *y*, soit *ăy*, *ay*, *ây*. Dans le corps de l'article, j'emploie tantôt l'orthographe traditionnelle du *quốc ngữ*, c'est-à-dire les graphies *ai* avec *a* long; *ay* avec *ă* bref, et *ây*; mais *ôi*, *oi*, *ơi*, *ui*; tantôt j'emploie les graphies *ay*, *ăy*, *ây*, *ôy*, *oy*, *ơy*, *uy* Cette question de *y* final est liée à d'autres questions connexes qui rendent difficile, mais non impossible, le choix d'une graphie rationnelle et en même temps pratique.

finale *n* (ou *m*, par suite de la loi de labialisation des dentales finales ; — ou *ng*, *nh*, par suite de la loi de gutturalisation et de palatalisation des dentales finales), et à des formes à finale *t* (ou *p*, par suite de la loi de labialisation des dentales finales ; — ou *ch*, *c*, par suite de la loi de gutturalisation et de palatalisation des dentales finales).

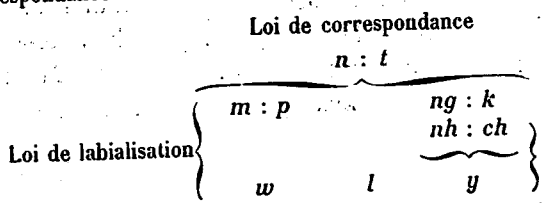
Un exemple typique de cette loi est celui que nous verrons § 153, forme *quât*. On a *ngoảy* 甩 (avec *ă* bref), de *chó ngoảy đuôi*, « le chien flatte de la queue, remue la queue, » ; *ngoẳn* de *ngủn ngoẳn*, se dit du chien qui « remue la queue » ; *ngoắt* 扭 de *ngoắt đuôi*, « remuer la queue ». Les trois formes *ngoảy* (avec *ă* bref), *ngoẳn*, *ngoắt*, se correspondent parfaitement (1).

L'énoncé de cette règle n'est pas complet. Si l'on compare en effet aux trois familles énoncées ci-dessus, familles *quât*, *quai* et *quyên*, la famille *quao*, § 116, on verra une parenté indubitable entre cette dernière famille et les trois autres. Il y a donc, et on le verra dans toute la suite de cette étude, des formes à finale *u*, que j'appellerai *formes parallèles* aux formes à finale *y* : *n* : *t* (2).

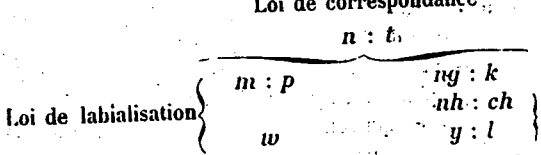
---

(1) Remarquer que dans *ngủn ngoẳn*, *ngủn* est une forme à semi-voyelle vocalisée, contractée avec le son voyellaire, pour **nguẳn*, **ngoẳn*, d'après ce qui sera dit à la quatrième partie ; de même nous avons *ngoe*, *ngoảy*, le chien qui « agite la queue », où *ngoe*, pour **ngoai*, **ngoay*, est une forme à finale *y* incluse.

(2) Cette loi de concordance des finales *y* : *n* : *t* est d'une importance capitale, ai-je dit, pour la phonétique annamite et sino-annamite. Mais elle est encore obscure pour moi en plusieurs points. Il faudrait étudier ses effets d'abord dans la langue annamite elle-même, puis dans les langues apparentées, sino-annamite et dialectes chinois, surtout dans les idiomes dits *mường* de la chaîne annamitique. On verrait entre autres choses que les idiomes dits *mường* admettent une autre finale, la finale *l*, correspondant à *y* : *n* : *t*. S'il m'était permis de hasarder une hypothèse, on pourrait expliquer la finale *u* des formes dites parallèles, qui n'est au fond que la semi-voyelle *w*, comme un produit de la loi de labialisation des finales, et la finale *y* elle-même ne serait que le dernier aboutissant de la loi de gutturalisation et de palatalisation des finales. La finale *l* serait maintenue en dehors de la série, ou expliquée par le changement de *n* final en consonne. Au lieu de la loi de correspondance des finales *y* : *n* : *t*, on n'aurait plus que la loi de correspondance des finales *n* : *t*, dont le schéma serait le suivant :



Ou bien, en tenant compte de la correspondance *ch* : *tr* : *tl* : *l*, que l'on rencontre dans les dialectes annamites, on pourrait classer la finale *l* de la manière suivante :



Voir, pour confirmation d'une partie de cette hypothèse, § § 116ᵇ, 414, 462.

Je devrais donner ici les chaînons qui établissent indubitablement la parenté des trois familles à finale *y* : *n* : *t*. Dans l'étude de chaque famille j'en signale quelques-uns, c'est-à-dire que je rapproche des formes d'une famille avec les formes correspondantes des autres familles. Ces indications sommaires suffiront amplement, je pense. La parenté est indubitable, et, par là même, la loi de correspondance des finales *y* : *n* : *t* est absolument certaine. Des preuves innombrables l'appuyent. On en citera un bon nombre dans le courant de cette étude.

91m. — Parmi les autres mots de la forme *quât*, nous avons :

𡖖, « court », s. a. *quật*, (*quyệt*), c. *kwat* ?, *kŭt* ?, ch. n. *kiu*, *kiue* ; à rapprocher de 厥, « court », s. a. *quyết* (*quật*), c. *kŭt*, *kwat*, ch. n. *kiue* (1).

屈, « oiseau à courte queue, caille », s. a. *quât*, c. *wat*, *kwat*, *k'wat*, ch. n. *k'iue* (2).

倔, « usé », se dit d'un balai ; « émoussé », se dit d'un couteau (sens donné par Eitel) ; s. a. *quật*, *khuất*, c. *kwat*, ch. n. *kiue* (3).

掘, « creuser », s. a. *quật*, *quyết*, c. *wat*, *kwat*, *k'wat*, *k'ŭt*, ch. n. *kiue* ; à rapprocher de 窟, « ouverture, trou », s. a. *quật*, c. *kwat*, *k'wat*, *fat*, ch. n. *k'ou* ; se rattache à l'annamite *vét* 扣, « creuser » ; *khoét* 缺, « faire un trou, creuser » (4).

梱, « arbre abattu », s. a. *quật*, c. *kwat*, ch. n. (?) (5).

Il ressort de cette énumération que la forme *quât* permute en sino-annamite avec la forme *quyêt* et que, comme cette dernière, elle correspond en annamite à deux séries de formes : une série à son voyellaire sourd, ou à semi-voyelle vocalisée, *cut*, *côt*, *cun*, *cui*, *kun*, *ngun*, *chun*, et une série à son voyellaire plus ou moins ouvert, *khoet*, *vet*, *quăt*, *quăp*, *ngoăt*, *oăt*, *quât*, *quơt*, *quit*, *văt*, *vât*, *vit*, *vêt*, *bât* ; ces dernières sont surtout expliquées par les formes cantonaises.

La forme sino-annamite *quât* devient *cut* en Haut-Annam, comme les autres formes correspondantes en *uâ*, bien qu'avec moins de netteté.

---

(1) Ces deux mots sont apparentés à l'annamite *cụt* 撅, « court, écourté » ; *hụt* 紇, « court » (dans l'expression *vắn hụt*, « trop court »), par extension « manquer » ; et à une nombreuse famille de formes à finale *n* ou à finale *y*, *cun*, *hun*, *ngun chun*, *cui*, que nous verrons § 161c, formes *cui*, *cun*, *cut*.

(2) Se rattache à l'annamite *chim cút* 骨, ou *chim cút cút*, « caille » ; une autre forme à *n* final est dans l'expression tonkinoise *cun cút*, « caille ».

(3) Se rattache à l'annamite *cùn* 𠸄, « émoussé, usé », et *hủn*, de l'expression *cùn hủn*, « émoussé », et par là à la famille que nous verrons § 161f, formes *cui*, *cun*, *cut*.

(4) A rapprocher de 缺, « faire défaut, manquer ; ébréché », s. a. *khuyết*, c. *k'ŭt*, ch. n. *k'iue*.

(5) Et peut-être à rapprocher du mot employé en Haut-Annam *cột*, « abattre un arbre ».

92. — *Quê*. — 14 mots: 8 au ton plain : 圭, « tablette », s. a. *quê*, c. *kwai*, ch. n. *kouei*; — 哇, « paroles obscènes », s. a. *oa*, *quê*, c. *wá*, *k'wai*, ch. n. *wa*; a donné en annamite *qué* de *mách tục mách qué*, « dire des obscénités » (1). — 2 au ton aigu : 桂, « canelle », s. a. *quế*, c. *kaai*, ch. n. *kouei*. — 4 au ton grave : 闋, « finir », s. a. *quệ*, *quyết*, c. *k'wai*, *k'üt*, ch. n. *kouei*, *kiue*. Les formes sino-annamites *quai*, *quê*, ont une analogie entre elles par la similitude du traitement qu'elles reçoivent dans les dialectes chinois. La parenté des formes s. a. *quê* = an. *que* est encore prouvée par ce fait que les dictionnaires signalent la forme *què* 跪, « estropié, boiteux », et la forme *quệ* 跬, « boiteux », propre au Tonkin (2). Comme on le voit par les formes correspondantes chinoises, la forme *qué* est une forme à finale *y* incluse.

93. — *Qui*. 69 mots, dont 15 au ton plain, 10 au ton aigu, 8 au ton descendant, 21 au ton grave, 15 au ton interrogatif aigu. La forme sino-annamite *qui* est une forme à finale *y* incluse : elle est pour **quai*, **quay*, comme le prouvent les formes correspondantes chinoises. Cette forme **quai*, **quay*, subit en annamite divers traitements :

Tantôt elle subsiste, avec affaiblissement de *a* en *ơ* : [illegible], « avoir honte », s. a. *qui*, c. *k'wai* (3) ch. n. *kouei*; apparenté à l'annamite *ngươi* 𢛳, qui a une forme *ngai* en Haut-Annam, de *hổ ngươi*, *hổ ngai*, « rougir, avoir honte », et de *dể ngươi*, *dể ngai*, « mépriser, faire honte à » (4).

Tantôt la semi-voyelle se vocalise, et ce phénomène a lieu aussi en sino-annamite : 瑰, « perle, pierre précieuse », s. a. *qui*, *khôi* (5); — 槌, « marteau », s. a. *qui*, c. *k'wai*, ch. n. *k'ouei*; an. *cui* de *dui cui*, en Haut-Annam *đùi cui*, « maillet »; — 匱, « armoire, coffre », s. a. *qui*, c. *kwai*, ch. n. *kouei*; an. *cũi* 櫃, même sens (6); — 季, « le dernier », s. a. *quí*, c. *kwái*, ch. n. *ki*; an. probablement *cuối* 檜, « fin, bout »; — 詭, « menteur, tromper », s a. *quỉ*, c. *kwai*, ch. n. *kouei*; an. probablement *cuội* 檜, « menteur », et *cuội*,

---

(1) On a vu plus haut que *quai*, analogue à *quê*, donne aussi *que* en annamite.

(2) Le mot 筆, « bambou à petites feuilles et à nœuds espacés », s. a. *quế*, c. (?), ch. n. *kouei*, a peut-être donné en annamite *còi* 𧉛 et *cuôi* 檜, « roseau à flèches ».

(3) Appelle une forme sino-annamite **quay*, ou **khoay* avec *à* bref.

(4) *Ngươi* est pour *ngwơi*, avec semi-voyelle labiale à l'état atténué ; le passage a dû se faire par une forme **quơi*; comparer 貴, « noble », s. a. *qui*, qui a une forme cérémonielle *quới*. Comparer aussi des cas analogues : 騎, « monter à cheval », s. a. *kị*, an. *cỡi* 騎, même sens ; — 寄, « confier, envoyer », s. a. *ki*; an. *gởi* 改, même sens, avec formes dialectales *gửi* et *gưởi* ; — 寄, « plante parasite, s'attacher comme une plante parasite », s. a. *ki* ; an. *gởi* 改, « gui, plante parasite en général », formes du Haut-Annam, *lỡi* et *cưởi* ; — 譏, « se moquer de », s. a. *ki*, *cơ* ; an. *cười*, « rire, se moquer de ».

(5) *Qui* est pour **quai*, et dans *khôi*, *ô* représente la semi-voyelle labiale et l'élément voyellaire *a* ; cf. § 436 sqq.

(6) Ici aussi *u* des formes annamites *cui*, représente la contraction de la semi-voyelle labiale avec la voyelle accentuée du mot.

« l'écho », proprement « le menteur ». (Cf. § 158, forme *cuôi*) (1). La forme à semi-voyelle labiale à l'état tonifié, *cuôi*, est toujours une forme annamite (2).

94. — *Quich*. 2 mots au ton aigu : 鵲, « pie grièche », s. a. *quích*, c. *kwik*, ch. n. *kiu*.

95. — *Quinh*. 24 mots : 7 au ton plain : 冂, « les frontières extrêmes », s. a. *quinh*, c. *kwing*, ch. n. *kiong* ; (Voir la famille § 233, forme *chuei*). — 12 au ton aigu : 迥, « éloigné », s a. *quinh*, c. *kwing*, ch. n. *hiong*, *k'iong*; — 詗, « dénoncer, raconter, informer », s. a. *quinh*, c. (?), ch. n. *kiong* (3). — 5 au ton descendant : 瓊, « beau », s. a. *quinh*, c. *k'ing* (chute de la semi-voyelle), ch. n. *k'iong*.

96. — *Quit*. 1 mot : 橘, « mandarine, petite orange », s. a. *quít*, c. *kwat*, ch. n. *kiu* (4).

97ª. — *Quyên*. 56 mots : 11 au ton plain : 悁, « vif », s. a. *quyên*, c. *kün*, ch. n. *kiuan*, *yuan*. — 19 au ton aigu : 絹, « gaze », s. a. *quyến*, c. *kün*, ch. n. *kiuan*. — 15 au ton descendant : 權, « poids, puissance », s. a. *quyền*, c, *k'ün*, ch. n. *k'iuan*. — 3 au ton grave : 棬, « écuelle », s. a. *quyện*, c. *kün*, ch. n. *k'iuan*. — 8 au ton interrogatif aigu : 卷, « rouleau », s. a *quyển*, c. *kün*, ch. n. *kiuan* (5).

Cette forme sino-annamite *quyên* est traitée en annamite de plusieurs façons :

眷, « séduire », s. a. *quyến*, c. *kün*, ch. n. *kiuan*, donne l'annamite *quến*, avec perte de la semi-voyelle gutturale.

涓, «nettoyer, pur », s. a. *quyên*, c. *kün*, *ün*, ch. n. *kiuan*, est apparenté à l'annamite *vén* de *quét vén*, « nettoyer, balayer » ; — 娟, « beau, élégant », s. a. *quyên*, *uyên*, c. *kün*, ch. n. *kiuan*, *yuan*, paraît apparenté à l'annamite *vển* de *vển vang*, « avec élégance » (6).

---

(1) La forme *qui*, qui est pour **quai*, **quay*, est réunie à la forme *cuôi* par une forme **quơi*, et nous avons *qui* (**quai*) : **quơi* : *cuôi*, de même que nous avions, § 89, forme *quâc*, la succession *quâc* : **quơc* : *quôc* : *cuôc* ; de même que nous aurons, § 97, forme *quyên*, la succession *quyên* (**quân*) : *quơn* : *cuôn*.

(2) Voir § 378 sqq. la discussion de la loi de tonification de la semi-voyelle labiale.

(3) Cette dernière forme laisse supposer en sino-annamite une forme **khuinh*, **huinh*, **khoanh*, **hoanh*, et ce mot a pu donner en annamite *hành* 行 de l'expression *nói hành*, « médire, cancaner », par la chute de la semi-voyelle (comparer les formes cantonaises, et 兄, « frère aîné », s. a. *huinh*, c. *hing*, an. *anh*).

(4) Cette forme *quit* diffère de la forme *quit*, qui provient de la forme *quât*, vue plus haut, en ce que le son voyellaire est plus long que dans cette dernière. Dans *quật* : *quit*, le son voyellaire *i* est très bref.

(5) Le cantonais traite la forme *quyên* comme certains mots de la forme *quan*. De même nous avons vu § 65, que la forme *huơn*, analogue à la forme *huyên*, a aussi une forme *hoơn* ; et la forme *oan* amène aussi une forme *uyên*, § 26.

(6) Comparer cependant une famille, § 206, forme *nguen*.

La forme *ven* se rattache directement à la forme *quyên, uyên*, avec chute de la gutturale initiale, renforcement de la semi-voyelle initiale. — Comparer 管, « flûte », s. a. *quyền, quản*, c. *kún*, ch. n. *kouan* ; an. *kèn* 鍵, « flûte », avec chute de la semi-voyelle labiale ; — comperer aussi 繭, « cocon du ver-à-soie », s. a. *kiển*, c. *kàn*, ch n. *kien* ; an. *kén*, avec chute de la semi-voyelle labiale dans toutes les formes.

鬈, « cheveux frisés », s. a. *quyền*, c. *k'ün*, ch. n. *k'iuan* ; an. *quắn*, « crépu, frisé ».

權, « poids, puissance », s. a. *quyền*, c. *k'ün*, ch. n. *k'iuan*, a une forme *quờn*, employée pour les noms propres et aussi dans l'usage vulgaire, mais qui doit être considérée comme sino-annamite.

捲, « enrouler », s. a. *quyển*, c. *kün*, ch. n. *kiuan* ; an. *quấn* 縜, « enrouler », et *vấn* 問, « enrouler », ainsi que *cuốn* 捲, « rouler, enrouler ».

Nous avons donc les correspondances :

SINO-ANNAMITE	ANNAMITE
quyên :	*quên*
quyên :	*ven, ken*
quyên :	*quăn*
quyên :	*quân, vân*
quyên :	*quơn*
quyên :	*cuôn*

Ce qui concerne l'élément voyellaire, surtout le passage à la forme à voyelle labiale *cuôn*, sera discuté § 378 sqq. et § 455.

La forme *quờn* doit être considérée comme une forme sino-annamite. Il faut cependant remarquer que dans cette forme la semi-voyelle labiale, sans atteindre l'état tonifié, s'en rapproche pourtant beaucoup et que, dans la prononciation, *quơn* se rapproche beaucoup de *cuôn* (cf. § 66, forme *huơt* ; §§ 386, 391). Cette forme doit être considérée comme une forme intermédiaire entre les formes sino-annamites et la forme annamite *cuôn*.

Nous avons avec cette forme, une nombreuse famille de mots à finale *n* (*ng, nh, m*) apparentée à la famille que nous avons vue § 91, forme *quât*, à finale *t*, et à celle que nous verrons § 111, forme *quai*, à finale *y*, enfin à la famille à finale *o, u*, que nous verrons forme *quao*, § 116. Nous avons déjà rencontré un certain nombre de membres de cette famille. Il est bon de les réunir ici dans un tableau général.

97[b]. — Une première série comprend les formes à gutturale initiale :

圈, « cercle, anneau, coupe en bois arrondi, enclos », s. a. *quyện*, c. *hün, kün*, ch. n. *kiuan, k'iuan* ; — 捲, « enrouler, réunir », s. a. *quyển, quyền*, c. *kün*, ch. n. *kiuan* ; — 卷, « enrouler, rouleau, volume, courbé, sinueux, cheveux bouclés », s. a. *quyển, quyện*, c. *kün, kwan*, ch. n. *kiuan, k'iuan* ; — 棬, « anneau passé dans les narines d'un bœuf », s. a. *quyên*, c. (?), ch. n. *kiuan* ; — 蹏, « replié, recourbé, avancer en faisant des replis comme le

serpent », s. a. *quyền*, c. *k'ün*, ch. n. *k'iuan* ; — 瘣, « mains recourbées, manchot », s. a. *quyền*, c. (?), ch. n. *k'iuan* (1) ; — 埢, « monticule rond sur une tombe ; courbe ou sinuosité de la limite d'un terrain ; enceinte ronde ; mur d'enceinte sinueux », s. a. *quyền*, c. (?), ch. n. *k'iuan*, *kiuan*, *liuan* (2) ; — 鬈, « cheveux et barbe crépus ; belle barbe, belle chevelure », s. a. *quyền*, c. *k'ün*, ch. n. *k'iuan* ; — 娟 *quyên*, de l'expression 聯娟 *liên quyên*, « mince et arqué », c. *lün kün*, ch. n. *liên kiuan* (3).

Quấn, 繯, « enrouler, s'entortiller ; entourer de liens, lier ; embarrassé, préoccupé (4) » ; — 均, 鈞, « roue de potier, tour de potier », s. a. *quân*, c. *kwan*, ch. n. *kiun* ; — *quần* 逭, « disque, palet » ; — *quẩn*, « embrouillé, compliqué, obscur (5) » ; — *quận* 郡, « tour, fois, numéral des tours » ; — *quầng* 暈, « auréole, cercle lumineux autour du soleil ou de la lune (6) » ; — *quờn* 權 de l'expression *đi quờn* « faire des moulinets avec un long bâton que l'on tient des deux mains au milieu » ; — *quăn* 鬣, « crépu, frisé, se crisper, se contracter (7) ; — *quằn* 群, « recourbé, plier sous le fardeau (8) » ; — *quắn* 繯, « tortu, retors (9) ; — *quặn* 瘳 de *quặn ruột*, « coliques violentes », mot à mot « noué, lié quant aux entrailles » ; *ruột quặn chín chìu*, « être profondément ému », mot à mot « les entrailles sont nouées de neuf replis, de neuf tours » ; — *quăm* 捦, « recourbé, crochu ; recourber » ; — *quắm* 鷫, « recourbé, crochu, recourber (10) » ; — *quặm* 愜, « crochu, hargneux (11) ; —

---

(1) Comparer § 111, forme *quai*, les mots à sens identique *quai*, *què*, *quệ*, et § 91, forme *quật*, les mots *quăt*, *giệt*, *trệt*, *lệt*.

(2) Remarquer dans la forme *liuan* un effet de la loi de palatalisation des gutturales.

(3) La forme *liên*, pour *luyên*, est un effet de la loi de palatalisation des gutturales.

(4) Remarquer les expressions *quấn quít*, « enroulé, embarrassé », qui unit les formes à finale *n* et *t* ; *quấn quíu*, « soucieux », qui unit les formes à finale *n* avec les formes à finale *u* et *o*, § 116, forme *quao*.

(5) *Quẩn nẻo*, « sentier sinueux » ; *lẩn quẩn*, « faire le tour, cerner, envelopper » ; *quanh quẩn lời*, « paroles tortueuses, excuses compliquées » ; *nói lẩn quẩn*, « parler d'une manière embarrassée, obscure ».

(6) Voir cependant § 78a, forme *hun*.

(7) Remarquer *quăn quíu*, *quăn quiu*, « crépu » ; (cf. ci-dessus 鬈 *quyền*, plus bas *xun* et *xoăn*, « crépu »), *quăn queo*, « retors, rusé », *lăn quăn líu quíu*, « embarrassé, embrouillé », qui réunissent les formes à finale *n* et les formes de la famille *quao*, § 116 ; *nhớ quăn quăn*, « garder le souvenir de », sans doute par la transition de sens : « s'attacher au souvenir de ; se souvenir comme si c'était lié au cœur, à l'esprit ».

(8) Remarquer *quằn quại*, « plier sous le faix », qui unit les formes à finale *n* avec les formes à finale *y*, § 111, forme *quai* ; *quằn núi*, « vallée », mot à mot peut-être « la courbe, le creux des montagnes ».

(9) *Nhớ quắn quít*, « garder un vif souvenir » ; *quắn quít ruột tâm*, « être profondément ému », mot à mot « avoir les entrailles comme tordues et enroulées » ; ces deux expressions unissent les mots à finale *n* et les mot à finale *t*, § 91, forme *quât*.

(10) Remarquer *co quắm quắp*, « crochu », qui unit les formes à finale *n* (*m*), les mots à finale *t* (*p*), § 91, forme *quât*, et les mots à finale *u*, § 116, forme *quao*.

(11) Pour le passage au sens de « hargneux », voir le même fait à la famille *quao*, § 116 ; voir d'autres formes, § 120, forme *quăm*.

quanh 迷, « autour, sinueux, tourner, faire un coude, faux, fourbe, biaiser (1) » ; — *quành* 碑, « tordu (2) » ; *quánh* 磴, « très sec, se dessécher ; dur, durcir par la sécheresse ; vieux, vieillir (3) » ; — *quình* 鱊, « tordu (4) » ; — *quạng* 繫, espèce de dévidoir (forme du Haut-Annam et du Tonkin) ; — *cuốn* 卷, « tome, volume, numéral des volumes » ; — *cuốn* 捲, « enrouler, rouler ; dévider ; numéral des rouleaux » ; — *cuộn* 滾, « rouler, rouleau, envelopper, paquet (5) ; — *cuồng* 狂, « écheveau » (*lộn cuồng*, « troublé et noué, ému ») ; — *cuông* 攻, « ému, affecté » (*cuông lòng, cuông ruột*, même sens, mot à mot peut-être « avoir le cœur, les entrailles enroulées, tordues par l'émotion » ; — *cuộng* 誑, « ému, affecté » ; — *cuồng* 狂, « dévidoir » (autre forme de *quạng*, voir plus haut ; et voir § 111d, forme *quai*).

Khuẩn 窘, « détourné, ambigu » ; — 囷, « grande corbeille ronde en nattes pour mettre le riz ; grenier rond », s. a. *huàn*, *khuân*, c. *k'wan*, ch. n. *k'iun* (6) ; — *khoan* 鏡, « vrille, tarière, vilebrequin ; percer, perforer en tournant (7) » ; — *khoang* 寬, traduit à faux par « bariolé, de diverses couleurs » dans l'expression *khoang cổ*, mot à mot « chien, ou corbeau, qui a un cercle blanc autour du cou » ; — *khoăm, khoằm* 欽, « sinueux, tortueux » ; — peut-être *khoăn* 寬 de *khoăn khoái*, « se rappeler toujours » (cf. plus haut *quắn quít*) ; — *khoanh* 傾, « anneau, cercle, tour, rouler en spirale (8) » ; — *khuỷnh* 傾, « jointure intérieure du coude (9) » ; — 軠, « dévidoir, rouet, brouette », s. a. *khuông, khoang* ?, c. (?), ch. n, *k'ouang* (10) ; — *khoen* 勸, « cercle, anneau, virole d'un couteau ».

玩, « tourner et retourner un objet par manière de jeu, jouer, se moquer, mépriser, cajoler ; tourner dans son esprit, méditer », s. a. *ngoan*, c. *ún*,

---

(1) Comparez *quanh quắt*, *quanh quât*, « autour, sinueux, fourbe », qui unit les mots à finale *n* et les mots à finale *t* ; *quanh quẹo*, *quanh co*, id., unit les mots à finale *n* et les mots de la famille *quao* ; *quanh năm*, « tout autour de l'année, toute l'année ».

(2) *Quành tay*, *quành chơn*, « avoir les mains, les pieds ankylosés ; tordu quant aux mains, quant aux pieds » ; même sens qu'un grand nombre de mots de la famille *quai*. Voir plus haut le mot *quyền*, « manchot ».

(3) Même sens que des mots de la famille *quao*, qui sont unis à cette forme dans *khô quánh*, *quánh quéo*, « très sec » ; *lánh quánh*, « rôder de çi de là, faire des détours ».

(4) *Quình tay*, *quình chơn*, comme plus haut à *quành*. Comparer *què tay*, *què chơn*, § 111b, forme *quai*.

(5) Pour ce dernier sens, voir § 116, forme *quao* ; *cuộn ruột*, « douleurs d'entrailles, coliques », *cuọn* de *săn cuộn*, « très tordu, entortillé » (voir plus loin *tăn*).

(6) Génibrel fait donc à tort des mots *huân* 勳 », petit grenier », et *khuân* 擲, « grenier, entasser », des tonkinismes. Ces mots sont sino-annamites.

(7) Voir pour ce mot une autre famille plus probable, § 239, forme *chuôi*.

(8) Comparer les extensions de sens *khoanh tay*, « croiser les bras », *đất khoanh*, « la terre se resserre, se durcit, se contracte » ; on a le même sens dans la série à finale *a* et *o*, § 116, forme *quao*.

(9) Comparer *khuỷu*, *khỉu*, § 116b, forme *quao*.

(10) Comparer plus haut an. *quạng*, *cuồng*.

ch. n. *wan* (1) ; — 园, 刓, « arrondir un objet en coupant ou en limant les parties saillantes », s. a. *ngoan*, c. *ün*, ch. n. *wan* ; — 凡, « pilule, globule, boule », s. a. *hoàn*, *huờn*, c. *ün*, ch. n. *houan*, *wan* ; — 環, « anneau, bracelet, collier ; entourer, faire le tour de », s. a. *hoàn*, c. *wán*, ch. n. *houan* ; — 鐶, « anneau en métal », s. a. *hoãn*, c. *wán*, ch. n. *houan* ; — 軠, « rond, arrondir, couper les angles », s. a. *hoan*?, c. (?). ch. n. *houan* ; — 圜, « cercle, tout autour, tourner, enclore, enclos », s. a. *hoàn* et *viên*, c. *ün*, *wan*, ch. n. *houan*, *yuan* ; — 翫, « tourner en volant », s. a. *hoàn*, *huờn*, c. (?), ch. n. *houan* ; — 還, « retourner, revenir, de nouveau ; anneau, entourer, faire le tour de », s. a. *hoàn*, *huờn*, *triên*, *tuyên*, c. *wan*, *sün*, ch. n. *houan*, *siuan* ; — 完, « entier, complet », s. a. *hoàn*, *huờn*, c. *ün*, ch. n. *houan*, *wan* (2) ; — 繯, « entourer, serrer avec un lien, lien », s. a. *hoạn*, c. (?), ch. n. *houan* ; — *hoành* 橫, « anneau » (ce sens paraît être annamite).

Toujours avec les gutturales initiales, mais avec la semi-voyelle labiale à l'état vocalisé, nous avons : 滾, « se rouler, faire rouler, aller ça et là en roulant », s. a. *cổn*, c. *k'wan*, ch. n. *kouen* ; — 捲, « rouler, faire rouler ; tourner, faire tourner », s. a. *con*? c. (?), ch. n. *kouen* ; — *cong* 工, « courbe, courbé, courber, arquer », (3) ; *cón* 滾 de l'expression *dây săn cón*, « corde, bien torse » (4) ; — 稛, « lier en botte, botte », s. a. *khổn*, c. *k'wan* ch. n. *k'ouen* ; — 梱, « lier en botte, serrer avec un lien, faisceau, botte », s. a. *khổn*, c. *k'wan*, ch. n. *k'ouen* ; — peut-être 坤, « globe terrestre », s. a. *khon*, c. *k'wan*, ch. n. *k'ouen* ; — 渾, « entier, intact, qui n'est pas écorné, pas entamé » (5), s. a. *hồn*, c. *wan*, ch. n. *kouen* (渾天 *hồn thiên*, « la sphère céleste ») ; — *khum* 穹, « courbé, convexe, voûté, en dos d'âne » ; — *khom* 謙, autre forme du même mot ; — *khúm* 蹶, « baisser courber, aller le dos courbé » ; — *cúm* 噤, « se ramasser, se contracter par l'action du froid ; avoir les membres engourdis » (6), — *cụm* 噤, de *đi cụm rụm*, *đi lụm cụm*, « marcher courbé comme un vieillard » (autre forme : *đi lum khum*, *đi lom khom*) ; — *cộm* 噤, *cồm* 兼, « qui fait bosse, qui fait saillie, qui s'élève, inégal » ; — *còm* 膦, *cọm* 膦, « courbé par l'âge ou la maladie, voûté, bossu, (*còm lòm*, *còm ròm*, id.) ; — *ngóm* 脛, de *già ngóm*, « courbé par les ans » ; — *gum* 穹, de *bắt gum*

---

(1) Avec la chute de la semi-voyelle labiale, on a *ngạnh* 梗, « pointe recourbée, crochet, arête de poisson », et *ngảnh* 迎, « détourner, se détourner » (*ngảnh cổ*, « pencher la tête » ; *ngảnh mặt*, « détourner la tête »).

(2) Pour la filiation de sens entre « rond » et « entier, parfait, complet », voir plus loin *tròn*, *trọn*.

(3) Remarquer *cong vòng*, *cong queo*, *cong vẻo vẻo*, qui réunissent les formes à finale *n* avec les formes à finale *u*, *o*, § 116, forme *quao*).

(4) Voir plus loin *săn*.

(5) C'est ainsi que le sens de « entier, parfait » paraît se rattacher au sens de « rond » ; voir plus loin *trọn*.

(6) Voir un sens analogue aux mots de la famille *quao*, § 116b, au mot *cọ*.

xuống, « courber, plier »; — peut-être *gồm* 蠊, « réunir, renfermer, résumer »; — *gom* 槏, « réunir, resserrer, rétrécir »; *gọm* 槏, « réunir, rassembler »; — *gốm* 塻, « poterie roulée entre les mains » (1); — *hum* 摶, de *nằm chùm hum*, « s'accroupir le front contre terre, être couché la tête entre les jambes » (2); — une autre forme est *hổm* 歆, de *ngồi chồm hổm*, « s'accroupir, se tenir accroupi »; — *hỏm* 陷 « concave »; — peut-être *hom* 歆 de *hom hem*, « vieillard décrépit, courbé par l'âge » (3); — *hòn* 圾, « boule », numéral de ce qui est rond, des pierres, des montagnes, des boules, etc. (c'est la forme annamite de 凡, s. a. *hoàn*, vu plus haut); — *hung*, en Haut-Annam, « cirque, enfoncement dans une montagne »; — *hủng* 寵, « concave, enfoncement », *hủng hỉnh*, « ravin »; — *hườm* 焓, « caverne », qui a une forme double *hườm hình*, où *hình* a laissé tomber la semi-voyelle labiale (4).

97c. — Une seconde série de mots comprend les formes à semi-voyelle labiale initiale, soit sourde, soit sonore :

踠, « courbé, replié », s. a. *uyển*, c. (?), ch. n. *yuan* (足踠 *túc uyển*, « avoir les jambes repliées »); — 苑, « enclos où l'on nourrit des animaux, parc », s. a. *uyển* et *oản*, c. *ün*, ch. n. *yuan*; — 涴, « eau qui fait des détours, eau qui tournoie », s. a. *uyển*, c. (?), ch. n. *yuan*; — 淵, « eau qui tournoie, gouffre, eau profonde, abîme, fontaine », s. a. *uyên*, c. *ün*, ch. n. *yuan*; — 榬, « dévidoir, dévider le fil », s. a. *uyển*, *viên* ? c. (?), ch. n. *yuan*.

韞, « envelopper, entourer », s. a. *uân*, c. *wan*, ch. n. *wen*; — 濙, « eau qui tournoie, coude d'une rivière », s. a. *uính*, *huình*, c. (?), ch. n. *yong* (5); — 擁, « tenir un enfant dans ses bras, embrasser », s. a. *ủng*, c. *yung*, ch. n, *yang*; — 佢, « jambes courbées, boiteux », s. a. *uông*, c. *hong*, ch. n. *wang*; — 枉, « courbé, courber, pervers, injuste, calomnie », s. a. *uổng*, c. *wong*, ch. n. *wang*; — 塋, « mur d'enceinte d'un tombeau, tombeau », s. a. *uinh*, c. *ying*, ch. n. *ying* (6); — 枉, « jambe courbée, boiteux; dos courbé, bossu », s. a. *uông*, c. *wong*, ch. n. *wang*.

---

(1) Voir plus loin 摶 *đòan*, « pétrir une chose en boule »; cf. § 91d, forme *quát*, le mot *vắt*, « pétrir en boule »; § 116d, forme *quao*, le mot *vò*, « rouler entre les mains, poterie, vase »; § 111d, forme *quai*, les mots *vày* et *vè*.

(2) Voir des sens semblables aux mots de la forme *quao*; le sens de « mutuellement » *làm hum*, *hum nhau*, « s'aider mutuellement, s'entr'aider ») se rattache aussi à l'idée de « retour, va et vient ». Voir § 111, forme *quai*, aux mots *hồi*, *về*, *qui*.

(3) Toutes ces formes à finale *m* sont produites par la loi de labialisation des finales dentales.

(4) Dans *hươm* la finale *n* s'est labialisée, et *ư*, est la semi-voyelle labiale à l'état atténué.

(5) Les formes annamites de ce mot sont *vũng*, *vịnh*, que l'on verra ci-après. — Voir l'explication du rapprochement § 446.

(6) La semi-voyelle est tombée dans les formes chinoises; la forme chinoise *ying* nous met sur le chemin de la forme sino-annamite *dinh*, § 97g.

Uốn 捥, « courber, fléchir, s'incliner; rendre droit; s'étirer (1); se pelotonner; saluer » (2); — *úm* 霅, « réchauffer sur son sein, tenir embrassé »; — *ủm*, de l'expression *tròn ủm*, « rond »; — *ôm* 揞, « embrasser, serrer dans ses bras, porter dans ses bras », numéral des brassées; — *ẩm* 揞, « serrer dans ses bras, porter dans ses bras » (3); — 彎, « courbé, sinueux, courbe » s. a. *oan* (4), c. *wán*, ch. n. *wan*; — 灣, « courbé, sinueux, sinuosité des bords de l'eau, anse, baie », s. a. *oan* (5), c. *wán*, ch. n. *wan*; — 縈, enrouler, s'enrouler, faire le tour, entourer, empaqueter, sinueux », s. a. *oanh*, c. *yong*, ch. n. *yong* (6); — *oằn* 拠, « s'affaisser, s'arquer, se courber »; — *oam* 陰, « courbé, arqué »; — *oàm*, « se courber, s'arquer, fléchir (7).

97 d. — Une troisième série comprend les mots où la semi-voyelle labiale a une forme renforcée en *v*, *b*, *m*, *ph* :

員, « circuit, rond, entourer », s. a. *viên*, c. *ün*, ch. n. *yuan*; — 圓 « rond, circulaire, rendre rond, entier, parfait, complet; qui tourne comme un objet rond, mobile, changeant », s. a. *viên*, c. *ün* ch. n. *yuan*; — 圜, « rond, arrondir; complet, entier, complèter; environner, entourer », s. a. *viên*, c. *ün*, ch. n. *yuan*, (8); — 院, « lieu entouré de murs, enceinte d'une maison, cour, résidence d'un officier. bureau, école », s. a. *viện*, c. *ün*, ch. n. *yuan*; — 園, « enclos planté d'arbres, jardin », s. a. *viên*, c. *ün*, ch. n. *yuan* (9); — *viếng* 咏, « tour, tout autour »; — 榬, « dévidoir, dévider du fil », s. a. *viên* ?, *uyên* ?, c. (?), ch. n. *yuan* (10).

---

(1) On voit par là comment le génie de la langue annamite diffère du génie de la langue française dans la considération de ce fait. En français on dit « s'étirer »; on considère dans les mouvements que l'on fait l'idée d'allongement des muscles et des membres. En annamite on dit « se courber, se contracter », considérant les mêmes mouvements sous un autre point de vue. C'est un même fait, ou plutôt un ensemble d'actes dissociés considérés différemment : ici on considère l'allongement, là, la contraction des membres, et de cette diversité de points de vue résulte la diversité des expressions.

(2) *Uốn éo*, « se courber », réunit les formes à finale *n* et les formes de la famille *quao*, cette dernière ayant perdu la semi-voyelle labiale; c'est la forme annamite de 彎, s. a. *oan*, *uyên*, **uơn*.

(3) Chute de la semi-voyelle labiale; dans les formes *um*, *ôm*, la semi-voyelle est à l'état vocalisé.

(4) Donné par GÉNIBREL; l'*Index* donne *loan*, par confusion sans doute avec d'autres caractères à phonétique 彎 qui se prononce *loan*.

(5) Donné par GÉNIBREL; l'*Index* donne à tort *loan*.

(6) Le mot annamite *quanh* paraît s'y rattacher directement.

(7) Effet de la loi de labialisation des dentales finales.

(8) A donné l'annamite *vẹn* : voir ci-dessus.

(9) A donné l'annamite *vườn*.

(10) Comparer l'annamite *quằng*, *cuồng*, ci-dessous, et § 111 forme *quai*, divers mots à finale *y*.

囝 « tourner », s. a. *vân*, c. (?), ch. n. *yun* ; — 隕, « rond, contour, limites, tout entier », s. a. *vẩn*, c. *wan*, ch. n. *yun* ; — 運, « tourner, se mouvoir en rond, mouvoir, agiter, transporter », s. a. *vận*, c. *wan*, ch. n. *yun* (1) ; — 云, « aller et venir, revenir, se succéder », s. a. *vân*, c. *wan*, ch. n. *yun* ; — 紜, « fil brouillé, mêlé, embrouillé, désordre », s. a. *vân*, c. *wan*, ch. n. *yun* ; — *vấn* 問, « enrouler, entortiller, entourer, enclaver ; rouler (2) » ; — *vẩn* 運, *vẫn* 吻, marque la continuité d'action (3) ; — *vầng*, *vừng* 暈, « orbe du soleil ou de la lune, cercle ; brassée (4) » ; — 暈, « cercle lumineux autour du soleil ou de la lune, halo », s. a. *vận*, c. *wan*, ch. n. *yun* (5) ; — *ven* 边, « limites, à, près de (6) » ; — *vẹn* 援, « entier, complètement, intact, pur, chaste (7) ». *Vìn* 圓 de l'expression *tròn vìn*, « rond, très rond (8) » ; - - *vin* 援, « abaisser, courber des branches d'arbres » ; — *vinh* 荣, *vênh* 榮, « tordu, recourbé, de travers (9) » ; *vịnh* 泳, « coude d'un fleuve, enfoncement du rivage, baie, anse, golfe (10) » ; — *văng* 榮, « rouler entre les doigts en tordant, par exemple des fils pour faire une mèche, un fil que l'on veut passer dans l'aiguille » ; — *văng* 榮 de l'expression *lăng văng*, « cerner, envelopper de tous côtés » ; — *vanh* 楎, « arrondir en coupant tout autour ; couper, retrancher (11) » ; — *vàng* 栜, « cercle, tour, bordure d'un panier, collier, bracelet, sinueux » ; — *vạnh* 詠 de *vạnh vạnh tròn tròn*, « parfaitement rond » ; — *vặn* 抆, « tordre, tortiller, enrouler, visser, en forme de vis » (12).

Vòng 綏, « cercle, tracer un cercle ; tour, numéral des tours ; rond, en rond ; bracelet ; passer une corde autour de, lacet » ; — *vỏng* 網 de *vỏng xuống*, « arqué » ; — *vọng* 罔, « courbure d'une corne, d'un hameçon, etc. » ; — *vọng* 罔, « lever les bras et joindre les mains à hauteur des yeux

---

(1) En annamite a la forme *vần* 運, « tourner, se mouvoir, se tourner, changer, mêler, confondre ».

(2) Correspond à *quần, cuồn*.

(3) Mais il n'est pas certain que ce sens se rattache au sens général de la famille.

(4) Correspond à *quầng*, mais avec un autre sens.

(5) Correspond à l'annamite *quầng*, même sens ; voir la remarque à ce mot.

(6) Semble se rattacher à 邊 *biên*, « limites » ; voir plus loin.

(7) Se rattache à 圓 ou 圜, *viên*, voir plus haut ; remarquer l'expression *vẹn tròn*, « parfait », où l'on reconnait le sens original de « rond », qu'a ordinairement le mot *tròn*.

(8) L'idiome dit des Mường du Sơn-tây a, pour *vin*, « rond », une forme *kwil*, où la semi-voyelle labiale reparait avec la gutturale initiale ; *l* final correspond à *n*, car si nous faisons entrer les idiomes dits mường en ligne de compte, au lieu de la correspondance des finales *y : n : t*, on aurait *y : n : l : t*. Cf. *B. E. F. E.-O.*, V (1905), p. 336.

(9) Remarquer les expressions *vênh váo, vênh tréo*, « tordu, etc. », qui réunissent aux mots à finale *n* les mots de la famille *quao*, § 116.

(10) Voir plus haut *oan, van, uinh*, et plus bas *vũng*.

(11) Voir § 97 b, le mot sino-annamite *ngoan*.

(12) Remarquer *quẩn vặn vặn*, « très tordu ».

pour saluer, saluer » (1) ; — *vồng* 墉 de *vồng lên*, « courber en arc, cambrer, se cambrer », et probablement aussi dans l'expression *vồng sóng*, « les volutes de la vague, vague ; se cabrer, se soulever » ; — peut-être *vổng* 棒, « monter et descendre, comme une barque qui est sur les flots, comme les plateaux de la balance » ; — peut-être *vun* 坟, en Haut-Annam *bun*, « accumuler, combler ; le flot qui monte ; butter le pied d'un arbre ; faire bonne mesure » (2) ; — *vùn* 湓, « monter, grossir, en parlant des vagues » ; — *vung* 墉, « tourner, faire tourner, par exemple une fronde ; agiter, faire le moulinet » (3) ; — *vùng* 渢, « cavité, caverne, trou » ; — *vũng* 淒, « anse, baie, golfe ; flaque d'eau profonde, coude d'un fleuve » (4) ; — *vũm* 鐔, « creux, concave » ; — *vũm* des expressions *cắt vanh cắt vũm*, « couper tout autour » ; et, par extension, *ăn vănh ăn vũm*, « manger tout autour, commettre des exactions » ; — *vườn* 園, « enclos planté d'arbres, jardin » (5).

Peut-être 滿, « complet, entier, complèter, plein, remplir », s. a. *mãn*, c. *mún*, ch. n. *man* (6) ; — *miếng* 呬, numéral de quelques mouvements circulaires ou tortueux, par exemple des coups de lance, des coups de bâton ; — *móng* 朦, « griffes, serres » (7) ; — *mống* 夢, « arc-en-ciel » (8) ; — peut-être *mang* 芒, « porter enroulé autour du cou ; porter en écharpe, en bandoulière » (9) —

---

(1) Rapprochement douteux ; mais la nature du geste que l'on fait pourrait faire rattacher ce mot à cette famille.

(2) Le vrai sens de *bun*, *vun* est celui d'un panier de riz par exemple, où le riz fait par dessus les bords, au milieu, une grosse éminence ronde ; par exemple : *thúng bùn*, « panier plein jusque par dessus les bords », par opposition à *sét thúng*, « panier plein jusqu'aux bords exactement. » Le sens donné par GÉNIBREL, « plein jusqu'aux bords », n'est donc pas tout à fait juste. Voir cependant un rapprochement plus juste pour *vun*, § 282, forme *nuôm*.

(3) Remarquer *vung vơ vung vít*, « faire le moulinet », qui unit les formes à finale *n* avec les formes à finale *t*, et les formes que nous verrons § 153, forme *quơ*, avec le sens d' « agiter ».

(4) Correspond à *vịnh* vu plus haut et au sino-annamite 灣, *oan*, *van*, ou à *uinh* vu ci-dessus ; *vũng* correspond à peu près à *vịnh* comme *hủng*, *hung*, vus plus haut, correspondent à la forme *hỉnh*.

(5) Forme annamite de 圜, s. a. *viên* ; *viên* correspond à *vươn* à peu près comme *quyên* à *qươn*, avec cette différence que *viên* aurait dû faire **vơn* et que dans la forme *vươn*, *ư* qui est véritablement la semi-voyelle labiale à l'état atténué, a été ajouté adventicement. Voir l'explication de la correspondance, § 389.

(6) Remarquer *viên mãn* 園 滿, « parfait. »

(7) A première vue, ce sens paraît accaparé par la famille à finale *u*, *o*, § 116, forme *quao*, mots *quào*, *quấu*, *vấu*, *trảo*, *tao* : mais, § 91d, forme *quát*, on a vu les mots *vút*, *vuốt* avec le même sens ; ici nous avons *móng* ; § 111b, forme *quai*, on verra 擺, s. a. *hoài*, *khoài*, et l'annamite *gãi*, *khãi*, « se gratter, gratter ». Il ressort de là que l'idée d'« ongle » et l'idée dérivée de « gratter », sont représentées dans les trois familles à finale *y* : *n* : *t*, et dans la famille à finale *u*, *o*. Ce sens dérive de « courbé, crochu » tout naturellement, comme on le verra plus loin, § 116, forme *quao*.

(8) Voir plus loin la forme labiale initiale dentalisée 蝀, *đồng*, « arc-en-ciel ».

(9) Rappelle l'idée de « circulaire » ; voir plus loin, § 116f, forme *quao*, comment *đèo*, « porter un collier, un bracelet », se rattache à cette idée de « rond ».

畔, 蹣, « tourner, se mouvoir en rond », s. a. *man*, *bàn*, c. *p'un*, *mún*, ch. n. *p'an* ; — 徧, 遍, « faire le tour de, tour, fois, partout, entier », s. a. *biến*, c. *p'in*, ch. n. *pien* ; — 蹁, « se mouvoir en rond », s. a. *biền*, c. *p'in*, ch. n. *p'ien* ; — 邊, « ce qui fait le tour, limites ; frontières ; côté, rive », s. a. *biên*, c. *pin*, ch. n. *pien* (1) ; — 編, « lier ensemble, entrelacer ; assembler ; chapitre de fiches ou feuillets liés ensemble », s. a. *biên*, c. *pin*, *p'in*, ch. n. *piên* ; — 潣, « eau qui tournoie, gouffre, remous », s. a. *biên*, *ban* ?, c. (?), ch n. *p'an* ; — 蹩, « tenir les jambes repliées et courbées », s. a. *bàn*, c. *p'ún*, ch. n. *p'an* ; — 盤, « enroulé, enrouler, faire des détours, tourner », s. a. *bàn*, c. *p'ún*, ch. n. *p'an*.

Peut-être 餅, « galette, pain (avec idée de « rond ») », s. a. *bỉnh*, c. *ping*, ch. n. *ping* ; a donné annamite *bánh* 餅, « pain, biscuit ; numéral des choses rondes ressemblant à un biscuit » ; — *bánh* 軿, « roue » (voir plus bas 輪 *luân*) — *bận* 柊, « fois, reprise, numéral des répétitions ; entravé, empêché » (2) ; — *bỉnh* 屏 de l'expression *bầu bỉnh*, « rond, gonflé » (se dit par exemple du ventre de quelqu'un qui a bien mangé) ; — 翻, « tourner, faire un circuit ; tourner sens dessus dessous », s. a. *phiên*, c *fán*, ch. n. *fan* ; — 番, « tour, fois, changer », s. a *phiên*, c. *fán*, ch. n. *fan* (3) ; — 棻, « enclos, haie, entourer d'une haie », s. a. *phàn*, c. *fán*, ch. n. *fan* ; — 藩, « haie, enclos, entourer d'une haie ; entourer ; ce qui entoure, frontière ; ce qui protège, défenseur », s. a. *phiên*, c. *fán*, ch. n. *fan* (4) ; — 蟠, « replis du serpent ; replié, recourbé », s. a. *phiên*, c. *p'ún*, ch. n. *p'an* ; — 泮, « demi-cercle d'eau ; école de tir entourée d'un étang en demi-cercle ; école, temple », s. a. *phán*, c. *p'ún*, ch. n. *p'an* ; — 紡, « filer, tordre des fils ; lier, entourer de liens », s. a. *phương*, c. *fong*, ch. n. *fang* ; — *phướng*, 帊, « excavation, cavité, caverne » (5) ; — sans doute 眸, « enfflé, gros ventre ballonné », s. a. *phăng* (d'après Génibrel), *bạn* (d'après l'*Index*), c. *p'ong*, ch. n. *p'ang* (6).

97e. — Une quatrième série comprend les formes produites par la loi de palatalisation des initiales *k* : **ki* : *gi* : *ch* : *tr* : *l* : *r*.

---

(1) Voir à 隕, *vẫn* ; a donné en annamite *ven*, voir plus haut, et *bên* 邊, « côté, endroit ; à ». Ce mot annamite *bên* paraît être lié à *bề* 皮, « côté, dimension », qui paraît avoir eu originairement une forme à *y* final, **bay*, **bai*, (cf. § 02, forme *quê* ; § 83, forme *quai*). C'est cet *y* final dont *n* de *bên* serait une survivance ; et cet *y* final reparaît également sous la forme *l* dans la forme *piêl* pour *bề*, forme qui correspond exactement à *biên* 邊 et à *bên*, et qui appartient aux idiomes dits Mường du Sơn-tây ; voir *B. E. F. E.-O.*, v, (1905), 338.

(2) Correspond à *quận*, voir plus haut ; à *lần*, *lượt*, *trận*, voir plus bas.

(3) A donné l'annamite *phen* 番, « fois, tour », numéral des répétitions.

(4) Ce mot avec ses sens permet de comprendre comment 邊, s. a. *biên*, se rattache à cette famille. Voir aussi 隕 *vẫn*. Voir plus bas *rạnh*, *ràn dinh*.

(5) Se rattache au groupe de *hang*, « caverne ».

(6) A une forme *phanh* donnée par GÉNIBREL ; à rapprocher de *bỉnh* cité plus haut.

Giún 撋 de *giún dây*, « tortiller une corde » ; — *giun*, « se recroqueviller, se rétrécir, faire des plis à une étoffe, froncer (1) » ; — *giùm* de *gieo giùm*, « rider, rétrécir, contracter » ; — *giùm* 㮈, « grappe » (voir plus loin *chum*) ; — 轉, « se mouvoir en rond, tourner ; tournant, détour ; revenir sur ses pas, transporter, changer, faire tourner », s. a. *chuyển*. c. *chũn*, ch. n. *tchouen* ; la forme annamite est *chuyến* 專, numéral du nombre de fois, des va-et-vient, des voyages, des successions, des changements ; — 窀, « voûte qui protège un cercueil dans la tombe ; enterrer », s. a. *chuân*, c. *chun*, *t'un*, ch. n. *tchouen* ; la forme annamite est *chôn* 墫, « enterrer, enfouir » ; — *chung* de l'expression *chung quanh*, « autour, à l'entour (2) » ; — *chun* 墫, « s'introduire, prénétrer, se glisser dans » (3) ; d'autres formes de ce mot sont *tron* 掄, « introduire, » ; et *lòn* 論, « se baisser pour entrer, s'introduire en se baissant ; s'abaisser, se soumettre » ; — *lỏn* 侖, « se faufiler dans » ; — *chùm* 森 des expressions *nằm chùm hum*, « être couché replié, la tête entre les jambes » ; *qùi chùm hum*, *ngồi chùm hum*, « être assis, agenouillé le front contre terre, replié » ; on dit aussi *chồm* 跕, *ngồi chồm hổm*, *ngồi chồm chỗm*, « se tenir accroupi » ; et *chòm* 呫, dans l'expression *chòm chơn*, « croiser les jambes » (*ngồi chòm hỏm*, « se tenir accroupi » (4) ; — *choàng* 絖, rend l'idée de quelque chose de « rond » dans *choàng cổ*, « passer le bras autour de cou de quelqu'un » ; *ôm choàng lấy*, « embrasser » ; *choàng tay*, « se tenir bras dessus bras dessous » ; *bịt choàng hầu*, « nouer un mouchoir autour du cou » ; *buộc choàng*, « serrer avec un lien » ; *cái choàng*, « porte-fardeau, recourbé » ; etc. ; — *chùn*, *chủn*, *chũn*, *xủn*, doublets de *vun*, *bun*, « plein par dessus les bords », que nous avons vu plus haut, § 97 a ; on dit *vùn chùn*, *vùn chủn*, *vun chũn*, *vun xủn*, avec le même sens ; — 輾, « mouvement circulaire, faire la moitié d'un tour sur soi-même, rouler, tourner », s. a. *triển*, c. *chin* ?, ch. n. *tchan* (5) ; — 展, « dérouler, tourner »,

---

(1) Forme du Haut-Annam pour *dun* et *dùn* que l'on verra plus loin, ainsi que *trun*, *lun*. — Cette forme *giun* a une forme correspondante qui a laissé tomber la semi-voyelle labiale daus *giăn* 嚬, « contracter, resserrer ; plissé, ridé, froissé » ; *giần* de *giằn bó củi*, « lier un fagot de bois », *giàn giọc*, « rouler souvent » (où *giọc* est une forme à finale *t* gutturalisée).

(2) *Chung* est donné comme forme tonkinoise ; l'expression ordinaire est *xung*, parfois *xông*.

(3) Filiation sémantique par l'idée que l'on fait des « détours » pour pénétrer dans un lieu. Voir plus loin 穿 *xuyên*, « pénétrer en faisant des détours, s'insinuer dans », dont *chun* est la forme annamite.

(4) On verra plus loin que 團 *đoàn*, qui a le sens de « rond », a passé au sens d' « agglomération, troupe, réunir » ; cela permettrait peut-être de rattacher à cette famille le mot annamite *chùm* 森, autre forme *chòm* 呫, « agglomération, groupe, touffe, paquet ».

(5) La semi-voyelle labiale est tombée dans toutes les formes. Ce caractère est employé pour 碾, « cylindre de pierre pour décortiquer le riz, rouleau de pierre pour broyer les médecines », s. a. *triển*, c. *chin* et *nin*, ch. n. *nien*. Ces formes chinoises rappellent les formes de 研, « broyer », s. a. *nghiên*, c. *in*, ch. n. *yen* ; 硯, « pierre sur laquelle on broie l'encre de Chine », s. a. *nghiên*, c. *in*, ch. n. *yen*. La forme annamite est *nghiền* 硯,

dans le sens de 輾, ci-dessus, s. a. *triển*, c. *chin*, ch.n. *tchan* ; — 旋, « se mouvoir en rond, faire un coude, revenir sur ses pas, faire le tour, faire tourner, tout autour, partout, complet, entier », s. a. *triển*, *tuyển* (d'après l'*Index*), *tuyền* (d'après le Dictionnaire Génibrel), c. *sün*, ch. n. *siuan* (1) ; — 陣, « accès de maladie, orage, ondée de pluie », s. a. *trận*, c. *chan*, ch. n. *tchen* (2) ; — *tròn* 論, « rond, arrondi » (3) ; — *trọn* 論, « entier, parfait, complet, tout » (4) ; — *tron* 掄, « s'introduire en tournant » (voir plus haut *chun*) ; — *trăn* 蟓, « se tourner en tous sens » (5) ; — *trằn* 陳, « se rouler en tous sens, se vautrer dans » (6) ; — *trắn* 鎮 de *trắn triu*, « s'attacher à quelqu'un avec affection » (7) ; — *trắn* de *đau trắn*, « douleurs d'entrailles » (8) ; — *trun* 蒼, « se contracter » (9) ; — peut-être *trụm* 栓, « entier, tout ».

攣, « main ou pied recourbé par la maladie ». s. a, *luyên*, *luyền*, c. *lün*, ch. n. *liuen* ; — 癵, « avoir les membres recourbés par l'effet de la maladie », s. a. *luyện* ?, c. (?), ch. n. *liuan* (10) ; — 輪, « se mouvoir en rond, tourner, à tour de rôle, roue », s. a. *luân*, c. *lun*, ch. n. *liuan* ; — 綸, « tordre ensemble plusieurs fils; corde ; serrer avec un lien; envelopper », s. a. *luân*, c. *lun*, ch. n. *liun* ; — avec chute de la semi-voyelle labiale, *lận* 吝 de *lận thúng*, « arrondir, border un panier » ; — « rond, sphérique, entier, complet,

---

« broyer ». La filiation sémantique s'explique par la manière de broyer : on broie « en tournant » l'encre de Chine sur le plateau ; on broie les médecines en « faisant rouler » la roue à broyer dans une auge. Pour ces deux derniers mots, les formes annamites et sino-annamites ont perdu la semi-voyelle labiale ; les formes chinoises ont en outre perdu la gutturale initiale. Ces mots pourraient peut-être se rattacher à la forme *quật*, § 129, avec le sens de « frotter, broyer en frottant ».

(1) Ce caractère est très intéressant, au point de vue sémantique, en ce qu'il nous montre la filiation entre des sens très communs dans la famille *quai*, *quât*, *quao* ; et au point de vue phonétique, en ce qu'il montre un effet de la loi de confusion des dentales et des palatales initiales que nous verrons § 375.

(2) En annamite, le sens est plus général, le mot s'employant pour signifier « fois » en toutes sortes de cas. Mot à réunir à *quận*, *bận*, vus ci-dessus ; à *lần*, *lượt*, que nous allons voir.

(3) Remarquer les expressions *tròn vo*, *tròn vành*, *tròn ủm*, *tròn quay*, même sens, qui réunissent des mots à finale *n* (labialisée ou palatalisée) avec des mots de la famille à finale *y*, § 111, et de la famille à finale *u*, § 116.

(4) Pour la filiation sémantique, voir ci-dessus *triển*, *tuyền* ; *tròn* est une forme à semi-voyelle vocalisée pour **trwân*, **truyên*.

(5) *Trán trở*, même sens, qui réunit à ce mot de la famille à finale *n* la forme *trở*, de la famille à finale *y* ; cf. § 111e, forme *quai*.

(6) Pour ce dernier sens, voir plus loin *đằm*, § 97b ; cf. ci-dessous *lằn*.

(7) Voir plus haut, § 97b, *nhớ quăn quăn*, *nhớ quăn quíu*, mêmes sens.

(8) Voir plus haut, § 67b, *quặn ruột*, *cuộn ruột*, mêmes sens. Ces deux exemples montrent clairement les effets de la loi de palatalisation des initiales.

(9) Voir comment ce sens de « recroquevillé, contracté » dérive du sens de « recourbé », à la famille *quao*, § 116.

(10) C'est le mot chinois apparenté directement aux formes annamites *cum*, *com*, *khum*, *khom*, *ngóm*, *ngom*, *chum*, *lum*, *lom*, *rom*, *rum*, *num*, avec sens de « courbé par l'âge », que nous avons vues ci-dessus.

réunir », s. a. *loan*, c. *lün*, ch. n. *liun* (1); — *luồn* 論, « se courber, se plier, s'introduire, se soumettre »; — *lun* 綸, « se contracter, se resserrer » (forme double *lun chun*, même sens) (2); — *lụn* 論, « entier, complet » (3); — *lùm* 林, « convexe » (4); — *lum* 林, de *lum khum*, « courber le dos »; — *lúm* 嚂 de *lúm cúm*, *lúm khúm*, *lúm chúm*, « se courber, courber le dos, marcher avec peine, démarche d'un vieillard courbé »; — *lụm* 澁 de *lụm khụm*, *lụm cụm*, même sens; — *lùm* 林, « bouquet d'arbres, bosquet » (5); — peut-être *lôm* 琳 de *lôm ngôm*; *lộm* 監 de *lộm ngộm*, « ramper, sortir en rampant, le dos courbé »; *lóm* 覽, *lõm* 覽, « concave » (6); — *lom* 臨 de *lom khom*, « aller le dos voûté »; — *lòn* 論, « se baisser pour entrer; se soumettre à » (7); — *lỏn* 論, « se faufiler dans » (8); — *lọn* 論, « pelote, mettre en pelote, enrouler; envelopper; boucler des cheveux »; — *lườn* 欄, « serpenter, ramper »; — peut-être *lượn* 瀾, « vague, houle, volute des vagues » (9); — *lượn* 瀾, « couler sinueusement »; — *lần* 吝, « fois, tour, série, numéral des actes répétés ou successifs, successivement » (10); — *lần* 吝 de *lần bần*, « tergiverser, agir par détour », *lần quần*, « rabâcher, ressasser, parler par détours, radoter », et *lần vần*, « se perdre dans ses discours, radoter »; — *lấn* de *lấn quấn*, « parler avec embarras, par circonlocutions, d'une manière embrouillée »; — *lánh* de *lánh quánh*, « rôder,

---

(1) On a ici le sens de « réunir », qui découle sémantiquement du sens de « complet » et du sens de « rond »; plus haut, à *chùm*, plus bas à 團 *đoàn*, nous verrons le même sens dériver de « rond » par le sens d' « agglomération ». Cette marche nous permettrait peut-être de réunir à cette famille 聯, « unir, joindre ensemble, continu, ensemble », s. a. *liên*, c. *lün*, ch. n. *lien* (remarquer que la forme cantonaise *lün* correspond à une forme annamite **luyên*, **loan*, qui aurait maintenu la semi-voyelle labiale); — de même 連, « joindre, associer, continu, retourner », s. a. *liên*, c. *lin*, ch. n. *lien* (ici nous avons la chute de la semi-voyelle labiale même dans le cantonais); à ces formes sino-annamites et chinoises correspondent (voir § 382, forme en *ươ*) la forme annamite *liền* 連, « réuni, continu, etc. », et la forme *luôn* 輪, « continu, sans cesse, toujours », forme remarquable en ce qu'elle conserve la semi-voyelle labiale. *Luôn* correspond à *liên*, pour **luyên*, comme an. *cuôn* correspond à s. a. *nguyên*, voir plus haut; comme an. *nguôn* correspond à s. a. *nguyên*. Voir § 382, formes en *ươ* et § 259. forme *luyên*.

(2) Voir plus haut *giun* et *trun*, et plus loin *dun*.

(3) Correspond à *trọn* vu plus haut, à *lọn*, plus bas.

(4) Voir plus haut *vũm*, « concave ».

(5) Voir plus haut *chùm*, *chòm*.

(6) Voir plus haut *vũm*, « concave, yeux concaves », *trõm*, « yeux concaves ».

(7) Voir plus haut *chim*, *tron*.

(8) Voir plus haut *tron*, *chun*, plus bas 穿 *xuyên*.

(9) Voir plus haut *vồng* et *võng*.

(10) Correspond à 陣 *trận*, *quận*, *lận*, vus plus haut, avec le même sens. La forme *lần* a perdu la semi-voyelle labiale; mais une forme apparentée, à finale *t*, l'a conservée; c'est *lượt* 辣, « fois, temps, numéral des actes répétés ou qui se font en même temps », où *ợ* est un renforcement de *â*, et *ư* est la semi-voyelle labiale à l'état atténué. Voir plus loin, §§ 389-390, les formes en *ươ*.

aller de ci de là, faire des détours » ; — *lăng* de *lăng văng*, « cerner, envelopper de tous côtés » ; — *lăn* 滾, « rouler quelque chose, faire rouler, se rouler par terre » (1).

Rụm 森 de *đi cụm rụm*, ou *đi cúm rúm*, « se traîner avec peine, aller le dos voûté » ; — *rùn* 皸, « se baisser, baisser, qui a le dos courbé et la tête enfoncée dans les épaules, se contracter, resserrer, retrécir » (2) ; — *rọm* 蠪 de *cọm rọm*, « courbé par l'âge et les infirmités » ; — sans doute *rỏm* 噷 de *cỏm rỏm*, « air humble (tête baissée et dos voûté, comme font les Annamites) » ; — *rõm* 膹, « épuisé par l'âge et les infirmités » ; — *róm* 蹡 de *cóm róm*, « timide, craintif », toujours avec la même tenue, pour la filiation sémantique ; — peut-être *rồm* 膹, « gonfler, se boursouffler » ; et *rôm* 皺, « pustule, gonfler » ; — *ràng* 絧, « entourer de liens, lier, bander » ; — *ràn* 欄, « enclos, parc, bergerie, étable » ; — *ranh* 梗, « limites, clôture, palissade, borne » (3).

97f. — Une cinquième série renferme les formes à initiale *nh*, *n*, *d*, *đ*, *t*, *th*, *x*, *s*, produites par la loi de dentalisation des initiales :

Niền 絟, « cercle, anneau » ; — *nén* 鑷, « cercle de fer ou d'osier pour fourneaux, ballots, etc. » ; — peut-être *nẹn* 挻, « un paquet, un petit fagot, une poignée » ; — *nạng* 欜, « fourche, recourbé comme les deux pointes d'une fourche, point de rencontre de deux branches en forme de fourche » ; autre forme *nạnh* 佞, « fourche » (4) ; — *nắn* 攤, « courber, plier avec la main ; modeler, mouler » (5) ; — *núm* 捻 de *cúm núm*, *khúm núm*, « aller le dos courbé, courber le dos » ; — peut-être *núm* 捻 et *nuốm* 捻, « bouton de couvercle arrondi (6) » ; — peut-être *nương* 娘 « jardin » (voir plus haut *viên*, *vườn*).

團, « rond, sphérique, boule ; agglomération, troupe ; réunir », s. a. *đoàn*, c. *t'ün*, ch. n. *t'ouan* ; — 摶, « rond, pétrir une chose en boule (7), réunir », s. a. *đoàn*, c. *t'ün*, ch. n. *t'ouan* ; — *đoanh* 辶, « rouler en cercle, en spirale, enlacer, enrouler ; sinueux ; suivre » ; — peut-être *đằm* 潭 et *đẵm* 沉, « se rouler dans, se vautrer dans » (8) ; — *đon* 敦, « fagot, petit paquet, lier en fagots » ; — peut-être 頓, « fléchir les genoux et saluer en inclinant la tête

---

(1) Voir plus haut *trăn*.

(2) Voir *giùn*, *dùn*, *trun*, *sun*, *lun*, même sens.

(3) Pour la filiation sémantique de ces deux mots, voir plus haut *viên*, *vườn* ; *biên*, *ven*, *bên* ; *phiên*.

(4) *Chống nạnh tay*, « s'accouder la tête dans la main, le bras replié », *chống nạnh ba*, « appuyer les mains sur les hanches, les coudes pliés » ; mot à mot s'appuyer en faisant trois « fourches, trois angles ».

(5) Dans *nắn nót*, « courber, plier », *nót* est une forme de la famille à finale *t* vue § 91, forme *quất*. D'après ce qui sera dit à la quatrième partie, § 446 sqq., *nót* est une forme à semi-voyelle vocalisée pour **nwăt* ; *năn* est la forme à finale *n* correspondant à cette forme, mais avec chute complète de la semi-voyelle labiale.

(6) Voir § 282, forme *nuốm*, un rapprochement plus probable.

(7) Pour ce sens, voir plus haut *gốm*, « poterie », et les références.

(8) Comparer plus haut *trằn* qui a le même sens ; *dằm* et *đẵm* paraissent être deux formes du même mot, avec labialisation de la dentale finale.

jusqu'à terre », s. a. *đốn*, c. *tun*, ch. n. *touen* (1) ; — peut-être 蝀, « arc-en-ciel », s. a. *đọng*, c. *tung*, ch. n. *tong* (2) ; — *đụn* 庉, « amas de paille, monceau, tas » ; *đùn* 吨, « amonceler, entasser » ; *đống* 棟, « amas, tas, amonceler » (3) ; — peut-être encore *đùm* 裫, « envelopper ; paquet ».

縛, « enrouler, rouleau », s. a. *duyên*, *quyến*, c. *fok*, *fú chün* (au caractère 搏 et *sub caract.*), ch. n. *tchouan* ; — *dun* 屯, *dùn* 敦, « se recroqueviller, se plisser, se rétrécir, froncer » (4).

鏇, « faire le tour, entourer, serrer avec un lien, ceinture », s. a. *tuyến*, *toán*, c. (?), ch. n. *siuan* ; — 縼, « tour du tourneur, façonner ; treuil de puits ; autour », s. a. *tuyến*, c. *sün*, ch. n. *siuan* ; — 旋, « tourner, exécuter ou imprimer un mouvement circulaire ; revenir sur ses pas ; renvoyer ; rendre, répondre », s. a. *tuyền*, *toàn*, *triên*, c. *sün*, ch. n. *siuan* ; — 跧, « courbé, replié ; faire un coude ou un détour en marchant », s. a. *tuyên* (d'après Génibrel), *thuyên* (d'après l'*Index*), c. *ts'ün*, ch. n. *tsiuan*, *ts'iuan*, *tsouen*, *tchouen* ; — 淘, « eau qui tournoie », s. a *tuân*, c. *sun*, ch. n. *siun* ; — 巡, « faire le tour de ; nombre de fois ou de tours ; parcourir, surveiller », s. a. *tuần*, c. *ts'un*, ch. n. *siun* ; — 緧, « faire le tour de, enrouler autour de », s. a. *tuân* ?, c. (?), ch. n. *siun* ; — sans doute 全, « entier, complet, compléter », s. a. *toàn*, c. *ts'ün*, ch. n. *ts'iuan* (5) ; — 鑽, « tarière, foret ; faire un trou, creuser, pénétrer », s. a. *toàn*, c. *tsün*, ch. n. *tsouan* (6) ; — peut-être *tóm* 緂, « réunir, résumer, renfermer » (7) ; de même *tom* 糾, « assembler, réunir » ; de même *túm* 緂, « ramasser, se réunir ; resserrer, lier » ; *tum* 帖, « réunion, amas, ramasser ».

Thỏm 嚪, « cave, creux » (8) ; — *thun* 紃, « se retrécir ».

釧, « bracelet, anneau », s. a. *xuyến*, c. *ch'ün*, ch. n. *tch'ouan* ; — 穿, « pénétrer en faisant des détours, s'insinuer dans », s. a. *xuyên*, c. *ch'ün*, ch.

---

(1) Pour le sens, voir plus haut *vọng*, « saluer ».

(2) Voir plus haut *mống*, « arc-en-ciel ».

(3) Ces trois rapprochements sont douteux ; mais ces mots se rattachent à *vun*, *bun*, « amas, plein », vu plus haut.

(4) Voir plus haut d'autres formes *giun*, *trun*, *lun*.

(5) Pour la filiation sémantique, voir plus haut *tròn*, *trọn*, et de nombreux exemples.

(6) Pour la filiation sémantique, voir plus haut *khoan*, « vrille, percer en tournant », mais à rapprocher plutôt de la famille § 259, forme *chuôi*.

(7) Voir plus haut *đùm* et 團 *đoàn*.

(8) Voir plus haut *lủm*, « convexe », *vủm*, « concave » ; *trôm*, *lỏm*, *lóm* se dit des « yeux caves ».

(9) Voir plus haut à *giun*, *dun*, *dùn*. — Si l'idée de quelque chose de « rond », qui permet de rattacher à cette famille beaucoup de mots à sens d' « enclos, jardin, parc », tels que *viên*, *vườn*, *phiên*, *ranh*, *rào*, etc., de même que des mots à sens de « grenier » (*huân*, *khuân* 囷, « grande corbeille ronde en nattes pour mettre le riz, grenier »), nous permettait d'y rattacher aussi les mots qui ont le sens de « panier », nous aurions *thúng* 篷, « panier, corbeille » ; *nong* 簍, en Haut-Annam *nống*, « grand plateau en osier tressé, très grand panier plat » ; *nẻn* 笨, « panier tressé à jour » ; *mủng* 簍, « petit panier » (même phonétique que *nong* ci-dessus) ; — *xiềng* 簡, « panier de voyage » ; autre forme du même mot *siềng* 篋.

n *tch'ouan* (1) ; — peut-être *xièn* 羶, « incliné, de biais, qui n'est pas droit » (2) ; — *xom* 拈, « trident, fourchette de pêche » (3) ; — *xong* 衝, autres formes *xông*, *xung* 衝, *chung* (vu plus haut), dans *xòng quanh*, *xung quanh*, *xông quanh*, « tout autour » ; — *xổm* 跕 de *ngồi xổm*, « s'accroupir » (4) ; — *xun* 敦, « crépu, frisé » ; autre forme du même mot : *xoăn* dans *xun xoăn*, même sens ; — *xun* 敦, *xủn* 春 dans *vun xun*, *lun xun*, *vun xủn*, « comble, plein par dessus les bords (5) ; — *xăn* 搷, « relever les manches d'un vêtement, les pantalons en retroussant les bords » (6).

Săn 狦, « tordu, tortillé » (7) ; — *sun* 絮, « se contracter, se crisper, se ratatiner, se resserrer » (8) ; — *sụn* 膰, « s'affaisser », en parlant de la terre (9) ; — *sum* 森, « se réunir, s'assembler » ; *sùm* 森 de *bùm sùm*, « accumulé », et *súm* 呫, « accourir en foule » (10). *Nhổn* 呠 de *lổn nhổn*, « en petites boules, en grumeaux » (11) ; — *nhum* 枉 de *chum nhum*, *chòm nhum*, *chùm nhum*, *gium nhum*, *lùm nhum*, « en grappe, entassé, en groupe, réuni » (12).

97 g. — On a signalé dans le cours de cet article des mots appartenant à une sixième série, comprenant les formes qui ont laissé tomber la semi-voyelle labiale. On peut les voir aux formes citées *ẩm*, *nghiên*, *triển*, *trận*, *liên*, *lần*, *lẩn*, *lấn*, *lánh*, *lăng*, *ràn*, *ranh*, *ràng*, etc. On a vu aussi une forme *hỉnh* dans l'expression *hủng hỉnh*, « concave, ravin », où la semi-voyelle est tombée. Il faut citer encore deux mots, an. *hang*, « caverne », et s. a. 抗 *khanh*, « mare, ravin, fossé », qui pourraient peut-être se rattacher à cette famille. On

---

(1) Voir plus haut *chun tron*, *lòn*.

(2) Voir § 116f, forme *quao*, les mots *xéo* et *xó*, « incliné, oblique, de travers, en triangle », qui se rattachent peut-être à la famille à finale *u*, avec le sens général de « recourbé, coudé ».

(3) Comparer plus haut *nạng*, « fourche » et *xiên* 羶, qui a aussi le sens de « fourchette à plusieurs ou à une seule pointe ».

(4) Comparer plus haut *hổm*, *chồm hổm*, *chùm hum*, même sens.

(5) Pour le sens, voir *vun*.

(6) Pour opposition à *vèn*, « relever simplement en tenant avec la main » ; remarquer que le mot *xăn*, avec le sens « avec empressement, précipitamment », a des formes apparentées, où nous voyons les effets des mêmes lois phonétiques qui agissent dans la famille que nous étudions ici : *xon xon xăn văn*, *xăn văn xéo véo*.

(7) Remarquer les expressions *dăy săn còn*, « corde bien tordue » ; *săn quằn*, *săn cuộn*, « très tordu, entortillé », où *quằn*, *cuộn*, *còn* sont d'autres formes appartenant à la même famille à finale *u*, *o* (§ 116, forme *quao*).

(8) Voir plus haut *thun*, *giun*, *dun*, *dùn*.

(9) Le mot se rattache alors à *lún* 淪, « s'affaisser, se tasser, s'enfoncer » ; mais l'expression *sụn lưng*, « avoir les reins pliés sous le poids de quelque chose », paraît se rattacher à cette famille.

(10) Comparer *tum*, *đụn*, 團, *đoàn*, *chùm*, *chòm*. Si les mots qui ont ce sens se rattachaient réellement à cette famille, nous aurions encore *nhòm* 呫, « réunir, assembler, concentrer ».

(11) *Lổn* est une autre forme de ce mot.

(12) Génibrel signale ces expressions comme venant du cambodgien. Mais le mot *chùm*, *chòm*, « grappe » est absolument annamite, et les autres mots n'en sont que des formes différentes.

a vu aussi *ngạnh* et *ngảnh*. Il faut ajouter 營, originairement, « tracer le contour d'une ville, d'un camp ; camp entouré de palissades ; corps d'armée, province », s. a. *dinh*, c. *ying*, ch. n. *ying*, *yong* (1) ; — 滎, « eau qui tournoie, gouffre », s. a. *dinh*, c. (?), ch. n. *ying*, *yong* (2).

97 h. — Si nous réunissons ces diverses formes, nous avons le tableau d'ensemble suivant :

1° GUTTURALE initiale	2° SEMI-VOYELLE labiale initiale	3° LABIALE initiale	4° PALATALE initiale	5° DENTALE initiale
k h o a n, ** n g a n* **hoan*.	**oan*	**man*, **ban*, **phan*	**loan*, *ran*	***đoan*, **loan*
quang, ***khoang*. .	*oam*	*mang*	*choang*, *rang*	*nang*
quăn.	*oăn*	*văn*	*trăn*, *lăn*	*năn*, *xăn*, *săn*
quănh, *k h o ă n h*, *ngănh*, *hoănh*. .	**oănh*	*văng*, *phăng* *vănh*, *bănh*, **phănh*	*lăng* *lănh*, *rănh*	*nănh*, *doănh*
quăm, *khoàm*. . .	*ăm*	,		*năm*
khoen.		*ven*, *phen*		*nen*
**quyên*, ***nghiên*. .	**uyên*	*bên*, *vênh* **viên*, **biên*, **phiên*	***chuyên*, **triên*	*niên*, **duyên* **tuyên*
			**luyên*, **liên*	**thuyên*, **xuyên*, *xiên*
quinh, *khuinh*, *hinh*.	**uinh*	*vieng*, *miêng* *vin*, *vinh*, **binh*		*xiêng*, *siêng* *dinh*
***quân*, ***khuân*, *quâng*.	**uân*	**vân*, *vâng*, *vưng*, *bân*	**chuân*, **trân*	**tuân*
quơn, **huơn*, *hươm*.		*vươn*	**luân*, *lân* *lươn*	*nương*
con, *cong*, *hon*. . .		*vong*	*tron*, *lon*	*đon*, *nong*, *xong*
com, *khom*. . . .			*chom*, *trom* *lom*, *rom*	*tom*, *thom*, *xom* *nhom*
cuôn, **côn*, **khôn* **hôn*	*uôn*		*chôn*, *luôn*, *lôn*	*nhôn*, *đôn*
cuông, **khuông*. .	**uông*	*vông*, *mông* *vun*, *bun*	*giun*, *chun*, *trun*	*nông*, ***đông*, *xông* *dun*, *đun*, *thun*
hung.	**ung*	*vung*, *mung*	*lun*, *run* *chung*	*xun*, *sun* *thung*, *xung*
cum, *khum*, *gum*.	*um*	*vum*	*gium*, *chum*, *trum*	*nhum*, *num*
hum			*lum*, *rum*	*tum*, *sum*

(1) Cette forme *yong* qui correspond à des formes sino-annamites **uinh*. **vinh*, rappelle la semi-voyelle labiale.

(2) Même remarque que ci-dessus.

Ce tableau est à comparer avec celui que nous avons vu § 91 f. et 91 j. et avec celui que nous verrons § 111 g, bien que dans ce dernier les modifications de la finale *y* rendent la comparaison des formes plus difficile. Comparer aussi le tableau § 116 h.

On peut suivre dans ce tableau, pour chaque groupe de formes, les transformations de l'élément initial. On peut se rendre compte également que l'annamite affectionne les formes à semi-voyelle labiale à l'état vocalisé, formes en *u*, *ô*, *o*. C'est une remarque que nous ferons encore plusieurs fois dans le courant de cet article (cf. § 391).

L'étude de la famille au point de vue sémantique et la comparaison de cette famille avec la famille à finale *t* (§ 91, forme *quât*), la famille à finale *y* (§ 111, forme *quai*), et la famille à finale *u* ou *o* (§ 116, forme *quao*), ne manqueraient pas d'intérêt. Les quelques remarques que j'ai faites suffisent pour le moment (1).

---

(1) On ne peut s'empêcher de rapprocher de cette nombreuse famille annamite et sino-annamite, les mots de langue thai (siamois) suivants : *fàn*, « tordre des cordes, des fils » (an. *vặn, vắt*) ; *phăn*, « enrouler » (an. *vấn, quấn, cuốn*) ; *ven*, « à son tour, fois, tour » (an. *vặn, vắt*) ; *von viên*, « tourbillonner » (an. *vịnh, vũng*); *von*, « tourner » (an. *vân*) ; *vŏng, quận, bận*); *von viên*, « tourbillonner » (an. *vịnh, vũng*); *von*, « tourner » (an. *vân*) ; *vŏng*, « tourner autour « an. *vòng, quanh*) ; *vŏng*, « cercle, anneau, rond » (an. *vành, vòng*) ; *mun*, « tourner une roue » ; *vẽn*, « anneau » (an. *vòng, khoen, hoành*) ; *ôn*, « fléchir, flexible » (an. *uôn, oặt, oãi, vặn, oàm*, etc.); *kŏng*, « en rond » ; *khung*, « sinuosité d'un fleuve » (an. *hoành, quanh, khoanh*) ; *khỗng*, « en hélice » ; *khuang*, « tournevis » ; *khom*, « arqué » (an. *oản, quăn, quăm, khoăm*) ; *khŏt*, « sinueux, courbé » (an. *quất, quót*) ; *khỗt tua*, « s'enrouler » ; *ngon*, « recourbé ». Il ne m'appartient pas de signaler en détail la similude des lois phonétiques qui régissent, en annamite comme en siamois, tant l'élément initial que l'élément final des mots de cette famille. Mais il me semble qu'une telle concordance de formes ne peut s'expliquer par une simple coïncidence.

Ce n'est pas non plus, sans doute, par un effet du hasard que nous trouvons dans le čam les formes suivantes :

1° GUTTURALE INITIALE ; *kuk*, « s'incliner, se baisser » ; *kuh*, « croc d'éléphant » ; *kuơk*, « tordu, tors, en hélice » ; *kuit*, « croissant de la lune » ; *koh*, *kuh*, « recourbé, courbe, ceintré » ; *kauh*, « anneau, bracelet, maillon de chaîne, cercle, roue » ; *kiơh*, « coude » ; *kaum*, « penché, incliné » ; *kuin*, « tordre, tortiller » ; *kual*, « nœud, serrer » ; *khub*, « courbé, crochu, aquilin » ; *khuh*, « creux, cave » ; *khauv*, « sec, desséché » ; *hup*, « incliner, baisser, par exemple la tête » : *hiak*, « s'incliner, se baisser » ; *hiơh*, « croc, harpon, dent » ; *guk*, « recourbé » ; *gulač*, *galač* [prononcez *gulaï*], « tourner, retourner, faire demi-tour », [bahnar *gleč glĕk* ; semble être l'annamite *trở*, ou *trắn*] ; *galuh*, « se rouler, rouler, roulé » [diverses formes de langues apparentées : *gulah*, *guluh*, *gulih*, *goloh* ; annamite *trắn*, *lăn*] ; *gul*, *guơl*, « en boule, roulé, torsade, peloton » ; *gay*, *gayup*, « tourner » ; *guei*, « ceindre, entourer, embrasser » ; *havih*, *huvih* « tourner, tournoyer, tourbillon, retour, égarement » ; *habah*, *hubah*, « anneau, boucle d'oreille ».

2° LABIALE INITIALE : *var*, *va*, « enclos, étable, parc » : *var*, *va*, « retourner, tourner » ; *vak*, « entrelacer, enrouler, accrocher, entourer, enceindre, tracer des cercles » [paraît correspondre à des mots annamites d'autres familles : « dessiner, tracer, écrire », an. *vạch*, *vẹc*, *gạch*, *gạc*, *kẹc*, § 129 d ; — « agiter un liquide, brasser », famille *quơ*, § 153 d ; — « se vêtir, mettre un habit », an. *mặc*] ; *vah*, « recourber un hameçon » ; *vak*, *vơk*, « revenir, retour » ;

98. — *Quyêt*, 41 mots, dont 38 au ton aigu et 3 au ton grave. — Cette forme est très voisine de la forme *quât* : certains caractères ont, en sino-annamite, la forme *quât* de la forme *quyêt* ; dans les dialectes chinois, les formes correspondant à ces deux formes sont parfois les mêmes ; enfin les deux formes sont traitées de la même façon en annamite.

Tantôt le son voyellaire devient plus clair : 掘, « creuser », s. a. *quyết*, *quật*, c. *kwat*, ch. n. *kiue* ; a donné en annamite *khoét* 缺, « creuser » (1) ; — 譎, « tromper, duper, menteur », s. a. *quyệt*, c. *kwat*, *k'üt* (2), ch. n. *kiue* ; a donné en annamite *khoét*, *hoét*, *phét*, « mentir par vantardise » ; *ngot*, *ngoét* de de *ngoa ngoắt*, *ngoa ngoét*, « bavard, menteur » (3).

Ces formes *khoet*, *hoet*, *phet*, *ngoắt*, *ngoet*, s'expliquent parce que la forme *quyêt* est voisine de la forme *quật*, laquelle a comme correspondant en cantonais une forme *kwat*. Elles sont donc très voisines de la forme cantonaise.

Tantôt au contraire la semi-voyelle labiale se vocalise, se contractant avec le son voyellaire : 短, « court », s. a. *quật*, c. (?), ch. n. *kiu*, *kiue* (laisse supposer une forme sino-annamite *quyết*) : 厥, « court », s. a. *quyết*), c. *küt*, *kwat* (laisse supposer une forme sino-annamite *quật*), ch. n. *kiue* ; a donné l'annamite *cụt* 橛, « court » (4) ; — 癥, « hoquet », s. a. *quyết*, c. *küt*, *k'üt*, ch. n. (?) ; a donné l'annamite *cụt* 橛 de *nấc cụt*, « hoquet » ; — 繘, « lier, nouer, nœud », s. a. *quyết* ?, c. (?), ch. n. *kiue* ; a donné en annamite *cột* 橛, « lier » (5), et *gút*

---

var, « tour, fois » ; *val*, « tournoyer, tourbillonner » ; *vil*, « rond, circulaire, cercle » ; *vok*, « tourner, tourbillon, revenir ; particule marquant le retour » ; *vaṅ*, « ceindre, entourer, faire un circuit, embrasser, se courber, sinueux » ; *viṃ*, *viṇ*, « tourner, tournoyer » ; *vein*, « tour, remplacement » ; *vauṅ*, « cercle, disque, globe » ; *vey*, *vaiy*, « sinueux, tortueux, faux, fourbe ».

3° PALATALE INITIALE : *čuak*, « entrelacer, ceindre, nouer » ; *juṃ*, « autour, tourner, enrouler » ; *laup*, « enrouler, rouler, envelopper » ; etc., etc.

On croirait ne pas être sorti des familles *quât*, § 91, *quyên*, § 97, *quai*, § 111, *quao*, § 116, tant la ressemblance est frappante, soit au point de vue sémantique, soit au point de vue phonétique, pour ce qui regarde les initiales et pour ce qui regarde les finales. Même s'il y a eu emprunt pour la totalité des cas, — cette hypothèse n'est guère probable, puisque, comme on peut le voir dans le *Dictionnaire čam-français* de AYMONIER et CABATON, un grand nombre de langues, disséminées dans tout le Sud-Est de l'Asie, renferment des formes à peu près semblables, — même dans ce cas, dis-je, l'étude des transformations des éléments finaux et des éléments initiaux ne manquerait pas d'intérêt.

(1) Comparer 穾, « creuser, curer », s. a. *ất* (pour **wất*), c. *wat*, ch. n. *wa* ; annamite *vét* 扫, « creuser, curer ». *Ất* est le même mot que *quật*, *quyết*, après que la gutturale et la semi-voyelle labiale sont tombées ; la semi-voyelle labiale reparaît, renforcée en consonne, dans la forme annamite *vét*. Cf. § 7 et § 8, forme *vét*.

(2) Laisse supposer une forme sino-annamite *khuyết*, la forme *kwat* supposant une forme sino-annamite *quật*.

(3) Cf. § 206, forme *nguen*.

(4) Cf. § 161, forme *cui*.

(5) Remarquer la phonétique choisie pour rendre le caractère ; elle se prononce *quyêt* en sino-annamite.

骨, « nœud, nouer », qui a en Haut-Annam une forme *khút* (1); — 橛, « poteau, pieu », s. a. *quyêt*, c. *küt*, ch. n. *kiue*; a donné l'annamite *cột* 橛, « poteau, colonne ».

Ces formes à semi-voyelle vocalisée s'expliquent encore par la parenté de la forme *quyêt* avec la forme *quât*, cette dernière ayant en Haut-Annam, on l'a vu, une forme *cut*.

99. — *Quôc*, 1 mot: voir plus haut à *quâc*, § 89.

100. — *Quơi*, 1 mot: voir plus haut à *qui*, § 93.

101. — *Quơn*, 1 mot: voir plus haut à *quyên*, § 97.

102. — *Cuôc*, 6 mots au ton grave : 局, « échiquier », s. a. *cuộc cục*, c. *kuk*. ch. n. *kiu*. — La forme *cuốc* de 國 est une forme qui doit être considérée comme formée d'après les lois de la langue annamite. Voir à *quâc*. § 89.

103. — *Cuông*, 5 mots, 4 au ton aigu : 誑, « tromper », s. a. *cuống*, c, *kwong*, ch. n. *kouang*. — 1 au ton descendant ; 狂, « furieux », s. a. *cuồng*. c. *k'wong* ch. n. *kouang*. — Les dialectes chinois traitent la forme *cuông* comme la forme *quang*.

104. — *Cun* pour *quân* en Haut-Annam. — Avec *u* bref.

105. — *Cut* pour *quât* en Haut-Annam. — Avec *u* bref.

106. — Le grand nombre de formes empêche de dresser un tableau des états de la semi-voyelle. Il suffira de dire que dans les formes *cun* et *cut*, la semi-voyelle est à l'état vocalisé. Elle est à l'état tonifié dans les formes *cuông* et *cuôc*. Enfin elle est à l'état normal dans toutes les autres formes, avec cette particularité déjà signalée, que dans les formes *quơn* et *quơi*, la semi-voyelle est prononcée avec un peu plus d'insistance que dans les autres formes à semi-voyelle à l'état normal. Nous verrons plus loin que la forme *cươc* et la forme *cương* sont des formes renfermant la semi-voyelle à l'état atténué.

En résumé, après la gutturale forte *k*, nous avons en sino-annamite :

Semi-voyelle *à l'état atténué* : 2 formes, 41 mots.
Semi-voyelle *à l'état normal* : 21 formes, 379 mots.
Semi-voyelle *à l'état tonifié* : 2 formes, 11 mots.

On peut conclure qu'à part quelques exceptions, la gutturale forte *k* veut être suivie, en sino-annamite, de la semi-voyelle à l'état normal. Il faut se souvenir en effet que les formes à semi-voyelle à l'état latent sont dialectales et correspondent à des formes régulières à semi-voyelle à l'état normal: c'est ce qui fait que les formes à semi-voyelle à l'état normal sont au nombre de 21 avec 379 mots, contre 4 formes à semi-voyelle à états différents et 52 mots seulement. Cette conclusion s'impose surtout si l'on considère les formes en *i*, *yên yêt*, qui, avec une autre consonne initiale, admettent presque toujours la semi-voyelle à l'état atténué, tandis qu'ici nous avons la semi-voyelle à l'état normal.

(1) Ces mots se rattachent à la famille *quât*, § 91.

Si nous comparons maintenant les formes sino-annamites à gutturale forte initiale suivie de la semi-voyelle labiale sourde, avec les formes à gutturale forte non suivie de la semi-voyelle, nous voyons que ces dernières sont plus nombreuses. Nous avons en effet :

1° Finales admettant une seule forme à gutturale forte initiale sans la semi-voyelle labiale :

ac, am, ao, ap ; — ăn, anh ; — âm, âp, âu ; — êt, yêm, yêp, yêu ; — im, ip ; — o ; — ư, ươc, ươu,

Je laisse de côté les formes à finales *un, ut*, qui sont propres au Haut-Annam ; *u, uc, ung ; ô, ôi, ôn, ôt ; ong*. Toutes ces formes renferment, ou sont susceptibles de renfermer la semi-voyelle labiale à l'état vocalisé, comme on le verra à la quatrième partie, § 446 sqq.

2° Finales admettant à la fois la gutturale forte sans la semi-voyelle et la gutturale forte avec la semi-voyelle :

a, ai, an, ang, at ; — ach, ăng ; — ân, ât ; — ê, yên, yêt ; — i, ich, inh,

Je laisse de côté les formes à finale *ôc, ông*, qui renferment ou sont susceptibles de renfermer la semi-voyelle à l'état vocalisé.

3° Finales admettant seulement la gutturale forte avec la semi-voyelle :

ăc ; — âc ; — it ; — ơc, ơi, ơn, ơng.

Ơc et *ơng* entrent dans les formes *ươc, ương* que l'on verra § 378 sqq. On a vu que les formes *ươi, ươn* sont intermédiaires entre les formes sino-annamites et les formes annamites.

C'est donc en tout 34 formes qui admettent la gutturale forte sans la semi-voyelle labiale (44, si l'on compte les formes à voyelle labiale) ; contre 22 qui admettent la gutturale forte avec la semi-voyelle labiale (24, si l'on compte les formes à voyelle labiale).

Il faut remarquer que les formes à labiale finale (*m, p, w* [*u, o*]) n'admettent pas la semi-voyelle labiale. On traitera la question § 414.

107. — Pour ce qui concerne l'annamite vulgaire, il faut noter qu'un grand nombre de mots sino-annamites, surtout des mots relatifs à l'administration, sont entrés tels quels dans la langue vulgaire ; par exemple : *quan* 官, « magistrat » ; *quán* 館, « auberge » ; *quyền* 權, « autorité » ; *quỉ* 鬼, « esprit » ; *quần* 裙, « pantalon » etc. Je ne ferai pas entrer ces mots en ligne de compte dans l'énumération des formes annamites. Mais je tiendrai compte d'autres mots sino-annamites qui sont entrés dans la langue vulgaire avec une légère modification soit de son, soit d'accent, par exemple *qui* 跪, « s'agenouiller », de 跪, « s'agenouiller », s. a. *quị*.

Nous avons en annamite les formes suivantes :

108. — *Qua*. 11 mots : *qua* 戈, « passer », forme de 過, « excéder, passer au delà », s. a. *quá* ; — *quạ* 戈, « je, nous » (*đi với qua*, « viens avec moi,

avec nous ») ; a, en Haut-Annam, une forme *choa* (1). Ces deux formes *qua* et *choa* sont apparentées à 我, « je, nous », s. a. *ngã* (avec chute de la semi-voyelle labiale), c. *ngo* (2), ch. n. *wo* ; 吾, « je, nous », s. a. *ngô* (avec semi-voyelle labiale à l'état vocalisé), c. *ng* (3), *ü*, *nga*, ch. n. *wou* ; le sino-annamite a pour 吾 une forme *ngoa* qui se rattache d'un côté à la forme cantonaise *nga*, et de l'autre aux formes annamites *qua*, *choa* (4). A ces formes est apparenté l'annamite *va* 挝, « nous, je », dans *anh va*, « notre frère aîné, notre homme, cet homme-là, lui » ; *chàng va*, même sens (5). Toute la série est apparentée, par dentalisation de l'initiale, à *ta* 些, « je, nous » (6) ; *ta*, à son tour, se rattache à 余 ou 予, « je, nous », s. a. *dư*, c. *ü*, *ts'ü*, *t'ò*, *ye*, ch. n. *yu* (7). En réunissant les diverses formes annamites et sino-annamites, nous avons donc, suivant les initiales, l'ordre suivant (les formes sino-annamites sont marquées d'un astérisque) :

nga* ; — **qua*, *qua*, *ngoa*, **ngô* ; — (ô*, pour **wa*, **wô*, ch. n. *wou*) ; *va* ; — *choa* ; — **dư ta*.

---

(1) Cette palatalisation de la gutturale se remarque, dans les dialectes cantonais, pour divers mots à forme *qua* en sino-annamite (cf. § 81, forme *qua*).

(2) Probablement avec chute aussi de la semi-voyelle labiale, ou avec semi-voyelle labiale à l'état vocalisé.

(3) Avec chute de la semi-voyelle et du son voyellaire.

(4) Cette forme *ngoa* est donnée comme sino-annamite par le dictionnaire GÉNIBREL ; le dictionnaire BONET la donne comme purement annamite.

(5) Le sens de « cet... là » est un sens purement dérivé, ainsi que le sens de « il, elle » ; le vrai sens est « de nous (notre ».

(6) Remarquer *chàng ta* et *chàng va*, *anh ta* et *anh va*, « notre homme, cet homme-là, lui » ; dans *chúng ta*, « nous », qui se dit aussi *chúng qua*, *chúng* est un nom collectif qui peut se traduire par « bande, groupe », et dont le sens originel se trouve dans *chúng dưới*, « le groupe inférieur, les inférieurs », *thợ chúng*, « les ouvriers de la bande, les ouvriers-bande », par opposition au maître ouvrier. *Chúng ta*, comme *chúng qua*, s'explique donc : « notre bande, notre troupe, nous en groupe, nous tous ». *Người ta*, « les hommes », s'explique de même, mais avec déviation de sens : « les hommes de nous, notre groupe d'hommes, les hommes. »

(7) Comparez 寡人, s. a. *quả nhơn*, « je, moi », titre que se donnaient les princes feudataires en parlant d'eux-mêmes ; — 寡君, s. a. *quả quân*, « notre prince » ; — 寡小君, s. a. *quả tiểu quân*, « notre princesse ». Les deux dernières expressions correspondent exactement au mot annamite *va* de *anh va*, « notre frère aîné, cet homme-là » (voir ci-dessus). Ce mot *quả* serait donc un mot de la famille, dont l'annamite *qua* serait une forme avec un ton différent, et l'annamite *va*, ci-dessus, une forme avec chute de la gutturale initiale et renforcement de la semi-voyelle labiale. — La première expression *quả nhơn* est ordinairement expliquée : « moi, homme de peu de vertu, de peu de valeur » ; ce serait ainsi un terme d'humilité par lequel se seraient désignés les princes. Ne faudrait-il pas plutôt traduire : « moi, homme », ou « notre homme », c'est-à-dire « moi » ? On aurait ainsi l'équivalent de *anh va*, *anh ta*, « notre homme, lui », et de *người ta*, « nos hommes, les hommes » ; ces expressions sont des équivalents exacts au point de vue phonétique, mais avec quelques nuances au point de vue sémantique, chacune ayant pris un sens un peu spécial, « je, moi », et « lui, il, eux ».

La famille n'est pas nombreuse, mais elle nous permet de voir l'effet des lois qui régissent les formes des groupes déjà étudiés ou à étudier (1).

Quạ 鴉, « corbeau », paraît être une onomatopée tirée du cri de l'animal (2). Ce mot est apparenté à plusieurs formes sino-annamites. Nous avons d'abord 烏, « corbeau », s. a. *ô*, c. *ú* (3), ch. n. *wou*. Nous avons une autre forme rendue par Couvreur et par Eitel 鴉, ou 雅 (forme originelle, d'après Eitel), ou 鴉, caractères qui se prononcent en sino-annamite le premier *nha*, le second *nhã* (4), en cantonais *á*, *ngá*, en chinois du Nord *ya*. Le sens est « corbeau ». La seconde forme cantonaise *ngá* prouve que ce mot renfermait originellement une gutturale initiale qui s'est palatalisée ou dentalisée dans la forme sino-annamite *nha* (5). Cette forme *nga*, qui a perdu la semi-voyelle labiale, se rattache à la forme *quạ* par la forme *ngoa* (6). Dans les formes chinoises *a*, nous avons chute de la semi-voyelle labiale et de la gutturale initiale, phénomènes qui se produisent dans les formes du caractère 吾 *ngô*, vu plus haut. — Nous avons enfin une forme annamite *ác*, « corbeau ». Le dictionnaire Génibrel rend ce mot par 鴉 et le note comme sino-annamite ; le dictionnaire Bonet écrit 鴉 (ainsi que le dictionnaire Taberd), et le note comme annamite vulgaire ; le dictionnaire Cũa écrit 鴉 et le donne comme annamite vulgaire. Les phrases que donnent les dictionnaires à ce mot prouvent qu'il est employé d'après les règles de la syntaxe annamite et est passé dans l'usage de la langue. Faut-il voir dans ce mot *ác*, un mot apparenté aux langues sauvages de la péninsule indo-chinoise (7), ou bien également un mot apparenté aux formes annamites et sino-annamites ou chinoises que nous venons d'examiner? Il est difficile de se prononcer. Dans la dernière hypothèse, *ác* serait le produit de la chute de la semi-voyelle labiale (comme les formes chinoises *a*, vues ci-dessus) et de la

---

(1) Voir § 426, le rattachement des formes *tui*, *tôi*, *mỏi*.

(2) Comparez *kêu quạ quạ*, « croasser » ; *con quạ quạ*, « l'oiseau qui crie *quạ quạ*, le corbeau ».

(3) La gutturale initiale est tombée et la semi-voyelle labiale est à l'état vocalisé. Pour comprendre le passage entre *qua* et *wou*, *ô*, *u*, il faut comparer ce que l'on a dit ci-dessus des formes de 吾, ch. n. *wọu*, c. *ü*, *ng*, *nga*, s. a. *ngô*, qui a une forme annamite *ngọa* et est apparenté à l'annamite *chọa*, *qua*. *Ô* sino-annamite est pour **wô*, **wa*, et la semi-voyelle apparaît à l'état renforcé dans d'autres dialectes, par exemple 無, « ne pas », ch. n. *wou*, c. *mó*, s. a. *vô* (cf. §§ 422, 423 et 426, formes à initiale *m*). On m'objectera peut-être que le mot 烏 ayant le sens de « noir », ce mot désignant le corbeau doit peut-être s'expliquer par l'oiseau noir, le noir ». Je ne crois pas que cette explication soit vraie. Je crois plutôt que c'est le sens de « noir » qui est venu du sens de « corbeau », ou qu'il a dû y avoir confusion entre deux mots homophones mais appartenant à deux familles différentes.

(4) Le troisième n'est pas donné par l'*Index* de Phan-đức-Hoà.

(5) Prononcée *gia* dans beaucoup de provinces, spécialement du Haut-Annam ; cette gutturale paraît s'être conservée aussi en laotien : *ka*, « corbeau ».

(6) Cf. ci-dessus le caractère 吾 *ngô*.

(7) Voir *Dictionnaire čam-français* d'Aymonier et Cabaton, p. 1, au mot *ak*, « corbeau ».

gutturale initiale (1) ; de plus, il faudrait admettre que, originairement, le mot désignant le « corbeau » avait, au moins dans une de ses formes, une gutturale finale * *kwak*. En tout cas, s'il est vrai, comme je l'ai dit plus haut, que ce nom de « corbeau » soit une onomatopée, la forme annamite *quạ* doit être considérée comme la plus ancienne, parce que rendant le mieux le cri de l'oiseau. Elle n'aurait pu être précédée que par une forme* *kwak* dont la forme annamite *ác* serait un débris. Il faut tenir compte aussi de 鴉, « corbeau », s. a. *quát*, c. *k'út*, ch. n. *koua*, *kouo*. Les formes *hwak*, *ác*, seraient des formes à finale *t* gutturalisée.

109. — *Quac*. 3 mots : *quạc* 攫, « saisir avec les griffes » ; se rattache à la famille *quát*, § 91, groupe à finale *t* gutturalisée ; — *quác* 嘐, « grand cri, parler avec hauteur » ; paraît être une onomotopée ; il se rattache à 嘐, « grand cri, cri d'effroi », s. a. *hoạch*, c. (?), ch. n. *houo* (2). On a une forme où la gutturale initiale est tombée dans *oác* 噱, « grands cris », qui a une forme à finale *n* dans *oang oác*, 吭 噱, « grands cris ». Et certains sens de *choác* 梏 ou *choạc* 啾, par exemple *la choạc*, « crier en ouvrant une grande bouche », pourraient se rattacher au sens général de « grand cri ». — *Quác* 嘐 ou *quác quác*, « cri de la poule », par exemple après qu'elle a pondu. Nous avons une forme à finale *n* dans *quang quác*, même sens. Dans *quác*, la finale *t*, prouvée par la forme à finale *n*, s'est gutturalisée. Nous avons une forme à initiale palatalisée dans *choác* 啾, de *choác choác*, « cri de la poule, du coq ; grand cri ». Ces formes sont à rapprocher de *cục tác* 局 索, ou *tục tác* 俗 索, « cri, gloussement de la poule », après qu'elle a pondu (3). La forme chinoise est 踢 託, « cri de la poule », qui se prononce en cantonais *kat t'ok* (4) ; le second mot *t'ok* correspond exactement à la forme *t'ac* de l'expression annamite ; le premier caractère *kat*, avec chute de la semi-voyelle labiale, a la finale *t*, ce qui prouve que dans les expressions correspondantes annamites *cục* et *tục*, le *k* final est une gutturalisation d'un *t* final. Toutes ces expressions sont évidemment des onomatopées : à supposer qu'elles ne dérivent pas l'une de l'autre, le fait que l'on a pris des mots à initiale ici gutturale, là palatale ou dentale, prouve que l'on reconnaissait inconsciemment une parenté entre ces initiales.

Nous avons des onomatopées analogues dans *cuốc* 鵴 ou *cuốc cuốc*, « poule d'eau à poitrine blanche », qui a en Haut-Annam la forme à initiale palatalisée

---

(1) Dans *cục* et *tục* la semi-voyelle est à l'état vocalisé ; dans *tác* et *tục*, il y a dentalisation de l'initiale ; dans *tác*, chute de la semi-voyelle labiale.

(2) Les prononciations littérales sino-annamites *nguyệt thác*, et chinoises du Nord *yue t'ouo*, ne sont qu'approchées et ne donnent pas l'harmonie imitative, au moins pour le premier caractère qui pourrait être restitué, pour le sino-annamite, *quát*.

(3) Remarquer que certains dialectes sauvages ont une forme *hak* où l'aspiration serait un indice de cette ancienne gutturale initiale.

(4) Pour les formes annamites en *kw* qui correspondent aux formes sino-annamites en *hw*, voir § 114, forme *quang*.

chuốc chuốc. — Un oiseau d'eau nocturne, le bihoreau, s'appelle de son cri, *vạc* 鑊 ; d'après le dictionnaire Bonet, il aurait une forme sino-annamite avec gutturale initiale et semi-voyelle, *hoạch*, que je n'ai pu retrouver dans les dictionnaires chinois.

110. — *Quach*, 7 mots : *quách* 郭, « rapidement, lestement », semble se rattacher à la famille *quât*, § 129 ; — *quạch* 鼅, sorte de liane ; a, en Haut-Annam, une forme *quẹc* ; — dans l'expression *biết cọc quạch*, « savoir quelque peu, vaille que vaille », *cọc* doit être considéré comme une forme de *quạch*, avec semi-voyelle labiale vocalisée.

111ᵃ. — *Quai*, 9 mots : *quải* 㖞, « inviter les ancêtres au repas rituel » ; se rattache sans doute à *vái* 𠰘, « invoquer », et peut être à *vải* 侲, « ancêtres », et a une forme sino-annamite *qui* (1) ; — *quải* 㖞, « injurier, maudire » ; se rattache, avec palatalisation de l'initiale, à *chưởi* 吡, « injurier, maudire » ; avec chute de la gutturale et renforcement de la semi-voyelle labiale, à *bới* de l'expression *chưởi bới*, même sens ; avec dentalisation de l'initiale, à 誶, « injurier, réprimander » ; s. a. *túy*, *toái*, c. *súi*, *ts'úi*, *sun tsut*, ch. n. *soei* (2).

111ᵇ. — Nous avons en outre ici une nombreuse famille de mots à finale *y*, apparentée à la famille *quât*, § 91, et à la famille *quyên*, § 97, ainsi qu'à la famille *quao*, § 116, respectivement à finale *t*, *n*, *u*. La famille comprend cinq séries de formes :

1ʳᵉ série. *Gutturale initiale suivie de la semi-voyelle labiale.*

Quài 蹊, « se retourner pour regarder » (3) ; — *quại* 跪 de *quằn quại*, « se tourner et se retourner ; se rouler en tous sens » (4) ; — 拐, « en forme de coude ; tourner en faisant un coude ; coude, coudé ; boiteux », s. a. *quại*, c. *kwai*, ch. n. *kouai*. Ce mot correspond à l'annamite *què* 跪, « estropié » (*què tay*, « qui a le bras contourné, manchot » ; *què chơn*, « qui a la jambe contournée, boiteux »), lequel a une autre forme *quệ* 跬, « boiteux » (5) ;

---

(1) Voir § 8, forme *vai* ; § 93, forme *qui*.

(2) Comparer aussi *quở*, « réprimander ».

(3) Dans *quài quẳng*, « s démener », *quẳng* est une forme à finale *n*.

(4) *Quằn*, forme à finale *n*, correspond exactement à *quày*, ci-dessous. Au point de vue sémantique il faut remarquer que *quằn* perd dans cette expression le sens de « courbé » qu'il a ordinairement, et prend le sens de « se retourner » qu'a le mot *quài* ci-dessous. Une forme à finale *n* à rapprocher est 眷, « tourner la tête pour regarder », s. a. *quyến*, c. *kun*, ch. n. *kiuen*, qui se rattache à *quài*, vu ci-dessus.

(5) *Què* et *quệ* sont des formes à finale *y* incluse (cf. § 131, forme *què* ; § 83, forme *quai* ; § 92, forme *quê*). Nous avons des formes apparentées *què lê*, *què giệt*, *què trệt*, *què lết*, *què quặt*, « boiteux, estropié », où *quặt* est une forme ordinaire à finale *t* ; *giệt*, *trệt*, *lết*, des formes à finale *t*, mais avec palatalisation de l'initiale ; *lê*, une forme à finale *y* incluse avec palatalisation de l'initiale. Toutes ces formes sont apparentées à 跛, « boiteux », s. a. *ba*, *bả*, c. *pai*, *p'o*, ch. n. *po*, *pi* : il y a eu chute de la gutturale initiale, et renforcement de la semi-voyelle labiale en consonne ; la finale *y* est tombée en sino-annamite (cf. § 81, forme *qua*, et § 435), mais est restée en cantonais.

— *quày* 蹶, « tourner, faire tourner, se retourner » ; — *quay* 錘, « se rouler, se retourner ; tourner ; vanner » (1) ; — *quay* 錘, « bobine » (2) ; — *quay* 踬, « faire tourner à la broche, rôtir en faisant tourner » (3) ; *quây* 捶, « tourner ; faire tourner ; dévider ; entourer, mettre autour, enfermer, resserrer » (4) ; — *quấy* 怪, « tourner, remuer, agiter » (5) ; — *quẫy* 軌, « agiter l'eau » (6) ; — 歸, « revenir, retourner à ; se réunir ; rendre », s. a. *qui*, c. *kwai*, ch. n. *kouei* (7) ; — 規, « tracer un cercle, instrument qui sert à tracer des cercles ; dessiner », s. a. *qui*, c. *k'wái*, *hwai*, ch. n. *kouei* ; — *cui* 槐 de *lui cui*, « penché, courbé » (avec semi-voyelle labiale à l'état vocalisé) ; — *cúi* 嗆, « courber, incliner, pencher », par exemple la tête, le dos ; — peut-être *cùi* 槐, « porter sur le dos, en courbant le dos » ; — *cúi* 蹌, « coton cardé mis en écheveau et roulé en boudin, fuseau » ; — avec chute de la semi-voyelle labiale et finale *y* incluse, *kẹ* de *cọ kẹ*, « relations embrouillées » ; *khoé*, « angle, coin » (8) ; — *khuấy* 快, « tourner, agiter en tournant », par exemple de l'eau, une bouillie (9) ; — *khuy* 虧, « anneau, boutonnière ». — Il est permis de rattacher à la famille *gói* 綰, « envelopper, empaqueter ; paquet » (10) ; — *ngoai* 巍,

---

(1) Dans *quay quắt*, même sens, nous avons une forme à finale *t*, exactement correspondante ; dans *giằng quay*, « par détours », *giằng* est une forme à finale *n*, avec palatalisation de l'initiale.

(2) Comparer *quạng* et *cuồng*, *vây*, « dévidoir », § 97, forme *quyên*, et ci-dessous.

(3) Ces mots *quay*, *quày*, se rattachent à 幹, « tourner, manivelle », s. a. *hoát*, c. *wát*, *kún*, ch. n. *kouan*, *wa*, *wo*. Les formes chinoises *kún*, *kouan*, à finale *n*, appellent une forme sino-annamite * *quan*, * *hoan*. L'annamite a pris la forme à finale *y*, *quay*. Pour *khw* ou *hw*, sino-annamite, correspondant à *kw* (*qu*), annamite, voir § 114, forme *quang*. Voir le mot *hoát* dans la famille *quât* à finale *t*, § 91.

(4) Avec ce sens remarquer *quày lúa*, « serrer du riz dans des nattes de roseau », et voir plus loin § 111 d, *vi*, même sens.

(5) Par exemple *quấy cháo*, « remuer une bouillie en tournant ». C'est peut-être de ce sens d' « agiter » au physique, qu'il faut faire dériver le sens d' « agiter » au moral, « ennuyer, taquiner, agacer », qu'ont *quấy*, *quẫy quá*, ainsi que *khuấy khoá*, plus bas. Voir § 153, forme *quơ*, les mots *quấy*, *khuấy*. — Les sens d' « ennuyeux, déplacé, inconvenant, indécent », qu'a *quấy quá* pourraient aussi se rattacher à ce sens d' « agiter ».

(6) A une forme *vẫy* ; se rattache peut-être à la famille *quơ*, § 153.

(7) Se rattache à *hồi* et à *về*, ci-dessous. Filiation sémantique : le « retour », l'acte de « revenir », implique un « tour » sur soi-même, un « coude » fait en route. Ce sens dérivé se trouve dans la famille à finale *n*, § 97, forme *quyên*.

(8) Pour le sens, voir famille *quao*, § 116f, le mot *xó*, même sens, et famille *quât*, § 91d, le mot *góc*, etc.

(9) Voir plus haut *quấy*. Au point de vue sémantique, pour le sens « molester, taquiner », voir aussi *quẫy*. Remarquer *khuấy khoả* avec une forme à finale *y* tombée, et *khuấy khuất*, avec forme à initiale *l*, « molester, taquiner ».

(10) Ce sens est un sens dérivé que l'on retrouve dans la famille *quyên*, § 97. On l'a vu plus haut au mot *quày*. Au point de vue phonétique, *gói* se rattache à 裹, « envelopper, empaqueter », s. a. *quả*, *khoả*, c. *kwo*, ch. n. *kouo*, mot qui a laissé tomber la finale *y* dans les formes chinoises ; voir § 81, forme *qua*. Se rattache à des formes à finale *n* labialisée, *gắm* 錦 et *ghém* de *gói gắm*, *gói ghém*, « envelopper, empaqueter », formes où la semi-voyelle labiale est tombée.

« serrer en tordant ; tour de torsion ; lier » ; — *ngoái* 外, « retourner, regarder en arrière, tourner le cou » (1) ; — *ngoay* 危, *ngoảy* 登, « s'en retourner » ; — *ngoáy* 拗, « tourner la tête, de-çi de-là » ; — *ngoe* 危, « patte ou pince du crabe » (2) ; — *ngoe* ou *ngue*, des expressions *vạy ngoe* ou *vạy ngue*, « très tordu » (3) ; — 骫, « os courbé ; courbé comme un os ; sinueux, détour ; circonlocution ; souple ; complaisant ; fléchir, plier, faire plier », s. a. *hũy*, c. (?), ch. n. *wei* ; — 委, « s'avancer comme un serpent ; faire des détours », s. a. *huỹ, uỹ*, c. *wai*, ch. n. *wei* (4) ; — 回, « tourner, faire le tour, mouvement circulaire, tour ; sinuosité, sinueux ; revenir sur ses pas ; changer ; rendre », s. a. *hồi*, c. *úi*, ch. n. *houei* (5).

Plus haut on a vu que le mot 歸, s. a. *qui*, avait le sens de « se réunir ». Il peut y avoir simplement là un cas de confusion de sens avec un mot d'une famille différente, par le fait d'identité de forme ; mais il peut y avoir aussi un sens dérivé dont la filiation paraît assez obscure (voir plus loin au mot *vầy*). Dans ce cas, il faudrait ranger dans la famille le mot 會, « se réunir, aller trouver ; entrevue, assemblée, réunion ; ensemble ; avec », s. a. *hội*, c. *úi, k'úi, út*, ch. n. *houei, kouei*. A ce mot se rattache directement *vói* 貝, « ensemble, avec, et », qui a, suivant les dialectes, diverses formes : *vuối* (forme qui dépend intimement de *hội* au point de vue phonétique ; voir § 13, forme *mây, vấy, vể, v' ; mới, mấy*. — Avec chute de la semi-voyelle labiale et finale *y* incluse, on a probablement *he* des expressions *ngồi xếp bè he*, ou *chè he*, ou *đè he*, « se tenir assis, les jambes repliées du même côté », comme les femmes saluant (6).

Un sens que nous retrouvons dans la famille à finale *t*, *quât*, § 91, et dans la famille à finale *n*, *quyên* § 97, est celui de « griffes, ongles », par conséquent « gratter ». Nous avons ici 擺, « gratter, se gratter », s. a. *hoài, khoài*, c. (?) ch. n. *k'ouai* (7) ; *a donné en annamite des formes avec semi-voyelle labiale,*

---

(1) Voir sens semblables à *quài*, plus haut.

(2) Paraît se rattacher à une forme sino-annamite à finale *u* 螯, « pince du crabe », s. a. *ngao*, c. *ngó*, ch. n. *ngao*. En annamite nous avons cette même forme à finale *u* avec semi-voyelle vocalisée dans *ngo ngoe*, « *mouvements des pattes du crabe, du serpent qui rampe* », c'est-à-dire « mouvement ondulé, en rond », nuance de sens que l'on retrouve peut-être encore dans *ngoe ngoảy*, « mouvement de la queue du chien lentement agitée ». Pour *ngoảy*, *voir ce mot § 153 b, forme quơ.*

(3) *Vạy* est une forme à finale *y* distincte, avec chute de la gutturale initiale et renforcement de la semi-voyelle labiale ; *ngoe, ngue*, des formes à finale *y* incluse, avec gutturale initiale suivie de la semi-voyelle labiale.

(4) Pour un autre mot à forme *huy* ou *hoai*, voir le mot *khuyết* 缺, à la famille *quât*, § 91 b.

(5) Se rattache à *qui* vu plus haut, dont il n'est qu'une forme à semi-voyelle labiale vocalisée ; il se rattache aussi à l'annamite *về*, « revenir », par la chute de la gutturale initiale, le renforcement de la semi-voyelle labiale et l'inclusion de la finale *y* dans le son voyellaire. Voir § 9, forme *vể*.

(6) *Bè, chè, đè* sont des formes amenées par le jeu des lois régissant les initiales.

(7) A donné le sens de « essuyer, frotter », ce qui indique un point de contact avec la famille étudiée § 129, forme *quât*.

khươi 搰, « gratter », et avec renforcement de la semi-voyelle labiale, *bươi* 搰, « gratter, se gratter » ; *bới* 挬, « gratter » ; et la forme sans la semi-voyelle labiale, *gãi* 掛, « gratter, se gratter », en Haut-Annam *khãi* (1).

111 c. — 2e série. *Semi-voyelle labiale initiale.*

倭, « sinueux », s. a. *uỹ*, c. *úi*, *wo*, ch. n. *wei* ; — 逶, « s'avancer à la manière d'un serpent, faire des détours, tortueux », s. a. *uỹ*, c. *wai*, ch. n. *wei* ; — 委, « sinueux, courbé, fléchir, être accablé par le travail, la maladie ou l'âge ; circonlocution » (2), s. a *uỹ*, *huỹ*, c. *wai*, ch n. *wei* ; — 隈, « tournant d'une rivière », s. a. *ôi*, c. *úi*, *waí*, ch. n. *wei* (3) ; — 猥, « courbé, replié ; se courber ; s'humilier », s. a. *ỗi*, c. *úi*, ch. n. *wei* (4) ; — *oải* 痿, « courbé » (5) ; — le sens de « redresser » quelque chose de courbé, qu'a le mot *oải* se rattache ici. « Redresser » quelque chose n'est au fond que le « courber » en sens contraire, pour le rendre droit (6). — Une forme correspondant à *oải*, mais avec finale *y* incluse, est *oẻ* 痿, « se courber, fléchir » ; — On a aussi *oè* 礬 et *uè* 噦 des expressions *nặng uè cổ*, *nặng oè cổ*, « lourd à faire plier le cou, très lourd » ; — *oé* 噦, *ué* 噦, des expressions *oé hoẹ*, *ué huẹ*, « hargneux, querelleur (7).

111 d. — 3e série. *Renforcement de la semi-voyelle initiale en consonne labiale.*

---

(1) Comparer les formes à finale *n* et à finale *t* : *gãi sộn sột*, *gãi xảng xạc*, *gãi cảnh cạch*, *gãi xảnh xạch*, qui ont un sens augmentatif.

(2) Au point de vue sémantique, nous voyons ici réunis trois sens qui sont fréquents surtout dans les familles *quât*, *quyên*, *quao* : « courbé », au sens matériel ; « courbé », au sens physique, par suite « accablé » ; enfin « courbé, sinueux » au moral, par suite « faux, fourbe »

(3) La forme sino-annamite *ôi* renferme la semi-voyelle labiale à l'état vocalisé. Cette forme correspond exactement, avec une légère différence dans le timbre de la voyelle, à la forme cantonaise *úi*, laquelle ne correspond pas à la forme sino-annamite vue plus haut *uy*, cette dernière correspondant aux formes chinoises *wei*, *wai*.

(4) Remarquer le passage du sens matériel au sens moral.

(5) *Cây oải*, « bois courbé ». C'est une forme annamite, voisine de la forme cantonaise *wai*, de 委, s. a. *huỹ*, *uỹ* ; 骫, s. a. *uỹ*, *huỹ*, vus plus haut Le sens originel, et en même temps le sens dérivé, se voient dans *oải xương*, « fatigué de façon à avoir les os courbés » ; à rapprocher de 骫, s. a. *huỹ*, *uỹ*, « os courbé ». Le sens d'« agir avec négligence, nonchalant, d'une manière dégoûtée » dérive du sens originel. Il faut donc voir des formes apparentées, à finale *y* incluse, avec ou sans semi-voyelle labiale, dans *ể*, *uể* de *ể oải*, *uể oải*, « avec négligence, à contre-cœur ».

(6) Comparer *uốn*, « courber » et *uốn lại*, « redresser », mot à mot « courber de nouveau, courber en sens contraire ». Comparer aussi, § 91 d, forme *quât*, *bát* et *bật*, *bât*, « courber un objet, le courber en sens contraire, le redresser ». La même filiation de sens se retrouve donc dans les trois séries à finales *t*, *n* et *y*.

(7) Pour ce sens dérivé, voir de nombreux exemples à la famille *quao*, § 116. *Hoẹ*, *huẹ* sont des formes apparentées, mais avec aspiration initiale.

Vạy 𣍐, « courbe, tordu » au physique, et au moral « pervers, menteur, faux » (1) ; — *vày* 捶, « dévidoir » (2) ; — *vày* 捶, « broyer, pétrir ; froisser ; user par le frottement » (3) ; — *vây*, 圍, « entourer, environner, cerner » (4) ; — *vầy* 圍, « autour, ensemble, par troupe, se réunir » (5) ; — *vậy* 抹, « remuer en tournant, agiter, troubler », d'où *vậy vạ*, *bậy bạ*, « troublé, en désordre ; mal fait ; faute ». (6) ; — *vẫy* 滬, « agiter l'eau » (7) ; — *vấy* 渭 de *vấy vá*, « d'une manière inconvenante » (8) ; — *vé* 爲, « rouler, plier en forme de rouleau » (9) ; — *về* 衛, « revenir » (10) ; — 圍, « entourer, cerner », s. a. *vi*, c. *wai*, ch. n. *wei* (11) ; — *ví* 圍, « entourer, cerner ; envelopper du riz dans des nattes en roseaux ; panier » (12) ; — 潿, « sinueux ; tournoyer », s. a. *vĩ* ?, c. *wai* ?, ch. n. *wei* ; — 鐩, « crochet », s. a. *vĩ*, c. (?), ch. n. *wei* ; — 緯, « serrer, entourer avec un lien », s. a. *vĩ*, c. *wái*, ch. n. *wei*.

Avec renforcement en *b*, on a vu 跛, s. a. *ba*, *bả*, « boiteux », *bậy bạ*, « confusément, en désordre » ; *bè* de *ngồi xếp bè he*, « s'asseoir les jambes repliées du même côté » ; *be*, « bouteille ». Il faut ajouter *bối* 貝, « emmêlé,

---

(1) Remarquer *vạy vò*, « tordu », qui réunit une forme à finale *y* et une forme à finale *u* de la famille *quao*, § 116 d. Comparer *nặng vạy cổ*, et plus haut *nặng oẻ cổ*, « lourd à faire plier le cou ».

(2) Comparer, § 97, forme *quyên*, les mots *quạng* et *cuồng*, même sens, formes à finale *n* ; cf. § 114, forme *quang*.

(3) Remarquer *vày vò*, même sens, qui renferme une forme à finale *u*, et *vày vọt*, même sens, avec forme à finale *t*. Le vrai sens paraît être « rouler entre les mains », comme *vò* de la famille *quao*, § 116 d, et d'autres mots de la même famille. Le sens de « user par le frottement » paraît se rattacher, avec confusion de forme, à la famille *quât*, § 129 f, mot *mai*.

(4) Forme annamite de 圍, s. a. *vi*, plus loin ; cf. plus haut *quây*, même sens.

(5) Voir plus haut 會, s. a. *hội*. La filiation sémantique paraît être la suivante : ce qui est « entouré » forme un « ensemble », une « troupe », un « groupement », une « réunion » d'où « se réunir ».

(6) Voir plus haut *quẫy*.

(7) Se rattache peut-être à cette famille par le sens de « agiter en tournant » ; mais dépend peut-être aussi de la famille *quơ*, § 153. Voir plus haut *quẫy*.

(8) Voir plus haut *quấy quá*, et § 154, forme *quo'*, avec mêmes mots.

(9) Forme à finale *y* incluse de *vày*, ci-dessus. Une autre forme à finale *y* incluse, avec spécialisation de sens, paraît être *ve* 瓶, « carafe en porcelaine ou terre cuite, bouteille en verre », mot à mot « ce qui a été roulé entre les mains ». On a le même phénomène § 116 d, forme *quao*, dans *vò*, « rouler entre les mains, façonner », et *vò*, résultat de cette action, soit « poterie ». Comparer aussi § 97 b, au mot *gồm*, une forme à finale *n*. Le mot *ve* a, en Haut-Annam, une forme *be*.

(10) Voir plus haut *hội* et *qui*, dont *về* est une forme annamite produite par la chute de la gutturale, le renforcement de la semi-voyelle labiale et l'inclusion de la finale *y*.

(11) A comme forme annamite *vây*, ci-dessus.

(12) Voir plus haut *quây*, même sens, et *vây*, *vi*.

brouillé, inquiet, troublé » (1) ; — *búi* 貝 de *búi tóc*, « nouer les cheveux ».

111e. — 4e série. *Palatalisation de l'initiale.*

On a vu *chè* de *ngồi xếp chè he*, « s'asseoir les deux jambes repliées du même côté » ; — *lui* 躡 de *lui cui*, « penché, courbé, occupé à » ; — *lủi* 踽, « courbé, penché, rampant ; se faufiler dans ». Il faut rapprocher de ce dernier mot *chui* 錐, « se glisser dans, s'introduire, pénétrer » (2). Dans les expressions *chui nhủi*, *chui chúc*, *chui rúc*, même sens, il faut considérer *nhủi* comme une forme apparentée avec dentalisation de l'initiale, qui a une forme avec palatale *giủi* dans quelques provinces du Haut-Annam ; *chúc et rúc* sont des formes à finale *t* gutturalisée. — Si l'idée de « lien, entourer d'un lien, lien » que nous retrouvons souvent à la famille *quyên*, § 97, et à la famille *quât*, § 91, fait vraiment partie de cette famille, nous avons : 纍, « entourer, faire le tour de, enrouler autour de, entourer de liens, lier », s. a. *luy*, *lôi*, c. *lúi*, ch. n. *lei* (3), qui a donné en annamite la forme *lòi* 耒, « liens », et par dentalisation de l'initiale, *tới* 纗, « liens, chaines », autre forme *đòi* dans *đòi tới*, ou *lòi tới*, « liens, chaines » (4) ; — *trói* 綁, « lier, attacher » ; — *trở* 呂, « tourner, se tourner » (5).

111f. — 5e série. *Dentalisation de l'initiale.*

汭, « coude d'une rivière », s. a. *nhuệ*, c. *yúi*, ch. n. *jouei* ; — 綏, « lier, attacher », s. a. *nhuệ*, *chuyệt*, c. *chui*, *chŭt*, ch. n. *tchouei*, *tchouo* (6) ; — *nhồi* 揉, « pétrir, rouler entre les mains » (7) ; — 鏤, « dévidoir », s. a. *nể*, *niệp*, c. *nip*, ch. n. *ni*, *nie* (8) ; — 紿, « entourer d'un lien, lier », s. a. *đãi*, c. (?), ch. n. *tai*, *t'ai* ; — *nai* 猏, « lier » (9) ; — 隧, « tourner », s. a. *tuy*,

---

(1) Au point de vue sémantique, voir ce sens dans beaucoup de formes de la famille *quyên*, § 97. Dans *bối rối*, même sens, *rối* 縗 est une forme avec palatalisation de l'initiale ; *rắm* de *rối rắm*, même sens, est une autre forme à finale *n* labialisée et chute de la semi-voyelle labiale. *Bối* a une autre forme *búi*.

(2) On a vu § 97e-f, forme *quyên*, les formes à finale *n* équivalentes à *lủi*, *chui* ; c'est *xuyên*, *chun*, *tron*, *lon*. La filiation sémantique est dans le sens « pénétrer en faisant des détours » qu'a le mot *xuyên*.

(3) Avec chute de la semi-voyelle labiale pour la forme du Nord. La filiation sémantique est régulière.

(4) Comparer *lôi thôi*, « négligent », *loẻ toẻ*, « s'étendre », *lủi thủi*, « seul », *lụi đụi*, « tomber, à droite et à gauche, de ci de là », où l'on voit le même phénomène phonétique.

(5) Pour la finale *σ*, voir § 153 b, forme *quơ* ; cf. les mots *trằn*, *lăn*, § 97e.

(6) Remarquer la forme *chuyêt* et les formes chinoises correspondantes, qui nous ramènent à la famille à finale *t*, § 91, forme *quât*, et rappellent les mots *côt*, *quyêt*, *quât*, avec palatalisation de la gutturale.

(7) Pour ce mot et le groupe qui s'y rattache, voir § 435.

(8) Pour les formes apparentées de ce mot à finale *n* ou *t*, voir surtout § 114, forme *quang* ; mais il faut rapprocher ici, comme directement apparenté à *nể*, pour **nai* : 繀, « dévidoir, machine pour tordre la soie », s. a. *toái*, c. *sui*, ch. n. *souei*.

(9) Dans *nai nịt*, « entourer d'un lien, lier », nous avons la forme correspondante à finale *t*.

toại, c. *sui*, *tui*, *chui*, ch. n. *souei* ; — *xay* 搓, « décortiquer le riz, moudre », avec l'idée que l'on « tourne » la meule de l'instrument ; — *xây* 墔, « tourner, se tourner, faire tourner, entourer » ; — *xe* 車, « rouler, tordre des fils, filer » ; — *xoáy* 旋, « sommet de la tête, signe pilaire des animaux » (1).

111g. — Nous avons donc pour cette famille les formes suivantes :

1re Série : ***quai*, ***qua*, **khoai*, ***khoa*, *khai*, *ngoai*, *gai*, **hoai* ;
quay, *ngoay* ;
que, *khoe*, *ngue*, *ngoe*, *hue*, *he* ;
quê ; — **qui*, *khuy*, **huy* ;
quây, *khuây*, *khươi*.
goi, **hôi*, *cui*.

2e Série : *oai* ; — *ue*, *oe*, *uê*, *ê* ; — **uy*, **ôi*.

3e Série : **ba* ; — *vay* ;
ve, *be* ; *vê*, **vi*.
vây, *mày*, *bây* ; *vơi*, *mơi*, *bươi*, *bơi* ;
vuôi, *bôi*, *bui*.

4e Série : *che*, *lê* ; — **luy* ;
trơ ;
troi, *loi* ; — **lôi*, *rôi* ; — *giui*, *chui*, *lui*.

5e Série : *nai*, **đai*, **toai* ; — *xoay*, *xay* ;
đe, *xe* ; — **nhuê* ; — **noa* [*nhuy*] ;
xây ;
đoi, *toi*, *nhui*, *nhôi*.

111h. — Au point de vue sémantique, nous avons l'idée générale de quelque chose de « rond » ou de « courbe », de « coudé », avec les sens dérivés suivants :

1° « Courber, redresser en courbant en sens contraire, faire un coude ; boiteux ; pinces du crabe ; crochet ; — courbé, penché, incliné ; occupé à un travail ; accablé par le travail ou par l'âge ; agir avec nonchalance ou négligence ; — détour, sinueux ; s'introduire en faisant des détours, se glisser dans ; faire un détour pour revenir, retourner » ; — au moral : « faux, menteur ; hargneux, querelleur (?) »

2° « Mouvement circulaire ; objet rond : anneau, boutonnière ; tourbillon dans l'eau ; signe pilaire de l'homme ou des animaux ; — faire le tour de ; — faire tourner un dévidoir pour dévider ou filer, dévidoir, bobine ; meule pour décortiquer ou moudre les grains ; van pour vanner ; broche pour rôtir ; — tourner entre les mains pour pétrir, broyer, façonner ; carafe ou bouteille ; —

(1) Ce mot désigne à proprement parler l'endroit qui paraît être, au sommet de la tête, ou sur certaines parties du corps des animaux, le centre du système pilaire, d'où les cheveux, les poils rayonnent en « spirale », en « tournant ». Le sens originaire du mot se trouve dans *nước xoáy*, « tourbillon dans l'eau, l'eau tourbillonne » ; *xoáy niễn*, « tresser des cerceaux avec du bambou ou du rotin ».

retourner un objet ; — se tourner, se retourner, se retourner pour regarder en arrière, se rouler, se démener ; — tourner pour agiter, ou remuer en tournant ; agité » ; — au moral : « inquiet ; troublé, confus, confusion, embrouillé ; — taquiner, ennuyer ; — inconvenant (?) ». — Faire un mouvement circulaire pour « enrouler un lien, lier, serrer en tournant ; mouvement de torsion, lien » ; — pour « enfermer, entourer quelque chose ; empaqueter, paquet » ; — « autour, réunion, assemblée, se réunir, ensemble, avec. »

112. — *Quay*. 5 mots. Pour *quay* 鉌, « tourner, se retourner, rôtir à la broche », et *quày* 跪, « se tourner, tourner », voir ci-dessus, forme *quai*, § 111.

113. — *Quan*. 3 mots : *quan* 貫, « ligature », forme annamite de 貫, « enfiler, ligature », s. a. *quán* (voir la famille, § 239, forme *chuôi*).

114. — *Quang*. 8 mots : *Quáng* 眖, « ébloui », autre forme tonkinoise *hoáng* 晃, même sens ; se rattache à 晃, « éclat, éblouir », s. a. *hoảng*, c. *fong*, *wong*, ch. n. *houang*. — Avec chute de la gutturale, nous avons 熒, « ébloui », s. a. *uinh*, *vinh*, c. *ying*, ch. n. *yong*, dont la forme annamite est *váng* 維 de *choáng váng*, « ébloui » ; *choáng* 眖 n'est qu'une forme avec palatalisation de la gutturale, laquelle forme a donné, par vocalisation de la semi-voyelle, *chóng* 椌, « avoir des éblouissements, avoir le vertige ». — *Quãng* 濶, « vide, vacant, inoccupé » ; se rattache à 廣, « vaste », s. a *quảng*, et plus directement à 曠, « vide, vacant », s. a. *khoang*, c. *fong*, ch. n. *k'ouang* ; autre mot apparenté : *khoảng* 曠, « espace, compartiment » (1). *Quang* 縨, « sorte de dévidoir » ; a une autre forme *cuồng* 狂, même sens ; se rattache à 軠 輞, « rouet », s. a. *khoang* ?. c. (?), ch. n. *k'ouang* (2). — Avec le sens de « rouet », comparer § 91, forme *quât*, un mot à finale *t* gutturalisé, 簻, « dévidoir », s. a. *cươc*, dont la forme annamite est *guộc* 寫, de *lồng guộc*, « machine à dévider » ; § 111, forme *quai*, les mots à finale *y*, *vày* 椲, « dévidoir » ; 鋗, « dévidoir », s. a. *nề* ; *niệp* (donné par Génibrel) c. *nip*, ch. n. *ni*, *nie* (*nề* est pour **nay* **nai*) ; — un autre mot apparenté à finale *n*, avec chute de la gutturale, est 棬, « dévidoir », s. a. *uyên*, *viên* ? c. (?), ch. n. *yuan* ; — 縼, « dévidoir », s. a. *tuý*, *toái*, c. *sui*, ch. n. *souei*.

On a donc pour ce mot la succession de formes suivante :

Finale *n* : *quang*, *cuông*, **khoang*, * *uyên*, * *viên*.
Finale *t* : * *cươc*, *guôc*, * *niêp*.
Finale *y* : *vay*, * *nê*, *toái*, * *tuy*.

La forme *quang* est traitée en sino-annamite comme la forme *cuông* : voir § 110.

---

(1) Voir la famille, § 233, forme *chue*.

(2) Comparer 狂, « folie, délire », s. a. *cuồng*, et 怳, 恍, « folie, insensé », s. a. *hoảng*.

115. — *Quanh*. 10 mots. Pour *quanh* 迷, « sinueux, autour », *quành* 磭, « tordu »; voir la famille, § 97, forme *quyên*. — *Quánh* 橿 et *quảnh* 礦, « minerai de fer », qui ont en Haut-Annam une forme *quéng*, sont des formes annamites de 礦, même sens, s. a. *quang*, *quảng*, c. *kwong*, ch. n. *kong*.

116ª. — *Quao*. 5 mots. Je range sous ce mot une famille nombreuse apparentée aux familles que nous avons vues § 91, forme *quât*, § 97, forme *quyên*, § 111, forme *quai*. Tous les mots de la famille ont la finale *u*, *o* (= *w*). Ce sont les formes à finale *u*, *o*, que j'ai appelées *parallèles* aux formes à finale *y* : *n*: *t*, et dont j'ai essayé de donner une explication, § 91ᵉ, note 1. Je rangerai les mots suivant les grandes classes basées sur la consonne initiale; les formes qui ont laissé tomber la semi-voyelle labiale seront classées à la suite avec les autres, suivant le son voyellaire.

116ᵇ. — 1re classe. *Gutturale initiale, avec ou sans la semi-voyelle labiale.*

Quào 撟, « griffer, déchirer avec les ongles, gratter avec les ongles ou avec quelque chose de recourbé »; — *quáo* , de l'expression *láo quáo*, « faire sans ordre, confusément, par manière d'acquit, avec nonchalance » (1); — *cáo* 搞, « gratter, râcler, râteler, herser »; — *cạo* 搞, « raser »; — *cao* 高 de l'expression *cao ráo*, « sec » (2); — *quáu* 呴, des expressions *câu quáu*, « croc, hameçon », *quáu mỏ*, « recourbé, bec crochu »; — *quạu* 嚘, « hargneux, maussade, grincheux » (3).

Quẫu 搆, « griffer, gratter avec les griffes »; — *cẫu* 搆, « griffer, égratigner, saisir avec les griffes »; — 笱, « croc, accrocher, recourbé », s. a. *câu*, c. *kau*, *ngau*, ch. n. *keou*; — 鉤, « crochet, croc, agraffe, accrocher, entourer, lier avec une corde », s. a. *câu*, c. *kau*, ch. n. *keou*; — 拘, « accrocher et retenir un objet avec les doigts, saisir; courbé; crochet », s. a. *câu*, c. (?), ch. n. *kiu*; — 枸, « courbé, tordu », s. a. *cẩu* ?, c. (?), ch. n. *keou*; — 毬, « recourbé », s. a. *cầu*, c. *kau*, *k'au*, ch. n. *kiu*, *kieou*, *k'ieou*; — 觮, « recourbé comme une corne », s. a. *cầu*. *cù*, c. *k'au*, ch n. *k'ieou*; — 樛, « entourer d'un lien, enrouler autour de, entrelacer », s. a. *cưu*, c. *náu*, ch. n. *kieou*, *kiao*, *nao*, *lieou* » (4); — 疴, « avoir le dos courbé, bossu », s. a. *cù* (5), c. *k'ü*, ch. n. *kiu*, *k'iu*; — 軥, « parties recourbées du joug », s. a.

---

(1) Pour la filiation sémantique, voir plus loin *vò*, *quều*; comparer *phảo*, *phéo*, *phều*.

(2) *Chỗ cao ráo*, *đất cao ráo*, « lieu, terrain sec »; le mot *cao* ne paraît pas avoir le sens de « élevé » dans ces expressions. Le sens de « sec » se rattache au sens de « recroquevillé ». Voir plus bas *queo*.

(3) Filiation sémantique : « homme qui est comme recouvert de crocs ».

(4) Voir plus loin les mots en *nao*.

(5) Il pourrait se faire que les mots terminés par une voyelle labiale pleine, *u*, *ô*, *o*, n'appartinssent pas à proprement parler à cette famille à finale *u*, *o* (*w*). En effet, on verra § 435 sqq., que *u*, *ô*, voyelle pleine finale, est souvent le produit de la contraction d'un groupe *wa*,

cù, c. (?), ch. n. *k'iu* ; — 樛, « lier, enrouler, entrelacer », s. a. *cù*. c. *kau*, ch. n, *kiou* ; — 箍, « cercle de tonneau, cerceau, virole, cercler, mettre une virole », s. a. *cô*, c. *k'ú*, *fú*, ch. n. *kou* ; — 顧, « tourner la tête pour regarder », s. a. *cố*, c. *kú*, ch. n. *kou* ; — 觭, « recourbé comme une corne », s. a. *kiều*, c. (?), ch. n. *kiao* ; — 徼, « faire le tour de, inspecter ; barrière établie autour des frontières », s. a. *kiều*, c. *kiú*, ch. n. *kiao* ; — 喬, « crochet d'une lance, branches recourbées vers le ciel », s. a. *kiều*, c, *k'iú*, ch. n. *k'iao* ; — 矯, « redresser ce qui est recourbé », s. a. *kiều*, c. *kiú*, ch. n. *kiao* ; — 倨, « légèrement courbé », s. a. *cử*, c *kũ*, ch. n. *kiu* ; 璩, « anneau, boucle d'oreille », s. a. *cử*, c. *k'ũ*, ch. n. *k'iu* ; — 校, « tordre des brins de chanvre », s. a. *kiêu* ?, c. (?), ch. n. *kiao* (1).

Queo 跰, « recourbé, sinueux (2) ; recroquevillé, racorni par le froid ou la chaleur », par extension « sec, se flétrir, se faner » (3) ; par extension « seul, abandonné » (4) ; — *quèo* 跰, « racorni par le froid ou la chaleur (dans *khô queo quèo*, « très sec ») ; accrocher avec le pied, donner un croc en jambe ; tourner la jambe de côté en marchant, faucher en marchant » (dans *đi quèo*, *quèo chơn*, même sens) (5) ; — *quéo* 竅, « recourbé, très sec » ; par extension « rusé, sans franchise, tromper », dans *quanh quéo*, *quắt quéo*, même sens (6) ; « rôder de ci de là, faire des circuits », dans *lánh quánh léo quéo*, même sens ; « se faire des confidences, monter des cabales », dans *cò quéo vói nhau*, même sens (7) ; — *quẹo* 跼, « dévié, détourné ; tourner, faire un coude ; biaiser, ruser, sans franchise » (8) ; — *kèo* 橋 de *kèo lấy*, « prendre avec un

---

et que les formes de ce type se relient à des formes à finale *y* par la chute de cette finale (*way* : *wa* : *u*, *ô*). La vraie place des mots terminés par les voyelles labiales pleines *u*, *ô*, *o* serait donc dans cette famille à finale *y*, § 111, forme *quai*. Comme ce point est encore obscur, je place ces mots dans la famille à finale *u*, *o* (*w*) pour plus de commodité, car il ne faut pas perdre de vue que souvent la voyelle finale *u* est une contraction du groupe *âu*.

(1) La finale *u* est souvent une contraction de *âu* ; la finale *ô* peut être assimilée à *u* pour le moment ; *iêu* équivaut à *âu*, *ao* ; pour la finale *ư*, il est plus difficile de l'expliquer ; il paraît y avoir eu chute de la finale *u*, *o*.

(2) Dans *cong queo*, même sens ; *nằm queo*, « se coucher pelotonné » ; *đòn queo*, « bâton recourbé, joug de buffle ».

(3) Nous avons ici la filiation sémantique du sens « sec » avec le sens « recourbé » : *lạnh queo*, « racorni par le froid, très froid » ; *khô queo*, « racorni par la chaleur, très sec ».

(4) Dans *chết queo*, « se flétrir, se faner », en parlant d'une plante, mais aussi « mourir abandonné » ; cette expression a une forme particulière difficile à rendre en français : « Le voilà mort, son cadavre tout pelotonné, comme une fleur ou une plante fanée, recroquevillée, racornie, sans que personne lui soit venu en aide ».

(5) Pour le sens de *quèo quẹt*, « pincer quelqu'un », voir plus bas *véo*, *béo*.

(6) Ces formes se rapprochent des formes de la famille à finale *n*, § 97, forme *quyên*, et à finale *t*, § 91, forme *quật*.

(7) Sémantiquement ce sens doit se rattacher au sens de « ruser, sans franchise ».

(8) Comparer *quẹo tay*, *quẹo chơn*, « qui a la main ou le pied recourbé, manchot, boiteux », et *què tay*, *què chơn*, même sens, vus à la famille *quai*, à finale *y*, § 111.

croc » ; *kèo nèo*, « croc » (a aussi le sens de « prendre avec les doigts du pied ») ; — *kéo* de l'expression *co kéo*, « plier et replier ».

Quèu, « prendre avec les doigts du pied » (1) ; *quều* 僑, « avoir le pouce du pied divergent, en forme de croc » (2) ; — *đi quều*, « marcher tout déhanché, en contournant le corps » ; par extension *làm quều quào*, « faire d'une manière nonchalante, le corps plié et déhanché » ; — *quíu* des expressions *quắn quíu, săn quiu*, « très tordu, entortillé » ; *lăn quăn líu quíu*, « embarrassé, embrouillé » (3) ; — *quọ* des expressions *cây quẹo quẹo quọ quọ*, « bois gauchi, déjeté, arbre tordu » ; *quạu quọ*, « hargneux » ; — *co* 孤, « contracter, courber, se contracter, sinueux, querelleur » ; — *cò* 鵶, de *cổ cò*, « crochet » ; *cò queo*, « tortueux, racorni » ; *đi cò cò*, « aller à cloche-pied », une jambe repliée ; *cò súng*, « chien (recourbé) du fusil » ; — *cọ* de l'expression *cọ kẹ*, « relations embrouillées ».

Khuỷu 臌, « jointure intérieure du coude » (4) ; — *khỉu* 纊, même sens ; — *khịu* 蹴, « tomber sur ses genoux, les genoux pliés » ; — 扣, « crochet, agrafe », s. a. *khấu*, c. *k'au*, ch. n. *k'eou* ; — 枯, « arbre desséché ; sec », s. a. *khô*, c. *fú*, ch. n. *k'ou* ; — 區, « crochet, recourbé », s. a. *khu*, c. *k'ü*, ch. n. *k'iu, keou* ; — 阹, « parc, enclos, enclore, entourer », s. a. *khú*, c. (?), ch. n. *k'iu* ; — *kheo* 丘, « jarret » ; — *gù* 嚼, « voûté du dos, des épaules » ; — *gu* 堰, « saillie, proéminence, bosse » (5) ; — *ngoáo* 奡, « détourner, tourner en un autre sens, tordre » ; — *ngáo* 轍, même sens ; — 螯, « les deux pinces du crabe », s. a. *ngao*, c. *ngò*, ch. n. *ngao* ( ) ; — *ngẩu* 愲 de *lẩu ngẩu*, « grincheux » (7).

Ngoéo 鏤, « crochet » (8) ; — *ngoẹo* 蹺, « détourné, crochu, (9) ; — *nghèo*, en Haut-Annam, *ngoặc nghèo*, « crochu » ; — *nghẻo* 僥 dans *nghẻo cổ*, « qui a le cou le penché, faire le mignard » ; *chết nghẻo*, « tout à fait mort » (10) ; *nghẹo* 僥, « courber, baisser le cou ou la tête » ; — *héo* 烤, « racorni par la chaleur, sec, aride » (11) ; — 校, « enceinte formée d'une cloture de bois, enclos », s. a. *hiệu*, c. *háu, káu*, ch. n. *hiao, kiao*.

---

(1) Haut-Annam ; voir plus haut *kèo*, et § 91, forme *quât*, le mot *koắp*.

(2) Est peut-être une forme annamite de ce 交, s. a. *giao*, dont on a voulu faire le nom des Annamites, *Giao chỉ*, en lui donnant le sens de « pieds dont les pouces se réunissent », par conséquent « sont divergents ».

(3) Avec formes de la famille à finale *n*. Voir le mot *quắn*, § 97, forme *quyên*.

(4) Comparer la forme à finale *n*, *khuỷnh* 傾, même sens, § 97.

(5) Voir plus bas *u*, plus haut *cù*.

(6) La forme annamite est voisine du cantonais ; *ngo*, de *ngo ngoe*, « mouvements des pattes du crabe ».

(7) Voir plus bas *quẩu rẩu*.

(8) Et dans *ngoắt ngoéo* : « en tournoyant » (avec rapprochement d'une forme à finale *t*).

(9) Dans *ngoặc ngoẹo*, « crochu » (avec rapprochement d'une forme à finale *t* gutturalisée).

(10) Cf. plus haut *chết queo*.

(11) Ce qui permet de rattacher à la famille *heo* de *gió heo* « vent du Nord-Ouest, très froid, qui brûle et racornit les feuilles des arbres ».

116c. — 2e classe. *Semi-voyelle labiale initiale.*

U 幽, « tumeur, bosse, se gonfler » (1) ; — *éo* 要 de *uốn éo*, « se plier, flexible, importuner, vexer » (2) ; — 夭, « importuner, vexer » (3) ; — 挼, « courbé, recourbé », s. a. *ão*, c. *áu*, *ngáu*, ch. n. *iao*, *ngao*.

116d. — 3e classe. *Consonne labiale initiale.*

Váo de l'expression *vênh váo*, « courbé » (4) ; — *vấu* 斛, « griffes, griffer, saisir avec les griffes » (5) ; — *veo* de l'expression *cong veo*, « très courbé, tordu » ; — *vèo* 喓 de *đi vèo vèo*, « tourner en rond » ; — *vẹo* 表, « tortueux, sinueux » ; — *véo* 喓, en Haut-Annam *béo*, « pincer » (6) ; — *vếu* 鏢, « tordu, sinueux » ; — *vò* des expressions *vạy vò*, *vặn vò*, « tordu, contourné, courbe » (7) ; — *vò* 圩, « emmêlé, embrouillé ; inquiet, troublé » ; — *vò* 圩, « rouler dans les mains, rond » ; — *vò* 圩, en Haut-Annam *bò*, *bo*, « rouler dans les mains ; laver en roulant et en frottant entre les mains (par exemple le riz avant de le faire cuire, *vò gạo*) ; façonner, objet roulé et façonné, poterie, vase » (8).

Mấu 矛, « crochet, querelleur, hargneux » (9) ; — 矛, s. a. *mâu*, dans 酋矛, « large lance à crochet », s. a. *tù mâu*, c. *ts'au máu*, ch. n. *ts'iou meou* ; — 錨, « ancre, grappin », s. a. *miêu*, c. *náu*, ch. n. *mao*, *miao* (10) ; — 繆, « serrer avec un lien, enrouler autour de, tordre, botte », s. a. *mu*, *mục*, c. *mau*, *muk*, *kau*, *lau*, *liu*, ch. n. *miou*, *mieou*, *mou*, *kieou*, *lieou*, *leao* ; — *mo* 模, dans *mo lại*, « se recroqueviller, se resserrer, se rétrécir », en parlant d'une étoffe, d'une planche, d'une écorce exposée au soleil ou au feu (11) ; — *mỏ* 喋 de *mỏ đèn*, « crochet pour suspendre une lampe » ; *mỏ hàn*, « fer crochu pour souder » ; *mỏ neo*, « oreilles d'une ancre » ; *mắt mỏ*, « embrouillé, embarrassé » (12).

---

(1) Pour * *wu*, * *wô* ; voir plus haut *cù* et *gù*.

(2) Avec chute de la semi-voyelle initiale ; rapprochement avec une forme à finale *n*.

(3) Même filiation sémantique que l'idée de « grincheux, maussade ».

(4) Avec rapprochement d'une forme à finale *n*.

(5) Voir plus haut *quấu*, ci-dessous *trảo*.

(6) Rapprochement douteux (« pincer en tordant »?), voir § 91, forme *quât*, et § 153b, forme *quơ*, les mots *ngắt*, *ngứt*.

(7) Rapprochement de formes à finale *y* et finale *n*.

(8) Comparer § 91d, forme *quât*, le mot *vắt* ; § 97, forme *quyên*, les mots *đoàn*, *gồm*, « poterie » ; § 111d, le mot *ve*, *be*.

(9) Peut être aussi avec le sens de « nœud, noueux » en parlant d'un arbre ; par exemple *mấu tre*, « les nœuds du bambou » ; *mấu mỉnh*, « noueux », où *mỉnh* serait une forme à finale *n*, de la famille *quyên*. Qui dit « noueux », dit « courbé, coudé ». Voir § 91d, forme *quât*, le mot *mắt*, *mắt mỉu*, « noueux », qui unit les formes des deux familles à finale *t* et à finale *u*.

(10) Remarquer la forme cantonaise qui amène la forme annamite *neo* ; voir ci-dessous § 116f.

(11) Ce qui permet peut-être de rattacher à la famille *mo* 模, « spathe d'aréquier », et *vỏ* 裲, « écorce, cosse de haricots, croûte du pain, coquille, carapace, étui, fourreau, copeaux ».

(12) Peut être *mỏ* avec le sens de « bec d'oiseau ».

抱 « embrasser, brassée, fagot », s. a. *bão*, c. *p'ò*, ch. n. *pao*; — 包 « envelopper, contenir, sac », s. a. *bao*, c. *páu*, ch. n. *pao*; — une forme annamite correspondante est *bó* 抪, « brassée, fagot, faire un fagot ou un paquet »; — *bo*, *bò*, formes du Haut-Annam, pour *vo*, *vò*, vus plus haut; — *bệu* 噢 et *bạo*, de *bệu bạo*, « faire des contorsions en pleurant »; — *phảo*, *pheo*, *phểu*, des expressions *phểu phảo*, *lèo phèo* « nonchalamment, négligemment, sans soin » (1).

116e. — 4e classe. *Palatale initiale.*

絞, « enrouler une corde autour de quelque chose, serrer avec un lien, tourner un treuil, tordre du chanvre pour faire une corde », s. a. *gião*, c. *háu*, *káu*, ch. n. *kiao*; — *gieo* 招, « se rider, se contracter » (2); — *chèo* de *nằm chèo queo*, « être couché replié, les genoux sous le menton »; *chèo queo*, « seul, abandonné » (3); — *chìu* de *ruột quặn chín chìu*, « être ému jusqu'au fond des entrailles » (4); — 爪, « griffes, ongles, griffer », s. a. *trảo*, c. *cháu*, ch. n. *tchao*; — 抓, « griffer, gratter », s. a. *trảo*, c. *cháu*, ch. n. *tchao* (5); — *tréo* de *vênh tréo*, « courbé »; — *tréo* 趵, « croiser les jambes, les mains »; — *trẹo* 召, « croiser » (avoir un torticolis, avoir un pied luxé, idée de quelque chose de contourné); — *láo* de *láo quáo*, « confusément, sans ordre, embrouillé »; — *léo* de *léo quéo* « ruser, biaiser, rôder de ci de là »; — 繚, « enrouler autour, faire le tour de, serrer avec un lien, circuit, sinueux », s. a. *liêu*, c. *liu*, ch. n. *leao*; — 膠, « recourbé en forme de corne », s. a. *lưu*, c. (?), ch. n. *lĩou*; — 僂, « dont le corps est incliné, bossu, courbé, courber », s. a. *lũ*, c. *lau*, ch. n. *leou*; — *ráo* 燥 de *chỗ cao ráo*, *đất cao ráo*, « lieu, terrain sec »; autre sens: « recroquevillé par la chaleur » (6); — *rão* 躁, « recroquevillé par la chaleur, crispé, rétréci »; — *rảu* de *quảu rảu* « maussade, bourru ».

116f. — 5e classe. *Dentale initiale.*

繞, « enrouler autour, serrer avec un lien, mettre en pelote, faire le tour de, faire des détours, circuit, sinueux », s. a. *nhiễu*, c. *iú*, *náu*, ch. n. *jao*; — 橈, « bois recourbé », s. a. *nhiêu*, *náo*, c. *iú*, *náu*, ch. n. *jao*, *nao*; — 撓, « gratter, courbe », s. a. *nhiễu*, *náo*, c. *iú*, ch. n. *jao*, *nao*, *hao*; — *nao* 怃, « infléchi, courbé, un peu voûté, se courber » (forme annamite de *nhiêu*, ci-dessus); — *nẻo* 纔, « resserrer un lien en tordant, serrer en liant » (forme

(1) *Viết ba chữ léo queo* « écrire quelques caractères à la hâte, sans soin ».

(2) Dans *gieo giúm*, même sens, on a une forme à finale *n* labialisée.

(3) Voir plus haut *queo*.

(4) Mot à mot: les entrailles entortillées neuf replis; variante *ruột quặn chín khúc*; Voir plus haut *quiu*.

(5) Voir plus haut les formes annamites *quảo*, *cảo*.

(6) A rapprocher du sino-annamite *táo*, ci-dessous; une forme à finale *y* incluse est *rẻ* dans *ráo rẻ*, même sens.

annamite de *nhiễu*, ci-dessus) (1) ; — *nèo* 梛, « crochet », dans *mỏ nèo*, *kèo nèo*, même sens ; — *neo* 梛, « ancre ; bracelet » (forme annamite de *miêu* vu ci-dessus, § 116e).

綯, « tordre ». s. a. *đào*, c. *t'ò*, ch. n. *t'ao* ; — 淘, « rouler entre les mains », par exemple, laver le riz en le roulant entre les mains, s. a. *đào*, c. *t'ò*, ch. n. *t'ao* (2) — 匋, 陶, « poteries façonnées, façonner des ouvrages d'argile », s. a. *đào*, c. *t'ò*, ch. n. *t'ao* (3) ; — *đèo* de l'expression *nằm đèo queo*, « coucher les genoux repliés sous le menton » (4) ; — *đeo* 刀, « porter quelque chose de rond autour du cou, du poignet » (5).

Tao 蚤, « fil, toron d'une corde » (6) ; — 燥, « sec, aride, sécher au feu », s. a. *táo*, c. *ts'ò*, *sò*, ch. n. *sao* (7) ; — 搔, « gratter avec les ongles, ongles, griffes », s. a. *tao*, c. *sò*, *sú*, *cháu*, ch. n. *sao* (8) ; — 遭, « circuit, tour, fois, tourner autour », s. a. *tao*, c. *tsò*, *tsau*, ch. n. *tsao* ; — *teo* 消, « contracté, ridé, racorni, se contracter par la chaleur » (9).

Seo 鬻, « se ratatiner sous l'action du froid ».

Xéo 裙, « qui fait un angle, en biais, de travers » ; — *xó* 臭, même sens dans *xéo xó* ; en plus « angle, coin, endroit retiré » (10).

116f. — On a vu clairement la succession des formes. Au point de vue sémantique, nous avons la succession de sens suivante :

1o Recourbé en général : courbe, sinueux, arqué ; embrouillé, troublé, détourné, contourné ; rusé, fourbe, faux ; — tordre, pincer en tordant ; — nonchalant, négligent ; — tournoyer, tourner, tour, rond ; rouler, façonner en roulant, poterie ; — enrouler, lier, fagot ; envelopper, sac.

2o Recourbé en forme de coude : coudé, coude, genou, pattes de crabe, tortu, bancal, manchot, angle, irrégulier.

3o Recourbé en forme de croc : croc, crochet, agrafe, ancre ; griffes, ongles, griffer, râteler, râteau ; racler, raser, se gratter ; bec ; grincheux, maussade.

4o Recourbé par le froid ou la chaleur : recroquevillé, contracté, racorni ; desséché, sec ; froid ; écorce, carapace, étui ; se flétrir, mourir seul, abandonné.

---

(1) Comparer *nẻo lúa*, « faire une gerbe de riz », et le mot *bó* vu plus haut.
(2) Voir plus haut l'annamite *vò*, même sens.
(3) Comparer plus haut l'annamite *vò*, *bò*, même sens.
(4) Comparer plus haut *nằm chèo queo*, même sens.
(5) Voir *mang*, § 97d.
(6) Comparer plus haut le sino-annamite *đào* « tordre ».
(7) Correspondant sino-annamite de l'annamite *ráo*, même sens, cité plus haut.
(8) Comparer plus haut *trảo*, *quào*, *cào*.
(9) Comparer plus haut *queo*, *quèo*.
(10) Appelle la forme *méo* 咩, « irrégulier, de travers, déformé », qui a une forme double *mó*, dans *méo mó*, même sens. Pour le sens de « angle », cf. *giác*, *góc*, § 91b, forme *quât* ; et le mot *khoé*, § 111b, forme *quai*.

Comme on le voit, cette famille a une parenté indiscutable, au point de vue sémantique, avec les familles *quât*, § 91, *quyên*, § 97, *quai*, § 111. Nous retrouverons toujours, dans le courant de cette étude, des formes à finale *u*, *o*, parallèles à des séries à finales *y* : *n* : *t*, bien qu'en moins grand nombre.

116ᵇ. — La liste des formes nous fournit l'occasion de faire une remarque importante. Nous avons :

1°. *Gutturale initiale*. Avec la semi-voyelle labiale : *quao, quau, quàu, queo, quèo, quiu, quo* ; — *khuyu* ; — *ngoao, ngoeo*. — Sans la semi-voyelle labiale : *cao*, ** cảu*, * *cưu*, * *kiêu, keo*, * *cư, co*, * *cò*, * *cu* ; — * *khảu, kheo, khiu*, * *khư, khu*, * *khỏ* ; *gu* ; — *ngao, ngau, ngheo, ngo* ; — *heo, hiêu*.

2°. *Semi-voyelle labiale initiale*. Semi-voyelle persistant : *u*. — Chute de la semi-voyelle : * *ao, eo*.

3°. *Consonne labiale initiale* : *vao, vàu, veo, vèu, vo* ; — ** *màu*, * *miêu, miu, meo*, * *mu, mo* ; — * *bao, bêu, bo* ; — *phao, pheo, phêu*.

4°. *Palatale initiale*, sans la semi-voyelle labiale : * *giao, gieo* ; — *cheo, chiu* ; — * *trao, treo* ; — *lao*, * *liêu*, * *lu* ; — *rao, rau*.

5°. *Dentale initiale*, sans la semi-voyelle labiale : * *nhiêu* ; ** *nao, neo* ; — * *đao, đeo* ; — ** *tao, teo* ; — *seo* ; — *xeo, xo*.

On remarquera que les formes tant annamites que sino-annamites à dentale ou à palatale initiale, ont toutes laissé tomber la semi-voyelle labiale.

Mais il faut remarquer surtout ce fait que pas une des formes sino-annamites n'a la semi-voyelle labiale. Le fait est surtout évident pour la série à gutturale initiale. On peut donc énoncer cette règle, et l'examen du lexique entier la confirme, qu'en sino-annamite les formes à finale *u*, *o* (non accentuée) n'admettent jamais la semi-voyelle labiale devant la voyelle accentuée du mot. Il faut rapprocher ce fait de ce que nous dirons § 414, à savoir que le sino-annamite n'admet jamais (à part une exception pour une forme cérémonielle) la semi-voyelle labiale dans les formes qui ont une consonne labiale finale, *m*, *p*.

Cette similitude de traitement entre les consonnes labiales finales *m*, *p*, d'une part, et les finales *u*, *o* (non accentuées), d'autre part, est une confirmation de la théorie que nous avons énoncée plus haut, § 91ᵉ note 1 : Dans les formes à finale *u*, *o*, parallèles aux formes à finale *y* : *n* : *t*, la finale *u*, *o*, doit être considérée comme produite par la loi de labialisation des finales, et *u*, *o*, sont en définitive la semi-voyelle *w*, ou, si l'on veut, une voyelle labiale atténuée, correspondant aux consonnes labiales *m*, *p*, finales.

117. — *Quat*. 2 mots. — Pour *quạt* 撥, « éventer, éventail, chasser les mouches avec un éventail », voir la famille, § 129ᵈ, forme *quât* ; § 153ᵇ, forme *quơ*.

118. — *Quau*. 4 mots : *quảu* 筦, « petite corbeille » (1) ; — *quáu* 啕, « qui

(1) A une forme *cảu* sans la semi-voyelle labiale dans *rổ cảu*, « petite corbeille ».

a le bec crochu » (1); — *quảu* de *quảu rảu*, « maussade, bourru, hargneux » (2).

119. — *Quăc*. 2 mots : *quặc* 𠸄, « suspendre un objet par un crochet » ; se rattache à la famille *quât*, § 91 (3).

120. — *Quăm*. 2 mots. — *Quăm* 捦, *quám* 鷐, *quặm* 𢡟, « recourbé », sont les formes d'un même mot, et se rattachent à la famille *quyên*, § 97. Il en est de même de *quặm* 𢡟, « hargneux, maussade » (4).

121. — *Quăn*. 5 mots, qui se rattachent à la famille *quyên*, § 97. Remarquer *quắn* 繢, « tors » et *vặn* 抆, « tordre » ; — *quăn* 鬘, « crépu », forme annamite de 鬈, « crépu », s. a. *quyền* ; — *quặn* 𤸷 de *quặn ruột*, et *cuộn* 滾 de *cuộn ruột*, « douleurs d'entrailles, coliques », mot à mot, « entortillements d'entrailles » (5).

122. — *Quăng*. 6 mots.

123. — *Quăp*. 1 mot : *quăp*, *quặp* 𣪘, « recourbé, crochu », qui a en Haut-Annam une forme *vắp* (6).

124. — *Quăt*. 1 mot : *quắt*, *quặt* 𢭃, 掘, « tortueux, sinueux » (6).

125. — *Quâc*. 1 mot : *quấc* 𩸞, « sorte d'échassier », qui se rattache peut-être à *cuốc* 鋦, « poule d'eau » (7).

126. — *Quây*. 11 mots : *quây* 𢭃, « tourner une roue, dévider » ; — *quây* 𢭃, « entourer » (a une forme *vây* 圍, sino-annamite *vi*, même sens) (8). — Pour *quẫy* 軌, « agiter l'eau », qui a une forme *vẫy* 𣲖, même sens ; pour *quấy* « agiter » et *quậy* 揆, « remuer, s'agiter », qui ont une forme *khuấy*, même sens ; pour *quấy* 怪, « agacer, taquiner », qui a une forme *khuấy*, même

---

(1) Voir la famille, § 116, forme *quao*.

(2) A une forme *cảu* dans *cảu rảu*, « bouder, se plaindre » ; *ngảu* dans *lảu ngảu*, « homme grincheux » ; *kháu* 𡨦, « de mauvaise humeur ». Autres formes : *lảu bảu*, *lảu chảu*, *lảu nhảu*, « bourru, difficile ». Nous avons donc dans cette petite famille, une vérification des règles que nous avons vues concernant les initiales (gutturales : *quau*, *cau*, *khau*, *ngau* ; labiale : *bau* ; palatales : *chảu*, *lau*, *rau* ; dentale : *nhau*). Ce groupe se rattache à la famille *quao*, § 116.

(3) Remarquer que la phonétique se prononce *quât*, avec *t* final, ce qui prouve que la finale de *quặc* est la finale *t* gutturalisée.

(4) Il faut rapprocher de ce mot *bãm* 𠸄, « arrogant, bourru » ; *bẳn* 扳, « morose » ; *bẳm* 稟 et *lẳm* de *lẳm bẳm*, « grommeler, se plaindre ». *Băn*, *bam*, *băm* sont produits par la chute de la gutturale et le renforcement de la semi-voyelle labiale ; *lăm* par palatalisation de l'initiale.

(5) Pour tous ces mots voir § 97, forme *quyên*.

(6) Voir la famille, § 91, forme *quât*.

(7) Voir, § 109, forme *quac*.

(8) Voir la famille § 111, forme *quai*.

sens, voir § 111, forme *quai*, ou § 153, forme *quơ* ; — *quấy* 怪, « inconvenant, défectueux » (1).

127. — *Quản*. 6 mots : *quản* 郡, *quấn* 縜, des expressions *nói lẫn quẩn*, *nói lấn quấn*, « parler d'une manière obscure, embrouillée » (2) ; — *quấn* 縜, « enrouler, lier » (3). Toute cette famille se rattache à 捲, « réunir, enrouler », s. a. *quyển*. Nous avons vu plus haut, § 97, forme *quyên* ; la série complète des formes de la famille (4). — La forme *quân* devient *cun* en Haut-Annam.

128. — *Quảng*. 1 mot : *quầng* 暈, auréole, cercle lumineux autour de la lune et du soleil, halo » (5).

129a. — *Quất*. 3 mots, qui se prononcent en Haut-Annam *quit* ou *cut* avec *i* et *u* très brefs. — *Quất* 屈, recourbé, sinueux », paraît être la forme proprement annamite de 屈, « recourbé, courber, plier », s. a. *quật* et *khuất* (6) ; — apparenté à *quật* 掘, « replier », qui n'est autre que 詘, 誳, « replier », s. a. *quật*, *khuất* (7).

129b. — Avec la forme *quật* nous arrivons à une nouvelle famille très intéressante, mais très touffue. Pour la comprendre parfaitement, il est bon d'étudier d'abord deux caractères chinois appartenant à la série, au point de vue phonétique et au point de vue sémantique. Il s'agit de 拂 et de 撇 (ou 擊, 徹). Les dictionnaires ne donnent pour le premier qu'une prononciation *phất*. Mais en cantonais nous avons, outre les formes *fat*, *pat*, *fak*, qui correspondent à la forme sino-annamite *phất*, une forme *fai*, c'est-à-dire à finale *y*, qui correspond à une forme sino-annamite **bai* ou **phi*, c'est-à-dire à une forme à finale *y*, correspondant à la forme à finale *t*. Dans le dialecte chinois du Nord on a aussi, outre la forme *fou* à finale *t* disparue, une forme **pi* ou **fei*, à finale *y*.

---

(1) Semble se rattacher à la famille *quai*, § 111, ou à la famille *quơ*, § 153, mais se rattache directement à 乖, « méchant, pervers, horrible », s. a. *quái*, c. *kwái*; ch. n. *kouai*. Par la chute de la gutturale et le renforcement de la semi-voyelle labiale, nous avons *vấy* 渭, « inconvenant » ; *bậy* 丕, « mal fait, de travers, confusément » ; *vậy*, même sens. La chute de la finale *y* nous donne les formes *quá*, *vá*, *bạ*, *vạ*, de *quấy quá*, *vấy vá*, *bậy bạ*, *vậy vạ*, même sens. Enfin une forme produite aussi sans doute par la chute de la finale *y*, est *gở*, de l'expression *quái gở*, « monstrueux ».

(2) Se rattache à *vẫn* 運 de *nói vẫn*, « parler sans ordre » ; voir § 8, à *vẫn*.

(3) Se rattache aux formes annamites *vấn* 捫, « entourer, enrouler » (voir § 8, à *vản*) ; *vận* 運, « attacher, *cuốn* 捲 «enrouler ».

(4) Le mot annamite *bận* 彬, « fois », numéral des tours, des allées et avenues, renferme une forme renforcée de la semi-voyelle labiale et se rattache à *quận* 郡, « fois, tour » (cf. § 97, forme *quyên*).

(5) Se rattache à 暈, « vapeurs autour du soleil et de la lune, halo », s. a. *vận*, c. *wan*, ch. n. *yun*. Le mot *vầng*, *vừng* 暈, « orbe, cercle (du soleil et de la lune) » est sans doute apparenté (cf. 97, forme *quyên*).

(6) Voir § 91, forme sino-annamite *quật*.

(7) Voir la famille, § 91, forme *quật*

Pour le second caractère 撇, l'*Index* ne nous donne également que les formes *biết* ou *phiết*, à finale *t*. Mais les dialectes chinois ont en outre une forme à finale *y* : c. *pit*, *p'it* et *pai*, ch. n. *p'ie*. Ces formes chinoises amènent régulièrement en sino-annamite une forme à finale *y*, **bai* ou **phi*. Cela revient à dire que ces deux caractères ont une double forme, l'une à finale *t*, l'autre à finale *y*. Nous allons donc voir dans cette famille, une double série de formes, les unes à finale *t*, les autres à finale *y*, amenées par le jeu combiné des diverses lois phonétiques que nous avons déjà signalées, et qui régissent l'élément initial des mots ou la semi-voyelle labiale, ou l'élément voyellaire. Une troisième série sera la série à finale *n*.

129c. — Au point de vue sémantique, ces deux caractères ont un grand nombre de sens, assez voisins les uns des autres. 拂, s. a. *phất* et **bai* **phi*, « frapper légèrement, effleurer en passant, fléau, pour battre le grain; — essuyer, enlever la poussière, effacer, faire disparaître, chasser, instrument pour chasser les mouches ou épousseter les meubles; — quitter, abandonner, rejeter; — résister à, s'opposer, contraire, rebelle, pervers; — aider; — souffle du vent. » — 撇, s. a. *phiết*, *biết*, et **bai*, **phi*, « séparer, distinguer; — frapper légèrement, effleurer, un peu; — tirer à soi, attirer, conduire; — épousseter, essuyer, effacer, écumer, chasser, faire disparaître; — exclure, laisser de côté, omettre, quitter, abandonner; — trait qui, dans l'écriture, va de droite à gauche et de haut en bas, se terminant en pointe; — moustaches se terminant en pointe » (d'après le dictionnaire Couvreur).

Certains de ces sens proviennent de la confusion de ces mots avec des homophones; par exemple, le sens de « séparer, distinguer » du caractère 撇, *phiết*, *biết*, provient d'une confusion avec 別, s. a. *biệt* c. *pit*, ch. n. *pie*, « couper, séparer, distinguer »; pour d'autres il doit en être de même et il ne faut guère songer à rechercher leur filiation sémantique. Tels sont les sens « tirer à soi, attirer, conduire; — résister à, s'opposer, contraire, rebelle, pervers; — aider (confusion avec 弼, s. a. *bật*, c. *pat*, ch. n. *pi*, « aider »). Mais pour la majorité des sens, on peut établir une filiation sémantique, logique et naturelle; et, dans cette étude, je ferai entrer les sens que ces deux caractères ne rendent pas, mais qui sont compris dans l'ensemble de la famille.

On a d'abord (1°) l'idée de « frapper », avec cette nuance particulière surtout dans les formes annamites, que l'on donne, avec un bâton flexible, de petits coups de haut en bas et de droite à gauche; d'où « frapper légèrement »; d'où « effleurer, toucher légèrement » (Comparer 拂雲之亭 *phất vân chi đình*, « pavillon qui s'élève jusqu'aux [effleure les] nues »); — d'où « légèrement »; avec idée connexe de « donner un coup pour couper, écimer, décapiter » (1).

(1) Dans cette première série de sens, la famille a des points de contact nombreux avec la famille *quơ*, § 153.

On frappe (d'après beaucoup de formes ou d'expressions annamites et chinoises) pour faire partir la poussière d'un habit par exemple, ou les mouches. D'où (2°) le sens de « épousseter; instrument pour épousseter, ou pour chasser les mouches » ; — d'où « chasser, faire disparaître, exclure, laisser de côté, omettre, quitter, abandonner ».

L'idée d' « épousseter » amène naturellement (3°) l'idée de « brosser, essuyer, effacer » ; — d'où « frotter, râcler; polir; raboter »; — d'où même « écumer, écumoire ».

Une idée connexe à celle de « frotter » est celle (4°) de « passer une couche de, enduire de, oindre, badigeonner; orné; bigarré ; enduit de boue, taché, sali; peint, peindre ».

L'idée (5°) d' « écrire » se rattache à la fois à l'idée de « râcler, frotter pour graver un trait au poinçon », et à l'idée d' « enduire de couleur avec un pinceau » ; car l'écriture en Chine semble avoir commencé par des traits « gravés au poinçon », puis « peints avec de l'encre ». On a de ce chef « coup de pinceau de droite à gauche et de bas en haut ; coup de pinceau en général ; trait gravé ; écrire ; instrument pour écrire ; pièce écrite. »

Cette filiation de sens n'est pas une simple fantaisie dénuée de fondement : on verra, dans l'énumération des formes, que beaucoup de mots ont à la fois plusieurs de ces sens. Tout au plus pourrait-on dire que je confonds deux familles, l'une à sens de « frapper », l'autre à sens de « passer la main sur quelque chose pour râcler, brosser, peindre, etc. » J'admettrais volontiers cette critique. Je préfère néanmoins laisser la famille telle quelle. Pour plus de clarté cependant, je réunirai dans des notes spéciales certaines formes plus étroitement apparentées entre elles par une idée accessoire.

129d. — Avec les gutturales initiales, on a une première série de formes : *Quất* 屈, « frapper » (1), « frapper pour faire partir la poussière » (dans *quất bụi*, « épousseter ») ; — 刮, « brosser, frotter, gratter, râcler », s. a. *quát*, c. *kwát*, ch.. n. *koua* (2) ; — *quát* 括, « épousseter, brosser » (3) ; — 檛, « agiter un instrument pour faire du vent, chasser les mouches, etc. ; éventail » (4) ; — *quyết* de l'expression *quét quyết*, « balayer, nettoyer » (5) ;

---

(1) Le sens originel se trouve dans *quất ngựa* « frapper un cheval avec un rotin flexible ou une cravache » ; *đánh quất*, « cingler, cravacher ». Dans cette expression, le mot *quất* précise le mot *đánh*, à sens plus étendu, plus général.

(2) Voir plus haut *quét*.

(3) Je donne ici un sens donné par GÉNIBREL à ce mot, et que ne donnent pas les dictionnaires chinois au caractère 括. Il doit y avoir confusion avec *quát* 刮 ci-dessus.

(4) Ce mot semble plutôt se rattacher à la famille que nous verrons § 153, forme *quơ*, avec le sens d' « agiter » ; comparer *quạt đuôi*, « agiter la queue », en parlant d'un chien.

(5) Voir plus loin *quát*.

— *quết* 橘 de *quết roi*, « fouetter, donner les verges » ; *quết đòn*, « fouetter » (1) ; *quết bụi*, « épousseter avec un bâton flexible » ; — *quết* 橘, « battre pour broyer » ; dans *quết hồ*, « battre de la farine pour en faire de la pâte, de la colle ; gâcher de la chaux pour faire du mortier » ; *quết bột*, « pétrir de la farine » (2) ; *quết thuốc*, « pétrir, broyer des médecines » (3) ; — *quết* 橘 de *áo quết bùn*, « habit sali de boue » (4) ; — *quệt* 橘, « enduire de ; essuyer » (5) ; — *quệch* 橘 de *quệch miệng trầu*, « enduire de chaux une bouchée de bétel » (6) ; — *quét* 抉, « balayer » (7) ; *quẹt* 橘, « essuyer du doigt, enlever la poussière » ; — « frotter de, barbouiller de » ; — « frotter » (8) ; —

---

(1) Voir plus loin *phất đòn*.

(2) Voir plus loin *nhồi*.

(3) Il y a toujours l'idée que l'on « frappe », que l'on « bat » quelque chose d'humide avec un bâton, une spatule ; il pourrait bien cependant y avoir point de contact avec la famille *quật*, § 91, avec le sens de « remuer en tournant ».

(4) Filiation sémantique : « avec des taches comme des coups de pinceau » ; « enduit de boue » ; voir plus loin *trây, vết, vít*.

(5) Dans *quệt vôi*, « enduire de chaux » la feuille de bétel ; *quết miếng trầu*, « enduire de chaux une bouchée de bétel (voir *quech, bêt*) ; *quệt thuốc dán*, « appliquer un onguent » ; *quệt cho sạch*, « essuyer proprement ».

(6) La finale *ch* provient de la palatalisation de la dentale finale. Remarquer les formes *quệch quạc*, ci-dessous, et que le caractère choisi pour rendre ce mot est le même que pour rendre *quết*, à finale dentale. Avec cette forme, l'idée de « coup de pinceau, donner des coups de pinceau », a pris un sens péjoratif : « gribouiller », dans *vẽ quệch quạc*, *vẽ quệch quạc* [*khuếch khoác*, « faire du gribouillage, mal écrire, mal peindre » ; par extension *quệch quạc*, « mal formé, mal fait, en dépit du bon sens » (voir plus loin *viết, hoạch, vẽ*, etc.)

(7) Nous avons ici une idée connexe, à laquelle se rattachent plusieurs formes : 刮, « gratter, frotter », s. a. *quát*, vu plus haut ; — *quét* 抉, « balayer ». Avec *n* final, on a 涓, « nettoyer ; pur, propre », s. a. *quyên*, c. *kün*, ch. n. *kiuan* ; — 蠲, « nettoyer, pur, propre », s. a. *quyên*, c. *kün*, *kwai*, ch. n. *kiuan*, *kouei* (remarquer les formes chinoises à finale *y* ; nous allons en voir en annamite, et elles rappellent les formes *chùi, chôi, giồi*, etc., qui sont énumérées dans le corps de l'article). A ces deux mots correspond en annamite *vén* 援 de *quét vén*, « balayer » ; peut-être *vẹn* 援 de *vẹn sạch*, « pur, propre » (voir cependant § 97d, forme *quyên*, au mot *vẹn*, le sens d' « intact, entier » qui dérive d'une autre idée »). Avec *t* final nous avons *quyết* de *quét quyết*, « balayer » ; — avec gutturale finale et dentalisation de l'initiale, on a 削, « râcler, gratter ; diminuer, ôter, priver de ; graver, raturer, écrire » (ce dernier sens est capital, car l'écriture semble avoir commencé par être en Chine de la gravure, des traits gravés au poinçon, et par là ce mot se rattache naturellement, par un autre embranchement, à la famille qui renferme *phiết, viết*, etc. Voir surtout *viết* dans le corps de l'article), s. a. *tước* (sur la correspondance de *ươ* : *uơ* : *uyê*, voir § 97, forme *quyên* ; et § 378 sqq., formes en *ươ*), c. *seuk, siu*, ch. n. *sio, siao*. *Tước*, avec le sens de « balayer » (*quét tước*, « balayer »), a donné en annamite *xuốc* et *xuộc* 啣, « balayer » (phonétique à finale *t* dans 啣). Avec finale *y* et palatalisation de la gutturale initiale, on a *rưới* de *quét rưới*, « balayer » ; peut-être aussi *chổi, chủi* 箒, « balai », lequel se rattache à 彗, « balai », s. a. *nhuế*, c. *wái, tsui, sui*, ch. n *wei, souei, chouei* ; à 帚, 箒, « balai », s. a. *trưu*, mais *chủy* dans ce cas, c. *chạu*, ch. n. *tcheou* (voir la discussion du cas, § 244, forme *chủi*).

(8) Dans ce dernier sens on a *quẹt quẹt*, « frotter avec bruit », qui a, dans *quẹn quẹt*, même sens, une forme à finale *n* ; *hộp thẽ quẹt*, « boîte de petits morceaux de bois pour

gọt 削, en Haut-Annam *khót*, « ràcler, raser ; enlever l'écorce avec un couteau, peler » (1).

劃, « tracer une ligne, rayer, poinçon », s. a. *hoạch*, c. *wak*; ch. n. *houa* ; — 畫, « tracer des lignes, dessiner, peindre ; tracer des caractères, écrire ; ligne, dessin, trait d'écriture », s. a. *hoạch* et *họa*, c. *wak*, *wá*, ch. n. *houe*, *houa* (2). — Avec la chute de la semi-voyelle labiale, *hoạch* donne en annamite *gạch* 磬, « tracer un trait, rayer » ; *gạc* 各, « rayer, rayer pour biffer, barrer, effacer » (3). En Haut-Annam ces deux mots ont la forme *kẹc*, « rayer, tracer un trait, biffer » (4).

---

frotter », c'est-à-dire boîte d'allumettes, qui a en Haut-Annam une forme *hòm quệch*, « boîte à frotter », où *quệch*, vu plus haut, a le sens de « frotter », et une forme *hòm kẹc*, « boîte à frotter, à gratter », où reparaît, avec le sens de « frotter », la forme que nous verrons plus loin avec le sens de « rayer, tracer une ligne ».

(1) Voir plus loin *vót* et *vot*.

(2) En annamite ces deux formes, l'une à finale *c*, (*k*) *ch*, pour *t*, l'autre à finale *a*, avec chute de la finale non accentuée *y*, semblent s'être spécialisées : la série de formes à finale *c*, *ch*, *gạch*, *gạc*, *kẹc*, *vạch*, *vẹc* (voir ci-dessous) a exprimé le sens de « rayer, tracer une ligne » ; la seconde série, *vẻ*, *vá*, exprime, ainsi que la série à finale *y* persistante, *hội*, *vẽ*, *vẻ*, le sens de « peindre, orné ».

(3) Remarquer *gạc mặt ra*, mot à mot « rayer le visage », par analogie avec *gạc tên*, *gạc chữ*, « biffer le nom, le caractère de quelqu'un » ; par extension « renvoyer, mettre à la porte » ; comparer avec le sens que nous avons vu pour 拂 *phất*, 撇 *phiết*, « rejeter, exclure, quitter, abandonner ». Nous avons donc peut-être ici le trait d'union qui unit le sens d' « effacer » au sens d' « exclure ».

(4) Voir plus loin *vạch*, *vẹc*. Nous voyons ici clairement les effets des lois diverses que j'ai signalées concernant les initiales et les finales.

Nous avons 畫, « tracer des lignes, dessiner, peindre, tracer des caractères, écrire, ligne, dessin, trait d'écriture », s. a. *hoạch* et *họa*, c. *wak*, *wá*, ch. n. *houa* ; — 繪, 繢, « peindre, peinture de diverses couleurs, tissu peint de diverses couleurs », s. a. *hội*, c. *fúi*, *úi*, *kwai*, *wát*, ch. n. *houei*. Ce dernier caractère est la forme à finale *y*, *hôi* = * *hway*, ou * *hwăy*. Le premier caractère est la forme à finale *t*. Cette finale s'est gutturalisée ou palatalisée dans toutes les formes chinoises ou sino-annamites, mais nous en voyons une trace dans la forme *wát* qu'a le caractère 繪 en cantonais. Nous pouvons donc établir la correspondance :

hôi = *hway*, * *hwăy*
hoạch = * *hwăt*.

La forme *họa* qu'a le caractère 畫 est une forme qui a laissé tomber la finale *y* (cf. § 81, forme *qua*, et § 435.)

Un mot qui se rattache directement à 繪, avec chute de la gutturale initiale et renforcement de la semi-voyelle labiale en consonne, est 斐, « orné, élégant, ornement », s. a. *phi* (pour * *phay*, * *phăy*), c. *fi*, ch. n. *fei*.

Les formes correspondantes à finale *n* sont, avec chute de la gutturale initiale et renforcement de la semi-voyelle en consonne, 文, « ensemble de lignes, dessin, ornement, orné ; caractère de l'écriture, etc. », s. a. *văn*, c. *man*, ch. n. *wen*.

Nous avons donc la correspondance :

hôi = *h* + *w* + *ă* + *y*
hoạch = *h* + *w* + *ă* + *t*
văn = *v* + *á* + *n*

拂, « frapper, secouer la poussière, épousseter », s. a. *hôt*, c. *fat*, ch. n. *hou*, *k'ou* (1).

Toujours avec les gutturales initiales, mais avec finale *y*, nous avons *ngòi* 𣍐, qui désigne quelque chose de « pointu », idée que l'on voit dans *ngòi ruôi*, « dard des mouches » ; *ngòi ong*, « dard des abeilles ». Ce mot désigne aussi « le pinceau » en poil, « le bout pointu » du pinceau ; il devait désigner jadis

---

On remarquera que la quantité de l'élément voyellaire est toujours la même.

Le traitement de ces mots en annamite est aussi très intéressant.

畫, s. a. *hoạch* et *hoạ*, nous donne, avec la forme *hoạ*, par chute de la gutturale initiale et renforcement de la semi-voyelle labiale, *vã*, « badigeonner, oindre, frotter » ; *vá*, « tacheté, bariolé, moucheté » (remarquer la correspondance des tons) ; — avec la forme *hoạch*, toujours avec chute de la gutturale initiale et renforcement de la semi-voyelle, *vạch*, « tracer une ligne ou des lettres avec les ongles ou la pointe d'un couteau », qui a une forme *vẹc* en Haut-Annam, et avec renforcement de la gutturale initiale et chute de la semi-voyelle, *gạch*, « tracer un trait, rayer » ; et *gạc*, « rayer, tracer un trait pour biffer », qui ont en Haut-Annam une forme *kẹc*, « rayer, biffer ».

Ces mots annamites rappellent, pour le sens, 劃, « tracer une ligne, rayer, poinçon », s. a. *hoạch*, c. *wak*, ch. n. *houe*. Et nous voyons comment l'idée de « rayer, tracer une ligne avec un poinçon » est unie intimement à l'idée de « dessiner, tracer une ligne avec de la couleur ».

繪, s. a. *hội* (= * *hwai*, * *hwăy*), correspond à l'annamite *vẽ*, « peindre, colorier, dessiner » (forme à finale *y* incluse ; la finale *y* reparaît dans la forme *vẽ vời*, même sens) ; et à *vẻ*, « de diverses couleurs, élégant ».

Nous avons donc les formes suivantes :

	Sino-annamite	Annamite
Finale *n* :	*văn* :	*ven, vên, viên*
Finale *t* :	*hoăch* :	*văch, vec* ; *găch, gac, kec*
Finale *y* :	*hôi* :	*với, ve*
	hoa :	*va*

Toutes ces formes sont signalées dans le corps de l'article, mais il était bon de les grouper dans un tableau d'ensemble.

J'ai fait entrer dans ce tableau les formes annamites *vẹn* de *vẹn vẽ*, « orné » ; *vện*, « tacheté, bigarré, moucheté » ; *viên* de *vẽ viên*, « dessiner, peindre, orné, fleuri », qui correspondent au sino-annamite *văn*.

(1) La forme cantonaise demanderait une forme sino-annamite * *hwât* ; les formes chinoises du Nord, des formes sino-annamites * *quất*, * *khuất*. *Hốt*, comme on le verra dans la 4e partie, § 448, est une forme à semi-voyelle vocalisée, pour * *hwât*. Les formes annamites correspondantes sont *phút* de *đánh phút phắt*, « frapper légèrement pour faire partir la poussière », que nous verrons § 129f. *Phút* correspond à *hốt*, comme *phút* 發, « moment, minute, soudain », correspond au s. a. 忽, « soudain, en un instant », s. a. *hốt*, c. *fat*, ch. n. *hou*. *Phút* est aussi une forme à semi-voyelle vocalisée, avec renforcement double, pour * *phwât* ou * *phwăt*. Avec chute de la semi-voyelle labiale, nous avons *phắt* de *phút phắt*. Voir §§ 446, 450. — Une autre forme annamite, avec semi-voyelle vocalisée et renforcement double, est *phủi* 撫, « épousseter, repousser », avec correspondance des finales *y* : *t*.

« le poinçon » dont on se servait pour « graver » les caractères ; il a été choisi pour rendre « la plume » métallique européenne (1).

繪, 繢, « peindre, peinture de diverses couleurs, tissu peint de diverses couleurs », s. a. *hội*, c. *fùi*, *úi*, *kwai*, *wát*, ch. n. *houei* (2).

Quơ 找, de *viết quơ quào ba chữ*, « barbouiller, griffonner quelques caractères » (3).

129 . — Ici devrait venir régulièrement une seconde série à semi-voyelle labiale initiale, comme dans les autres familles étudiées dans cet article. Mais la série manque presque complètement. Je n'ai trouvé que 溳, « enduire de mortier, souiller de boue », s. a. *uyễn*, c. (?), ch. n. *yuan*, *wan* (avec finale *n*), *wo* ; — 抉, « frapper avec un fouet, frapper », s. a. *wởng*, c. *yeung*, *yong*, ch. n. *yong* (4).

129f. — Une troisième série comprend les formes où la semi-voyelle labiale s'est renforcée en consonne labiale, *v*, *b*, *ph*, *m*.

1° *Renforcement en* v.

Finale *t* : *vớt* 拯, dans *vớt bọt*, « écumer » ; *vớt dầu*, « recueillir avec une cuillère l'huile qui surnage sur l'eau » ; *cái vớt*, « écumoire » (5) ; — *vớt* 伐, « couper, décapiter » (6) ; — *vạch* 畫, « rayer, tracer une ligne ou des lettres avec les ongles ou la pointe d'un couteau » (7) ; — *vạc* 鑿, « raboter, amincir, dégrossir, tailler en pointe » ; — *vọt* 捽, « raser, râcler, frotter », qui a une forme *vẹt* dans *vọt vẹt*, même sens ; — *vót* 揮, « tailler en pointe, amincir ; très haut » (8) ; — *vụt* 蹕, « sifflement du rotin, sifflement du

---

(1) Ce mot rentre par conséquent à la fois dans le groupe que nous verrons § 129f, à la note du mot *vót*, à sens de « pointu », et dans le groupe étudié dans la note du mot *viết*, à sens d' « écrire » Il montre comment ces deux idées principales sont connexes.

(2) Voir ci-dessus la note au mot *kẹc*.

(3) Par extension *làm quơ quào*, « faire vaille que vaille, à la hâte » ; *ăn quơ quào ba miếng*, « manger trois bouchées à la hâte ». Comparez *làm phứt*, « faire à la hâte », *ăn phứt*, « manger à la hâte » ; *ăn phay đi ba miếng*, « manger à la hâte trois bouchées » ; *ăn vày đi ba miếng*, même sens.

(4) La forme sino-annamite seule renferme la semi-voyelle labiale à l'état atténué, *ư*.

(5) Je range ce mot dans cette famille, à cause de 撇 *phiết*, qui a le sens d' « écumer » ; de même plus loin *vá* 播, « louche, cuillère, écumoire » ; mais il y a une autre famille de mots, peut-être apparentée à la famille étudiée ici, à laquelle *vớt*, *vá* semble aussi se rattacher : *vớt* 捋, « tirer de l'eau, pêcher », par extension, « sauver, délivrer, rendre service à quelqu'un » ; *vợt* 簻, « truble, épuisette pour prendre les poissons ».

(6) Comparer plus loin *phứt*, 剕 *phất*, 伐 *phạt*, « couper, abattre ».

(7) Ce mot a, en Haut-Annam, une forme *vẹc* ; comparez plus haut *hoạch*, *gạch*, *kẹc*, *quẹt*.

(8) Les sens de ce mot, ainsi que de *vạc*, ci-dessus, rentrent dans la famille, et nous touchons à un groupe connexe qu'il est bon de signaler à part. Les diverses lois phonétiques y jouent leur rôle habituel. Au point de vue sémantique, on peut « râcler » un objet, non seulement pour le rendre « mince » ou « poli », mais aussi pour le rendre « pointu ». Les divers

mots à sens de « pinceau, écrire, graver, traits gravés ou peints », etc., impliquent aussi l'idée de quelque chose de « pointu ». Au point de vue phonétique on a :

1° *Gutturale initiale.* Finale *t* pure, ou gutturalisée, ou palatalisée : *hoắt* de l'expression *nhọn hoắt*, « très pointu » [Voir plus loin *vắc* de *nhọn vắc*, « très pointu », qui est une autre forme avec renforcement de la semi-voyelle et gutturalisation de la finale *t*] ; — 劃, « alène, poinçon », s. a. *hoạch* (on l'a vu plus haut, ce mot a aussi le sens de « graver, rayer », etc., que je laisse de côté).

Finale *n*, pure ou labialisée : *ngọn* 荒, « pointe, sommet » (*ngọn dao*, « pointe du couteau » ; *ngọn cây*, « sommet de l'arbre » ; renferme la semi-voyelle labiale labialisée, ainsi que tous les mots en *on*, *ot* qui suivent) ; — *kim* 針, « aiguille » (forme annamite de *châm*, ci-dessus ; cf. § 239, forme *chuôi*).

Finale *y* incluse : 鐫, « poinçon », s. a. *huệ* (pour **hwai*).

2° *Semi-voyelle labiale initiale.* Les formes manquent.

3° *Labiale initiale.* Finale *t*, pure ou gutturalisée : *vót* 撵, « tailler en pointe, amincir », « très haut » dans *chót vót*, « pointu, très haut, pic » (a une forme *chon von*, même sens ; remarquer la spécialisation de sens entre *vạt*, « râcler pour rendre lisse ou mince », et *vót*, « râcler pour amincir » ; le premier a les formes *gọt*, en Haut-Annam *khót*, « râcler, raser, peler ») ; — *vắc* de *nhọn vắc*, « très pointu » (voir plus haut *hoắt*).

Finale *n*, pure ou gutturalisée : *von* 文, « pointu, effilé » (a une forme *vót* ; voir *vót* ci-dessus) ; — *mỏn* de *thỏn mỏn*, « qui décroit, qui décline, qui ne prospère pas » (sens figuré, tiré de « qui finit en pointe, qui va en diminuant ») ; — 鋒, « pointe d'une arme, pointu », s. a. *phong*.

4° *Palatale initiale.* Finale *t*, pure ou labialisée : *chót* 啐, « extrémité, cime, pointe » (*chót vót* et *chon von*, « escarpé, à pic, très élevé ») ; — *chóp* 鬏, « sommet, pointe » ; — 錣, « alène, aiguille, poinçon, pointu », s. a. *chuyết* (doit avoir aussi une forme *chuy*, d'après les formes chinoises, c. *chüt*, ch. n. *tchouo*, *tchouei* ; doit être considéré d'un côté comme étroitement apparenté à l'annamite *chót*, *chon*, avec le sens de « sommet, pointu », de l'autre, avec le sens de « alène », comme la forme à finale *t* correspondant à *chuỳ*, *truỳ*, ci-dessous).

Finale *n* pure ou labialisée : *chon* 墩, « élevé, à pic » (voir ci-dessus *chót*) ; — *chỏm* 鬏, « pic, sommet, cime » (correspond exactement à *chóp* ci-dessus ; *chóp* est produit par la labialisation de la finale de *t*, *chỏm* par la labialisation de la finale de *chon*) ; — 針, « aiguille », s. a. *châm*, dont la forme annamite est *kim* vu plus haut ; *rọn* 畝, « aigu » (forme tonkinoise pour *nhọn*, plus bas ; laisse supposer une forme **dọn*).

Finale *y* : 錐, « alène, poinçon, pointu », s a. *chuỳ*, *truỳ* (*chuỳ* est pour **chwai*, ch. n. *tchouei* ; ce mot est la forme à finale *y* de *chuyết* vu plus haut) ; a donné en annamite : *giùi*, *dùi*, en Haut-Annam *chùi* 錐, « alène, poinçon » (non « pointu », ce sens ayant été spécialisé par la forme à finiale *n*, *nhọn*, *chon*, ou à finale *t*, *chót*) ; — 嘴 « pointu » (d'après EITEL et AUBAZAC), s. a. *chuỷ*.

5° *Dentale initiale, Finale t : đót* 樸 « *aiguillon* » ; — *đọt* 葖, « *cime d'un arbre, d'une tige* » ; — *thót* 嚨, « *qui se termine en pointe* » (*a une forme thỏn, ci-dessous*).

Finale n pure ou labialisée : nhọn 畝, « *pointu* » (*voir chuỳ, hoắt, vắc, rọn*) ; — *thỏn* 村, « *pointu* » : — *thon* 忖, « pointu » (a une forme *thót*, qui a cause du ton, correspond plutôt à *thỏn* ; comparez *thon thon đuôi chuột*, et *thót đuôi chuột*, « qui va en diminuant, *pointu (comme une queue de rat* ») ; — 鐫, « *alène, poinçon* », s. a. *thuyên*, *tiêm* ; — 尖, « pointu, aigu » s. a. *tiêm*, (remarquer 肖尖, « tailler en pointe » *tước tiêm*, où le mot *tước* a le sens de « râcler » pour « amincir, rendre pointu »).

Finale *y* pure ou incluse : *dùi*, « alène » (voir *chuỳ*, *giùi*, plus haut) ; — 銳, « aigu, pointu ; esprit aiguisé et perspicace », s. a. *nhuệ* ; — 睿, « esprit penétrant », s. a. *duệ*, *tuệ*, *ruệ*

Cette famille a des points de contact avec une famille que nous verrons § 239, forme *chuôi*.

vent » (1) ; — *vứt* de *đánh vi vứt*, « donner les verges » (2) ; — *viết* 曰, « écrire » (3).

---

(1) A une forme à finale *n* dans *vùn vụt* ou *vụt vụt*, même sens.

(2) *Vi*, pour * *vay*, est une forme à finale *y*. On a aussi *đánh phi phứt*, ou *phi phụt*, même sens. Mais ces mots pourraient se rattacher à la famille *quơ*, § 155, à sens d' « agiter ».

(3) Ce mot se rattache intimement à 筆, « style, pinceau, écrire », s. a. *bứt*, dont il est la forme annamite.

En sino-annamite et en annamite, l'idée d'« écrire » et les idées connexes se rattachent étroitement aux idées de « tracer un trait avec un pinceau », « tracer un trait avec un poinçon », « graver », « racler ». Au point de vue historique, voir, sur la famille, *Les livres chinois avant l'invention du papier*, par Edouard Chavannes, dans *Journ. Asiat.*, janvier-février 1905.

Au point de vue sémantique, il faut remarquer que plusieurs mots désignent à la fois et « l'acte » de l'écrivain, et « l'instrument » dont il se sert, et « le résultat » de son acte, tandis que d'autres se spécialisent à l'un de ces divers sens.

Au point de vue phonétique, nous avons une famille de formes évoluant toujours d'après les mêmes lois des initiales ou des finales :

1° *Gutturale initiale.* Finale *y* pure ou incluse : *ngòi* 𣐈, « bout du pinceau ; touffe de poils du pinceau ; plume en fer » (semi-voyelle labiale vocalisée pour * *ngwai* ; pourrait se rattacher au groupe vu plus haut, au mot *vọt*, à sens de « pointu ») ; d'ailleurs, on l'a vu, l'idée d' « écrire » se rattache étroitement à l'idée de quelque chose de « pointu » ; — 契, « fiche de bois ou de bambou sur laquelle on faisait des entailles pour noter les contrats ; contrat par encoches, contrat par écrit », s. a. *khế*, c. *k'ai*, *k'at*, *kat*, *k'it*, *sit*, ch. n. *k'i*. Au point de vue sémantique, il se rattache étroitement au sens de « racler » ; le *khế* est un morceau de bois ou de bambou « raclé, aminci », pour y « graver », plus tard y « écrire », un contrat. Au point de vue phonétique, remarquer les formes cantonaises à finale *t*, qui amènent des formes sino-annamites * *khất*, * *cất*, * *khit*, * *khiết*.

Finale *n* : 券, « tablette ou fiche de bois entaillée et servant de contrat ; contrat par encoches, contrat par écrit », s. a. *khoán*, c. *k'ün*, *hün*, ch. n. *k'iuan* (laisse supposer une forme sino-annamite * *khuyên*).

Finale *t* : 刿, 鍥, « inciser, graver », s. a. *khiết*, c. *k'it*, *k'ai*, *sit*, ch. n. *k'ie*, *k'i*. — Remarquer que la forme cantonaise *k'ai* laisse supposer une forme sino-annamite * *khái*, *khế*. — Ces trois formes *khế* (pour * *khay*), *khoán*, *khiết*, sont au fond trois formes d'un même mot à finale *y*, *n*, *t*. Les formes * *khit*, * *khiệt* pour *khế*, * *khuyến* pour *khoán*, * *khái*, * *khế* pour *khiết*, que j'ai signalées, formes amenées par les diverses formes chinoises, établissent le fait. La forme *khoán* a seule gardé la semi-voyelle labiale, qui est tombée dans les formes *khế* et *khiết*. Au point de vue sémantique, les formes à finale *y* et *n*, *khế*, *khoán*, se sont spécialisées au résultat de l'acte, soit « le contrat », et la forme à finale *t*, *khiết*, à l'acte lui-même, « graver, inciser », bien que le caractère 契 soit employé parfois pour 鍥, avec le sens de « graver ».

2° *Semi-voyelle labiale initiale.* Les formes manquent.

3° *Labiale initiale.* Finale *y*, pure ou incluse : 牌, « tableau, écriteau, billet », s. a. *bài*. Ce mot paraît se rattacher intimement à l'annamite *bài* 排, « composition littéraire » ; une autre forme annamite à finale *y* incluse est *vé* 圍, « pièce de poésie, composition littéraire », et *vé* 圍, « planchette, tablette, écriteau, poteau indicateur » ; *vé* 帢, « billet, écrit, papier ».

Ve est pour * *vai*. Au point de vue sémantique, le sens de « planchette, tableau » se rattache à l'idée de « racler », morceau de bois « raclé » et « aminci » ; point de contact par conséquent avec 板, « planche », s. a. *bản*, an. *ván*, que nous verrons dans un groupe à part,

plus loin, note au mot *bài*. — 碑, « pierre inscrite dressée comme souvenir, inscription sur pierre, stèle », s. a. *bi*, c. *pi*, ch. n. *pei*, *pi* ; la forme annamite est *bia* 碑, même sens, avec développement d'un *a* final non accentué. (Remarquer que la forme chinoise du Nord *pei*, de 碑, suppose une forme sino-annamite * *bay* ou * *băy*. Au fond 牌, s. a. *bài*, an. *vé* ; et 碑, s. a. *bi*, an. *bia*, sont deux formes du même mot, mais l'une s'est spécialisée à « planchette gravée, inscription sur planche », la seconde à « pierre gravée, inscription sur pierre »). — Une autre forme annamite de 牌, s. a. *bài*, est *vở* 碼, « tablette à écrire ; papiers écrits ; livres » (au point de vue sémantique, remarquer *sách vở*, « livres » ; au point de vue phonétique, cette forme a dû être produite par chute de la finale *y*, ou par correspondance *i* : *ơ* ; cf. 153b, note, forme *quơ* ; § 126, forme *quây*) ; — *phảy* « trait de pinceau en forme de virgule ; trait de pinceau en général ». (Voir plus bas *phiết*, *phết*).

Finale *n*, pure ou gutturalisée : 文, « linéament, raie, trait, dessin ; caractère d'écriture, mot ; pièce écrite, littérature », s. a. *văn*, c. *man*, ch. n. *wen*. [Si l'on considère ses sens divers, ce mot se rattache soit à *hoạch*, « graver », que l'on vu dans le corps de l'article, soit à *bài*, vu ci-dessus, à *khoan*, vu ci-dessus.] — 篇, « tablette ou fiche pour écrire ; pièce écrite ; chapitre », s. a. *biên*, c. *p'in*, ch. n. *p'ien*. Le sens de « chapitre » provient d'un contact avec 編, « lier ensemble », par extension « paquet de fiches écrites liées ensemble et formant un chapitre », s. a. *biên* ; se rattache, avec ce sens, à la famille *quyên*, § 97 ; — 板, 版, « planchette pour écrire, pièce écrite, contrat, registre », s. a. *bản* ; — 方, « petite tablette en bois pour écrire » s. a. *phương*. (Ces deux mots se rattachent à *bài*, vu plus haut, mais aussi à un groupe que l'on verra plus loin, note au mot *bài*.

Finale *t* : 撇, « trait de pinceau en forme de virgule », s. a. *phiết*, * *bai*, * *phi*, c. *p'it*, *pit*, *pai*, ch. n. *p'ie*, *pi*. (La forme annamite de ce mot est *phết*, « coup de pinceau » ; et une autre forme à finale *y* est *phảy*, « coup de pinceau », vue plus haut. Cette forme *phảy* est amenée par les formes chinoises à finales *y*, *pai*, *pi*, qu'a le caractère 撇 ; c'est un témoin que ce mot avait originellement deux formes, l'une à finale *t*, l'autre à finale *y*) ; — 筆, « style en bois ou en bambou dont on trempait la pointe dans le vernis ou l'encre pour écrire » (peut-être « style en fer pour graver les caractères ») ; « pinceau en poils » ; « écrire, peindre », s. a. *bút*, c *pat*, *pit*, ch. n. *pi*. La forme annamite amenée par la forme cantonaise *pit* est *viết* 曰, « écrire, pinceau ». (Remarquer, au point de vue phonétique, que la forme cantonaise *pat* devrait amener une forme sino-annamite * *bất* ; or nous verrons § 446, que la forme *bút* est une contraction d'une forme * *buất*, soit * *bwất*, dont la semi-voyelle s'est vocalisée dans la forme sino-annamite *bút*, tandis qu'elle est tombée dans les formes chinoises *pat*, *pit*, *pi*, et dans la forme annamite *viết*. M. Chavannes, dans l'article sus indiqué, cite des textes qui nous donnent des formes dialectales anciennes de ce mot. On a 不律, s. a. *bất luật*, c. *pát lụt*, ch. n. *pou liu*. Ces deux caractères nous donnent, d'après les règles de la prononciation figurée en chinois, une forme * *buất*, *bwất*, que nous avons vu être la forme constituante de *bút*, et d'ailleurs la prononciation cantonaise *pat lut*, ainsi que la prononciation du Haut-Annam *bất lụt*, nous donnent la forme *bút*, forme contractée de * *buất*, * *bwất*. On a encore 弗, s. a. *phất*, c. *fat*, ch. n. *fou* ; la prononciation *phất*, *fat*, nous amène la forme * *bất*, c. *pat*, que nous avons vu être la forme sans la semi-voyelle labiale de *bút*, * *buất*, * *bwất*. Nous avons aussi 聿, s. a. *duật*, *dụt*, c. *lut*, ch. n. *iu*, qui semblent indiquer une forme amenée par la dentalisation ou la palatalisation de l'initiale).

4° *Palatale initiale* Finale *n* : 簡, « fiche en bambou sur laquelle on écrivait ; pièce écrite ; écrire », s. a. *giản*, c. *kan*, ch. n. *kiên*. (Ce mot n'est qu'une forme de 券, s. a. *khoán*, vu plus haut, qui a laissé tomber l'aspiration et la semi-voyelle labiale et a palatalisé la gutturale initiale).

5° *Dentale initiale*. Finale *y* incluse ou tombée : 書, « écrire, écriture, pièce écrite, livre, copiste », s. a. *thơ*, c. *shū*, ch. n. *chou*. En annamite le mot a un sens spécialisé, *thơ* 書, « missive, lettre », (s'explique comme *vở*, plus haut, par la chute de la finale *y* ; a aussi le sens de « pièce écrite, livre », et semble se rattacher, à cause de la forme tonkinoise *thư*, à 詩,

Vết, *vít* 疝, « tache, souillure; traces d'une ancienne plaie, plaie » ; — *vệt* 越, « tache, souillure des habits, des meubles » (1).

Finale *y* : *vấy* 泙, « salir, sali, tacher avec un liquide », rattaché directement à *vết* ; le mot a une forme *vá*, dans *vấy vá*, même sens, produite par la chute de la finale *y* ; — *vày* 撑, « user par le frottement, polir » (2), qui a une forme à finale *y* incluse dans *vê* 潙, « polir, limer, perfectionner », et une forme à finale *t*, *vuốt*, dans *vê vuốt*, même sens (3); — *vã* 黽, « oindre, badigeonner, frotter » (4) ; — *vả* 梠, « racler, raboter, dégrossir avec la hache » ; — *vá* 播,

---

« pièce de vers, poésie », s. a. *thi*) ; — *thẻ* 符, « fiche ou tablette pour inscription ; étiquette ». Voir plus haut *vè*. — On rangerait difficilement dans la famille au point de vue phonétique, 寫, « écrire, dessiner », s. a. *tả*, c. *se*, ch. n. *sie*.

Finale *t*, pure ou gutturalisée et palatalisée : *nét* 涅, « raie, trait de pinceau en général ; traits du visage » (forme voisine de *phiết*, *phết*, *phảy*, plus haut) ; — 牘, « tablette pour écrire, pièce écrite, cahier, livre, écrire », s. a. *độc*, c. *tuk*, ch. n. *tou* (*độc* est pour * *đwăc*, * *đwâc*, voir plus loin § 446 sqq. : comparer par conséquent avec *tước*, *tạc*, ci-dessous) ; — 削, « raturer un écrit sur fiche de bambou en grattant », s. a. *tước*, c. *seuk*, *siu*, *shau*, ch. n. *sio*, *siao* (n'aurait que ce sens d'après M. Chavannes, *loc. laud.* ; d'après d'autres, aurait le sens de « graver des traits, des lettres avec un style en fer, écrire ». En tout cas, il montre comment l'idée d' « écrire » est liée à l'idée de « gratter, graver ») ; *tước* renferme la semi-voyelle labiale à l'état atténué, rendue par *ư* ; un mot sans la semi-voyelle est 鑿, « ciseau, graver, percer », s. a *tạc*, *tsok*, *tsuk*, *tsò*, *ts'ò*, ch. n. *tso*, *tsao*. (La forme cantonaise *tsuk* appelle une forme sino-annamite * *tộc*, pour * *twăc*, * *twâc*, ce qui nous amène à *tước* et à *độc*, plus haut). — 策, « tablette ou fiche en bambou pour écrire ; pièce écrite, livre, écrire », s. a. *sách*, c. *ch'ak*, ch. n. *tch'e*. (En annamite le mot a seulement le sens de « livre » ; les caractères 冊, 筴, s. a. *sách*, ont le même sens. — Remarquer que la phonétique 冊 entre dans le caractère 刪, « gratter, effacer », s. a. *san*, c. *san*, ch. n. *chan*, ce qui fait que nous devons voir dans ce mot *san* une forme à finale *n* apparentée à *sách*, *tước*, *tạc*, etc., où le *c* (= *k*), *ch* final représente un ancien *t* correspondant à *n* de *san*).

Un certain nombre de mots à sens de « planche écrite », sont énumérés p. 449, note 7. Voyez surtout les mots sino-annamites *bản*, *biên*, *phái* ; — *chất*, *trát* ; — *tề*, *điệp*, *thiệp* ; et les mots annamites *bội*, *bè*, *vai*.

(1) La filiation sémantique entre « frotter, enduire, mettre une couche de, barbouiller, salir, tache », est assez naturelle. Les « taches », les « éclaboussures » sont comme des « coups de pinceau » jetés sur un habit. Comparez *quết*, vu plus haut, qui a le sens de « battre, pétrir, broyer, frotter de », mais aussi le sens de « sali » dans *áo quết bùn*, « habit barbouillé, sali, taché de boue », et qui est alors une forme de *vết* ; comparez plus loin *trây*, « enduire » et aussi « salir ». *Vết* paraît être aussi apparenté étroitement à *bết*, « frotter de », *phất*, enduire de », avec le sens de « sali, boue », voir plus loin le groupe *vấy*, *nẩy*, *nê*, *nề*, *lẩy*, *lầy*, *lấm*, *bùn*.

(2) Ce mot se rattache à *ma*, *mai*, voir plus loin.

(3) Pour *vuốt*, « caresser », avec forme à finale *y* incluse dans *vuốt ve*, même sens, voir § 46, forme *vuốt*. Ces mots se rattachent étroitement à la famille.

(4) Ce mot se rattachent à 畫, s. a. *hoạ*, vu plus haut. Chute de la finale *y*. Remarquer la phonétique choisie pour rendre le mot 尾, s. a. *vĩ*, ce qui fait supposer une ancienne forme * *wai*, * *vai*.

tacheté, moucheté, bariolé » (1); — *vẻ* 啟, « dessiner, peindre » (2): ce mot, ainsi que *vẻ*, « peint de diverses couleurs, orné, élégant, traits du visage, air, mine » (3), sont la forme annamite de 繪, 繢, « peindre, peinture de diverses couleurs, tissu peint de diverses couleurs », s. a. *hội* (4).

Finale *n*. 抆, « essuyer, frotter, enduire, mettre une couche de chaux », s. a., *vẫn*, c. *man*, ch. n. *wen*; — 文, « ensemble de lignes, dessin, ornement, orner, ce qui perfectionne le corps ou l'âme, élégant, beau, veines du bois; — caractère d'écriture, mot, pièce écrite, livre, littérature », s. a. *văn*, c. *man*, ch. n. *wen*; — 紋, « raie, strie, ride; ornement, tissu à fleurs », s. a. *văn*; c. *man*, ch. n. *wen*; — *vằn* 彣, « tacheté, moucheté, bigarré; sale » [voir ci-dessous *vẹn*]; — *vân* 雲 « veines de bois » (5); — *viên* de *vẽ viên*, « dessiner, peindre; orné, fleuri »; — *vẹn* 㝡, « tacheté, moucheté, bigarré [voir *vá* ci-dessus], sale [voir *vấy* plus haut] »; — *vẹn* 援, *vẹn vẽ*, « orné, disposé avec élégance »; — *vén* 援 de *quét vén*, « balayer »; mais probablement aussi avec le sens d' « arranger, disposer élégamment ».

2° *Renforcement en* m.

抹, frotter, polir, essuyer, effacer, raturer une lettre; couvrir d'un enduit, oindre; effleurer », s. a. *mạt*, c. *mút*, *mát*, ch. n. *mo*; — 摩, « frotter, essuyer, effacer, polir, broyer par le frottement », s. a. *ma*, c. *mo*, *mi*, ch. n. *mo*; — 磨, « frotter, polir, aiguiser, broyer par le frottement, moudre, s. a. *ma*, c. *mo*, ch. n. *mo* » (6); — 鏝, « crépir, truelle », s. a. *man*, c. *mún*, ch. n. *man* » (7); — *mái* 厧, « partie plate de la rame, palette » (8); — *mai* 鍬, « grosse bêche plate ».

---

(1) Même remarque que ci-dessus.

(2) Remarquer la phonétique à finale *y*, 尾, s. a. *vĩ*.

(3) Pour ces derniers sens, comparer plus loin *nét*.

(4) *Hội* est pour * *hwai*; il a donné *ve*, pour * *vai*, comme § 11, on a vu *khoái* donner *vẻ*, « joyeux ». Voir § 129d, la note au mot *kẹc*.

(5) Paraît se rattacher à cette famille, à cause du sens de 文; cependant à cause du sens « ondulé », « semblable à des nuages », pourrait se rattacher à la famille *quyên*, § 97, ou à la famille *hun*, § 78.

(6) Au point de vue sémantique, ces mots peuvent se rattacher à la famille *quai*, § 111, avec le sens de « frotter en tournant, broyer en tournant ». Au point de vue phonétique, il faut remarquer que la forme *ma* est une forme ayant laissé tomber la finale *y*; la comparaison avec *mạt*, ci-dessus, le prouverait suffisamment, ainsi que la forme *mi* que nous voyons en cantonais pour 摩; mais nous avons une preuve certaine du fait dans les formes annamites correspondantes qui ont conservé la finale *y*: *mài* 捚, « broyer par le frottement, délayer en frottant, moudre »; *mài* 埋, « user par le frottement, aiguiser ». Voir §§ 427 et 435. Une forme à *v* initial est *vày* 㩳, « broyer, user par le frottement », qui, par la nature brève de la voyelle, *vay* = *văy*, semble rendre plus exactement la forme primitive du mot. Une autre forme avec gutturale initiale et chute de la semi-voyelle labiale est 剴, « frotter, aiguiser », s. a. *khai*, c. *koi*, *hoi*, *ngoi*, ch. n. *kai*.

(7) La forme annamite est *bay*, que nous verrons plus bas spécialisée au sens de « truelle ». Voir plus bas *nê*, *nề*.

(8) Se rattache au groupe que l'on énumèrera ci-dessous, note au mot *bài*. Comparer plus loin le mot *bê*, « palette », qui est une forme à finale *y* incluse.

3° *Renforcement en* b.

Finale *t* : 捌, « frapper, battre », s. a. *bát*, c. *pát*, ch. n. *pa* ; — 撮, « frapper légèrement, bruit de coups », s. a. *bạc*, c. *pok*, *p'ok*, *p'uk*, ch. n. *p'o* » (1) ; — 剝, « racler, enlever l'écorce ou la peau », s. a. *bác*, c. *pok*, *puk*, *mok*, ch. n. *po* (2) ; — peut-être 簿 « registre cahier, tablette », s. a. *bạc*, *bộ*, c. *pò*, *pok*, ch. n. *po*, *pou* ; — 筆, « pinceau, peindre, écrire ; trait fait avec le pinceau », s. a. *bút*, c. *pat*, *pit*, ch. n. *pi* (3) ; — *bết* 墾, « essuyer » par exemple une palette, « frotter de » (4) ; — sans doute par extension de sens du dernier mot, *bết* 別, *bệt* 墾, « adhérent, se coller, s'attacher à, comme un enduit, une couche de peinture » (5).

Finale *y* : *bay* 趨, « truelle », qui est une forme de 鏝, s. a. *man*, « truelle ». Une autre forme du même mot est *bè* 陂, que les dictionnaires traduisent par « férule, aviron, rame », mais qui désigne aussi en Haut-Annam une « truelle » de bois sur laquelle les maçons déposent une provision de mortier qu'ils prennent peu à peu avec la truelle de fer (6). — 牌, « inscription sur planche, écrit au, étiquette », s. a. *bài*, c. *p'ái*, ch. n. *p'ai* ; — en annamite a la forme *bài* 排, qui s'est spécialisée au sens de « composition littéraire, devoir écrit » (7) ; — 碑, « inscription sur pierre, stèle », s. a. *bi*, c. *pi*, ch. n. *pei*.

---

(1) Voir les mots *vút*, *phút*, « sifflement du rotin ». Le sens de frapper se rattache plus naturellement à la famille *quơ*, § 155d, où voir le mot 扒, « battre », s. a. *bát*.

(2) La forme cantonaise *mok* appelle la forme annamite *vót*, *vọt*, et les formes annamites *gọt*, *khót* que nous avons vues plus haut. Les dialectes annamites, ici comme au mot précédent, ont gardé la finale *t* qui a été gutturalisée dans les dialectes chinois et en sino-annamite.

(3) Voir ci-dessus la note du mot *viết*.

(4) Comparez *bết miếng trầu*, et *quệt miếng trầu*, *quệch miếng trầu*, « enduire de chaux une bouchée de bétel ». Nous avons ici une preuve évidente de l'identité de la finale *ch* (ou *č*) avec la finale *t*. En effet, le caractère choisi pour rendre le mot *bết*, à finale *t*, est 墾, en sino-annamite *bích* avec finale palatalisée ; et nous avons vu par ailleurs que le caractère choisi pour rendre le mot *quệch*, à finale palatalisée, est 橘, qui se prononcerait en sino-annamite, s'il existait, * *quất*, * *quyết*, avec la finale *t*. C'est une preuve évidente de la confusion entre les deux finales, confusion dans l'écriture qui n'a pu provenir que d'une confusion dans la prononciation, c'est-à-dire de l'identité.

(5) Voir plus loin *bén*, « aiguisé » et « adhérer à ».

(6) Originairement ce mot *bè* a un sens de « planchette », qui reparaît dans tous les sens spéciaux cités ci-dessus, et se rattache par là à s. a. *bài*, ci-dessous ; à *vè*, *vé*, « planchette, écriteau » ; il se rattache aussi à *mái*, « partie plate de la rame », vu plus haut. Pour la filiation de l'idée de « planche, planchette », à l'idée de « râcler », voir la note au mot *bài*.

(7) Nous avons vu au mot *viết*, note, un certain nombre de mots à idée de « planche », qui se rattachent à cette famille. Il est bon de réunir ici les mots de cette famille connexe. Au point de vue sémantique, une planche a été obtenue primitivement en « taillant » avec une hache, en « raclant », en « amincissant » une pièce de bois de la grandeur voulue ; ou bien, comme le font encore de nos jours les bûcherons annamites pour les pièces très grosses, en « fendant », « taillant », « divisant » avec la hache un tronc d'arbre en deux « parties » que l'on « raclait » ensuite pour les « amincir » ; puis on a « divisé » une pièce de bois quelconque, avec la scie. Tous ces sens sont exprimés, souvent conjointement, par des mots de la famille.

Le « produit » de l'acte, c'est-à-dire la « planche », et un « emploi » accidentel de la planche, c'est-à-dire l'idée de « planche écrite, pièce écrite, livre, écrire », sont exprimés par d'autres mots de la famille.

On a donc en sino-annamite : 券, « planchette, contrat écrit sur une planchette, pièce écrite », s. a. *khóan*, c. *hün*, ch. n. *k'iuan* ; — 劂, « diviser, fendre », s. a. *khoách*, * *khoang*, * *quang*, c. (?), ch. n. *k'ouang*, *k'ouo* (la finale palatale *ch* est pour la dentale *t*, comme le prouve la forme à finale *n*, *ng*) ; — 劃, « fendre, diviser », s. a *hoạch*, c. *wák*, ch. n. *houo*. (Comparer le mot 劃 *hoạch*, « rayer, tracer une ligne », qui a aussi le sens de « fendre, diviser », c'est-à-dire qu'il n'y a peut-être qu'un seul mot, rendu par deux caractères différents, ayant les deux significations « rayer » et « diviser » ; d'ailleurs EITEL dit que les deux caractères sont pris l'un pour l'autre et donne les deux sens à la fois) ; — labiale initiale : 別, « diviser », s. a. *biệt*, c. *pit*, ch. n. *pie* ; — 辨, 辨, « diviser, moitié », s. a. *biện*, c. *pin*, ch. n. *pien* (c'est la forme à finale *n* du mot précédent à finale *t*) ; — 剝, « fendre, diviser ; racler, amincir », s. a. *bác*, c. *pok*, *mok*, ch. n. *pouo* (*k* final, par gutturalisation de la dentale) ; — 版, « diviser » ; planche, tablette écrite ; contrat ; pièce écrite, registre », s. a. *bản*, c. *pán*, *p'án*, ch. n. *pan* ; — 板, même sens, s. a. *bản*, c. *pán*, ch. n. *pan* ; — 榜, « planchette, écriteau », s. a. *bản*, c. *pong*, ch. n. *pang* ; — 半, « diviser, moitié », s. a. *ban*, c. *pún*, ch. n. *pan* ; — 扁, « inscription horizontale sur planche disposée sur une porte », s. a. *biển*, c. *pin*, ch. n. *pien* ; — 牌, 牌, « planche ; planchette écrite, écriteau », s. a. *bai* ?, *bôi* ?, c. *pui* ?, *p'ui* ?, ch. n. *p'ei*, *pei* ; — 牌, « planchette écrite ; écriteau ; billet », s. a. *bài*, c. *p'ái*, ch. n *p'ai* ; — 栰, « tablettes sur lesquelles on écrivait ; racler ce qui a été écrit sur une tablette », s. a. *phái*, c. *fi*, *púi*, *p'ui*, ch. n. *fei* (c'est la forme à finale *y* correspondant à *bản*, ci-dessus ; voir plus bas *vé*) ; — 片, « diviser ; planche, plaque », s. a. *phiến*, c. *p'in*, ch. n. *p'ien* ; — 牉, « diviser, moitié », s. a. *phán*. c. *p'ún*, ch. n. *p'an* ; — 判, « diviser, moitié », s. a. *phản*, c. *p'un*, ch. n. *p'an* ; — 分, « diviser, partie », s. a. *phàn*, *phận*, c. *fan*, ch. n. *fen* : — 方, « petite tablette en bois pour écrire », s. a. *phương*, c. *fong*, ch. n *fang* ; — 剝, « enlever l'écorce ; fendre, diviser », s. a. *phi*, c. *p'i*, ch. n. *p'i* ; — 剕, « racler, peler, dégrossir avec une hache, tailler, fendre », s. a. *phê*, c. (?), ch. n. *p'i* ; — avec palatalisation de la gutturale ou dentalisation de la labiale initiale : 劃, « convention écrite sur une planchette », s. a. *chất*, c. (?), ch. n *tche* ; — 札, « tablette en bois ; tablette où l'on écrivait un ordre ; ordre », s. a. *trát*, c. *chat*, ch. n. *tcha* ; — 劗, « racler, amincir, couper par tranches », s. a. *thiển*, c. (?), ch. n. *p'ien* (nous avons ici un exemple de la dentalisation de la labiale en sino-annamite ; voir plus loin dans le texte 鞭, *tiên*) ; — 劑, « convention écrite sur une tablette », s. a. *tễ*, c. *tsai*, ch. n. *tsi* ; — 牒, « tablettes écrites ; pièce écrite, cahier, livre », s. a. *độc*, c. *tuk*, ch. n. *tou* (*c* final ou *k*, est pour la finale régulière *t*) ; — 牒, « tablettes sur lesquelles on écrivait ; missive », s. a. *điệp*, c. *tip*, ch. n. *t'ie* (*p* final est pour *n*, par l'intermédiaire d'une finale *m*) ; — peut-être 帖, « billet écrit, carte », s. a. *thiệp*, c. *t'ip*, ch. n. *t'ie* (la phonétique est à finale *n* ou *m*).

En annamite on a une famille moins riche : *phàn* « séparer, diviser », et *phần*, « partie », ne sont que des formes de 分, s. a. *phàn*, *phận*, vu plus haut ; mais on a peut-être une forme archaïque à semi-voyelle labiale précédée de la gutturale, dans *quàn chia* ou *phân chia*, « diviser », où *quàn* ne paraît pas correspondre à 均, s. a. *quân*, « égal, parties égales » ; — *ván* 版, « planche » (forme annamite de 版, s. a. *bản*, « planche ») — *phản* 版, « estrade en planches » ; — *phên* 旛, « cloison » (?) ; — peut-être *tấm* 牉, numéral des planches, des choses plates, des morceaux, etc. (*m* final correspond à *p* de 牒, s. a. *điệp*, vu plus haut ; rapprocher 葉, « feuille », s. a. *diệp*, c. *ip*, *tip*, ch. n. *ie*) ; — avec *y* final pur ou modifié en *σ* (cf. § 153, forme *quơ*), ou *e* (cf. § 131, forme *que*, et plus haut dans le corps de l'article, au mot *hoạch*, *hoa*, la note au mot *việt*), on a *bài* 排, qui est le mot 牌, s. a. *bài*, vu plus haut, mais s'est spécialisé au sens de « composition écrite » et dont une autre forme est *vé*, ci-dessous ; — peut-être *bội* 倍, « pièce de comédie », qui a une autre forme *bè* 笩, pour * *bài*, dans *bội bè*, « pièce de comédie » ; la forme * *bài* pour *bè*, que

pi ; a, en annamite, la forme *bia* 碑 (avec épenthèse d'un *a* non accentué), même sens ; — *bôi* 盃, « enduire, barbouiller » dans *bôi mặt* « se barbouiller le visage » ; « effacer » dans *bôi chữ*, « effacer un caractère » (1).

Finale *n* : 編, « fiche en bambou pour écrire ; pièce écrite ; chapitre ; noter », s. a. *biên*, c. *p'in*, ch. n. *p'ien* (2) ; — *bén* 變, « aiguisé, tranchant, (3) adhérer à, s'attacher à » (4).

4° *Renforcement en* ph.

Finale *t* : 拂, s. a *phất*, **phi*, **bai*, c. *fat*, *pat*, *fak*, ch. n. *fou* (5) ; — 刷, « frapper, battre ; couper avec une hache », s. a. *phất*, c. *fat*, ch. n. *fou* (6) ; — 柫, « fléau pour battre les grains », s. a. *phất*, c. *fat*, ch. n. *fou* ; — *phất* 拂, « enduire ; enduire de colle, coller » (7) ; — *phất* 發 de *đánh phi phất*,

---

je suppose ici, nous l'avons clairement dans *vai* 齣, « représentation théâtrale, pièce de comédie » ; — *vè* 圍, « pièce de poésie » ; — *vé* 帴, « billet, note » (nous avons probablement le sens originel de cette forme *vè* dans le sens de « baguette, planchette, poteau indicateur) ; — *vở* 碨, « tablette pour écrire ; pièce écrite, livre » ; — *thẻ* 筎, « fiche, étiquette, billet écrit, » ; — *ghẽ* 枝, « diviser », dans *phân ghẽ*, *chia ghẽ* ; par palatalisation de la gutturale on a *chẽ* 扯, « fendre, diviser avec un couteau », pour * *chải*, * *chỉ* (remarquer la phonétique 止, s. a. *chỉ*) ; a donné, avec *a* épenthétique, *chia* 岔, « diviser, séparer » ; — *rẽ* 袚, « diviser, séparer » (la finale *y* incluse dans *rẽ* reparaît dans la forme *rời* de *rẽ rời*, « diviser, séparer » ; la finale *y* de *chẽ*, *chia* reparaît dans la formes *phôi*, *phui* de *chia phôi*, *chia phui*, « séparer, diviser » et la finale *t* apparaît, mais palatalisée, dans *chia chách*, même sens.

Je n'ai fait entrer ici que les mots à sens de « planche, planchette », résultat de l'acte de « diviser, racler, amincir » ; mais par le sens de « planchette écrite », un grand nombre de ces mots rentrent dans le groupe énuméré à la note du mot *viết*, plus haut.

Comme on le voit, cette famille *quạt*, telle que je la donne, renferme un certain nombre de sous-familles ou de groupes, qui ont de nombreux points de contact entre eux, mais qui gagneraient à être traités à part. En somme cette famille aurait besoin d'être remaniée, mais en admettant même que j'aie confondu plusieurs familles en une seule, cela n'infirme en rien les conclusions qui résultent de l'ensemble de l'article, relativement aux lois qui régissent la phonétique annamite et sino-annamite.

(1) Ici le sens d' « effacer » ne dérive pas du sens de « gratter » comme dans *tước*, ou *san* (voir note au mot *viết* ci-dessus), mais provient de l'idée d' « enduire », parce qu'on « barbouille » le caractère avec de l'encre, de façon à le rendre illisible.

(2) Voir plus haut, note au mot *viết*.

(3) Se rattache pour ce sens à *mài*, *ma* ; la filiation sémantique est : « aiguisé par le frottement », « frotter pour aiguiser ».

(4) Se rattache avec ce sens à *bết*, *bệt* ; voir la note au mot *phất*.

(5) Pour la discussion du sens et de la prononciation de ce mot, voir ci-dessus, § 129c.

(6) Pour le sens de « couper », voir *vớt*, *phứt*, *phạt*.

(7) Les dictionnaires chinois ne donnent pas ce sens, usité en annamite ; il paraît devoir se rattacher à 拂 *phất*, ci-dessus.

Nous avons ici un autre groupe connexe, à sens général de « colle, coller, collé, adhérent ». On peut saisir la filiation sémantique dans les expressions *phất bia*, « relier un livre » ; *phất quạt*, « coller un éventail » : *phất lồng đèn*, « coller des lanternes vénitiennes ». Le mot *phất* désigne proprement l'acte d'étendre une couche de colle sur une feuille de papier

« frapper légèrement » ; — *phặp* 鋩, « décapiter ; bruit d'un coup de couperet » ; — 拍, « frapper, battre », surtout avec les mains, s. a. *phách*, c. *p'ak*, *pok*, *mak*, ch. n. *p'ai* (1) ; — 伐, avec le sens de « couper, abattre un

---

et de coller cette feuille sur d'autres feuilles, pour en former la couverture d'un livre, ou sur la monture d'un éventail, sur la monture d'une lanterne. Il est à remarquer que, pour les couvertures de livres ou pour les éventails, les Annamites se servent en guise de colle d'une décoction de racines de myrte, *cây sim* ; cette décoction est brun-rougeâtre, ce qui fait que le mot *phất* signifie à la fois, en pratique, « enduire de couleur » et « enduire de colle » ; mais *phất* s'emploie aussi pour n'importe quelle colle, par exemple dans *phất lồng đèn*, où l'on n'emploie pas la décoction de myrte.

Au point de vue phonétique, on a des formes à finale *t*, à finale *n*, à finale *y* ; des formes à labiale initiale, à gutturale initiale, à palatale ou dentale initiale. La semi-voyelle labiale est représentée par quelques rares formes.

Gutturale initiale et chute de la semi-voyelle labiale : *khắn* 懇 « adhérer, s'attacher à » ; — *gắn* 限, « coller », (remarquer le sens originel dans *gắn sơn*, « enduire de vernis, vernisser » ; de là *gắn bút*, « enduire avec un pinceau, tremper le pinceau dans la colle » ; enfin *gắn thơ*, « cacheter une lettre » ; — *khằng* 精, « colle épaisse, mastic, cire à cacheter » ; — *khắt* 气, *gắt* 噶, « bien collé, tenace », par extension « sévère, rigide, dur, excessivement » ; — *khe* de *khắt khe*, « bien collé, tenace » (*e* pour **ay*, une forme à finale *y*). — Gutturale suivie de la semi-voyelle labiale : *khoắn* de *khắn khoắn*, « adhérer à, s'attacher à » ; — *góng* de *gắt góng*, « bien collé, tenace », (dans *góng*, la semi-voyelle est à l'état vocalisé). — Labiale initiale : *bén* 變, « adhérer à, s'attacher à » ; — *bết* 別, *bệt* 壁, « se coller à, adhérer à » ; — *bồi* 培, « coller » (*bồi giấy*, « coller du papier » ; *bồi bia*, « relier un livre » ; *bồi liễn*, « coller des feuilles à sentences » ; dans *bồi*, on a le renforcement de la semi-voyelle que j'ai appelé à double effet : voir § 11, *vui*, *vôi*, etc.) ; — *phất* 拂, « enduire de colle, coller » ; — *phết* 發 dans *phết hồ*, « enduire de colle, coller ». — Avec palatalisation ou dentalisation de l'initiale (la démarcation ne paraît pas être stricte entre les formes), on a : 粘, « colle, coller », s. a. *niêm* et **chiêm*, **triêm*, c. *chim*, *nim*, ch. n. *nien* ; — *dính* 性, « adhérer à, collé à » ; — *dán* 演 « enduire de, coller » ; — *trạt* 扎, « adhérer à » (*dính trạt*, « qui adhère bien, fortement collé ») ; — *trệt* 徹, *trết* 哲, « adhérer à, collé » (voir plus loin ces mots).

A côté de ces mots à finale *y*, *n*, *t*, il paraît exister une série de formes parallèles à finale *u*, *o* : 糊, « colle, mastic, mortier ; coller », s. a. *hồ*, c. *ú*, ch. n. *houo* (*u*, *hồ* sont pour **wu*, **hwô*, **hwa* ; semi-voyelle labiale à l'état vocalisé) ; — 黏, « colle, coller, visqueux », s. a. sans doute **như*, **nhu*, **vu*, c. (?), ch. n. *jou*, *niu* ; — à rapprocher de l'annamite *nhựa* 蒳, en Haut-Annam *nhạ*, « viscosité, glu, résine, latex » ; — à rapprocher de 黐, « glu », s. a. *li*, **tri* (**lư*, **trứ*), c. *ch'i*, *li*, ch. n. *tche*, *li* ; — *khao* de *khắt khao*, « bien collé, tenace ».

Comme on le voit, la structure intime de cette famille ressemble, dans les grandes lignes, à celle des autres familles étudiées dans cet article.

(1) Voir plus haut *bộp*, *bụp*, *bồm bộp*. — Ce mot *phách* paraît apparenté à un autre groupe. Comparer 拊, « toucher avec la main ; frapper légèrement avec la main ; caresser avec la main ; applaudir », s. a. *phủ*, *vủ*, c. *fú*, *pò*, ch. n. *fou* ; en annamite a donné *vỗ* 撫, même sens, en Haut-Annam *phỗ*. Mais cette famille à finale *ộ* peut se réunir à la famille étudiée ici, à finale *y* : *n* : *t*. Voir l'explication § 435, formes à finale *ô*, où l'on a la correspondance *mô* : *mo* : *ma* ; *mai*.

arbre », s. a. *phạt*, c *fat*, ch. n. *fa* (1) ; — *phứt* 發, « tailler, émonder, couper, abattre, faucher » ; — 扑, « frapper légèrement, verge », s. a. *phác*, c. *p'ok*, *p'uk*, *p'ik*, ch. n. *p'ou* (2) ; — *phứt* 拂 dans *đánh phứt*, « frapper légèrement » ; *làm phứt*, « faire à la hâte », et, avec le sens de « décapiter », dans *phứt ngọn*, « couper la cime, étêter un arbre, une plante, d'un coup brusque de serpe » (3) ; — *phớt* 㖞 de *đánh phớt phớt*, « frapper légèrement » ; *nói phớt phớt*, « dire en passant, effleurer un sujet » ; *múc phớt phớt*, « puiser à la surface, écumer légèrement » ; — *phúp* 乏 de *đánh phúp phúp*, « frapper légèrement et du bout d'une baguette ; — *phứt*, 發 de *đánh phứt phắt*, « frapper légèrement » ; *đánh phi phứt* ou *đánh vi vứt*, « donner les verges » (4) ; — 撇, s. a. *phiết*, *biết*, **phi*, **bai*, c *p'it*, *pit*, *pai*, ch. n. *p'ie*, *pi* (5) ; — *phiết* 撥, « coller », dans *phiết quạt*, « monter un éventail » (6) ; — *phết*, « trait de pinceau en forme de virgule, donner un coup de pinceau » (7) ; — *phết* 發, « fouetter, brosser, appliquer un onguent, enduire de colle, coller » (8) ; — *phét* 啵, « frapper ».

Finale *n* : *phẹn* 掀, « frapper » (9) ; — *phẽn* 扳, même sens que *phẹn*.

Finale *y* : *phới* 沛 de *phơi phới*, *phới phới*, « légèrement, rapidement » (10) ; — *phảy*, « trait de pinceau en forme de virgule ; trait de pinceau en géné-

---

(1) La forme cantonaise, appelle une forme sino-annamite **phất*. Comparez ci-dessus *vớt*, *phất* 刷, ci-dessous *phứt*.

(2) Ce mot a, dans les dialectes chinois, une forme à finale *u*, *o*.

(3) Aux mots *vớt*, *phất*, *phạt*, *phứt*, qui ont le sens de « couper, trancher, décapiter », il faut ajouter une forme à finale *n*, 刎, « couper, trancher, décapiter », s. a. *vẫn*, c. *man*, ch. n. *wen* ; remarquer que ce caractère a une phonétique à finale *t*, 勿 s. a. *vật*.

(4) En Haut-Annam *đánh phi phụt* se dit de quelqu'un qui poursuit une personne en essayant de la frapper avec un rotin, mais qui ne l'atteint qu'avec l'extrémité du rotin. Comparez *đánh phúp phúp*, ci-dessus. — La forme *phứt* correspond à la forme *phất* par la durée et presque par le timbre du son voyellaire ; *phắt* a un son voyellaire de même durée, mais à un timbre plus ouvert ; *phớt* a le son voyellaire long et ouvert. Les formes en *u*, *vut*, *phứt*, *phup*, sont des cantonismes. Remarquez en effet que le caractère choisi pour rendre *phứt* 發, s. a. *phát*, a en cantonais une forme *fát* (s. a. *phát*), et une forme *pát*, qui correspond à l'annamite *phứt*. Le caractère choisi pour rendre *phúp* 乏 a en cantonais le son *fat* qui correspond au sino-annamite **phấp*, ou mieux **hwất*, mais le fait d'avoir pris ce caractère pour rendre un son annamite *phúp* prouve que jadis ce caractère a dû avoir dans les dialectes cantonais un son **pút* ou **fút*. On verra, § 446 sqq., que les formes *phut*, *phup*, *vut*, renferment la semi-voyelle labiale vocalisée, tandis que les formes *phất*, *phớt*, *phứt*, etc., ont laissé tomber cette semi-voyelle après avoir dégagé le son voyellaire à timbre clair.

(5) Pour le sens de ce mot, voir ci-dessus, § 129c

(6) Voir plus haut *phất*, « coller ».

(7) Voir *phiết* en tête de l'article, et plus loin *phảy*, *nét*.

(8) Voir plus haut à *phất*, « coller », note ; voir *phất*, *quết*, *bệt* ; remarquer *phết đòn*, « fouetter » ; *phết thuốc*, « appliquer un onguent » ; *phết hồ*, « coller ».

(9) Correspond à *phết* ci-dessus ; remarquer *phẹn đòn*, *phẹn roi*, et *phết đòn*, « fouetter ».

(10) Comparez plus haut *phất*, *phớt*, *phứt*, *phắt*.

ral » (1); — 柿, « tablettes sur lesquelles on écrivait ; racler ce qui a été écrit sur une tablette », s. a. *phái*, c *fi*, *p'ui*, *p'ui*, ch. n. *fei* (2); — *phủi* 撫, « secouer, épousseter ; repousser de la main » (*phủi bụi*, « secouer la poussière ») (3); — 剕, « racler, peler ; tailler ; fendre, trancher, dégrossir avec une hache », s. a. *phè* (pour **phai*), c. ?, ch. n. *p'i* ; — *phi* de *đánh phi phắt*, « frapper légèrement » ; — *phi* de *đánh phi phút* ou *đánh phi phụt*, « frapper légèrement, avec l'extrémité d'une verge » ; — 斐, « orné, élégant », s. a. *phỉ*, c. *fi*, ch n. *fei* (4).

1299. — Une quatrième série comprend les formes où la gutturale initiale s'est palatalisée et a donné des formes commençant par *gi : ch : tr*, et même *l : r*. La semi-voyelle labiale ou bien est tombée, ou bien est à l'état vocalisé. Nous avons les finales *t*, *y*, et *n*.

Finale *t* : *chuốt* 椊, « polir » ; — 劕, « planchette, fiche sur laquelle on écrivait ; convention écrite », s. a. *chất*, c. (?), ch. n. *tche* ; — 札, « planchette écrite ; ordre », s. a. *trát* (5) ; — *trát* 琢, « enduire de, crépir » ; — *trạt* 扎, « adhérer à, fortement collé » (6) ; — *trét* 抶, « enduire de, crépir » ; — *trệt* 徹, *trết* 哲, « adhérer à, être fortement collé à » (7) ; — *trit* 暱, « badigeonner, enduire de » ; — pour *trợt*, *trớt*, voir ci-dessous *trơn*.

---

(1) Voir ci-dessus *phết*. *Phết* et *phảy* sont les deux formes annamites qui correspondent à 撇, s. a. *phiết*. Le sino-annamite a perdu la forme à finale *y*, tandis que l'annamite (ainsi que les dialectes chinois) l'a conservée, conjointement avec la forme à finale *t*. Il faut remarquer que la forme annamite *phảy* a *ă* bref, de même que la forme cantonaise *pai*. Dans les formes à finale *t*, au contraire, *phiết*, *phết*, *p'it*, *pit*, *p'ie*, le son voyellaire *iê*, *ê*, *i*, *ie*, est long. Les formes *phảy* et *pai* devraient donc correspondre sous le rapport de la quantité du son voyellaire, non à *phiết* en sino-annamite, mais à **phất*, avec *á* bref. Or on a vu justement que le caractère 拂 qui a tant de rapports avec le caractère 撇, s. a *phiết*, a le son *phất*. Ces deux caractères ont été pris l'un pour l'autre et la confusion a dû se produire à l'origine à cause de l'homophonie. C'est dire que 撇 qui n'a plus aujourd'hui que la forme *phiết* (*phết*, *pit*, *pit*, *p'ie*) a dû avoir jadis une forme **phất* (*fat*, *fou*), qui correspond exactement à *phảy*, *pai*, formes à finale *y*.

(2) Voir, à la note du mot *viết*, les mots désignant les planchettes pour écrire, et la note au mot *bài*.

(3) Pour l'idée de repousser, remarquer que *phiết* 撇 et *phất* 拂 ont un sens analogue, « rejeter, chasser ». *Phải* correspond à 揋, s. a. *hốt*, voir plus haut, avec correspondance des finales *y : t*.

(4) La forme cantonaise appellerait une forme **hwi*, en sino annamite **huy*. Nous avons la semi-voyelle labiale dans des formes étroitement apparentées : 畫, s. a. *hoạ*, et an. *vẽ*, où *hoạ* doit provenir de la chute de la finale *y*, et *vẽ* est pour **vai* ; voir plus haut *hoạch*, *hoạ*.

(5) Voir la note au mot *bài*.

(6) Voir note à *phất*, « coller », ci-dessus.

(7) La forme double *trết cúp* nous conserve peut-être dans *cúp* une forme à gutturale initiale, à semi-voyelle labiale à l'état vocalisé et à finale labialisée, *t : p* ; dans *trết trát*, même sens, le mot *trát*, que nous avons vu avec le sens d' « enduire de », a pris celui d'« enduire de colle, collé, adhérent ».

Finale *y : giời* 抹, « polir en frottant » dans *giời ván*, « polir une planche en la frottant avec un objet dur, ou un linge » ; « enduire de » dans *giời phấn*, « enduire de fard, se farder » ; « orné, élégant » dans *chữ giời*, « caractères élégants » (1) ; — *giảy* de *quất giảy*, « fouetter, donner une volée de coups » ; — *giạy* 掾, « frotter avec les doigts » (2) ; — *chôi* 抹, « polir en frottant ; enduire de ; orné ; effacer » (3) ; *chùi* 抹, « essuyer en frottant, nettoyer et polir en frottant » ; — *trây* 涞, « enduire de, salir » (4) ; — *lịa* de *quất lịa*, *quất lia quất lịa*, « cravacher, donner une volée de coups » (5) ; — *rưới* de *quét rưới* « balayer » (6).

Finale *n : trơn* 跌, « poli par le frottement » dans *bào trơn*, « raboter de façon à polir, à rendre luisant » ; « glissant parce que poli » dans *đàng trơn*, « chemin glissant ». On a une forme à finale *t* qui est spécialisée pour le sens et désigne l'effet produit par quelque chose de glissant : *trợt* 跌, « glisser, faire un faux pas, tomber » (7). Mais il y a confusion de sens pour les deux formes, la forme *trợt* ayant le sens de « glissant » et la forme *trơn* ayant le sens de « glisser » dans *trơn trợt*, « glisser ». Ce mot a diverses formes curieuses : *trơn lởn*, *trơn lứt*, *trơn lỉn* (8), « très poli, très luisant, très glissant » ; *trơn chuỗi* (9), « très glissant » ; *trơn tru*, *trơn lu* (10), « très luisant, très glissant ».

129h. — Une cinquième famille comprend les formes produites par *la loi de dentalisation des initiales* et commençant par *nh*, *n*, *d*, *đ*, *t*, *th*, *x*, *s*.

---

(1) La palatale s'est confondue avec la dentale, et l'on a *dời* 搥, même sens.

(2) Chute de la semi-voyelle labiale comme dans *trây*, ci-dessous.

(3) Ce mot a les mêmes sens que *giời* ci-dessus et n'en est qu'une forme renforcée. Pour le sens d'« effacer », remarquer *giời lỗi*, « effacer ses fautes, s'excuser », et *chôi lấy minh*, « s'effacer soi-même, s'excuser ».

(4) Chute de la semi-voyelle labiale. Dans *trây tra*, même sens, nous avons *tra*, forme qui a laissé tomber la finale *y*.

(5) *Lia* est pour **lay*, **lê*, **li*, avec développement d'un *a* final. Le mot *giảy* vu plus haut, avec le même sens, nous fait saisir le processus de la transformation.

(6) Se rattache à *trước* 削, voir plus loin, comme *xuốc*.

(7) Le choix de la phonétique 失, s. a. *thất*, à finale *t*, pour *trơn* et pour *trợt*, montre que *trợt* est peut-être la forme originelle.

(8) Dans le second terme de ces trois expressions, nous avons des formes en *l*, formes si peu représentées dans la famille ; le son voyellaire s'atténue en *ư*, et alors la finale *t* reparaît, puis en *i*, et alors la finale *n* revient ; enfin il faut remarquer que le ton de ces trois formes, aussi bien le ton interrogatif de *lởn* et de *lỉn* que le ton aigu de *lứt*, les rapproche de *trợt*, avec ton grave, plus que de *trơn*, au ton plain ; d'où il suit que *lởn*, *lứt*, *lỉn*, correspondent à *trợt* de *trơn trợt*, « glissant, poli, luisant ».

(9) La finale *y* apparaît dans *chuỗi*, qui n'est qu'une forme allongée de *chôi*, *giời*, « polir, rendre luisant en frottant », que nous avons vu plus haut.

(10) Nous avons ici ces formes à finale *u*, *o*, que nous voyons souvent apparaître en marge des familles à finale *y*, *n*, *t*.

Finale *t* : *nét* 涅, « trait de pinceau en général, traits d'un dessin, d'une sculpture ; traits du visage, physionomie » (1) ; — peut-être *thoắn* 篡 de *quất thoắn*, « fouetter, donner une volée de coups » (1) ; — peut-être *đánh* 打, « frapper » (2) ; — 削, « raturer un caractère écrit sur fiche de bambou en le grattant ; écrire », s. a. *tước*, c. *sheuk*, ch. n. *siao* (3) ; mais il a aussi un sens voisin de « balayer » en annamite, dans *quét tước* « balayer ». D'autres formes annamites de ce mot sont *xuốc*, « balayer », et *rưới* de *quét rưới*, « balayer », où *r* : *t*, et *y* finale est pour *c* (= *k*), lequel remplace le *t* final de la famille ; ces sens ne sont pas inconnus en chinois, où 削 signifie « gratter, racler, raser, peler un fruit », avec beaucoup d'autres sens dérivés ; — 鑿, ciseau, graver », s. a. *tạc*, c. *tsok*, *tsuk*, ch. n. *tso* (4) ; — *đặt* 遝, « enduire de, coller, appliquer un onguent (5) ; — 策, s. a. *sách*, c. *ch'ak*, ch. n. *ts'ö* ; a le sens de « fiches en bambou sur lesquelles on écrivait ; pièce écrite, livre ; écrire » ; le sens plus général de « trait gravé ou dessiné, plan » ; le sens d' « épine, piquer » ; enfin le sens de « fouetter, fouet, bâton » ; tous ces sens appartiennent en propre à la famille. L'annamite n'a retenu, en pratique, que le sens de « livre », c'est-à-dire, originairement, « collection de fiches écrites (6) » ; — 刷, « brosser, brosse, balayer, balai », s. a. *soát*, c. *shát*, *kwát*, *shūt*, ch. n. *choua* (7) ; — 剎, « racler, effacer, trancher », s. a. *toát*,

---

(1) Ce mot correspond exactement à *phiết*, *phết*, (*nét*), *phảy*, que nous avons vus ; mais il s'en différencie en ce qu'il a un sens plus général, et correspond par là à 畫, s. a. *hoạch*, c. *wak*, an. *vạch*, *vẹc*, *gạch*, *gạc*, *kẹc*. Remarquer des expressions où ce mot est allié à des mots congénères : *nét gạch*, « trait, ligne, raie » ; *nét vẽ*, « caractère dessiné, orné » ; *nét viết*, *nét bút*, *nét phết*, « trait d'écriture, coup de pinceau ».

(2) Avec le sens de « lestement, rapidement », qu'a le mot *thoắn*, comparez *thoáng* 倘, « rapidement, en passant, à la hâte » ; *thoảng* 倘, même sens ; *thoát* 脫, « vite, rapidement » ; *thoắt* 脫, « aussitôt (sens qu'a *thoát*), à la dérobée » (sens qu'a *thoảng*). *Thoắt* est à *thoắn* comme *thoát* est à *thoáng*, *thoảng*. Nous voyons toujours opérer la loi de concordance des finales *n* : *t*. Mais je n'oserais dire que ce groupe se rattache à la famille ici étudiée ; les indices sont trop légers. Il faut ajouter : *thót* 輟, « rapidement, promptement, de suite » ; *thỏn* 忖, à l'improviste, furtivement » ; *xon* 嗜 de *chạy xon xon*, « courir rapidement » ; *đon* 敦 de *đon đả*, « rapidement ». Dans toutes ces formes la semi-voyelle est à l'état vocalisé, et *thót* est pour * *thwắt*, *thoắt*, etc. Voir § 446 sqq.

(3) Serait réuni à la famille, avec chute de la semi-voyelle labiale, par *thoắn* et les mots qui y sont rattachés. A *đánh* paraît être apparenté un groupe à sens de « frapper de la pointe » : *đâm* 戡, « frapper de la pointe, transpercer, piler avec la pointe du pilon, broyer » ; *đàm*, 抌, « donner un coup de poing » ; *đập* 搭, « frapper », avec le même sens que *đánh*.

(4) Voir note au mot *viết*, ci-dessus.

(5) Rappelle *dán*, « coller » ; voir note au mot *phất*, « coller ».

(6) Cf. *B. E. F. E.-O.*, t. v, p. 444.

(7) La forme cantonaise *shát* a perdu la semi-voyelle labiale comme *sách* ci-dessus, tout en conservant la dentale finale originelle ; *kwát* rappelle pour la forme et le sens 刮, s. a. *quát*, « gratter », vu plus haut ; la forme *shūt* rappelle le caractère suivant. Ces faits montrent combien il y a eu de confusion pour les mots de cette famille, mais ils prouvent bien en même temps qu'un mot à sens de « brosser, balayer » a eu deux formes dialectales, l'une *quát*, l'autre *soát*.

**tuyết*, c. **süt*, **shüt* ?, ch. n. *siue* ; — *xuộc*, *xuốc* 咄, « balayer » (1) ; — *xức* 拭, « oindre, frotter de » (2).

Finale *y* : On pourrait peut-être rattacher ici le mot *nhồi* 揉, « pétrir, brasser, broyer ». Mais ce mot et le groupe qui s'y rattache peuvent aussi être reliés à la famille *quai* (§ 111), « remuer en tournant », ou à la famille *quơ* (§ 153), « agiter ». Je ne fais que le mentionner ici : le groupe est étudié au point de vue phonétique, § 435 (3).

Finale *n*. Voir plus haut *thoắn*, *dánh*, *dán*, à la note de *phất*, « coller » ; — ajouter : 刪, « effacer, corriger un écrit », s. a. *san*, c. *shán*, ch. n. *chan* (4) ; — 剡, « racler, polir ; tailler en pointe, pointu ; couper, trancher », s. a. *diễm*, c. *im*, ch. n. *yen* (5) ; une autre forme de ce mot est 覃, « pointu », s. a. *đàm*.

---

(1) Forme annamite rattachée à 削, s. a. *tước*, voir ci-dessus.

(2) Rappelle *quệch*, plus haut.

(3) Nous avons vu dans le courant de cet article, les mots *quết*, « enduit de, sali », par exemple de boue ; — *vết*, *vệt*, *vít*, « tache, souillure » ; — *vấy*, « salir, sali, taché » ; — *trây*, *tra*, « enduire de, salir » Ces mots se rattachent bien à la famille étudiée ici, avec le sens d' « enduire de », par extension « salir, tache ».

Nous avons un autre groupe qui ne se rattache pas à la famille, mais qu'il est cependant intéressant d'étudier. On a l'annamite *bùn* 搵, « boue ». Cette forme *bùn* est, on le verra dans la 4e partie, pour **buận*, **bwàn* (comparer plus haut, note au mot *viết*, le cas de *bút*). La forme sino-annamite de ce mot est indubitablement 泯, « boue profonde », s. a. *biên*, avec forme hypothétique **bân*, *ban*, c. *p'án*, ch. n. *p'ien* (comparer des cas de correspondance analogues, § 382 sqq., § 450 sqq.). *Biên*, pour **bân*, ou plutôt pour **ban*, à cause de la forme cantonaise *p'án* (non *p'an*), est une forme ayant laissé tomber une semi-voyelle labiale qui est vocalisée dans la forme *bùn*, pour **bwân*, ou plutôt dans l'espèce, pour *bwạn*. Une autre forme du même mot, à tout le moins une forme apparentée, mais qu'il est difficile de rattacher clairement à cause du manque des formes intermédiaires, forme produite par la dentalisation des initiales, est 泥, « boue, mortier, mastic, enduire de boue ou de mortier, crépir ; boueux, sale », s. a. *nê*, c. *nai*, *nip*, ch. n. *ni*. La forme cantonaise *nai* demande une forme sino-annamite ou annamite **năy*, avec *ă* bref, ou **nây*, qui, on le voit, est bien voisine de la forme **ban*, **bân*, que nous avons supposée plus haut. (Il y a cependant difficulté pour la longueur de la voyelle dans **ban* et **năy* ou *nây*). Cette forme, nous l'avons dans l'annamite *nầy* 乃, « endroit à boue profonde, marais, fondrière ». Ce mot a en Haut-Annam la forme *lầy*, même sens ; et les dictionnaires indiquent *lầy* 浹, « marais, fondrière ». Un autre mot, avec finale *n* labialisée, est *lầm* 淋, « boue, sali de boue ». Ces formes *bùn*, *biên*, **bwân*, **bân*, d'un côté, et *nây*, *lây*, d'un autre, sont réunies entre elles par des formes annamites *bẩn* 羹, « sale, malpropre », mais surtout par *bầy* 欖 de *bầy bùn*, « boueux ».

Les Chinois, à l'origine, on le voit par les sens du mot *nê*, « crépissaient » avec de la « boue ». Par après, les Annamites ayant appris cet art de la Chine, empruntèrent aux Chinois le mot sino-annamite, avec simple changement d'accent, et l'on eut *nề* 泥, « crépir », et même « maçonner » dans *thợ nề*, « maçon ». De telle sorte que le mot sino-annamite *nê*, à double sens de « boue » et « crépir », se trouve actuellement représenté en annamite par deux séries de formes, les formes originelles *nầy*, *lầy*, *lây*, *làm*, à sens de « boue », et le mot d'origine récente *nề*, à sens de « crépir ».

(4) Remarquer la phonétique 冊 qui a une forme *sách* avec *ch* final pour *t*.

(5) Chute de la semi-voyelle labiale.

c. *t'ám*, ch. n. *t'an* (1); — 鞭, « fouet, fouetter », s. a. *tiên*, c. *pin*, ch. n. *pien* (2).

129i. — Pour résumer, nous avons le tableau suivant où les formes sont classées d'après les finales et d'après l'élément initial.

Finale *t* (*p*, *c*, *ch*)	Finale *y* (*o*, *é*, *e*, *a*)	Finale *n* (*m*, *ng*, *nh*)
	1° Gutturale initiale :	
quat, *quac*, *khoác*, *gac*	*khai*, ** hoa*	*khoan*
**khoăch*, *khăt*, *găt*, *găch*,		*khoăn*, *khăn*, *khăng*, *găn*
hoăt, *hoăch*		
quet, *kec*	*khe*, *ghe*	
quêt, *quêch*, *khuêch*	*khê*	
quyêt, **khiêt*		**quyên*
quât		*quàn*
	quơ	
khot, *got*	*ngoi*	*ngon*, *gong*
hôt	**hôi*	
cup		
	2° Semi voyelle labiale initiale :	
		**uyên*
	3° Labiale initiale :	
**mat*, *vac*, **bat*, *bac*, *phat*	*mai*, **ma*, *vai*, *va*, ***bai*, **bô*	**man*, *van*, **ban*, ***phan*
	***phai*	
văch, *phăt*, *phăp*, *phăch*	*băy*	***văn*
vec, *phet*	*ve*, *be*	*ven*, *ben*
vêt, *bêt*, *phêt*	**phê*	*vèn*, *phên*
viêt, **biêt*, ***phiêt*		*viên*, **biên*
vit	*bia*, ***phi*	
phut, ***phât.*	*vây*	***vân*, **phân*
vơt, *phơt*	*vơ*, *phơi*	
vot		*mon*, *von*, *phong*
bôp	*bôi*, *phôi*	
vut, *but*, *phut*, *phup.*	*phui*	*vun*,

(1) D'après les dictionnaires, le caractère 單, lorsqu'il a le sens de « pointu », se prononce *diem*, *im*, *yen*; lorqu'il se prononce *đàm*, *t'ám*, *t'an*, il a le sens de « s'étendre jusqu'à » ; mais il faut se souvenir de ce que j'ai appelé la confusion des sens et des formes, § 77, note, forme *hui*. Si le caractère 單 *đàm* a été pris pour le caractère 剪 *diễm*, c'est que l'idée de « pointu » était rendue primitivement, lors de la confusion, par deux formes dialectales qui sont aujourd'hui en sino-annamite *đàm* et *diễm*. Si l'on considère les formes chinoises *t'ám*, *t'an*, d'une part, *im*, *yen*, d'autre part, la différence paraît grande ; mais elle devient presque nulle entre les formes sino-annamites *đàm* et *diễm* ; *d* : *đ* ; *iê* : *a*.

(2) Nous saisissons sur le fait la dentalisation de la labiale pour la forme sino-annamite.

Finale *t* (*p*, *c*, *ch*)	Finale *y* (*ơ*, *ê*, *e*, *a*)	Finale *n* (*m*, *ng*, *nh*)
	4° Palatale initiale :	
**trat*	*tra*	**gian*,
chăch	*giăy*	
tret	*che*, *re*	
trêt	*ruê*	
**chuyêt*		
trit	**chuy*, *chia*, **truy*, *lia*	*lin*
chât, *lưt*	*tray*	*lân*
trơt	*rươi*	*trơn*, *lơn*.
chot, *chop*, *trot*	*roi*	*chon*, *chom*, *ron*.
chuôt	*giôi chôi*, *chuôi*	
	giui, *chui*	
	5° Dentale initiale :	
**toal*, *thoat*, **soat*	*nha*	*san*, *sang*
dăt, *thoăt*, *săch*		*thoăn*, *dănh ?*
net	*the*	
	**duê*, **nhuê*, **tuê*, **tê*	
**điêp*, *thiêp*		*niêm*, *diêm*, **tiên*, **tiêm*
		**thiên*
đâp ?		*đâm*, *tâm*
**tươc*		
thot		*nhon*, *don*, *thon*, *xon*
**đôc*, *xuôc*	*dui*	

Comme je l'ai expliqué dans le corps de l'article, toutes ces formes ne sont pas apparentées avec le même degré de certitude. Il se pourrait fort bien que j'aie confondu un certain nombre de familles qui ont seulement des points de contact. Si un examen plus attentif faisait écarter un certain nombre de formes, celles par exemple ayant uniquement le sens de « frapper », la famille n'en subsisterait pas moins dans ses grandes lignes. Les sens de « frotter ou gratter pour rayer », « frotter pour essuyer », « frotter pour oindre, peindre, ou caresser », paraissent intimement liés entre eux. Dans cette famille, comme dans toutes les autres, on voit clairement les effets des lois que j'ai énoncées concernant les initiales et les finales.

130. — *Quâu*. 1 mot : *quấu* 搯, « griffer ». Voir § 116, forme *quao*.

131. — *Que*. 5 mots. *Què* 跪 « boiteux », forme annamite, à finale *y* incluse, de 拐, « courbé, boiteux, manchot », s. a. *quải*, c. *kwái*, ch. n *kouai* ; autre forme à finale *y* incluse, *quệ*, même sens ; autre forme avec chute de la gutturale et renforcement de la semi-voyelle labiale, 跛, « boiteux », s. a. *ba*,

bả (1) ; — *quẻ* 卦, « indices, baguette divinatoire », forme à finale *y* incluse, de 卦, même sens, s. a *quải*, c. *kwá*, ch. n. *koua* (2) ; — *qué* 噦 de *nói tục, nói qué*, « dire des obscénités », forme à finale *y* incluse de 哇, « paroles obscènes », s. a. *oa, quẻ* (autre forme à finale *y* incluse), c. *wá, k'wai*, ch. n. *wa* ; — *que* 橛, « broutilles, baguette » ; se rattache peut-être à *quẻ*, ci-dessus (3) ; a une autre forme *ngoe*, dans *đánh ba ngoe*, « jouer aux trois baguettes » (4).

132. — *Quec*. 1 mot : *quẹc*, forme du Haut-Annam, pour *quạch*, « sorte de liane, de la famille des Bauhinia ».

133. — *Quen*. 7 mots : *quen* 涓, « accoutumé », forme annamite de 慣 « accoutumé », s. a. *quán*, c. *kwán*, ch. n. *kouan* ; — *quén* 捲, « relever son habit ou ses culottes » ; a une forme *vén* 捲, même sens ; se rattache à 捲, « lever de bas en haut », s. a. *viên* (5) ; — *quèn* 拳, « vil » ; a une forme *hèn* 賢 « vil », avec chute de la semi-voyelle labiale ; — *quèn* 拳, « col, défilé, endroit étroit ». Avec chute de la semi-voyelle labiale, on a *hen* 軒, « étroit, endroit étroit, défilé » ; — *nghẽn* 嚥, « resserré, goulot de bouteille, qui va en se rétrécissant » ; — *ngẵng* 仰, même sens ; — *nghẹn* 噎, « avoir la gorge resserrée, embarrassée ; suffoquer » ; avec finale *t*, *nghẹt* 擫, « resserrer, resserré, intercepté, bouché, qui a la gorge embarrassée, le nez bouché » ; *kẹt* 桀, « comprimer, serrer ». Avec labialisation des finales *n* ou *t*, on a *hẽm* 險, « étroit, sentier, lieu étroit, défilé » ; *hem* 嫌 et *hẻm* de *hem hẻm*, « très étroit » ; *hem* de *thở hem hép*, « respirer péniblement, comme quelqu'un qui a la gorge obstruée » ; — *hẹp* 陜, « étroit, resserré » ; — *hép* de *hem hép*, « très étroit ». Les formes sino-annamites sont : 險, « endroit difficile à franchir, obstacle, lieu escarpé ; périlleux », s. a. *hiểm*, c. *him*, ch. n. *hien* ; — 巖, « endroit difficile, défilé » (d'après Eitel, qui le donne comme synonyme du précédent), s. a. *nham*, c. *ngám*, ch. n. *yen* (6) ; — 陜, « passage étroit, défilé », s. a. *hiệp*, c. *háp*, ch. n. *hia*. — On pourrait peut-être rattacher à ces mots, par dentalisation de l'initiale, *xép* 幄, « endroit ou passage long et étroit, défilé ». La finale *t* reparaît dans *chẹt* 折, « étroit », *chít* 哲, « étroit » (*áo chít* et *áo chẹt*, « habit collant »).

---

(1) Voir d'autres formes et la famille entière, § 111, forme *quai*.

(2) Remarquer la chute de la finale *y* dans les formes chinoises ; cf. § 81, forme *qua* ; § 85, forme *quai*.

(3) Remarquer la phonétique à finale *y* incluse, s. a. *qui*.

(4) Pour *e : ay*, comparez 槐, « sophora du Japon », s. a. *hôi* (pour *hwai*), *hoè* ; — *bè* 笩, « radeau », forme annamite de 簰, « radeau », s. a. *bài*, etc.

(5) Voir § 7, forme *vén*.

(6) Les Annamites traduisent souvent le mot 險 *hiểm*, par « défilé dangereux » : c'est là le sens primitif, semble-t-il.

Quèn 拳, « jalouser, porter envie », dans *lòng quèn lòng cụa*, « jalouser ». Avec chute de la semi-voyelle, on a *kèn* 鍵, « jaloux » (*kèn cụa*, « jaloux, jalouser ») ; — *ghen* 憬, « être jaloux » (spécialisation pour la « jalousie féminine », « porter envie ») ; finale *t* ; *ghét* 恄, « détester, haïr » ; — 恨, « haïr, haine, s'irriter contre, se fâcher, se mettre en colère », s. a. *hận*, c *han*, ch. n. *hen* ; — an. *hờn* 恨, même sens ; dont une forme avec palatalisation de l'initiale est *giận* 憪, « s'irriter contre, se mettre en colère » (1) ; — 嫌, « jalouser, haïr, avoir de l'aversion pour », s. a. *hiềm*, c. *im*, ch. n. *hien* (2) ; ce mot a aussi une forme à finale *n* pure, *hiền*, et la forme annamite est *hềm*, même sens ; — 憸, « haine, aversion, colère, mécontentement », s. a. *khiễm*, c. *im*, *him*, *k'im*, *hip*, ch. n. *k'ien*, *kie*. Avec chute de la gutturale initiale et renforcement de la semi-voyelle labiale, on a : 忿, « se mettre en colère », s. a. *phẫn*, c. *fan*, ch. n. *fen* ; — 憤, « se mettre en colère, indignation », s. a. *phận*, *phẫn*, c. *fan*, ch. n. *fen* ; ces mots ont donné l'annamite *phen* 番, « jalouser, porter envie, rivaliser ». — Nous avons une forme à finale *y* incluse dans 恚, « haïr, regretter, être mécontent, être fâché », s. a. *khuể*, c. *wai*, ch. n. *houei*. Ce mot se rapproche de l'annamite *bì* 皮 de *phen bì*, « jalouser, rivaliser, porter envie », comme *quèn*, plus haut, se rapproche de *phen*, par chute de la gutturale initiale et renforcement de la semi-voyelle labiale (3).

Quèn 拳, « chassie » (*nhả quèn*, « rejeter de la chassie, avoir les yeux chassieux ») ; avec chute de la semi-voyelle labiale, *ghèn* 瞪, « chassie » ; avec palatalisation de l'initiale et semi-voyelle labiale, *gioèn* 眩 de *gioèn mắt*, « chassieux » ; *choèn* 專 de *choèn mắt*, même sens ; avec finale *t*, *choét* 拙 de *choét mắt*, même sens ; avec renforcement de la semi-voyelle labiale, après chute de la gutturale initiale, *bét* 瞥, « chassie », mais avec spécialisation de sens, car ce mot s'entend ordinairement, non de la « chassie » passagère, mais d'un état chronique.

134. — *Queng*. Forme du Haut-Annam, pour *quanh* ; par exemple *quéng*, « minerai de fer ». Voir *quanh*.

135. — *Queo*. 7 mots : *queo*, *quéo*, *quẹo*, « recourbé, contourné » ; — *quèo*, « accrocher avec le pied » ; — *queò*, « se dessécher, fané, mourir » ; *khô quèo quèo*, *khô queo*, *héo queo*, « très sec, recroquevillé, racorni par le froid ou la chaleur ». Voir la famille, § 116, forme *quao*.

236. — *Quep*. 2 mots.

---

(1) Remarquer la phonétique 軍, s. a. *quân*, avec gutturale initiale, rappelant *quèn*, vu plus haut.

(2) Rapprocher ce que l'on a dit ci-dessus pour *ghen* du fait que ce caractère a le déterminatif de la femme.

(3) *Khuể*, pour **khwai*, et *bì*, pour **bay*, sont des formes à finale *y* incluse.

137. — *Quet.* 4 mots : *quét*, « balayer, nettoyer », forme annamite de 刮, « gratter, frotter, brosser », s. a. *quát ; — quẹt*, « essuyer ; barbouiller de », autres formes : *quệt, bệt.* Voir la famille, § 129, forme *quât.*

138. — *Quê.* 3 mots : *quẹ* 跂, « boiteux », forme tonkinoise de *què*, « boiteux » ; se rattache à 拐, « boiteux », s. a. *quải.* Voir § 111, forme *quai* ; § 131, forme *que.*

139. — *Quêc.* 1 mot, onomatopée.

140. — *Quêch.* 2 mots : *quệch* 撟, « mal formé », qui a une forme *quịch.* Comparer les formes euphoniques *viết quệch quạc khuêch khoác*, « gribouiller », et *nguếch ngoác*, « sans ordre ».

141. — *Quên.* 2 mots : *quến* 眷, « séduire » ; se rattache à 眷, « séduire », s. a. *quyến.* Voir § 97, forme *quyên.* — On peut rapprocher *quên* 涓, « oublier, omettre, ne pas penser à quelque chose », et 捐, « rejeter, abandonner, dédaigner », s. a. *quyên*, c. *kün*, ch. n. *yuan, kiuan* (1).

142. — *Quênh.* 2 mots. Remarquer les formes euphoniques *quềnh quàng. Quếnh* a une autre forme *quinh.*

143. — *Quêt.* 2 mots avec plusieurs sens apparentés entre eux : *quết roi*, « fouetter » ; *quết hồ, quết thuốc*, « piler, gâcher du mortier, broyer des médecines » ; *áo quết bùn*, « habit souillé de boue » ; — *quệt*, « essuyer » ; *quệt vôi*, « enduire de chaux ». Il y a une forme *bệt*, produite par chute de la gutturale et renforcement de la semi-voyelle labiale. Voir pour tous ces mots la famille entière, § 129, forme *quât.*

144. — *Quêu.* 2 mots : *quều* 僑, « avoir le pouce du pied divergent » ; se rattache à la nombreuse famille *quao*, § 116. Tous les sens du mot *quều* se rattachent à cette idée de « courbe, angle » : *đi quều*, « marcher tout déhanché ». Comparez *đi quèo*, « marcher en tournant la jambe, en fauchant avec la jambe » ; *làm quều quào*, « faire nonchalamment, sans soin, sans ordre, en remuant bras et jambes mollement ».

145. — *Qui.* 1 mot : *qui* 跪, « s'agenouiller », forme annamite de 跪, « s'agenouiller », s. a. *quị*, c. *kwai*, ch. n. *kouei* (2).

---

(1) Le mot annamite qui traduit 捐 est *bỏ*, mais ce mot s'associe au mot *quên* : *bỏ quên*, « oublier, méconnaître ».

(2) Ce mot 跪 a aussi le sens de « pied, patte ». Il est apparenté peut-être au mot annamite *gối* 蹲, « genou », qui a une forme *cúi* en Haut-Annam. Remarquer l'expression *đầu gối* (en Haut-Annam *tlốc* ou *trốc cúi*), « genou », mot à mot « la tête du genou », qui peut s'expliquer « la tête, le haut de la patte, de la jambe ». Au point de vue phonétique, la correspondance des formes ne laisse rien à désirer. Mais au point de vue sémantique, il y a, comme on le voit, des difficultés.

146. — *Quich.* 1 mot. A une forme *quêch* ; voir plus haut.

147. — *Quin.* Forme de quelques régions du Haut-Annam pour *quân*. Par exemple 裙, « pantalon, culotte », s. a. *quần*, donne en Haut-Annam tantôt *cùn*, tantôt *quừn*, tantôt *quin*.

148. — *Quinh.* 2 mots : *quình* 鱎 « tordu » ; se rattache à la famille *quyền*, § 97 ; — *quính* 瓊, « bouleversé, hors de soi » ; paraît être une forme de 傾, « bouleverser, détruire, incliné », s a. *khuynh*, *khuinh*. Ce mot a une autre forme *quếnh* ; il signifie aussi « excessivement ».

149. — *Quit.* 4 mots : *quịt* 掘, « courber un objet flexible » ; — *quít* 橘 de *quít đuôi*, chien qui « baisse la queue », et de *quắn quít*, « indissolublement, fortement ». Ces mots se rattachent à la famille *quât*, § 91.

150. — *Quiu.* 1 mot, dans *quắn quíu*, « très tordu » ; se rattache à la famille *quao*, § 116 (1).

151. — *Quyên.* 2 mots, dont l'un, *quyên* 貫, « ligature de sapèques », est une forme de 貫, même sens, s. a. *quan*, et se rattache à cette forme par une forme **quơn (voir § 97, forme quyên).*

152. — *Quyết.* 1 mot, dans l'expression *kèo quyết*, « arbalétrier » qui supporte l'arête de la toiture de l'appentis dans les maisons annamites. Ce mot, usité en Haut-Annam, ne paraît pas être un mot sino-annamite.

153a. — *Quơ.* 7 mots. — Avec *quơ* 找, « brandir, agiter », nous avons une nombreuse famille où les lois concernant les finales et les initiales jouent leur rôle habituel. Nous pourrions y rattacher un grand nombre de mots à sens plus ou moins connexe, mais la famille serait trop touffue, et nous nous bornerons au sens d' « agiter » et à quelques sens immédiatement apparentés :

1° Agiter au physique : secouer, agité par le vent, remuer, branler, vaciller, faible et chancelant, fatigué, épuisé, malade.

2° Agiter au moral : exciter, presser; chancelant, mou, insouciant; vagabond, libertin, vaurien, homme ou chose de peu de valeur.

153b. — Nous avons cinq séries :

1re série. *Gutturale initiale.*

Finale *t* : *quạt* 搳, « agiter, éventer, éventail » (2) ; — *khoát* 括, « agiter la main pour faire signe, renvoyer ou appeler quelqu'un en agitant la main » (3) ; — *ngoắt* 捐, « remuer, agiter » (4) ; — 抗, « agiter, balloter », s. a. *ngột*,

(1) Le mot est cité par GÉNIBREL au mot *quắn*.

(2) Remarquer le sens originel dans *quạt đuôi*, le chien qui « agite, remue la queue ». Dans *quạt ruồi*, « chasser les mouches » avec l'idée que l'on « agite » quelque chose, nous aurions un sens connexe que nous avons vu § 129, à la famille *quât*.

(3) Voir plus loin *huy* ; remarquer *khoát nước*, « lancer de l'eau en agitant la main ».

(4) *Chó ngoắt đuôi*, « le chien remue la queue » ; voir plus haut *quạt*, plus bas *ngoắn*, *ngoảy*. *Ngoắt tay*, « agiter la main pour faire signe » ; voir plus haut *khoát*, plus bas *huy*.

c. *ngát, ngat, at,* ch. n. *wou* (1) ; 航, « bateau ballotté par les eaux », s. a *ngột* ?, c. (?), ch. n. *wou.* — Avec finale *t* gutturalisée, nous avons : *ngục* 獄, « remuer la tête » ; — *ngúc* 局, « remuer la tête, incliner la tête » ; — *gục* 局, « incliner la tête », soit en signe d'assentiment, soit quand on sommeille ; a en Haut-Annam une forme *cục* dans *ngũ cục*, « sommeiller en inclinant la tête » ; — *ngúc* de *ngúc ngoắt*, « remuer » (2).

D'après la théorie qui sera développée dans la quatrième partie, *nguc, guc,* comme *ngột* vu plus haut, sont des formes à semi-voyelle vocalisée pour **ngwât, *ngwɔt, *ngwăt, *ngwat,* etc. Ces formes vocalisées se développant et dégageant la voyelle incluse en elles, nous donnent des formes correspondantes, soit avec la semi-voyelle labiale, soit ayant laissé tomber la semi-voyelle labiale, comme nous avons vu plus haut pour les formes cantonaises de *ngột.* C'est ainsi que nous avons : *ngoắt* de *ngúc ngoắt*, « remuer » ; — et, sans la semi-voyelle labiale, *ngạc* de *ngục ngạc*, « remuer la tête » ; — *ngắc* de *ngúc ngắc*, « remuer la tête » ; — *gặc* de *gục gặc*, « incliner la tête » ; — *gật* 脰 de *ngũ gật*, « sommeiller en remuant la tête » ; *gật đầu*, « incliner la tête » (où reparaît la finale *t* pure) ; — *ngặt* 歹, de *ngặt nghẹo*, « remuer, bouger, chanceler, qui n'est pas ferme » (3) ; — *ngật* 屹, de *ngật ngờ, ngật ngưởng, ngầy ngật*, « vaciller, chanceler, avoir le vertige » ; — *ngất* 屹, de *ngất ngơ, ngất ngưởng*, même sens (4).

---

(1) Le sino-annamite *ngột* est pour *ngwât, *ngwăt, *ngwat,* comme il sera prouvé à la 4e partie. Il faut remarquer que les formes cantonaises *ngát, ngat, at,* correspondant respectivement à des formes sino-annamites **ngat, *ngât, *ât,* nous offrent cette forme **ngwât, *ngwat* avec chute de la semi-voyelle labiale, ou même chute de la gutturale initiale ; la forme chinoise du nord *wou,* correspondant à s. a. **uât,* renferme la semi-voyelle. Eitel donne encore des formes cantonaises *üt,* correspondant à s. a. **ât, *uyêt,* et *út,* correspondant à s. a. **oat.*

(2) Dans toutes ces formes le *c* (= *k*) final est un produit de la gutturalisation de la finale *t.* On en a une preuve évidente dans ce fait que *ngúc ngoắt*, « remuer », que nous verrons plus loin, correspond exactement à *ngủn ngoẳn*, où la finale *n* de *ngủn* correpond à la finale *t* gutturalisée de *ngúc.* Une seconde preuve en est que, en Haut-Annam, nous avons pour *ngúc ngoắt*, des formes *ngút ngoắt* et *nguất ngoắt*, où la finale *t* reparaît pure ; enfin dans *ngúc ngoắt*, la forme *ngoắt* n'est qu'une forme à semi-voyelle labiale distincte, de *ngúc*, forme à semi-voyelle vocalisée, où *t* correspond à *c* de la première.

(3) Avec *nghẹo*, nous avons une forme parallèle à finale *u, o.*

(4) Le sens de « s'évanouir, perdre connaissance » dérive du sens de « chanceler ». Le sens d' « étourdi, insouciant » est aussi un sens moral dérivé du sens de « qui n'est pas ferme ». Au point de vue phonétique, remarquer que *ngầy* est une forme à finale *y* correspondant exactement à *ngật* ; *ngờ* est aussi une forme à finale *y*, ou équivalente, comme il sera expliqué plus loin au mot *quơ ; ngưởng* est une forme à finale *n* gutturalisée avec la semi-voyelle labiale à l'état atténué, *ư*, correspondant par conséquent aux formes **ngwât, ngwɔt,* restituées plus haut. Remarquer aussi que ces formes annamites *ngăt, ngât,* avec le sens de « branler », sont exactement les formes **ngât,* et **ngăt, *ngat,* que nous avons vu ci-dessus correspondre aux formes cantonaises du sino-annamite *ngột*, à sens d' « agiter, ballotter »

Finale *n* : *quàn* de *quờ quẩn*, « se débattre, s'agiter » (1); — *ngủn* 言 et *ngoẳn*, de l'expression *ngủn ngoẳn* ; se dit du chien qui « remue la queue », des enfants qui « sautent de joie, se trémoussent » (2). On a déjà vu *ngưỡng* 仰 de *ngất ngưỡng*, *ngật ngưởng*, « chanceler, branler », qui a une forme *ngửng*, avec chute de la semi-voyelle labiale, dans *ngơ ngửng*, « indécis, perplexe » (3) ; — *ngẫn* 痕 de *ngẫn ngơ*, « s'évanouir, tomber en pâmoison (4) ; — *hẫng* 興 de *hẫng hờ*, « étourdi, inconsidéré » (5).

Final *y* : *quơ* 找 (6), « agiter, brandir » (7); — *quẫy* 軌, « agiter

---

(1) Mais ce mot paraît avoir des rapports avec *quẫy*, « agiter, remuer, tourner » ; *quậy*, « se remuer, se mouvoir », et rentrer par conséquent dans les familles *quai*, § 111, et *quyên*, § 97, bien que ce sens de « se débattre, se démener » puisse être rattaché aux deux familles. Il y a donc ici point de contact entre les familles *quyên* et *quai* et la famille *quơ*.

(2) *Ngun* est exactement la forme à semi-voyelle vocalisée correspondant à *ngoăn*, *ngwăn*, forme à semi-voyelle distincte. Comparez, au point de vue phonétique, *ngoen ngoẻn*, *nguen nguẻn* et *ngủn ngoẻn*, « impudent », et aussi *ngắn ngủn*, « court », où *ngun* est toujours la forme à semi-voyelle vocalisée, et *ngăn* une forme ayant laissé tomber la semi-voyelle labiale, pour * *ngoăn*, * *ngwăn*, forme qu'appuie *vắn*, « court ». Cette théorie sera exposée plus amplement dans la 4e partie § 446.

(3) Comparez, aux points de vue phonétique et sémantique, *phất phưởng* et *vật vưỡng*, plus loin. Le sens d' « indécis » est un sens moral dérivé assez naturellement : « chancelant = indécis ».

(4) Comparer *ngầy ngật*, « chanceler, avoir le vertige », et *ngẫn ngơ*, tomber en pâmoison », où nous avons les formes à finales *y*, *n*, *t*. *Ngơ* équivaut à une forme à finale *y*.

(5) Voir plus haut le même sens avec *ngất*.

(6) Il y a une parenté indubitable entre *i* sino-annamite et *ơ* annamite, entre *i* et *ơ* annamites, Comparez 旗, « drapeau », s. a. *ki*, an. *cờ* ; 棋, « jeu d'échecs », s. a. *ki*, an. *cờ* ; — 詩, « pièce écrite », s. a. *thi*, an. *thơ* ; — 妃, « épouse », s. a. *phi*, an. *vợ*, — 裨, « aider ». s. a. *bi*, an *bơ* ; — 市, « marché », s. a. *thị*, an. *chợ* ; etc. Le passage semble admettre une forme intermédiaire en *ư*, par exemple 詩, s. a. *thi*, an. *thơ* et *thư* ; — *chơn*, « pied », formes dialectales du Haut-Annam *chân*, *chưn* et *chin* ; — 寄, « envoyer », s. a. *ki*, an *gởi*, *gưởi*, *gửi*.

On a déjà vu que des formes à finale *a* correspondent à des formes à finale *y* ; on verra plus loin à la 4e partie que des formes à finale *ô*, pour * *wa*, correspondent à des formes à finale *y* par suite de la chute de cette finale *y*. Faut-il ici admettre le même phénomène, ou simplement la correspondance directe *i* : *ơ* ? Je ne saurais me prononcer. En tous cas, comparer 利, « gain », s. a. *lị* et *lợi*, an *lời* ; — 時, « temps », s. a. *thi*, forme cérémonielle *thời* ; — 里, « raison », s. a. *li*, forme cérémonielle *lời* ; — 貴, « noble », s. a. *qui*, forme cérémonielle *quới* ; etc. Il pourrait donc se faire que *huy*, ci-dessous, étant pour * *hwai*, les formes *quơ*, *huơ*, *vơ* fussent produites par la chute de la finale *y*, avec affaiblissement de *a* en *ơ* ; et la théorie est d'autant plus séduisante que *huy* ne correspond pas absolument à *huay*, avec *a* long. mais soit à *hwăy*, avec *ă* bref, soit plutôt à *hwây* avec *â*, voyelle à son bref et sourd qui, devenue finale, se serait renforcée en *ơ*, à son plus ouvert et long. Comparer ce qui sera dit à la note du § 450, sur les expressions *ọ oẹ*, *ọ ẹ*, *ù ở*, etc.

(7) Remarquer, au point de vue sémantique, *quơ bướm bướm*, « prendre des papillons ». Le sens originel est « agiter, par exemple un rameau d'arbre, un éventail, pour frapper des papillons et les saisir ». On a là trois idées connexes : « agiter », « frapper », « saisir », dont les familles paraissent intimement unies ; mais je laisse de côté, comme je l'ai dit, les sens de

l'eau » (1) ; — *ngoảy* 登, « agiter » (2); — *ngoáy* 拗, « agiter », par exemple un petit objet dans un tube, « mener une embarcation en manœuvrant, agitant la godille ; regarder çà et là en agitant, tournant la tête » (3); — *ngoe* 危 de *ngoe ngoảy*, « mouvement de la queue du chien agitée lentement » (4); — *ngầy* 癡, « être saisi de vertige » (5) ; — *ngơ* 癔 dans *ngơ ngẫn*, « s'évanouir, tomber en pâmoison » (6); — 麾, « agiter un drapeau ou la main pour faire signe, drapeau

---

« frapper » et de « saisir ». *Quơ* a encore le sens de « saisir, enlever, emporter », par exemple dans *nó quơ áo quần của tôi*, « il a enlevé mes habits » ; *quơ rương*, « faire sa malle ». — Au point de vue phonétique, *huơ*, *vơ*, ci-dessous, d'autres formes de ce mot sont se rattachant directement à *huy*, ci-dessous.

(1) Se rattache peut-être à la famille *quai*, § 111, avec le sens de « agiter en tournant ».

(2) Remarquer *chó ngoảy đuôi*, « le chien remue la queue » ; comparer plus haut *ngoắt*, *ngoẳn*, plus bas *vảy*, même sens, et remarquer que *a* de *ngoảy* est bref, par conséquent correspond exactement à *ă* de *ngoắt*, *ngoẳn*. Nous avons dans *vảy* une forme produite par la chute de la gutturale et le renforcement de la semi-voyelle labiale.

(3) Avec ce sens, il y a point de contact avec la famille *quai*, § 111.

(4) *Ngoe* est une forme à finale *y* incluse pour **ngoay*, **ngoăy*, et correspond exactement au second terme, *ngoảy*.

(5) Voir plus haut *ngẫn* et *ngật*. Ce mot a aussi le sens d' « assourdir, être à charge, tracasser, taquiner ». Ce sens de « taquiner » peut se rattacher à cette famille, car « tracasser » n'est qu' « agiter » au sens moral. Je le laisse cependant de côté ; nous avons vu, § 111, forme *quai*, que ce sens pouvait aussi dériver du sens de « tourner, remuer, agiter en tournant ». Quoi qu'il en soit, il est bon de citer ici les diverses formes qui ont ce sens : *quẫy quá*, « agacer, ennuyer, taquiner, tracasser » ; *khuẫy khoả*, « importuner, ennuyer, molester » ; *khuẫy khuất*, même sens ; *ngầy ngà*, « assourdir, être à charge, tracasser » ; *rầy rà*, « tracasser, ennuyer » ; *rầy rật*, même sens ; *rầy rạc*, même sens.

Tous les groupes réguliers ne sont pas représentés, ni toutes les finales, mais nous avons *khuât*, *rât*, *rạc*, formes à finale *t*, pure ou gutturalisée, correspondant aux formes à finale *y*, *quây*, *khuây*, *ngày*, *rây*. Les formes *qua*, *khoa*, *nga*, *ra* ont laissé tomber la finale *y*. *Ngây*, *nga*, *rây*, *ra*, *rát*, *rac* ont perdu la semi-voyelle labiale. *Rây*, *ra*, *rât*, *rac* sont des formes produites par la palatalisation de l'initiale. Je ne pense pas qu'il faille voir des formes intermédiaires dans *chà lết*, « importuner ».

(6) Le sens originel se trouve dans *ngọn cờ ngơ ngác*, « les étendards flottent au vent », où *ngác* est une forme à finale *t* gutturalisée. *Ngơ* correspond à *quơ*, *huơ*, *vơ*, mais avec chute de la semi-voyelle labiale.

Ngơ ngác a aussi le sens d' « étourdi, ahuri, stupide, étonné, sot, maladroit ». C'est là un sens moral assez fuyant rendu en annamite par diverses formes. Il paraît se rattacher au sens d' « agité, qui branle, qui n'est pas fixe », par suite « hésitant, étonné, ahuri, hébété, etc. », Les formes sont régulières. On a :

1° *Cờ* de *lờ cờ*, « stupide » ; *khờ*, « stupide, hébété » ; *ngơ* de *bơ ngơ*, « ahuri, ébahi » ; *ngỡ* de *bỡ ngỡ*, « stupéfait, étonné » ; *hờ* de *ơ hờ*, « négligent, insouciant » ; *hơ* de *hơ hửng*, *hơ hẩng*, *hơ hỗng*, « insouciant, inattentif, distrait ».

2° *Ơ* de *ơ hờ*, ci-dessus (pour **wơ*).

3° *Mơ* de *lơ mơ*, « insouciant, distrait » ; *vơ* de *bơ vơ*, « ahuri, étourdi, insouciant, imprudent » ; *vờ* de *chờ vờ*, « sot, niais, stupide » ; *bơ* de *bơ vơ*, ci-dessus ; *bơ ngơ*, *bơ lơ*, même sens ; *bờ* de *bờ thờ*, « étourdi » ; *bỡ* de *bỡ ngỡ*, « stupéfait, étonné » ; *bư*, « sot, idiot ».

4° *Giơ* de *làm giu giơ*, « faire avec négligence, bêtement » ; *giỡ*, « imprudent, inconsidéré » ; *chờ* de *chờ vờ*, ci-dessus ; *trừ* de *trù trừ* « irrésolu, indécis » ; *lơ* de *bơ lơ*,

que l'on agite pour donner un signal ; prompt, rapide », s. a. *huy*, c. *fai*, *wai*, ch. n. *houei* ; — 揮, « agiter, secouer, agiter la main pour faire signe, exciter, encourager, faire agir, prompt, rapide », s. a. *huy*, c. *fai*, *fan*, *wan*, ch. n. *houei*, *houen*, *yun* (1). A ce mot sont directement apparentés avec le sens « agiter », *quơ*, « agiter, brandir », que nous avons déjà vu, et *huơ* 揮, « agiter, brandir », ainsi que *vơ*, « brandir, agiter, prendre, saisir » (2). D'un autre

---

« étonné, stupéfié » ; *lơ* de *lơ thơ*, « insouciant, nonchalamment » ; *rớ* de *xớ rớ*, « désœuvré, badaud, effaré ».

5° *Thờ* de *bờ thờ*, « étourdi » ; *thơ* de *lơ thơ*, « insouciant, nonchalamment » ; *xớ* de *xớ rớ*, ci-dessus ; *đơ* de *đơ ngơ*, « inconsidéré, imprudent » ; *đờ* de *đờ đẫn*, *đờ đoang*, « sot, insensé, stupide » ; *dờ* de *dật dờ*, « hésitant ».

Si l'on veut s'édifier sur la filiation des divers sens que nous avons vus, on peut étudier le mot *lơ*, qui entre dans des composés avec le sens de « chancelant » (*lơ chơ*), « indécis, incertain » (*lơ đỉnh*), « insouciant, nonchalant » (*lơ thơ*), « sans soin, négligent » (*lơ đỉnh*, *lơ hoang*), « stupéfait, hébété » (*bơ lơ*), « désœuvré, oisif » (*lơ lửng*). Les mots *vơ* et *vờ* présentent aussi à la fois les sens de « branlant » et de « sot » ; il en est de même pour *ngơ*.

Les formes à finale *ơ* doivent être considérées comme analogues aux formes à finale *y*. Il en est de même de *bá* de *bá vơ*, « sottement, absurdement ». Nous avons une forme à finale *y* incluse dans *ế* de *ơ hờ ươn ế*, « insouciant » (*ê*, pour **ay*, pour **way*, avec chute de la semi-voyelle labiale). Nous avons la forme *ai* dans *ươn ái*, « négligent, indifférent, lambin ».

Nous avons des formes à finale *n*, pure, gutturalisée ou palatalisée, et des formes à finale *t*, pure, gutturalisée ou palatalisée, dans :

1° *Hoang* de *lơ hoang*, « indécis » ; *nghênh* de *nghênh nghếch*, « sot, stupide, maladroit » ; *nghềnh* de *nghềnh nghệch*, *nghềnh ngạc*, « sot » ; *ngảng* de *nghềnh ngảng*, « distrait, insouciant » ; *ngẫn* de *ngơ ngẫn*, « indécis » ; *ngửng* de *ngơ ngửng*, « indécis, étonné, stupide » ; *ngưởng* de *ngất ngưởng*, « étourdi, insouciant » ; *ngất* de *ngất ngơ*, *ngất ngưởng*, comme ci-dessus ; *nghết* de *ngơ nghết*, « étourdi, ahuri, nonchalant » ; *ngác de ngơ ngác*, même sens ; *nghệch*, *ngạc*, de *nghềnh nghệch*, *nghềnh ngạc*, « sot » ; *nghếch* de *nghênh nghếch*, *nghêch ngác*, « sot, stupide, maladroit » ; *hững*, *hẫng*, *hỗng*, de *hơ hẫng*, *hơ hỗng*, etc., « insouciant, inattentif, distrait ».

2° *Ươn* de *ơ hờ ươn ế*, « insouciant » ; *ướn* de *ướn ờ*, « avec négligence » ; *ợt* (pour **ươt*, **wơt*), de *ươn ợt*, « sot, maladroit ».

3° *Vững* de *vơ vững*, « sottement » ; *phỏng* de *phắp phỏng*, « inquiet, indécis, incertain » ; *phắp*, ci-dessus ; *bửng* de *bơ lơ bửng lửng*, « frappé de stupeur ».

4° *Chênh vênh*, « hésitant, indécis » ; *lửng* de *lơ lửng*, « insouciant, nonchalant » ; *lẳng* de *lẳng lơ*, même sens ; *lỉnh* de *lơ lỉnh*, même sens ; *láp* de *bá láp*, « étourdi, sottement » ; *lắc* de *lắc lơ lắc lưởng*, « étourdi, imprudent » ; *chần* de *chần chờ*, « sot, stupide ».

5° *Đẳng* de *lẳng đẳng*, « nonchalant, lambin, paresseux » ; *đỉnh* de *lơ đỉnh*, « indécis » ; *dật* de *dật dờ*, « hésitant ».

On pourrait encore citer des formes parallèles à finale *u*, *o*, telles que *ngu*, *ngô*, *khu*, *khao*, etc., que donnent les mots doubles annamites. Mais ce que l'on a dit suffit à montrer que les dialectes annamites, dans les expressions créées pour rendre cette idée de « nonchalant, stupide, etc. », ont suivi les règles ordinaires concernant les finales et les initiales.

(1) Remarquer les formes chinoises à finale *n*, qui amènent des formes sino-annamites ** huản*, ** uản*.

(2) Cette dernière forme est produite par la chute de la gutturale initiale et le renforcement de la semi-voyelle labiale.

côté, avec le sens de « presser, exciter », nous avons *húi*, *hối* 悔, « exciter, presser, hâter, prompt, rapide » ; formes à semi-voyelle labiale vocalisée, pour * *hway* ; avec chute de la semi-voyelle labiale et de la finale *y*, on a *hả* de *hối hả*, « stimuler (1). Avec finale *t* labialisée on a *hấp* de *hối hấp*, « presser, stimuler » (2).

153 c. — 2e série. *Semi-voyelle labiale initiale.*

On en a quelques rares représentants. Il y a une forme à finale *n* labialisée dans *uồm* de *quẫy uồm uồm*, « agiter l'eau » (se dit des poissons), et une forme à finale *y* incluse dans *i* de *quẫy i uồm*, même sens (3).

153 d. — 3e série. *Consonne labiale initiale.*

Finale *t* : *vất* 勿, « agité par le vent » (4) ; — *vật* 物, « objet sans valeur, futilité » (5) ; — *vật* 勿 de *vật vờ vật vưởng*, « secoué par le vent, branler, chanceler, épuisé, sans force, être indisposé » ; — *vật* 勿, « secouer », par exemple un oiseau, et le cogner contre un objet dur pour le tuer ; — *vọc* 扑, « agiter, remuer avec la main » ; a une forme à finale *n* pure, *vẫn* de *vẫn vọc*, même sens, qui prouve que *vọc*, pour * *vwăc*, * *vwăt*, est une forme à finale *t* gutturalisée (6) ; — *phất* 拂, « agiter, secouer, flotter » (7) ; — *phấp* de *bay phấp phơi*, « agité par le vent » (finale *t* labialisée).

Finale *n* : *vẫn* 運 de *vẫn vơ*, « vagabond », *đi vẫn vơ*, « rôder » (8) ; — *vưởng* de *vất vơ vất vưởng*, « agité par le vent » ; *vật vưởng*, « chanceler, agité par le vent » ; — *phưởng* de *phất phơ phất phưởng*, « être agité par le vent » ; — *phưởng phất*, « légèrement agité par le vent » (9) ; — *vùng* 濊 de

---

(1) Peut-être pourrait-on rapprocher, avec finale *t*, *hốt* 忽, « promptement » ; 忽, « prompt, soudain », s. a. *hốt* ; *hốp* 噏, « prompt, vif » ; *tốp* de *hốp tốp*, « vite, soudain, prompt » : mais il y a doute, car le sens de « prompt » paraît appartenir à une autre famille.

(2) Voir plus loin *giũi*, *giụm*, *giục*, etc.

(3) Avec les restrictions données plus haut au mot *quẫy*. *I*, forme à semi-voyelle labiale perdue pour * *ay*, * *way*.

(4) Remarquer la filiation de sens : *buồm vất qua vất lại*, « la voile est agitée en tous sens par le vent » ; *gió đưa ngọn cỏ vất vơ*, « le vent pousse et ramène la cime des herbes agitées » ; *đi vất vơ*, « errer, vagabonder, flâner » ; *người vất vơ*, « un vagabond, un homme méprisable, un homme de rien » ; *của vất vơ*, « chose sans valeur ». Le sens de *vất vả*, « malheureux, misérable », semble se rattacher aussi à la famille. *Vả* est une forme à finale *y* tombée ; une variante est *vất mả*, « misérable et malheureux, crapuleux ».

(5) Formes apparentées dans *lặt vặt*, *vặt mắt*, *vặt vạnh*, même sens.

(6) Cependant ce mot, de même que *quẫy*. vu plus haut, pourrait rentrer dans la famille *quai*, § 111, ou *quật*, § 91.

(7) Comparer *phất phơ phất phưởng*, *vất vơ vất vưởng*, *ngất ngơ ngất ngưởng*, même sens.

(8) Comparer *vất vơ*, « vaurien » ; *đi vất vơ*, « errer, flâner ».

(9) Nous venons de voir *phất phơ phất phưởng*, *vất vơ vất vưởng*, *ngất ngơ ngất ngưởng*, avec le sens d' « agité par le vent, flotter ». Au point de vue phonétique, nous avons un certain nombre d'expressions faites d'après ce modèle. On a vu *ngật ngưởng*,

vùng vẫy, « s'agiter, se démener » ; *vùng vụt*, « agité violemment par le vent » ; *quẫy vùng vùng*, se dit des poissons qui « agitent l'eau » (1) ; — *vắn* de *vắn vọc*, « agiter, remuer avec la main » (2) ; — *vủn* 損 et *vởn* de *vủn vởn* ; se dit du chien qui « remue la queue » (3) ; — 繙, « flotter au vent », s. a. *phiền*, c. *fán*, *p'ún*, ch. n. *fan*.

Finale *y* : *vảy* 鯷, « agiter » (4) ; — *vảy cờ*, « agiter un drapeau » ; *vảy nước má*, « arroser les semis de riz en les aspergeant avec de l'eau répandue

---

ngơ ngẫng, *ngơ ngẩn*, se rattachant tous à cette idée ; *hẫng hờ*, « étourdi, inconsidéré » ; *hủng hớt*, *hớt hỏng*, « qui manque, qui fait défaut » ; *lất lưởng*, « inconstant » ; *lật lưởng*, « tromper » ; *vớt vưởng*, « très mince » ; *phất phưởng*, « semblable » (sino-annamite) ; *phỏng phất*, « peut-être » ; *phỏng phất*, « entrevoir », etc. Dans ces expressions, les finales sont régies par la loi de correspondance *y* (*o*) : *n* (*ng*) : *t*. *Ơ* des formes en *ương* est un renforcement de *ă* des formes en *ăt*, *ăn* ; *ư* est la semi-voyelle à l'état atténué. Il faut remarquer que cette euphonie *ăt* : *ơng* existe aussi bien pour des formes sino-annamites que pour des formes annamites.

(1) Voir plus haut la restriction à *quẫy* ; comparer plus haut *quẫy uồm uồm*, où l'on voit clairement que *m* final de *uồm uồm* est la finale *n* labialisée de l'expression correspondante *vùng vùng*. *Vùng* est pour * *vwâng*, ou * *vwăng* : si la semi-voyelle labiale incluse tombe, il nous reste *vẳng* de l'expression *vùng vẳng*, « agité » au sens moral, « en colère » ; toujours avec la chute de la semi-voyelle, et avec correspondance *y* : *n*, * *vwâng*, * *vâng* nous donne *vẫy*.

(2) *Vắn* correspond à *vảy*, ci dessous, par correspondance *y* : *n*. Remarquer que *vụt*, ci-dessus, et *vọc*, avec gutturalisation de la finale *t*, sont pour * *vwât*, * *vwăt*, comme plus haut *vung* était pour * *vwâng*, * *vwăng*. De même que *vung* nous donne, avec chute de la semi-voyelle et dégagement du son voyellaire, *văng* et *văn*, de même *vụt*, *vọc*, pour * *vwât*, * *vwăt*, nous donnent, par le même phénomène, *vât*, « agité », et *văt*, celui-ci avec une nuance de sens.

(3) Voir plus haut *ngoắt*, *ngoảy*, *ngủn ngoẳn*. De même que *ngủn* est une forme à semi-voyelle labiale vocalisée pour *ngwăn*, *ngoăn*, *vủn* est une forme absolument parallèle, avec chute de la gutturale initiale et renforcement double de la semi-voyelle labiale ; donc *vun* = *vwơn*, et correspond à *vơn* qui est une forme ayant laissé tomber la semi-voyelle labiale après dégagement du son voyellaire à timbre clair. Voir §§ 446, 450.

(4) Remarquer *vảy đuôi*, « le chien remue la queue », qui est une forme avec chute de la gutturale et renforcement de la semi-voyelle labiale, de *ngoảy đuôi*, même sens ; comparer *ngủn ngoẳn*, *ngoắt đuôi*, même sens.

Les mots exprimant l'idée du chien qui « remue la queue », que nous avons vus jusqu'ici forment un petit groupe compacte qu'il n'est pas sans intérêt de reprendre pour montrer les effets de quelques-unes des lois que je signale dans cette étude. Nous avons :

ngoắt ; — *ngoẳn*, *ngủn ngoẳn*, *vủn vởn* ; — *ngoảy*, *ngoe ngoảy*, *vảy*.

J'ai fait remarquer que *ă* est bref dans les trois formes *ngoắt*, *ngoẳn*, *ngoảy*. On voit la loi de correspondance des finales *y* : *n* : *t* (§ 91[1]). On voit aussi cette loi dans la correspondance des formes *vủn vởn* avec *vảy*,

Les correspondances *ngủn ngoẳn* avec *vủn vởn*, *ngoảy* avec *vảy*, nous font voir la loi de la chute de la gutturale initiale et la loi du renforcement de la semi-voyelle labiale en consonne (§§ 15 et 17). Mais il faut remarquer que dans *ngoảy* : *vảy*, le *v* de la seconde forme correspond exactement à la semi-voyelle de la première : c'est le renforcement simple (§ 15) ; dans *ngoẳn* : *vởn*, nous avons exactement le même phénomène. Dans *ngủn* : *vủn*, au

en agitant la main » (1) ; — *váy* 𢱢, « agiter un petit objet dans un tube » (2) ; — *vẫy* 𣲖, « faire un signe en agitant la main » ; — *vẫy* 𣲖, « agiter l'eau avec la main » (3) ; — *vậy* 抹, « remuer l'eau avec la main, rendre trouble » (4) ; — *vơ* 撝, « brandir, agiter » (5) ; — *vờ* de *vật vờ*, « tituber, chanceler » ; — 擺, « agiter, remuer ; exciter, pousser ; transporter », s. a. *bãi*, c. *p'ai*, *p'ái*, ch. n.

---

contraire, la semi-voyelle labiale originelle de la forme *ngoẳn* est vocalisée dans la voyelle *u* de *ngủn* et de *vủn* ; le *v* de cette dernière forme est le renforcement d'une semi-voyelle adventice qui s'est développée devant une forme hypothétique * *un*, produite par la chute de la gutturale initiale, ce qui nous donne la marche *ngwăn : ngun : *un : *wun : vun*. C'est le renforcement à double effet (§§ 11,16,456 ; et c'est la loi de vocalisation de la semi-voyelle labiale, que nous verrons à la 4e partie, et surtout § 455.

Enfin *ngoe* nous donne un exemple de ce que j'ai appelé une forme à finale *y* incluse (§ 9, forme *về*, etc.).

La forme correspondante en sino-annamite est 擺 *bãi*, que nous verrons ci-dessous, avec *a* long. — Voir aussi ci-dessous la forme *lắc*, de *luc lắc*, amenée par la loi de palatalisation des initiales.

(1) Il se pourrait que *vảy*, avec ce dernier sens, se rapportât à une autre famille. Comparer : *vái* 𢱢, « semer à la volée » ; — 灑, « lancer soit de l'eau pour asperger, soit des graines pour semer ; agité par le vent », s. a. *sái*, c. *shá*, *shái*, *shi*, *sai*, ch. n. *cha*, *chai* (remarquer les formes *shá*, *cha*, à finale *y* tombée, et le sens « agité par le vent », qui produit une confusion avec un mot de la famille étudiée dans le corps de cet article) ; — *rái* 洒, « jeter, disperser, éparpiller » ; — *lải* de *lải rải*, « l'un après l'autre, peu à peu » (avec l'idée de « semblable à des grains jetés, éparpillés » sur le sol) ; — *rảy* 𢱢, « asperger » (a aussi le sens de « jeter, disperser » dans *phủi rảy*, « secouer pour faire partir, rejeter quelque chose », par exemple des grains de poussière) ; — *ráy*, de *rửa ráy*, « laver » (*rửa* laisse supposer, d'après les lois phonétiques des dialectes annamites, une forme *rá*, avec chute de la finale *y*, comme plus haut et plus bas dans certaines formes chinoises) ; — *rưới* 洒, « asperger, arroser », — *tưới* 𣲖, « asperger, arroser » ; — 洗, « laver, nettoyer », s. a. *tẩy*, *tiển*, c. *sai*, *sin*, ch. n. *si*, *sien* (loi de correspondance des finales *y : n*) ; — 洒, « asperger avec de l'eau, laver », s. a. *sái*, c. *sái*, *shái*, *shá*, *ts'ui*, *sun*, *sin*, *san*, ch. n. *chai*, *cha*, *si*, *sien* (formes à finale *y* tombée ; correspondance des finales *y : n*).

(2) *Ngoáy tai*, *váy tai*, « se curer les oreilles » ; *váy* est une forme de *ngoáy* avec chute de la gutturale et renforcement de la semi-voyelle labiale.

(3) Voir plus haut *quẫy*.

(4) On pourrait encore rattacher ici un petit groupe à sens moral assez ondoyant, que nous avons vu déjà § 111, forme *quai* : *quấy quá*, « inconvenant, indécent, déplacé, à faux, absurde, défectueux, mal fait » ; — *vấy vá*, « d'une manière inconvenante, avec excès, outre mesure » ; — *vậy vạ*, « en désordre, avec confusion » ; — *bậy bạ*, « confus, embrouillé, sans ordre, mal fait, inconvenant » ; — *chạ*, « en désordre, tout de travers, dissolu ».

(5) Correspond à *quơ*, *huơ*, *huy*, vus plus haut. A aussi le sens de « prendre, saisir », comme *quơ*, et paraît se rattacher alors à *với* 貝, *vói* 𢱢, « étendre la main pour prendre ; étendre la main pour faire signe ». *Vơ* rentre aussi dans *bá vơ*, « vagabond » ; dans ce sens, il semble se rattacher à la famille ici étudiée à sens de « agiter » ; mais le sens de « seul, abandonné », qu'ont aussi les expressions *chơ vơ*, *bơ vơ*, bien que pouvant dériver du sens de « vagabond », semble rattacher ce mot plutôt à la famille étudiée § 434, au mot *bụa*, et § 161 f, famille *cui*, à sens de « privé de ». — Pour le sens de « sottement, absurdement » qu'ont les expressions *bá vơ*, *vơ vửng*, voir la note au mot *ngơ*, ci-dessus.

pai (1) ; — *phài, phải, phảy*, de *quạt phài phải, quạt phài phảy*, « agiter lentement l'éventail » (2) ; — *phơi* 沛 de *bay phơi phơi, bay phấp phơi*, « flotter au gré du vent » (3) ; — *phơ* 拯 de *phơ phơ*, « flottant au vent » ; *phất phơ*, « agité par le vent » ; — *phé* 批, « flotter au vent » (4).

153e — 4e série. *Palatale initiale.*

Finale *t* : *giục* 逐, « presser, exciter » (5) ; — *lúc* 鐒, « secouer, remuer, agiter » (6).

Finale *n* : *giun* de *giun giủi*, stimuler » (7) ; — *giong* 終, « presser stimuler » (8) ; — *choạng, choáng, choàng* 蹌 de *loạng choạng, loáng choáng, loàng choàng*, « chanceler, tituber (*loáng, loạng, loàng* 亂 sont également des formes produites par la palatalisation des initiales, ; nous avons la semi-voyelle vocalisée dans les formes correspondantes *lòng chòng, lỏng chỏng*, « vaciller, branlant », *lóng nhóng*, « indécis » (9) ; — *lung* 籠, « agiter,

---

(1) Remarquer les deux sens « agiter » au physique, « agiter » au moral. Noter aussi 擺 尾, s. a. *bãi vĩ*, qui se dit du chien qui « agite la queue ». C'est la forme correspondante sino-annamite des expressions annamites *vảy, ngoảy, ngoắn, ngoắt*, que nous avons vues plus haut.

(2) La traduction « lentement, légèrement », donnée par le dictionnaire, n'est pas la traduction exacte. L'expression *phài phải, phài phảy* désigne strictement le « mouvement » de l'éventail, mais un mouvement « lent et léger », cette dernière idée n'étant qu'accessoire.

(3) Ici aussi *phơi phơi, phấp phơi*, désignent le « mouvement » des étendards, des drapeaux agités par le vent. Dans cette expression *bay phơi phơi*, le mot *bay* signifie « flotter dans les airs ». Il a aussi ce sens quand il s'applique à une fumée, à une vapeur, à une odeur qui « s'élève et flotte » dans l'air. Peut-être le sens de « voler, planer », qu'il a quand il s'applique à des oiseaux, se rattache-t-il à ce sens de « flotter dans l'air », ainsi que le sens dérivé de « se répandre », qu'il a quand il s'applique à une opinion, à la renommée. Il rentrerait alors dans la famille étudiée ici, ainsi que son correspondant 飛, « voler », s. a. *phi*, c. *fi*, ch. n. *fei*.

(4) Forme à finale *y* incluse, équivalant à *bay, phi*, ci-dessus.

(5) Filiation sémantique : « agiter » au moral : voir plus haut *huy, húi, hối*. *C* (= *k*) final est dû à la gutturalisation de la finale *t*. On donnera plus loin, au mot *xối*, le groupe des formes à sens d' « exciter ».

(6) Conformément à la théorie qui sera exposée dans la 4e partie, *lúc* est une forme à semi-voyelle vocalisée pour **lwâc, *lwăc*. Par la chute de la semi-voyelle labiale, nous avons *lắc* 勒 de *lúc lắc* « remuer, agiter ». Remarquer *chó lắc đuôi*, « le chien remue la queue ». Nous avons plusieurs formes parallèles à finale *u, o* : *lắc láo, lúc lúi*, même sens ; *lắc lư*, même sens.

(7) Voir plus loin *giủi*.

(8) Correspond, avec finale *n* gutturalisée, à *giục*, forme à finale *t* gutturalisée. Comparez *giục giã* et *giong giã*, même sens que ci-dessus.

(9) Pour *choáng* 眩, « ébloui, avoir le vertige », voir § 114, forme *quang*. De même *chóng* 揀 de *chóng mặt*, « avoir le vertige », semble se rattacher à la famille à sens d' « ébloui ». L'idée d' « avoir le vertige » semble donc dériver de deux idées : l'idée de « chanceler », et l'idée d' « être ébloui ». Les deux familles ont des points de contact.

secouer ; s'agiter, se remuer » (1) ; — *chúng* et *chấng* de *chúng chấng*, « vaciller » (2).

Finale *y* : *giủi* 遳 de *giun giủi*, « stimuler » (3) ; — *giã* de *giục giã*, *giong giã*, « exciter » (forme à finale *y* tombée) ; — *chơ* 諸 de *lơ chơ*, « branlant », où *lơ* est une forme également produite par palatalisation de l'initiale ; — *lay* 來, « agiter, branler, être agité » (*lung lay*, « secouer »).

153f. — 5e série. *Dentale initiale*.

Finale *t* gutturalisée : 督, « presser, exciter, encourager », s. a. *đốc*, c. *tuk*, ch. n. *tou* ; — 蜀, « presser, stimuler », s. a. *thúc*, c. *ts'uk*, *tsik*, ch. n. *tsou*, *tsiu*. La forme annamite est *xúc* 觸, « presser, stimuler ».

Finale *y* : 摧, « presser, stimuler, agiter, mettre en mouvement, molester », s. a. *thôi*, c. *ts'ui*, *ts'o*, ch n. *ts'ouei* ; — 推, « pousser, faire avancer, mettre en mouvement, presser, exciter, stimuler », s. a. *thôi*, *suy*, c. *t'ui*, *ch'ui*, ch. n. *t'ouei*, *tch'ouei* (4) ; — *xôi* 欶, *xui*, *xúi* 吹, « presser, stimuler, exciter » (5).

Remarque. — J'ai suivi la marche des formes d'une manière assez régulière pour qu'il soit inutile d'en donner un tableau récapitulatif. On a vu suffisamment l'application des lois régissant les finales et les initiales.

154. — *Quơn*. — 2 mots. — *Quờn* 權 de *đi quờn*, « faire des moulinets avec un bâton », appartient à la famille étudiée § 97, forme *quyên*. — Pour *quờn*, forme de *quyên* 權, « puissance », voir § 97, forme *quyền*, la discussion phonétique.

155. — *Quơt*. — 1 mot : *quớt* 括, « recourbé », qui se rattache à la famille *quất*, § 91.

---

(1) Correspond à *lúc*, vu ci-dessus ; c'est une forme à semi-voyelle labiale vocalisée, pour **lwâng*, **lwăng*. De même que *lúc* a donné *lắc* par la chute de la semi-voyelle, de même *lung* devrait donner *lăng*. Nous avons *lay*, forme à finale *y*, avec *ă* bref, correspondant à la forme à finale *n* que nous devrions avoir, dans *lung lay*, « agiter, secouer, s'agiter, ».

(2) Ici aussi nous avons une forme à semi-voyelle labiale vocalisée, *chúng*, qui se développe en **chwấng* et qui, laissant tomber la semi-voyelle labiale, donne *chấng*.

(3) *Giủi* a aussi le sens de « chasser, repousser » ; je ne pense pas que les deux sens soient dépendants l'un de l'autre. En tout cas, on saisit la correspondance des finales *y* : *n*.

(4) Il pourrait se faire qu'ici le sens d' « exciter, stimuler », dérivât de l'idée de « pousser », non de l'idée d' « agiter » et que ce mot n'appartînt pas à la famille étudiée ici.

(5) Voir § 363, forme *xui*, *xôi*. L'idée de « exciter, stimuler », paraît n'être qu'une application morale de l'idée d' « agiter » ; — agiter physiquement quelqu'un, le secouer pour le faire avancer ou agir ; — agiter quelqu'un, le secouer moralement par des encouragements ou des ordres, pour le faire avancer ou agir. La filiation sémantique est naturelle. Je note ici à part tous les mots que nous avons vus à sens d' « exciter » :

** huy, hui, hôi, ha*		
giui, gia	*gium, giong*	*giuc*
** thôi, * suy, xôi, xui*		** đôc, * thuc, xuc*

156. — *Quông*. — Cité par Génibrel pour *cuông* ; 1 mot.

De même nous avons *quôc* et *cuôc*. Dans *quôc*, *quông*, la semi-voyelle est à l'état normal ; dans *cuôc* et *cuông*, elle est à l'état tonifié. Mais il faudrait examiner si *quông* et *cuông* ne différeraient pas seulement par une fantaisie d'orthographe. Pour *quôc* et *cuôc*, il y a réellement une nuance dans la prononciation.

157. — *Cuôc*. — 9 mots : 鍭, « pioche, piocher, houe » ; se rattache à 钁, « houe », s. a. *cược*, c. *fok*, ch. n. *kouo* (1) ; — *cuộc* 局, « lier, attacher » (2) ; se rattache à 綮, « lier », s. a. *cục* ?, c. (?), ch. n. *kiu* ; — *cuốc* 鍭, « poule d'eau », onomatopée qui représente le cri de l'animal ; a en Haut-Annam une forme *chuộc* ; se rattache sans doute à *quắc* 鸛, « sorte d'échassier » cf. § 109) ; — *cuộc* 局, « pari, gage, parier » ; paraît se rattacher à 局, « jeu, arrangement, issue d'une affaire », s. a. *cuộc*, c. *kuk*, ch. n. *kiu* ; — *cuốc* 國, « royaume » ; doit être considéré comme une forme annamite (cf. § 89, forme *quâc*).

158. — *Cuôi*. — 6 mots : *cuối* 檜, « fin, bout » ; se rattache, par une forme **cúi* (3) à 季, « le dernier », s. a *qúi*, c. *kwái*, ch. n. *ki* ; — *cuôi* 檜, « roseau » ; a une autre forme annamite *cỏi*, avec la semi-voyelle à l'état vocalisé ; — *cuỗi* 魄 de l'expression *cuỗi chỏ*, « coude » ; a une forme *cùi* ; — *cuội* 檜, « écho, trompeur, personnage qui est censé habiter dans la lune » (4).

159. — *Cuôn*. — 5 mots : *cuốn* 卷, « tome, volume, numéral des livres » ; se rattache à 卷, « rouleau, volume », s. a. *quyển*, c. *kun*, ch. n. *kiuan* ; — *cuốn* 捲, rouler, enrouler » ; *cuộn* 滾, « rouler, enrouler, envelopper, paquet » (ainsi que *quấn* 纏, « enrouler »), se rattachent à 捲, « enrouler, rouler », s. a. *quyển*, c. *kün*, ch. n. *kiuan* (5) ; — *cuộn* 滾 de l'expression *nước chảy cuộn cuộn*, « l'eau coule en torrent » ; se rattache sans doute à 滾, « torrent qui roule ses eaux avec impétuosité », s. a. *cỗn*, c. *kwan*, ch. n. *kouen* ; — *cuộn* 滾 de l'expression *cuộn ruột*, « tiraillements d'entrailles » ; apparenté à *quặn* de l'expression *quặn ruột*, « tiraillements d'entrailles » (6).

---

(1) Pour les mots sino-annamites en *ươ*, voir plus loin, § 385.

(2) Se rattache à la même famille que *cột* ; cf. § 91, forme *quật*.

(3) Voir § 161, forme *cui*, et § 93, forme *qui*.

(4) Ces trois sens paraissent apparentés, au moins les deux premiers. Il pourrait se faire que *cuội*, dans le sens de « trompeur » (comparer surtout *nói cuội*, « mentir »), se rattachât à 詭, « mentir, tromper », s. a. *quỉ*, c. *kwai*, ch. n. *kouei*, par l'intermédiaire d'une forme **cui* comme plus haut : dans ce cas, « l'écho » serait un sens dérivé, mot à mot « le menteur ». Ou bien les deux sens « écho » et « mentir » seraient indépendants. Mais l'expression *nói dối như cuội*, mot à mot « mentir comme l'écho », permet difficilement cette dernière hypothèse. — Voir la famille probable, § 206, forme *nguen*.

(5) Voir § 97, à la forme *quyên*.

(6) Ibid.

160. — *Cuông*. — 9 mots ; plusieurs ne sont que les formes diverses d'un même mot. — *Cuồng* 狂, « écheveau, dévidoir », se rattache (cf. § 114, forme *quang*) à une forme annamite *quạng* 繴, et à 軖, « rouet », s. a. *khuông* ?, *khoang* ?, c. (?), ch. n. *k'ouang* (1) ; — *cuống* 誑, « pétiole, queue de fruit, tige de fleur » ; *cuộng*, « même sens », se rattachent à 莖, « tige, queue », s. a. *hành* et *khoang*, c. *hang*, *k'wang*, ch. n. *heng* (2) ; — *cuông* 攻, « ému, affecté » ; *cuồng* 狂, « troublé » ; *cuộng* 誑, « ému », semblent se rattacher à quelques mots chinois indiquant un « trouble de l'âme », tels que 恍, « déraisonner, troublé, déçu », s. a *hoảng*, c. *fong*, ch. n. *houang* ; 狂, « folie, insensé, téméraire », s. a. *cuồng*, c. *k'wong*, ch. n. *k'ouang* (3) ; — *cuông* 攻, « ému » ; a une autre forme annamite *công* 攻 ; avec semi-voyelle à l'état vocalisé (4).

161a. — *Cui*. — 18 mots, dont au moins trois renferment la semi-voyelle labiale à l'état vocalisé. — *Cũi* 櫃, « cage, armoire » ; se rattache à 匱, « cage, armoire », s. a. *qui*, c. *kwai*, ch. n. *kouei* ; — *cui* 槐 de l'expression *dùi cui*, *đùi cui*, « maillet en bois, massue » ; se rattache à 旹, « marteau », s. a. *qui*, c. *k'wai*, ch. n. *k'ouei* (ou à 椎, « massue, marteau », s. a. *qui* ? c. (?), ch. n. *k'ouei*) ; — *cùi* 槐, qui a aussi une forme *cuỏi* 槐, des expressions *cùi tay*, *cùi chơn*, « poignet » ; *cùi chỏ*, *cuỏi chỏ*, « coude », se rattache sans doute, par une forme sino-annamite **qui* que permettent de supposer les formes chinoises (cf. § 92, forme *quê*), à 拐, « en forme de coude, coudé, coude », s. a. *quải*, c. *kwái*, ch. n. *kouai*, qui a donné déjà, avec un autre sens, l'annamite *què*, « boiteux » (5) ; — *cui* 槐, « orphelin » ; *cùi* 槐, « pédoncule », ont une forme *côi*, *cỏi*.

161b. — Certains mots de cette forme nous offrent une nouvelle manifestation de la loi de concordance des finales *y* : *n* : *t*, que nous avons déjà vue bien des fois, ainsi que des lois concernant les initiales.

Le mot 厥 a en sino-annamite, d'après les dictionnaires, une seule forme *quyết*, à finale *t*. Mais l'analogie avec les nombreux caractères renfermant la phonétique 厥 ou d'autres phonétiques analogues, et ayant, dans les dialectes chinois, une double forme à finale *t* et à finale *y*, nous prouve que ce caractère a, ou au moins a pu avoir cette double forme. On ne peut objecter non plus

---

(1) Voir la famille, § 97.

(2) L'*Index* de PHAN-ĐỨC-HOÁ ne donne pas la forme *khoang*, mais elle ressort de la forme cantonaise *k'wang*. Cette forme a donné l'annamite *cuồng*, comme ci-dessus à *cuồng*, « écheveau », et comme § 114, pour la forme annamite *quang*, analogue à la forme *cuông*.

(3) Les formes chinoises feraient supposer une forme sino-annamite *khoang*. — On voit donc que la forme *khoang* a donné en annamite tantôt *quang*, tantôt *cuông* ; de même les formes chinoises correspondantes *k'wong*, *k'ouang*, ont donné en sino-annamite tantôt *khoang*, tantôt *cuồng*.

(4) Voir le traitement de la forme *quang*, § 114.

(5) Voir § 83, forme *quai* ; § 111, forme *quai* ; § 131, forme *que*.

que ce mot a, avec la forme à finale *y*, un sens spécial. Les cas sont nombreux où nous avons confusion des sens et des formes d'un même mot dans les divers dialectes (1). Ce caractère 厥 a, parmi ses divers sens, celui de « baisser la tête ». Avec ce sens, les dialectes chinois ont les formes à finale *t* : *quyết*, *küt*, *kiue* ; mais nous avons en annamite une forme à finale *y* avec la semi-voyelle à l'état vocalisé : *cúi* 蹪, « incliner, baisser, se courber » ; *cúi đầu*, « incliner la tête » ; *cúi lưng*, « baisser le dos, se courber, s'incliner ». Et une autre forme apparentée est peut-être *chúi* 咂, « pencher en avant, se pencher » (2).

Le caractère 厥, avec toujours, dans les dialectes sino-annamite et cantonais, la forme à finale *t* (*quyết* ; *kwat*, *küt* ; ch. n. *kiue*), a aussi le sens de « court » ; il se rapproche alors de 堀, « court », s. a. *quật*, c. *kwat* ?, *küt* ?, ch. n. *kiu*, *kiue* ; et ces deux mots sont à rapprocher de l'annamite *cụt* 椓, « court, écourté », et d'autres formes nombreuses, passablement touffues, que l'on étudiera au point de vue sémantique et au point de vue phonétique, en essayant, pour ce dernier, de faire ressortir les effets de la loi de correspondance des finales *y* : *n* : *t*, de la loi de la palatalisation des initiales, et enfin de la loi de dentalisation des initiales.

161ᵉ. — Au point de vue sémantique, on peut répartir les sens en cinq séries :

1° Sens de « court », qui n'est « pas long », en général. Nous avons *cụt* 椓, « court, écourté », et, par l'effet de la loi de labialisation des dentales finales, *cúp* 給 dans *gà cúp*, « poule à courte queue », expression qui correspond à *gà cụt đuôi*, même sens ; — nous avons aussi *hụt* 紇, « court », dans l'expression *vắn hụt*, « très court, trop court » (3) ; — *cút* 骨, *cút cút*, « oiseau à courte queue, caille » (4).

---

(1) Il y a bien des cas où il y a eu confusion des sens et des formes dans les divers dialectes. Par exemple, le caractère 餧 signifie « nourrir » et se prononce s. a. *hũy*, c. *wai*, ch. n. *wei* ; mais il est pris parfois pour le caractère, 餒, qui signifie ordinairement « avoir faim », et il se prononce alors comme ce dernier caractère, s. a. *nỗi*, c. *noi*, ch. n. *nei*. En annamite, nous avons le mot *nuôi* 餒, « nourrir », où nous voyons la forme de 餒. s. a. *nỗi*, mais associée au sens de 餧. L'*Index* de Phan-đức-Hoá donne bien à 餧 les formes *huỹ* et *nỗi*, mais sans indiquer les acceptions. Il faut ajouter que la phonétique 委 entre dans des caractères à forme *uy*, *oai*, *huy*, *nuy*.

Parmi les caractères de cette catégorie qui ont une forme à finale *t* et une forme à finale *y*, citons 蹶, « faire un faux pas », ch. n. *kiue* ; « mouvoir, diligent », ch. n. *kouei* ; — 撅, « tenir un objet avec la main », ch. n. *kiue* ; « relever le bas de sa robe », ch. n. *kouei* ; — 闋, « fin, finir », ch. n. *kiue*, *kouen* ; — 趹, « courir vite », ch. n. *kiue* ; « fouler du pied », ch. n. *kouei*, etc. Le cantonais a également les formes correspondantes 蹶 *kwai*, *küt* ; 闋 *küt*, *k'üt*, *k'wai* ; etc. L'existence d'une double forme à finale *t* et à finale *y*, est donc un fait hors de doute pour les mots de cette catégorie. Ce qui est dit ici se rattache à la question que nous avons traitée § 77, forme *hui*, note 1.

(2) Pour *ch* : *k* : *kw*, voir ci-dessous, et § 108, forme *qua*.

(3) Cette expression permet de saisir la filiation entre le sens de « court » et le sens dérivé de « qui manque, en retard » qu'a ordinairement le mot *hụt*. Voir plus loin *hớt* et *bớt*.

(4) Ces formes sont les correspondantes annamites de 厥, s. a. *quyệt* ; 矍, s. a. *quật*, « court », que j'ai mentionnées ci-dessus. Cf. § 91, forme *quật* ; § 98, forme *quyệt*.

Dans la série à finale *y*, toujours avec le même sens, nous avons *cui* 槐 dans l'expression *trâu cui*, « buffle à courtes cornes » ; — *ngỏi* de l'expression *ngắn ngỏi*, « très court », — *vỏi*, de l'expression *vắn vỏi* « très court » (1).

Aux deux séries à finales *y* et *t* que nous avons déjà vues justifiées par les formes chinoises, s'ajoute une série à finale *n*, justifiée, elle aussi, par des formes chinoises. Nous avons : *cun* de l'expression tonkinoise *cun cút*, pour *cút cút*, « oiseau à courte queue, caille » ; — *ngủn* de l'expression *cụt ngủn*, « très court » ; — *hủn* des expressions *chũn hủn*, « très court » ; — *hủn* des expressions *chũn hủn*, « très court », et *vắn hủn*, « très court ». La loi de palatalisation des initiales amène *chũn* 準 des expressions *vắn chũn*, *ngắn chũn*, *chũn hủn*, « très court » ; *lủn* de l'expression *cụt thun lủn*, « très court, trop court » ; *chun* de l'expression *vắn chun chũn*, « très court » ; — la loi de dentalisation des initiales nous donne *xủn* des expressions *vắn xủn*, *ngắn xủn*, « très court » ; *thun* de l'expression *cụt thun lủn*, « très court, trop court ». Cette forme annamite *thun* correspond exactement à 短, « court, rendre plus court, diminuer » (2), s. a. *đoản*, c. *tũn*, ch. n. *touan*. Dans ce mot apparaît un nouvel élément vocalique que l'on retrouve dans plusieurs formes annamites : avec renforcement de la semi-voyelle labiale et chute de la gutturale, on a *vắn* 問 et *vắn* 刎, « court » (qui a une forme *păn* dans les dialectes dits *mường* du Sơn-tây) ; avec conservation de la gutturale initiale, mais chute de la semi-voyelle labiale, on a *cắn* de l'expression *cụt cắn*, « court » ; *ngắn* 艮, « court » ; cette forme *ngắn* paraît être la forme annamite de 夭, « court, petit, chétif » (3), s a. *ngân* ?, c. *ngan* (4). A la forme *vắn* se rattache directement, par suite du double effet de la loi de dentalisation des initiales et de la loi de correspondance de finales *n* : *t*, l'annamite *tắt* 慥, « court, droit, directement » (5).

---

(1) *Oi* représente une autre forme de la semi-voyelle labiale à l'état vocalisé. Voir des cas analogues en *ou*, *om*, § 97, forme *quyên*. Cf. § 436 sqq.

(2) Pour ce dernier sens, voir la 3e série de sens.

(3) Pour ce dernier sens, voir les mots de la seconde série.

(4) Ce mot paraît être un cantonisme ; donné par EITEL et AUBAZAC, il n'est pas donné par COUVREUR.

(5) Comparez plus loin, avec un autre sens, *vụn vặn* et *vụn vặt* « en petits morceaux ». Avec ce second sens de « droit, directement », nous évoluons vers une autre famille que je n'ose cependant pas rattacher à celle dont je m'occupe ici : *ngắn* de *ngay ngắn*, « droit, en face » (*ngay* n'est qu'une forme à finale *y* de *ngắn* à finale *n*) ; *thẳng* et *rẳng* de *thẳng rẳng*, « droit » (*thẳng* produit par la loi de dentalisation des initiales, *rẳng* produit par la palatalisation des initiales) ; *băng* de *đi băng*, « aller directement, à travers champs » (produit par la loi de renforcement de la semi-voyelle labiale).

Ce groupe à sens de « court » que nous venons d'étudier, nous offre un exemple frappant des effets multiples, — des ravages, pourrait-on dire —, que produit le jeu des lois diverses qui régissent les finales, les initiales et la semi-voyelle elle même. On verra dans la 4e partie que les formes en *u* ou *o* comme *cut*, *cup*, *hut*, *cun*, *ngun*, *hun*, *chun*, *lun*, *thun*, *xun*. *ngoi*,

161 d. — 2° Sens de « petit de taille, nain, rabougri, rachitique ». Avec la finale *t*, nous avons *cụt* de *cụt chơn*, « court quant aux pieds, estropié, boiteux » ; *cụt tay*, « court quant aux mains, manchot », où le sens de *cụt* ne diffère presque pas de celui que nous venons de voir. Avec la finale *y*, nous avons *cùi* 㾦 de *cùi cụt*, « privé de ses mains, manchot » ; *còi* de *cằng còi*, « avorton, rabougri, noué, rachitique » (1). Avec la finale *n*, nous avons *cùn* de *lùn cùn*, « nain » (2) ; la loi de palatalisation des initiales donne *chùn* des expressions *lùn chùn*, « nain, petit et trapu » ; *lùn* 倫 des expressions *lùn cùn*, *lùn chùn*, etc., « petit et trapu, nain » ; *lủn* 侖 de *lủn chũn*, « petit et trapu » ; — avec un son voyellaire que nous avons déjà vu et que nous allons encore voir se développer, et la finale *t*, nous avons *choắt* 拙, « très petit, nain ». La loi de dentalisation des initiales nous donne *đùn* et *đũn* des expressions *lùn đùn*, *lùn đũn*, « très petit de taille, petit et trapu » ; *đọn* 遁, « noué, rachitique, rabougri, nain » Avec chute de la semi-voyelle labiale, et en correspondance avec les formes *cằn*, *ngắn*, vues plus haut, on a *cằng* 肯, « avorton, rabougri, noué, rachitique » ; et, par l'effet de la loi de patalisation des initiales, *lằng* de *lằng cằng*, même sens Nous avons une des rares formes à semi-voyelle labiale initiale de cette famille dans 矮, « court, de petite taille, nain », s. a. *oải*, *uỷ*, c. *ai*, *i*, ch. n. *yai* (3).

161 e. — 3° Sens de « chétif, faible, épuisé, humble ». Ce sens dérive du précédent. On le trouve réuni au sens de court dans 夭, s. a. *ngân* ?, c. *ngan*, ch. n. *yin* ?, « court, petit, chétif », que nous avons vu. Un individu « nain, rabougri, rachitique », est souvent « chétif, maladif, faible ».

On a, avec la finale *y*, *mỏi* 癆, « fatigué, épuisé » ; — avec la finale *n*, *mòn* 痡, « fatigué, épuisé » : *mòn mỏi*, même sens (4) ; *mỏn* 吻, « s'épuiser » ;

---

sont des formes à semi-voyelle vocalisée : *u* et *o* de ces formes sont le produit de la contraction de la semi-voyelle avec une voyelle ; en se développant, *u* et *o* doivent donc nous donner la semi-voyelle labiale plus une voyelle d'un timbre flottant, soit · *wâ*, · *wyê*, · *wă*. Nous avons ces formes régulières dans les formes sino-annamites *quât*, *quyêt* (pour l'analogie de *quât*, *quyêt*, cf. § 91, forme *quât* ; § 98, forme *quyêt*) ; mais la plupart du temps ces formes se modifient sous l'influence d'une autre loi phonétique. C'est ainsi que · *ngwăn* devient soit *ngăn* par la chute de la semi-voyelle labiale (à rapprocher le sino-annamite *ngân*), et soit *văn* par la chute de la gutturale initiale et le renforcement de la semi-voyelle labiale. *Kwăn*, devient *căn* par la chute de la semi-voyelle labiale. *Twăt* (comparer *thun* avec *thwăn*) devient *tăt* toujours par la chute de la semi-voyelle labiale. Si nous étudions ainsi toutes les formes de la famille, nous verrions les effets de ces diverses lois se manifester d'une manière tout aussi capricieuse, du moins en apparence. Pour *ngắn ngủn*, voir le phénomène saisi à une autre stade de développement, § 153, forme *quơ*, à l'expression *ngủn ngoẳn* (*ngwăn*).

(1) Correspond à *ngỏi*, vu ci-dessus.

(2) Ce mot *cùn* est usité en Haut-Annam pour désigner un riz qui n'a pas atteint toute sa hauteur, « petit, d'aspect chétif ».

(3) Il y a chute de la semi-voyelle dans les formes chinoises.

(4) *Mòn* a aussi le sens d' « usé, qui diminue en force ou en nombre », sens que nous allons voir ci-dessous.

mọn 閑, « petit, faible, chétif, humble » ; peut-être *nhằn* 㗊 de *nhọc nhằn*, « fatigué, épuisé » (1).

161 f. — 4° Sens de « raccourci, écourté ; diminué, diminuer ; usé, émoussé, privé de, orphelin ».

Nous avons vu *cụt* dans *cụt tay*, *cụt chơn*, « manchot, bancal », qui peut désigner parfois un homme « écourté quant à ses pieds ou à ses mains », un homme à qui l'on a « retranché », que l'on a « diminué de ses pieds ou de ses mains » ; de même l'expression *ma cụt trốc* désigne les « fantômes des gens décapités », mot à mot « fantômes » de ceux qui ont été « raccourcis quant à la tête ». On a vu *hụt* 紇, qui garde encore le sens de « court » dans *vắn hụt*, mais qui prend aussi le sens de « manquer, arriver en retard » ; avec une modification du son voyellaire analogue à celle que nous avons vue dans *ngân*, *ngăn*, *căn*, *căng*, nous avons *hớt* 拹, « diminuer, raccourcir, couper » (2) ; dans la forme *hớt* la semi-voyelle labiale est tombée. Avec la semi-voyelle labiale renforcée, nous avons *bớt* 扒, « diminuer » (3). Pour le passage de l'idée de « court » à l'idée de « diminuer », il faut se rappeler 短, s. a. *đoản*, qui signifie « court, rendre plus court, diminuer ». *Hớt* et *bớt* se rattachent, semble-t-il, à deux formes à gutturale initiale sans semi-voyelle labiale, *ngớt* 汳, « diminuer, cesser », se dit du vent (comparer *ngớt bớt*, « diminuer »), et avec finale *n*, *ngơn* de *ngơn ngớt* « diminuer, cesser » (4). De même *bớt* a une forme à finale *n* dans *bơn bớt*, « diminuer », expression étroitement apparentée à *ngơn ngớt*. — Avec le sens d' « usé, émoussé », on a, avec la finale *t*, 倔, s. a. *quật*, c. *kwat*, ch. n. *kiue*, auquel Couvreur donne le sens de « opiniâtre, revêche », mais qui a, d'après Eitel, le sens de balai « usé », couteau « émoussé ». Ces formes laisseraient supposer en annamite une forme **cụt*, qui n'existe pas. Mais la loi de palatalisation des initiales nous donne, toujours avec la finale *t*, *lụt* 津, « émoussé, qui ne coupe pas », par extension « esprit émoussé, stupide ». La loi de correspondance des finales *y* : *n* : *t* nous donne *cùn* 𠸄, « usé, émoussé » ; *hủn* de l'expression *cùn hủn*, « usé, émoussé » (5). Nous avons *mòn* 痹,

---

(1) Voir cependant une autre famille, § 311, forme *đuôi*.

(2) Le caractère 紇, qui rend le mot *hụt*, a comme phonétique le caractère 乞, s. a. *ất*, qui renferme à peu près le même son voyellaire que *hớt*, mais atténué.

(3) Peut-être les mots *xớ* 噓, « diminuer, soustraire », et *xở* 處, « diminuer », se rattachent-ils à cette famille ; ils représenteraient alors des formes modifiées du groupe à finale *y*, tout comme nous avons, § 153, forme *quơ*, les formes *quơ*, *bơ*, *vơ*, *phơ* rattachées à des formes à finale *y*.

(4) Voir § 153, forme *quơ*, comment des formes en *quơ*, *huơ*, *ngơ*, *bơ*, *vơ*, sont apparentées entre elles.

(5) A remarquer que dans *vắn hủn*, *hủn* a le sens de « court », tandis qu'ici il signifie « émoussé, usé ». C'est un chaînon qui nous permet de saisir la filiation sémantique. D'ailleurs ce qui est « usé », par exemple un balai, un pinceau, est plus « court » que ce qui n'est pas usé. Le sens d' « émoussé », en parlant d'un couteau, a dû venir par association d'idées.

qui se dit d'une étoffe « usée », d'un chemin « battu » ; et avec ce dernier sens on pourrait rapprocher, avec palatalisation de l'élément initial, *lẵn* 洛 dans *mòn lẵn*, chemin « usé, aplani, lisse » (1). La loi de dentalisation des initiales nous donne 鈍, « émoussé », par extension « esprit borné, stupide », s. a. *đôn*, c. *tun*, ch. n. *touen* (2); ces formes *đôn*, *tun* correspondent exactement, au point de vue phonétique, avec finale *y*, à *đùi* 𤞷, « émoussé, qui ne coupe pas », forme usitée en Haut-Annam (3). Nous avons vu que *hớt*, *bớt*, *doản* signifient « diminuer, priver de » ; *cụt* se ramène à ce sens dans quelques cas. Nous arrivons à *cút* de *cui cút*, *mồ côi mồ cút*, « orphelin, privé de père et de mère » ; et avec finale *y*, *côi*, *cui* 槐, des expressions que l'on vient de citer.

161g. — On verra, § 446 sqq., que *cut* est pour **quât*, de même que (§ 436 sqq.) *côi*, *cui* sont pour une forme sino-annamite **qui*, laquelle complète, serait **kway*. Ces formes sont apparentées, par une règle de correspondance des finales qui sera exposée § 435, à 孤, « seul, abandonné, orphelin », s. a. *cô* [pour **kwa*], c. *kú*, ch. n. *kou*. Et un mot apparenté, formé par le renforcement de la semi voyelle incluse dans *cô*, est *mồ* 墓 des expressions *mồ côi*, *mồ cút*, « orphelin ».

L'idée de « privé de », qui donne ici le sens spécial de « privé de ses parents, orphelin », donne aussi l'idée de « privé de son époux ou de son épouse, veuf,

---

(1) Il pourrait se faire que de l'idée d'une étoffe « usée », on soit passé à l'idée d'une étoffe « mince » ; de l'idée de quelque chose de « court, petit », à l'idée de quelque chose de « mince, ténu, délié ». Ce sont les sens qu'a le mot *mỏng* 蒙, qui pourrait ainsi se rattacher vraisemblablement à cette famille. En tout cas, il faut remarquer que ce mot est lié à une série de formes où les diverses lois phonétiques que nous avons vues jouent un rôle important : *mỏng mảnh*, *mỏng giòn*, *mỏng gianh*, *mỏng tanh*, *mỏng tăng*; *mỏng kẹt mỏng lét*, *mỏng khé*, *mỏng le*, *mỏng te*, « mince, léger, faible de caractère ». Il est facile de voir les effets de la loi de correspondance des finales *y* : *n* : *t* (*e* finale équivaut à *ay*), de la loi de palatalisation des initiales et de la loi de dentalisation des initiales. Rapprocher de la forme *le* l'expression *lé đé*, *thấp lé đé*, « de petite taille », où *lé* et *đé* se rattachent certainement à la famille de *cui*, *cụt*, *cùn*. — Passons à une autre famille, sans doute non apparentée (bien que les formes *khe*, *le*, *te* ci-dessus, puissent faire un trait d'union), mais où les lois phonétiques sus-indiquées font aussi ressentir leurs effets : *nhẹ* 珥, « léger, pas lourd, agile », a une forme *nhén*, usitée en Haut-Annam, où *n* est la survivance d'une ancienne finale *y* (*nhẹ* pour **nhay*), finale qui reparaît dans *nhẹ phới*, « très léger, très agile, très rapide » (*phới*, « rapide, léger », avec renforcement d'une semi-voyelle labiale contenue implicitement dans les formes suivantes en *ô* et *o*), et disparaît dans *nhẹ phớ phới*, « très léger » ; finale *n* dans *nhẹ nhỏm*, *nhẹ xỏm*, *nhẹ xòm*, *nhẹ nhỏng*, *nhẹ xỏng*, *nhẹ xửng*, *nhẹ hỏng*, *nhẹ bồng*, *nhẹ bỏng*, *nhẹ nhàng*. Rapprocher *lẹ*, « agile, prompt ».

(2) A remarquer que ce mot correspond exactement, au point de vue sémantique, à l'annamite *lụt*, que nous venons de voir, forme qui a été amenée par le jeu d'autres lois.

(3) Au point de vue sémantique, il y a une légère différence avec 鈍 *đôn*, en ce que *đùi* ne s'emploie pas au figuré. Il ne faut pas penser à rattacher à cette famille *tối*, *túi* 最, « stupide », dont le sens originel est « obscur » ; voir pour ces deux mots, § 38, forme *muôi*.

veuve », et nous avons un groupe de formes *qua*, *goa*, *va*, *bua* que nous étudierons §§ 403ᵇ et 434.

Une idée connexe est celle de « solitude, abandon », et nous verrons de ce chef, § 434, note, un groupe constitué par les formes *ngơ*, *vơ*, *bơ*, *ba*, *chơ*, *xơ*, *thơ*.

Toutes ces formes sont expliquées par la chute de la finale *y* (§ 435 sqq.).

161ʰ. — 5° Sens de « petits morceaux, miettes ». La filiation de sens paraît assez naturelle, mais n'est pas certaine.

On a *vụn* 抹, « petit morceau, miette, fragment »; — *mún* 悶, « petit morceau, miette, fragment; — *mủn* 鍆, « être réduit en petits morceaux, mis en miettes »; — *mụn* 們, « petits morceaux, miettes ». La loi de palatalisation des initiales amène *lụn* de *lụn vụn*, « en miettes »; *lủn* de *lủn mủn*, « par petits morceaux », par extension « à esprit étroit ». La loi de dentalisation des initiales amène *tủn* de *tủn mủn*, « en petits morceaux ».

Le développement des formes à semi-voyelle labiale vocalisée, avec chute de la semi-voyelle, phénomène que nous avons déjà vu, nous donne *vằn* de *vụn vằn*, et *vặt* de *vụn vặt*, « petits morceaux, miettes ». Nous avons encore *măm* 嗅, « petits morceaux » (1); — *mảy* 買, « très petite partie », qui correspond exactement à *vằn*, *măn*, **măm* (2). — La loi de palatalisation des initiales nous donne *lăn* 鄰, et la loi de dentalisation des initiales, *tăn* 辛 de *lăn tăn*, « très petit, un peu », et à ces formes est apparentée la forme *măn* 攢 de *lăn măn*, *tăn măn* (autre forme *tẳn mẳn*), « très petit, en petite quantité »; — des formes du même mot, mais à finale *y*, sont *tí* 子, *ti*, *tê*, *tì*, *lí* des expressions *tí tí*, *ti tí*, *tí tì*, *tí tê*, « un tout petit peu, très petit »; *lăn tăn lí tí*, « tout petit, en petits morceaux » (usité en Haut-Annam); et *thi* 施, « un peu, un instant ». Ces derniers rapprochements paraissent au premier abord fort hasardeux. Ils ne sont pas certains; mais ils ne répugnent pas aux règles de la phonétique annamite. Et je rattacherai même à cette famille, avec finale *t*, *chút* 拙, « peu, peu de chose ».

161ⁱ. — Pour résumer, nous avons le tableau suivant, où l'on peut voir les modifications de la semi-voyelle labiale et les effets des diverses lois phonétiques qui régissent l'élément initial des mots :

1° Finale *t* :
**quyêt*, **quât*, *cut*, *hut*, *hơt*;
văt, *bơt*;
choăt, *chut*, *lut*;
tăt.

---

(1) Remarquer *măm mún*, « en petits morceaux », où *măm* et *mún* sont entre eux comme les deux termes de *túi tăm*, « obscur »; *rối rắm*, « embrouillé »; *hôi hám*, « puer », etc.; *m* final est amené par la loi de labialisation des dentales finales.

(2) Remarquer *mảy mún*, « miettes ».

2° Finale *y* :

cui, côi [**cô*], *coi, ngoi* ; [*qua, goa, ngơ*] ;
voi, moi, may ; *mô* ; [*va, bua, vơ, bơ, ba*] ;
đui, ti, tê, thi, xơ ; [*chơ, thơ*].

3° Finale *n* :

*căn, căng, ngăn, *ngân* ;
cun, ngun, hun ;
vun, mun, văn, măn, măm ;
chun, lun ; *lăn, tăn* ;
**đoan, *đôn, đon, đun, tun, thun, xun, nhăn.*

162. — *Cun.* — 3 mots. Pour *cùn* 噼 « usé, émoussé », voir § 161f, forme *cui.* — *Cụn* 噼 de *nghèo cụn*, « très pauvre », a une autre forme *gụn* 縗 dans *nghèo gụn*, même sens ; se rattache à 窘, « très pauvre », s. a. *quẫn, khuẫn*, c. *kw'an*, ch. n. *kiun, kiong* (1).

163. — *Cut.* — 8 mots, dont trois au moins renferment la semi-voyelle labiale à l'état vocalisé. *Cụt* 橛 de l'expression *nấc cụt*, « hoquet », se rattache à 瘚, « hoquet » (2), s. a. *quyết*, c. *küt, k'üt*, ch. n. (?). — *Cut* 骨, « caille », se rattache à 屈, « oiseau à courte queue », s. a. *quất*, c. *wat, kwat, k'wat*, ch. n. *k'iu*. Une seconde forme de ce mot, produite par l'interversion des finales *n* : *t* (cf. § 91j, forme *quât*) est le mot *cun* du mot double *cun cút*, « caille ». On dit aussi ordinairement en Haut-Annam *cút cút*, « caille ». *Cút* 骨, « s'enfuir, se dérober, s'esquiver », paraît se rattacher à *khuất* 屈, « caché, à l'abri, couvert ». — *Cụt* 橛, « écourté, court », se rattache à 𡚁, « court », s. a. *quật, quyệt*, c. *kwat*?, *küt* ?, ch. n. *kiu, kiue* ; ou à 厥, « court », s. a. *quyết, quật*, c. *küt, kwat*, ch. n. *kiue*. Des formes voisines apparentées sont *cùi* de *cùi cụt*, « privé de ses mains, manchot » ; *cui* de *trâu cui*, « buffle cornes courtes » ; *cùn* de *lúa cùn*, « riz arrêté dans sa croissance », et *cùn*, « usé, émoussé » (cf. § 161, forme *cui*). Une autre forme paraît être *hụt* 紇, « court », par extension, « en retard ; manquer » (3).

164. — Nous avons encore des formes à semi-voyelle labiale vocalisée dans *côt* (4) ; dans *côi*, dont nous avons vu des exemples § 161, forme *cui* ; dans *cua*, le mot *của*, « biens, richesses », étant une forme de 貨, « biens, richesses », s. a. *hoá* (5). Les mots en *côn, con*, etc., sont aussi susceptibles de renfermer la semi-voyelle à l'état vocalisé. C'est ainsi par exemple que *con* 昆, « fils », se

---

(1) Remarquer que dans l'expression *cùn mằn*, « hargneux, chatouilleux », *mằn* se rattache à *cùn* par une forme **quăn*, avec chute de la gutturale et renforcement de la semi-voyelle labiale. On peut voir des exemples analogues, § 161, forme *cui* ; § 97, forme *quyên*.

(2) Sens donné par le dictionnaire Eitel.

(3) Voir la discussion de ces rapprochements, § 161, forme *cui*.

(4) Voir § 91, forme *quât* ; § 98, forme *quyêt*.

(5) Voir la discussion du cas, § 433.

rattache à 昆, « ensuite. postérieur, postérité, descendance », s. a. *côn*, c. *kwan*, *wan*, ch. n. *kouen* (1).

165. — Les mots des formes *cuôc*, *cuôi*, *cuôn*, *cuông*, renferment la semi-voyelle à l'état tonifié. Toutes les autres formes renferment la semi-voyelle à l'état normal. Enfin il est permis de compter dès à présent comme formes renfermant la semi-voyelle à l'état atténué les formes en *ươ* (*ươc*, *ươi*, *ươm*, *ương*, *ươp*), dont quelques représentants seront étudiés plus loin.

Nous avons donc en tout, pour l'annamite :

Formes à semi-voyelle labiale à l'*état atténué :*	5 avec	15 mots.
Formes à semi-voyelle à l'*état normal :*	44 avec	165 mots.
Formes à semi-voyelle à l'*état tonifié :*	4 avec	29 mots.

Soit en tout 53 formes et 209 mots. Pour le sino-annamite nous avions 25 formes et 431 mots.

Si nous comparons maintenant les formes annamites à gutturale sourde initiale sans la semi-voyelle, avec les formes annamites à gutturale sourde initiale avec la semi-voyelle labiale, nous avons :

1° Finales admettant une seule forme à gutturale forte initiale sans la semi-voyelle labiale :

am, ap ; — âm ; — em ; — êm, yêm, yêng, yêu ; — ia, ip, im ; — ơi ; — ư, ưa, ưc, ưi, ưng, ưt, ưu.

Je laisse de côté les formes à finale *oc, oi, om, on, ong, op, ot ; — ô, ôm, ôp, ôt ; — u, ua, uc, ui, um, un, ung, up, ut*, qui sont toutes susceptibles de renfermer la semi-voyelle labiale vocalisée.

2° Finales admettant à la fois la gutturale forte sans la semi-voyelle labiale et la gutturale avec la semi-voyelle labiale :

a, ac, ai, an, ang, ao, at ; — ăc, ach, ay, anh, au, ăm, ăn, ăng, ăp, ăt ; — âc, ây, ân, âng, ât, âu ; — e, ec, en, eo, ep, et ; — ê, êch, ên, ênh, êt, êu ; yên, yêt ; — i, ich, in, inh, it, iu ; — ơ, ơm, ơn, ơp, ơt.

Je laisse de côté les formes à finale *o, ôc, ôi, ôn, ông*, qui sont susceptibles de renfermer la semi-voyelle labiale vocalisée.

3° Finales admettant seulement la gutturale forte suivie de la semi-voyelle labiale :

êc ; ơc ; ơng.

Nous avons donc en tout 67 formes à gutturale forte initiale sans la semi-voyelle labiale (92, si l'on compte les formes à voyelle labiale que j'ai laissées de côté), contre 51 formes à gutturale forte initiale suivie de la semi-voyelle labiale (56, si l'on compte les formes à voyelle labiale).

---

(1) Les formes chinoises font réapparaître la semi-voyelle labiale incluse dans les formes du sino-annamite et de l'annamite. Cette question des formes à semi-voyelle labiale vocalisée sera traitée d'une manière générale dans la 4e partie.

On doit remarquer que sur les 19 formes n'admettant pas la semi-voyelle labiale (39, si l'on compte les formes à voyelle labiale), 10 (ou 16) sont terminées par des labiales (*am*, *ap*, *âm*, *em*, *êm*, *yêm*, *yêu*, *ip*, *im*, *ưu* ; — *om*, *op*, *ôm*, *ôp*, *um*, *up*). Quelques formes à labiale finale (*ao*, *ăm*, *ăp*, *au*, *âu*, *eo*, *ep*, *êu*, *iu*, *om*, *op*) admettent la semi-voyelle labiale. Ceci est à rapprocher de ce que nous avons remarqué, § 106, à propos du sino-annamite, et de ce que nous dirons, § 414, sur les labiales finales (1).

166. — Il ressort de l'étude détaillée des formes tant sino-annamites qu'annamites à gutturale forte initiale suivie de la semi-voyelle labiale à forme sourde, les conclusions générales suivantes :

1° Plus d'un tiers des formes qui commencent par la gutturale forte non aspirée, *k*, *c*, *q*, aussi bien en sino-annamite (24 formes sur 58) qu'en annamite (56 formes sur 148), admettent la semi-voyelle labiale à forme sourde, *u* ou *ư*, après la gutturale. Avec les autres gutturales, de même qu'avec les autres consonnes initiales, nous n'avons pas une aussi forte proportion. Cela tient à ce que la gutturale forte n'admet pas après elle la semi-voyelle à forme sonore, *o*, à l'exception d'une forme *koăp*, signalée comme un tonkinisme par le dictionnaire Génibrel et qu'il faudrait contrôler au point de vue de l'extension géographique ; cela tient aussi à ce que, soit en sino-annamite, soit en annamite, la gutturale forte prend plus facilement que les autres consonnes la semi-voyelle labiale à forme sourde.

167. — 2° Si l'on ne tient pas compte des mots sino-annamites qui sont passés sans modification aucune dans le matériel de la langue annamite, on a, en annamite, un nombre de mots commençant par la gutturale forte suivie de la semi-voyelle labiale à forme sourde (*qu*, *cu*, *cư*) notablement inférieur au nombre de mots commençant de même en sino-annamite : soit approximativement 209 mots en annamite contre 431 en sino-annamite.

La proportion ne serait que légèrement modifiée si l'on tenait compte des mots sino-annamites passés tels quels dans la langue annamite et qui sont vraiment d'un usage courant.

168. — 3° En revanche, on a en annamite un nombre de formes notablement supérieur, soit, en ne pas tenant compte des formes à semi-voyelle à l'état latent, 53 formes pour l'annamite contre 25 formes pour le sino-annamite. Mais cette multiplicité de formes n'enrichit pas, comme on le voit, le vocabulaire, car c'est souvent un même mot que nous retrouvons sous plusieurs formes légèrement différentes, ou bien ces formes ne sont représentées que par un tout petit nombre de mots.

169. — 4° Cette multiplicité de formes provient de ce que l'annamite est une langue vivante. Les éléments des mots varient suivant les régions, par suite de

---

(1) Comparer la remarque § 116 h.

l'usage quotidien qu'on en fait. Tantôt c'est la consonne finale qui se modifie et passe d'une classe à l'autre ; tantôt c'est l'élément voyellaire qui change de timbre ou de durée, se renforce ou s'affaiblit. Le sino-annamite au contraire, langue morte, écrite ou lue, non parlée, conserve presque immuablement les formes que lui ont léguées les siècles.

170. — 5° Comme modifications intéressant le premier élément du mot, la consonne, nous devons surtout retenir les faits qui résultent du jeu des lois que nous avons vues jusqu'ici : loi de la chute de la semi-voyelle labiale ; loi de la chute de la gutturale initiale ; loi du renforcement de la semi-voyelle labiale ; loi de la palatalisation des initiales ; loi de la dentalisation des initiales. Ces lois nous donnent, dans de nombreuses familles plus ou moins riches en formes, les successions suivantes :

1° Gutturale initiale :	*k, kh, ng, g, h.*
2° Gutturale initiale et semi-voyelle labiale :	*kw, khw, ngw, gw, hw.*
3° Semi-voyelle labiale initiale :	*w.*
4° Consonne labiale initiale : [avec ou sans la semi-voyelle labiale]	*m, v, b, ph.*
5° Palatale initiale : [avec ou sans la semi-voyelle labiale]	*gi, ch, tr, l, r.*
6° Dentale initiale : [avec ou sans la semi-voyelle labiale]	*nh, n, d, đ, t, th, x, s.*

171. — 6° En ce qui regarde l'élément final, nous avons vu que la loi de correspondance des finales *y : n : t* nous donnait, dans des familles plus ou moins riches en formes, des formes apparentées ayant les finales suivantes :

1° *y.*
2° *n* (*m* ; *ng, nh*).
3° *t* (*p* ; *c, ch*).

Les modifications des finales *n* (*m, ng, nh*) et *t* (*p, c, ch*) sont amenées par les lois de labialisation, de gutturalisation et de palatalisation des finales.

La finale *y* tantôt tombe et laisse nue la voyelle finale *a*, peut-être *ơ*, parfois *ô* (= *wa*), tantôt est incluse dans le son voyellaire *e, ê, i*. Quelques-unes de ces questions seront reprises dans la quatrième partie.

Enfin, parallèlement à ces formes à finale *y : n : t*, nous avons des formes à finale *u, o* (= *w*), plus ou moins représentées dans chaque famille.

172. — 7° La correspondance des formes sino-annamites *quyên* et *cươc* avec les formes annamites (*quơn*), *cuôn, cuôc*, nous offre des éléments qui, ajoutés à ceux que nous avons vus plus haut (§ 58, forme *huyên*) et à ceux que nous verrons plus loin (§ 209, forme *nguyên* ; § 299, forme *duyên* ; § 378 sqq., formes en *ươ*), nous permettront d'énoncer la loi de tonification de la semi-voyelle labiale, (voir § 391).

173. — 8° La correspondance des formes sino-annamites *qui*, *quản*, *quật*, *quyết*, avec des formes annamites *cui*, *cun*, *cut*, *cột*, nous donne aussi des éléments pour énoncer la loi de vocalisation de la semi-voyelle labiale (voir §§ 416-421, 455-456).

174. — 9° Enfin on peut conclure, de nombreux cas disséminés dans cet article, que les formes annamites ont une parenté plus étroite avec les formes cantonaises qu'avec les formes sino-annamites, lesquelles se rattachent plus étroitement aux formes chinoises du Nord.

(*A suivre*).

ÉTUDES DE SCULPTURE BOUDDHIQUE

Par M. J. Ph. VOGEL,

Du Service archéologique de l'Inde anglaise,
Correspondant de l'Ecole française d'Extrême-Orient.

I. — KUBERA ET HĀRITĪ

Dans l'exploration des antiquités du Gandhāra, une nouvelle ère a été ouverte par la nomination du Dr. D. B. Spooner au poste de chef du Service archéologique de la province du Nord-Ouest. Ses recherches ont été heureusement inaugurées par des fouilles fructueuses conduites à Shahr-i-Bahlol pendant les mois de février et mars 1907. Elles ont abouti à la découverte d'un nombre considérable de statues et de bas-reliefs très bien conservés et d'une belle inspiration classique. Avec les trouvailles de Chārsada de l'an 1903 et quelques collections privées, ces sculptures forment le noyau du nouveau musée de Peshāvar, que le gouvernement a sagement placé sous la direction de M. Spooner. Il est probable que dans quelques années ce musée sera devenu le principal dépôt de l'art gréco-bouddhique. Les fouilles récentes ont une fois de plus démontré l'abondance des sculptures encore cachées dans les tertres de l'ancien Gandhāra malgré un demi-siècle d'exploitation par les archéologues et les amateurs.

Un article illustré que M. J. H. Marshall, directeur du Service archéologique de l'Inde, a consacré récemment (1) aux résultats obtenus par son département pendant l'année 1906-07, contient une note préliminaire sur les fouilles de Shahr-i-Bahlol dont la description complète paraîtra dans le rapport annuel du *Survey*.

Une des acquisitions les plus importantes que les fouilles récentes nous aient values est le groupe de Kubera et Hāritī reproduit dans l'article de M. Marshall. Depuis longtemps des statues séparées de ces deux divinités étaient connues, toujours accompagnées de petits Yakṣas déguisés sous la forme classique d'Amours. Rappelons seulement le Kubera de Tahkāl conservé au musée de Lahore, celui de Mardān et les deux Hāritīs de Lahore, dont l'une provient de Sikri et l'autre, d'un style bien plus indianisé et remarquable par une inscription datée, a été trouvée à Skāro Dheri (Tertre de Charbon) près de Chārsada (2).

(1) *Archæological Exploration in India, 1906,* in *J. R. A. S.*, 1907, p. 993-1011 ; cf. p. 1001-1003.

(2) Voir ma *Note sur une statue du Gandhāra conservée au musée de Lahore,* in *B. E. F. E.-O.*, III (1903), 149-163 ; A. W. Stratton, *A dated Gandhāra Figure,* in *J. A. O. S.*, 1903, p. 1-6 ; et A. M. Boyer, *L'inscription de Skârah Ḍherî,* in *B. E. F. E.-O.*, IV (1904), 680-685.

L'identification de ces deux types, jusqu'à présent quelque peu hypothétique, est confirmée par le beau groupe de Shahr-i-Bahlol qui nous présente le roi et la reine des Yakṣas assis côte à côte et entourés de ces mêmes génies qui se trouvent sur les statues isolées.

Je dois à l'amitié de M. Spooner de pouvoir publier ici un petit bas-relief (hauteur, o m 215) qu'il a acquis par achat des villageois de Shahr-i-Bahlol au



Fig. 1. — Kubera et Harītī.
Bas-relief de Shahr-i-Bahlol.

cours de ses fouilles et qui se trouve à présent dans la collection de Peshāvar. Il nous présente (fig. 1) un couple de divinités nimbées d'une allure bien classique. Malgré l'absence des petits Yakṣas, il n'est pas douteux que nous soyons

en présence du dieu des richesses et de la déesse de l'abondance, en d'autres termes de Kubera et Hāritī. Il suffit pour s'en convaincre de remarquer le sac d'argent placé dans la main gauche du dieu et la corne d'abondance que tient celle de la déesse son épouse.

Une paire de divinités pareilles à celles de notre bas-relief de Shahr-i-Bahlol est sculptée sur un piédestal (1) du musée de Lahore (n° 353). La condition de la pierre ne permet plus de reconnaître si le dieu tient ici le sac d'argent, mais la corne d'abondance de la déesse est fort nette. En vraie Déméter indienne, elle porte le *modius* sur la tête. La provenance de ce piédestal est inconnue. Une monnaie d'Azes (2) nous présente une figure de déesse assise sur un trône et distinguée par un *modius* et une corne d'abondance. Son allure et ses attributs rappellent la déesse des sculptures.

En étudiant les formes différentes de Kubera dans l'iconographie bouddhique, j'ai observé que le sac d'argent, attribut naturel du dieu des richesses, manque à tous les spécimens connus du Gandhāra (3). Il y avait pourtant lieu de supposer que les Kuberas de Lahore et de Mardān portaient primitivement cet attribut nécessaire dans leur main droite cassée D'autre part, j'avais été frappé par l'ingénieuse hypothèse faite par M. Foucher, que la mangouste qui se trouve dans la main gauche des Kuberas du Magadha et s'est conservée dans l'iconographie tibétaine, n'était qu' « une interprétation fantaisiste de la longue bourse en forme d'outre qui était l'accessoire naturel de Kubera ». — Or cette double hypothèse se trouve confirmée par le bas-relief de Shahr-i-Bahlol où le dieu des richesses tient en effet cet attribut typique.

On ne peut s'empêcher d'observer qu'ici Kubera et Hāritī se présentent sous un aspect singulier. Non seulement les petits acolytes Yakṣas manquent, mais surtout les deux divinités s'éloignent sensiblement dans leur costume du type commun. L'influence classique y est exprimée plus nettement que, par exemple, dans cet autre groupe de Shahr-i-Bahlol que nous avons mentionné d'abord. Mais, à mon avis, cette diversité qui, dans l'iconographie postérieure, présenterait un obstacle sérieux à l'identification, ne doit pas nous arrêter lorsqu'il s'agit de l'école du Gandhāra. Ce fut la tâche de cette école de créer des types nouveaux en adaptant les formes familières du répertoire classique aux divinités étrangères. Il y eut sans doute bien des hésitations, bien des tentatives avant que l'on eût fixé la forme définitive qui devait plaire au public indien et se stéréotyper dans l'iconographie postérieure.

---

(1) *Archæological Survey of India, Annual Report, 1903-04*, p. 255, planche LXVIII[d].

(2) GARDNER, *Catalogue*, p. 84, n°s 127-132 ; planche XIX, fig. 2.

(3) Il y a cependant au musée de Lahore une statuette de Kubera (n° 606), où un acolyte Yakṣa fait couler des monnaies d'une outre qu'il tient dans le bras. Voir ma note citée plus haut, fig. 2.

Il ne manque pas d'exemples de ces différences dans l'accoutrement d'une même divinité. Nous trouvons Çakra tantôt coiffé d'une mitre et armé de la foudre (*vajra*), tantôt en costume royal de *deva* sans aucune marque distinctive. Māra porte l'arc dans la scène du départ de la maison (*mahābhiniṣkramaṇa*), mais dans celle de l'attentat (*Māradharṣaṇa*), l'arc est remplacé par un glaive. Le Buddha lui-même, dont le type devait se fixer le plus aisément, montre des variantes que je n'ai pas besoin de relever : qu'il me suffise de rappeler la célèbre statue du Buddha émacié de Sikri au musée de Lahore. Mais l'exemple le plus frappant de ces variantes est offert par le Vajrapāṇi des bas-reliefs gréco-bouddhiques (1). Il assume tant de formes différentes qu'on a pu y voir tour à tour Devadatta, Māra et Çakra.

J'ai mentionné en passant que la déesse à la corne d'abondance se retrouve sous la même forme sur les médailles d'Azes. C'est encore sur des monnaies de Maues et d'Azes que M. Foucher a reconnu des Ménades pareilles à celles qui se trouvent sur un bas-relief du musée de Lahore. Il me semble que de pareils rapprochements ont une grande importance pour la question chronologique et indiquent que la grande floraison de l'école du Gandhāra a précédé l'époque des rois indo-scythes. L'étude de l'école de Mathurā qui florissait sous le patronage de ces princes et présuppose l'existence de celle du Gandhāra nous conduit à la même conclusion.

II. — KUBERA D'APRÈS L'ÉCOLE DE MATHURĀ

Si surprenante que la chose paraisse, on ne saurait douter que les images du dieu des richesses ne fussent fort fréquentes dans les couvents bouddhiques du Gandhāra comme dans ceux du Magadha. Ne faut-il pas s'attendre à retrouver le même phénomène à Mathurā, dont l'art a été l'intermédiaire entre ceux de ces deux pays? Il y a du moins parmi les sculptures provenant de cette ville quelques figures que je propose d'identifier avec Kubera.

Le spécimen le plus complet est un petit bas-relief (hauteur, o m 355) qui se trouvait parmi un certain nombre de sculptures entassées dans une vérandah de la bibliothèque publique d'Allahābād. La couleur rouge tachetée de jaune de la pierre permet d'affirmer que presque toutes ces sculptures proviennent de Mathurā (2). Elles ont sans aucun doute été découvertes dans le tertre dit de Jamālpur (3), qui jadis marquait l'emplacement d'un grand monastère bouddhique fondé par le roi Huviṣka. Maintenant le tertre a fait place au tribunal du

(1) Voir GRÜNWEDEL, *Buddhistische Kunst in Indien*, Berlin, 1900, p. 65.

(2) Voir FOUCHER, *Etude sur l'iconographie bouddhique*, Paris, 1900, p. 5.

(3) C'est le nom que lui donne M. GROWSE, *Mathurā, a District Memoir*, 3e édition, 1883, p. 106-108 et 115-116. CUNNINGHAM le désigne comme « Jail mound ».

Collector. C'est en 1860, à l'occasion de la fondation de cet édifice, que les premières sculptures furent découvertes dans le tertre. Quelques années plus tard, le tertre fut complètement nivelé par des ouvriers à qui l'on confia ce travail pour les occuper pendant une famine. Aucun compte-rendu de ces fouilles n'a été publié, mais nous savons que les trouvailles furent d'abord envoyées à Agra, puis à Allahābād, d'où la plupart furent transportées au musée de Lakhnau (Lucknow). Quant à celles qui étaient restées à Allahābād, l'autorisation a été obtenue du gouvernement de les ramener à Mathurā, où, après leur longue pérégrination, elles ont trouvé un asile sans doute durable dans le petit musée municipal.



Fig. 2. — KUBERA.
Bas-relief provenant de Mathurā.

Ce préambule était nécessaire pour établir que, suivant toute vraisemblance, la sculpture en question (fig. 2.) provient de Mathurā et a été exhumée de

ruines d'un édifice bouddhique. Elle nous montre une figure mâle accroupie. Sa corpulence et le sac d'argent tenu dans la main gauche nous permettent de l'identifier avec Kubera, le roi des richesses. Ce qu'il y a de particulier, c'est la coupe que le dieu tient dans la main droite ; un personnage féminin semble y verser quelque liquide. Le musée de Mathurā possède un autre bas-relief dont le sujet est le même, sauf qu'une seconde compagne se tient debout à la gauche de la figure principale.

On ne peut s'empêcher de rapprocher ces deux statuettes du groupe dit « dyonisiaque » (hauteur, o m 538) que M. Growse a découvert près du village de Pālī Khērā et qu'il a placé dans le musée fondé par lui à Mathurā. On se souvient que sur l'une des faces de la pierre est sculptée une figure corpulente de dieu assis sur un rocher bas et tenant une coupe à la main droite. Deux femmes, dont l'une porte une coupe pareille et la seconde une grappe de raisins, l'approchent du côté droit. Une quatrième figure se montre derrière l'épaule du dieu et un enfant est debout près de son genou.

Les archéologues anglais ont reconnu dès le début que cette sculpture était une reproduction d'une scène dionysiaque, aussi bien que son pendant, le Silène du musée de Calcutta, acquis à Mathurā par le colonel Stacy vers 1836. Dans cette sculpture, James Prinsepp et Sir A. Cunningham avaient cru reconnaître l'œuvre d'un artiste grec ou du moins gréco-bactrien. Cette interprétation ne satisfaisait pas M. Growse, qui estimait que sous la forme classique se cachait un sujet véritablement indien. Une comparaison entre le groupe « dionysiaque » et les deux statuettes du musée de Mathurā confirme cette conclusion. Sur le caractère purement indien des deux dernières, il ne peut pas y avoir de doute. Nous nous croyons donc autorisés à proposer de voir dans le groupe de Pālī Khērā un Kubera déguisé en Silène.

III. — LES BAS-RELIEFS DU STŪPA DE DHRUV ṬĪLĀ

Au cours de son excellente étude sur les bas-relief du *stūpa* de Sikri (Gandhāra) conservé au musée de Lahore (1 , M. Foucher a signalé à Mathurā un monument semblable, mais de style fort décadent. On en trouve trois photographies reproduites à la suite des sculptures du Kaṅkālī Ṭīlā découvertes par le Dr Führer et publiées par M. V. A. Smith (2). Cependant cette sculpture, marquée comme provenant du Dhruva Ṭīlā, ne fut pas acquise au cours des fouilles de M. Führer et ne se trouve pas non plus parmi ses trouvailles déposées au musée de Lakhnau (Lucknow).

---

(1) *J. A.*, série X, t. II (1903), p. 323.

(2) *The Jain Stūpa of Mathurā*, pl. CV-CVII.

J'ai réussi à la retrouver dans une cour intérieure du temple brahmanique de Dhruva, au sommet du monticule qui en porte le nom. Ce ṭīlā, situé sur la rive droite de la Jamnā immédiatement au-dessus de la ville de Mathurā, cache sans doute les ruines de quelque sanctuaire bouddhique. Malheureusement le temple moderne qui en couronne le sommet nous interdit provisoirement d'en entreprendre l'exploration (1).

L'hypothèse de M. Foucher que ce petit tambour de *stūpa* bouddhique servait de pot à fleurs s'est vérifiée ; toutefois était-ce bien la plante sacrée *tulsī* qu'elle abritait ? Mon ami le paṇḍit Radha Krishna ayant reproché aux *purohitas* du temple d'employer à un tel usage une relique hétérodoxe, ceux-ci lui ont permis de déposer cet objet dangereux dans le musée municipal, où il occupe maintenant la même place d'honneur que son prototype dans celui de Lahore.

L'examen de la pièce originale (hauteur, $0^m 20$; diamètre, $0^m 62$) m'a permis de compléter les observations de M. Foucher basées sur les photographies médiocres publiées par M. Smith. Je n'ai pas besoin d'établir ici la vraie nature de cette sculpture, méconnue par M. Smith, ni d'en signaler l'intérêt par rapport à son prototype du Gandhāra : il me suffit de renvoyer à l'article de M. Foucher déjà cité. Dans la présente note, je me propose simplement de discuter les huit scènes sculptées autour de ce tambour de *stūpa*. En général l'examen de l'original ne fait que confirmer les identifications déjà proposées par M. Foucher.

Commençons par le panneau qui occupe le côté gauche de la planche CV de M. Smith et de notre fig. 3. M. Foucher le décrit comme une scène de Nāga. En effet on y voit deux Nāgas reconnaissables par le *capello* qui ondule au-dessus de leur tête. Ils sortent à mi-corps de deux puits — réminiscence sans doute des scènes de Nāga du Gandhāra — et lèvent leurs mains jointes vers une petite figure nue qui se tient debout entre eux et dont une auréole marque le rang divin.

Remarquons tout de suite que ce même sujet se trouve sur une sculpture conservée au musée de Mathurā et qui passe pour provenir du voisinage du Kaṅkālī Ṭīlā. Sir A. Cunningham (2), trompé sans doute par la nudité du personnage central, y voyait un Tīrthaṃkara adoré par deux Nāgas ; mais la place que cette scène occupe sur notre tambour de *stūpa* nous permet de reconnaître dans ce personnage central le Bodhisattva Çākyamuni au moment où il vient de paraître dans ce monde.

Le côté gauche du panneau, à peine visible sur la photographie publiée par M. Smith, représente la scène familière de Māyā donnant naissance au futur Buddha. Les deux Nāgas sont les Nāgarājas Nanda et Upananda qui, d'après le

(1) Je soupçonne que c'est ce même tertre que Cunningham (*Arch. Surv. Rep.*, vol. I, p. 255) mentionne sous le nom de Dhū-ka-Tila. Tout près du Dhruv Ṭīlā se trouve le Saptarṣi Ṭīlā où Bhagvanlal Indraji découvrit en 1869 une statue de déesse de style gandharien. Cf. *J. R. A. S.*, 1894, p. 545, et Burgess, *Ancient Monuments*, pl. 56-57.

(2) *Arch. Surv. Rep.*, vol. XX, p. 55 ; pl. IV, fig. 7.

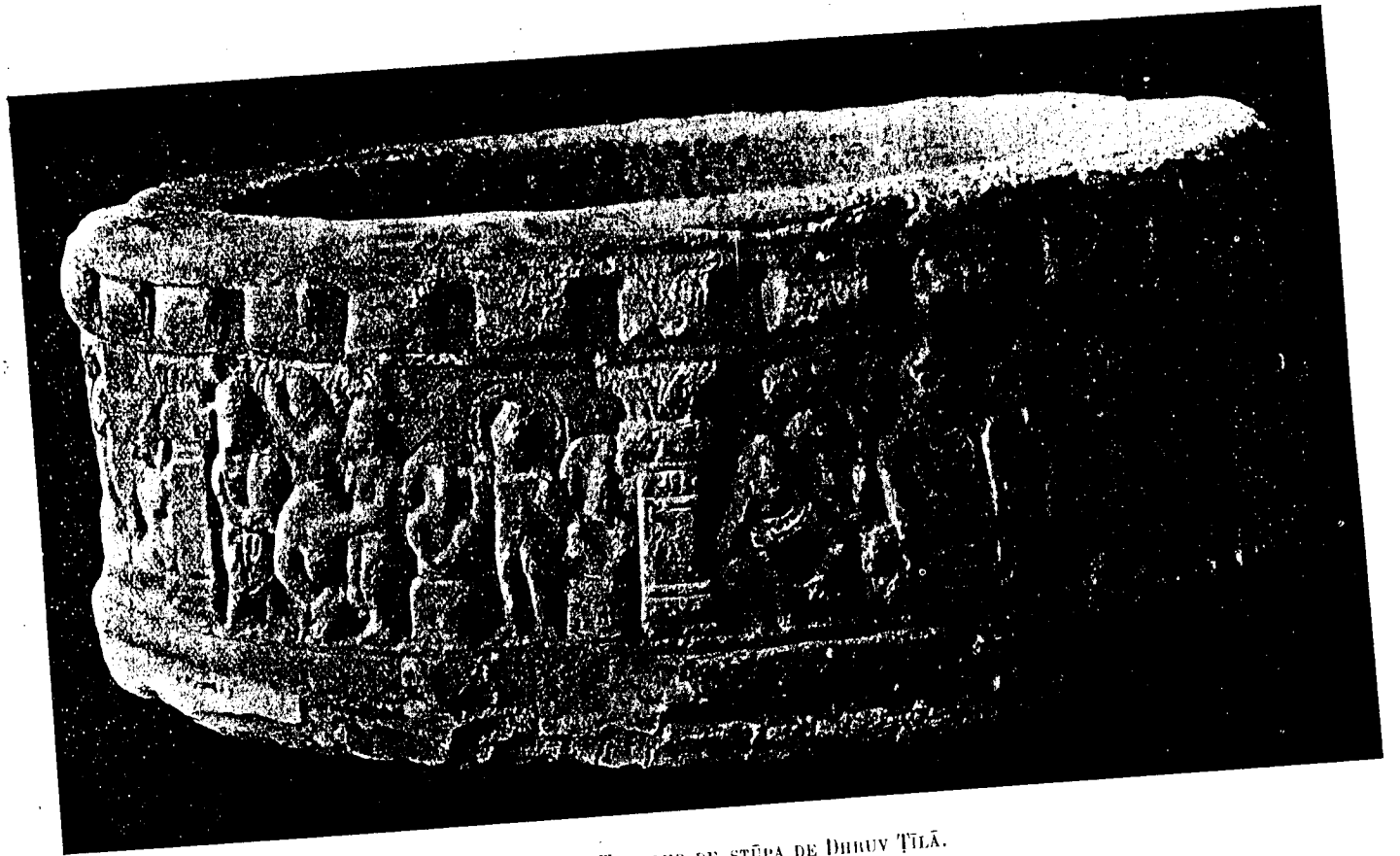


Fig. 3. — Tambour de stūpa de Dhruv Ṭīlā.
1. La naissance du Buddha. — 2. L'Illumination.

Lalitavistara (1), « en se tenant à mi-corps dans l'air, créèrent deux courants d'eau, [l'un] froid [et l'autre] chaud, et baignèrent le Bodhisattva ». Hiuan-tsang est encore plus explicite. Lors de sa visite au Lumbinī-vana, il nous raconte la légende dans les termes suivants (2) : « Deux *Nâgas* surgirent tout à coup du sein de la terre, s'arrêtèrent au milieu des airs, et chacun d'eux lança de l'eau de sa bouche, l'un de la froide, et l'autre de la chaude, pour baigner le prince royal. A l'Est du *Stoûpa* élevé dans l'endroit où fut baigné le prince royal, il y a deux sources limpides, près desquelles on a élevé deux *Stoûpas*. Ce fut en cet endroit que les deux dragons (les deux rois des *Nâgas*) sortirent tout à coup du sein de la terre. Quand le *Pou-sa* (le Bôdhisattva) fut né, ses parents proches et éloignés accoururent tous avec empressement pour chercher de l'eau et le baigner. Devant la princesse (Mâyâdêvî), deux sources jaillirent subitement, l'une froide et l'autre chaude. Aussitôt ils en prirent et le lavèrent. » On voit que chez Hiuan-tsang le miracle s'est doublé. Il y a lieu de croire que dans la légende primitive, il n'était question que des deux sources qui jaillirent et fournirent l'eau pour le premier bain du Bodhisattva. La légende des Nāgarājas Nanda et Upananda semble en effet être inconnue des sculpteurs du Gandhāra (3). C'est l'école de Mathurā qui les a introduits dans l'art plastique; mais les sources limpides dont ils sont les génies tutélaires sont ici remplacées par des puits de briques plus familiers aux habitants de la plaine. Les sculptures de Sārnāth (4) nous présentent la légende d'après la version du *Lalitavistara*, répétée par Hiuan-tsang. Les deux Nāgas se tiennent à mi-corps dans le ciel. Remarquons qu'ici cette apparition « à mi-corps » ne s'explique pas très bien; elle est empruntée à la version antérieure, si bien illustrée dans nos sculptures du musée de Mathurā.

La scène suivante, qui occupe le panneau central de la planche CV de M. Smith et la partie droite de notre figure 3, représente l'Illumination : la position de la main droite du Buddha qui touche la terre nous en donne la certitude. Notons qu'au lieu de son armée de démons, représentée sur les bas-reliefs du Gandhāra, ce sont ici ses filles voluptueuses que Māra a appelées à son aide contre le sage des Çākyas. Il semble que ce soit à Mathurā qu'elles ont fait leur apparition dans l'art plastique. Quant à Māra lui-même, nous sommes bien obligés de le reconnaître dans la figure corpulente accroupie à la droite du Buddha, quoique son attitude passive contraste singulièrement avec le rôle agressif du Māra des textes Quant au cinquième personnage placé derrière Māra, on ne saurait décider — tant est médiocre le traitement — si c'est un démon brandissant un quartier de roche ou bien un *deva* répandant des fleurs célestes.

---

(1) *Lalitavistara*, éd. LEFMANN, p. 83.

(2) St. JULIEN, *Mémoires de Hiouen Thsang*, I, p. 323-324.

(3) FOUCHER, *L'art gréco-bouddhique*, I, p. 308.

(4) *J. R. A. S.*, 1907, p. 999, pl. IV.

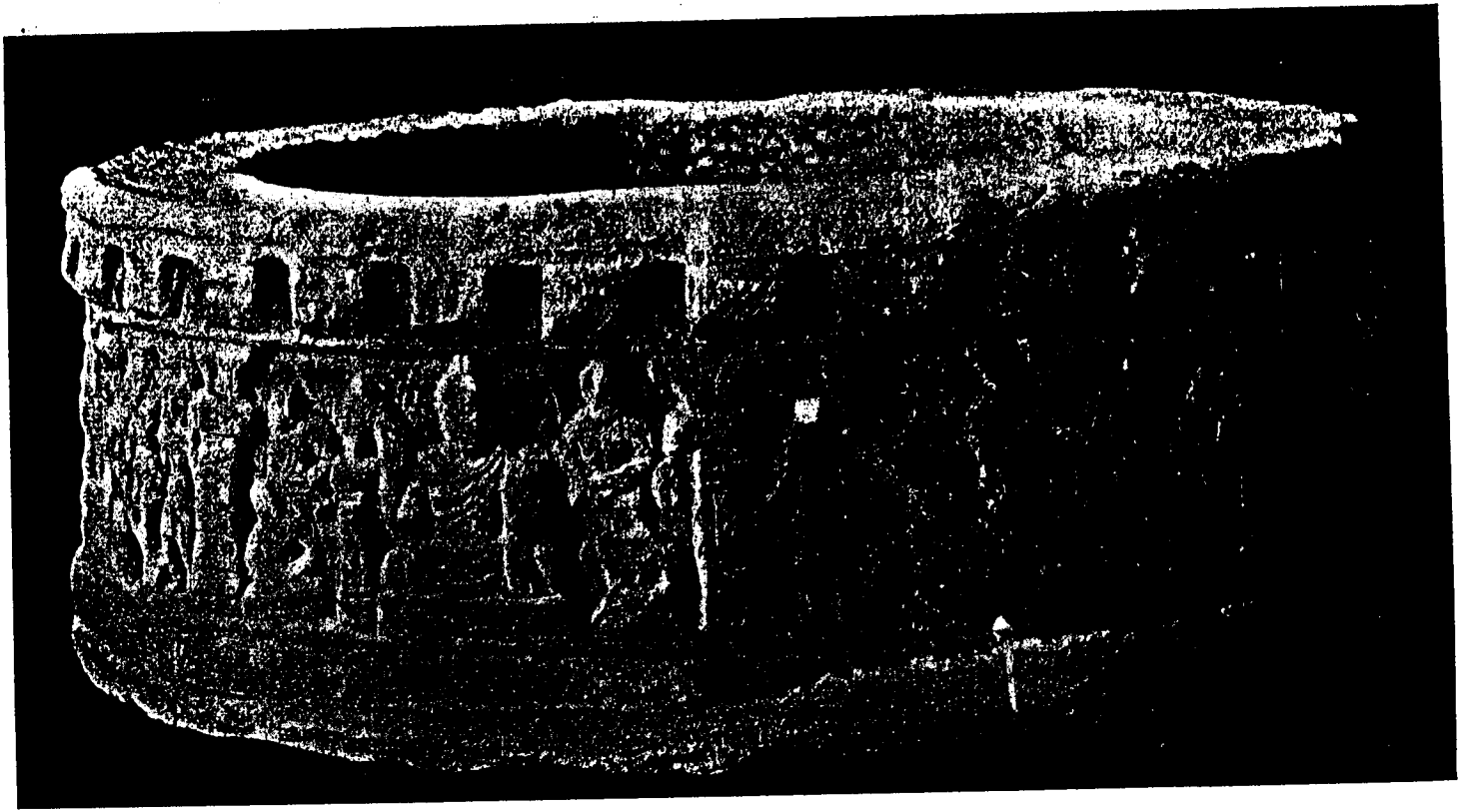


Fig 4. — Tambour de stūpā de Dhruv Ṭīlā.
3. Le sermon de Bénarès. — 4. Le Parinirvāṇa.

La troisième scène (fig. 4, partie gauche) nous montre le sermon de Bénarès. Les deux gazelles, symbole du Parc-des-Gazelles où eut lieu la première prédication, y manquent, et l'auditoire est constitué en tout par quatre moines. Mais le Maître est bien en train de « tourner la roue de la Loi », qui est placée sur un petit pilier dans sa main droite, tout comme dans certains bas-reliefs du Gandhāra.

La quatrième scène — M. Smith l'a déjà reconnue — ne peut être autre que le *parinirvāṇa* (fig. 4, partie droite). La figure principale est le Buddha étendu sur son lit de mort entre les deux arbres *çāla*; les assistants sont réduits au nombre de trois.

Ce sont donc les quatre grandes scènes de la vie du Buddha qui se trouvent représentées sur ces quatre panneaux de notre tambour de *stūpa*, mais rangées, — notons-le en passant — en sens opposé à la *pradakṣiṇā*. Nous nous attendrions naturellement à ce que les quatre panneaux qui nous restent à examiner représentassent les quatre miracles secondaires : la descente du ciel des Trayastriṃças, le séjour dans le Jetavana, l'offrande du singe et la soumission de l'éléphant Nālāgiri, miracles qui étaient censés avoir eu lieu respectivement à Saṅkāçya, à Çrāvastī, à Vaiçālī et à Rājagṛha. Ce sont du reste ces quatre miracles que nous trouvons sculptés avec les quatre grandes scènes sur une stèle découverte à Sārnāth en 1907 (1). Nous allons voir cependant qu'il n'en est pas tout à fait ainsi.

Le panneau qui succède au *parinirvāṇa* ne peut se rapporter qu'au séjour dans le Jetavana (fig. 5, partie gauche). Le parc est suffisamment indiqué par deux arbres et la chapelle dans laquelle le Buddha est assis doit être la célèbre *gandhakuṭī*, qui était sa résidence favorite.

Vient ensuite (fig. 5, partie droite) la descente du ciel des dieux Trayastriṃças, comme l'indiquent les deux escaliers au milieu desquels se tient le Buddha, tandis que Brahmā et Çakra sont debout aux deux côtés, les mains jointes en adoration.

Mais les deux panneaux qui restent ne peuvent s'expliquer ni l'un ni l'autre comme l'offrande du singe ou comme la soumission de l'éléphant furieux. Ils n'en représentent pas moins deux scènes célèbres dans la légende bouddhique et fréquemment traitées par la sculpture. L'identification n'en peut pas être douteuse.

Le septième panneau (fig. 6, partie gauche) nous montre le Buddha tenant un vase à aumônes à la main, tandis que de chaque côté deux personnages en appareil royal, portant chacun un vase semblable, s'approchent respectueusement. Nous y reconnaissons avec M. Foucher l'offrande des quatre bols par les quatre rois gardiens des régions de l'espace. Ici comme dans les autres scènes, l'influence de l'école du Gandhāra se manifeste nettement.

---

(1) *J. R. A. S.*, 1907, p. 999, pl. IV, 1. — Cf. FOUCHER, *Etude sur l'iconographie bouddhique*, Paris, 1900, p. 162-170, et *Supplém.*, 1905, p. 113-114.



Fig. 5. — Tambour de stūpa de Dhruv Ṭīlā.
5. Le séjour dans la Jetavana. — 6. La descente du ciel des Trayastriṃças.

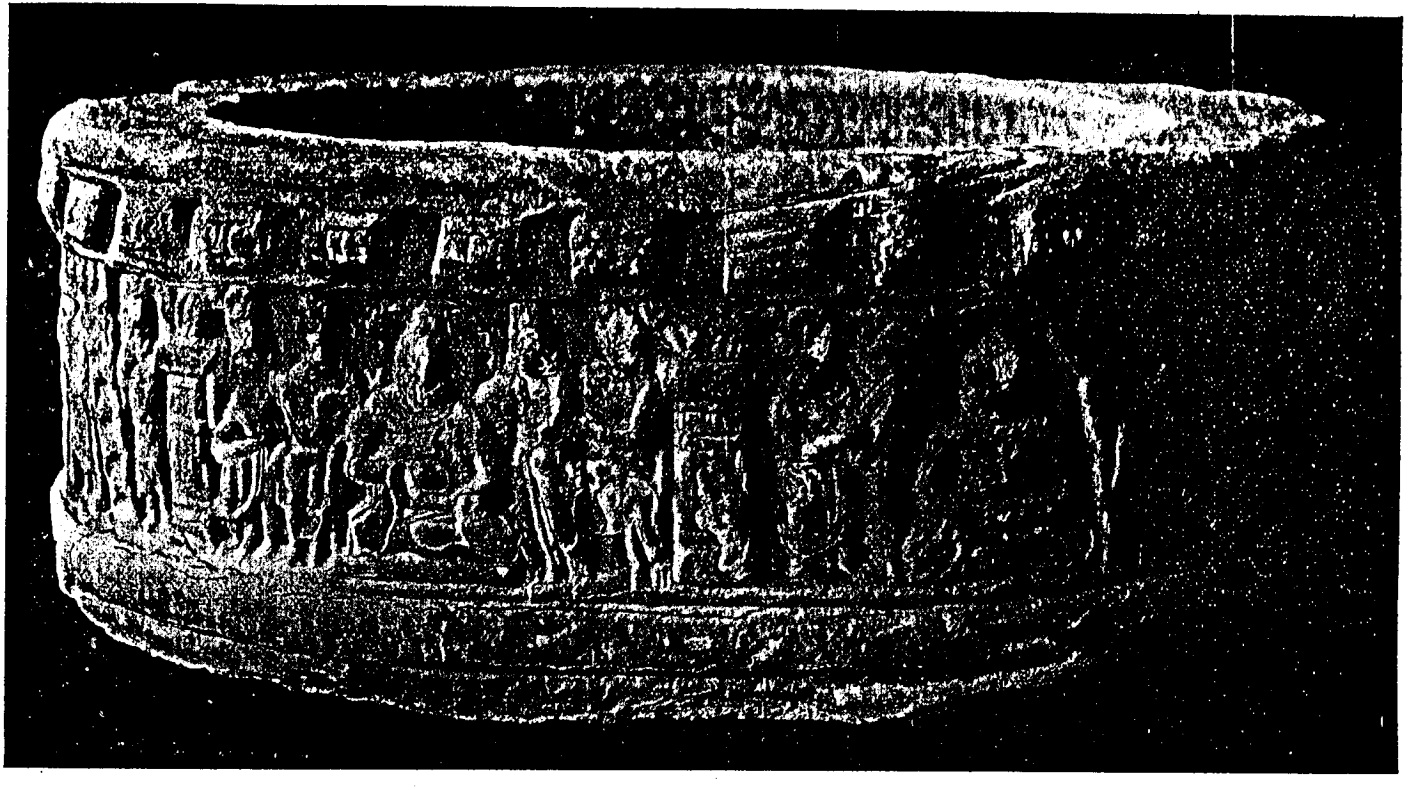


Fig. 6. — Tambour de stūpa de Dhruv Ṭīlā.
7. L'offrande des quatre bols. — 8. La visite de Çakra au Buddha.

Le huitième tableau, le dernier de la série, nous présente un épisode de la carrière du Buddha qui a également joui d'une faveur spéciale (fig. 6, partie droite). C'est, comme l'a déjà reconnu M. Foucher, la visite rendue au Buddha par Çakra, le roi des dieux, dans la grotte de la montagne d'Indra (*Indraçailaguhā*). Ici le nombre des personnages est réduit à trois : au centre le Buddha, assis en méditation dans la grotte ; à sa droite, le Gandharva Pañcaçikha, reconnaissable à sa harpe ; à sa gauche, une figure accroupie où il nous faut voir Çakra.

L'école de Mathurā nous a fourni une réplique, conservée au musée de Calcutta (M. 7 ; hauteur, 0^{m} 61), où cette même scène est traitée d'une façon moins sommaire. Autour de la grotte au fond de laquelle est retiré le Buddha, on voit plusieurs animaux : un lion dans une caverne, un paon, un singe et deux lézards. Le roi des dieux, coiffé d'une mitre, est accompagné d'un porteur de chasse-mouche (*cāmara*) et de son éléphant Airāvaṭa. La figure du harpiste céleste est malheureusement à demi perdue. Il est remarquable qu'ici la figure du Buddha est de taille beaucoup plus petite que celle des autres personnages (1).

Ajoutons que parmi les nombreuses sculptures récemment acquises pour le musée de Mathurā par l'infatigable paṇḍit Radha Krishna, il y a un autre bas-relief représentant la visite d'Indra (hauteur, 0^{m} 457). Ici le prince des dieux est accompagné d'une suite nombreuse. Elle comprend des Apsaras et l'éléphant Airāvaṭa. Le traitement est purement indien, mais le paon au-dessus de la grotte rappelle encore le beau bas-relief de Soriyan-Tangai au musée de Calcutta.

L'intérêt du tambour de *stūpa* du Dhruv Ṭilā ne laisse donc pas d'être assez grand. Il nous donne, comme l'a déjà remarqué M. Foucher, un exemple incontestable de l'influence de l'école du Gandhāra sur celle de Mathurā. Il prouve qu'au temps où celle-ci florissait, c'est-à-dire sous le règne des rois Kuṣaṇas, le choix des quatre scènes secondaires n'était pas encore fixé. Il nous fournit enfin la scène du premier bain du Buddha d'après l'école de Mathurā et nous a permis de retrouver cette scène sur une sculpture qu'on n'avait pas encore identifiée.

---

(1) J. Anderson, *Catalogue*, Part I, p. 182 ; Burgess, *Ancient Monuments*, pl. 60 ; et J. Bloch, in *Proc. A. S. B.*, 1898, p. 186.

UNE BIBLIOTHÈQUE MÉDIÉVALE

RETROUVÉE AU KAN-SOU

Par M. PAUL PELLIOT,

Professeur de chinois à l'Ecole française d'Extrême-Orient, chargé de mission en Asie centrale (1).

Après notre première visite au 千佛洞 Ts'ien-fo-tong, nous sommes encore restés deux ou trois jours à Touen-houang. J'en ai profité pour faire tirer deux exemplaires de la description officielle de la sous-préfecture de Touen-houang (敦煌縣志 *Touen houang hien tche*), parue en 1831. Je la connaissais pour en avoir vu un exemplaire au Musée Roumiantsov à Moscou et depuis lors un autre à Ouroumtchi. Les planches sont conservées au *yamen*, mais le sous-préfet, doux pays, ignorait même qu'il y eût un ouvrage sur sa circonscription.

En outre, je me suis mis en quête d'une inscription que Siu Song signalait et déchiffrait en 1823 dans son *Si yu chouei tao ki*; M. Chavannes en a parlé incidemment, mais sans la publier. Après quelque recherche, j'ai retrouvé ce monument; mais au lieu d'être encastré dans un mur comme au temps de Siu Song, il repose aujourd'hui sur un socle, si bien que j'ai trouvé au verso une autre inscription, de l'époque des T'ang comme la première, et qui nous était jusqu'ici inconnue. C'est celle d'un certain 楊 Yang. De plus, j'ai pu compléter sur un assez grand nombre de points, et rectifier sur d'autres, le déchiffrement de l'inscription publiée par Siu Song.

Là-dessus nous sommes partis pour le Ts'ien-fo-tong, que je me suis mis à étudier en détail. Ma première impression n'a fait que s'affirmer. Le site est de premier ordre; il n'existe rien de tel en Kachgarie. Il y a là, non pas sans doute « plus de mille grottes » comme disent les inscriptions, mais près de cinq cents, et si un bon nombre sont tout à fait délabrées et sans intérêt, il en est d'autres, et non des moindres, qui s'offrent à nous avec leurs peintures, leurs statues, les portraits et les noms des donateurs, telles qu'elles furent aménagées du VIe au Xe siècle. A lui seul, le Ts'ien-fo-tong vaut le voyage, du moins pour les premiers

---

(1) Cet article est extrait d'une lettre adressée par M. Pelliot à M. Senart, membre de l'Institut. Nous en avons respecté la forme originale.

qui l'explorent méthodiquement. Vous souhaitiez à notre mission un site bien à elle ; je ne crois pas que le passage antérieur d'autres voyageurs, même de M. Stein, nous ait ici beaucoup nui. Un sinologue seul, à ce qu'il me semble, peut relever et utiliser, pour l'explication et l'histoire de ces monuments, les milliers de cartouches et de *graffiti* qui les accompagnent. Tout est chinois ici ou à peu près ; le chinois domine presque trop. Je vous avais parlé déjà de graffiti *si-hia* et *phag s-pa* ; ils sont curieux sans doute, mais peu nombreux ; une vingtaine peut-être de la première sorte, dix à peine de la seconde, et tous ne seront pas utilisables. Il y a aussi du tibétain, du ouïgour, du mongol en caractères usuels, un peu de brahmī. Mais ces mentions accessoires, où un manant annonce qu'il a brûlé de l'encens dans les grottes, n'ont qu'un intérêt épisodique. Tout le fond est chinois.

Le type même des grottes n'est pas absolument le type kachgarien. Je n'ai vu au Sin-kiang aucune de ces grottes géantes auxquelles le chapiteau sévère du pilier où s'appuie le Buddha donne des allures d'hypogées égyptiens. La petite salle à corridor de *pradakṣinā* voûté, usuelle à Koutchar et à Tourfan, est presque inconnue ici. Quant au pseudo-plafond à encorbellement, il n'apparaît que rarement, et dans les grottes les plus anciennes. Encore ses éléments sont-ils seulement figurés par la peinture, au lieu d'être réellement aménagés en étages superposés. La décoration toutefois est du même style sino-indien — je dirais bien indo-chinois, par scrupule d'origine, mais le terme prêterait à confusion, et d'ailleurs les artisans des grottes étaient ici chinois. — Le Ts'ien-fo-tong de Touen-houang a aussi en commun avec les *ming-ōï* kachgariens d'être parfaitement chaste. Malgré la domination tibétaine qui s'est exercée dans la région, quelques statuettes récemment apportées par des pélerins mongols sont, dans les grottes (à l'exception d'une, qui est de l'époque mongole), les seuls spécimens, à tous points de vue fâcheux, des obscénités du tantrisme.

Un de mes premiers soins a été d'étudier les stèles du Ts'ien-fo-tong. M. Chavannes, comme vous savez, en a publié quatre, ou, plus exactement, quatre inscriptions sur trois stèles ; ces inscriptions sont de 776, 894, 1348, 1351 ; en outre, il y a une stèle de 698 qui est déchiffrée dans le *Si yu chouei tao ki* et que M. Chavannes a signalée aussi, mais sans la publier. Cette stèle de 698 a fait depuis 1823, sans doute au moment de la rébellion tongan, une chute où elle s'est brisée, et toute la partie supérieure a disparu aujourd'hui ; j'ai vainement fait fouiller autour de l'ancien emplacement pour retrouver la partie manquante. Nous sommes donc obligés de nous appuyer en grande partie, pour ce monument épigraphique très important, sur le déchiffrement de Siu Song ; par bonheur, ce déchiffrement est excellent. Je n'en dirai pas autant à propos des autres stèles. Il semble que cet érudit chinois ait étudié directement sur la pierre l'inscription de 698, graphiquement curieuse, mais ait travaillé pour les autres stèles sur des estampages. Or les estampages chinois sont bons pour des pierres sans défauts, mais dès qu'il y a des cassures, bien des caractères encore lisibles sur l'original disparaissent ; c'est ce qui s'est passé pour les

inscriptions de 776, 894, 1348. Ainsi, ni les auteurs du *Si yu l'ou tche* ni Siu Song n'ont pu déchiffrer le nom du personnage en l'honneur de qui a été gravée l'inscription de 894 : l'examen direct de la pierre montre sans peine que ce personnage s'appelait 李明振 Li Ming-tchen. J'apporte de ce chef pas mal de nouveau. J'ajouterai que l'inscription de 1351, seulement signalée par Siu Song, a été publiée par M. Chavannes sur un estampage de M. Bonin qui ne donnait qu'une des faces de la stèle ; or l'inscription se poursuit de l'autre côté par des noms de donateurs dont certains se trouvaient déjà dans l'inscription de 1348. Je crois être arrivé, en comparant les deux monuments, à déchiffrer ou à corriger tous les noms de l'inscription de 1348, dont quelques-uns sont assez effacés.

En dehors des ces stèles sur pierre plus ou moins complètement connues, il en existe une autre en une sorte de torchis, avec lettres noires sur enduit blanc, qui se trouve en dehors de la grotte 6 de notre plan ; on n'y distingue autant dire plus rien. La tête d'une stèle analogue émergeait en dehors d'une grotte voisine ; j'ai fait dégager le monument. Cette fois l'inscription est en blanc sur fond noir. Les caractères se sont en grande partie écaillés dans le sable. J'ai pu toutefois déchiffrer tout de suite quelques fragments que je ne désespère pas d'utiliser ; au bout de deux jours, le vent et le plein air ont tout effacé.

Enfin il est une dernière inscription sur pierre, encore inédite, qui n'a été découverte qu'en 1900, dans la fameuse grotte où on a trouvé les manuscrits. Elle a été gravée en 851, qui est précisément, je crois, l'année où Touen-houang fit retour à la Chine (la date de 850 donnée parfois pour cette soumission paraît être fausse) et contient les pièces relatives à une mission que le moine 洪辯 Hong-jen (ou Hong-pien ?) envoya alors à la cour des T'ang. La pierre est en excellent état. J'ai retrouvé dans une grotte, peint en pied sur une partie refaite, et par suite postérieur à l'ensemble de la décoration, le portrait d'un moine 洪認 Hong-jen dont le titre semblerait indiquer que c'est là le moine de l'inscription de 851 ; la grotte en question serait donc antérieure au milieu du IXe siècle.

Je pense d'ailleurs que je pourrai dater un assez grand nombre de monuments. Presque chaque grotte était entretenue héréditairement par les membres d'une même famille, ou appartenait collectivement à une association religieuse, une sorte de confrérie (社) ; aussi trouve-t-on, à côté du terme de 施主 *che-tchou*, « maître du don », simple traduction du sanscrit *dānapati* (je n'ai pas rencontré ici la transcription 檀越 *t'an-yue*), la qualification plus précise de 窟主 *k'ou-tchou*, « maître de la grotte ». Lors donc que les cartouches des donateurs mentionnent des personnages connus par ailleurs, nous en pourrons tirer des conclusions assez précises pour l'âge de la décoration. Ainsi, dans une grotte, le principal donateur est un certain 議金 Yi-kin (le nom de famille a disparu) qui est qualifié d'administrateur non seulement de Touen-houang, de Qomoul et de Tourfan, mais aussi de Kin-man (près de Tsi-mou-sa) et de Leou-lan (au sud du Lob). La comparaison des autres cartouches de cette grotte permet de rétablir avec sûreté le nom de famille de ce personnage : c'est 曹議金 Ts'ao Yi-kin, en

qui il faut certainement reconnaître le 曹義金 Ts'ao Yi-kin des histoires dynastiques ; la famille Ts'ao avait succédé à la famille 張 Tchang dans le gouvernement de Touen-houang au début du Xe siècle. Une des nièces de Ts'ao Yi-kin —, c'est encore un cartouche qui nous l'apprend, — était petite-fille « du saint *k'o-han* céleste du royaume des grands Houei [-ho] de la région du Nord », c'est-à-dire du *qaghân* ouïgour. En même temps que nous pouvons fixer au premier quart du Xe siècle la décoration de cette grotte, nous y trouvons un témoignage des relations que les Chinois de Touen-houang entretenaient avec les Ouïgours. Les grottes nous montrent d'ailleurs à diverses reprises les Chinois en rapports matrimoniaux avec les Ouïgours de Kan-tcheou, ou encore avec les princes de Khotan qui prennent une titulature assez inattendue. Par elles nous savons qu'une fille du roi de Khotan avait épousé 曹延祿 Ts'ao Yen-lou, petit-fils et deuxième successeur de Ts'ao Yi-kin. Autant de repères sûrs, puisque Ts'ao Yen-lou, comme son père 曹元忠 Ts'ao Yuan-tchong, comme son grand-père Ts'ao Yi-kin, nous sont connus par les histoires dynastiques. Toutefois les cartouches paraissent muets sur le compte du Tibet. Les stèles mentionnent incidemment le *btsan-po*, qui, de Lhassa, dominait à Touen-houang à la fin du VIIIe siècle et dans la première partie du IXe siècle ; il ne semble pas que les donateurs des grottes aient aimé insister sur ce siècle de dépendance.

Enfin, je vous avais touché un mot d'une sorte de panorama, panorama de temple, peut-être plan de grottes qui occupait tout le panneau du fond dans l'un des sanctuaires. C'est en réalité un plan du Wou-t'ai-chan, la fameuse montagne dont tout le monde bouddhique faisait le séjour préféré de Mañjuçrī. C'est un plan à la façon chinoise sans doute, sans proportions, mais qui nous permet de dire quels étaient les sanctuaires qui, vers l'an 900, se dressaient sur chacun des cinq pics. En somme, c'est tout ce que nous pouvons demander, et j'imagine que le « plan » du temple de Nalanda qu'avait rapporté Yi-tsing et dont nous regrettons la perte, ne devait pas être beaucoup plus précis. J'ajouterai que ce plan est peut-être, d'une façon absolue, le plus ancien plan chinois qui subsiste actuellement. Il paraît être du IXe siècle, au plus tard de la première moitié du Xe. M. Nouette a fait l'impossible pour le photographier intégralement. Comme curiosité, et aussi comme indice chronologique, je vous signalerai la présence sur ce plan d'un 鐵勒寺 T'ie-lo-sseu, d'un « temple tölös », par conséquent turc. Il y a là aussi un des dix-neuf *stūpa* d'Açoka que les Chinois s'attribuaient modestement sur les 84.000 traditionnellement érigés par ce prince. Sur le Wou-t'ai-chan se dressait également le *stūpa* d'Asaṅga, le frère de Vasubandhu, et nous aurons à rechercher dans les textes si ce célèbre écrivain a été effectivement enterré sur la montagne de Mañjuçrī. D'autres cartouches mentionnent les ambassades envoyées au Wou-t'ai-chan par les rois coréens de Sin-lo et de Kao-li ; un roi de Sin-lo y avait même son *stūpa*. Enfin deux notes rappellent l'ascension de la montagne sainte que le moine Buddhapalita, d'origine brahmanique, fit au cours de l'année 676 en se prosternant et s'étendant à terre à chaque pas ; une apparition de Mañjuçrī le récompensa de cet exercice

fatigant. D'une façon générale, il faudra comparer ce plan du Wou-t'ai-chan avec la description moderne publiée, au XVIIIe siècle je crois, sous le titre de 清凉山志 *Ts'ing leang chan tche* ; peut-être l'ouvrage ne se trouve-t-il pas à Paris, mais nous l'avons à Hanoï. J'ai d'ailleurs l'intention d'aller moi-même au Wou-t'ai-chan, muni des récits chinois et européens, pour tirer parti de notre plan du Ts'ien-fo-tong et des autres renseignements manuscrits que j'ai recueillis ici sur ce sanctuaire célèbre.

Car j'ai des renseignements manuscrits et même des manuscrits tout court ; et j'en viens enfin à la grande nouvelle. A deux reprises déjà, et dès Ouroumtchi, je vous ai parlé de la découverte de manuscrits bouddhiques écrits sous les T'ang qui a été faite ici en 1900 par le Wang *tao*, « le taoïste Wang ». Mais lors de notre première visite, la niche qui abrite ces documents était fermée à clef, et le Wang *tao* n'était pas là. Je le vis à Touen-houang et il promit de venir aux grottes avec nous pour me montrer sa trouvaille. Mais il arriva un peu en retard, et la clef était restée à Touen-houang. Je dus attendre encore. Entre temps, j'apprenais qu'il y avait là du chinois et du tibétain. M. Stein avait travaillé dans la grotte pendant trois jours, et acheté officiellement un certain nombre de manuscrits, au su du mandarin local ; le moine ajouta que notre confrère lui avait en outre laissé personnellement une somme, qu'il disait rondelette, pour s'en faire céder davantage. A bon entendeur, salut ; j'étais fixé sur la procédure à adopter moi-même.

Enfin la clef arriva, et le 3 mars, pour le mardi gras, je pus entrer dans le saint des saints ; je fus stupéfié. Depuis huit ans qu'on puise à cette bibliothèque, je la croyais singulièrement réduite. Imaginez ma surprise en me trouvant dans une niche d'environ 2 m 50 en tout sens, et garnie sur trois côtés, plus qu'à hauteur d'homme, de deux et parfois trois profondeurs de rouleaux. D'énormes manuscrits tibétains serrés entre deux planchettes par des cordes s'empilaient dans un coin ; ailleurs des caractères chinois et tibétains sortaient du bout des liasses. Je défis quelques paquets. Les manuscrits étaient le plus souvent fragmentaires, amputés de la tête ou de la queue, brisés par le milieu, parfois réduits au seul titre ; mais les quelques dates que je lus étaient toutes antérieures au XIe siècle, et dès ce premier sondage, je rencontrais quelques feuillets d'un *poṭhī* en brahmī et d'un autre en ouïgour. Mon parti fut vite pris. L'examen au moins sommaire de toute la bibliothèque s'imposait, où qu'il dût me mener. De dérouler d'un bout à l'autre les quelque 15.000 à 20.000 rouleaux qui se trouvaient là, il n'y fallait pas songer ; je n'en eusse pas vu la fin en six mois. Mais je devais au moins tout ouvrir, reconnaître la nature de chaque texte, et quelles chances il offrait d'être nouveau pour nous ; puis faire deux parts, l'une de crème, de gratin, de ce qu'il fallait se faire céder à tout prix, et l'autre qu'on tâcherait d'obtenir, tout en se résignant, le cas échéant, à la laisser échapper.

Malgré que j'aie fait diligence, ce départ m'a pris plus de trois semaines. Les dix premiers jours, j'abattais près de 1000 rouleaux par jour, ce qui doit être un record : le 100 à l'heure accroupi dans une niche, allure d'automobile

à l'usage des philologues. J'ai ralenti ensuite. D'abord j'étais un peu fatigué, la poussière des liasses m'avait pris à la gorge ; et aussi mes négociations d'achat m'incitaient à gagner du temps, autrement dit à en perdre. Un travail aussi hâtif ne va naturellement pas sans quelque aléa ; des pièces ont pu m'échapper, qu'à plus mûr examen j'aurais aimé m'annexer. Toutefois, je ne pense pas avoir rien négligé d'essentiel. Il n'est pas seulement un rouleau, mais un chiffon de papier, — et Dieu sait s'il y avait de ces loques, — qui ne m'ait passé par les mains, et je n'ai rien écarté qui ne m'ait paru sortir du cadre que je m'étais tracé. Il me reste à vous faire connaître ce que j'ai trouvé.

La première question à élucider était l'âge approximatif de la cachette. Aucun doute n'est possible à ce sujet. Les derniers *nien-hao* que portent les documents chinois sont ceux des premiers règnes des Song, périodes 太平興國 *t'ai-p'ing-hing-kouo* (976-983), 至道 *tche-tao* (995-997) ; de plus, il n'y a pas, dans toute la bibliothèque, un seul caractère *si-hia*. Il est donc évident que la niche à été murée dans la première moitié du XIe siècle, et probablement à l'époque de la conquête *si-hia* qui eut lieu vers 1035. Pêle-mêle on entassa chinois et tibétain, peintures sur soie, tentures, statuettes de cuivre et jusqu'à la grande stèle de pierre gravée en 851. On serait peut-être tenté d'attribuer encore à cette peur de l'invasion prochaine le désordre où les rouleaux ont été cousus dans les liasses, mais il me paraît plus probable d'y reconnaître la décadence où la civilisation chinoise tombait dans la région de Touen-houang. Florissante sous les T'ang, cette civilisation se maintint tant bien que mal à l'époque des « Cinq dynasties » ; ce sont peut-être les princes locaux du Xe siècle qui ont creusé dans la montagne les plus imposants sanctuaires. Mais, par leur écriture, les documents de cette époque que j'ai trouvés dans la grotte, baux, registres de dons, notes prises au jour le jour, essais littéraires, témoignent du bas niveau de l'instruction. Les moines conservaient encore les beaux manuscrits du VIIe et du VIIIe siècle, mais n'en faisaient plus d'autres, et ces précieux rouleaux se brisaient entre leurs mains maladroites. Comme il arrive, l'ennemi ne fit qu'accélérer une ruine qui s'opérait d'elle-même. Le désordre qui suivit la conquête dut être d'ailleurs profond et durable pour que tout souvenir y ait sombré des manuscrits enfermés dans la niche. Leur découverte en 1900 fut un accident. Le Wang *tao* m'a bien dit que l'existence de la cachette lui fut révélée en songe par les dieux, mais son sourire même n'exigeait pas que je parusse acquis à cette version d'hagiographe. En réalité, on tomba sur la niche en restaurant le corridor dans lequel elle ouvre. La stèle fut tirée en premier et scellée plus tard dans la paroi du corridor. Puis bon nombre de rouleaux furent envoyés en cadeau aux mandarins du Kan-sou ; mais ceux-ci préférèrent en général les statuettes de cuivre, dont le lot fut bientôt épuisé. Des Mongols venus en pélerinage obtinrent de feuilleter les gros manuscrits tibétains. C'est à ces allées et venues qu'il faut attribuer la présence dans la niche d'une petite brochure taoïque que j'y ai rencontrée et qui fut imprimée sous Kouang-siu ; elle ne signifie rien pour l'âge des liasses. En réalité, dès que les moines furent assurés qu'il n'y

avait pas là de « trésor », on se désintéressa de la trouvaille. Aussi, malgré tous les cadeaux faits, malgré le passage de notre confrère Stein, ai-je trouvé la grande majorité des liasses encore cousues, intactes, telles en un mot qu'elles furent déposées dans la grotte il y a plus de huit siècles.

Mon ignorance simplifiait le choix des documents non chinois. Je distingue bien des lettres de leurs alphabets, mais le sens m'échappe ; pour ne rien laisser passer d'intéressant, j'ai tout acquis. Ces manuscrits m'inspirent le respect un peu superstitieux que Pétrarque montrait, dit-on, pour des textes grecs qu'il n'entendait guère. Mon grec à moi, c'est la brahmī. Et puisque la sollicitude de Pétrarque s'est étendue jusqu'aux livres turcs en nous conservant le *Codex cumanicus*, je vous apporterai aussi, de l'autre bout du monde turc, des manuscrits ouïgours. Brahmī comme ouïgour se présentent ici tantôt en beaux feuillets de *poṭhī*, tantôt au verso de rouleaux dont le recto est occupé par du chinois, plus rarement par du tibétain. Une seule fois, j'ai trouvé un rouleau uniquement ouïgour. Je rapporte une quarantaine de rouleaux en brahmī, plus quelques fragments et une centaine de feuillets de *poṭhī*. Vous savez d'autre part combien sont rares les manuscrits en écriture ouïgoure : ceux de la Bibliothèque nationale se compteraient sur les doigts d'une main ; encore sont-ils tous d'origine musulmane, et aucun n'est-il proprement, je crois, écrit en dialecte ouïgour. Les seuls textes du bouddhisme ouïgour connus jusqu'à présent sont les quelques fragments rapportés en 1897 par Klementz et les ouvrages que MM. von Lecoq et Grünwedel ont dû recueillir autour de Tourfan dans leurs six ans de mission. Nous y ajoutons aujourd'hui une vingtaine de fragments ou courts documents isolés, une quarantaine de feuillets de *poṭhī*, deux cahiers et sept rouleaux assez considérables et en fort bon état.

Le tibétain est plus abondamment représenté dans la bibliothèque que la brahmī ou le ouïgour. Là encore j'ai tout mis de côté, soit environ cinq cents kilos de manuscrits remontant aux quatre premiers siècles du bouddhisme tibétain : mais je crains de ne pouvoir tout obtenir. Un prince mongol du Tsaïdam vient, paraît-il, au Ts'ien-fo-tong chaque année, et a pris l'habitude d'y voir les *kia-pan* (tel est le nom chinois des livres serrés entre deux planches) ; le moine a peur de le mécontenter. Il semblait probable *a priori* que les *kia-pan* parfaitement en ordre, les seuls ouvrages en ordre dans toute la bibliothèque, représentaient un *Kandjur* ; et c'est justement le renseignement que m'a donné de lui-même le Wang *tao*, sur la foi des lamas qui ont eu accès dans la grotte. Evidemment, il eût été intéressant en tout état de cause d'avoir un *Kandjur* beaucoup plus ancien que tous ceux qu'on connaît en Europe. Je n'ai pas souvenir qu'il s'en trouve dans nos bibliothèques d'antérieur aux volumes dépareillés que possède le musée de Berlin et qui remontent au début du XVe siècle. Or le *Kandjur* du Ts'ien-fo-tong est au plus tard du Xe siècle, et presque plus vraisemblablement du IXe. Il nous eût donc donné, en même temps que des manuscrits très archaïques, une limite minima pour l'âge des traductions. Je n'ai pas abandonné la partie, et peut-être mon insistance l'emportera-t-elle.

En tout cas ces onze énormes *kia-pan* ne représentent pas tout le tibétain de la grotte, tant s'en faut ; et je suis presque assuré de mieux réussir pour le reste. Ce reste se compose de documents isolés sur hauts feuillets collés et roulés, ou de véritables rouleaux, ou encore des feuillets de larges *poṭhī* en papier épais non glacé, à la manière tibétaine usuelle, mais qui ont été enroulés pour être cousus dans les liasses. Tout cela dégage un parfum de vieil encens, et il n'y a guère d'apparence qu'il s'y trouve rien que de la littérature strictement religieuse. Toutefois, des manuscrits isolés, de courts textes indépendants offrent plus de chances de nouveauté, sont plutôt susceptibles de notes personnelles, de colophons datés, que la collection régulière et une fois formée du *Kandjur*. Peut-être y verrons-nous surgir une école de *lotsava* du Kan-sou ; c'est un point sur lequel je reviendrai tout à l'heure, à propos du bouddhisme chinois.

Les textes usuels du bouddhisme chinois forment la grosse masse de la bibliothèque. On trouve là, incomplètes, mais à plusieurs exemplaires, tout le lot des grosses traductions de Kumārajīva, de Hiuan-tsang et de Yi-tsing, le *Lotus de la Bonne Loi*, le *Mahāparinirvāṇasūtra*, surtout le *Mahāprajñāparāmitāsūtra* avec ses quelque 600 volumes. Ces dévots sont bavards insupportablement ; j'ai pris en horreur le nom de Subhūti. Cette fois encore, il pourrait être intéressant d'avoir des manuscrits antérieurs à tout ce que nous possédons, même à cette édition de Corée du XIe siècle qui nous est indirectement accessible dans le *Tripiṭaka* de Tôkyô ; mais alors il faut tout rapporter ; faute de quoi, force est bien de choisir. J'ai donc éloigné froidement tous les *Lotus* et tous les *Nirvāṇa* ; mais mon embarras a reparu ensuite. Pour ne pas alourdir mes bagages, je n'ai apporté de France avec moi ni Nanjio, ni Fujii ; c'est un tort ; on ne doit jamais voyager sans Fujii et Nanjio. Comment, sans eux, affirmer qu'un texte existe ou n'existe pas dans le canon ? Nul de nous ne porte dans sa tête toutes les Ecritures et la Patrologie. Finalement, je me suis inspiré des principes suivants : laisser de côté tous les *sūtra* et les œuvres classiques de l'*abhidharma*, sauf là où quelque particularité de suscription, de colophon, d'écriture, la beauté du manuscrit ou sa date lui donnaient un intérêt spécial ; faire au contraire une large part aux ouvrages de controverse purement chinois. Je me suis senti un peu tiraillé pour certaines portions du *vinaya* ; en général, mes hésitations se sont tranchées dans le sens de l'annexion.

Ces manuscrits bouddhiques, écrits le plus souvent sur papier glacé pour les *sūtra* et sur divers papiers pelure pour les autres catégories de textes, sont constitués en principe de feuilles plus larges que hautes, et collées bout à bout en un long rouleau ; c'est le 卷子本 *kiuan-tseu-pen* classique, que l'imprimerie a fait abandonner pour les livres, mais qui s'emploie jusqu'à nos jours pour les peintures. Parfois cependant la piété servile des Chinois a voulu imiter les feuillets des *poṭhī* hindous, et on trouve dans la grotte un certain nombre de « *poṭhī* chinois », écrits de haut en bas dans la hauteur du feuillet, ou encore dans sa largeur, et même horizontalement et de gauche à droite, comme nous imprimons le chinois dans nos livres européens. Tantôt le manuscrit était relié

comme dans l'Inde par une ficelle passant à travers les feuillets ; tantôt ces feuillets étaient brochés par leur tranche. La variété même du traitement trahit un procédé exotique et mal assimilé. Vous savez que ces *poṭhī* chinois, dont nous ne connaissions encore aucun spécimen, ont abouti à un type spécial de livres oblongs, s'ouvrant en accordéon, et qui ne serait usité que dans les éditions chinoises du *Tripiṭaka*, si les taoïstes ne s'étaient empressés, là comme ailleurs, de singer leurs rivaux bouddhistes.

Mais ce ne sont pas là les seuls renseignements que les manuscrits bouddhiques du Ts'ien-fo-tong fournissent pour l'histoire du livre chinois. Les Chinois, avant d'avoir inventé le papier, écrivaient sur des lamelles de bambou ou de bois, ou encore sur des rouleaux de soie; M. Chavannes a consacré un article très nourri à l'étude de ces procédés. Il est vraisemblable que les lamelles furent rapidement délaissées comme trop encombrantes ; mais il ne paraît pas en avoir été de même pour la soie. Du moins ai-je trouvé ici quatre beaux manuscrits écrits sur soie fine, en parfait état. De leur date, je ne puis rien dire, car je ne les ai pas déroulés, quelque envie qui me tînt, de peur de les endommager ; mais je les rapporte, et c'est l'essentiel.

J'ai trouvé aussi un manuscrit qui nous est par lui-même un témoignage précis dans une question assez importante et jusqu'ici sujette à controverse. Les Chinois ont de très bonne heure écrit sur leurs textes importants de copieux commentaires, et même des commentaires de ces commentaires. Le plus souvent, le commentaire se distingue du texte en ce qu'il est disposé sur deux lignes dans le même espace où le texte est sur une. Mais au XVIIIe siècle un érudit chinois, qui était, je crois, 全祖望 Ts'iuan Tsou-wang, prétendit que dans un ouvrage géographique de première importance, le 水經注 *Chouei king tchou* ou « Commentaire du *Livre des eaux* », paru au début du VIe siècle, il fallait distinguer deux parties : un commentaire du *Livre des eaux* et un commentaire de ce commentaire, du même auteur d'ailleurs que le premier. Dans la rédaction primitive, ces deux parties se seraient reconnues non pas à ce que le second commentaire eût été disposé sur un nombre de lignes double du premier, mais à ce qu'il était écrit en caractères plus fins. Comme l'imprimerie n'existait pas alors pour affirmer la séparation par la netteté d'un artifice typographique, les deux textes auraient été sans doute confondus et ramenés à un seul. Cette théorie, adoptée en 1754 dans l'édition du *Chouei king tchou* publiée par Tchao Yi-ts'ing, n'est pas suivie dans l'édition un peu postérieure du Wou-ying-tien, mais c'est que cette dernière édition se borne à reproduire le texte conservé dans le *Yong lo ta tien* et où la distinction n'est pas observée. En réalité, les érudits chinois se sont en majeure partie ralliés à l'opinion de Ts'iuan Tsou-wang, et, sous Kia-k'ing, on a proposé de distinguer de même un grand et un petit texte dans le *Lo yang kia lan ki* ; on pourrait sans doute allonger la liste. Seulement, je ne sache pas qu'on ait jamais cité un manuscrit où cette disposition était réellement adoptée. Or le Ts'ien-fo-tong nous en fournit un. C'est un texte de doctrine, en caractères assez

grands, auquel est joint un commentaire sur une ligne en caractères plus petits. Et la séparation, qui n'est pas douteuse, est cependant assez peu marquée par endroits pour qu'on comprenne qu'elle ait disparu du *Chouei king tchou*.

Enfin, il est un certain nombre de textes, écrits vers l'an 700, qui emploient les quelques caractères spéciaux inventés en 689 par l'impératrice Wou Tsŏ-t'ien. Cet emploi n'est cependant pas constant dans un même texte, ce qui prouve que les Chinois n'arrivaient pas à se déshabituer des formes que leur main avait accoutumé de tracer. La tentative de Wou Tsŏ-t'ien était absurde et ne lui survécut pas. Nous ne connaissions encore ces caractères spéciaux que par l'épigraphie ; nos manuscrits nous les montrent imposés par la volonté souveraine à l'usage courant. Il faut ajouter que les moines leur firent peut-être meilleur accueil que les lettrés de l'empire. Wou Tsŏ-t'ien, la plus débauchée des impératrices chinoises, en fut peut-être aussi la plus dévote. Comme elle avait beaucoup donné, il lui était beaucoup pardonné.

Faut-il vous énumérer quelques textes ? J'ai trouvé trois manuscrits du 大乘起信論 *Ta cheng k'i sin louen*, l'ouvrage qu'un Japonais a traduit en anglais sous le titre d'*Awakening of the Faith in Mahâyânism* ; deux manuscrits de la chronique bouddhique 曆代法寶記 *Li tai fa pao ki* (le titre usuel aujourd'hui est *Li tai san* [三] *pao ki*) ; le 因緣心論開決記 *Yin yuan sin louen k'ai k'iue ki* ; le 大乘四法經論及廣釋開決記 *Ta cheng sseu fa king louen ki kouang che k'ai k'iue ki*, en un chapitre ; le 大乘入道次第 *Ta cheng jou tao ts'eu ti*, en un chapitre, par le moine 智周 Tche-tcheou ; le 諸經要集 *Tchou king yao tsi* (incomplet), par 道纂 Tao-tsiuan (?) ; le 天台分門圖 *T'ien t'ai fen men t'ou* ; le 毗尼心 *P'i ni sin*, en un chapitre ; le 五辛文書 *Wou sin wen chou*, en un chapitre ; une partie du 傳法寶記 *Tch'ouan fa pao ki* ; des textes de controverse entre les écoles du nord, du sud et du centre (南宗, 北宗, 中宗), dirigés en partie contre 曇曠 T'an-k'ouang, le chapitre 下 *hia* (sans doute le deuxième) du 窮詐辯惑論 *K'iong tcha pien houo louen*, qui est une réponse au 警迷論 *King mi louen* ; une petite histoire du bouddhisme, suivie de la *Vie des Patriarches* ; des biographies débutant par celles d'Asaṅga et de Vasubandhu ; un 法琳別傳 *Fa lin pie tchouan*, en deux chapitres, qui serait de première importance si par hasard il était nouveau ; puis une foule de fragments intéressants, depuis des portions de catalogues ou des 音義 *yin-yi*, jusqu'à des renseignements sur les trois sortes de canne à sucre existant dans l'Inde, en passant par la liste des *stûpa* d'Açoka situés en Chine (et dont l'un se trouvait dans la région de Touen-houang au 大乘寺 Ta-cheng-sseu).

Mon attention s'est naturellement portée sur les ouvrages du *siddham*, où on recueille parfois d'importants renseignements sur l'histoire de l'écriture. Mais je n'ai rien trouvé à ce sujet de bien spécial. Cette série se réduit à un 悉談章 *Si t'an tchang* complet, mais qui ne contient rien sur le point qui nous intéresse spécialement, et à la première partie du 佛說楞伽經禪門悉

談章 *Fo chouo leng kia king tch'an men si t'an tchang*. Il y faut joindre un beau feuillet indépendant donnant un alphabet brahmī avec sa transcription en chinois.

Mais ce qui m'attirait surtout dans cette chasse aux documents bouddhiques, c'était l'espoir de trouver les récits des pélerins. Sur le plus célèbre d'entre eux, Hiuan-tsang, j'ai rencontré d'abord un petit fragment sans intérêt intrinsèque, mais où le nom est écrit 玄藏 Hiuan-tsang, et nous avons par là la confirmation de la glose qui s'attache à la forme 玄奘 Hiuan-tsang, que j'avais tenté d'expliquer déjà à propos des *Notes* de Watters. Une autre note parle des jeûnes que Hiuan-tsang observait dans son monastère près de Si-ngan-fou. Une liste des royaumes d'Asie centrale, trouvée sur un chiffon de papier tout déchiré, paraît bien inspirée de Hiuan-tsang, encore qu'on y lise 戊地 Meou-ti comme dans le *Sin t'ang chou*, au lieu de la leçon actuelle 伐地 Fa-ti de la *Vie* et des *Mémoires*. Des *Mémoires* eux-mêmes, j'ai fini par trouver un chapitre, le deuxième, celui qui traite principalement du Gandhāra.

Je n'ai rien rencontré sur Fa-hien, ni sur Wou-k'ong. Mais Yi-tsing était représenté dans la grotte par un beau manuscrit du 南海寄歸內法傳 *Nan hai k'i kouei nei fa tchouan*; c'est l'ouvrage traduit par M. Takakusu. Vous savez que le texte actuel de Yi-tsing n'est pas impeccable, et que M. Takakusu a utilisé avec profit les notes qu'avait rédigées au XVIIIe siècle, sur un manuscrit indépendant (si je ne me trompe), le commentateur japonais Kāçyapa. J'espère donc que notre manuscrit ne laissera pas d'offrir quelques bonnes leçons.

Enfin l'inespéré s'est produit, et j'ai mis la main sur un pélerin nouveau qui vient s'intercaler entre Yi-tsing et Wou-k'ong. L'ouvrage est incomplet, mais je crois en pouvoir déterminer le titre et l'auteur. Il existe dans les *yin-yi* du *Tripiṭaka*, à côté d'un bref commentaire de Fa-hien, un nom moins bref commentaire du 惠超往五天竺傳 *Houei tch'ao wang wou t'ien tchou tchouan*, « Voyage de Houei-tch'ao dans les cinq Indes »; j'ai signalé il y a quelques années ces deux textes dans le *Bulletin*. Or j'ai conservé, de ce commentaire de Houei-tch'ao, le souvenir de deux ou trois notes, l'une concernant, je crois, le nom des Khmêr, une autre peut-être sur le terme de 崑崙 Kouen-louen appliqué aux pays malais, une troisième en tout cas à propos du 謝飛 Sie-yu ou Zaboulistan. De l'ordre de ces notes, il résultait que Houei-tch'ao, parti de Chine par les mers du Sud, y était revenu par l'Inde du Nord-Ouest et l'Asie Centrale. J'aurais pu ajouter, ce que j'ai omis, que le voyage de Houei-tch'ao ne pouvait être antérieur à l'an 700 environ, puisque le nom de Sie-yu n'a été adopté en Chine pour le Zaboulistan que depuis le règne de Wou Tsö-t'ien. Le début manque au manuscrit que j'ai trouvé et nous n'avons rien avant la description du Magadha. Mais le pélerin nomme les Kouen-louen, le terme de « Cinq Indes » revient à chaque instant sous son pinceau, il passe au Sie-yu et rentre de là en Chine par la Kachgarie; la fin manque

à partir de Qarâchahr. Pour la date, il y en a une seule, mais très précise : notre voyageur arrive à Ngan-si, c'est-à-dire à Koutchar, dans le 11e mois de la 15e année *k'ai-yuan*, soit à la fin de 727 ; il y trouve le protecteur Tchao, qui, nous le savons par d'autres textes, y résidait vraiment à cette date. Il me paraît donc très probable que l'ouvrage anonyme dont j'ai retrouvé la plus grosse partie est le *Voyage de Houei-tch'ao dans les cinq Indes* ; nous serons fixés définitivement en prenant toutes les gloses du *yin-yi*. Ce pélerin nouveau n'a ni la valeur littéraire de Fa-hien, ni l'information minutieuse de Hiuan-tsang. J'ai connu à Ouroumtchi un Chinois qui, dans sa relation, a inséré non seulement ses nombreuses poésies, mais encore celles de son domestique. Houei-tch'ao, si c'est lui, n'a pas de ces recherches. Son style est plat, et s'il a conservé peu de ses pièces de vers, il eût mieux valu qu'il n'en mît pas du tout. Ses notices sont désespérément brèves et monotones. Néanmoins, c'est un témoignage contemporain. Il nous renseigne sur l'état du bouddhisme dans les diverses contrées de l'Inde pendant le premier quart du VIIIe siècle. Pour l'Inde du Nord-Ouest, l'Afghanistan, les deux Turkestans russe et chinois, il est bien des indications qui ne se trouvent que chez lui. A diverses reprises, il donne pour les noms des états de l'Asie Centrale la forme indigène, à côté du nom chinois usuel. C'est ainsi que le premier, plus de cinq siècles avant Marco Polo et les textes chinois de l'époque mongole, il appelle Kachgar du nom que cette ville porte actuellement. Par lui, nous savons qu'il y avait alors en Kachgarie, à côté des temples bouddhiques indigènes, quelques temples fondés par des religieux chinois, un 大雲寺 Ta-yun-sseu et un 龍興寺 Long-hing-sseu à Koutchar, un autre Long-hing-sseu à Khotan, un autre Ta-yun-sseu à Kachgar. Ces noms mêmes portent bien leur date. On sait que, vers l'an 690, l'impératrice Wou Tsŏ-t'ien décida que, dans toutes les grandes villes de l'empire, il y aurait un Ta-yun-sseu, un « Temple du Grand Nuage ». Les recherches de Devéria, de M. Chavannes nous ont fait connaître le Ta-yun-sseu de Leang-tcheou au Kan-sou où se conserve une importante stèle chinoise et *si-hia*. Un texte de l'époque des T'ang mentionne le Ta-yun-sseu construit au VIIIe siècle à Toqmâq dans le Semirétché ; nous aurons à rechercher pourquoi le nom de « Temple du Grand Nuage » est lié aussi à l'histoire du manichéisme en Chine. A côté des Long-hing-sseu de Koutchar et de Khotan, les manuscrits du Ts'ien-fo-tong nous en font connaître un autre à Pei-t'ing (1), c'est-à-dire vers Tsi-mou-sa, au Nord-Est

(1) Ce Long-hing-sseu de Pei-t'ing au Nord-Est d'Ouroumtchi, qui date de l'époque des T'ang, dura jusqu'à l'époque mongole, car il est nommé encore au début du XIIIe siècle dans le 西遊記 *Si yeou ki* de 丘長春 K'ieou Tch'ang-tch'ouen. Ces temples mi-chinois, mi-turcs, au Nord et au Sud des T'ien-chan, ont joué probablement un grand rôle dans la formation du bouddhisme mongol ; c'est sans doute d'eux que le bouddhisme mongol tient tout ce qu'il n'a pas emprunté au tibétain, en particulier sa nomenclature, et le nom même du Buddha, Bourkhan.

d'Ouroumtchi. A Touen-houang, il y avait sous les T'ang aussi bien un Long-hing-sseu qu'un Ta-yun-sseu.

J'espère que les documents recueillis ici nous permettront de projeter quelque lumière sur l'histoire du bouddhisme dans la Chine occidentale et le Turkestan. Un texte que je rapporte a été traduit au Long-hing-sseu de Pei-t'ing par un moine de Khotan ; un autre, un *poṭhī* chinois, est un exemplaire (incomplet dès l'époque des T'ang, et le seul qui existait ici, dit une note) qui fut apporté de Ngan-si (Koutchar), où il avait été traduit au Long-hing-sseu. Les œuvres du bouddhisme chinois ont été jusqu'ici utilisées de façon si incomplète que je ne sais si on trouve dans le *Tripiṭaka*, et plus particulièrement dans les *Kao seng tchouan*, des renseignements sur ces traducteurs chinois de la haute Asie. On connaît ceux qui sont venus opérer dans la Chine même, comme Kumārajīva, né à Koutchar d'un père hindou. C'est un *çramaṇa* de Leang-tcheou, 竺法圓 Tchou Fa-yuan je crois, qui vers l'an 400 fit sur un texte 胡 *hou* la version chinoise orale d'un *vinaya* et du *Dīrghāgāmasūtra*. Mais jusqu'aujourd'hui, j'ignorais qu'il y eût eu une école de traducteurs au 脩多寺 Sieou-to-sseu, « Temple des *sūtra* », de Kan-tcheou. Je n'ai trouvé que peu de textes qui en proviennent, dont une *dhāraṇī* à beaucoup d'exemplaires, le 諸星毋陁羅尼經 *Tchou sing mou t'o lo ni king*. Ces traductions sont l'œuvre de deux moines, mais surtout de Fa-tch'eng ; peut-être ce Fa-tch'eng est-il le même qui a traduit un 瑜伽論 *Yu kia louen*, c'est-à-dire un *Yogaçāstra*. Fa-tch'eng dit appartenir au 大蕃國 *ta-fan-kouo*, autrement dit au « royaume tibétain » ; nous en devons conclure qu'il écrivait lorsque Kan-tcheou était sous la domination tibétaine, soit à peu près entre 760 et 850. Mais alors une question se pose dont l'importance des documents tibétains dans la niche du Ts'ien-fo-tong ne fait que souligner l'intérêt : n'y a-t-il pas eu au Kan-sou une école de traducteurs tibétains à côté de celle des traducteurs chinois ? Et ne trouverait-on pas des traces de leur mutuelle influence ? Que des traductions tibétaines, comme beaucoup de traductions chinoises, aient été refaites à diverses époques, parce qu'on ne les jugeait pas satisfaisantes, c'est un fait acquis : un manuscrit tibétain trouvé par M. Stein au cours de sa première mission a été reconnu par M. Thomas pour une version d'un texte connu, mais plus ancienne que celle qui figure aujourd'hui au canon. Il est question dans les écritures tibétaines de quelques textes traduits du chinois ; ne l'ont-ils pas été, en partie au moins, ici et à cette époque ? D'autre part, on trouve dans les ouvrages tibétains, principalement pour l'histoire du bouddhisme depuis le début de notre ère, certains renseignements dont on a fait état comme de traditions indépendantes, mais qui, à mon sens, trahissent manifestement une origine chinoise : n'est-ce pas encore ici qu'ils ont été recueillis ? Et enfin les traducteurs chinois du Kan-sou ont-ils toujours opéré sur des textes hindous ou hindouisants, et n'ont-ils jamais utilisé d'anciennes traductions tibétaines ? Autant de problèmes qu'on ne peut que poser aujourd'hui, mais à la solution desquels nos manuscrits peuvent contribuer puissamment.

Le bouddhisme est prédominant dans la grotte, et c'est ce qui explique le peu d'intérêt que la trouvaille a excité chez les lettrés chinois. Mais on y rencontre autre chose, et particulièrement des textes taoïques. Ce n'est pas à dire que les moines bouddhistes du Ts'ien-fo-tong fussent alors à moitié taoïstes, ou que des moines taoïstes y vécussent, comme aujourd'hui, à côté d'eux. Les deux religions ne disposent plus d'aucune influence politique, et se sont réconciliées dans leur commune inertie. Il n'en allait pas de même à l'époque des T'ang, où elles luttaient pour l'hégémonie dans l'Etat. En réalité, tous les manuscrits taoïques du Ts'ien-fo-tong où j'ai trouvé une indication d'origine, proviennent du 神泉觀 Chen-ts'iuan-kouan, dont le nom seul ne peut s'appliquer qu'à un temple taoïque. D'après un renseignement que m'a fourni un manuscrit géographique sur la région de Touen-houang, le Chen-ts'iuan-kouan devait être situé non pas au Sud-Est de Cha-tcheou comme les grottes, mais à peu près à 40 *li* au Nord-Est. Ces manuscrits taoïques, très soignés, ont été généralement écrits de 580 à 750 environ. Il se peut que l'arrivée des Tibétains bouddhistes vers 760 ait sonné le glas du taoïsme dans la région de Touen-houang. Quoi qu'il en soit, après la disparition du Chen-ts'iuan-kouan, ses manuscrits échouèrent en partie au Ts'ien-fo-tong; certains y furent conservés tels quels; les moines en utilisèrent d'autres pour y écrire au verso, d'une main beaucoup plus négligée, des notes et des textes bouddhiques de toute sorte; c'est dans cet état que les manuscrits nous sont parvenus. Pour incomplets qu'ils soient et relativement peu nombreux (une centaine de rouleaux), leur importance est très grande.

Jusqu'à ces derniers temps en effet, le canon taoïque nous avait été pratiquement inaccessible. De rares textes, comme le voyage de K'ieou Tch'ang-tch'ouen en Asie Centrale et quelques commentaires des anciens philosophes chinois, en furent extraits par des érudits chinois au début du XIXe siècle et édités à part. On trouvait d'ailleurs en librairie un abrégé du canon taoïque, le 道藏輯要 *Tao tsang tsi yao*, devenu lui-même rare aujourd'hui. C'est sur ces matériaux que travailla Palladius, et après lui Bretschneider. Le catalogue du canon complet était en outre publié d'une façon assez médiocre dans le 彙刻書目 *Houei k'o chou mou*, et avec beaucoup plus de détails dans l'édition du 白雲觀 Po-yun-kouan près Pékin. Mais le premier et, je crois bien, le seul exemplaire du canon taoïque qui soit sorti de Chine dans les temps modernes est l'exemplaire de l'édition du XVIe siècle, malheureusement incomplet, que possédait l'Ecole française d'Extrême-Orient, et dont elle a fait don à la Bibliothèque nationale. J'avais recueilli, il y a quelques années, pas mal d'informations sur le *Canon taoïque* depuis l'époque des T'ang, mais, pour qu'elles fussent publiables, il eût fallu les compléter par un dépouillement au moins sommaire de la collection actuelle; le temps m'a manqué pour ce travail. M. De Groot, après étude du *Canon taoïque* de la Bibliothèque nationale, préparait de son côté un livre sur le taoïsme. Peut-être y signalera-t-il quelque chronique qui servira de base à une étude historique sur le taoïsme. On peut se hasarder à prédire

cependant que cette chronique, si elle existe, ne nous donnera pas entière satisfaction. Dans l'histoire religieuse de la Chine, si fertile en paradoxes, le moindre n'est pas assurément que le bouddhisme, né chez un peuple où l'histoire n'a jamais pu fleurir, ait acquis en Chine le sens des précisions et la valeur des dates, au lieu que le taoïsme, indigène dans le pays au monde qui possède la plus belle suite d'annales, s'y soit voilé comme à plaisir d'un impénétrable nuage de fictions et d'incertitudes. Et sans doute le paradoxe n'est qu'apparent, et on pourrait en rendre raison par des causes qui tiennent de la nature intime comme de l'histoire des deux religions. Le fait brutal n'en subsiste pas moins : il n'y a pas de chronologie taoïque.

C'est dans ce chaos que nos manuscrits nous permettront d'apporter un peu d'ordre. Non seulement nous saurons par l'âge des manuscrits que tels et tels textes existaient sûrement à telles ou telles dates, mais tant dans trois ouvrages de controverse écrits par les bouddhistes contre les taoïstes que dans les œuvres de pure doctrine taoïque comme le 三洞奉道科試儀範 *San tong fong tao k'o che yi fan*, j'ai trouvé de copieuses listes d'œuvres taoïques que nous aurons à rechercher dans le canon. Je n'entreprendrai pas de vous énumérer les œuvres que j'ai recueillies : aussi bien, dans l'état actuel de nos connaissances, cette énumération ne dirait rien à personne. Je signalerai à part cependant le 5e chapitre d'un 老子道德經義疏 *Lao tseu tao tŏ king yi chou*, qui est un commentaire extrêmement détaillé du livre de Lao-tseu ; un autre commentaire de ce même livre publié en 5 courts chapitres, sous le titre de 玄言新記明老部 *Hiuan yen sin ki ming lao pou*, par 顏師古 Yen Che-Kou, le célèbre commentateur du *Ts'ien chan hou* ; enfin une œuvre d'origine taoïque, mais qui n'a pas l'air de faire partie du canon, le 二十五等人圖 *Eul che wou teng jen t'ou*. Et j'en aurais fini avec le taoïsme s'il ne me restait à vous parler du *Houa hou king*.

Pendant près de dix siècles, la querelle de préséance et encore plus d'influence entre bouddhistes et taoïstes a tourné autour d'un même texte, le 化胡經 *Houa hou king* ou *Sūtra de la conversion des Hou*. La question était de conséquence. « Cédez-nous le pas, disaient les taoïstes, car le Buddha n'est qu'un avatâr de notre Lao-tseu qui était parti vers l'Ouest pour convertir les Hou : voyez le *Houa hou king*. — La première place nous revient, répondaient les bouddhistes ; car le *Houa hou king* est l'œuvre d'un faussaire de la fin du IIIe siècle, Wang Feou ; et le Buddha est antérieur à Lao-tseu de plus de deux siècles ; voyez le 周朝異書 *Tcheou tch'ao yi chou*. » Nous renverrions aujourd'hui les parties dos à dos. Il n'est rien de plus incertain que la date de la naissance de Lao-tseu, si ce n'est celle de la naissance du Buddha. Et si le privilège de l'âge semble appartenir en définitive à Lao-tseu, ce philosophe n'a autant dire rien de commun avec l'église plus tardive qui l'a accaparé. Pour ce qui est enfin des textes invoqués, l'« autorité » est égale des deux côtés : on s'est battu mille ans à coups d'apocryphes. La querelle, qui avait été particulièrement vive à l'époque des T'ang, s'assoupit sous les Song, mais pour reprendre sous la dynastie mongole,

au XIIIe siècle. Les empereurs mongols n'étaient pas fanatiques. Dans une des séances où des représentants de plusieurs confessions exposèrent leurs doctrines, l'empereur Mangou-khan compara les religions diverses à tous les doigts d'une même main ; cette image, qui frappa Rubruquis, se retrouve vraiment dans les textes chinois. Mais Mangou et Khoubilaï tenaient avant tout à avoir la paix dans leurs états. Pour clore la controverse, un édit prescrivit de brûler par tout l'empire les exemplaires du *Houa hou king* et d'en détruire les planches. L'ordre n'était pas nouveau, mais il fut d'autant mieux exécuté dans la deuxième moitié du XIIIe siècle que taoïstes et bouddhistes, écartés désormais du pouvoir, ne purent plus passionner l'opinion pour leurs querelles de sectes. Le *Houa hou king*, condamné et ressuscité plusieurs fois, mourut alors pour de bon dans l'indifférence des partis.

Telle est en raccourci l'histoire que M. Chavannes et moi avons déjà plus ou moins étudiée, mais sans épuiser, tant s'en faut, les nombreux textes qui la concernent. Vous savez d'ailleurs par quels liens étroits cette querelle du *Houa hou king* se rattache au fameux passage du *Wei lio* concernant l'introduction du bouddhisme en Chine. Enfin, j'ai signalé jadis une note d'une chronique bouddhique qui met en relations le *Houa hou king* et les Manichéens. Or ici même j'ai trouvé à diverses reprises des renseignements nouveaux ; soit qu'ils manquent au *Tripiṭaka* actuel, soit qu'ils n'y aient pas encore été signalés, ils complètent et améliorent des textes d'un grand intérêt, comme les quelques citations qui nous sont parvenues du *Kao seng tchouan* de Fei Tseu-ye. Il n'est guère à l'époque des T'ang d'ouvrage de controverse qui ne réfute quelques passages soit du *Houa hou king*, soit du 明威經 *Ming wei king* ou du 西昇經 *Si cheng king*, qui ne paraissent avoir été que d'autres recensions ou d'autres titres du même texte. La théorie taoïque avait d'ailleurs des adeptes, plus ou moins avoués et conscients, au sein même du bouddhisme. Le *Si cheng king* est invoqué parmi les sources du *Li tai fa pao ki*, et je crois me rappeler qu'il est nommé à la fin du *Fa yuan tchou lin*, sans que dans l'un ni l'autre cas on en dénonce le caractère apocryphe. C'est sans doute ce qui obligeait les docteurs à répéter les coups pour étouffer autour d'eux l'hérésie. Et notre regret s'en avivait de ne plus connaître directement un texte autour duquel s'était fait tant de bruit.

C'était compter sans la bibliothèque du Ts'ien-fo-tong : dans les derniers jours de mon dépouillement, j'y ai retrouvé au complet le 1er et le 10e chapitre du *Houa hou king*. Le titre tout au long est 老子西昇化胡經 *Lao tseu si cheng houa hou king*, « Sūtra de Lao-tseu qui s'élève vers l'Ouest et convertit les Hou ». Que ce soit là le texte dont parlent les chroniques bouddhiques de l'époque mongole et à la réfutation duquel un moine a alors consacré tout un ouvrage indépendant, c'est ce que le moindre examen suffit à prouver. Ces chroniques mentionnent les seize 變 *pien*, « transformations » (et, au sens iconographique, « scènes » religieuses), de Lao-tseu qui avaient été traduites par l'image ; les textes plus anciens, sans être aussi précis, nous montrent que dès

le VIe siècle la légende de Lao-tseu évangélisant les Hou ornait parfois les murs des temples : or les seize « transformations » sont énumérées dans ce dixième chapitre que j'ai retrouvé L'auteur du *Fo tsou t'ong ki* disait de plus que les Manichéens, pour établir la vérité de leur doctrine, invoquaient un passage du *Houa hou king* où il était question de leur fondateur 末摩尼 Mo-mo-ni. Les histoires dynastiques ne connaissent que la forme 摩尼 Mo-ni, Mani, que nous appelons Manès ; mais le nom de Mo-mo-ni, allié au manichéisme, se retrouvait par ailleurs dans le *T'ong tien* ; j'ai proposé de rétablir Mâr Mani, le « Seigneur Mani ». Il n'en restait pas moins étrange que les Manichéens se fussent réclamés du *Houa hou king*. Aujourd'hui nous devons nous rendre à l'évidence. A la fin du chapitre 1er de mon manuscrit, Lao-tseu annonce qu'il n'est pas seulement le Buddha, mais aussi Mo-mo-ni, et il appuie cette affirmation de considérations sur les 二宗 *eul-tsong*, « deux principes », et les 三際 *san-tsi*, « trois moments », dont le caractère manichéen est au-dessus de toute discussion. Seulement il résulte de là une conséquence très claire : un *Houa hou king* où il est question du manichéisme peut bien être celui qui circulait à l'époque des T'ang et qui fut détruit au XIIIe siècle, mais ce n'est certainement pas celui qu'on attribue au moine Wang Feou de la fin du IIIe. Il n'y rien là qui puisse nous étonner. Quand un texte est apocryphe, on l'accomode sans scrupule aux besoins du jour. Déjà les fragments de Fei Tseu-ye (dans le manuscrit que j'ai trouvé ici, mais non dans le texte du *Tripiṭaka* qu'a utilisé M. Chavannes) distinguent des leçons anciennes et des leçons nouvelles dans cet énigmatique 西域傳 *Si yu tchouan* qui fournit, dit-on, à Wang Feou le canevas de son *Houa hou king*. Je crois me rappeler d'ailleurs qu'un texte précis de l'époque des T'ang mentionne les transformations et le « développement » qu'avait récemment subis le *Houa hou king* de Wang Feou, primitivement en un seul chapitre. En tout cas, nous pouvons dater par approximation la recension dernière, celle que je rapporte en partie. Dans son premier chapitre, Lao-tseu, après avoir quitté la Chine, arrive à la ville de 毗摩 P'i-mo du royaume de Khotan et y rassemble, pour les évangéliser, les princes de plus de 80 royaumes *hou*. Cette ville de P'i-mo, à l'Est de Khotan, est bien connue par les textes. Sans discuter ici sur son nom ancien, c'est la ville de P'i-mo de Hiuan-tsang, et elle est encore citée au XIIIe siècle par Marco Polo. Le *Pei che*, qui porte sur les années 387-618 et fut rédigé dans la première moitié du VIIe siècle, mentionne de son côté le « temple de P'i-mo, qui est le lieu où Lao-tseu convertit les Hou ». Or le *Houa hou king* énumère ces princes de plus de 80 royaumes qui répondirent à l'appel de Lao tseu, et la liste, qu'il serait trop long de reprendre ici, est telle qu'elle ne peut avoir été dressée qu'au VIIe siècle. Il y a donc aujourd'hui moins de chances que jamais de retrouver le *Houa hou king* primitif, mais il faut encore nous estimer heureux de posséder en partie celui qui alimenta tant de controverses sous les T'ang et sous les Yuan.

Pour que les taoïstes de l'époque des T'ang aient éprouvé le besoin de se donner barre sur le mandichéisme, il faut que cette religion se soit alors acquis

en Chine une position solide. Mais il ne nous est parvenu à ce sujet que des renseignements lamentablement pauvres et dispersés. On fera donc bon accueil à un fragment manichéen qui s'est rencontré dans la grotte. Je le qualifie de manichéen, bien qu'aucun culte n'y soit nommément désigné, parce que sa terminologie dualiste ne permet d'hésiter qu'entre le manichéisme et le mazdéisme, et que les notions qu'il expose nous apparaissent ordinairement, dans les textes chinois, en relation avec les Mo-ni, c'est-à-dire les Manichéens. Ce court texte comprend la fin d'un paragraphe 4, qui semble avoir trait à l'exposition des cadavres. Puis vient un paragraphe 5, énumérant les salles dont se compose un temple et nommant les trois supérieurs que doit compter chaque communauté. Les titres de ces supérieurs sont donnés en transcription et traduction ; la restitution ultérieure de l'original nous fixera définitivement sur la nature du texte. Le paragraphe 6 concerne les conditions à remplir par quiconque veut entrer dans les ordres ; les deux premières sont qu'il ait une claire perception des « deux principes » et des « trois moments ». Nous savions déjà par le *Fo tsou t'ong ki* que c'étaient là les deux dogmes fondamentaux de la doctrine manichéenne en Chine ; ils apparaissent aussi dans l'inscription de Kara-balgasoun ; le fragment nouveau que je rapporte en donne une explication concordante, mais un peu plus détaillée. Le novice devait en outre « envisager le corps de la loi [ce terme doit être un emprunt au *dharmakāya* du bouddhisme] des quatre calmes » ; malheureusement le texte s'arrête avant de nous rendre intelligible cette formule sibylline. Pour bref que soit le document, il n'en est pas moins intéressant de constater qu'il y avait des Manichéens dans la région de Touen-houang. J'ignore encore ce que les missions allemandes ont pu rapporter de Tourfan, mais les textes sur le manichéisme chinois signalés jusqu'à présent se rencontraient dans des ouvrages profanes ou dans des chroniques bouddhiques ; pour la première fois, nous retrouvons un texte qui soit directement de provenance manichéenne. Toutefois je n'ai pas recueilli d'autres indications sur ces manichéens de Touen-houang. Dans un manuscrit géographique sur la région, il est question d'un temple du 祆神 *hien-chen*, du « dieu céleste », et c'est en général le nom dont on appelle en Chine le mazdéisme ; ce temple se trouvait à un *li* à l'Est de Cha-tcheou ; il comprenait vingt niches où étaient peints des portraits de divinités ; la cour du temple avait cent pas (doubles) de tour. Le terme de *hien-chen* prête cependant parfois à confusion. J'ai rencontré dans un texte de controverse bouddhique 祆祠 *hien-sseu*, « autel du Dieu céleste », qui, au lieu de désigner le mazdéisme, s'applique cette fois au brahmanisme, et est manifestement l'équivalent du terme plus usuel 天祠 *t'ien-sseu*, « autel céleste ». Nous aurons à rechercher de même si les temples du « dieu céleste » n'étaient pas parfois manichéens.

A côté du mazdéisme et du manichéisme, il est une religion étrangère dont la fortune en Chine à l'époque des T'ang a été popularisée par l'inscription de Si-ngan-fou : c'est le christianisme nestorien. Ici encore nos manuscrits nous apportent une contribution inespérée. J'ai retrouvé en trois morceaux,

mais finalement complet, un petit rouleau intitulé 大秦景教三威蒙度讚 *Ta ts'in king kiao san wei mong tou tsan*, « Eloge des trois Majestés de la Religion Brillante du Ta-ts'in, par lesquelles on obtient le salut », autrement dit « Eloge de la Sainte Trinité ». Le terme de « Religion brillante du Ta-ts'in » nous est bien connu : c'est exactement celui qui désigne le nestorianisme au fronton de la stèle de Si-ngan-fou. Le manuscrit débute effectivement par un éloge du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Puis viennent des invocations, d'abord à 阿羅訶 A-lo-ho (Eloha), au 彌施訶 Mi-che-ho (Messie) et au Saint-Esprit, dont les trois hypostases (三身) se réduisent à une seule nature (同歸一體) ; ensuite aux « princes de la loi » (法王), c'est-à-dire aux apôtres et aux prophètes, en commençant par les quatre évangélistes 瑜罕難 Yu-han-nan (Jean), 盧伽 Lou-kia (Luc), 摩矩辭 Mo-kiu-ts'eu (Marc) et 明泰 Ming-t'ai (Mathieu). Suit une énumération de 35 ouvrages nestoriens, dont les titres sont parfois transcrits, parfois traduits. Enfin ce court document se termine par une note rappelant que les œuvres du nestorianisme parvenues en Chine étaient au nombre de 530 ; A-lo-pen introduisit le nestorianisme en Chine en 635 ; il adressa une requête au trône dans sa langue maternelle ; 房玄齡 Fang Hiuan-ling et 魏徵 Wei Tcheng (tous deux hommes d'Etat bien connus) en présentèrent la traduction ; plus tard, par ordre impérial, le moine nestorien 景淨 King-tsing traduisit les œuvres énumérées plus haut ; les autres subsistent dans leur état premier, sur olles ou sur peau, mais n'ont pas passé en chinois. Tel est en gros le contenu de ce petit texte qui, sans avoir l'importance de l'inscription de Si-ngan-fou, la confirme et complète. King-tsing est l'auteur même de la fameuse inscription nestorienne, et il apparaît encore, dans un passage du *Tripiṭaka* qu'a signalé M. Takakusu, comme ayant participé à la traduction d'un ouvrage bouddhique. Mais c'est ici, je crois, pour la première fois que son rôle s'affirme comme traducteur d'œuvres chrétiennes.

Nous en aurions fini avec les diverses religions pratiquées en Chine à l'époque des T'ang, si le bouddhisme ne devait pas reparaître à propos des documents concernant l'histoire et la géographie de Touen-houang. Comme on pouvait s'y attendre, une niche où on a entassé pêle-mêle tout le papier écrit qui se trouvait à portée contient beaucoup de documents locaux. Sous les T'ang, la région de Touen-houang portait, comme préfecture de second ordre, le nom de 沙州 Cha-tcheou et, comme sous-préfecture, celui de 燉煌 ; aussi bien dans les manuscrits que sur les cartouches des grottes, le premier caractère de ce dernier nom est toujours écrit 敦 *touen* et non 敦 *touen*, contrairement à la leçon plus ancienne des *Han chou* et à la glose de Yen Che-kou ; c'est la forme du temps des Han qui a été reprise aujourd'hui. Parmi les pièces concernant la région de Touen-houang que j'ai recueillies dans la grotte, il faut placer en première ligne une portion considérable, en trois fragments qui se suivent, d'une *Description de Cha-tcheou*. L'ouvrage étant incomplet, nous n'en savons à vrai dire ni le titre, ni l'auteur, ni la date ; mais, d'après son contenu, il a dû être écrit au Xe siècle ; peut-être est-ce là le 沙州記 *Cha tcheou ki* de 段國 Touan

Kouo (?), qui était perdu. L'œuvre a un double intérêt : par sa date d'abord. De l'avis des érudits chinois, c'est à la fin du VIIIe siècle qu'on fit pour la première fois de ces 志 *tche*, ou « Monographies » de sous-préfectures ou de préfectures, plus tard de provinces, qui ont pris tant d'extension et acquis tant d'importance à l'époque moderne. Mais ces premières « Monographies » ne nous sont pas parvenues, et la plus ancienne qu'il me souvienne d'avoir vue date seulement de la période 明道 *ming-tao* (1032-1033) des Song. Or notre manuscrit, quel qu'ait été son titre exact, est de par sa nature un *tche*, le plus ancien sans doute qui soit connu actuellement. Cette *Description de Cha-tcheou* vaut de plus par son contenu. On y chercherait en vain des renseignements sur les montagnes de la région ou sur le Ts'ien-fo-tong ; ils pouvaient se trouver dans les portions perdues. Mais on ne peut souhaiter d'informations plus précises sur le régime des eaux dans toute la préfecture, sur les enceintes, sur les bâtiments officiels, sur les stations de poste qui reliaient Cha-tcheou à Koua-tcheou d'une part, à Qomoul de l'autre. Enfin, dans cette source géographique de premier ordre, l'histoire trouve pas mal à glaner. Le Kan-sou occidental, pendant le Ve et le VIe siècle, appartint à la dynastie des Leang occidentaux, qui régnèrent précisément à Touen-houang. Leur histoire nous est surtout connue par le 十六國春秋 *Che lieou kouo tch'ouen ts'ieou* et par ce 十六國疆域志 *Che lieou kouo kiang yu tche*, plus tardif, dont il avait été commencé, sous le titre d'*Histoire géographique des seize royaumes*, une traduction heureusement interrompue. Mais ces œuvres, consacrées aux seize petites dynasties qui se partagèrent alors la Chine occidentale et s'y succédèrent sans souci des « Fils du ciel » légitimes, ne portaient pas exclusivement sur le Kan-sou occidental. Il n'en était pas de même de deux œuvres aujourd'hui perdues, le 西凉錄 *Si leang lou* et le 西凉異物志 *Si leang yi wou tche*, dont je n'ai guère souvenir d'avoir vu quelques citations originales que dans le 太平御覽 *T'ai p'ing yu lan* ; or notre manuscrit nous en rend des passages assez nombreux et assez longs. A côté de cette monographie, j'ai encore recueilli un texte concernant les eaux de Touen-houang ; on y retrouve, comme dans l'ouvrage précédent, le 都鄉河 Tou-hiang-ho ou 都鄉渠 Tou-hiang-k'iu dont le nom était déjà connu par le voyage de Kao Kiu-houei. Un autre fragment énumère toute une série de montagnes, de lacs, de postes, d'enceintes, dont la situation et la distance sont indiquées tantôt par rapport à Cha-tcheou même, tantôt par rapport à la sous-préfecture de 壽昌 Cheou-tch'ang, qui dépendait de Cha-tcheou. Une assez brève notice historique sur Touen-houang n'est un peu détaillée qu'à propos de la période *k'ai-yuan* (713-741). Joignons-y encore, en deux exemplaires, un petit recueil poétique, intitulé 燉煌十咏 *Touen houang che yong*, « Dix élégies sur Touen-houang ».

Mais la plus grande partie des documents locaux se rapportent, directement ou indirectement, au Ts'ien-fo-tong lui-même. Ce nom de Ts'ien-fo-tong est moderne ; il n'apparaît pas dans les manuscrits. Sur les stèles, il est question du 莫高窟 Mo-kao-k'ou ; Siu Song et M. Chavannes y ont vu le nom d'une grotte

spéciale, la « Grotte d'une hauteur sans égale ». Mais cette interprétation, grammaticalement juste, ne tient pas devant les faits. La petite stèle de 1348, qui mentionne le Mo-kao-k'ou, a été déplacée, et nous ne savons où elle se dressait anciennement ; toutefois, comme elle appartient aujourd'hui aux moines bouddhistes du 中寺 Tchong-sseu, il est peu probable qu'elle se soit trouvée auprès de la stèle de 698, qui nomme aussi le Mo-kao-k'ou, mais se trouve dans la partie des grottes attribuée aux moines taoïstes du 下寺 Hia-sseu. Cette stèle de 698 était d'ailleurs *in situ* à l'époque de Siu Song, et son socle n'a pas bougé depuis ; or la grotte à l'entrée de laquelle elle se dressait n'est pas grande, ni à beaucoup près la plus haute du groupe. Enfin on rencontre dans quelques grottes des inscriptions dédicatoires intitulées 莫高窟記 *Mo kao k'ou ki*, « Notice sur le Mo-kao k'ou », et qui, chacune, commémorent les travaux exécutés par des donateurs pour aménager la grotte où on les a écrites ; j'ai aussi trouvé de ces notices copiées dans les manuscrits. Il me paraît donc évident que Mo-kao-k'ou n'était pas le nom d'une grotte déterminée, mais de tout le Ts'ien-fo-tong, et doit être traduit au pluriel par « Grottes d'une hauteur sans égale ». C'est sans doute par analogie avec le Mo-kao-k'ou que le village le plus voisin portait le nom, également fréquent dans les manuscrits, de 莫高鄉 Mo-kao-hiang, le « Village d'une hauteur sans égale ».

Les grottes étaient seulement des sanctuaires ; les moines n'y vivaient pas. Au pied de la falaise, le long du filet d'eau que l'inscription de 776 qualifie de « grand fleuve », devaient s'élever des monastères, analogues à ceux qu'occupent aujourd'hui les trois moines bouddhistes (non ordonnés) du 上寺 Chang-sseu et du Tchong-sseu, et à celui que les taoïstes du Hia-sseu sont en train d'édifier ; on peut admettre seulement que les monastères de l'époque des T'ang étaient plus importants et plus peuplés. Au printemps, on jouit autour de ces temples d'un frais ombrage ; c'est sans doute ce que veut dire encore l'auteur de l'inscription de 776 quand il parle du « vent qui chante dans les arbres de la *bodhi* » et de la « rosée qui tombe goutte à goutte dans l'étang du *dhyāna* ». Il n'est pas possible d'énumérer actuellement les anciens temples. Pas mal de noms apparaissent sur les cartouches des grottes, mais sans que rien indique si tel monastère était situé près des grottes ou seulement dans la région de Touen-houang. Les manuscrits mêmes ne nous renseigneront pas directement par les cachets qu'ils portent, car ces cachets sont divers, et bien des livres ont pu émigrer d'un temple à l'autre, comme c'est évidemment le cas pour les textes taoïques, manichéens, nestoriens, qui se retrouvent ici. C'est seulement pour une raison en quelque sorte de statistique que je place au Ts'ien-fo-tong le 三界寺 Sankiai-sseu, et que j'attribue à ses moines le dépôt des livres dans la niche, au XIe siècle.

Il serait impossible d'étudier ici les documents séparés que j'ai recueillis, actes de vente, baux, actes d'ordination, cahiers de recensements, registres de souscriptions, états de dépenses courantes, correspondances. Je vous dirai seulement que nous y trouvons les éléments de toute une histoire de la région

de Touen-houang à l'époque des T'ang, depuis ses chefs locaux qui prennent parfois le titre de « rois de Touen-houang » (燉煌王), jusqu'aux humbles, aux simples moines, aux artisans, aux cultivateurs ; et c'est ce que nous n'avons pour aucun autre district de la Chine. Parmi les documents les plus intéressants, il faut compter les recueils d'inscriptions, d'épitaphes, d'éloges. Il y en a de toutes sortes. Un fragment donne les titres d'un haut moine ouïgour. Un autre mentionne les dons faits au Ts'ien-fo-tong par un 論 *louen* (*blon*) tibétain de Koua-tcheou. C'est encore d'un Tibétain, gouverneur de Koua-tcheou, qu'il est question dans un recueil de pièces qui font intervenir aussi le *btsan-po* de Lhassa. Une dernière épitaphe, en rappelant que l'intéressé a fait peindre dans les grottes les mille Bouddha du *kalpa* des sages, nomme quatre générations de *louen* dans une grande famille tibétaine. Quelques notes concernent la réception d'une ambassade de Khotan. Nous savons d'ailleurs que des liens étroits unissaient Khotan à Touen-houang: une paroi de grotte consacrée aux statues célèbres du bouddhisme en met plusieurs autour de Khotan, et ne cite en Chine que ce célèbre « Bouddha de santal » dont j'espère conter un jour la curieuse histoire. Mais naturellement cette littérature laudative retrace surtout la carrière de hauts fonctionnaires et de moines chinois ; cinq rouleaux assez volumineux en sont remplis. Il y a là, entre autres, des copies d'une douzaine de stèles, qui presque toutes devaient se dresser dans le Ts'ien-fo-tong, mais dont la majeure partie nous était inconnue. Les copies ne sont ni bien écrites, ni correctes ; elles n'en ont pas moins un très grand intérêt. J'ai eu la surprise de retrouver là les inscriptions de Li T'ai-pin et de Li Ming-tchen sans les lacunes actuelles de la pierre, et aussi l'inscription de 851. Je signalerai encore une courte épitaphe de 張淮深 Tchang Houai-chen. Tchang Houai-chen est ce neveu de Tchang Yi-tch'ao qui lui succéda dans l'administration de Touen-houang ; à la date donnée pour sa mort par le *Sin t'ang chou*, on opposait un passage, d'ailleurs mutilé, de l'inscription de Li Ming-tchen. Nous pouvons affirmer aujourd'hui que Tchang Houai-chen est mort le 22e jour du 2e mois de la 1re année 大順 Ta-chouen (890).

Du Ts'ien-fo-tong de Cha-tcheou, il me faut maintenant revenir au site bouddhique qui paraît avoir été jadis vénéré en Chine entre tous, au Wou-t'ai-chan. Des trois grands pélerinages de la Chine moderne, celui de Mañjuçrī au Wou-t'ai-chan, celui de Samantabhadra au mont Ngo-mei, celui d'Avalokiteçvara aux îles P'ou-t'o, le premier seul est nommé dans nos manuscrits ; mais il y apparaît plusieurs fois. A propos du plan du Wou-t'ai-chan qui est peint dans une grotte, je vous ai indiqué quelques-uns des souvenirs qui s'y rattachent. Je m'aperçois que j'ai omis un petit cartouche (il y en a près de 200 en tout) sur l' « ermitage du moine Fa-tchao » (法照和尙菴), et c'est un tort, car Fa-tchao est un moine connu, et il est précisément question du Wou-t'ai-chan dans sa biographie et dans ses œuvres. Sur l'ascension de Buddhapalita, on trouve également une notice en tête du 佛頂尊勝陀羅尼經 *Fo ting tsouen cheng t'o lo ni king* ; mais ces textes existent dans le *Tripiṭaka* et je n'y insiste pas pour le moment. Il est plus intéressant de vous en signaler d'autres, d'abord un « Eloge du

Wou-t'ai-chan » que j'ai rencontré dans deux manuscrits ; puis une petite description de la montagne sainte, enfin les notes de voyage d'un moine, de Touen-houang sans doute, qui alla en pélerinage au Wou-t'ai-chan et y traça un plan des divers sanctuaires. Et vous voyez tout de suite quelle question se pose : n'est-ce pas ce moine, dont nous avons les notes, qui a peint ou fait peindre au fond d'une des grottes le grand plan si détaillé ?

Je n'ai parlé jusqu'ici que de textes religieux ou de documents d'intérêt local. La littérature laïque est cependant représentée dans la bibliothèque. Il y a d'abord les ouvrages qu'on mettait aux mains des écoliers. Les uns nous sont bien connus, comme le 千字文 *Ts'ien tseu wen*, ou encore le 感應章 *Kan ying tchang*, plus souvent appelé aujourd'hui 感應篇 *Kan ying p'ien*. D'autres semblent avoir été remplacés dans la faveur publique, ou du moins sont nouveaux pour moi, tels le 太公家教 *T'ai kong kia kiao*, le 辯才家教 *Pien ts'ai kia kiao*, et un 千字文 *Ts'ien tseu wen* bouddhique. Le 孔子脩問書 *K'ong tseu sieou wen chou*, en un chapitre, est un traité par questions et réponses, mis sans aucun fondement au compte de Confucius, avec un commentaire de 周公 Tcheou-kong aussi peu authentique. Par dessus tout, on trouve à de nombreux exemplaires le 開蒙要訓 *K'ai mong yao hiun*. Le 天地開闢已來帝王記 *T'ien ti k'ai p'i yi lai ti wang ki* est un court memento historique. Il y a encore un édifiant 百行章 *Po hing tchang*, des manuels d'arithmétique, d'astrologie, de géomancie, d'oniromancie, et toute une pharmacopée populaire. Ces ouvrages, écrits sur du papier commun, froissés par un usage constant, arrachés, en loques, ne paient guère de mine ; je les ai cependant recueillis avec le plus grand soin. J'ai fait de même vis-à-vis des fragments des classiques que j'ai pu rencontrer. Non pas que je croie que nos manuscrits puissent améliorer sensiblement des ouvrages dont le texte a été, dès les Han et surtout sous les T'ang, fixé sur des dalles de pierre ; mais du moins, par les commentaires qui les accompagnent, nous verrons ce qu'était l'explication courante des classiques, avant la révolution que l'école de Tchou Hi y opéra au XIIe siècle. Je signalerai les chapitres 1, 3 et 6 du 論語集解 *Louen yu tsi kiai* de 何晏 Ho Yen, qui doit d'ailleurs avoir été publié en Chine sous la dynastie actuelle d'après un manuscrit retrouvé au Japon ; le 9e chapitre de la recension usuelle du *Che king* (毛詩) ; le 3e chapitre du 鄘栢舟故訓傳 *Kiai po tcheou kou hiun tchouan*, qui contient la section 國風 Kouo-fong de la même recension du *Che king*, avec commentaire de 鄭玄 Tcheng Hiuan ; des fragments du *Chou king*, du *Yi king*, du *Li ki* ; d'importantes portions du *Tch'ouen ts'ieou*, avec le *Tso tchouan* et le commentaire de Kou-leang, ou encore, en un manuscrit de 663, avec le 集解 *tsi-kiai* de 氾甯 Fan Ning pour les règnes des ducs 閔 Min et 莊 Tchouang. Le 孟說秦語中第二 *Mong chouo ts'in yu tchong ti eul* est un beau manuscrit d'une portion du *Kouo yu*. Je mentionnerai encore, comme derniers textes chinois archaïques, le 1er chapitre de *Tchouang tseu* et un manuscrit de l'an 751 contenant le 5e chapitre de 文子 *Wen tseu*.

A côté des ouvrages pédagogiques et des classiques, il faut faire une place importante aux dictionnaires. Wang Yen-tŏ, qui passait à Tourfan à la fin du Xe siècle, note que les moines y possédaient « le *Tripiṭaka*, le *Yu p'ien*, le *Ts'ie yun* et les *Yin yi* des textes bouddhiques » ; il en était évidemment de même à Touen-houang. Le doyen des dictionnaires chinois, le *Chouo wen*, avait disparu de l'usage courant dès que le procédé du 反切 *fan-ts'ie*, dû à l'influence de l'Inde, avait permis de noter graphiquement la prononciation de chaque caractère. La méthode nouvelle fut appliquée d'abord dans le 玉篇 *Yu p'ien* de Kou Ye-wang, qui était classé par clefs, puis dans le 切韻 *Ts'ie yun* de Lou Fa-yen, où les mots étaient rangés par rimes ; ces deux dictionnaires sont antérieurs au VIIe siècle. Sous les T'ang, 孫愐 Souen Mien refondit le *Ts'ie yun* qui devint le 唐韻 *T'ang yun*, et de nouvelles modifications en firent, sous les Song, le 廣韻 *Kouang yun*. Le *Yu p'ien* primitif est perdu depuis longtemps, mais un fragment retrouvé au Japon a permis, il y a vingt-cinq ans, d'en rétablir l'ordonnance. En même temps on a publié, également sur des exemplaires retrouvés au Japon, deux recensions du *Kouang yun*, mais il ne semblait pas que le *Ts'ie yun* de Lou Fa-yen et le *T'ang yun* de Souen Mien nous dussent être jamais rendus. Or j'ai trouvé ici des portions assez considérables de ces deux dictionnaires. La question se complique d'ailleurs de ce qu'on trouve une fois le titre de « *Ts'ie yun* de Souen Mien », ce qui donnerait à penser que Souen Mien avait procédé à une première révision du *Ts'ie yun*, avant celle qui reçut le titre de *T'ang yun*. Dans un article du *Bulletin* sur le *Kou yi ts'ong chou* (1), j'avais exposé naguère, trop brièvement, cette question des dictionnaires chinois qui font usage du *fan-ts'ie* ; elle est capitale pour l'histoire de la phonétique chinoise et nous devrons la reprendre sur de nouvelles bases. Dans le même ordre d'idées, il faudra utiliser un autre texte nouveau : c'est un petit traité phonétique écrit par un moine sous les Leang postérieurs.

Je ne puis guère vous donner pour le reste que des indications décousues, au hasard des trouvailles. Je citerai les chapitres 2, 25, 27 du 文選 *Wen siuan* avec le commentaire ordinaire de 李善 Li Chan ; des fragments d'un lexique encyclopédique par catégories ; d'autres d'un dictionnaire biographique qui paraît avoir porté le titre de 冥報記 *Tchen pao ki* ; un 新集文詞九經抄 *Sin tsi wen ts'eu kieou king tch'ao*, dont les citations, contrairement au titre, ne sont pas tirées seulement des classiques ; le 1er chapitre, et peut-être l'ensemble, d'un 新集文詞教林 *Sin tsi wen ts'eu kiao lin* ; des textes de lois ; des calendriers détaillés pour deux années des T'ang ; des élégies comme le 秦人吟 *Ts'in jen yin*, et des descriptions poétiques comme le 鷃子賦 *Yen tseu fou* ; le 略出籝金 *Lio tch'ou ying kin* par 李若立 Li Jo-li ; le 記室脩要 *Ki che sieou yao*, en 3 chapitres, par le 鄉貢進士 *hiang-kong tsin-che* 郁

(1) *Notes de Bibliographie chinoise*, B. E. F. E.-O., t. II (1902), pp. 315 sqq.

知言 Yeou Tche-yen ; le 2e chapitre du 辯篇義記 *Fou p'ien yi ki* ; un 新集吉凶書儀 *Sin tsi ki hiong chou yi* en 2 chapitres, composé à Touen-houang même, mais auquel manque le nom de l'auteur.

Un petit cahier nous a conservé des extraits sur les rites funéraires tirés du 唐禮圖 *T'ang li t'ou* que 杜佑 Tou Yeou, l'auteur du *T'ong tien*, avait publié en 15 chapitres. Je n'ai jamais vu l'ouvrage complet ; mais le 開元禮 *K'ai yuan li*, qu'il cite, est connu ; il a été édité pour la première fois il y a quelques années, et nous en avons un exemplaire à Hanoi. A ce propos, on doit regretter qu'aucune de nos bibliothèques ne posséde les copieux rituels des T'ang, des Song, des Kin, des Yuan, des Ming, dont il reste encore en Chine pas mal d'exemplaires, imprimés ou manuscrits. C'est une lacune que j'aimerais pouvoir combler prochainement à Pékin.

Le 闕外春秋 *K'ouen wai tch'ouen ts'ieou* est une œuvre historique publiée par 李荃 Li Ts'iuan vers le milieu du VIIIe siècle ; j'en ai retrouvé le 1er chapitre, qui porte sur la haute antiquité, et les chapitres 4 et 5 qui sont consacrés aux deux dynasties Han.

Le 故陳子昂集 *Kou tch'en tseu ngang tsi* mérite une mention spéciale ; de cet ouvrage en 10 chapitres, j'ai retrouvé la fin du chapitre 8, et les chapitres 9 et 10 tout entiers. C'est un recueil des écrits de Tch'en Tseu-ngang, homme d'Etat qui vivait sous les T'ang. Ses rapports et sa correspondance ont un grand intérêt historique.

Je citerai encore un petit fragment consacré aux diverses routes qui partent de Tourfan ; vous ne sauriez croire tout ce qu'il y tient de nouveau en peu de lignes. Un recueil de pièces sur le Kan-sou occidental parle dans sa dernière partie de Koutchar et de Pei-t'ing. Un assez long manuscrit, très incomplet, traite des canaux et des ponts de l'empire. Enfin j'ai retrouvé une portion d'un ouvrage géographique qui ne rappelle ni les chapitres géographiques du *Kieou t'ang chou*, ni le *Yuan ho kiun hien tche* ; le *Tai p'ing houan yu ki* ne pouvait guère être arrivé à cette date, et le *Sin t'ang chou* est hors de question ; peut-être est-ce une partie du 十道志 *Che tao tche* perdu de Kia Tan.

Comme vous le voyez, toute cette bibliothèque est essentiellement une bibliothèque de manuscrits. Les moines de l'époque des T'ang inventoriaient de temps en temps leur *Tripiṭaka*, notaient les volumes manquants, et en répandaient la liste, pour que les fidèles fissent œuvre pie en leur en copiant de nouveaux exemplaires. Ces copies nouvelles étaient révisées à deux et trois reprises, ce qui ne les empêche pas d'être souvent incorrectes ; enfin des manuscrits, le donateur inscrivait parfois une date, son nom, et demandait que les mérites acquis par son labeur fussent reportés sur quelque membre défunt de sa famille, ou encore sur l'humanité souffrante dans les trois routes et les six conditions. Mais entre temps l'imprimerie xylographique, inventée en Chine sous les T'ang, se répandait peu à peu. Il semble que la difficulté et le prix d'un travail nouveau aient fait préférer quelque temps encore les copies manuscrites, mais, si presque

tout le monde pouvait copier, les bons dessinateurs étaient rares ; la supériorité de l'imprimerie fut vite reconnue pour reproduire fidèlement et abondamment les images. A Koutchar déjà, nous avions trouvé un petit bois, vraisemblablement du VIIIe siècle, qui de toute évidence servait à imprimer une figure de Buddha. J'ai recueilli ici plus et mieux, toute une petite collection d'imprimés chinois du Xe siècle, d'un travail déjà très habile, et qui paraissent être dus uniquement à des artisans locaux. Il y a là une vingtaine de pièces différentes, mais certaines à dix et quinze exemplaires. Les sujets sont principalement les trois grands bodhisattva, Mañjuçrī, Samantabhadra, Avalokiteçvāra ; puis des *dhāraṇī*, soit en chinois seulement, soit plus souvent en chinois et en brahmī : ici encore c'est la difficulté de reproduire une écriture étrangère qui dut faire recourir à la xylographie. Une *dhāraṇī*, en sept pages mises côte à côte sur une même planche, a été gravée par ordre de Ts'ao Yuan-tchong la 15e année 天福 *t'ien-fou* (950) ; c'est encore lui qui fit exécuter, en 丁未 *ting-wei* de 開運 *k'ai-yun* des Tsin (947), une planche de Vaiçramaṇa et une de Mañjuçrī. Ts'ao Yuan-tchong est connu : c'est cet administrateur de Touen-houang, fils de Ts'ao Yi-kin, dont je vous ai parlé plus haut. Une autre *dhāraṇī* est datée de la 4e année 開寶 *k'ai-pao* (971), et le texte a été revu par l'*ācārya* 吉祥 Ki-siang (Çrī) du 寶安寺 Pao-ngan-sseu, originaire de l'Inde (西天) ; je crois me rappeler en effet qu'un moine hindou de ce nom apparaît dans les textes comme ayant vécu en Chine au début des Song. Une seule œuvre tranche sur ces productions bouddhiques. Je vous ai dit que j'avais trouvé des portions du dictionnaire *Ts'ie yun* ; or il en est quelques-unes d'imprimées ; il me paraît vraisemblable que l'exemplaire avait été apporté ici de la Chine orientale. Cette petite série est précieuse par sa date. J'ai signalé jadis un ancien fragment imprimé retrouvé au Japon et qui doit être, s'il m'en souvient bien, à peu près contemporain des nôtres ; mais la reproduction seule nous en est actuellement accessible. Les textes imprimés déterrés à Tourfan, dans la mesure où je les connais actuellement, ne me paraissent guère pouvoir être antérieurs au XIIe siècle. Il y a donc des chances pour que les imprimés de Touen-houang soient les plus anciens que nous devions jamais posséder.

Au cours de cette lettre, j'ai fait allusion aux « classiques sur pierre » gravés sous les Han et les T'ang. Avant l'invention de l'imprimerie, c'était là, pour les Chinois, un moyen d'échapper aux fautes des copistes et de conserver un texte dans sa pureté. De bonne heure, on s'avisa de lever des estampages, en blanc sur noir, des textes ainsi gravés ; c'est peut-être par un simple renversement de ce procédé que, laissant les caractères en relief au lieu qu'ils fussent en creux, on aboutit à la xylographie. Quoi qu'il en soit, les estampages ne se bornèrent pas à répandre un texte autorisé des classiques. Des calligraphes copièrent de leur plus beau pinceau des textes usuels qu'on grava sur pierre, on tira des estampa, et par tout l'empire les jeunes lettrés s'ingénièrent à en égaler l'élégance. Cette coutume des estampages est profondément enracinée en Chine. D'en suspendre dans sa maison préserve d'une foule d'influences mauvaises.

Mais à la longue les estampages usent et rongent la pierre ; aussi les collectionneurs s'attachent-ils à recueillir les exemplaires levés le plus anciennement. Ils excellent à les reconnaître ; nul de nous ne pourrait décider comme eux que tel estampage a été exécuté sous les Song du Nord ou du Sud, sous les Yuan ou sous les Ming. Mais presque jamais je n'ai vu citer encore d'estampage existant actuellement et qui remonte plus haut que les Song du Nord. Aussi un amateur de Pékin ferait-il des folies pour le superbe rouleau, que j'ai trouvé ici, d'un estampage exécuté sous les T'ang du *Prajñāparāmitâ-hṛdayasūtra* écrit par le célèbre écrivain et calligraphe 柳公權 Lieou Kong-k'iuan. Un autre estampage, également fort beau, est incomplet et ne me rappelle rien de connu. J'ai encore recueilli un ou deux moindres fragments.

Dès Ouroumtchi, je savais qu'on avait trouvé dans la grotte, en même temps que les manuscrits, des peintures. M. P'ei King-fou avait vu des spécimens des uns et des autres en passant au Kan-sou ; mais ce grand collectionneur, tout en déclarant que les manuscrits remontaient sûrement à l'époque des T'ang, admettait que les peintures n'étaient pas antérieures aux Ming. Il avait tort. Les peintures sont souvent de simple imagerie religieuse, qui n'a qu'un intérêt iconographique ; M. P'ei King-fou n'y retrouvait pas les qualités de composition et de dessin auxquelles les maîtres anciens de sa collection l'avaient habitué. De plus ces documents nous arrivent dans un état de fraîcheur inusité. En voilà assez pour expliquer l'erreur d'un connaisseur ; mais cette erreur est certaine ; es peintures sont contemporaines des manuscrits. J'en rapporte un certain nombre, sur soie, sur papier, sur toile et un ou deux spécimens d'une rare sorte de gouache. La facture est plutôt celle de bons artisans que d'artistes ; évidemment les chefs d'œuvre n'émigraient pas au Kan-sou. A côté de ces peintures, il faut mentionner les manuscrits enluminés ; j'en rapporte deux, qui reproduisent des scènes des enfers ; l'un est vraiment intéressant par la variété du dessin et des scènes. Je ne citerai que pour mémoire les énormes et lassants rouleaux des *Noms des Mille Buddha*. Ils répondent à une psychologie élémentaire. Un Buddha est bienfaisant, mais mille Buddha le sont mille fois plus. Aussi on ne s'en tint pas aux « sept Buddha » classiques ; on inventa les mille Buddha du *kalpa* des sages. Quand les dénominations possibles furent épuisées, on songea qu'il devait y avoir des séries entières de Buddha qui portaient le même nom ; dans cette voie, il n'y a plus de limites. Cette dévotion a sévi dans les grottes, comme vous le verrez par nos photographies ; c'est à elle qu'on doit le nom actuel de Ts'ien-fo-tong, « Grottes des Mille Buddha ». Ces mille Buddha qu'on peignait dans les grottes, on les a peints également sur le papier. Enfin l'imprimerie a simplifié les choses, et les moines tenaient à la disposition des fidèles, moyennant quelque offrande, des suites indéfinies d'un même Buddha tamponné sur une sorte de papier de soie à l'aide d'une empreinte de bois.

Comme pièces curieuses je vous signalerai encore quelques « pochoirs » et images découpées pour tracer les silhouettes des peintures de Buddha ; deux ou

trois reliures de liasses en soie brodée ou brochée ; quelques broderies indépendantes ; un manuscrit incomplet en lettres blanches sur fond noir ; un autre, également incomplet, en or sur noir ; surtout un joli petit rouleau du 佛說齋法清淨經 *Fo chouo tchai fa ts'ing tsing king* écrit tout entier au point de chaînette, en soie blanche, sur foulard bleu. Enfin je vous disais plus haut qu'on avait distribué aux mandarins du Kan-sou les statuettes de cuivre ramassées dans la grotte ; j'ai eu la chance d'en trouver encore plein une petite besace, et je les rapporte.

Vous en savez maintenant autant que moi sur ce que j'ai recueilli au Ts'ien fo-tong. J'aurais aimé à en donner une description encore plus complète et à le mettre en meilleure valeur. Mais, depuis près de deux ans que je vis loin des livres, j'ai beaucoup oublié ; j'espère que vous voudrez bien excuser les lacunes et sans doute les erreurs de mon information. Quant à l'importance de cette bibliothèque, je ne crois pas l'exagérer. J'ai travaillé dans la grotte avec l'enthousiasme du Pogge mettant par hasard la main en je ne sais quel couvent suisse sur un vieux fonds d'auteurs grecs et latins. Mais aucun amour-propre ne m'égare, puisque aussi bien je ne suis pour rien dans la découverte. A mon sens, ces manuscrits apportent en sinologie deux nouveautés. D'abord, le manuscrit chinois était une catégorie à peu près inconnue dans nos bibliothèques. Sans doute, il existe des manuscrits en Chine, et d'importants ; mais les bibliophiles indigènes les recherchent, et nous-mêmes étions trop peu au courant de l'imprimé pour nous mettre en quête de l'inédit. En dehors des vocabulaires et recueils bilingues dont on trouve des séries à Paris, à Berlin, à Hanoï, je ne connais dans toutes les bibliothèques d'Europe que deux manuscrits chinois qui aient une importance historique : les *Institutes des Yuan* et les *Archives véritables des Ming*, qui sont entrés avec la bibliothèque de Sir Thomas Wade à l'Université de Cambridge ; il faut ajouter que ce sont des copies assez récentes, et que d'ailleurs personne ne s'est encore avisé d'en tirer profit. Mais aujourd'hui nous nous apercevons que la tradition manuscrite ou imprimée n'a pas été impeccable, et qu'il faut faire, en chinois comme ailleurs, de la critique de textes. Pour cette œuvre, les manuscrits du Ts'ien-fo-tong, religieux ou profanes, nous seront d'une grande utilité. Non seulement ils vaudront pour les textes qu'ils contiennent, mais, en nous montrant les formes en usage à l'époque des T'ang dans l'écriture régulière ou cursive, ils nous permettront souvent de donner la raison d'altérations insoupçonnées ou qui nous paraissaient inexplicables. La seconde nouveauté est que, pour la première fois en sinologie, nous pourrons travailler en quelque sorte sur pièces d'archives. J'entends par là que la science indigène nous a toujours mis en face de résultats. Ces résultats, nous pouvions les admettre ou les rejeter en opposant les livres les uns aux autres, mais toujours des livres, écrits après coup ; nous ne disposions jamais de documents originaux, indépendants, et qui n'eussent pas été destinés à la publicité. Cette fois, nous pourrons voir par des notes privées, par des actes, par des correspondances, ce qu'était en fait, dans une province reculée de la

Chine, du VIIe au Xe siècle, la vie réelle, vie religieuse ou vie civile, que nous ne connaissions jusqu'ici qu'en ses traits généraux et d'après des écrits dogmatiques. Pour ces raisons et d'autres encore, alors que les restaurations du Wang *tao* nous valent la plus massive découverte de manuscrits chinois qui ait été faite depuis quelques siècles, je me réjouis comme d'une fortune imméritée qu'après huit ans ces manuscrits aient bien voulu m'attendre (1).

Ts'ien-fo-tong de Touen-houang, le 26 mars 1908.

---

(1) Suivant des informations que nous avons reçues postérieurement à cette lettre, M. Pelliot a pu acquérir définitivement tous les documents chinois, brahmī, ouïgours, tibétains dont il y est parlé, à l'exception des *kia-pan* du Kandjur, dont il rapporte cependant trois volumes.

D'autre part, M. Pelliot a eu la bonne fortune, en faisant dégager deux grottes tout à fait à part, au Nord du Ts'ien-fo-tong, et dont la décoration est du pur tantrisme tibétain, d'y trouver un certain nombre de manuscrits et d'imprimés déchirés du XIIIe ou XIVe siècle, — du chinois, du mongol, du tibétain, un peu de brahmī, et un certain nombre de fragments si-hia imprimés, dont quelques feuillets entiers, et qui appartiennent au moins à quatre ouvrages différents. — *N. D. L. R.*

NOTES ET MÉLANGES

ETUDE SUR LES COUTUMES ET LA LANGUE DES LOLO ET DES LA-QUA DU HAUT TONKIN

Les auteurs chinois et leurs traducteurs ont confondu, sous le nom de *Lo-lo* 玀玀 ou de *Kouo-lo* 猓玀, deux tribus qui nous paraissent absolument distinctes. Nous avons déjà parlé de cette erreur dans notre *Etude sur les langues parlées par les populations de la Haute Rivière Claire* (1) et dans notre communication à la Société d'Anthropologie de Paris (2), en mettant en lumière, d'une part, la grande différence qui existe entre la langue la-quả et les différents idiomes lolo, de l'autre, la dissemblance des caractères somatiques des deux groupes. La présente étude a pour objet de montrer leurs différences ethniques : ces différences apparaîtront comme assez considérables, si l'on tient compte du fait que tous les groupes du Haut Tonkin ont réagi les uns sur les autres et qu'actuellement un grand nombre de coutumes sont suivies partout.

Nous n'avons pas la prétention de faire une étude synthétique des Lolo. Cette race occupe, en effet, une aire géographique qui s'étend sur tout le Sud-Ouest de la Chine et pénètre très avant dans la péninsule indochinoise ; les tribus qui la composent ne sont unies par aucun lien politique et s'ignorent mutuellement depuis des siècles ; les dialectes et les coutumes ont divergé et varient à l'infini. Nous ne parlons que des Lolo cantonnés dans le phủ de Tương-yên 撞安府, province de Tuyên-quang (3), et des La-quả cantonnés dans le canton de Đồng-quang 東光總 qui appartient à ce phủ. C'est pour la même raison que nous ne nous croyons même pas obligé d'ouvrir une discussion bibliographique à ce sujet. Nous ne faisons, en effet, d'emprunt à aucun travail antérieur, et nous ne donnons que des faits observés par nous ou des renseignements obtenus au moyen d'un interprète qui nous les traduisait en annamite.

Les Lolo du phủ de Tương-yên sont :

1° Les *Mưng*, qui ont pris le costume et la plupart des coutumes des Thổ, avec lesquels ils se confondront certainement dans une époque assez rapprochée ; ils parlent tous la langue thai et montrent même une telle répugnance à se servir de leur idiome lolo devant les étrangers que nous avons dû nous adresser à une femme pour avoir un vocabulaire de cet idiome. Ils habitent l'extrémité Sud-Est du territoire, vers le poste de Bắc-mê ;

2° Les *Lolo noirs*, qui se divisent en deux tribus. Une d'elles, qu'on désigne dans le pays sous le nom de tribu des *Mán Khoanh* 蠻圈, « Mán à galons », est fixée dans

(1) *B. E. F. E.-O.*, V (1905), pp. 306-323.

(2) *Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris*, Ve série, t. VII, pp. 296 sqq.

(3) Partie de la province faisant actuellement partie du 5e Territoire militaire.

les environs immédiats de Bảo-lạc. Les hommes portent le costume thai avec un collier de perles, et les femmes le costume lolo, mais sans broderie au pantalon ni au pagne, du moins en tenue ordinaire. Ils emploient le thai comme langue d'échange.

3° Les *Lolo blancs*, qui habitent au milieu des *Mèo noirs* dans le Đồng-quang. Les uns et les autres s'étendent en Chine dans les *fou* de K'ai-houa et de Kouang-nan, c'est-à-dire à l'Est du Yunnan ; quelques familles doivent habiter aussi l'Ouest du Kouang-si.

Les La-quả habitent la partie Nord-Est du même plateau, auprès du poste de Phố-bàng, et les parties voisines du fou de K'ai-houa.

Noms

	La-quả	Lolo
Sino-annamite :	*La-quả* 猓猓	*La-dàn* 猓民
Chinois :	*Pen-ti*(1)*Lolo* 本地猓猓	*Hei Lolo* 黑猓猓, *Pai Lolo* 白猓猓, *K'an-t'eou Lolo* 砍頭猓猓, *Tch'ang-mao Lolo* 長毛猓猓
Thai :	*Món*	*Mia, Mia Lai* (Lolo brodés), *Mia Khao* (Lolo blancs), *Mia Dám* (Lolo noirs), *Mưng*
Annamite :	*Mán La-quả*	*Mán Khoanh, Lala, Mưng*
Lolo :	*Mé ñà*	*Man Zi, Man Za* (Lolo blancs), *Mưng*
La-quả :	*Kà* (2) *bèò*	*Kha*
Mèo :	*Pú pèò*	*M'ờ, Mờ Tlàờ* (Lolo blancs)

Habitat

Les uns et les autres habitent les vallées des montagnes et forment de petits villages. Les maisons sont placées sans ordre ; il n'y a pas de clôture autour des villages. Beaucoup d'arbres fruitiers : poiriers, pêchers, châtaigniers, pommiers, orangers, citronniers, etc.

Maisons

La-quả

La maison est sur le sol. Les murs sont en madriers. On y trouve des chambrettes séparées, un fourneau à cuisine et un foyer sur le sol. Dans la paroi près de ce foyer, l'autel familial. Les écuries ou étables et le poulailler forment des bâtiments à part. Le tout est entouré d'une palissade.

Lolo

La maison est sur pilotis. Les animaux dessous. Cependant quelques maisons sont sur le sol, avec une partie en estrade à l'intérieur. Dans ce cas, il y a des dépendances isolées. L'autel est sur une paroi opposée à la porte. La maison est parfois entourée d'une palissade.

---

(1) Les La-quả prononcent à la cantonaise : *Pun-ti Lolo.*

(2) *Kà* est le déterminatif des noms.

Vêtement

Nous nous réservons de revenir plus tard sur cette question. Nous nous bornons à donner le vocabulaire relatif au costume des femmes :

La-quả		Lolo noirs		Lolo blancs
Boléro	*bòp*	Boléro	*piàṅ* (1)	
Tablier	*pɪ́ré*	Pantalon	*lò*	
Ceinture	*rò̀k*	Pagne	*yò tò*	
Fichu	*pién*	Coiffure blanche	*kòṅ ti*	
Jupe (fermée)	*yòṅ*	Coiffure en perles	*tó ku*	
Mamillaire	*yém*[3]	Ceinture	*lò pi*	*là pái*
Souliers	*dièò*	Souliers	*ké tó*	*kiṅ té*
Jambière	*pàn*	Jupe	?	*yuṅ*
Collier en perles blanches	*tiàṅ*	Turban de dessous	?	*mtò*
		Turban de dessus	?	*si pà*
Collier en argent	*ta kò*	Collier	*kuaṅ*	*kuaṅ čɪ*[3]
Boucles d'oreilles	*kò sai*	Boucles d'oreilles	*ké lò*	*kaṅ tˢé*
Bracelet	*kué*	Bracelet	*là tu*	*nà ču*
Bague	*nàṅ*	Bague	*lò né*	*là né*

Alimentation

Elle est à peu près la même pour les deux races, habitant le même pays. Cependant les La-quả mangent de préférence du maïs, de l'éleusine *coracana*, et les Lolo du riz. Cela n'est pas absolu et tient à l'habitat.

Chasse et pêche

On prend quelques petits animaux au lacet. Pas de pêche.

Moyens de transport

Les La-quả et les Lolo se servent du cheval de bât. Ils ont la hotte, dont la courroie passe sur le front. Cette hotte est un panier cylindrique en général ; chez les Lolo blancs, elle a une forme beaucoup plus gracieuse : c'est un parallélipipède, à angles arrondis, et s'évasant vers le haut.

---

(1) Les noms placés entre les deux colonnes vont communs aux Lolo noirs et aux Lolo blancs.

Agriculture

La-qua

Ils cultivent le maïs et le sorgho (nom générique des deux plantes : *ka pươn*), l'éleusine (*hòàn*^{2}), le millet (*mở*), les patates (*rò*^{3}), le sarrazin (*gòà*). L'huile est faite avec la graine du pavot à opium (*mái hut*^{3}), dont ils extraient le narcotique.

La culture est faite à la charrue au manche très court et très recourbé (*thái*^{4}) et à la houe mèo à fer en forme de croissant.

Les La-quả ont beaucoup d'arbres fruitiers et savent pratiquer la greffe (*sà miờk*^{2}). Ils cultivent surtout le noyer (*té miờk*^{2} *čờ i*), le poirier (*té miờk*^{2} *sà li*), le prunier (*té miờk*^{1} *mun*^{3}), le pêcher (*té miờk*^{2} *pàn*), le châtaignier (*té miờk*^{2} *pàn li*). Leur tribut à l'Annam consistait surtout en poires d'hiver, fruits qui se conservent longtemps, en noix et en châtaignes.

Lolo

Ils cultivent le riz (*kha*^{4}) de plaine ou de montagne et aussi le maïs (*du*^{3}), le millet (*nò*^{2}), le sorgho (*pòà*), l'éleusine (*čư*^{3}), les patates (*bi luń*^{4}), le sarrazin (*né na*). L'huile est faite avec le pavot (*čí*^{3} *čó*^{3}), le sésame (*nè*), etc.

La charrue ressemble à la charrue annamite, son nom est *bé*. Les Lolo font la rizière étagée sans eau, la rizière de montagne. Comme les La-quả, ils cultivent avec soin les arbres fruitiers et pratiquent la greffe (*si só*^{3}).

Leurs arbres fruitiers sont :

	Lolo noirs	Lolo blancs
Le poirier	*si nlớ*	
L'oranger	*si čớ*	*si či*
Le noyer		*si nti*
Le citronnier		*si khở*^{3}
Le pêcher	*si pởń*	*si pảń*^{3}
La vigne		*si rań*
Le châtaignier		*si té*^{4}
L'abricotier	*dởń khở*	*dởń khà*
Le bananier		*hoań pań*^{4}

Nous avons même vu, au marché de Bảo-lạc, des pommes apportées par les Mán Khoanh.

L'impôt était aussi payé en fruits.

Les Lolo blancs ont des mûriers blancs à grosses feuilles et élèvent des vers-à-soie. Le mûrier s'appelle chez eux *pớ zà mà*.

Les animaux domestiques sont : le cheval, le buffle, le bœuf, la chèvre, le cochon, le chien, le chat, les poules et les lapins.

Commerce

On ne trouve ni chez les La-quả ni chez les Lolo de commerce proprement dit. Ils se contentent de vendre quelques-uns de leurs produits aux marchés de la région, surtout des fruits ou des légumes, et achètent du sel et les objets qu'ils ne peuvent fabriquer. Parmi leurs cultures, l'opium est certainement la plus riche, et sa vente est la principale ressource des Lolo et des La-quả pour le paiement de l'impôt. Au marché de Bảo-lạc, les Mán Khoanh ont la spécialité de la vente des aulx et des oignons.

Industries

La-quả

Vannerie. — Filage du chanvre. — Teinture à l'indigo. — Broderie. — Fabrication des maisons, de la partie en bois des outils, etc. — Tissage. — La poudre d'indigo est achetée aux Yao Lan-tien 藍靛猺.

Lolo

Vannerie. — Filage du chanvre. — Teinture à l'indigo. — Broderie. — Fabrication des maisons, des outils en bois, etc. — Tissage. — Les Lolo du pays savent faire des étoffes à carreaux blancs et noir bleu. — La poudre d'indigo est achetée aux Yao Lan-tien.

Guerre

On ne trouve plus d'armes anciennes. Les fusils du pays (à mèche) sont fabriqués par les Yao Tá-pàn 大版猺, ainsi que les couteaux ou sabres. Le protectorat fournit des armes aux partisans.

Les La-quả et les Lolo sont peu guerriers, aussi ont-ils été refoulés par les Thổ, puis par les Mèo 貓子. Ils ont été forcés par ceux-ci à les suivre lors de l'expédition de Siung-Ta 熊大, qui, en l'année *nhâm-tuất* 壬戌 de Tự-đức 嗣德 (1862), prit le nom de Thuận-Thiên-Chúa 順天主, « Seigneur obéissant au Ciel », et arborant le pavillon blanc comme signe de ralliement, ravagea, à la tête de ses bandes de montagnards, la province de Tuyên-quang et les parties limitrophes de la Chine. C'est à ces partisans que fut donné le nom de « Pavillons blancs »; leur révolte n'a aucun rapport avec celle des T'ai-p'ing, ni avec celle des musulmans du Yunnan.

Plus tard, en 1896, les Lolo et les La-quả fournirent des partisans au tri-phủ 知府 de Tương-yên, Nông Hung-Tân 儂雄新, lorsque, appuyé par le capitaine Messier de Saint-Jammes, il refoula en Chine la célèbre bande d'A-cốc-thương, et mit fin à la piraterie dans le 3e Territoire.

Enfin en 1905, des La-quả et des Lolo furent incorporés comme tirailleurs. Leur manière de servir fut excellente et montre qu'on peut en faire de bons soldats, agiles, tirant bien, excellents en montagne, comme leurs voisins les Mèo.

Société

La famille est généralement de forme patriarcale. La polygamie est admise lorsque la première femme n'a pas d'enfant. Le mari ne peut ni vendre ni renvoyer sa femme; en cas d'adultère, celle-ci est battue et son complice doit payer 3.000 sapèques au mari.

La femme est soumise à ses beaux-parents; sa belle-mère peut la battre.

La famille est généralement de forme patriarcale. La polygamie est admise, sans limitation de nombre des femmes, mais elle est peu répandue. Si la femme se conduit mal, on peut la renvoyer; elle peut provoquer la séparation et restitue la dot. En cas d'adultère, la femme est battue ou renvoyée; on peut tuer le complice, s'il ne paie pas le double de la dot.

La condition de la femme est comme chez les Annamites : théoriquement servante du mari, en réalité jouissant d'une grande liberté.

Le père peut battre ses enfants; il ne peut ni les vendre, ni les forcer au mariage.

Les fils choisissent leur femme et font part de leurs intentions à leurs parents.

Le lévirat n'existe pas.

Un homme ne peut se marier avec la sœur de sa femme.

Les ascendants du mari et ses frères sont tabou pour la femme. Par contre la belle-mère et les belles-sœurs ne sont pas tabou pour le gendre ou le beau-frère.

Les fils mariés doivent rester pendant trois ans chez leurs parents avant de s'établir à part.

Dans certains cas, le gendre vit chez le beau-père et prend son *tinh* 姓. Il doit cependant donner, comme prix de l'achat de sa femme, 60 livres de viande, 60 livres de riz gluant, 60 livres d'alcool, 3.600 sapèques en cuivre. On peut le renvoyer.

Les gens du même *tinh* ne peuvent contracter mariage.

Les veufs et veuves peuvent se marier. Une veuve ne peut prétendre aux mêmes cadeaux qu'une fille.

Les biens sont partagés en parties égales entre fils et filles non mariés. La partage ne se fait qu'après la mort du dernier époux survivant. Cependant, si un fils s'établit hors de la maison paternelle, on lui donne une part. Un fils au moins doit rester avec les parents et à la mort du dernier d'entre eux servir de protecteur aux frères ou sœurs encore jeunes.

Les biens meubles et immeubles sont propriétés individuelles chez les La-quả. Ils sont régnicoles et propriétaires du sol au même titre que les Annamites. Ils peuvent vendre ou engager leurs propriétés d'après les règles usitées en pays d'Annam, et possèdent des titres de propriété.

Les droits du père sont les mêmes que chez les La-quả.

Les jeunes gens s'accordent, puis le fils fait part de ses intentions à son père.

Le lévirat existe, toutefois le frère aîné ne peut se marier avec la veuve de son puîné.

Il est permis de se marier avec les sœurs de la femme.

Les ascendants du mari sont tabou pour la femme, il lui est défendu de manger devant eux. Les beaux-parents ne sont pas tabou pour le gendre.

Les familles restent unies du vivant des parents et souvent même après leur mort.

Le mari peut gagner sa femme par son travail et prendre le *tinh* de son beau-père. Il peut également prendre une fille sans payer de dot et sans changer de clan, en s'engageant à nourrir ses beaux-parents âgés.

Le gendre n'a rien à payer, il contribue toutefois de ses deniers au festin nuptial.

L'exogamie existe également pour les gens du même clan.

Les veuves ne peuvent disposer de leur main que si elles n'ont pas d'enfant. Si elles en ont, il leur faut le consentement des beaux-parents du mari.

Après la mort du père, les enfants peuvent se partager ses biens. Des anciens font les parts. Ni la mère ni les filles n'ont de part: elles sont nourries et entretenues par les fils, qui, dans ce cas, reçoivent la dot des filles qui se marient.

Mêmes règles que chez les La-quả.

Les jeunes gens non mariés sont très libres et *chantent sur la montagne*, mais les garçons ne doivent pas appartenir au même village que les filles. C'est sans doute une survivance de l'exogamie primitive.

On ne connaît pas la pratique des avortements : on a recours pour cela à des Chinois. En principe, une jeune fille enceinte hors mariage est tuée.

En dépit de cette règle sévère, les jeunes filles sont très libres et les voyageurs peuvent souvent, pour quelque argent, user de leurs charmes. Elles se font facilement concubines des Européens ou des soldats annamites en garnison dans le pays.

Les enfants adultérins sont la propriété de l'époux légitime (1).

Les jeunes gens non mariés sont libres. Ils chantent ensemble bien qu'appartenant au même village. Le premier mois tout entier est spécialement consacré aux amours. Les jeunes gens sont laissés entièrement libres. C'est la fête du *čóṅ či*[3].

Les jeunes filles enceintes hors mariage sont mariées à leurs amants même mariés. On réduit alors le temps des fiançailles. L'homme paie une amende.

Les femmes lolo montrent généralement beaucoup plus de retenue que les femmes la-quả, surtout chez les Lolo blancs et les Mán Khoanh. Il existe cependant chez elles une coutume assez étrange. Elles circulent absolument nues le soir dans la maison, et couchent nues dans des couvertures ou des peaux. Cette pratique a été observée par plusieurs officiers ou sous-officiers. Une femme lolo noir, concubine d'un sous-officier, agissait de même.

Les enfants adultèrins sont attribués au mari (1).

Organisation politique

Actuellement, les La-quả du Tonkin dépendent d'un chef mèo. Comme ils se sont confondus avec eux, ils obéissent aux mêmes autorités. L'un d'entre eux est *mà fài* 馬牌, «enseigne des chevaux» (2).

Autrefois, ils avaient un chef qu'on appelait *pu*[3] *sư*[4] (chef du pays) ; il avait le gouvernement de tous les La-quả et payait l'impôt au chef thổ.

Mêmes règles chez les Lolo : ils n'ont que des *mà fài*, appelés *pu*[3] *pé* chez les Noirs, *mà pué* chez les Blancs. Autrefois, ils avaient un grand chef qu'on appelait *gò kèi* et qui relevait directement du mandarin. Il allait porter l'impôt à Tuyên-quang. Chez les Mán Khoanh, les chefs de village s'appellent *pu*[3] *póṅ*[2].

Cette décadence des deux races doit être imputée à l'activité des Mèo dans le Đồng-quang et des Thổ dans les environs de Bảo-lạc. Les premiers dépossédèrent les Lolo d'une partie de leurs propriétés, il y a une cinquantaine d'années. Beaucoup plus travailleurs et plus économes, ils achètent maintenant leurs rizières à réméré, et les Lolo

(1) La femme étant la propriété du mari, ce qu'elle produit est également la propriété de ce dernier.

(2) Petit chef, inférieur du *p'ing-t'eou* 兵頭, chef des soldats.

ou La-qua ne peuvent pas rembourser les sommes avancées. Les Mán Khoanh de Bảo-lạc ont toujours leurs terres, mais ils ne prennent aucune part au gouvernement du pays, bien qu'en certains points ils soient les plus nombreux. On les a même persuadés qu'apprendre à lire et à écrire serait pour eux chose néfaste, et ces pauvres gens vont disant qu'apprendre les caractères entrainerait sûrement leur mort. Certains villages n'ont que des prêtres thổ, qui jouissent d'une grande autorité.

Droit pénal

Le chef de village mèo ou la-quả juge les petites affaires. Pour les crimes ou délits, les La-quả ressortissent à la justice du mandarin (quản-đạo) résidant à Bảo-lạc, et ayant les pouvoirs judiciaires d'un án-sát.

Serment judiciaire

Il se prête sur le sang du coq sacrifié dans la montagne.

Ordalies

N'existent pas chez les La-quả.

Chez les Lolo, l'homme présumé coupable est invité à tremper sa main dans l'huile bouillante en présence d'un prêtre yao ou chinois.

Criminalité

Très faible chez les La-quả.

Plus forte chez les Lolo, mais beaucoup moins que chez les Mèo.

Arts

Les arts décoratifs sont à peu près inconnus de ces peuplades. Nous donnerons plus loin un exemple de la façon dont les Lolo représentent la figure humaine. Les motifs des broderies ou appliques rapportées sont toujours les mêmes.

Musique

Les La-quả sont fort amateurs de chants toujours dialogués entre filles et garçons. Ces chants se terminent par un cri : *pi houit*. Fait curieux, les paroles sont en langue thai. Voici un exemple :

Les Lolo chantent moins souvent que les La-quả, du moins en présence des étrangers. Voici un spécimen de leurs chants, dans leur langue :

Mưṅ nái mớ han^{4} tớ luṅ làk^{2} (1)
Tơ à bò àu^{4} dàk nàk i yuṅ
Nòk nàk bèn tin dớ mà liuṅ
Nòk siu mờ tin dớ mà lak^{2}

Nà mià yu kók^{3} ki yo^{4}
Dàn dién mé nàm^{3} lướṅ
Hàn^{4} nàm^{2} ni ki pướṅ
Làm bòk sòk sié tớ là liéṅ
Tớm kui ñớ bun^{4} tơ pi yaṅ

Les La-quả ne peuvent donner le mot-à-mot de ces chants. Ils n'en connaissent plus que le sens général, qui est celui-ci d'après eux :

En ce pays, on n'a jamais vu un étranger ;
Cet étranger, d'où vient-il ?
Cet étranger charmant est venu,
En son honneur il faut chanter.
D'où vient donc ce bel étranger ?
Vient-il ou non par la rivière ?
Combien a-t-il vu de rivières et de pays ?
Comment a-t-il traversé ces eaux profondes ?
Comme il est bon d'avoir parcouru 1.000 lieues.

Il est bien entendu que ce thai transmis depuis plusieurs générations par des gens qui ne le comprennent plus est complètement corrompu. Il est facile cependant d'y reconnaître ça et là les mots thai.

Les La-quả ont des instruments de musique à percussion.

Le garçon

Yén ti vái ni mi
Yò kà zớ ni mi
La vái nà mà khé^{3}
La vàn do mu vu

La fille

Té mà^{2} fà lé lhà
Tớ mái yà lé lhà
Tsớ lòṅ^{2} pà lhà^{2} tha^{3}
Phui sé mi tè zà

Telles sont les paroles qu'on nous a dictées, et voici l'explication qu'on nous en a donnée :

Le garçon

De quel pays venez-vous, Mademoiselle ?
Où demeurez-vous, Mademoiselle ?
A vous, ici, je pense.
Je ne vous ai pas encore vue.

La fille

Vous parlez avec esprit,
Vous vous exprimez raisonnablement.
Si vous voulez être mon mari,
Venez que je vous examine.

Les instruments de musique sont généralement des instruments à percussion. Nous savons cependant qu'en Chine, les Lolo ont une espèce de basson dont les deux tuyaux sont raccordés au moyen d'une courge bouteille. Le même instrument existe au Laos chez les Mosso, qui sont aussi des Lolo. Chez les Lolo blancs, nous avons vu une guitare à 3 cordes, de fabrication chinoise.

Ecriture

Aucun souvenir d'écriture particulière chez les La-quả. Le chinois seul est employé.

Il nous a été impossible de découvrir de manuscrits en caractères lolo. Le souvenir même de cette écriture particulière est complètement perdu chez les Lolo du phủ de Tương-yên.

---

(1) Voici la prononciation thai de ce vers : Mươṅ nai mi han^{4} hak^{3} nưṅ.

D'après les La-quả, la nature est peuplée d'esprits qui reçoivent le nom de *miṅ*. L'esprit du ciel qui se manifeste par le tonnerre est le *miṅ mờn*, les esprits de la montagne sont les *miṅ sờu*, les esprits de l'eau le *miṅ ờṅ*, l'esprit de la terre le *miṅ hut*, les esprits des rochers les *miṅ pở*, les esprits des arbres les *miṅ té*. Tous ces esprits sont redoutables aux mortels, mais l'esprit du feu, *miṅ pái*, leur est généralement favorable.

Le culte le plus répandu est celui des ancêtres, *thé*[3] *pờu*[4] ; il est célébré par le chef de famille. Tous les quinze jours, il leur offre de l'encens. Cinq fois dans l'année, il leur offre des mets, du vin, des monnaies de papier. Ces fêtes tombent le 1er jour du 1er mois (*nén yét*[3]), le 3e jour du 3e mois (*nén yéu tờu*), le 15e jour du 5e mois (*nén siaṅ pớt*[3] *mờ*), le 15e jour du 8e mois (*nén yéu pơt*[3] *mờ*).

Il n'y a pas d'images des dieux. L'autel des ancêtres se compose d'une étagère à hauts rebords, suspendue très haut auprès d'un mur ; sur cette étagère, on place des amphores dans lesquelles, nous a-t-on dit, se trouvent les âmes des ancêtres (1). Nos questions paraissaient gêner nos hôtes. Aussi n'avons-nous pas osé pousser plus loin nos investigations.

La même conception animiste existe chez les Lolo. Les esprits sont appelés *né*. Le plus puissant est l'esprit du ciel, *Mờ né*, mais il semble y avoir entre lui et les hommes un médiateur, *Truṅ né*, nom que les Lolo traduisent par dragon. Les esprits sont appelés *lhé né*, *là mua*[4] *né*, *yé*[4] *né*, etc., suivant qu'ils président à la terre, à la montagne ou aux rochers, à l'eau. Tous ces esprits peuvent être bons ou mauvais, favorables ou défavorables : dans ce dernier cas, on les apaise par des offrandes.

Les morts deviennent aussi des *né* qui peuvent être favorables ou défavorables. On les prie au commencement de l'année chinoise (*čàṅ dáṅ*), au jour de la fête chinoise des tombeaux (*yé soṅ gu*[3]), enfin surtout à la grande fête lolo qui tombe les 9e et 10e jours du 6e mois (*ku*[3] *lhà ku*[2] *né, tsi né zo mu*). Les offrandes consistent en viandes et mets, jamais en encens qui est réservé aux esprits des éléments. Cette fête du 6e mois correspond, d'après les Lolo, au commencement de l'année lolo.

L'autel des ancêtres est agencé ainsi qu'il suit :

On tapisse une partie de la paroi avec l'écorce brillante qui se trouve à la base des jeunes articles du bambou ; un lien coupe horizontalement cette tapisserie et on y fiche de petites statuettes taillées en bois représentant les ancêtres. Elles ont environ 10 centimères de hauteur.

---

(1) Peut-être une survivance de l'urne funéraire où étaient placées les cendres des défunts. Cependant l'incinération est tout à fait oubliée dans le pays, sauf par les Yao Lan-tien qui la réservent pour les chefs de famille âgés de plus de cinquante ans.

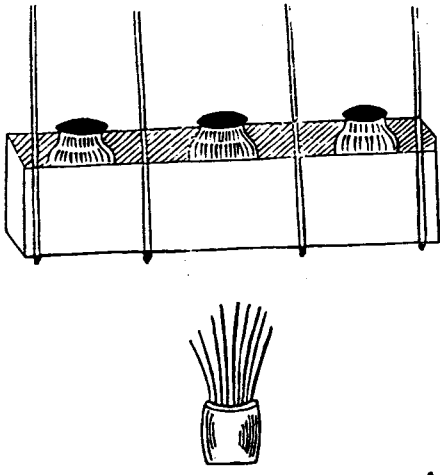


Fig. 7. — Autel des ancêtres (La-quả)

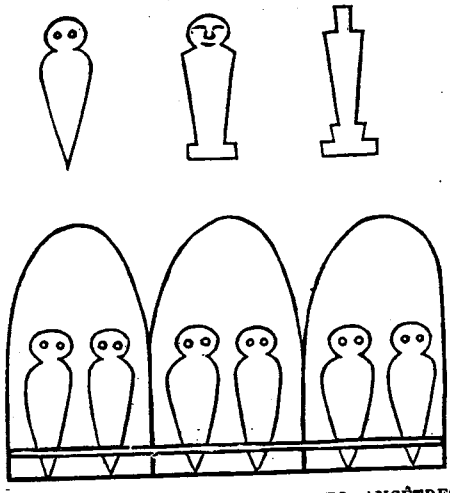


Fig. 8. — Représentation des ancêtres (Lolo)

Man Khoanh. Lolo noirs Lolo blancs.

Au-dessous de la planchette se trouve un tube en bambou destiné à recevoir les baguettes d'encens.

Tel est le culte familial ; c'est la vraie religion des La-quả ; cela ne les empêche pas de vénérer sous divers noms, notamment sous celui de Kouan-yin 觀音, les génies auxquels sont dédiés les temples du voisinage ; d'après eux, ces génies sont mâles ou femelles.

Les prêtres sont appelés *kà* (2) *du*. C'est une fonction héréditaire. Ces *du* ne sont guère mandés que pour les funérailles.

Le prêtre la-quả revêt pendant les cérémonies un costume de forme annamite.

Autour de cet appareil, on suspend les os de la mâchoire inférieure des animaux dont les chairs ont été offertes aux ancêtres (1).

Les Lolo honorent les génies dont nous avons parlé et leur offrent des mets et de l'encens aux fêtes dont nous avons donné l'énumération. A la fête du 6e mois, on sacrifie aux génies un bœuf, un cochon, deux poulets par village ; leur chair est divisée entre les familles qui en réservent une partie pour les ancêtres. Le culte des génies est également du ressort du chef de famille.

Certains Mán Khoanh recourent aux lumières d'un *pó*^{3} *tàò*^{2} (prêtre taoïque) thai, et celui-ci intervient même pour tout ce qu'on pourrait appeler l'état-civil chez ses fidèles. Dans la même tribu, on trouve des exorcistes appelés *thu*^{4}.

(1) Nous avons vu à Ca-miêng, dans un village mán khoanh, un autel dédié à la déesse des enfants, ou de l'accouchement : on la nomme *Puả*^{4} *pé*^{4}, « dame des garçons ». Cette divinité était représentée par une figure découpée dans du papier argenté ; elle avait 8 centimètres de hauteur et était fixée à un bâtonnet fiché dans la cloison. Autour de cette silhouette, on avait disposé des feuilles de *caryota urcus* et des fleurs crêtes-de-coq. Au dessous, une petite étagère en bambou supportait un vase à bâtonnets.

(2) *Kà* est l'unique article des La-quả, il détermine le substantif.

C'est l'ancien costume des hommes dans la tribu ; actuellement, ils s'habillent généralement en chinois.

Dans le Đồng-quang, un prêtre (*pi*[4]) cumule des fonctions sacerdotales avec le métier de devin ou d'exorciste. Il opère aussi bien chez les Lolo blancs que chez les Lolo noirs. Il n'a pas de costume particulier.

Rites de la naissance

Pas de régime spécial pendant la grossesse. Le mari et la femme ne doivent ni creuser la terre, ni planter des clous, ni frapper fortement du pied (1).

Au 3e mois de la grossesse, on offre aux ancêtres du riz cuit, un coq, de l'encens, et on les supplie d'affermir dans son corps les âmes de la mère et de faire venir des âmes dans le fœtus.

Rien ne distingue la maison de la parturiente. Le père garde son chapeau sur la tête pendant trois jours, si c'est une fille, pendant sept jours, si c'est un garçon, et interdit l'entrée de sa maison pendant ce temps.

Pour l'accouchement, la femme est accroupie sur son lit ; le mari, accroupi derrière elle, la soutient dans ses bras. Ils sont seuls. L'enfant naît et reste sur la natte entre les jambes de sa mère. Le mari va alors chercher des femmes pour aider.

On attend la sortie du placenta pour couper le cordon avec des ciseaux ou un éclat de bambou à 5 centimètres du nombril, le cordon ayant été lié avec un fil de coton. On laisse le bout du cordon tombant.

On lave ensuite l'enfant à l'eau tiède, on l'enveloppe de vêtements usés et on lui donne le sein. S'il ne prend pas le sein, on lui projette du lait dans la bouche. Si le lait de la mère n'est pas monté, une voisine donne le sein.

Pas de régime spécial pendant la grossesse, sauf la cessation des relations sexuelles. Le mari et la femme ne doivent ni creuser la terre, ni fendre du bois, ni planter des clous, ni changer le mobilier ou le foyer de place.

La maison de la parturiente est distinguée chez les Mán Khoanh par une espèce de figure d'homme en paille dans laquelle sont fichés des couteaux en bambou. Au-dessus est une figurine grossière en bois avec les traits du visage vaguement dessinés (2). Chez les Lolo blancs et noirs du Đồng-quang, on fait un portique avec trois bambous devant la porte et on l'orne de plumes.

Pour l'accouchement, la femme est accroupie sur une natte par terre. Elle est assistée par ses vieilles parentes.

On coupe le cordon entre deux ligatures avec un morceau de bambou, sans attendre la sortie du placenta. Le cordon est ensuite attaché au pied de la mère, qui active la délivrance par des tractions légères (3).

L'enfant est lavé à l'eau tiède ; on lui donne le sein après l'avoir enveloppé, mais si la mère n'a pas de lait, on lui donne à manger ; il ne peut têter une autre femme avant un mois.

---

(1) Nous avons donné la raison de ces tabous. Voir : *De certaines croyances relatives à la grossesse chez les divers groupes ethniques du Tonkin*, in *B. E. F. E.-O.*, t. VII (1907), p. 107.

(2) C'est sans doute une affiche parlante.

(3) Nous avons vu une femme mán cao-lan en couches agir de la même façon.

La mère mange de suite des œufs, du riz, fortement poivrés ; elle continue ce régime pendant 5 jours, puis reprend son régime ordinaire.

Le placenta est enfermé dans un bambou et enterré dans la forêt sous un bel arbre pour que le nouveau-né croisse comme cet arbre. On ne conserve pas le méconium.

Le ventre de la mère est serré dans un turban. Elle doit demeurer assise pendant deux heures, puis elle peut se coucher.

On ne fait du feu que s'il fait froid.

Après le 3e jour pour les filles, le 7e pour les garçons, le père donne le nom qui est invariablement :

Garçons { *pà kà*[4], *pà kà đé*, *pà kà táu*, etc. garç. aîné, garç. le 2e, garç. le 3e.

Filles { *mòi tó*, *mòi đé*, *mòi táu*, etc. fille aînée, fille deux, fille trois.

Ce nom est précédé du nom de famille. Il n'est jamais changé.

Le mari reste avec sa femme ou à proximité pendant 13 jours. On dit qu'il ne peut franchir un col de montagne.

En cas d'accouchement difficile, on va chercher le médecin (*pé yà kàò*). On connaît plusieurs remèdes. Un des plus simples et des plus efficaces est de mettre le pantalon du père sur la tête de la patiente.

Les relevailles ont lieu après un mois. On fait un festin et des offrandes aux ancêtres.

Après l'accouchement, la femme mange du riz, du poisson, de l'écureuil avec beaucoup de poivre. L'écureuil est absolument nécessaire pour donner du lait (1).

Le placenta est mis dans un bambou et suspendu aux branches d'un arbre près de la maison. Le méconium est sans emploi.

Après la délivrance, la mère monte sur son lit et se couche.

Un feu est allumé en toute saison auprès de la patiente.

Après le 3e jour, on donne le nom aux fille et aux garçons ; il est invariablement :

Garçons { *pà*, *ni*, *sòn*, etc. aîné, second, troisième.

Filles { *mi kan*, *mi ni*, *mi sòn*, etc. fille aînée, fille seconde, fille 3e.

Ce nom est précédé du nom de famille et suivi des mots *lé*[3] ou *ñá*. A cette occasion, on fait un festin et un sacrifice aux ancêtres.

Les deux époux restent à la maison pendant quinze jours, puis la quittent sans autre formalité.

Pas d'intervention médicale dans les accouchements laborieux.

Au bout d'un an, on fait un festin. Le gendre fait une visite à son beau-père, qui doit lui donner en cadeau un jeune cochon à élever (2).

(1) Les œufs sont tabou pour les femmes lolo, comme d'ailleurs les volailles qui les pondent.

(2) Chez les Mán Khoanh, nous avons noté quelques modifications. Le cordon est coupé après la sortie du placenta. Le placenta placé dans un bambou est caché au loin, à l'insu de tout le monde. On fait une fête de relevailles après 30 jours. Le prêtre intervient, fait des invocations à la porte du village, à genoux, un sabre entre ses mains croisées, pendant qu'un aide hache de la viande à ses côtés. Certains Mán Khoanh ne donnent de nom aux enfants qu'après trois mois. Chez eux le nom est donné à la façon annamite ; lorsqu'ils ont comme prêtre un Thổ, celui-ci inscrit le nom sur un registre familial. Enfin l'écureuil ne passe pas pour posséder les qualités que lui prêtent les Lolo du Đồng-quang.

Chez les Lolo du Đồng-quang, à la naissance du premier né, fils ou fille, le père consulte les génies au moyen des *sin-kiào* 笙交 (1), d'abord pour savoir s'il peut garder le nom de famille du père, ensuite pour savoir de quelle famille il peut devenir fils adoptif (2). Si l'enfant doit devenir fils adoptif d'une famille, on le conduit au chef de cette famille, qui lui passe un lacet au cou et lui donne un peu de riz. Le père adoptif est ensuite invité au festin.

Si un homme entre dans la maison d'une femme en couches, malgré l'insigne dont nous avons parlé, il devient également père adoptif de l'enfant. Jusqu'à sa troisième année, l'enfant doit une visite à ce père adoptif, qui lui donne un habit. La troisième année, les parents naturels donnent un cochon au père adoptif, celui-ci donne un collier à l'enfant, et les échanges de cadeaux rituels sont terminés.

L'allaitement dure aussi longtemps que possible. On perce les oreilles des filles à un an. On coupe les cheveux à partir de six mois et on les laisse pousser à partir de deux ans. Si les garçons sont malades, on leur perce (3) l'oreille gauche. Le port de colliers, anneaux de chevilles, bracelets, bagues, chaînes, n'est pas le résultat d'une pure coquetterie, il a aussi une portée

On allaite l'enfant aussi longtemps que possible. Les oreilles des filles sont percées ainsi que l'oreille gauche des garçons malades (3). La croyance à l'efficacité des bijoux pour prévenir les maladies existe chez les Lolo, comme d'ailleurs chez

---

(1) Pour faire ces *sin-kiào*, on coupe en deux un bout de bois rond suivant sa longueur. On obtient ainsi deux morceaux dont la section est hémisphérique. On les jette en l'air et on déduit la réponse du génie de la façon dont ils retombent sur la face convexe ou sur l'autre. On peut les remplacer par des sapèques.

(2) Cette curieuse coutume de l'adoption est imposée, dans certaines tribus, simplement par l'entrée d'un étranger qui devient *ipso facto* père adoptif dans la maison de la paturiente. Le médecin est ainsi très souvent père adoptif. Elle se produit fictivement pour tromper les esprits qui en veulent à l'enfant et qui sont dépistés par le seul fait qu'il change de *tinh* 姓. Dans les tribus lettrées, on pousse la précaution jusqu'à faire un acte de vente (過房子). On vend souvent l'enfant au forgeron, au devin : dans ce cas, on lui assure la protection d'un homme familier des génies. On le vend quelquefois aux génies bienfaisants qui ont leur temple dans les environs et qui sont les protecteurs attitrés des familles locales.

(3) Le *pó*^{3} *tào*^{2} thổ des Mán Khoanh nous a expliqué la raison de cette coutume. L'esprit entre dans le corps de l'enfant et dit : « La destinée de cet enfant était d'être une fille, mais la nature s'est trompée et en a fait un garçon. » Pour apaiser cet esprit, il n'y a qu'à lui montrer que le garçon est une fille en lui perçant une oreille. D'autres disent simplement qu'en laissant croire aux mauvais génies qu'un garçon est une fille, ils ne l'enlèveront pas ou plutôt chercheront moins à l'enlever, attendu qu'un garçon est plus précieux qu'une fille.

magique. Ces liens, ces entraves retiennent en effet les âmes dans le corps, et on en augmente le nombre à chaque maladie.

Il n'y a pas d'autre initiation.

tous les groupes ethniques du Tonkin. On peut même remarquer que plus un peuple est primitif, plus il se charge de bijoux.

Chez les Mán Khoanh, le percement des oreilles se fait en un jour faste du dernier mois de l'année solaire.

Rites du mariage

Les jeunes gens s'accordent entre eux, puis le jeune homme manifeste son désir à ses parents. Ceux-ci délèguent à la famille de la fille choisie un entremetteur (*mà ñi*). La demande est agréée ou refusée. Si la demande est agréée, l'entremetteur, accompagné d'une femme, fait une deuxième visite ; ils portent en cadeau une pièce de toile rouge, un panier de riz, 1200 sapèques en cuivre. Les parents de la jeune fille fixent la date du mariage.

Suivant la richesse du marié, la dot est de 12 mille à 30 mille sapèques, un buffle ou un bœuf, 15 à 20 *càn* de vin, deux charges de riz gluant.

Le jour du mariage, le marié, entouré d'un cortège d'hommes et de femmes en nombre égal, se rend chez ses beaux-parents (1). A l'entrée, ceux-ci offrent à chacun des arrivants quatre tasses de vin qu'ils doivent boire. A son arrivée dans la maison, le jeune homme fait les prosternations rituelles devant l'autel des ancêtres et devant ses beaux-parents. Puis on fait un festin. La nuit, le jeune homme couche chez ses beaux-parents, mais à part.

Le lendemain, la jeune fille est conduite à la maison des parents de son futur par un cortège d'hommes et de femmes égaux en nombre à ceux du cortège du jeune homme. La jeune fille est entourée par des femmes, elle pleure et fait mine de résister.

Les jeunes gens s'accordent et, sur la demande de son fils, le père envoie l'entremetteur (*màn mu*) chez les parents de la jeune fille (chez les Mán Khoanh, les parents s'y rendent eux-mêmes) ; les cadeaux sont deux poulets et quatre *càn* d'alcool.

Le chiffre de la dot est débattu, puis on fixe un jour faste en rapport avec le thème génethliaque des époux pour le mariage.

Le jour du mariage, l'entremetteur du mari part avec les cadeaux. Le mari le suit (1) avec son cortège. Entré chez ses beaux-parents, il fait les salutations. Il est accompagné pendant la cérémonie d'un de ses camarades qui agit en tout comme lui (2). On fait un festin et le jeune homme couche chez ses beaux-parents, mais à part. La future se cache.

Le lendemain, la jeune fille, en compagnie d'une de ses amies qui remplit auprès d'elle le même rôle que le compagnon du mari dont nous avons parlé, est conduite chez son futur ; outre le *màn mu* du mari, elle a avec elle son *màn mu*. On fait un simulacre d'enlèvement en chantant des poèmes de circonstance.

---

(1) Cette façon de procéder est commune aux Annamites et presque à toutes les tribus chinoises. Elle doit être une survivance du matriarcat ; le gendre rend en effet les premiers honneurs aux ascendants de sa femme.

(2) Chez les Thai, même coutume, mais il peut y avoir plusieurs *pai lan* (aller avec), tant du côté du mari que de celui de la jeune fille. Cette curieuse coutume une survivance du mariage par groupe ?

A son entrée dans la maison, on met sa coiffure devant l'autel des ancêtres et devant ses beaux-parents.

On festoie, et le mariage est consommé cette nuit même.

Après trois jours, les nouveaux époux se rendent chez les parents de la jeune femme. Le mari apporte une charge de riz gluant ; il donne deux cents sapèques à chacun de ses beaux-parents, cent sapèques à chacun de ses beaux-frères ou belles-sœurs. Les jeunes époux passent la nuit dans la maison et retournent chez eux le lendemain.

La mariée ne revient pas demeurer dans sa famille, ainsi que cela se fait dans beaucoup de tribus thai (2).

La cérémonie est complètement familiale. Aucun prêtre n'intervient.

Les veuves se remarient avec les mêmes cérémonies, mais la dot est moindre.

En arrivant chez son beau-père, la jeune fille ne fait pas de salutations. Elle va se cacher avec ses amies et mange à part. Le mari mange à part de son côté. Les beaux-parents et les invités festoient pendant deux jours.

Ce n'est qu'après ce temps que les jeunes époux peuvent se réunir.

Trois jours après, les nouveaux époux vont faire une visite aux parents de la fille et portent avec eux des présents (victuailles).

Chez les Mán Khoanh, dirigés par un prêtre thổ, la coutume a un peu changé. A moins de grossesse (1), les fiançailles durent un ou deux ans. Les fiancés ne peuvent se parler. Le fiancé envoie des présents au 1er et au 7e mois.

Si la maison de la jeune fille n'est pas trop éloignée, le jeune homme, accompagné de deux amis, ramène aussitôt la jeune fille, accompagnée de deux amies. A son arrivée dans sa nouvelle demeure, la jeune fille fait les prosternations aux ancêtres. La mariée ne retourne pas chez ses parents (2), sauf pour faire la visite du 3e jour.

Le mariage des veuves donne lieu aux mêmes cérémonies.

Les mariages avec les femmes de second rang sont de simples conventions sans cérémonie.

Rites de la mort

Le mort est laissé sur son lit jusqu'à la mise en bière. On lui met de l'argent dans la bouche, pour payer le passage au

Le malade meurt sur son lit ; on lui lave ensuite la tête et les membres, on lui met dans la bouche une bague, afin qu'il

(1) Nous faisons ici allusion à une coutume très répandue chez les Thai et qui semble inconnue aux Lolo. La jeune mariée, après quelques jours passés avec son époux, retourne chez elle et agit tout à fait en femme indépendante. Elle peut fleureter avec les jeunes gens; si elle devient enceinte, elle vient habiter avec son mari. C'est à celui-ci qu'il appartient de faire à sa femme une cour aussi assidue que possible, et surtout de procréer un enfant. En quelque sorte il doit gagner sa femme une deuxième fois.

(2) Grossesse survenue à la suite des réunions du *čóń čí*3 (1er mois), dont nous avons parlé.

nocher (on ne sait où). Les bras, de la main au coude, et la tête sont enveloppés de toile rouge. Le mort est revêtu d'un grand nombre d'habits, puis mis dans un suaire en toile blanche.

Le cercueil, fait d'un bois jaune *(kà dó)*, est carré, sans clou. On remplit les interstices entre le cadavre et le bois avec de la toile, ou à son défaut, avec du papier.

Le prêtre est appelé ; il chante, gesticule près du cadavre et choisit le jour de l'inhumation, en immolant un poulet dont il examine les pattes et les os.

On tue un bœuf, ou chez les pauvres un cochon. Une épaule fait partie du salaire du prêtre. Pendant le séjour du mort à la maison, on lui offre chaque jour trois repas, qui sont ensuite mangés par le prêtre et la famille.

Le cercueil est porté à la fosse par des gens du village ; le lieu de l'inhumation est choisi par un vieillard qui se dit compétent.

En quittant la maison, on fait passer le cercueil sur le corps des enfants prosternés ; les mêmes prosternations avec passage du cercueil au-dessus des enfants se poursuivent pendant la route.

Les assistants tirent des coups de fusil et des pétards. On se lamente. On ne porte ni drapeaux ni bannières avec devises.

La fosse est creusée sur une montagne ; elle a environ 3 coudées annamites de profondeur. Les porteurs y déposent le corps, et les parents, à genoux, jettent chacun une motte de terre sur le cercueil. La tête du cadavre est tournée vers la partie ascendante de la montagne.

On environne le tumulus de pierres et on y plante une perche supportant un vieux chapeau et un bout de filet. On place sur cette tombe un bol de riz.

puisse payer un passage. On lui ferme les yeux, on l'enveloppe habillé, dans une pièce de toile blanche, et on le place au milieu de la pièce.

Le cercueil est carré ; il est attaché et non cloué ; le mort y est calé avec de la toile.

Le prêtre fait ses prières pendant deux ou trois jours ; il enferme les âmes (1) dans le cercueil, en chantant la prière suivante :

Je vous ai préparé une belle demeure ;
Je vous invite à y entrer ;
Je vous conduirai dans un lieu de délices,
Vous y demeurerez en paix,
Sans inquiéter vos enfants par vos visites.
Le culte vous sera rendu par vos descendants;
En échange, accordez-leur votre protection.

Chacun des parents vient visiter le mort et lui offre une tasse de vin. On se lamente en criant.

Le gendre organise les funérailles. En principe il devrait porter seul le cercueil, mais il se fait aider. Les fils et les filles se prosternent et laissent passer le cercueil au-dessus d'eux plusieurs fois pendant le trajet.

On tire assez souvent des coups de fusil et des pétards.

Le choix de la tombe est facultatif ; on enterre dans la plaine.

Les porteurs y déposent le cercueil. Les fils jettent deux mottes de terre à la tête, deux aux pieds, puis les assistants comblent la fosse. On met des pierres autour du tumulus.

(1) Les âmes sensitives ou esprits vitaux (魂), qui doivent demeurer avec le cadavre.

En revenant de l'enterrement, le prêtre cherche dans la maison une place particulière pour l'âme du mort. Il inspecte pour cela les pattes et les os d'un poulet sacrifié. Après 13 jours, la famille porte un repas au tombeau.

Le deuil est porté pendant un an, quelquefois plus pour le père et la mère. Au moment de la fin du deuil, le prêtre vient; on sacrifie un coq, ou un cochon et un coq, puis le prêtre fait les cérémonies néces-aires pour réunir l'âme, jusqu'ici réléguée dans un coin de la maison, aux âmes des parents de la même génération. On fait ensuite un grand repas, les gens du village et les parents y sont invités.

Les corps ne sont jamais déplacés. On visite les tombeaux à la fête du *tsiṅ miṅ* 清明 et on y apporte un repas.

Au retour, on se lave la figure et les mains, puis on fait un grand festin. Le 3e jour après l'inhumation, on apporte des vivres sur la tombe. On en fait un paquet qu'on y laisse.

En signe de deuil, on porte les cheveux flottants sur les épaules, mais seulement pendant les funérailles.

On nettoie les tombeaux à la fête du *tsiṅ miṅ* 清明.

Les Lolo Mán Khoanh qui ont un prêtre thǒ n'appellent pas ce prêtre aux enterrements. Les cérémonies sont à peu près les mêmes, mais on ne met rien dans la bouche du mort. En avant du cercueil, le fils porte les habits ordinaires du défunt enfilés dans un bambou ; il les rapporte à la maison (1). Pas de festin au retour du cortège ; on jette autour de la maison du riz et du maïs pour les âmes. Les uns font une cabane pour le tumulus, les autres y placent une perche à laquelle ils suspendent des mets. Après trois jours, on offre du bétel et du riz aux âmes, dans la maison.

Les Lolo ne donnent qu'avec beaucoup de répugnance des renseignements sur les morts. Il résulte des observations faites et des renseignements fournis soit par le prêtre thǒ, soit par les Lolo eux-mêmes sur une tribu voisine :

1° Que le corps est d'abord enterré à proximité de la maison, et que, pendant le temps que dure la décomposition, les parents observent certains tabous, n'osent pas avoir de relations sexuelles dans la maison, et font des offrandes sur la tombe.

2° Qu'on s'assure de l'état de décomposition du cadavre par l'odeur au moyen d'un bambou placé sur la bière et émergeant à la surface. Après la décomposition des chairs, les ossements sont recueillis et enterrés dans la montagne.

3° Que certaines âmes hantent en outre la demeure. Elles reposent sans doute dans les figurines en bois dont nous avons parlé (2).

---

(1) Pour ramener à la maison, dans ces vêtements connus d'elles, les âmes qui doivent y demeurer.

(2) Au commencement de chaque repas, les Lolo invitent mentalement les esprits des ancêtres qui hantent la maison à y prendre part. Ils paraissent chercher à retenir ces âmes spirituelles au milieu d'eux, tandis que les esprits vitaux qui accompagnent les restes mortels doivent être maintenus dans la sépulture.

Fêtes religieuses

Les fêtes religieuses sont celles dont nous avons parlé à propos du culte des morts.

Fêtes de la végétation

La-quả	Lolo
Au moment où l'on sème le riz ou le maïs, on fait un sacrifice aux ancêtres. Les prémices des grains sont présentés au chien et au chat de la maison.	Aucune, d'après la déclaration des Lolo interrogés.

Construction des maisons

Un coq sacrifié aux ancêtres.	Aucun rite.

Rites magiques, sorcellerie, médecine

Nous n'avons pas pu observer de rites de magie sympathique. Ils doivent exister cependant, mais il faudrait vivre au milieu des indigènes pendant longtemps pour pouvoir assister aux cérémonies des magiciens (1).

Nous savons que le prêtre cherche des augures dans l'inspection des pattes et des os des poulets sacrifiés. Lorsque des membres de la famille sont malades, le chef cherche à deviner quel est l'esprit cause du mal. Pour cela, il prend un poids de balance et nomme les esprits ; lorsque celui qui cause le mal est nommé, le poids se met à osciller.

Alors on offre à cet esprit du papier-monnaie, de l'encens, des victimes

Les prêtres des Lolo sont en même temps sorciers. Les Mán Khoanh s'adressent aussi aux sorciers thổ qui opèrent au moyen d'un médium comme les devins annamites (2). Les Lolo du Đồng-quang disent ne pas connaître les augures tirés des poulets. Ils pratiquent la divination par les poids de balance et consultent les *sin* 笙.

Ils croient que les maladies sont causées par des esprits méchants ou par les âmes des criminels ou des hommes morts de mort violente.

Ils redoutent beaucoup les Yao Lan-tien 藍靛猺, qui pratiquent l'envoûtement. Ces Yao provoquent des rhumatismes, qu'ils peuvent d'ailleurs guérir en mordant la partie malade et en retirant par ce moyen le corps étranger qu'ils y ont introduit.

---

(1) Les tabous observés pendant la grossesse, l'ensevelissement du placenta au-dessous d'un arbre touffu, la croyance à la vertu des anneaux, bracelets, colliers qui maintiennent les âmes dans le corps, sont des rites magiques.

(2) C'est-à-dire qu'après avoir cherché, au moyen du médium, quel est l'esprit cause de la maladie, ils l'exorcisent ou l'attirent hors du corps du malade par quelque ruse.

enfermées dans un panier déposé sur le sol, et on lui adresse la prière suivante : « Nous savons que c'est vous, un tel, puissant esprit, qui avez causé la maladie ; nous vous offrons ces présents afin de vous apaiser, et nous vous prions de laisser le malade en paix et de changer ses douleurs en joie. »

Les esprits ainsi invoqués peuvent être ceux des rochers, des eaux, etc., ou bien les âmes des morts.

En outre, on consulte des médecins appartenant ou non à la tribu.

On fait usage d'amulettes et de bijoux considérés comme efficaces contre les maladies.

Les Lolo n'osent pas s'appeler par leur nom en présence d'indigènes d'autres tribus. Ils craignent qu'il n'y ait dans la foule un Lan-tien qui se servirait de ce nom pour envoûter celui qui le porte. L'envoûtement et la maladie qu'il cause s'appellent *u hai* ; c'est le nom thai *fi ñó hai*[4].

Ils n'ont guère foi aux médecins et consultent plutôt un devin.

Les Lolo portent des amulettes : grilles, écailles de pangolin, dents d'animaux, etc. Ils croient avoir l'intuition d'un objet quelconque qui les sauvera, et ils emploient cet objet comme amulette.

Culte des animaux

Le chien a apporté le grain sur la terre ; le chat, gardien fidèle du foyer, a apporté le feu ; c'est pour cela qu'on offre à ces animaux les prémices des récoltes.

Le chien a apporté le grain, mais on ne sait qui a apporté le feu. Il n'y a pas de culte des animaux.

Totémisme

Nous avons relaté ci-dessus certaines légendes concernant les animaux et des traces d'exogamie ; nous parlerons des tabous : on peut considérer ces faits comme des survivances d'une organisation totémique très ancienne, mais les preuves manquent.

Interdictions et rituelles abstinences

Les femmes sont tabou au moment de leurs époques et pendant la grossesse.

A la mort, les parents doivent s'abstenir de viande pendant la veillée mortuaire et pendant les trois jours qui suivent l'enterrement.

Mêmes interdictions pour les femmes.

On dit qu'autrefois les Lolo ne mangeaient pas de porc. Actuellement cette interdiction ne concerne que les femmes mariées, qui en outre doivent s'abstenir de chair de poule, de canard et d'oie. La tortue est également tabou. Les jeunes mariées ne peuvent couper le bambou, et tous doivent s'abstenir de manger les jeunes pousses de cette graminée.

Les La-quả nous ont dit ne pas connaître d'autre légende que celle du chien et du chat. Cette lacune pourrait être comblée sans doute, si l'on s'adressait à leur prêtre.

Les Lolo que nous avons étudiés nous ont dit ne pas connaître la légende que reproduit l'ouvrage du P. Vial (1). Celle que nous allons donner ressemble à la légende commune à presque toutes les tribus : peut-être est-elle empruntée.

« Au commencement, les Mán-zi et les M'ti (thai) étaient en guerre; les premiers finirent par brûler tous les villages des seconds, si bien que ces derniers prièrent le Ciel de les venger. Mais un frère et une sœur, Mni-hà[2] et Thó[4]-à[2], n'avaient pas pris part à ces crimes. Ils s'étaient refugiés dans un temple. Le Ciel leur conseilla d'entrer dans une grande citrouille, grosse comme une maison, où ils entassèrent des vivres. Ils voguèrent donc sur les eaux, et lorsqu'elles baissèrent, la citrouille s'arrêta sur la montagne Pià-yà (2), séjour des esprits, que les hommes n'osent plus habiter maintenant.

« Les jeunes gens quittèrent la citrouille et se mirent à parcourir les montagnes; la tortue les arrêta et leur dit: « Où allez-vous? » Ils répondirent : « Nous allons cher- « cher une femme et un mari. » La tortue reprit : « Il n'y a plus d'hommes, épousez- « vous. » Alors, ils tuèrent la tortue et flambèrent sa carapace pour en tirer des présages. Les présages dirent encore : « Mariez-vous! » Ils voulurent alors retourner dans leur village, et ils passèrent près du bambou qui leur dit : « Où allez-vous ? » Ils répondirent: « Nous allons nous épouser! » Le bambou dit alors : « Unissez-vous « ici, près de moi. » Et ils s'unirent (3).

« Un an après leur union, la femme eut un fils, l'année suivante une fille, et ainsi de suite jusqu'à trois fils et trois filles. Ces trois couples s'unirent. Le premier est la souche des Mán-zi, le deuxième celui des Mưng (4), le troisième celui des M'ti (Thai). Ces trois races principales produisirent ensuite les autres races de la région.

L'ÂME ET LA SURVIE

LA-QUẢ

Nos questions à ce sujet ont paru jeter le trouble dans l'esprit des La-quả, qui, après s'être concertés, ont dit :

LOLO

Les âmes sont appelées *sà là*, ou *sà lò*. Les Lolo qui nous ont fourni les données de cette notice assimilent ces deux termes

---

(1) *Les Lolos*, par Paul VIAL, missionnaire au Yunnan ; Chang-hai, Imprimerie de la Mission catholique, 1898.

(2) Pic très élevé et très abrupt, situé entre Bảo-lạc et Chợ-ra.

(3) Dans sa légende du déluge, le P. VIAL donne un rôle un peu différent au Keleu, nom lolo qu'il traduit par *espèce d'orchidée* (p. 9 et 31) et par *bambou* (p. 65). D'ailleurs cette légende peut avoir varié comme les mœurs et la langue, pour des raisons que nous avons données au commencement de cette étude. Les Gni-pa du P. VIAL paraissent, d'après leur langue, faire partie de ces Lolo que l'on appelle au Tonkin Pu-la (thai), Pu-p'à et Lao-pa (dans leur langue), Mưng-pa (en lolo).

(4) Dans le Bồng-quang, on dit Mưng-pa (Pu-la).

« Les hommes ont neuf âmes, *hun* 魂. Une d'elles demeure dans la maison, elle est favorable si on lui rend le culte, sinon elle devient un esprit (*min*) méchant. Suivant les mérites du défunt, les autres âmes s'incarnent soit dans des buffles, bœufs, etc..., soit dans des animaux plus élevés, chiens, chats ; ensuite elles deviennent des hommes. »

Nous avons vu, par les détails des funérailles et rites mortuaires, que le prêtre cherche à savoir dans quel endroit de la maison se trouve le *hun* après l'inhumation. A la fin du deuil, le prêtre invite l'âme à prendre place dans l'urne dont nous avons parlé.

Nous avons observé dans une maison cinq de ces urnes, quatre dans une autre. On nous a dit qu'une urne suffisait pour loger les mânes d'une génération et que les urnes les plus anciennes étaient brisées lorsqu'une urne nouvelle devenait nécessaire. Dans ce cas, les âmes que contient l'urne brisée viennent se loger dans les urnes restantes.

Les cérémonies faites sur les tombeaux laissent supposer que certaines âmes inférieures demeurent avec les restes mortels.

à 魂 et 魄. Le nombre de ces âmes n'est pas connu. Elles sont en l'air ; les unes reviennent animer le corps des hommes ; celles à qui on ne rend pas le culte se vengent et deviennent des *né* méchants.

Les âmes des hommes qui meurent endettés vont animer le corps des animaux de charge ou de labour pour payer leurs dettes sous cette forme.

Le prêtre thổ des Mán Khoanh, que ne retenait pas la crainte, nous a dit que ses clients croyaient que les âmes étaient au nombre de dix-huit, et les esprits vitaux en même nombre. Parmi ces esprits vitaux, sept sont au Ciel, sept suivent la Reine des fleurs (1), quatre gardent la sépulture. Les âmes demeurent dans la maison.

Les Lolo ne nous ont jamais avoué spontanément qu'ils représentaient leurs morts par les figurines dont nous avons parlé. Ces figurines, nous ont-ils dit, lorsque nous les avons remarquées dans leurs mains, représentent les morts dont on se rappelle le nom ; lorsque l'ancêtre représenté par une figurine est si oublié qu'on ne peut plus la nommer, on la brûle.

Nous avons parlé des procédés employés aux funérailles. Pendant la décomposition des chairs, le corps est à proximité de l'habitation, on lui offre des mets. Lorsque les chairs sont consommées, on relève les ossements que l'on enterre sur la montagne. Cette façon de procéder, commune à un grand nombre de peuples primitifs, est ignorée des autres tribus montagnardes du Tonkin, mais on la retrouve chez les Annamites (2).

---

(1) D'après les Yao, la Reine des fleurs, ou plutôt le Père et la Mère des fleurs sont chargés de surveiller, dans des sortes de limbes, les âmes des enfants qui ne sont pas soumises à la métempsychose. Toutes les tribus du Haut Tonkin, et même les Annamites, n'assignent pas la même destinée aux âmes des enfants et à celles des adultes. C'est pour cela qu'on ne fait pas d'obsèques rituelles pour les enfants. Beaucoup croient que les âmes des enfants reviennent s'incarner, et lorsque plusieurs enfants meurent à la file, ils pensent que c'est la même âme maligne venant s'incarner plusieurs fois pour fatiguer la mère. Ils cherchent donc à la reconnaître en faisant subir des mutilations au cadavre, ou en l'emportant par des chemins détournés pendant la nuit pour que l'âme ne puisse retrouver la route de la maison. Les âmes des jeunes filles vierges deviennent des fantômes et recherchent les caresses des garçons (ann. *con tinh*).

(2) Après trois ans, c'est-à-dire en général à la fin du deuil, les Annamites relèvent le cadavre (*cải xác*) et mettent les ossements dépouillés dans un petit cercueil en terre cuite.

Métamorphisme

Les La-quả disent que lorsque les Mèo sont grièvement malades, ils vont dans la forêt et deviennent des tigres. Les prêtres mèo savent empêcher cette métamorphose. Lorsqu'elle doit se produire, on en est averti, car un tigre vient près de la case et appelle le malade qui doit se transformer.

Lorsque les Mèo ont vécu pendant trois générations, leurs dents se renouvellent pour la troisième fois, mais ces dents sont énormes. Ils s'enfuient dans les bois et deviennent des tigres. Le fait s'est produit il y a quelque trente ans. Les Lolo du Đồng-quang disent que le fait ne se produit que chez les Mèo des clans 侯 熊 陶 楊 馬. Ainsi transformés, ils reviennent dans leurs maisons, chez leurs parents, pour enlever les bestiaux (1).

Les divergences que nous avons fait ressortir dans cette étude peuvent paraître peu considérables en elles-mêmes, elles le sont beaucoup par comparaison. Toutes les tribus du Haut Tonkin, quel que soit le groupe ethnique auquel elles appartiennent, ont en effet beaucoup de coutumes communes, de même qu'elles ont le même système de langue. Les différences qui existent entre Lolo et La-quả sont aussi grandes, et souvent plus, que celles qui existent entre les Lolo et un autre groupe ethnique quelconque.

Langue

Nous avons donné, dans notre *Etude sur les langues parlées par les populaiions de la Haute Rivière Claire* (2), un aperçu de la syntaxe, un vocabulaire lolo et un vocabulaire la-quả. Nous donnons ici les quatre vocabulaires que nous avons relevés, en y ajoutant, pour faciliter les comparaisons, le vocabulaire la-quả (mon) et le vocabulaire lolo (mán khoanh) compris dans l'étude précitée :

FRANÇAIS	LA-QUA	MÁN KHOANH (Bảo-lạc)	LOLO NOIRS (Đồng-văn)	LOLO BLANCS (Đồng-văn)	MUNG (Bắc-mê)
ciel	mòn (3)	mò	mò	mò	mòu
soleil	vuón	mò pui^4	mò pui^4	mò pui^4	mòu pi mó
lune	nén	lé phà^2	lè phà	lè phà	mà sòu^3
étoile	luń	mò t'i^3	mò t'i^3	mò t'i^3	mi khi

On fait à cette occasion des funérailles réduites auxquelles assiste la famille en deuil. Voir sur cette coutume, R. Hertz, *Contribution à une étude sur la représentation collective de la mort*, in *Année sociologique*, 12e année, p. 48.

(1) Les Mèo eux-mêmes croient à cette transformation et portent des amulettes pour les prévenir ; le prêtre qui accomplit les cérémonies funéraires est spécialement chargé de s'y opposer par ses prières.

(2) In *B. E. F. E.-O.*, v (1905), 306-325.

(3) Nous n'indiquons par aucun chiffre le ton plain. Pour les autres et pour le système de notation, voir *B. E. F. E.-O., loc. cit.*.

FRANÇAIS	LA-QUA	MÁN KHOANH (Bảo-lạc)	LOLO NOIR (Đồng-văn)	LOLO BLANC (Đồng-văn)	MUNG (Bắc-mê)
pluie	dàò^{4}	mò yé^{4}	i lé	i lé	murà yói^{4}
vent	póu	mi t'à	lé tsó	lé fà	t'u^{3} kà
tonnerre	mòn dòn^{3}	mò tui mui	mò ti	mò tu^{3}	bò lum mui
terre	hut	lhé	dó	dà	kà mi
montagne	bú	là muà^{4}	pui	t'u	pó^{3} tón^{4}
eau	hòn	yé^{4}	gé^{4}	gé^{4}	vui
pierre	pò	là muà^{4}	lò mò	lò mà	bó^{3} pòu^{3}
or	gòm^{3}	si	khi	khi	khi^{3}
argent	ptò^{4}	piu	piu	piu	phu
fer	du^{7}	khòè	kué	khóm	phuré^{3}
cuivre	t'un	khi	kié	ké	pui
feu	pói	mi	mi	mòi	dzòi
forêt	run	ròn	ròn nó	yan nà	sài pun
fleur	pun	mó^{4}	si ui	si vui	sé yài
fruit	dóm	si	si	si	sé si
arbre	té	mà, ngà	si mò	si mà	»
feuille	toan	pià	si pià	pià	pià^{3}
rizière de mont	lóu	dà^{4}	dó	dà	dò
rizière de plaine	né	nà^{2}	nò	nà	nò^{2}
buffle	hài	ñu	gé ñu	gé ñu	kàn pài^{4}
bœuf	nun	ñu tsi	ñu té	ñu té^{2}	kan tòu^{4}
chèvre	ròk	dié	tsi	tsi	t'òi
chat	mèò^{2}	niéu	miéu	miéu	kà biéò
chien	mà	khui^{4}	kui	kui^{3}	klàu
cochon	mu	và	vò	và	và
singe	tòk^{2}	miéu	miu	miu	miau
tigre	mum	khó^{3}	kó	là	nòu
cheval	ré	mòn	nòn	mu	à mu
corne	kàuk^{3}	fui^{4}	kó^{4}	dó^{4}	khòu^{7}
griffe	kòn	la du^{4}	kà sán	kà sán^{3}	»
éléphant	»	tsò	tsàn	tsan	yòn
mâle	té	puà	kó pu ^{4}	pó ^{3}	pó ^{3}
femelle	mà, mói ^{3}	mà	mó	mà	bài mò
oiseau	nuk	nà	nó	nà ^{2}	zié
coq	khài kuàn	pu dén	gà pu ^{4}	là ^{2} pó ^{3}	gà pó ^{3}
poule	khài mói^{3}	lhà mà	gà mó	gà mà	gà bò ^{4}
corbeau	hàk ^{2}	hà lò	kà làn	là bàn	àn hà ^{7}
bec	đòn nuk	nà mué	nó mà	nà mòn	zié mà tòn ^{7}
poisson	pèò	nà ^{2}	nò ^{2}	nà ^{2}	hòu ^{7}
serpent	nu	vi ^{4}	u vi ^{4}	vi	vòi ^{3}
grenouille	kuán	pà ^{2} hó ^{3}	pó ^{3}	kà pà	fun tu ^{7}
fourmi	đèò^{3}	kà mué	zu	pé zu	blàu
homme (homo)	kà dào	đó ^{4}	đà	dan	đon ^{7}
homme (vir)	pà ^{3}	đà puà ^{4}	đà pàà	đà pà	pó ^{3} mướ
femme	mói ^{3}	đa mni	đà mi	đà mé	bó ^{4} mướ
enfant	zió	à mi	ó	à	zió
garçon	kà zió kà pà ^{4}	đa puà ^{4} khà ^{3}	đà kó	đà kà	zió
fille	kà zió kà mói ^{3}	đà mni hà ^{2}	mi	mái	mi
père	pe ^{3}	phà ^{2}	pó	pà	pó ^{3} mướ

FRANÇAIS	LA-QUẢ	MÁN KHOANH (Bảo-lạc)	LOLO NOIR (Đồng-văn)	LOLO BLANC (Đồng-văn)	MƯNG (Bắc mê)
mère	mới 3	mà	mó	mà	bó 4
frère aîné	kuờn	vi 3	vi	vi	bioi
frère cadet	nới kà pà 4	lu	lu, luń	ñòń	i
sœur aînée	pới	dà vi	mi	ni	bioi à 2
sœur cadette	nới mới 3	lu	né	nī	mé nà 3
grand'père	té	pó 4	pỏ	pớ	hòu 7
grand'mère	yà	pé 4	té	tè	phi
corps	gui	mò 4	đó mà	đà mà	dòń 7
tête	tó 4	mà	mỏ	mà	à phó 4
cheveux	đám	mà tsi 4	mò sới	mà sòu	kò t'é 4
visage	mèò 4	là pió 4	t'u piàń	piàń	tò mò
œil	té	khi 3	khi 4	khi 3	kà pè
nez	tań 4	t'òń 3	t'òń	t'òń	kà kòu 4
oreille	rờ	mu kèò 7	mà kèń .	kàń	kà pié 4
bouche	món 7	mué	mà	mòn	mà tòń 7
dent	đòń	mué tsi 4	tsi	nién	kà tsi
barbe	mun	mué mó	mà ńań	mờ ńań	pà mi
cou	ku 4	kò	kuà	la kua	t'i mò 4
épaule	muà	kuà 4	làń kèń	kàń tàń 2	kà tu 4
bras	pań	lá	ló	là	là poń
doigt	nié	lá à	ló hó	lá há	là niéu
mari	pé si	đà ni	đà pá	sè pa 4	ò fó 3
femme	mà dièò	mi 2	đà mi	đà mi	mi mà
mamelle	hu 4	thó 4	yu 3	yu 3	yòu
sang	khà	khá	kó	kà	si
larme	hòń té	khi 3 pé 4	khi pé 4	nò pé	kà pè vui 4
sueur	rơm 4	mà tó 3	tà hà	hán	hi vui 4
lait	ói	thó yé 4	yú 3 gé 4	yu 3 gé 4	yòu vui 4
urine	di 7	» yé 4	tsò	yé	yé 3
manger	kuờn	tsi 4	zó	zà	nà t'ó
boire	nớm	àn 3 tò 2	nàń	kàń tòń	vui nòń 2
sel	ñuń	đà	đó	đà	đó 7
huile	yu 4	yu yé	si	zu	kơu yòu 3
graisse	nén	và tsi 4	và si	và si	tsu
viande	yéu 3	kha	hòu	ghà 2	hòu
habit	bòp 3	pió 4	piáń	piáń	kà pioń
pantalon	kòn	là	ló	là	là kò 4
jupe	yòń 4	»	»	yuń	»
pagne	»	tu vi	yò tò	»	»
turban	khán	mà tò	màn tsé	mòn tsi	lơu 7
coton	pu 2	ghà 4, phà 3	mé	mè	ko pó 3
chanvre	liép 3	ghà, mén ču	»	»	nè sai
coudre	thèm 3	pió 4 pó	zà	kòu	kà pioń tảò 2
tisser	tát 3	pu xó	ńó sáń	zià sáń	gà thá
village	gà 7	lòń 4	lòń t'ó	lòń t'à 3	kòń kó
maison	néń	pui 5	puà	pué	yu
porte	tu	tuń kà 2	tuń gó	tuń kà	kà tu 7
table	t'ườń	kuơ	phà	tsòń	t'òń tài
lampe	dèn 4	tò	yu tań 2	yu tań 2	dèn

FRANÇAIS	LA-QUA	MÁN KHOANH (Bảo-lạc)	LOLO NOIR (Đồng-văn)	LOLO BLANC (Đồng-văn)	MƯNG (Bắc-mê)
papier	t'i^{4}	tsi	tsi	tàn zié	kà t'é^{3}
pinceau	pi	bui^{3}	màk tu^{3}	màk tu^{2}	but^{3}
écrire	pưởk^{3}	dzi	tsi è pu	tàn zié pu	toń mi bàò
lire	çướn	tòń	tié sàn^{2}	tié sàn^{4}	tòn mi tòń i
arc	»	đà kòń	mó	mà	»
arbalète	»	đà	»	»	khà
couteau	bà	muà pò^{2}	»	»	muà^{3}
charrue	thới^{4}	»	bé	bè	thới^{3}
jour	pà vuón	mò ni^{3}	né kòń	né kuń	ui^{3}
nuit	pà nén	mò kui^{1}	kui pià	miń kó	mò kời hơ^{7}
mois	nén đà	mò lhà	mò là	mớ là	t'i lò
année	mới	mò ku^{3}	tà ku^{3}	tié ku^{3}	t'i kòu
aller	đé	iá	i	i	hi
venir	ku lin^{4}	lhà^{4}	lò	là	lò
dormir	hàò	bó^{3}	bò zò lé	ri à tàm	yai ui yới^{4}
voir	thới	ni	ni	khèn ni	thưn
entendre	t'ák^{3}	tiéń tiń	t'ó	kà	t'òu i
parler	nới^{4}	t'ò^{2} t'ớ	tàń kuời	tàń kuải	tòń thé
rire	đàò	dzi^{2}	ri	ưi	ri
pleurer	đék	nà^{3}	ńu	ńớ	ńòu^{3}
bâiller	yéu	hò tsà^{2}	zin gà mèn	zin kà mèn	hó hà
aveugle	té làk^{3}	kới du	khé đu	khé đu	kà pè du^{4}
mourir	tié	đié	sàń ku	sań t'u^{4}	fui^{7}
blanc	ńiéu	piu	piu	tsán	t'òu
noir	đớm	nà	nó	nà	si khàò
jaune	nin^{3}	đi^{4}	ri	ni	sòń puà^{4}
vert	d'un^{3}	niò	niò	è niu	sòń gòu^{4}
rouge	néń^{7}	ni	né	è ni	pời^{3}
bleu	làò	khóń	kòń^{3}	kuń^{3}	kà gòu^{4}
1	tià	tờ	tờ	tờ	sời
2	đé	ni	ni	ni	ñời
3	tớu	đòń	đuń	đòń	đuń^{7}
4	pé	vài	zé	mới	ndzi
5	mờ	nà	ńò	ńà	ńò
6	nám	ku^{3}	ku^{3}	kò^{3}	kòu^{3}
7	mờ tớu	du^{3}	khié	khi	khi^{3}
8	mờ dư	di^{3}	đi^{3}	đi^{3}	t'ài
9	mờ dìa^{4}	ku^{2}	ku	ku^{2}	ku
10	pớt^{3}	tsi	tờ đi^{4}	tơ đi	sời t'ời
15	pớt^{3} mờ	tờ tsi nà	tờ đi ńò	tơ đi ńà	t'ời ńò
20	đé pớt	ni di^{3}	ni đi	ni đi	ñời t'ời
27	đé pớt tớu	ni di^{3} du^{3}	ni đi khié	ni đi khi	ñời t'ời khi^{3}
30	tớu pớt	đòń đi^{3}	đuń đi	đòń đi	đuń t'ời
100	đờn	tờ đà	tờ đò^{4}	tờ đà	tu đó^{3}
101	đờn tià	tờ đà là mà^{4}	tờ đò^{4} n' tờ mò^{4}	tờ đà tờ mà	tu đò^{3} nà tà piò^{4}
110	đờn tià pớt	tờ đà tờ đi^{3}	tờ đò^{4} n' đi mò^{4}	tờ đà tơ đi	tu đò^{3} na t'ời
1.000	tớn^{3}	tờ kướn	tờ tsán	tờ tsin	t'ién^{4}
1.001	tớn^{3} tià	tờ kướn là mà^{4}	tờ tsán tờ mò^{4}	tờ tsin tờ mà	»
1.100	tớu^{3} tià đờn	tờ kướn tờ đà	tờ tsán tờ đò^{4}	tờ tsin tờ đà	»
10.000	tià vớn	tờ uàn	tờ van	tờ uờn^{4}	»

A la suite de l'étude citée plus haut, M. Huber a démontré la parenté des idiomes lolo dont nous donnions le vocabulaire, avec la langue tibétaine ; nous pouvons ajouter que nos idiomes lolo du phủ de Tương-yên se rattachent, par leurs radicaux, à tous les idiomes lolo déjà étudiés.

Nous disons radicaux, car le lolo enjolive sa phrase de syllabes, toujours les mêmes, dont on ne semble pas avoir encore bien déterminé la valeur. On peut se rendre facilement compte de ce fait en étudiant l'ouvrage du P. Vial. A la page 13, il rend lune par *chlabama*, soleil par *lotchema*, mais à la page 41, lune est traduit par *hla*, soleil par *tche*. En lolo du Đồng-quang, on emploie le radical *lè* (lune), *lhà*, *là* (mois) (1). Le P. Vial dit, page 13, que la syllabe *ma* détermine l'adjectif ; dans ce cas, on ne voit guère son utilité à la suite des mots signifiant soleil et lune, non plus qu'à la suite des nombres (2).

Il est d'ailleurs facile, en comparant les vocabulaires lolo, de faire ressortir la syllabe formant le radical dans les mots plurisyllabiques.

La langue des La-quả (món ou thai) a, comme nous l'avons dit, la même syntaxe que les langues thai, annamite, la-ti, lao, et nous pouvons ajouter que le cham et les langues des tribus indonésiennes de l'Annam. Beaucoup de mots de son vocabulaire lui sont communs avec le thai, d'autres avec les autres langues de la région ; ce qui est assez remarquable, c'est l'analogie qui existe entre le système de numération des La-quả et celui des Chams.

	LA-QUA	ČAM (3)
1	tià	sā
2	đé	duā
3	tớu	klău
4	pé	pak
5	mờ	limŏ
6	nám	nam
7	mờ tớu	tijuḥ
8	mờ dư	dalapan, salapan
9	mờ đià	samilan
10	pớt	pluḥ

Là paraissent s'arrêter les ressemblances entre les deux langues, à supposer même que celles que nous signalons ne soient pas purement fortuites.

Nous constaterons que, au point de vue somatique, les La-quả sont fortement brachycéphales ainsi que les Chams, tandis que les Lolo et les Indonésiens (beaucoup

(1) *Phà* = *ba* ; le mot *mò* mis avant *lhà* ou *là* (mois) signifie « ciel » : il paraît devenir dans certains cas, comme celui-ci, numéral des phénomènes atmosphériques et des noms de temps, jour, année, etc.

(2) Voir les différents vocabulaires des idiomes lolo dans LEFÈVRE-PONTALIS, *Notes sur quelques populations du Nord de l'Indochine*, in *Journ. As.*, 1892.

(3) Noms de nombre tirés du *Dictionnaire čam-français* de MM. Et. AYMONIER et Ant. CABATON. (Publications de l'Ecole française d'Extrême-Orient). Paris, E. Leroux, 1907.

de ces derniers parlent cependant des idiomes se rapprochant du cham) sont dolicocéphales.

Il nous reste à faire remarquer que les La-quả ont des pronoms personnels bien déterminés, alors qu'ils n'existent que d'une façon assez vague, sauf pour la 1re personne, dans les langues des tribus voisines.

Voici quels sont ces pronoms : « Je », *khàu* (thai : *kháu*, cham : *ku*, *kau*, annamite : *tao*) ; « tu », *mi* ; « lui, il », *kư* ; « nous », *dáu*[3] ; « vous », *tàu* ; « ils, les », *tó*.

Commandant BONIFACY

BIBLIOGRAPHIE

Indochine

Lieutenant M. DUBOIS. — *Cuốc-ngữ et mécanisme des sons de la langue annamite, Dialecte tonkinois.* — Revue Indo-chinoise, 1908, nos 89 à 96.

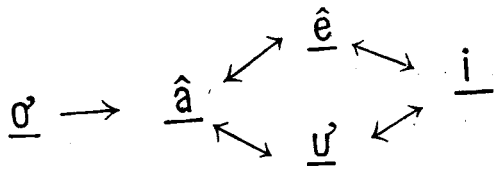
Le sujet abordé par le lieutenant D. est tout nouveau. On a, sur la langue annamite, de bons ouvrages : dictionnaires, grammaires, cours, méthodes, recueils de morceaux choisis. Mais dans toutes les branches, aussi bien en lexicologie qu'en syntaxe, et surtout en phonétique, on n'a guère fait jusqu'ici que des travaux d'approche. On a constaté des faits, on les a réunis ; on n'en a pas encore tiré les lois qui les régissent. C'est un travail qui reste à faire, une mine féconde pour les travailleurs du présent et de l'avenir. Le lieutenant Dubois est un de ces travailleurs. Il ouvre une voie nouvelle en recherchant le mécanisme des sons annamites et la relation de ces sons avec le système traditionnel du *quốc-ngữ*. Il essaye d'appliquer à l'annamite les principes de la phonétique expérimentale, principes qui ont, appliqués à d'autres langues, donné la clef de tant de phénomènes linguistiques.

L'étude du lieutenant D. est essentiellement pratique. L'auteur se défend de faire de la théorie, ce qui ne veut pas dire qu'il évite tout à fait le langage technique, ni que son étude se lise sans effort. Mais il s'applique surtout à donner des conseils d'ordre pratique : il vous dit comment il faut étudier l'annamite, quelle marche il faut suivre, comment il faut prononcer les sons, quelles sont les positions des divers organes vocaux dans l'émission de telle voyelle ou de telle consonne ; il vous fait remarquer le défaut qu'il faut éviter ; il vous signale la difficulté qui pourrait vous arrêter ; il vous donne des séries d'exercices gradués. A ce point de vue, l'ouvrage rendra aux étudiants de réels services.

Venons-en au détail. L'auteur s'est placé au point de vue de la phonétique expérimentale. Je me placerai surtout, pour critiquer ses théories, au point de vue de la phonétique comparée. Le fait linguistique est un dans la variété de ses aspects. On peut l'examiner de divers côtés, l'étudier d'après diverses méthodes ; mais les conclusions doivent toujours concorder. Si, par exemple, la phonétique comparée me fait voir que tel son se change en tel autre dans les dialectes, la phonétique expérimentale doit m'expliquer que ce changement provient, à moins de cas exceptionnels, de ce que la position des organes vocaux, dans la production de ces deux sons, est presque identique, et qu'il y a eu un léger déplacement de l'un des organes qui a suffi pour modifier le son. Les données de la phonétique comparée sont donc un excellent critère pour juger les conclusions de M. D. Nous allons voir, dès le premier chapitre, comment il peut y avoir désaccord entre les conclusions basées sur la phonétique comparée et la théorie de l'auteur.

Tant l'étude comparée des formes dialectales annamites que l'étude comparée du sino-annamite, nous montrent que *â*, intimement rattaché à *ơ*, est, d'un côté, voisin de *ê*, et, d'un autre côté, confine à *ư*, laquelle voyelle a des analogies avec *i*, cette dernière étant, à son tour, plus rapprochée de *ê* que *i* et *ê* ne le sont en français, de sorte que nous avons, d'une

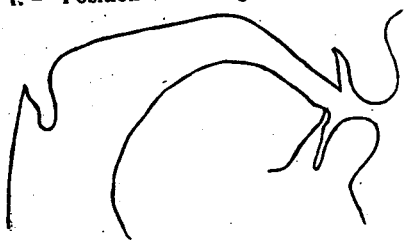
voyelle à l'autre, comme un mouvement circulaire agissant dans les deux sens, que l'on pourrait représenter graphiquement de la manière suivante :



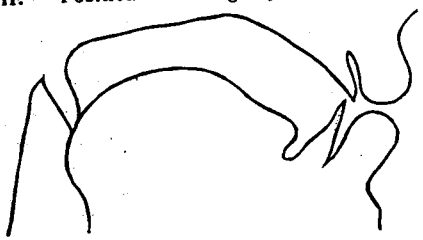
Or, cette relation intime entre *â*, *ŭ*, *i*, *ê*, nous ne l'apercevons pas, dans le tableau de classification de M. D., suivant lequel *o* est bien voisin de *â*, considéré comme sa brève, mais ces deux voyelles sont très éloignées de *ê*, et de *i*. Pourquoi ce désaccord entre les données de la phonétique comparée, absolument certaines, et ce tableau basé sur les données de la phonétique expérimentale ? C'est que l'auteur n'a considéré, en dressant ce tableau, qu'un organe secondaire, les lèvres, et qu'il a négligé un organe qui joue un rôle capital dans l'émission des sons voyelles, la langue. Je comprends un peu cette manière de faire. L'auteur me dira qu'il a voulu faire un ouvrage pratique, et qu'il s'est par conséquent attaché aux jeux de la physionomie les plus saillants, les plus visibles. Or, de tous les mouvements compliqués des organes vocaux que nécessite l'émission d'une voyelle, ce sont les mouvements des lèvres que l'on aperçoit le mieux, dont on se rend compte le plus facilement. Après le jeu des lèvres vient le mouvement des mâchoires, et l'auteur y insiste également. Je ne ferais donc pas un grand crime à l'auteur d'avoir mis de côté complètement le rôle de la langue, organe caché, dans sa méthode de classement des voyelles, s'il s'était borné simplement à omettre le rôle de cet organe. Mais c'est que, tout en reconnaissant à la langue une certaine importance, il émet des théories qui sont en désaccord complet avec les explications données par les phonétistes qui font autorité en la matière. Il dit : « Dans le cas du son *i*, la moitié postérieure de la langue est très rapprochée du palais ; dans le cas du son *u*, au contraire, elle en est éloignée au point maximum. » En regard de cette assertion, je citerai les explications que donnent les auteurs.

Scripture, dans ses *Elements of experimental phonetics*, donne à plusieurs reprises la figure de la bouche et de ses organes pendant l'émission des sons *i* et *u* : p. 332, pour *i* anglais et *i* allemand, pour *u* anglais et *u* français ; planche XXVI, à la fin de l'ouvrage, pour *i* anglais ; pl. XXIV, pour *u* anglais ; pl. XVIII, pour *u* allemand ; pl. XX, pour *i* allemand. Je donnerai ci-dessous (I) la figure qu'il donne pour *i* anglais, pl. XXVI, et (II) pour *u* anglais, pl. XXIV.

I. — Position de la langue pour *i* de *bit*.



II. — Position de la langue pour *u* de *pull*.



On voit clairement que la partie postérieure de la langue n'occupe pas, respectivement, la place que lui indique le lieut. D., mais occupe une position toute différente (1). Il serait trop

(1) L'objection que l'on pourrait faire que les figures ci-contre donnent les positions de la langue pour *i* et *u* anglais, non pour *i* et *u* annamites, n'a pas grande valeur. L'écart ne peut être grand des deux côtés.

long de donner in extenso les citations des auteurs, qui sont tous contre l'auteur. Je me contenterai de citer Passy, *Etude sur les changements phonétiques*, p. 80: « Lorsqu'on prononce la série des voyelles *u*... *i*, le timbre devient de plus en plus aigu. C'est que, lorsqu'on prononce *u*, la langue est retirée et relevée... Pour *i*, la langue est avancée... » Comparez le P. Sacleux, *Essai de phonétique*, pp. 52, 59, qui donne la doctrine de l'abbé Rousselot; comparez surtout le P. Schmidt, *Les sons du langage et leur représentation*, dans l' « *Anthropos* », 1907, pp. 539, 545, 547. D'ailleurs chacun peut se rendre compte, en prononçant successivement *i* puis *u*, du mouvement de recul de la langue et du relèvement nécessaire de la partie postérieure de cet organe.

Encore une fois, je tiens compte à l'auteur de l'intention qu'il a eue de dresser, pour ainsi dire, un tableau de classification empirique et de laisser de côté la division classique et répondant à la réalité, de voyelles normales, antérieures non labiales, *a, ă, e, ê, i*; voyelles anormales, antérieures labiales, *a, ă, ơ, â, ư*; voyelles normales, postérieures labiales, *a, ă, o, ô, u*, division qui explique parfaitement les faits tirés de la phonétique comparée. Encore est-il qu'il n'aurait pas dû, dans les explications détaillées qu'il donne à propos de chaque voyelle, laisser de côté, bien plus, dénaturer complètement, le rôle capital de la langue dans l'émission des voyelles.

Dans les chapitres II et III, l'auteur étudie ce qu'il appelle les « sons voyelles dérivés » et les « sons voyelles composés ». « Les sons voyelles dérivés sont les cinq sons voyelles dans lesquels on reconnaît nettement deux valeurs voyelles différentes, mais que leur très grande dissemblance avec les sons composés nous a amenés à classer sous la rubrique spéciale de sons voyelles dérivés. » — « Nous comprendrons sous la dénomination générale de sons voyelles composés ceux dans lesquels on peut reconnaître soit deux, soit trois sons voyelles élémentaires. »

Cette définition n'est pas claire et ne permet pas de distinguer nettement en quoi les deux ordres de faits diffèrent l'un de l'autre. A s'en tenir à la manière dont l'auteur s'exprime, on croirait que la différence consiste en ce que, dans les premiers, les deux valeurs voyelles (ou sons voyelles, car je pense que ces deux expressions ont la même signification) sont nettement distinguées, tandis que cette distinction est moins nette dans les seconds. Mais à voir les explications données par après, on voit que l'idée de l'auteur est tout autre. Les sons voyelles dérivés sont les diphtongues où l'élément final est accentué, les diphtongues ascendantes; les sons voyelles composés sont les diphtongues et les triphtongues où l'élément initial est, ou est considéré par l'auteur, comme étant dominant et accentué, diphtongues descendantes. La définition de l'auteur n'est donc pas claire.

La manière dont il divise les groupes voyellaires me paraît également peu nette. On a quelque peine à se rendre compte clairement des motifs qui ont déterminé son classement.

Les sons voyelles dérivés comprennent cinq groupes: *uy, uê, oa* (*ua*), *oe* (*ue*), *uơ*: mais *oa* et *uơ* se dédoublant en éléments longs et éléments brefs, nous avons en plus *oă* (*uă*) et *uâ*, essentiellement incomplets, qui exigent toujours une modification finale, consonne ou voyelle. Les cinq groupes longs nous amènent, par l'adjonction d'une modification voyelle finale, les groupes suivants: *uya, uêu, oai, oao, uơi*, qui ne sont sans doute donnés que comme exemples d'une série, car on peut ranger dans le même cas les groupes *uyu, oeo* (*ueo*), et, avec les éléments brefs, *oay, uau, uây, uâu*.

Les sons voyelles composés ont ceci de particulier que c'est le premier élément du groupe qui est accentué. Ils se divisent en deux catégories, ceux qui sont composés de deux éléments, et ceux qui en ont trois. Avec deux éléments nous avons, longs: *ia, iu, ai, ao, au* (celui-ci mis à part à cause de quelques particularités), *eo, oi, ơi* (ajoutez *ơu*) *ưi, ưa, ưu, ôi, ui, ua*; — brefs: *êu, âu, ay, ây*. Ici aussi nous retrouvons quelques groupes que nous avons déjà vus plus haut parmi les sons voyelles dérivés: *uya, uyu, oai, oao, uau, oeo, uêu, oay, uơi, uây*, (ajoutez *uâu*). Ces groupres participent en effet à la fois de la nature des deux catégories de faits établis par l'auteur.

Avec trois éléments, nous avons : *iêu* (*yêu*), *ươi*, *ươu*, *uôi*. Dans ces groupes, c'est toujours la première voyelle qui est considérée comme accentuée ; mais les deux premiers éléments de chaque groupe, soit *iê*, *ươ*, *uô*, peuvent être considérés comme formant un seul élément, essentiellement incomplet.

L'auteur ne donnant nulle part de tableau complet des groupes voyellaires, il est quelque peu difficile d'en dresser un d'après ses données. Mais je ne pense pas avoir dénaturé sa pensée.

Comme on le voit, l'auteur se conforme, dans les grandes lignes, à la division classique des diphtongues en diphtongues ascendantes et diphtongues descendantes. Les groupes *iê*, *ươ*, *uô*, *uyê*, semblent l'avoir gêné. C'est pour les classer qu'il a fait remarquer, que, dans les groupes *iêu*, *ươi*, *ươu*, *uôi*, les deux premiers éléments peuvent être considérés comme n'en formant qu'un, essentiellement incomplet de sa nature ; et cela nous amène les formes telles que *niêu*, *tiên*, *tuyên*, *tươi*, *tươn*, *nuôi*, *luôn*, où, à l'exception de *tuyên*, c'est toujours la première voyelle du groupe qui est accentuée.

Deux autres groupes paraissent aussi avoir gêné l'auteur : *oay* et *uây*. Il nous dit que les sons voyelles dérivés *oa*, *uơ*, ont deux sons correspondants brefs, *oă* et *uâ*, et il nous donne en exemple, les mots *oăm*, *uân*. Plus loin, dans le chapitre des sons voyelles composés, nous trouvons classés *oay* et *uây*. Si l'élément final de ces deux derniers groupes est une consonne, comme l'auteur est porté à le croire, on ne voit pas pourquoi ces groupes n'ont pas été rangés dans le chapitre des sons voyelles dérivés, et pourquoi les mots tels que *xoay*, *khuây*, ne sont pas associés à *oăm*, *uân*. Si, au contraire, l'élément final est une voyelle, c'est dans le paragraphe des sons voyelles composés de trois éléments qu'il aurait fallu ranger les groupes *oay*, *uây*, ainsi d'ailleurs que *uêu*, et les groupes de sons composés longs, *oai*, *oao*, *oeo*, etc.. Mais c'est qu'alors le grand principe que pose l'auteur comme une des clefs de la phonétique annamite, et sur lequel est basée sa classification, à savoir que dans tout son voyelle composé c'est l'élément initial qui domine, ce principe, dis-je, aurait été ébranlé. En regard des quatre groupes *iêu*, *ươi*, *ươu*, *uôi*, où l'auteur croit voir le premier élément accentué, nous aurions vu se dresser la longue série *uya*, *uyu*, *oai*, *uai*, *oao*, *uau*, *oeo*, *ueo*, *uêu*, *oay*, *uơi*, *uây*, *uâu*, où c'est l'élément médian qui est nettement accentué. Voilà pourquoi ces groupes sont rangés parmi les sons voyelles composés formés de deux éléments seulement, mais sons voyelles *composés-dérivés*, s'il m'est permis d'employer une expression que l'auteur a écartée comme trop encombrante sans doute, mais qui doit bien rendre sa pensée.

Un principe qui amène de pareilles anomalies de classement me paraît déjà bien chancelant. Mais qu'en penser, si l'on ajoute qu'il ne s'applique pas non plus, sinon peut-être exceptionnellement, ce dont je doute fort, aux quatre groupes *iêu*, *ươi*, *ươu*, *uôi*, et que ses sons, ne sont eux aussi, que des sons voyelles *composés-dérivés*?

Au fond, l'auteur a soupçonné l'influence des semi-voyelles dans la formation des diphtongues et des triphtongues annamites, mais il n'est pas parvenu à dégager la loi harmonieuse qui préside à cette formation. Je me permettrai, en me plaçant toujours au point de vue de la phonétique comparée, d'orienter ses recherches expérimentales dans une voie un peu différente. Je serais étonné s'il n'arrivait pas aux mêmes conclusions que moi.

Prenons les sons voyellaires élémentaires : *a*, *ă*, *e*, *ê*, *i*, *ơ*, *â*, *ư*, *o*, *ô*, *u*. Ces sons, ou certains de ces sons, admettent ce que l'auteur appelle une modification finale qui peut être *y* (*i*), ou *u*, *o*, ou *a*, et nous avons, de ce chef : *ai*, *ăy*, *ơi*, *ây*, *ưi*, *oi*, *ôi*, *ui* ; — *ao*, *ău*, *eo*, *êu*, *iu*, *ơu*, *âu*, *ưu* ; — *ia*, *ưa*, *ua* [dans quelques dialectes *ea*, *ôa*, même *êe*]. Toutes ces diphtongues, sans exception, sont descendantes, c'est à-dire que l'élément initial a une valeur dominante, bien que l'élément final puisse varier d'intensité, toujours dans certaines limites, suivant les dialectes.

L'auteur fait très bien ressortir, à diverses reprises, que ces trois finales représentent trois positions des lèvres : étirement transversal avec *i*, arrondissement avec *o*, *u*, position moyenne avec *a*. Il fait remarquer aussi que la valeur de ces finales ne correspond pas exactement à la valeur des voyelles proprement dites qui y correspondent, et que le premier élément du groupe,

voyelle dominante, influe sur la valeur du second élément. Il applique ce dernier principe aux cas de *ai* et *oi*, *ui* et *ơi*, *ưi*. S'il en avait étendu l'emploi, je crois qu'au lieu de voir une différence essentielle entre *au* et *ao*, *ay* et *ai*, *ây* et *ơi*, *êu* et *eo*, il aurait vu que l'élément final de ces groupes est partout respectivement le même, la phonétique comparée le montre clairement, mais que sa valeur est modifiée plus ou moins suivant que l'élément initial est long ou bref, sonore ou sourd. Quant à l'opinion qu'émet l'auteur à plusieurs reprises, que la finale *y* (et j'en dirai autant de *i*) doit être considérée comme relevant de la consonne douce *gi*, je ne m'inscrirai pas en faux contre elle. La phonétique comparée permet en effet de supposer que cette finale est produite par un adoucissement d'une palatale finale, *ch*, *nh*, qui, elle-même, est voisine d'une gutturale, *k*, *ng*, et d'une dentale *t*, *n*. De même, la finale *u*, *o*, peut être considérée comme étroitement unie à une consonne labiale finale, *m* ou *p*, voisine également d'une dentale *n*, *t*. Je signale en passant à l'auteur cette question. Nous avons en annamite *m* final et *p* final (que l'auteur dit être un *b*, ce que je n'accepte que sous bénéfice d'inventaire); n'aurions nous pas, soit dans *cao*, soit plutôt dans *cau*, un *v* final adouci? La question ne manque pas d'intérêt; en phonétique comparée elle aurait, si elle était résolue, des conséquences d'une importance singulière et expliquerait beaucoup de faits linguistiques.

Prenons maintenant les diphtongues descendantes. Elles sont toutes produites par l'adjonction d'une semi-voyelle devant les voyelles élémentaires ou devant les diphtongues descendantes. Avec la semi-voyelle gutturale nous avons *yê* (*iê*). Dans *yên*, *hiên*, c'est le second élément de la diphtongue qui est nettement accentué. Dans les cas où la semi-voyelle est appuyée sur une consonne initiale, par exemple dans *biên*, la valeur de la semi-voyelle est plus prononcée, bien que ce soit toujours *ê* qui soit la voyelle prédominante. Pour le dialecte du Haut-Annam, il n'y a pas de doute possible sur ce point. Le fait que *yê*, *iê*, devient *i* dans certains dialectes ne va pas contre la théorie. J'admettrais que dans certains cas où *yê* est initial, la semi-voyelle puisse avoir des relations étymologiques avec les consonnes *gi*, *nh*, *d*, mais pas en dehors de là.

Avec la semi-voyelle labiale nous avons un emploi bien plus étendu Avec les voyelles simples, nous avons: *oa*, *ua* (de *qua*), *oă*, *uă*, *oe*, *ue*, *uê*, *uy*, *ui* (de *qui*), *uơ*, *ươ*, *uâ*, *ưr*, *uo*, *uô*, où c'est toujours l'élément final qui domine. Avec les diphtongues descendantes, nous avons: *oai*, *uai*, *oăy*, *uăy*, *uơi*, *ươi*, *uây*, *uôi*, — *oao*, *uao*, *uău*, *oeo*, *ueo*, *uêu*, *uyu*, *ươu*, *uâu*, — *uya*. D'autre part, la semi-voyelle gutturale avec les diphtongues descendantes nous donne *yêu*, et le groupe *yê* avec la semi-voyelle labiale nous donne *uyê*, *uiê*. Dans ce dernier groupe c'est le dernier élément qui est accentué; dans toutes les autres triphtongues, c'est l'élément médian.

Cela nous donne l'ensemble de tous les sons voyellaires de la langue annamite groupés suivant leur ordre de formation (1). L'auteur fait une classe à part des groupes *iêu*, *ươi*, *ươu*, *uôi*, et par conséquent de *iê*, *yê*, *ươ*, *uô*, *uyê*. Etymologiquement ces groupes se fondent harmonieusement avec les autres groupes. Au point de vue de la prononciation, point de vue où se place le lieutenant D., pour ce qui regarde le dialecte du Haut-Annam, dans *ươ*, *ươi*, *ươu*, c'est clairement le second élément qui domine. Il en est de même pour les groupes *uơ*, *uôi*, mais, dans ce cas, la semi-voyelle a une valeur plus forte que dans le groupe *oao* par exemple. Pourquoi cela? Une remarque du lieut. D. m'en fournit la raison: c'est que les divers éléments d'un mot influent l'un sur l'autre. Un mot est un organisme vivant, une machine admirablement ajustée. Si l'un des éléments est modifié, les autres le sont aussi, c'est-à-dire, au fond, la position que prennent les organes vocaux pour produire un des

(1) De tous les sons notés jusqu'ici, car l'étude des formes dialectales pourra nous en faire découvrir d'autres. C'est ainsi que je remarquais, il n'y a pas longtemps, que le mot *gắc*, « *muricia cochinchinensis* » d'après Loureiro, est prononcé par certaines personnes *guắc* (*gwắc*), avec semi-voyelle labiale très atténuée.

éléments influe sur la position que prennent ces organes pour produire les autres éléments ; tout changement dans la première position amène nécessairement une modification dans la seconde position. Or, la nature de la voyelle *a* rend la semi-voyelle qui la précède plus ouverte, plus sonore, tandis que la nature de *ô* assourdit et rend plus forte la semi-voyelle qui la précède ; mais la lettre *u* n'en représente pas moins, des exemples innombrables le prouvent, la semi-voyelle labiale, et non une voyelle accentuée. Si l'auteur avait examiné davantage les effets de la loi de répercussion des éléments d'un mot les uns sur les autres, loi qu'il fait ressortir si bien en divers passages, il n'aurait pas confondu *u* de *qui* avec *u* de *khuy*, *u* de *qua*, *quan*, *que*, etc., avec *o* de *khoa*, *khoan*, *khoe*, etc., *u* de *quan* avec *o* de *toan*.

C'est que, si dans presque toutes les diphtongues ascendantes et dans presque toutes les triphtongues, nous avons la semi-voyelle labiale comme élément initial, cette semi-voyelle est, par suite de l'influence combinée du son voyellaire qui la suit et de la consonne qui la précède, tantôt sonore, tantôt sourde normale, tantôt sourde atténuée, tantôt sourde tonifiée, c'est-à-dire qu'elle a quatre valeurs phonétiques différentes. L'auteur fait allusion à ce fait, mais il n'y insiste pas assez à mon avis. C'est un point capital pour la bonne prononciation de l'annamite. La semi-voyelle gutturale n'échappe pas à cette loi de la répercussion des éléments d'un mot l'un sur l'autre : c'est pour cela que *y* de *yêu* diffère très peu de *i* de *hiêu*, mais diffère davantage de *i* de *biêu*, surtout de *i* de *tiêu*.

On voit, par la critique étendue que j'ai faite des deux chapitres concernant les diphtongues et les triphtongues, sur quels points je ne partage pas l'avis de l'auteur.

Pour me résumer, au lieu de dire, comme l'auteur : « Dans tout son voyelle composé, le son voyelle élémentaire initial a toujours une prépondérance nettement marquée sur l'autre ou les deux autres éléments composants », je dirai, réunissant sous une même loi les sons voyelles dérivés et les sons voyelles composés : « En annamite, toute diphtongue est descendante, c'est-à-dire que l'élément initial domine, excepté les diphtongues où cet élément initial est la semi-voyelle gutturale *y*, *i*, ou la semi-voyelle labiale *u*, *o*. Toute triphtongue renfermant comme élément initial la semi-voyelle gutturale ou la semi-voyelle labiale, il s'en suit que c'est l'élément médian qui est accentué, à l'exception de *uyê*, où c'est le dernier, à cause de la rencontre des deux semi-voyelles comme éléments initiaux. » Je ne puis apporter ici, on le comprendra, toutes les explications qui légitimeraient cette règle et corrigeraient au besoin ce qu'elle a d'absolu.

Mais je dois faire une autre remarque. L'auteur parle de l'attaque très dure et très nette des voyelles et étend cette remarque aux sons voyelles composés. J'excluerai, encore ici, les sons voyellaires commençant par une des semi-voyelles.

Je me suis étendu longuement sur les points où je ne partage pas l'avis de l'auteur. Je ne voudrais pas que cette manière de faire fît croire que tout me paraît à critiquer dans ces chapitres. Il n'en est pas ainsi. Les remarques justes, les aperçus ingénieux, les détails pratiques, les conseils judicieux y abondent. J'en ai fait ressortir quelques-uns. Les relever tous serait trop long. Je signalerai seulement ce que l'auteur dit de la parenté des sons *uô* et *uơ*. La comparaison des formes dialectales de l'annamite et du sino-annamite avec l'annamite confirme ce sentiment. L'auteur donne, le schema squelétique du mot annamite. La phonétique comparée semble bien montrer, en effet, que la colonne vertébrale du mot annamite est le son voyellaire, toujours subsistant, tantôt accompagné ou suivi d'éléments différents, tantôt seul. Mais que de déformations, que de modifications subit elle-même cette pièce maîtresse de l'ossature du mot !

Dans le chapitre quatrième, l'auteur traite des modifications consonnes initiales. J'ai fait déjà remarquer à plusieurs reprises combien étaient justes les conseils d'ordre pratique qu'il donne dans le cours de son étude. Le chapitre IV débute par une recommandation dont les termes n'ont pas toute la précision voulue : « Nous croyons pouvoir dire, dit l'auteur que le débutant trouvera avantage à s'exercer à placer d'abord les lèvres, la mâchoire, en vue du son à produire [s'entend du son voyellaire], n'émettant le son consonne initial qu'après

cette préparation dont nous venons de démontrer l'importance. » Ailleurs il revient sur ce principe. Il donne comme exemple le mot *có*. Etant donné ce mot, il est facile d'appliquer le principe. On peut placer les lèvres dans la position voulue pour émettre le son de la voyelle *o*, les maintenir figées dans cette position, et produire alors le déclanchement guttural brusque de la base de la langue appliquée préalablement contre le fond du palais, déclanchement qui produit le son de la gutturale *c* (= *k*). Ce principe peut être encore appliqué pour toutes les consonnes qui ont leur point de formation à l'intérieur de la cavité buccale, palatales, dentales, linguales, etc. Mais comment l'appliquer pour les labiales, dont le point de formation est aux lèvres mêmes. Prenons le mot *ba*. Je place les lèvres dans la position voulue pour le son *a*. Les lèvres sont donc entrouvertes normalement Si je veux prononcer la consonne *b*, je suis obligé de réunir les lèvres pour produire le déclanchement caractéristique de cette consonne. Je ne puis donc maintenir les lèvres figées dans la première position, et mon exercice préparatoire a été inutile. Cet exercice est aussi inutile, peut être même dangereux, dans les cas où le mot est terminé par une explosive, quelle que soit la consonne initiale. L'auteur aurait dû tempérer l'application de son principe.

Une autre assertion me surprend. L'auteur appelle soufflés certains des sons que l'on appelle ordinairement aspirés. C'est une question de terminologie sans importance, et, de fait, l'appellation de l'auteur est plus juste. Mais le mécanisme décrit pour l'émission de *kh* me surprend. L'émission du souffle précède, d'après l'auteur, le déclanchement, c'est-à-dire la rupture de l'obturation produite au fond de la bouche, et ce déclanchement est immédiatement suivi de l'émission du son voyelle. Si l'auteur supprimait le déclanchement, je comprendrais le mécanisme. Au lieu d'avoir une gutturale forte aspirée, nous aurions une fricative, dans le genre du *ch* dur allemand. La découverte de cette consonne en annamite aurait de singulières répercussions en phonétique comparée, car cette fricative expliquerait très bien le passage de la gutturale forte à la simple aspiration, fait que l'on rencontre si souvent dans les familles de mots annamites et sino-annamites. Si l'auteur voulait simplement dire qu'avant le déclanchement il y a, dans le larynx, un commencement d'émission du souffle, je comprendrais encore sa description Mais je préfère m'en tenir à l'explication ordinaire des aspirées, que l'auteur donne à propos de *th*: d'abord obturation, dans ce cas produite au fond de la bouche, puis déclanchement, laissant échapper en même temps un souffle des poumons, souffle qui saisit, enveloppe, informe le son voyellaire dès sa naissance. A mon avis, et après épreuves faites, le mécanisme de *kh*, de *th* de *ph*, est le même, avec, bien entendu, différence du point où a lieu le déclanchement. Le cas de *g*, réellement aspiré dans certains endroits, me paraît le même : j'ai sous les yeux une première rédaction de l'ouvrage, dont l'auteur avait bien voulu me faire hommage. La rédaction, en ce qui concerne *kh*, diffère complètement. L'auteur a pu avoir de bonnes raisons pour modifier son premier sentiment, mais j'avoue que je préfère sa première explication.

J'ai dit plus haut ce que je pensais du rapprochement de *g* avec *gi*. Les explications relatives à *gi*, *d*, *r*, *tr*, *ch*, concernent le dialecte tonkinois. En résumé le chapitre IV est un des mieux traités de l'ouvrage.

L'auteur critique ceux qui prétendent prendre pour base l'accent du terroir pour introduire des modifications dans la notation de l'annamite. Hélas ! l'accent du terroir, chacun en est plus ou moins l'esclave, chacun est porté à croire que la langue annamite se restreint aux formes qu'il entend prononcer autour de lui. Si l'auteur avait étudié l'annamite ailleurs qu'au Tonkin, il aurait pu se rendre compte que la forme *thuở*, et non *thuả*, est employée ailleurs que dans les livres ; il aurait vu que les formes *quơ*, *quơi*, *quơn*, *huơ*, *huơn*, *nguơn*, *huơt*, *quơt*, ne sont pas seulement dans le dictionnaire du P. Génibrel, mais sont on ne peut plus vivantes ; il aurait vu que les articulations initiales *gi*, *d*, *r*, sont essentiellement distinctes, non seulement au point de vue étymologique, mais aussi dans la pratique, suivant les régions ; il aurait pu se rendre compte que les formes en *ơng* existent, *trơng*, *bơng*, *chơng*, et les formes en *ơc*, *bơc*, *mơc*, *nơc*, et les formes en *êng* et en *êc*, *chêng*, *bêng*, *mêng*,

chèc, lêc, et le mot *ic,* et les formes en *eng,* et en *ec, beng, reng, leng, meng, xeng, keng,* etc., *lec, vec, rec, kec, mec,* etc. ; il aurait connu le mot *khuyêc* ; il ne dirait pas que les groupes *uông,* et même *uôi,* ne contiennent nullement le son de la voyelle *ô* : il ne jugerait pas inutiles les deux orthographes *cuôc* et *quôc,* [et *quàc*]. Ne ressemblons pas, pour employer un proverbe annamite, « à la grenouille au fond de son puits », qui ne voit qu'un coin du ciel. L'horreur des formes dialectales, des formes patoises, est, à mon avis, le grand obstacle qui s'est opposé jusqu'ici à la connaissance scientifique de la langue annamite ; je ne parle pas d'une connaissance fragmentaire, mais d'une connaissance intégrale, et cela, tant au point de vue de la phonétique expérimentale qu'au point de vue de la phonétique comparée, et surtout au point de vue de la syntaxe. Pour ce qui regarde en particulier la phonétique expérimentale, l'annamitisant qui s'en occupe devra toujours dire, en tête de son travail : mes observations portent sur tel individu, de tel village, de telle province. Il y a, dans l'émission des sons de la langue annamite, des caractères généraux, mais il y a surtout des caractères particuliers. Pour certains sons même, pour les tons également, on peut se demander s'il existe des caractères généraux. Les Annamites reconnaissent, en entendant parler un étranger, de quelle région, de quelle province il est originaire, et, dans une même circonscription, de quel village il est. Si l'on ne procède pas avec cette rigoureuse méthode scientifique, si l'on généralise inconsidérément à toute la langue, voire simplement à tout un dialecte, ce qui n'est que local ou individuel, les résultats obtenus, dignes d'éloges, ne seront pas justes.

A propos du passage de *l* en *n* dans les formes populaires du Tonkin, l'auteur fait une application fort judicieuse des données de la phonétique comparée pour expliquer les faits de la phonétique expérimentale. Qu'il continue dans cette voie. Il aura, dans les changements des formes populaires, des indices sûrs qui l'aideront dans ses recherches. Il a rapproché, *ch* et *tr ;* mais pourquoi avoir séparé *gi* de ces deux consonnes ? Les dialectes populaires, et les explications mêmes données par l'auteur, n'indiquent-ils pas que *gi* est la douce de *ch,* au moins en principe ? Chaque changement de consonne dans les dialectes a une cause physiologique. Comment expliquer le passage *t* : *r,* que l'on rencontre si souvent, si l'on ne place pas comme intermédiaire un *th* et un *d,* mais un *d* double, l'un, décrit par l'auteur, voisin de *r,* l'autre, que ne décrit pas l'auteur, esclave de son dialecte, voisin de *th.* Ces quelques exemples, que je pourrais multiplier, feront voir la connection qui existe entre la phonétique expérimentale et la phonétique comparée ; ils feront cesser, s'il a existé, l'étonnement qu'aurait pu causer ce que je disais au début, à savoir que je me placerais, pour juger une étude de phonétique expérimentale, au point de vue de la phonétique comparée.

Le chapitre V traite de l'accentuation. Il place, je crois, la question sous son vrai jour ; mais ce qui y est dit, s'appliquant au dialecte tonkinois, ne s'applique pas au dialecte du Haut-Annam. Je doute, en particulier, que les dénominations que l'auteur donne aux divers modes d'accentuation soient définitives.

Le chapitre VI énumère les modifications consonnes finales. J'ai déjà signalé quelques points, très peu nombreux, où je ne partage pas l'avis de l'auteur. Il fait remarquer, justement, que l'élément final du mot, en annamite, « étouffe net », suivant sa pittoresque expression, le son voyelle,. Il avait déjà signalé un autre aspect du fait, à propos de la dureté de l'attaque initiale des voyelles, et il avait conclu à l'isolement rigoureux de chaque son, de chaque mot, en annamite. En note, il est vrai, il admet des exceptions. Je le prierais de tourner son attention vers ces exceptions. Elles sont plus nombreuses qu'on ne pense. C'est ainsi que l'on dit dans, beaucoup de villages de ma région, *một sọ, thịt seo, hit sơi,* pour *một họ, thịt heo, hit hơi,* etc. ; ce qui prouve que le *t* final du premier mot est associé à l'aspiration initiale du second, pour former un *th* qui passe ordinairement, dans ces mêmes endroits, à *s* ; le *t* final est cependant maintenu avec une netteté plus ou moins grande. Un autre cas est plus curieux. Je suis à même d'entendre très souvent l'expression *một tháng, ước chừng...,* « chaque mois, environ... ». Or les gens de certaines localités de la région où je réside prononcent d'une façon que je transcrirais par *một tháng nước chừng,* c'est-à-dire que la

voyelle du mot *thăng* est nasalisée d'une manière plus légère que d'ordinaire, mais que cette nasalisation dégage en même temps une nasale pure, très légère, *n*, qui vient se coller devant le son voyellaire du mot suivant. Accent du terroir, dira-t-on! Ces particularités dialectales sont parfois la clef qui permet d'expliquer un grand nombre de faits plus généraux et fort importants.

Je suis étonné que l'auteur, en décrivant les formes en *ong*, *oc*, n'ait pas mentionné que la voyelle du mot se dédouble en *ao*.

C'est tout ce que je voulais dire de l'ouvrage du lieutenant D. Les points où nous différons d'avis sont surtout des questions théoriques. Au point de vue pratique, je l'ai dit et je le répète, l'ouvrage du lieutenant D. rendra de grands services pour apprendre à bien parler annamite.

L. Cadière

Raymond Deloustal. — *Méthode d'annamite. Phrases et dialogues progressifs sur des sujets familiers.* — Hanoi-Haiphong, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1908 ; in-8°, 240 pp.

Le titre dit un peu plus qu'il n'y a dans l'ouvrage. C'est le sous-titre qui répond le mieux au contenu. Chaque leçon est suivie d'un vocabulaire spécial, et un vocabulaire récapitulatif est placé à la fin de l'ouvrage ; mais aucune note, aucune explication ne résoud les difficultés parfois très grandes que l'on rencontre à chaque page. Cette absence totale d'annotation rend manifeste que l'intention de l'auteur n'a pas été de rédiger un manuel que le commençant puisse étudier seul : je doute même que l'aide d'un répétiteur annamite puisse suppléer au défaut des notes explicatives. Un débutant ne pourrait suivre avec fruit cette *Méthode* que sous la direction d'un maître expérimenté. Mais lorsqu'on se sera familiarisé avec les premiers éléments de la langue annamite, lorsqu'on aura quelques notions de syntaxe, lorsqu'on saura dissocier les éléments d'une proposition, d'une phrase française pour les accoupler suivant le génie de la langue annamite, lorsqu'on sera à même de percevoir dans la simplicité de la construction annamite la richesse d'idées qui y est contenue, alors on appréciera pleinement les avantages de cette *Méthode* : graduation progressive des difficultés, saveur du langage populaire, pittoresque des expressions, usage élégant des dictons et des proverbes. L'emploi de cet ouvrage conduira l'étudiant à une connaissance plus qu'ordinaire de l'annamite.

L. Cadière

Alfred Bouchet. — *Cours élémentaire d'annamite.* — Hanoi-Haiphong, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1908 ; in-8°, VIII-423-VI pp.

Le *Cours de langue annamite* de M. Chéon, malgré sa valeur, peut-être même à cause de sa valeur, rebute parfois les débutants ; aussi le *Cours élémentaire d'annamite* de M. Bouchet a-t-il chance d'être accueilli favorablement par les Français qui veulent bien apprendre l'annamite, mais qui ont horreur des gros livres. L'auteur a condensé dans un volume de dimensions modestes, tout ce qui est nécessaire à un débutant : « éléments de grammaire, textes en langue indigène, thèmes, exercices de conversation, lexique annamite-français ». On est dispensé par là d'acheter toute une bibliothèque, de se procurer des ouvrages dont on ignore bien souvent et l'auteur, et l'éditeur, et le prix, et l'autorité. La disposition est des plus heureusement conçue, l'impression est claire. Les règles se détachent bien au milieu des exemples ; parfois même elles sont imprimées en capitales. Les exemples, fort nombreux, sont toujours accompagnés d'une traduction mot à mot et juxtalinéaire. Les leçons sont

suivies d'un vocabulaire de tous les mots, ou des mots nouveaux que l'on a vus dans la leçon. Les exercices sont accompagnés de notes qui résolvent les difficultés et guident le débutant. C'est là tout autant de détails plus importants que l'on ne pense pour assurer le succès d'un ouvrage, très importants surtout pour faire prendre goût à l'étude de l'annamite. Je ne crois pas qu'aucun de ceux qui auront fait du *Cours* de M. B. leur premier manuel, refermant le livre à tout jamais et le jetant sur le haut d'une armoire, se dise : L'annamite est trop difficile : j'y renonce !

L'auteur n'a pas étudié la langue annamite en elle-même ; il s'est placé surtout au point de vue d'un Français qui veut apprendre l'annamite. C'est un point de vue tout naturel ; mais il en résulte un certain manque d'unité logique. Beaucoup de questions sont écourtées, surtout en syntaxe. Il fallait s'y attendre dans un *Cours « élémentaire »*. Je crois toutefois que l'essentiel s'y trouve. Je signalerai à l'auteur quelques imperfections de détail, pour une seconde édition. P. 2, « la valeur de *a* tend quelquefois à s'abréger » ; ce n'est pas une tendance, mais un fait réel. — P. 4, « comme finale et précédée d'une voyelle, *i* allonge la syllabe » ; « comme finale, et précédée d'une voyelle, *y* donne à celle-ci la valeur d'une brève » ; ce sont des manières de parler absolument défectueuses : la graphie *i* et la graphie *y* n'ont pas la propriété d'allonger ou d'abréger la voyelle précédente, mais, suivant que la voyelle précédente est longue ou brève, nous écrivons *i* ou *y*. — P. 8, 9, l'auteur dit qu'en annamite « les deux voyelles qui composent les diphtongues se prononcent l'une après l'autre bien que restant cependant intimement liées l'une à l'autre », et il range parmi ces diphtongues ainsi définies les groupes *io, iô, iư*, de *gio, giô, giư*, qui ne sont des diphtongues que pour l'œil ; même remarque, p. 10, pour les groupes *iao, iai, iau*, etc. etc. — P. 12, 13, la fameuse théorie de *g* non aspiré et *gh* aspiré, *ng* non aspiré et *ngh* aspiré, a la vie dure. On voit encore ici un exemple probant de l'influence que peut avoir l'emploi d'une transcription défectueuse, ou illogique si l'on veut. — P. 58, ce n'est pas à partir des centaines, mais à partir des dizaines que *rưỡi* est employé pour exprimer la demie, les exemples donnés par l'auteur le prouvent. — P. 65, pour que *chẳng có, không có*, rende le pronom-adjectif « aucun », il faut toujours y ajouter un pronom-adjectif ou un substantif ; même remarque, p. 66, *có* rendant « certain, un ». — P. 87, dire que dans *nó là anh tôi, là* exprime une qualité, n'est pas exact ; *là* est un verbe explicatif. — P. 105, dans *nó vào trong nhà, trong* n'est pas adverbe, mais préposition. — P. 162, les expressions *ở trong nam kỳ, ở ngoài bắc kỳ*, se rattachent à la loi générale de l'emploi des particules de direction, que l'auteur indique d'ailleurs, p. 164. — P. 164, 165, l'auteur aurait pu rappeler la règle qu'il énonce p. 101 sur la disposition des membres d'une phrase suivant l'ordre chronologique. — A signaler l'excellente règle qu'il donne, p. 152, sur la manière d'interroger en annamite.

L. CADIÈRE

Al. PILON. — *Petit lexique annamite-français.* — Hong-kong. Imprimerie de Nazareth, 1908 ; pet. in-8°, 400 pp.

Nous ne possédons guère, pour l'étude du dialecte tonkinois, que le *Dictionarium anamitico-latinum* de Mgr Theurel. C'est une adaptation au dialecte du Tonkin du dictionnaire annamite-latin de Mgr Taberd. Cet ouvrage a une réelle valeur en ce qu'il indique un grand nombre de formes, de mots, d'expressions, de sens, propres au dialecte tonkinois. La sûreté de ses indications en ce qui concerne le sens des mots est hors de conteste. Mais il a quelques défauts en ce qui concerne la méthode, l'arrangement.

Le *Petit lexique* du Père P. dépend étroitement du dictionnaire de Mgr Theurel. C'est dire qu'il en a les qualités, et aussi les défauts.

Pour ce qui regarde l'exactitude du sens, je n'ai pu relever, malgré un examen attentif, que quelques rares points où la profonde connaissance que l'auteur a de la langue annamite a été quelque peu en défaut. Au mot *con*, Mgr Theurel donne, comme troisième sens : « quoddam numerale ». Le P. P. dit : « Numéral d'objets ». Ce n'est pas tout à fait exact. Les exemples donnés par Mgr Theurel sont, il est vrai, presque tous des exemples où *con* est numéral d'objets. Mais ce n'est là que l'exception. *Con* est, à proprement parler, le numéral des êtres animés. — Au mot *cúi*, Mgr Theurel donne, comme premier sens : « incurvare se » ; le P. P. donne : « courber la tête ». C'est le sens particulier de l'expression *cúi đầu ;* mais les exemples comme *cúi lưng*, « courber le dos », *cúi xuống*, « se courber », etc., prouvent que *cúi* a un sens plus général de « incliner, se courber ». — Au mot *đá*, on donne *mưa đá*, « grêle », d'accord avec presque tous les dictionnaires. Le vrai sens est « il grêle » [« il pleut des pierres »]. Le dictionnaire Bonet seul traduit exactement *trời mưa đá*, « il tombe de la grêle. ». — Au mot *cật*, le sens de « écorce, surface extérieure du bambou » [le mot « surface » n'est pas juste, c'est la « partie » extérieure], ce sens est placé après l'expression *sau cật* et n'en est séparé que par une virgule, ce qui tendrait à faire croire que ce sens dépend de l'expression *sau cật*. — Au mot *chạy*, on indique le sens de « chercher ». Les expressions telles que *chạy thuốc, chạy chữa* conservent réellement au mot *chạy* le sens de « courir », ce qu'il faudrait indiquer dans la traduction, comme l'a fait Mgr Theurel dans « advolare in auxilium, auxilia quærere ; ad medicum quærere ».

Mais cessons cette recherche de vétilles. L'auteur, avec la connaissance qu'il a des expressions populaires, me dirait que « je fais frire des tessons de porcelaine pour en retirer de la graisse », *rang mẻ sành ra mỡ*.

Avec le progrès actuel des études annamites, un dictionnaire, quelle que soit son importance, ne se conçoit pas sans qu'on y indique quels mots sont à proprement parler annamites, et quels mots sont sino-annamites. Mgr Taberd avait déjà essayé de résoudre la difficulté : un grand nombre de mots sino-annamites, d'un usage courant dans la conversation, sont rangés dans le corps de son dictionnaire, sans qu'ils soient pourvus, malheureusement d'un signe qui puisse les faire reconnaître ; un appendice contient d'autres mots sino-annamites d'un usage moins ordinaire. Le P. Génibrel a renoncé, à juste titre, à cette disposition, et il a incorporé tous les mots de l'appendice du dictionnaire Taberd dans le corps de son dictionnaire, en ayant soin d'indiquer par la lettre *n* les mots purement annamites. Il y aurait encore bien des rectifications à faire : on range sous certains caractères chinois des sens purement annamites, parce que ces sens annamites se rendent par ces caractères chinois, ou vice-versa. Bonet a apporté plus de méthode à cette répartition exacte du matériel linguistique annamite et sino-annamite. Dans son dictionnaire, des signes diacritiques non seulement indiquent les caractères purement chinois, mais encore séparent les sens sino-annamites et les sens annamites, lorsqu'un même caractère rend deux mots. Cette manière de procéder est une conséquence du fait que les dictionnaires Taberd, Génibrel et Bonet font usage des caractères chinois et des caractères démotiques qu'ils placent à côté de chaque mot sino-annamite ou annamite. Mais ils n'ont pas poussé le principe de la différenciation des homophones aussi loin qu'ils auraient dû le faire logiquement. Par exemple, lorsqu'un même caractère rend à la fois un mot sino-annamite et un mot annamite, ils auraient dû toujours différencier les deux mots et les traiter dans deux paragraphes distincts. Au fond, ils ne différencient les homophones qu'autant que l'emploi de caractères différents les y oblige.

Mgr Theurel ne crut pas devoir faire usage des caractères, à cause des dépenses que cela aurait entraînées, et à cause du peu d'utilité qu'on en aurait retiré, dit-on dans la préface. Il s'ensuit que tous les mots homophones ayant un même phonème, tant annamites que sino-annamites, de l'appendice du dictionnaire Taberd ont été rejetés en grande partie ; quelques-uns ont été maintenus dans un appendice « de aliquot vocibus minus urbanis, vel in dictionario omissis, necnon de quibusdam locutionibus sinicis vel parum usitatis ». Comme on le voit, cet appendice est tout différent de celui que Mgr Taberd plaçait à la fin de son dictionnaire, « sistens voces

sinenses ». En réalité, c'est un second dictionnaire juxtaposé au premier. Pour les mots sino-annamites qui sont dans le corps du dictionnaire, aucun signe ne les distingue des mots annamites. Sous ce point de vue, le dictionnaire Theurel est de beaucoup inférieur aux dictionnaires Taberd, Génibrel, Bonet. Quand on consulte ce dictionnaire au mot *chỉ*, par exemple, on a tout d'abord l'impression que la langue annamite n'a qu'un seul mot, alors qu'elle a un seul phonème (« una vox », comme dit la préface du dictionnaire Theurel), mais un grand nombre de mots distincts. La division des sens un suffit pas à effacer cette première impression. L'ouvrage, en plus, a peu d'utilité, par cela même, pour ceux qui veulent comparer la langue annamite avec la langue sino-annamite.

Le P. P. a adopté la même méthode que Mgr Theurel. Sa division des sens est, à fort peu de chose près, la même. On pourrait relever un assez grand nombre d'imperfections sous ce point de vue. C'est ainsi qu'au mot *bá*, trois sens sont indiqués : « cent » ; « frère aîné du père »; « tyran ». Or, l'expression *bá hộ*, « centenier » [chef de « cent familles »], est rangée sous le troisième sens, bien qu'elle dépende évidemment du premier. — Au mot *bạc*, trois sens : « ingrat », « argent », « blanc ». Un ordre logique demanderait que l'on fît dépendre le second sens du troisième : l'argent est le métal « blanc », de même que l'or est le métal « jaune », *vàng*. Mais je n'ose pas insister. Je sais ce que la lexicographie annamite a encore d'imparfait sous ce rapport, et les nombreux et patients travaux de détail qu'il faudra entreprendre avant d'arriver à un classement rationnel et à une différenciation exacte des sens.

Une particularité curieuse du dictionnaire Theurel, c'est l'emploi d'un signe diacritique spécial, †, pour « indiquer un sens extraordinaire », dit le P. P. qui a adopté cette notation ; dans le dictionnaire Theurel, on lisait: « indicat locutiones quæ ad nos 1°, 2°, 3°,... in numeratione variorum sensuum uniuscujusque vocis non referuntur ». Ce principe, tel qu'il est énoncé, est arbitraire. Il ressemble assez à l'en-tête que nous avons vu pour l'appendice du dictionnaire Theurel. Il permet de rassembler, dans une sorte d'appendice de détail que l'on ajoute à chaque article du dictionnaire, des sens qui, en réalité, constituent la plupart du temps des mots nouveaux, distincts des mots que l'on a énumérés dans le corps de l'article. A supposer que l'on ne mette dans cet appendice que les sens « extraordinaires », comme dit le P. P., à quel signe reconnaîtra-t-on qu'un sens est extraordinaire ? En pratique, ce sont les mêmes sens que le lexique Pilon et que le dictionnaire Theurel notent de ce signe, avec quelques différences de plus ou de moins. Je comprendrais que l'on notât de ce signe les sons *a dong* lorsqu'ils sont pris pour rendre le nom du premier homme, « Adam », ou des expressions de la terminologie chrétienne comme *lễ cả*, « dimanche » [« jour de fête » en Cochinchine] ; *dâng Minh Thánh*, « élévation du Saint Sacrement » ; *lâm bô*, « les limbes » ; etc., expressions qui font entrer des idées toutes nouvelles dans les vieux mots annamites. Mais je ne comprends pas pourquoi on fait précéder de ce signe des expressions telles que *bánh xe*, « roue de voiture » ; *bao nhiêu*, « combien » ; *bệ rạc*, « abandonné » ; *bùi nhùi*, « amadou » ; *bồ câu*, « pigeon » ; *nói chạ*, « parler à tort et à travers » ; *cheo leo*, « dangereux » ; *luân hồi*, « métempsychose » ; *cá lầm*, « sardine », etc., où les mots ont parfois un sens qui se rattache aux sens énumérés précédemment (dans *luân hồi* par exemple), et parfois un sens particulier, tout aussi ordinaire que les sens énumérés dans le corps de l'article.

Le P. P. indique les mots chinois par un signe spécial. Le dictionnaire Theurel ne le faisait pas. Mais nous remarquons ici beaucoup de variations dans la méthode. Ainsi le mot *can*, « foie », n'est pas indiqué comme sino-annamite, bien que ce soit la forme sino-annamite de *gan*, « foie », forme annamite. — Au mot *chí*, trois sens sont indiqués ; après le premier sens l'auteur place le signe diacritique *ch* (chinois) ; il semble donc que cette indication s'applique aussi aux autres sens, qui sont aussi sino-annamites ; mais au mot *chỉ*, nous avons sept sens, dont un seul annamite, et aucun ne porte le signe *ch* ; au mot *hữu*, trois sens, tous trois sino-annamites, et c'est le dernier seul qui porte le signe *ch* ; etc., etc.

Nous remarquons le même manque de précision dans les indications de « verbe », « substantif », « adjectif », etc., que l'auteur a jointes à certains sens. Je crois que l'auteur aurait

mieux fait de supprimer tous ces signes diacritiques : ils sont inutiles, je dirais même dangereux, quand ils ne sont pas mis avec méthode et précision.

En critiquant le *Petit lexique*, je me suis mis à un point de vue spécial : j'ai considéré théoriquement les perfectionnements que d'autres auteurs avaient introduits dans leurs travaux lexicographiques, et les qualités qui manquent encore aux dictionnaires même les meilleurs. Si je me place maintenant au point de vue pratique de l'utilité que peut avoir pour un débutant l'emploi du lexique du P. P., je dois reconnaître que cette utilité sera grande. Comme je l'ai dit, la sûreté du sens est hors de tout doute possible. Le format commode de l'édition, la clarté de l'impression, la modicité du prix, rendant ce volume pratique pour tous, en assureront le succès. Celui qui veut comparer les dialectes trouvera même dans ce livre des indications — d'ailleurs fournies presque toutes par le dictionnaire Theurel et par le dictionnaire Génibrel — sur les changements de formes. J'ai relevé la forme intéressante *vô*, pour *bua*, dans *việc bua quan*, « corvée » ; les passages de *d* à *gi* et à *r* ; les passages de *nh* à *d* ; de *nh* à *r*, qui supposent une forme en *d* (*nhện*, *nhêng* : *rện*, « araignée ») ; la forme *lỡi*, pour *lễ* « présent », qui fait sortir l'*y* final inclus dans *lễ* ; etc.

L. Cadière

Chine

Jeremiah Curtin. — *The Mongols, a history*. With a foreword by Theodore Roosevelt. — Boston, Little, Brown and Co, 1908, in-8°, XXVI-426 pp.

C'est surtout comme traducteur que M. J. C. s'est fait connaître au public : romans de Sienkiewicz, contes russes, magyars, irlandais, mythes de tribus américaines, etc. C'est bien encore comme tel que nous le retrouvons aujourd'hui avec son nouvel ouvrage, « The Mongols, a history ». Cet ouvrage est en effet loin de présenter l'originalité et la nouveauté que M. Roosevelt lui attribue dans sa préface : c'est tout simplement une traduction de la vieille « Histoire des Mongols » de d'Ohsson.

La traduction est assez exacte. Ce n'est pourtant pas un strict mot-à-mot. M. C. abrège assez fréquemment son auteur, mais pas très heureusement : il supprime trop souvent les conclusions et les considérations générales de d'Ohsson, en sorte qu'on a grand'peine à suivre le développement de la puissance mongole, déjà assez compliqué, au milieu de cette collection de faits décousus et sans liens. Ailleurs M. C. ajoute, surtout au début, quelques légendes mongoles, traduites presque toutes du Sanang Setsen de Schmitt.

Le traducteur ayant adopté une nouvelle division des chapitres, voici un tableau de concordance. Je laisse de côté les trois premiers chapitres où le traducteur a ajouté de nombreuses légendes.

Curtin	d'Ohsson
Chap. iv. (fin) p. 74-78.	T. Ier, livre I, chap. iii, 101-111.
Chap. v.	Ibid., chap. iv, 112-154 ; chap. v, 155-174.
Chap. vi.	Ibid., chap. vi, vii, jusqu'à p. 239.
Chap. vii	Ibid., chap. vii, 240-317.
Chap. viii (1).	Ibid., chap. vii, fin, viii, ix.

(1) Le traducteur a ajouté, p. 138-141, quelques légendes mongoles ; de plus le récit de l'expédition mongole en Russie (p. 134-5) semble être une traduction de l'histoire de Russie de Karamzin.

Chap. IX.	T. III, livre IV, chap. I, 1-66.
Chap. X.	Ibid., chap. II, III.
Chap. XI.	Ibid., chap. IV, 134-156.
Chap. XII (1).	Ibid., chap. IV, 157-201.
Chap. XIII.	Ibid., chap. V, 215-262 ; VI, 286-328.
Chap. XIV.	Ibid., chap. VI, 328-352 ; VII, 353-412.
Chap. XV.	T. II, livre II, chap. I, 16-56 ; II, 57 60.
Chap. XVI.	Ibid., chap. II, 75-88 ; IV, 187-195, 231-234 ; V, 245-272 ; VII, 314-357. — Livre III, chap. I, 358-350.
Chap. XVII.	Livre III, chap. I, 351-377 ; II, 378-438.
Chap. XVIII.	Ibid., chap. III, 459-475 ; IV, 487-504 (2) ; V, 505-524.
Chap. XIX.	Ibid., chap. VI, 525-556 ; VII, 557-602.

On voit que M. C. a transporté en bloc toute une partie de d'Ohsson de la fin au milieu de l'ouvrage : c'est l'histoire des Mongols en Perse jusqu'à la mort d'Houlagou. Ce changement ne me semble pas très heureux. L'histoire des vassaux occidentaux de l'empire mongol est ainsi en avance de près d'un demi-siècle sur l'histoire de leurs suzerains et on apprend par exemple (p. 267, à propos de l'expédition de Houlagou en Syrie), la mort de Mangou, alors que nous en sommes encore, dans l'histoire des grands Khans, à l'élection d'Ogotai.

Il est regrettable que M. C. ne se soit pas tenu plus strictement au texte de d'Ohsson et ait parfois jugé à propos d'y ajouter quelques remarques personnelles. Ecrire (p. 84) : « Chong tu the great northern capital » (d Ohsson dit simplement Tchong-tou), alors que le nom même signifie « capitale du centre », n'est qu'une idée malheureuse. Il est plus grave de traduire « transférer sa résidence à Pien-king (aujourd'hui Caï-fong-fou), sur la rive méridionale du Fleuve jaune, dans le Ho-nan ; c'était la cour méridionale, Nan-king, des empereurs de cette dynastie » (d'Ohsson, I, p. 143), par : « set out for Pien king, the present Kai fong fu, better known as Nan king, on the southern bank of the Hoang Ho » (p. 86) ; cette modification laisse supposer une confusion entre le Nan-king des Kin (K'ai-fong fou) et le Nan-king actuel (Ngan-ning fou), car il est peu probable qu'un moderne ait jamais l'idée de donner à K'ai-fong fou le nom de Nan-king. — De même « the ancient city of Meru, or Merv, renowned in Persian story, and still more in sanscrit poems » (p. 122 ; d'Ohsson ne dit rien de tout cela), serait-il à expliquer par une confusion avec le mont Meru ? — Appeler une des filles de Mohammed-chah (p. 119) « the widow of Osman, she who had insisted on the execution of her husband, and was the daughter of the Gurkhan », c'est introduire un soupçon fâcheux, et que d'Ohsson n'autorise nullement, sur la légitimité de cette princesse. — Enfin écrire : « In the archives of Ghazni the Shah came on letters from the Kalif Nassir at Bagdad to the Gur Khans, in which he gave warning against the Kwaresmian Shahs, and incited to attack them, advising a junction with the Kara Kitans for that purpose » (p. 96) (3), trahit une ignorance et une incompréhension surprenantes de l'histoire que M. C. a l'intention d'écrire. Le Gour-khan était en effet le roi de ces Kara-khitan à qui M. C. lui fait proposer de s'allier ! Il a confondu ici le Gour-khan avec le sultan de Ghour, près d'Hérat, capitale d'une dynastie alors très

(1) Le début de ce chapitre (p. 196-207), qui est un résumé de l'histoire des Alides depuis la mort de Mahomet jusqu'aux Fatimites, a été ajouté par le traducteur.

(2) Ce passage a été fortement abrégé et disposé dans un ordre un peu différent de l'original.

(3) D'Ohsson, t. I, p. 185 : « On trouva, dans les archives de cette ancienne capitale, des lettres du khalife Nassir aux sultans gourides, où il s'attachait à les alarmer sur l'ambition des Khorazmschahs », etc. Il suffisait de traduire exactement.

amoindrie, mais qui avait dominé pendant cinquante ans sur l'Afghanistan et le Nord de l'Inde jusqu'au Bengale. Il est inutile d'en relever davantage. Ajoutons que M. C. a laissé de côté dans sa traduction un grand nombre de faits importants, qu'il a probablement jugés sans intérêt : par exemple, l'organisation politique de l'empire mongol, l'ouverture des communications entre l'Europe et l'Extrême-Orient, et, avec elles, les missions religieuses et les voyages de commerçants, etc.

Dernière omission : M. C. a complètement oublié de dire que son ouvrage était la traduction de l'*Histoire des Mongols* de d'Ohsson.

H. MASPERO

Japon

ŌKUMA Shigenobu 大隈重信. — *Kaikoku gojūnen shi* 開國五十年史. « Histoire des cinquante années d'ouverture du pays ». — Tōkyō, Waseda daigaku shuppambu 早稻田大學出版部, 1907-1908. 2 vol. in-8, illustrés : I, 6-9-2-1053 pp. ; II, 17-2-1078 pp.

Ces deux gros volumes sont une manière de monument à la gloire du nouveau Japon. En quelque soixante études portant chacune sur un point particulier, ils retracent l'effort persévérant qui, en un demi-siècle, a transformé le moyen-âgeux empire de Kōmei Tennō en une grande puissance moderne. Le comte Ōkuma, de qui ils se recommandent, n'en est pas le seul auteur ; mais c'est sous son inspiration et sa haute direction que cette publication a été entreprise. Il fallait évidemment une personnalité aussi marquante que la sienne pour réunir les collaborations variées autant que distinguées, qui y ont concouru. Ce sont en effet des ministres anciens ou en fonctions, des personnages marquants, des spécialistes, qui nous racontent, et parfois défendent, leur œuvre ou leurs travaux et les événements auxquels ils furent mêlés. Après une étude d'ensemble sur ce qui fait le sujet de l'ouvrage, le comte Ōkuma décrit les événements qui amenèrent la démission du dernier shōgun ; le duc Itō Hirobumi 伊藤博文 fait l'historique de la constitution, le comte Soejima Taneomi 副島種臣 celui de la diplomatie, et le comte Matsukata Masayoshi 松方正義 celui des finances. Le maréchal duc Yamagata Aritomo 山縣有朋 nous parle des transformations de l'armée et l'amiral comte Yamamoto Gombei 山本權兵衞 de celles de la marine. A l'histoire des partis politiques écrite par M. Ukida Wamin 浮田和民 ont contribué aussi les comtes Ōkuma et Itagaki Taisuke 板垣退助. La partie la plus développée est celle de l'éducation qui couvre 233 pages avec sept études distinctes, où l'on remarque, outre la signature du comte Ōkuma, celles du marquis Saionji Kimimochi 西園寺公望, du vicomte Tanaka Fujimaro 田中不二麻呂, du baron Katō Hiroyuki 加藤弘之. Signalons aussi des études sur la législation, la police, les prisons, les postes, les chemins de fer, la marine marchande, les différentes branches des sciences, les religions, la philosophie, les arts, la littérature, le théâtre, la presse, les diverses industries, les sociétés financières, les institutions de bienfaisance, etc., toutes écrites par des spécialistes réputés. M. Takakusu Junjirō 高楠順次郎 traite du bouddhisme, M. Tsubouchi Yūzō 坪內雄藏 du théâtre et le baron Shibuzawa Eiichi 澁澤榮一 des banques ; ce qui concerne l'île de Formose est dû au baron Gotō Shimpei 後藤新平, et M. Abe Isoo 安部磯雄 a rédigé une courte histoire du socialisme.

Sauf dans la première étude qui sert d'introduction générale, et dans la dernière qui sert de conclusion, toutes deux signées du comte Ōkuma, il ne faut donc pas chercher dans cet ouvrage l'expression, mais plutôt les éléments, d'une vue générale complète et méthodique des progrès et des transformations du Japon. Quelques-uns des auteurs n'ont pu se retenir de défendre et de justifier ce qu'ils n'avaient en somme qu'à exposer, et il se glisse ainsi dans cette *histoire*,

des parties de polémique. Les proportions n'y sont pas toujours ce qu'elles sembleraient devoir être. C'est ainsi que la question des banques occupe 95 pages, tandis que les chemins de fer sont traités en 29 : encore le vicomte Inoue Katsu 井上勝 y parle-t-il quelque peu des bateaux à vapeur ; 37 pages seulement sont consacrées à l'armée, juste autant qu'à la médecine ; et la Société de la Croix-Rouge en a demandé autant que la marine de guerre, bien mal partagée avec à peine 17 pages. Enfin, malgré l'intérêt qu'elle offre en elle-même, on est quelque peu surpris de trouver dans cet ouvrage la traduction d'une étude du Dr Bälz sur les caractères anthropologiques des Japonais.

En dépit de ces quelques imperfections, ces monographies autorisées d'une époque où les changements furent si considérables et si rapides, restent évidemment des plus intéressantes et des plus utiles à consulter. L'ouvrage n'a malheureusement pas d'index ; une table des matières très développée et un index chronologique des principaux événements ou faits cités depuis 1844 jusqu'en 1905, sans remédier complètement à ce défaut, faciliteront cependant les recherches. Ajoutons enfin qu'on annonce l'apparition prochaine d'une traduction anglaise et d'une traduction chinoise de cet ouvrage.

N. Peri

Hagino Yoriyuki 萩野由之 —. — *Kokushi daijiten* 國史大辭典. « Grand dictionnaire d'histoire nationale ». — Tōkyō, Kōbunkwan 弘文館, 2 vol. in-4°, illustrés : I, 4-2380-4-6 pp. ; II (Supplément), 8 plans, illustrations hors texte, 39 feuillets doubles, 3-8-220 pp.

« Nous sommes à l'âge des dictionnaires », disent parfois les Japonais en plaisantant le nombre considérable de publications de cette nature qui ont vu le jour depuis quelques années. Le fait est que, sous ce rapport, le Japon commence à être assez bien pourvu. Sans parler des dictionnaires généraux et des encyclopédies plus ou moins développées, il est sans doute peu de branches de l'activité ou des connaissances humaines qui ne possèdent leur dictionnaire spécial, et quelques-unes en ont plusieurs. C'est le cas de l'histoire en particulier, qui avait déjà le *Nihon rekishi jiten* 日本歷史辭典 de la Société d'études historiques et géographiques, *Rekishi oyobi chiri kōshūkwai* 歷史及地理講習會, et le *Dai Nihon jimmei jisho* 大日本人名辭書 de Taguchi Ukichi 田口卯吉.

Pourtant celui-ci ne fait pas double emploi. Il marque un réel progrès sur le premier de ces ouvrages, surtout par la manière plus large dont il comprend l'histoire. Moins développé, il est vrai, que le *Dai Nihon jimmei jisho* quant au nombre des personnages mentionnés et aux détails biographiques, il l'emporte sur les autres ouvrages similaires par la quantité de renseignements variés qu'il contient sur les mœurs, les institutions, les arts, les lieux célèbres, etc. D'abondantes illustrations (deux mille environ dans le texte), allant des portraits aux plans de batailles (1), en passant par des reproductions de cérémonies anciennes et de détails de costume, en rendent la lecture plus agréable et à la fois plus profitable.

L'ordre adopté est celui du *gojūon* 五十音, à cela près que les signes キ, エ, ヲ, ン, sont traités en équivalents de イ, エ, オ, ム, et rangés respectivement sous ceux-ci. La dernière assimilation est historiquement légitime et se fait couramment. On n'en saurait dire

(1) Noter la reproduction, sans indication de source, du plan des opérations des flottes européennes devant Shimonoseki (1864) d'après Roussin, *Une campagne sur les côtes du Japon* ; reproduction intéressante d'ailleurs par la comparaison qu'elle permet avec des plans japonais de ces mêmes opérations.

autant des autres. Sans doute la prononciation moderne n'établit guère de différence appréciable entre ces signes ; ils n'en restent pas moins absolument distincts à tous les autres points de vue. Le très léger avantage qui peut en résulter pour la facilité des recherches ne légitime pas à notre avis cette confusion de signes, du même ordre que celle de *i* et *y*, par exemple, dans un dictionnaire français

On peut faire encore à cet ouvrage le reproche d'être trop incomplet en ce qui concerne les étrangers ayant joué un rôle au Japon. Peut-être Mendez Pinto, William Adams, Kæmpfer, etc., méritaient-ils une mention ; à coup sûr Wani 王仁, Esai 惠齊, Ekwō 惠光, etc. en méritaient une. Plus graves et inexcusables même sont des omissions comme celles des Minamoto 源 Yoriyoshi 賴義, Yukiie 行家 et surtout Yoshitomo 義朝, de Fujiwara Yoritsune 藤原賴經, etc., et dans les lieux historiques ou intéressant l'histoire, celles de Sakai 堺, de Hirado 平戶, du Hiyei-zan 比叡山, des Chishima 千島, d'Uraga 浦賀, etc. Par contre les relations du Japon avec les pays étrangers ont amené l'auteur à donner des notices sur différentes nations européennes ; elles auraient dû se borner à ces relations mêmes. Il est impossible, et en tout cas sans intérêt, de résumer en cinq ou six lignes l'histoire d'une nation. Ces notices l'essaient, mais sans succès ; c'est ainsi que la partie historique de celle qui est consacrée à la France ne commence qu'au XIIIe siècle, et un tiers en est occupé par l'histoire des possessions anglaises en France.

Au dictionnaire proprement dit est joint un index en caractères dans lequel les mots sont rangés d'après le nombre de traits de leur premier caractère. Cet index assez court ne contient que les noms ou termes dont la lecture est irrégulière et présente quelque difficulté. Il aurait peu coûté de le compléter. On a rejeté dans un volume de supplément un certain nombre de choses fort utiles sans doute, mais qui auraient trop augmenté les dimensions du dictionnaire et l'auraient rendu moins maniable. Nous y trouvons d'abord 8 grands plans, plans anciens et modernes des capitales Heijō 平城 (Nara) et Heian 平安 (Kyōto), plans du palais impérial à différentes époques, du palais des empereurs retirés (Sendō 仙洞), et du palais shōgunal de Edo ; puis toute une série de reproductions en couleurs de vêtements, de meubles, d'ustensiles divers, de monnaies, etc., enfin quelques reproductions d'objets d'art. La seconde partie de ce supplément est formée par des index des ères japonaises, chinoises et coréennes, et surtout par une table de concordance année par année de ces ères avec le comput européen.

En dépit des quelques critiques que nous avons formulées plus haut, ce nouveau dictionnaire est, dans l'ensemble, un bon ouvrage, contenant des renseignements nombreux et variés non seulement sur les faits et les personnages historiques, mais sur tous les sujets qui touchent à l'histoire, et nous semble apte à rendre de grands services à quiconque s'intéresse aux choses du Japon et désire en suivre l'évolution.

N. P.

Gaston MIGEON. — *Au Japon. Promenade aux sanctuaires de l'art.* — Paris, Hachette, 1908 ; in-16, ill., 296 pp.

C'est un pèlerinage artistique que M. Migeon a fait au Japon. Ses recherches antérieures dans les collections d'Europe et ses fonctions de conservateur du Musée du Louvre, dont son zèle éclairé a tant contribué à enrichir la partie japonaise, l'avaient admirablement préparé à ce voyage d'études. Jamais voyageur plus averti ne rapporta d'un séjour de quelques mois au Japon une plus riche moisson d'impressions et de renseignements. Il faut féliciter M. M. de la manière dont il a conduit son enquête et dont il a su utiliser le temps assez limité dont il disposait. De même qu'il a brûlé Yokohama et Kōbe pour aller droit aux vieilles capitales, de même il a négligé délibérément les formes d'art secondaires et les bibelots, où s'attarde d'ordinaire la curiosité des touristes, pour s'attacher aux œuvres splendides de la peinture et de la statuaire anciennes, dont les amateurs européens commencent à peine à soupçonner

l'incomparable beauté. C'est à peine s'il a pris à l'examen de ces œuvres le temps nécessaire pour contempler le cadre naturel où elles se sont produites, les *san-kei*, le lac Biwa, les monts du Yoshino, et pour se faire l'état d'âme d'un esthète japonais en suivant des représentations de *Nō* et en assistant, victime résignée et souriante, au cérémonial compliqué d'une réunion de thé. Mais de ce qu'il devait voir, rien ne lui a échappé. Il a fouillé les collections privées des grands amateurs japonais, les trésors des vieux temples et les réserves des musées. Il a vu les invisibles peintures du Tō-ji, qu'on a tirées pour lui de leurs coffres vénérables. Il a parcouru le Yamato. Il a fait l'ascension du Kōya-san. Je crois même comprendre qu'il a pu jeter un coup d'œil sur les trésors, si difficilement accessibles, du Shōsō-in. Il a vu, et il a été convaincu. Et voici sans doute ce qui sera le précieux et durable résultat de ce voyage : c'est de confirmer et de populariser l'idée — que nous avions été déjà quelques-uns à répandre — de l'énorme supériorité des arts anciens du Japon sur ceux, plus modernes et combien moins puissants et moins émouvants ! dont les spécimens composent à peu près exclusivement nos collections européennes. Sans doute, le goût si sûr d'amateurs comme Charles Gillot et MM. Kœchlin et Vever avait déjà pressenti un art japonais infiniment plus fort et plus grand que celui que les Goncourt avaient introduit et célébré chez nous. Mais ce n'était qu'un premier pas, et il fallait, il faudra toujours se rendre au Japon pour avoir une idée juste et proportionnée des différentes phases de cet art, dont l'histoire est déjà plus que millénaire. Remercions donc M. M. d'avoir montré, avec l'autorité que lui valent ses fonctions et ses travaux antérieurs, que l'art du Japon ne tient pas tout entier dans ses *netsuke*, dans ses *Satsuma*, dans ses gardes de sabre et dans les estampes de son école populaire : œuvres exquises sans doute et, dans leur espèce, hors de pair, mais qui paraissent bien menues et bien peu significatives à celui dont les yeux sont encore éblouis de la vision des formidables chefs-d'œuvre que renferment les vieux temples du Yamato.

Le livre de M. M. n'est pas un livre d'érudition et n'a aucun caractère systématique. Nous aurions donc mauvaise grâce à lui reprocher les menues erreurs et les inadvertances dont il n'est pas exempt. C'est uniquement en vue d'une seconde édition, qui deviendra sans doute nécessaire, que nous en signalerons quelques-unes.

P. 11 et *passim*. M. M. cite toujours la grande publication d'art de M. Tajima, *Shimbi taikwan* 眞美大觀, dont le sous-titre anglais est *Selected Relics of Japanese Art*, sous le titre un peu bizarre de *Relics of Japan*. — P. 28, ligne 16. C'est aller un peu loin que de comparer les *kuruma-ya* de Tōkyō aux athlètes grecs : « Les jambes nues, aux mollets fortement musclés, ont la beauté de ligne des jambes des coureurs antiques. » Pour ma part, je les ai toujours trouvées parfaitement difformes. — P. 45, l. 9. La description donnée du *torii* est inexacte : seule la traverse horizontale *supérieure* est en général relevée aux extrémités. J'ajouterai que l'origine indienne du *torii*, que M. M. n'est pas éloigné d'admettre, est une hypothèse dénuée de toute vraisemblance. — Ib., l. 18, et *passim*. Au lieu de *Niôo*, lire *Ni-ō* 二王. — P. 54, l. 16, et *Index*, p. 287, l. 3. Loin d'avoir été en lutte aux XIIIe et XIVe siècles avec les premiers shōguns Minamoto de Kamakura, les Hōjō furent leurs conseillers tout-puissants à partir de la mort de Yoritomo (1199), beau-fils lui-même de Hōjō Tokimasa. M. M. confond en outre les Hōjō régents de Kamakura avec les Hōjō d'Odawara, famille de daimyōs qui s'installa à Odawara en 1495 et fut puissante au XVIe siècle, bien longtemps après la déchéance de Kamakura. — P. 61, l. 3. M. M. croit-il vraiment que Hokusai et Hiroshige soient « les ancêtres avérés de Claude Monet » ? — P. 81, l. 15. Au lieu de *Taotô*, lire *tahō-tō* 多寶塔. — P. 82, l. 12. Au lieu de « Heizan », lire « Hiei-zan » 比叡山, bien écrit p. 99. — P. 92, l. 16. Au lieu de « Tongô », lire « Tango ». — Planche 12, en face p. 96. Au lieu de « Hamono Hashidate », lire « Ama-no-Hashidate ». — P. 99, l. 22. Au lieu de « Avazu », lire « Awazu » 粟津. — P. 100, l. 4. Au lieu de « Kiwa », lire « Biwa ». — P. 105, l. 11. « Les mêmes générations d'acteurs » est un lapsus pour « les mêmes familles d'acteurs » : il faut ajouter du reste que, dans les écoles de *Nō* comme dans toutes les écoles d'art héréditaires, l'adoption a beaucoup plus contribué que la parenté réelle à perpétuer les familles. — Ib.,

l. 12. Il n'y a pas d'acteurs de *Nō* « presque constamment retenus par la Cour » : ceci n'est vrai que des danseurs de *bugaku*. — Ib., l. 25. Il s'en faut que la langue des *Nō* soit aussi difficile pour les Japonais d'aujourd'hui que pour nous la langue des mystères du moyen âge. Si la plupart des spectateurs suivent la pièce sur un texte imprimé, c'est parce que le débit conventionnel des acteurs rend fort difficile l'intelligence des paroles. — P. 115, l. 19. Au lieu de *Adachi gu Hara*, lire *Adachi-ga-hara*. — P. 115, l. 4. Au lieu de « chiōgen », lire « kyōgen ». — P. 119, l. 1. Dans les théâtres japonais, c'est la « scène » qui pivote, et non la « salle » : simple lapsus. — P. 128, l. 3. Appeler les *geisha-ya* une « institution d'Etat » est décidément exagéré. — P. 140, l. 9. Il n'y a aucune raison pour écrire *tchâ-séki* (*chaseki* 茶席), si l'on écrit *châ-no-yu* (*cha-no-you*) et *chà-kai* (*cha-kwai* 茶會). — P. 145, l. 2. *Kakemonos boudjin* est une expression fautive pour *kakemonos* de *bunjin* (*bunjin-gwa* 文人畵), « peintures de littérateurs ». — P. 146. Les noms de plantes cités ici ont été estropiés. Au lieu de *sanquirai*, lire *sankirai*, « salsepareille » ; au lieu de *mozouren*, lire *mokuren*, sorte de magnolia ; au lieu de « l'*aquelo* », lire « le » ou « la *ketō* », « crête-de-coq ». — P. 155, l. 14. Au lieu de *mommiji*, lire *momïji*. — P. 162, l. 20. Le proverbe cité doit être rectifié ainsi : « Kyō no ki-daore, Ōsaka no kui-daore ».

P. 180, l. 3. La liste des « monuments historiques » du Japon a parfaitement été publiée : elle a même paru en anglais dans la *Kokka* (nos 182, 183, 186, 189, 191, 197, 198, 202, 205, 212, 213, 214, 217...). — Ib., l. 10. M. M. a raison de dire que le Japon est le vrai musée de la Chine : mais il exagère la pauvreté de la Chine en œuvres d'art du passé ; à défaut des temples, les collections privées chinoises renferment encore bien des merveilles que nous connaîtrons peu à peu. M. M. exagère aussi, lorsqu'il dit (ib., l. 23) que nous sommes dans une ignorance absolue de l'histoire de la peinture chinoise, que « la page est entièrement blanche » et que « personne n'a pu encore y tracer le moindre mot » : non seulement les documents en langue chinoise abondent pour l'écrire, mais ils ont déjà été mis en œuvre en partie par les sinologues, notamment par MM. Giles et Hirth. — P. 183, l. 9. On ne peut dire que le sculpteur Unkei, qui vivait à la fin du XIIe siècle, et le peintre Kanō Masanobu, qui est de la seconde moitié du XVe, « décorèrent selon le goût de leur maître » le *Kinkaku-ji*, bâti en 1397 par Ashikaga Yoshimitsu. Ce qu'il y a de vrai, c'est que les statuettes d'Amida, Kwannon et Seishi du premier étage passent pour être l'œuvre d'Unkei, et que les peintures du plafond et des colonnes du deuxième étage, du reste presque effacées, sont attribuées à Masanobu. — Planche 21, en face p. 184. La légende de la figure supérieure est inexacte : au lieu de « palais de l'argent », il faut lire « pavillon d'or ». — P. 188, l. 16. Au lieu de « Réegen », lire « Reigen ». — P. 198, l. 13. L'expression « un vieux *Tchosen* » pour désigner un vieux bol coréen, est bizarre. — P. 201, l. 2. « Mourasaki-no » signifie « la plaine violette » ou « pourpre », mais non pas « le temple du violet » : l'expression s'applique au site, non au bâtiment. — Ib., l. 12 (et p. 211, l. 21). Au lieu de « Jinkakuji », lire « Ginkaku-ji » 銀閣寺. De plus, la description laisserait croire que Buson décora les appartements au moment de la construction du pavillon (1479) : or Buson, comme M. M. le sait fort bien (p. 285), est un peintre du XVIIIe siècle. — P. 206, l. 6. Il est possible que le paravent à six feuilles du Tō-ji soit d'origine chinoise, mais il est inadmissible que Kōbō Daishi, qui séjourna en Chine de 804 à 806, l'ait reçu de l'Empereur Hiuan-tsong 玄宗, qui règna de 713 à 756.

P. 218, l. 1. L'archéologie japonaise est beaucoup plus scientifique que ne le croit M. M., et en particulier les temples de Nara et du Yamato ont été l'objet d'études extrêmement sérieuses. Je signalerai notamment que la question de la date des bâtiments principaux du Hōryū-ji a donné lieu, pendant ces dernières années, à des débats passionnés, qui ont rempli non seulement les revues techniques, mais aussi les grands périodiques et jusqu'aux journaux quotidiens à fort tirage. — P. 220, l. 22. *Shin-Yakushi-ji* 新藥師寺 ne signifie pas « le temple des Cent Médecines », mais « le nouveau temple de Yakushi », par opposition à l'ancien Yakushi-ji décrit aux pages 238 et suivantes. — P. 225, l. 16. Au lieu de *To-Kando*

lire *Tō-Kondō* 東金堂. — Ib., l. 17. Au lieu de « Benten » 辨天, nom d'une déesse qui fait partie des sept divinités du bonheur, lire « Bon-ten » 梵天, Brahmā. — P. 230, l. 21. Il n'est guère vraisemblable qu'il se trouve au Shōsō-in des objets provenant « des rives de la Méditerranée ». — Ib., l. 23. Au lieu de « Shyaumou Ier », lire « Shōmu » 聖武 : il n'y a eu qu'un Empereur de ce nom. — P. 231, l. 19. Le vœu qu'exprime M. M. de voir publier les monuments du Shōsō-in est en bonne voie de réalisation (1). — P. 237, l. 3. Au lieu de *Jakusi*, lire *Yakushi* 藥師. — Ib., l. 20. Au lieu de « Gan-ji », lire « Kanshin » ou « Ganjin » 鑑眞. — P. 240, l. 8. Au lieu de *Wakko-ten*, lire *Gwakkwō-ten* 月光天. — Planche 26, en face p. 240. La figure supérieure représente non pas « le Kondō au Koya-san », mais le Kondō du Hōryū-ji.

Chap. XIII, p. 242 sqq. M. M. a bien vu l'importance unique du Hōryū-ji : mais le chapitre qu'il consacre à ce temple célèbre est gâté par d'assez nombreuses confusions. — P. 243, l. 12. Le bâtiment qu'il appelle « le premier Temple des Grottes de Bouddha » n'est autre que la Tour à cinq étages, ou *Tō* 塔. Les représentations qu'il renferme ne sont pas « en stalactites (?) apportées de fort loin, des grottes de Shumisen, la fabuleuse montagne, sorte d'Olympe des dieux hindous ». Il faut dire seulement que le premier étage de la Tour, qui renferme les quatre niches ornées de groupes en terre cuite, *représente* la base du mont Shumi 須彌山 ou mont Meru. Enfin la description des quatre groupes est bien confuse. — P. 244. Tout ce que M. M. dit du Daï-Kodo (Dai-Kōdō 大講堂) s'applique en réalité à un autre bâtiment du Hōryū-ji, le Kondō 金堂. — Ib., l. 24. Il est fort exagéré de qualifier de « gigantesque » le groupe de trois statues de bronze (Yakushi flanqué des Bosatsu Nikkwō et Gwakkwō) qui se trouve au milieu du Kondō : ces statues sont loin d'être de grandeur naturelle. — P. 245, l. 17 (et p. 246, l. 20). Il n'y a au Japon aucune statue, aucun objet d'art qui soit d'origine hindoue ; c'est une légende qu'il faut écarter absolument et que n'accepte aucun archéologue japonais. — P. 247, l. 19. L'attribution des fresques du Kondō au peintre coréen Donchō 曇徵 est sans fondement. — Ib., l. 21. Si, à travers les lézardes des parois du Kondō, on peut toucher le bois de construction, cela peut prouver que le temple n'a pas été rebâti depuis l'exécution des fresques, cela ne prouve nullement « qu'on se trouve bien devant la construction primitive, que n'a dénaturée aucun incendie ». Je crois, pour ma part, ces peintures murales postérieures d'un siècle à la date qu'on assigne à la fondation du temple, et j'ai déjà exprimé cette opinion (2) à une époque où j'ignorais les très sérieuses raisons que nous avons de croire à une reconstitution du Hōryū-ji au début du VIIIe siècle. — P. 249, l. 20. *Yume-dono* 夢殿 signifie non pas « temple des Reliques », mais « pavillon des Rêves » : il y a confusion sans doute avec le *Shari-den* 舍利殿. — P. 250, l. 6. Au lieu de *Shinguji*, lire *Chūgū-ji* 中宮寺, et noter que ce monastère de nonnes ne fait pas et n'a jamais fait partie du Hōryū-ji.

P. 258, dernière ligne. L'époque Tempyō 天平 ne va pas de 600 à 800, mais de 722 à 748, ou, au sens large, de 722 à 766 : dans un sens plus large encore, l'expression ne peut désigner que la période de Nara capitale, c'est-à-dire à peu près le VIIIe siècle. — P. 261, l. 19. « Oiseau de Fô » est une expression vicieuse, par laquelle M. M. entend désigner sans doute le *hō-ō* 鳳凰. — P. 263, l. 2. Au lieu de *Kyogo-Gokokuji* lire *Kyōō Gokoku-ji* 敎王護國寺 : c'est un autre nom du Tō-ji décrit aux pages 205 et suivantes. — Planche 30, en face p. 264. La statue représentée par la planche et qui provient du Jōruri-ji, est Kichijō-ten 吉祥天, et non pas Kwannon. — P. 271, l. 22. Au lieu de *Kisho-o-Ten*, lire *Kisshō-ten* ou *Kichijō-ten*. — P. 273, l. 13. La mention placée entre parenthèses (*Ikomagun* d'Horiuji)

---

(1) Cf. *B. E. F. E.-O.*, VIII (1908), p. 282-283.

(2) Cf. *L'Art du Yamato*, in *Revue de l'Art ancien et moderne*, nos 46 et 47, 10 janvier et 10 février 1901 ; no 46, p. 67.

doit être interprétée ainsi : statue provenant du Hōryū-ji, district d'Ikoma, province de Yamato. La statue de Kokuzō Bosatsu 虛空藏菩薩 décrite ici paraît du reste être la même que celle qui a déjà été décrite p. 245, l. 13 à 19, à propos du Hōryū-ji. — P. 275, l. 9. Au lieu de « les dix grands disciples *Sakya* », lire « les dix grands disciples de Çākya(muni) ». — P. 276, l. 2. Au lieu de *Kusen-en*, lire *Kasenen* 迦旃延 (Kātyāyana). — lb., l. 18. « Les huit *Bashus de Tenryu* ». Il faut entendre : les huit espèces de démons (*hachi-bushū* 八部衆), dont les deux premières, dans l'ordre où on les cite d'habitude, sont les Ten 天 ou *Deva* et les Ryū 龍 ou *Nāga*. — P. 277, l. 6. Le Kūkai 空海, auteur présumé d'une statue du Kōfuku-ji, dont M. M. se demande qui il était, n'est autre que l'illustre Kōbō-Daishi, dont M. M. a donné la biographie sommaire à la p. 71. — lb., l. 23. Les inscriptions de deux des Shi-Tennō du Kōfuku-ji déposés au musée de Nara ne portent pas qu'ils furent sculptés « dans la quatrième année de l'ère Suriaku (792) » (ce *nengō* n'existe pas dans la chronologie japonaise) et « réparés en 1586 ». Les deux dates doivent être rectifiées ainsi : 10e année *Enryaku* 延曆 (791), et 8e année *Kōan* 弘安 (1285). — P. 278, l. 4. M. M. parle d' « un certain Jo-cho » comme d'un artiste inconnu : il s'agit en réalité du fameux sculpteur Jōchō 定朝 dont il est question p. 263 et p. 287. — lb., l. 8. Au lieu de *Huima Koji*, lire *Yuima Koji* 維摩居士. — lb., l. 14. Au lieu de *Teikei*, lire *Jōkei* 定慶. — lb., l. 15. Au lieu de « au *Kenkyu-era* », lire « à l'époque *Kenkyū* 建久 (1190-1198) ». — P. 286, l. 3. Au lieu de « Minshô », lire « Minchō » 明兆. — lb., dernière ligne. Au lieu de « hinochi », lire « hinoki ». — P. 287, l. 7. Iemitsu fut le 3e, et non pas le 17e shōgun de la dynastie des Tokugawa. — lb., l. 11, et p. 288, l. 16. Izumi n'est pas la « région du Yoshino », mais une province, et le Yoshino n'est pas une « province », mais une région montagneuse qui occupe une partie de la province de Yamato et déborde un peu sur celle de Kii.

Je n'insiste pas sur les transcriptions, qui sont assez souvent fautives. Mais je signale à M. M. l'intérêt qu'il y aurait à citer les noms des peintres chinois sous leur forme chinoise et à dire, par exemple, Wou Tao-tseu 吳道子 (jap. *Go-dō-shi*), Wang Mo-kie 王摩詰 ou Wang Wei 王維 (jap. *Ō-ma-kitsu* ou *Ō-i*), Che K'o 石恪 (jap. *Sekkaku*), Li Long-mien 李龍眠 ou Li Kong-lin 李公麟 (jap *Ri-ryū-min* ou *Ri-kō-rin*), Mou-k'i 牧溪 (jap. *Mokkei*), Tchang Sseu-kong 張思恭 (jap. *Chō-shi-kyō*), Yen Houei 顏輝 (jap. *Ganki*), etc.

Cl.-E. MAITRE

Asie centrale

B. PISCHEL. — *Die Turfan-Recensionen des Dhammapada.* (Sitzungsber. der K. preuss. Akademie der Wiss., 1908, XXXIX.)

E. SIEG et W. SIEGLING. — *Tocharisch, die Sprache der Indoskythen.* (Ibid.)

La mission Grünwedel-Lecoq à Turfan a trouvé un grand nombre de manuscrits plus ou moins fragmentaires contenant un texte sanskrit du *Dhammapada*. M. Pischel publie, comme spécimen de l'édition complète qu'il prépare, le *Yugavarga*, correspondant au *Yamakavagga* du pâli. C'est une contribution des plus intéressantes à l'histoire du canon bouddhique.

Non moins remarquable est la découverte de MM. Sieg et Siegling sur la langue de certains manuscrits de Turfan en écriture brāhmī. Des trois idiomes révélés jusqu'ici par le déchiffrement — l'un ouïgour, le second âryen ressemblant à l'iranien, le troisième indéterminé — ils ont réussi à identifier le dernier avec la langue des Tukhāras, grec Τόχαροι, c'est-à-dire des Indoscythes. Ils ont de plus reconnu l'existence de deux dialectes (A et B) différenciés par le vocalisme, la flexion et, dans une certaine mesure, par le vocabulaire.

Le tokharien est indubitablement une langue indo-européenne. Le moment n'est pas encore venu d'en préciser les affinités. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'il présente de curieuses ressemblances avec le latin, le grec, le germain et le slave. Ainsi *ālyek* = alius ; *por* = πῦρ; *okso* = Ochse ; *reke*, « parole », vsl. reka.

Le caractère le plus saillant de cet idiome, c'est la palatalisation. Ex. *pracar*, « frère », sk. *bhrātar*. Ce mot montre encore l'application d'une autre loi : l'assourdissement des sonores et la déaspiration.

Comme spécimen de la langue tokharienne, les auteurs du mémoire publient un extrait de la *Maitreyasamiti*, ouvrage dont l'original sanskrit est perdu et qui n'existe (au moins sous ce titre) ni en chinois, ni en tibétain. C'est un texte bouddhique qualifié de *nāṭakam* dans les colophons et compilé ou traduit par le Vaibhāṣika Āryacandra. On y observe que Maitreya reçoit l'épithète constante de *āṣānik*, à laquelle correspond en ouïgour un mot signifiant « digne » ou « bienveillant ». On peut remarquer à ce sujet qu'au Siam et au Cambodge l'appellation invariable de Maitreya est Práh Sĕr Àr Metrei = P. çrī ārya Maitreya. Le mot *āṣānik* ne serait-il pas la traduction de *ārya* ?

Ce texte de la *Maitreyasamiti* donne le nombre des années vécues par les sept derniers Buddhas et, chose étrange, cette computation s'écarte sensiblement de la tradition commune. Celle-ci distingue dans la carrière d'un Buddha deux périodes ayant pour termes respectifs la Bodhi et le Parinirvāṇa : ainsi Çākyamuni a vécu 35 ans jusqu'à la Bodhi, 45 jusqu'au Parinirvāṇa, en tout 80. Le texte tokharien adopte une autre division de leur vie en trois périodes : ainsi celle de Çākyamuni comprend : jusqu'à la Bodhi, 35 ans ; exercice de l'état de Buddha, 45 ; jusqu'au Parinirvāṇa (*ksalune*), 40 : total 120 ans. Les années des Buddhas précédents, qui vont de 80.000 à 20.000, sont partagées de même. Il serait intéressant de connaître la source de cet e théorie singulière.

Ces textes encore bien obscurs soulèvent une foule de questions. Les premiers résultats que MM. Sieg et Siegling ont obtenus à force de patience et de perspicacité sont garants de ceux qui attendent leurs recherches futures. Dès maintenant ils nous ont donné les grandes lignes d'une grammaire et un commencement de lexique : nous pouvons espérer qu'avant longtemps la langue tokharienne aura livré tous ses secrets.

L. FINOT

Notes bibliographiques

— MM. DE CHABERT et L. GALLOIS préparent un *Atlas général de l'Indo-Chine*, qui renfermera environ 150 cartes et paraîtra vers le mois de mars 1909.

— Deux nouveaux volumes des *Publications de l'Ecole française d'Extrême-Orient* sont en cours d'impression. Ce sont le *Répertoire d'épigraphie jaina* de M. A. GUÉRINOT et l'*Inventaire des monuments chams de l'Annam*, t. Ier, de M. H. PARMENTIER.

— La *Revue du Monde musulman* a publié durant l'année 1900 une série d'*Etudes chinoises* se rapportant à la Chine musulmane.

Le n° 2, du mois de février, inaugure ces études. Il contient, outre l'extrait d'un mémoire de M. D'OLLONE dont il a déjà été question, l'étude de M. VISSIÈRE : *Le Seyyid Edjell Chams ed-Din Omar et ses deux sépultures en Chine*. La première de ces sépultures est située près de la capitale du Yun-nan, la seconde non loin de Si-ngan-fou. Il se trouve, ou plutôt il se trouvait (1), auprès de la tombe de Si-ngan-fou une stèle dont M. Ph. BERTHELOT a rapporté

(1) M. CHAVANNES fait en effet connaître que cette stèle n'est plus sur l'emplacement de la sépulture, « elle est provisoirement déposée dans le vestibule de la porte d'entrée dans la grande mosquée de Si-ngan-fou ; je l'y ai vue et estampée le 31 août 1907. » *T'oung Pao*, mai 1908, p. 269.

un estampage. M. VISSIÈRE traduit l'inscription et la commente en rapprochant de son texte les données fournies sur Seyyid Edjell par le *Yuan che*, le *Ta ts'ing yi t'ong tche*, le *Tien hi*, le *Yun nan t'ong tche*, le *Yun nan t'ong tche kao* et l'ouvrage de Rachid ed-Din dont M. BLOCHET a traduit un passage. M. VISSIÈRE termine son étude par quelques remarques sur l'onomastique étrangère en Chine.

Le n° 3, du mois de mars, renferme diverses études sur des documents rapportés de Pékin par M. René RISTELHUEBER. En voici la liste : *Une Bibliothèque de mosquée chinoise, Vocabulaire sino-turc, Un Rituel musulman chinois, Un Commentaire chinois du Coran, Calendrier musulman chinois.* Les auteurs de ces études sont MM. BOUVAT, CRESTE et FARJENEL. M. RISTELHUEBER les a fait précéder d'un très rapide tableau de la littérature musulmane chinoise.

Le n° 5, du mois de mai, reproduit des renseignements sur les musulmans du Sseu-tch'ouan recueillis par la mission D'OLLONE.

Dans le n° 6, du mois de juin, M. Martin HARTMANN, sous le titre *Littérature des Musulmans chinois*, revient sur les documents de M. René RISTELHUEBER. Un exemplaire du *Rituel*, un du *Commentaire du Coran* et un du *Vocabulaire* se trouvent au Musée d'Ethnographie de Berlin, le dernier rapporté par VON LECOQ. M. HARTMANN a pu identifier un certain nombre des titres contenus dans le catalogue de la Bibliothèque de la mosquée de San-li-ho ; ils se réfèrent à la morphologie, à la syntaxe, à la logique, à la théologie dogmatique, au soufisme, à la lexicographie, au droit canonique, à l'exégèse, à l'ascétisme. Il est remarquable que dans cette liste ne figurent pas les ouvrages anciens de la littérature arabe et qu'on y trouve « un nombre relativement considérable de travaux ayant pour auteurs des Turcs-Osmanlis ».

Le même n° contient l'identification d'une inscription en arabe et l'analyse d'une inscription en chinois datant de l'année 1903. Ces deux inscriptions sont gravées sur une stèle d'une mosquée de Tch'eng-tou dont la mission D'OLLONE a envoyé un estampage ; elles sont étudiées par M. BLOCHET et par M. VISSIÈRE.

— Un important article est consacré à l'Ecole française d'Extrême-Orient dans le n° 6 (juin) de la même revue (pp. 216-241). L'auteur, M. A. GUÉRINOT, rappelle les principes qui sont à la base de notre institution ; il retrace les circonstances de sa création ; il énumère les nécessités auxquelles elle devait répondre : « L'entreprise demandait même réflexion. Certes, plusieurs modèles s'offraient à l'imitation. Il était permis de songer aux Ecoles françaises de Rome et d'Athènes, et mieux encore à l'Institut d'Archéologie orientale du Caire. On pouvait aussi, dans une certaine mesure, prendre exemple sur les Sociétés asiatiques de Calcutta ou de Bombay, ou bien sur la Société néerlandaise des sciences et des arts de Batavia. Pourtant ce que l'on aurait ainsi emprunté de part et d'autre ne paraissait pas convenir d'une façon adéquate à ce que devait être une école du genre de celle qu'on se proposait de créer. Il fallait, en effet, que cette école répondît à un double objet : stimuler d'abord et surtout systématiser la recherche archéologique en Indochine ; de plus introduire la méthode et la critique indispensables à cette recherche. Il fallait, en d'autres termes, que l'école fût à la fois savante et pédagogique. » M. GUÉRINOT reproduit ensuite la « charte de fondation » de l'Ecole, raconte les progrès de sa bibliothèque, la création des *Publications*, les efforts faits pour une exploration scientifique de l'Indochine française et les mesures prises pour assurer la conservation des monuments ayant un caractère historique ou artistique. Il fait une place à part à notre *Bulletin*. Il résume enfin les travaux accomplis durant les dernières années et fait ressortir que « l'œuvre matérielle, quelque imposante soit-elle, le cède à l'œuvre morale. L'Ecole française d'Extrême-Orient apporte et distribue chaque jour au pays soumis à sa sphère d'action un trésor inappréciable : la méthode scientifique. »

— La *Revue Indo-chinoise* a publié dans le courant de cette année 1908 des études intéressant l'histoire, l'administration, le développement de l'Indochine française et les rapports

avec les Etats voisins ; il n'est pas sans utilité de signaler les plus importantes. Elle a terminé la publication du *Folklore sino-annamite* et de l'*Essai sur les Tonkinois* (1) du regretté G. DUMOUTIER. Elle a d'autre part entrepris la publication de textes anciens relatifs à l'Indochine : l'*Histoire du Royaume de Tunquin* du P. Alexandre DE RHODES a paru dans les numéros 86 à 90, et avec le numéro 91 commence la *Relation nouvelle et singulière du Royaume de Tunquin* par Jean-Baptiste TAVERNIER, dont l'œuvre fut si discutée par les Jésuites et par un Anglais natif du Tonkin, S. Baron (2).

Le commandant BONIFACY a fait paraître deux nouvelles études ethnographiques sur des peuplades habitant le Tonkin : *Monographie des Mans Đại-bản, Cốc ou Sinq* (n° 84) et *Monographie des Pa-teng et des Na-ê* (n° 95). La première, outre des renseignements plus particulièrement ethnographiques (vêtement, alimentation, cultures, industries, organisation sociale, religion, etc.) contient l'analyse du très intéressant document connu sous le nom de « Charte des Mans ». M. Joseph BEAUVAIS, consul de France, a donné sa traduction, accompagnée de nombreuses notes, du *Long tcheou ki lio* 龍州紀畧 (n° 88 et suivants) ; elle est encore en cours de publication. Notre collaborateur, M. Charles B. MAYBON, a publié, sous le titre : *Introduction à l'histoire de l'Indochine et de l'Extrême-Orient*, un résumé de ses premières leçons à l'Université indochinoise, et, sous le titre : *La Vallée du Si-kiang. Itinéraire de Lang-sơn à Canton*, un récit de voyage dont l'intérêt est surtout d'ordre économique. Il y a joint une étude technique de M. DÉSEILLE sur le *Chemin de fer de Nacham*.

Les questions qui touchent à l'enseignement ont suscité plusieurs contributions, parmi lesquelles nous citerons : L'*Enseignement indigène au Laos* (n° 73), par M. DE LA BROSSE, L'*Enseignement mutuel au Tonkin* (n° 78), L'*Instruction publique à Yun-nan fou* (n° 85), par M. SOULIÉ, L'*Education des jeunes filles annamites* (n° 80), par M. NGUYỄN-VĂN-MAI.

Au point de vue administratif, M. A.-E. HÜCKEL a étudié la *Situation juridique et administrative des étrangers, européens et assimilés en Indochine* (nos 82-83) et la *Situation administrative des asiatiques étrangers* (nos 89 92) ; M. BOURAYNE a publié des *Notes et considérations sur l'organisation judiciaire en Indochine* (n° 93) et M. P. GIRAN une étude intitulée : *De la Responsabilité pénale en droit annamite* (n° 94).

Une intéressante étude de phonétique pratique a été publiée par le lieutenant M. DUBOIS, *Cuốc-ngữ et mécanisme des sons de la langue annamite* (nos 89 à 96), dont on trouvera plus haut un compte rendu (p. 559-567). Le P. CADIÈRE a fourni un important article démographique : *Documents relatifs à l'accroissement et à la composition de la population en Annam*.

Quelques rapports médicaux, d'un intérêt général, ont été communiqués à la *Revue* par la direction générale du service de Santé : *L'assistance médicale en Indochine* (nos 81, 83, 85) ; *le Congrès médical des Philippines*, par le Dr VASSAL ; *Variole et Vaccine* ; *La peste en Cochinchine*, par le Dr. HÉNAFF.

Les comptes rendus de la première mission ODEND'HAL en 1894 et de la mission DUFRÉNIL en 1893 ont été publiés sous les titres : *Itinéraires d'Attopeu à la mer* et *La prise de possession du Laos en 1893*. Les questions relatives au Laos paraissent d'ailleurs avoir attiré spécialement l'attention des collaborateurs de la *Revue*. Nous y trouvons encore une solide étude sur l'*Organisation administrative et la situation économique du Laos siamois*, deux études sur les chemins de fer, la reproduction du projet Barthélemy et les projets de chemins

(1) Ce dernier ouvrage a paru en un volume grand in-8° de 344 pages contenant 125 illustrations (Imprimerie d'Extrême-Orient, Hanoi).

(2) Dans son ouvrage intitulé : *A Description of the Kingdom of Tonqueen* (Collection Churchill).

de fer au Laos, par M. J. B., des Services civils. Les variétés contiennent des *Légendes historiques du Luang-prabang*, par M. G. S., et le *Folklore laotien* de M. F. Macey fils. Une autre étude qui se rapporte au folklore est l'*Essai de paremiologie* de M. G. Cordier qui rapproche des proverbes annamites de leurs équivalents occidentaux. M. G. Cordier a aussi donné une traduction d'un roman annamite, *Kim-ngọc et Băng-xuyên*, M. P. Aucourt une traduction des *Huit sites de Canton* (n° 85). Des poésies de divers auteurs complètent la partie littéraire de la *Revue indochinoise* qui, avec ses deux volumes de plus de 900 pages pour 1908, ses nombreuses cartes et ses illustrations, donne une bonne opinion de l'activité scientifique et littéraire de ses collaborateurs.

— Dans le *T'oung Pao* d'octobre 1908 (II, IX, 609-610), M. Chavannes, parlant du 3e volume du *Népal* de M. S. Lévi, a signalé fort justement l'intérêt que cet ouvrage offrait pour les sinologues. Ces remarques appellent quelque complément. En dehors du *Yuan che*, le texte fondamental sur A-ni-ko et son disciple 劉元 Lieou Yuan est naturellement celui du 輟耕錄 *Tcho keng lou*, étudié en détail dans ce numéro 164 de la *Kokka* auquel renvoie M. Lévi. Quant à l'« homme de bronze », M. Chavannes se borne à dire qu'il fut connu des Chinois antérieurement à 1233 ; mais nous pouvons préciser davantage. Dès 1867, Wylie (*Notes on Chinese literature*, p. 81) a utilisé les renseignements des bibliographes de K'ien-long, qui établissent avec certitude que l'« homme de bronze » remonte à 1027. Enfin nous voyons moins bien que M. Lévi et M. Chavannes ce que la venue en Chine au XIIIe siècle d'un artiste népalais peut apporter à l'appui d'une origine népalaise de la pagode bien plus ancienne de la Chine et du Japon. M. Lévi (III, 186) renvoie pour cette hypothèse au t. II, pp. 11 et ss., de son ouvrage, où il n'est rien dit de semblable, mais seulement que les pagodes du Népal, comme celles de la Chine et du Japon, doivent provenir d'un archétype hindou d'architecture en bois. Comme remarques sinologiques sur le *Népal* de M. Lévi, nous ajouterons que le général qu'il nomme toujours Fou-k'ang (t. I, pp. 179 et ss.; t. II, p. 279) est toujours appelé 福康安 Fou-k'ang-ngan, même dans les sources utilisées par M. Lévi (cf. Imbault-Huart, dans *J. A.*, oct.-déc. 1878, pp. 364 et ss., et Giles, *Biogr. Dict.*, n° 590) ; le nom n'est pas douteux. Au t. I du *Népal*, p. 179, une inadvertance a fait écrire « mai 1793 » et « juillet 1793 » au lieu de « mai 1792 » et « juillet 1792 ». Pour cette guerre enfin, la principale source reste à dépouiller : c'est l'ouvrage considérable 欽定廓爾喀紀畧 *K'in ting kouo eul ha ki lio*, « *Récit (de la pacification) des Gourkha, composé par ordre impérial* », en 54 ch., plus 4 ch. d'introduction remplis par des poésies et notes de K'ien-long sur le Népal. On y trouvera toutes les pièces officielles chinoises sur la campagne.

— Le n° 1 du *T'oung Pao* (mars 1908) contient un article de M. Berthold Laufer sur une langue encore inconnue, qui, d'après Grünwedel, joue un rôle dans la légende de Padmasambhava (*Die Bru-za Sprache und die historische Stellung des Padmasambhava*). Dans le même numéro, M. Henri Cordier publie, sous le titre : *Le Consulat de France à Canton au XVIIIe siècle*, une étude d'ensemble qui complète les documents qu'il avait insérés dans *La France en Chine au XVIIIe siècle* (1883). Cet ouvrage d'ailleurs ne contenait pas de pièces postérieures à 1783, tandis que l'étude nouvelle nous conduit jusqu'à la fin du XVIIIe siècle.

Le n° 2 (mai 1908) contient la fin de la première partie de la *Bibliotheca Indo-sinica*, c'est-à-dire du répertoire des ouvrages relatifs à la Birmanie et à l'Assam, et la table correspondante (nos 1 à 2263). M. H. Cordier donne encore dans ce numéro la suite de *Bordeaux et la Cochinchine sous la Restauration*, dont il avait commencé la publication en 1904. Après un article de M. M. Revon, *Le rituel du feu dans l'ancien Shinntô*, se trouve l'étude de M. Chavannes que nous avons déjà signalée dans le précédent *Bulletin*, *Les Monuments de l'ancien royaume coréen de Kao-keou-li*.

Dans le n° 3, M. Chavannes donne une seconde série des *Inscriptions et pièces de chancellerie chinoises de l'époque mongole* (la 1re série a paru dans le *T'oung Pao* d'octobre 1904). Cette série comprend en particulier des inscriptions dont les estampages ont

été pris par M. Chavannes au cours de son dernier voyage en Chine ou sur ses indications. De M. Berthold Laufer, dans le même numéro, *Die Sage von den goldgrabenden Ameisen* et, de M. Sylvain Lévi, une remarque au sujet d'un précédent article de M. Laufer (*T'oung Pao*, juillet 1907) sur un sūtra tibétain. M. Sylvain Lévi signale que le *Tripiṭaka* de Tōkyō contient un texte correspondant au sūtra tibétain, alors que le catalogue de Nanjio n'en indiquait pas. M. L. de Saussure établit que *le Cycle de Jupiter* s'est déroulé sans discontinuité, de 12 en 12 ans, jusqu'à nos jours et n'a jamais tenu compte des mouvements vrais de la planète. Un appendice du même auteur explique la discordance qui existe dans la notation chronologique employée par Pan Kou dans le *Ts'ien han chou* (signalée par M. Chavannes, in *Journ. As.*, 1890, p. 465).

Le nº 4 (octobre) reproduit la conférence faite par M. Chavannes au Comité de l'Asie française (*Bulletin du Com. de l'Asie française*, avril 1908, p. 135) sur son *Voyage archéologique dans la Mandchourie et dans la Chine septentrionale*.

M. Cl. Madrolle publie une étude sur *Quelques peuplades Lo lo*. M. Madrolle admet que « particulier à une peuplade... l'appellatif est devenu, par l'intermédiaire des Chinois, le terme ethnique d'une vaste agglomération humaine ; il reste à en déterminer les limites en évinçant quantité de tribus dont quelques-unes... paraissent former un groupe très spécial ne pouvant être rattaché ni aux Tai, ni à la grande famille lolo-birmano-tibétaine ». M. Madrolle donne aussi onze vocabulaires recueillis par divers missionnaires et par lui-même ; ils sont suivis d'un *Petit lexique français-gni* (*lolo*), par le P. Vial. Un article de M. Adolf Fischer, *Ueber vorbuddhistische Steinreliefs und romanische Löwenköpfe aus China* (communication au XVe congrès des Orientalistes à Copenhague), et une note sur *Le Papier en Chine* terminent ce numéro.

— La Société d'Angkor pour la conservation des monuments anciens de l'Indochine a publié son *Bulletin nº 1* (Paris, au siège social du Comité de l'Asie française), qui contient les statuts de la société, les procès-verbaux des séances, et un rapport de M. Bonhoure, Gouverneur général par intérim, au Ministre des Colonies, sur la conservation des monuments historiques de l'Indochine.

— Dans le numéro de mars-avril 1908 du *Journal Asiatique*, notre collaborateur M. G. Cœdès a publié une traduction de *La stèle de Tép Pranam* Cette stèle, découverte à Angkor-Thom par la mission Aymonier, n'a pas été publiée par Bergaigne en raison de son caractère bouddhique. Elle fournit une intéressante contribution à l'étude du bouddhisme cambodgien.

— Le P. Wieger a publié un opuscule qui clôt la série des *Rudiments*. Il est intitulé *Langue écrite, Mécanisme, Phraséologie* ; il ne comprend pas plus d'une centaine de pages, mais réussit à donner, malgré son peu d'étendue, une idée des principales difficultés de la langue chinoise écrite. Les règles vont du plus simple au plus compliqué sans souci d'ordre grammatical et les exemples nombreux offrent aussi une difficulté croissante. L'auteur donne le conseil de « lire une fois rapidement le tout d'un bout à l'autre, puis de reprendre une seconde fois dans le même ordre lentement et en insistant ». Son petit ouvrage peut aussi servir à analyser grammaticalement un texte ; un index alphabétique permet de se reporter rapidement au paragraphe qui peut donner la clef d'une difficulté rencontrée par le traducteur. Malgré le caractère élémentaire que l'auteur a tenu à lui conserver, ce nouvel ouvrage rendra des services, sans aucun doute ; le P. W. annonce que « les considérations philologiques et historiques qui se rattachent à la langue archaïque trouveront leur place ailleurs ». Nous prenons bonne note de cet engagement et souhaitons que le P. Wieger puisse le tenir le plus tôt possible.

— Il a paru à Pékin en 1907 une traduction partielle de Marco Polo ; nous ne l'avons pas encore vue.

— Un *tao-t'ai* du Kiang-nan prépare un commentaire détaillé du 諸蕃志 *Tchou fan tche* de Tchao Jou-koua et du 島夷志畧 *Tao yi tche lio* de 汪大淵 Wang Ta-yuan. Le *Tchou fan tche* est bien connu ; MM. Rockhill et Hirth en publieront prochainement une traduction intégrale. Quant au *Tao yi tche lio*, il est resté jusqu'ici à peu près inaccessible (cf. *B. E. F. E.-O.*, IV, 255). Mais il est exact qu'il a été publié dans le 知服齋叢書 *Tche fou tchai ts'ong chou*. Ce *ts'ong-chou*, que nous n'avons pu encore nous procurer, comprend quelques textes très importants pour l'étude de l'époque mongole, entre autres le 雙溪醉吟集 *Chouang k'i tsouei yin tsi* de 耶律鑄 Ye-lu Tchou, qui est la source capitale pour la topographie de Karakorum ; nous ne pouvions en connaître jusqu'ici que les quelques passages insérés au 蒙古游牧記 *Mong kou yeou mou ki*.

— On trouvera plus loin, dans la chronique du Japon, quelques renseignements sur le passage au Japon de la riche bibliothèque laissée par 陸心源 Lou Sin-yuan. Les érudits chinois du bas Yang-tseu en ont été désagréablement impressionnés, et quand une autre importante bibliothèque s'est trouvée, au Kiang-sou, sur le point d'être vendue, le vice-roi Touan-fang l'a achetée 70.000 dollars pour le compte de la province. C'est là le premier fonds de la bibliothèque publique de Nankin, qui a reçu, à la japonaise, le nom de 圖書館 T'ou-chou-kouan. M. Pelliot a visité cette bibliothèque, où il a trouvé le meilleur accueil auprès de l'administrateur, M. 繆荃孫 Miao Tsiuan-soûen, un des grands érudits contemporains et le premier recteur de l'Université de Nankin (cf. *B. E. F. E.-O.*, VI, 405, n. 1). Il y a là un bon nombre de textes rares, dont des éditions relativement nombreuses des Song et des Yuan ; citons aussi une des très rares copies manuscrites de la transcription chinoise du texte mongol du *Yuan tch'ao pi che*. L'un des lettrés qui accompagnaient M. Pelliot dans sa visite prépare une nouvelle édition, annotée, du 至順鎮江志 *Tche chouen tchen kiang tche*, pour laquelle il désirait obtenir des renseignements sur Marco Polo et sur le christianisme en Chine à l'époque mongole.

— Le titre *Essai sur la psychologie japonaise : la race des dieux* est un peu bien pompeux pour l'opuscule (Paris, Challamel, 1908 ; in-8°, 183 pp.) que M. La Vieuville a rapporté d'un séjour de deux mois au Japon. Il ne s'agit au vrai, que de notes variées, recueillies par un voyageur assez avisé, mais qu'on ne jugerait pas, s'il ne le disait, avoir lu « toute la littérature afférente au sujet ». Ce qu'il a pu étudier et apprécier par lui-même est sans doute ce qu'il a le mieux traité, et le chapitre de l'« Art » est le meilleur de l'ouvrage. Celui des « Religions » est faible. A propos de la secte *Shin-shū* 眞宗, l'auteur parle de bouddhisme nouveau, de temples neufs, sans surornementation, et y voit une preuve que « le Japonais actuel... cherche à se simplifier ». Cette secte date du commencement du XIIIe siècle, et ses temples sont en général les plus beaux et les plus brillamment ornés de tous. L'exposition et l'appréciation des « Coutumes » sont aussi fort sujettes à caution. Les remarques sur la situation de la femme qui « rappelle la servitude », et surtout son éducation par des missionnaires « système américain » dans des écoles où, « victime du zèle occidental », elle a l'air malheureux et est sans cesse malade, dénotent une observation insuffisante. Une simple carte de la *Welcome Society* aurait ouvert à l'auteur un certain nombre d'écoles contenant des centaines d'élèves — plus de 1000 à la seule Université des jeunes filles — où il aurait pu compléter utilement ses informations. La langue d'un peuple peut éclairer sa psychologie ; mais il faut, pour en tirer profit, en pénétrer le génie. Le japonais n'est pas plus qu'une autre langue, une succession ininterrompue de devinettes, et pour le comprendre, parlé ou écrit, il n'est nul besoin d'« une espèce de génie divinatoire ». Mais les... naïvetés dont est émaillé ce chapitre ne sont sans doute qu'à demi imputables à l'auteur, et sur quelques points sa bonne foi a dû être surprise. Ce qui lui appartient en propre, ce sont des remarques comme celle-ci : « C'est probablement à la pluie qu'il faut attribuer l'abondance de poisson », ou cette autre en note, pour expliquer que l'absence d'élevage a empêché les Japonais d'être musiciens : « Remarquer que les plus belles voix du temps présent viennent d'Australie, pays d'élevage s'il en fut, et d'Amérique où il y a encore beaucoup de troupeaux ».

— Les *Mitteilungen der deutschen Gesellschaft für Natur-und Völkerkunde Ostasiens* (vol. XI, 2e partie, Tōkyō, 1908) ont publié une intéressante conférence du Dr W. MÜLLER sur le style épistolaire japonais, *Ueber den japanischen Briefstil*. L'auteur y a ajouté en supplément, une sorte de lexique des expressions les plus usitées. M.M. avait fait paraître l'année précédente dans les *Mitteilungen des Seminars für orientalische Sprachen*, une étude sur le même sujet, *Der amtliche japanische Briefstil*, avec fac-similé, romanisation et traduction de 18 lettres, le tout suivi d'un lexique dans lequel les expressions sont rangées d'après les caractères chinois. Ces deux travaux se complètent heureusement l'un l'autre.

— Dans le même numéro, mentionnons une étude sur l'île Botel Tobago, petite île au Sud-Est de Formose, *Ein ethnographischer Bericht über die Insel Tobago*, par M. O. SCHEERER, d'après le *Kōtōsho dozoku chōsa hōkoku* 紅頭嶼土族調查報告 de M. TORII Ryūzō 鳥居龍藏.

— Une bonne étude historique et doctrinale sur une secte shintoïste moderne, appelée du nom de son fondateur *Kurozumi-kyō* 黑住教, a paru dans les *Mélanges japonais*, nos 18, 19 et 20, sous la signature de M. J.-B. DUTHU.

— Signalons par la même occasion une vie de Kurozumi, *Ijin Kurozumi Munetada* 偉人黑住宗忠 (1 vol., Tōkyō, Naigwai kyōikuron sha, 1908) par M. MOTOYAMA Kumajirō 本山熊次郎.

— Le no 20 des *Mélanges japonais* contient aussi d'intéressantes *Notes sur le confucianisme* au Japon, signées du pseudonyme Peregrinus.

— La Société de géographie de Tōkyō, *Tōkyō chigaku kyōkwai* 東京地學協會, a publié une importante géographie de Saghaline, *Karafuto chishi* 樺太地誌, avec de nombreuses cartes et illustrations. Elle a fait paraître séparément une carte géologique de cette région, *Karafuto chishitsu gaisatsu zu* 樺太地質概察圖. Il ne s'agit naturellement que de la partie japonaise de l'île. Mentionnons également une carte géologique et minière de la Corée, *Kankoku chishitsu kwōzan zu* 韓國地質鑛產圖.

— Par la même occasion, signalons la grande carte de l'Asie centrale, *Chūō-Ajia zu* 中央亞細亞圖, publiée par la Société de l'Amour *Kokuryūkwai* 黑龍會.

— M. ARIGA Nagao 有賀長雄, professeur de droit international, conseiller légal à l'état-major du maréchal Ōyama, a publié une importante étude sur *La Guerre russo-japonaise au point de vue continental et le droit international* (Paris, Pédone, 1908, 1 vol. in-4, illustré, X-587 pp.). Se basant sur les documents officiels du grand état-major japonais, il y étudie et y discute l'application qui a été faite des principes du droit international pendant cette guerre ; il y propose aussi quelques solutions à des cas particuliers qui n'avaient pas été prévus ou élucidés jusqu'à ce moment. L'ouvrage est présenté au public par une préface de M. Paul FAUCHILLE, directeur de la *Revue générale de droit international public*.

— M. D. POZDNEYEV s'est déjà fait connaître en japonologie par diverses traductions ayant pour but de faciliter l'étude du japonais à ses compatriotes. Citons particulièrement :

Yaponskaya istoritcheskaya khrestomatiya, 1re partie (1 vol. in-8, XII — 295 pp. ; Tōkyō, Teikoku insatsu kabushiki kwaisha, 1906), texte romanisé et traduction avec vocabulaires des deux premiers livres d'histoire des écoles primaires, *Shōgaku Nihon rekishi* 小學日本歷史.

Tokukhon ili kniga dlya tchteniya i praktitcheskikh uprajnenii v yaponskom yazike, 1re partie (1 vol. in-8o, XXII-272 pp. ; Tōkyō, Teikoku insatsu kabushiki kwaisha, 1907), texte japonais et transcription en caractères russes, avec vocabulaires et traduction, des quatre premiers livres de lecture des écoles primaires, *Jinjō shōgaku tokuhon* 尋常小學讀本.

Il a fait paraître dernièrement un Dictionnaire sino-japonais-russe, *Yapono-russkiĭ iyeroglifitcheskiĭ klyutchevoĭ slovar'*, *Ro-yaku kan-wa jiten* 露譯漢和字典, (1 vol. in-8, CXXV — 1194 — 7 pp. ; Tōkyō, Teikoku insatsu kabushiki kwaisha 帝國印刷株式會社), destiné surtout à ceux de ses compatriotes connaissant les caractères chinois. C'est en effet un véritable dictionnaire de caractères et de *jukuji*, donnant la prononciation sino-japonaise, la lecture japonaise et le sens en russe. Il comprend 4200 caractères, nombre plus que suffisant pour l'usage courant. Ils sont disposés dans l'ordre des clefs et d'après le nombre de traits ; un index alphabétique d'après la lecture sino-japonaise renvoie au corps du dictionnaire. Celui-ci est précédé d'une étude du *kana*, et suivi de remarques sur l'écriture au pinceau, d'un tableau donnant une forme, généralement difficile, d'écriture cursive *sōsho* 草書 pour chaque caractère, de listes de caractères erronés, *goji* 誤字, des caractères simplifiés, *ryakuji* 畧字, des caractères créés au Japon, que les dictionnaires japonais nomment *kokuji* 國字, etc. Citons encore un tableau des divisions géographiques et administratives du Japon et un autre des caractères employés pour désigner les poids, mesures, monnaies des différents pays. Les listes des gares de chemin de fer, des rues de Tōkyō, des journaux et des revues, etc., paraissent moins bien à leur place dans un dictionnaire.

Enfin on lui doit les *Materialy po voprosu o postanovke natchal'nago izutcheniya yaponskago yazyka* (1 vol. in-8, 168 pp., Yokohama, Typographie Glück, 1908), traductions de documents et notes originales, concernant l'étude du japonais.

CHRONIQUE

INDOCHINE FRANÇAISE

Ecole française d'Extrême-Orient. — M. Paul PELLIOT, professeur de chinois, est rentré à Hanoi le 12 décembre, après avoir terminé sa mission d'exploration en Asie centrale, dont les derniers résultats sont exposés plus haut (pp. 501-529). Il doit retourner prochainement en Chine pour y poursuivre ses recherches.

— M. L. FINOT, ancien directeur et représentant de l'Ecole à Paris, professeur au Collège de France, a été chargé par le Gouvernement général de l'Indochine et par l'Ecole française d'Extrême-Orient de les représenter au XVe Congrès international des Orientalistes, qui s'est tenu à Copenhague au mois d'août 1908. On trouvera plus loin, sous la rubrique « Danemark », son rapport sur les travaux de ce Congrès.

— M. H. PARMENTIER, chef du Service archéologique, après avoir terminé la construction du monument élevé à Odend'hal et réparé sommairement le temple de Pō Klaun Garai à Phanrang, se dispose à se rendre au Binh-dinh, pour y faire quelques moulages. Il fera ensuite une reconnaissance archéologique au Laos.

— M. Jean COMMAILLE, commis des Services civils, ancien secrétaire de l'Ecole, a été nommé conservateur d'Angkor. Dans ces nouvelles fonctions, il a continué les travaux de débroussaillement et d'aménagement qu'il dirigeait depuis la fin de 1907.

— M. Henri MASPERO, pensionnaire de l'Ecole, a été chargé d'une mission d'études en Chine. Il a quitté le Tonkin à la fin du mois de novembre.

— M. Edmond CHASSIGNEUX, agrégé de l'Université, a été nommé pensionnaire de l'Ecole française d'Extrême-Orient. Il est arrivé à Hanoi en décembre et se dispose à faire une étude géographique du Delta tonkinois.

MM. Georges MASPERO, administrateur des Services civils, L. CADIÈRE et E.-M. DURAND, missionnaires en Annam, ont été nommés correspondants délégués de l'Ecole française d'Extrême-Orient pour une période de trois ans.

— Le commandant E. LUNET DE LAJONQUIÈRE a terminé la mission archéologique dans la vallée du Ménam et dans la Péninsule malaise que lui avait confiée le Gouvernement siamois et se rend en France, en passant par l'Inde anglaise, pour mettre au net les notes abondantes recueillies au cours de sa double campagne au Cambodge et au Siam.

* * *

Bibliothèque. — Nous avons reçu de leurs auteurs les ouvrages ou tirages à part suivants :

A. BOUCHET. *Cours élémentaire d'annamite.* Hanoi-Haiphong, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1908. (Cf. plus haut, pp. 567-568).

G. CŒDÈS. *La stèle de Tép Pranam* (*Cambodge*). (Extr. du *Journ. As.*, mars-avril 1908).

H. MANSUY. *Contribution à la carte géologique de l'Indo-Chine. Paléontologie.* Hanoi-Haiphong, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1908.

A. PILON. *Petit lexique annamite-français.* Hongkong, Imprimerie de Nazareth, 1908. (Cf. plus haut, pp. 568-571).

— La Mission de Zi-ka-wei a disposé en faveur de notre bibliothèque des ouvrages suivants :

Catalogus patrum ac fratrum S. J. qui a morte S. Francisci Xaverii ad annum MDCCCXCII Evangelio Christi propagando in Sinis adlaboraverunt. Changhai, Imprimerie de la Mission catholique, 1892.

P. A. Tschepe. *Heiligtümer des Konfuzianismus in K'ü-fu und Tschou-hien.* Yen-tcheou-fou, 1906.

P. A. Tschepe. *Japans Beziehungen zu China.* Yen-tcheou-fou, 1907.

P. Vial, *Yun-nan. Miao-tse et autres.* (Extr. des *Annales de la Société des Missions étrangères.*) Vannes, Lafolye, 1908.

— Le P. L. Wieger nous a fait présent de l'opuscule intitulé : *Langue écrite. Mécanisme. Phraséologie.* Ho-kien fou, Imprimerie de la Mission catholique, 1908, qui clôt sa collection des *Rudiments.*

— La Section indochinoise de la Société de Géographie commerciale nous a fait parvenir ses *Annales* pour le mois de septembre 1908 ; elles contiennent, sous le titre commun *La vallée du Si-kiang, l'Itinéraire de Lang-son à Canton*, par notre collaborateur, M. Ch. B. Maybon, et *Le Chemin de fer de Nacham*, par M. H. Déseille, (Hanoi-Haiphong, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1908), parus naguère dans la *Revue Indo-chinoise*, t. ix, janvier-juin 1908, p. 559-574 et 647-668, 725-734.

— M. Ed. Chavannes nous a adressé les tirages à part suivants : *Note préliminaire sur les résultats archéologiques de la mission accomplie en 1907 dans la Chine du Nord*, (Extr. des *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1908, p. 187 sqq.), Paris, Picard, 1908 ; — *Inscriptions et pièces de chancellerie chinoises de l'époque mongole*, seconde série, (Extr. du *T'oung Pao*, 2e série, vol. ix, n° 3,) Leide, Brill, 1908 ; — *Voyage archéologique dans la Mandchourie et dans la Chine septentrionale*, (Extr. du *Bulletin du Comité de l'Asie française*,) Paris, 1908.

— Nous avons reçu du Gouvernement général de l'Indochine un certain nombre d'exemplaires de l'*Essai de dictionnaire dioi$_3$-français* des Pères J. Esquirol et G. Williatte, Hongkong, Imprimerie de la Société des Missions Etrangères, 1908. Cet essai est précédé d'un précis de grammaire (p. vii-lvi) et suivi d'un vocabulaire français-dioi$_3$ (p. 535 sqq.). Ce travail, le premier dont la langue des tribus thai de la haute Rivière de l'Ouest (西江) ait été l'objet, sera très précieux pour l'étude comparée des différentes branches de l'une des langues principales de l'Indochine.

— Le Ministère de l'Instruction publique nous a fait parvenir les volumes suivants des collections des *Annales du Musée Guimet* :

Bibliothèque de vulgarisation. T. xxviii. *Exposition temporaire au Musée Guimet. Catalogue.* Paris, Leroux, 1908.

Id. T. xxix et xxx. Conférences faites au Musée Guimet. Paris, Leroux, 1908.

Bibliothèque d'études. T. xix. S. Lévi, *Le Népal*, vol. iii. Paris, Leroux, 1908.

Id. T. xxiv. Ed. Mahler. *Etudes sur le calendrier égyptien.* Paris, Leroux, 1907.

Série in-4°. T. xxxi, 1re partie. E. Fonssagrives. *Si-ling. Etude sur les tombeaux de l'Ouest de la dynastie des Ts'ing.* Paris, Leroux, 1907. — 2e partie. L. Fournereau. *Le Siam ancien*, vol. ii. Ce dernier ouvrage a été mis au point et publié par les soins de M. A. Barth, le regretté auteur ayant succombé aux suites de la fièvre et de la dyssenterie qu'il avait contractées au cours de sa deuxième mission en Indochine.

— L'Observatoire de Zi-ka-wei nous a offert le t. xxi, année 1905, de son *Bulletin des Observations.* Changhai, Imprimerie de la Mission catholique, 1908.

— Les fascicules 27-31 du *Mahābhārata*, publié par T. R. Krishnacharya et T. R. Vyasacharya, ont été offerts à notre bibliothèque par les éditeurs.

— Le Gouvernement de l'Inde nous a envoyé l'*Annual Rapport, 1904-5*, de l'Archæological Survey. Calcutta, Government printing, 1908.

— L'India Office a adressé à notre bibliothèque le vol. II, part. v, de son *Catalogue, Marathi and Gujarati books*, préparé par M. J. F. Blumhardt, professeur d'hindoustani à l'University College de Londres.

— La Société Royale de Géographie de Londres nous a fait don d'un superbe album renfermant une série de panoramas pris dans les Kouen-louen et dans les Pamirs par M. A. Stein au cours du voyage qu'il a accompli en 1900 dans le Turkestan chinois : *Mountain Panoramas from the Pamirs and Kwen lun*, 26 pl. en photogravure, avec 56 p. de texte explicatif et une carte au 760.000e, Londres, 1908.

— Nous avons reçu du Musée de Lahore le premier numéro du *Descriptive Guide to the Department of Archæology and Antiquities*, de M. P. Brown. Madras, Wiele et Klein, 1908.

— Le Peabody Museum nous a fait parvenir le premier numéro du vol. IV de ses *Memoirs* : T. Maler. *Explorations of the Upper Usumatsintla and adjacent region.* Cambridge, Mass., 1908.

— Nous avons reçu du ministère des Finances du Japon la 8e année de l'*Annuaire financier et économique du Japon, 1908.*

— La Bibliothèque nationale Vajirañāṇa de Bangkok nous a fait parvenir la traduction en anglais exécutée par le lieut.-col. James Low de *The Keddah Annals.* La série sera continuée, le prince Vajirañāṇa se proposant, à ce qu'il semble, de faire le tour du Siam historique.

— Nous avons reçu du Service géographique de l'Etat-Major la série des cartes nouvelles qu'il a publiées dans le courant du 3e trimestre 1908.

— Le lieutenant Dubois nous a fait don d'un curieux exemplaire du document connu sous le nom de « Charte des Mans ». Nous en avons acquis également un autre exemplaire d'un chef man de la région de Bắc-giang.

* * *

Musée. — Nous avons acquis un beau panneau en bois sculpté et plusieurs objets en cuivre d'origine chinoise.

— M. Salles, inspecteur des colonies en retraite, nous a adressé trois essais en étain de monnaies cambodgiennes exécutés pour le roi Ang-Duong, probablement par un atelier de frappe allemand. Les deux pièces les plus petites ont été mises en circulation en argent ; mais il ne semble pas qu'il y ait d'exemplaire en argent de la plus grande. M. Salles possède une autre série de trois pièces en étain, paraissant de frappe anglaise, qui s'intercalent, comme modules, dans la série précédente en partant d'une pièce encore plus grande, dont M. Salles a trouvé un exemplaire en argent.

— M. Maitre a rapporté d'un voyage à Huê plusieurs objets d'origine annamite, parmi lesquels nous citerons particulièrement : un bahut avec incrustations de nacre faisant saillie ; un sabre de mandarin, à fourreau de bois incrusté et à ornements d'argent, avec poignée en molaire d'éléphant et garde niellée ; un réchaud à repasser en bronze décoré ; une petite théière en porcelaine à décors bleus marquée au chiffre de Thiệu-trị ; un plat en faïence émaillée aux armes de la Compagnie des Indes ; un plateau rectangulaire en émail de Huê, marqué au chiffre de Minh-mạnh ; et surtout un grand plateau ovale en émail de Huê, contenant une poésie de Minh-mạnh et daté de la 11e année du règne de cet Empereur (1830), avec encadrement de bois incrusté et pied de bois sculpté à décor de nuages. Cette dernière pièce est hors de pair.

— M. Pelliot a acquis à Si-ngan-fou plusieurs céramiques fort intéressantes, dont un vase en terre émaillée de l'époque des Han, un autre de l'époque des Yuan, deux vases en porcelaine à décor polychrome de l'époque des Ming, deux autres de K'ang-hi, etc. Il a rapporté également de beaux bronzes chinois.

* * *

Annam. — Il peut être intéressant de préciser le sens du « nom de règne » pris par le jeune souverain d'Annam, 維新 Duy-tân. L'expression *duy-tân*, ch. *wei-sin*, est empruntée au *Chou king*, où on lit (Legge, *Chinese Classics*, III, I, 168-169) : 殲厥渠魁脅從罔治舊染汙俗咸與惟新. Ce texte fait partie d'une harangue adressée à ses troupes par un général qui va marcher contre des fonctionnaires coupables, et le sens est : « J'exterminerai les chefs, mais je ne sévirai pas contre ceux qui les ont suivis par force. Ceux qui depuis longtemps ont été souillés par des coutumes impures pourront tous *se rénover*. » Telle est l'origine du sens de « rénovation », « restauration », qu'a pris l'expression *wei-sin*, avec une orthographe alternative 維新 *wei-sin* due à l'emploi indifférent de 惟 *wei* et 維 *wei*. Mais bien que cette phrase du *Chou king* fût naturellement connue des lettrés, le terme de *wei-sin* n'est vraiment entré dans l'usage courant que depuis son adoption au Japon (avec la prononciation japonaise *ishin*) pour désigner la restauration du Meiji. Depuis que des idées réformistes se sont implantées en Chine, c'est-à-dire en 1898 et surtout après 1900, la vieille expression du *Chou king* est revenue dans son pays d'origine, avec son sens primitif, mais accru de toutes les espérances que le succès de la « restauration » japonaise faisait concevoir aux réformistes de Chine ; c'est aujourd'hui l'étiquette même du parti réformiste non révolutionnaire. Par la presse chinoise et japonaise, le *wei-sin* vient enfin de se frayer une route jusqu'à Huê.

* * *

Cambodge. — Le commandant Montguers, président de la Commission de délimitation de la frontière entre la France et le Siam (1907-1908), nous a remis un rapport très intéressant et très détaillé sur les points archéologiques et préhistoriques relevés au cours des opérations de la commission. Les résultats de ses travaux seront mis à profit dans la préparation du tome III de l'*Inventaire des monuments du Cambodge*. La région parcourue par la commission est du reste très pauvre en vestiges archéologiques : un certain nombre de monuments encore inconnus, mais d'importance médiocre, ont été néanmoins découverts ; ceux qu'on avait déjà signalés ont été situés géographiquement avec toute la précision désirable et reportés sur la carte établie par la commission. Le monument nouveau le plus important paraît être le Prasat Sre Rong, au Sud de Talo.

La mission a trouvé peu de vestiges préhistoriques dans la région : cependant, dans la région au Sud des Dang-Rek, les indigènes trouvent assez fréquemment des haches néolithiques, auxquelles ils attribuent des vertus curatives de la variole et qu'ils considèrent comme des « pierres de foudre » produites là où la foudre a frappé le sol. Quelques haches ont pu être acquises pour le Service géologique de l'Indochine : deux d'entre elles présentent un tenon d'emmanchement, caractéristique souvent observée dans les haches de l'Indochine de la même période.

— Pendant le second semestre de 1908, les travaux de M. Commaille ont porté exclusivement sur Angkor-Vat. On a jugé préférable de ne pas reprendre cette année, à Angkor-Thôm, la lutte contre la brousse envahissante. Sur les avenues et dans la grande place centrale, une brousse assez épaisse a repoussé : mais la haute futaie ayant été abattue sur tous les points où la vue était gênée, les avenues et la place n'en restent pas moins bien dégagées. La brousse a repoussé également sur les édifices qui avaient été nettoyés, à l'exception du Baphuon : mais

toute cette végétation est molle et sans consistance, et il ne faudrait que quelques jours pour l'enlever. Les abattages pratiqués pendant l'hiver 1907-1908 auront eu surtout pour effet de déterminer les grandes voies qui dessinent le plan général de la ville.

Du rapport que nous a adressé M. Commaille sur les travaux exécutés à Angkor-Vat de juillet à décembre 1908, en exécution du plan arrêté par M. Parmentier, chef du Service archéologique, nous détachons les passages suivants :

Dégagement du socle du massif central. — Au 1er juillet il restait à dégager la face Nord de l'énorme socle de 12 mètres de hauteur sur lequel s'élèvent les galéries et les tours composant l'étage supérieur d'Angkor-Vat. La face Nord a donc été débarrassée de toute la végétation qui la masquait, mais il a fallu reprendre à plusieurs reprises les autres faces, et le conservateur estime que les plantes ne disparaîtront définitivement que lorsque tous les blocs du parement auront été resserrés et les joints aveuglés par un mélange de ciment et de grès pulvérisé. A la vérité le travail d'entretien est presque insignifiant, mais il faut cependant veiller sans cesse à ce que les racines qui n'ont pu être arrachées ne donnent pas naissance à des pousses nouvelles qui retiendraient les poussières apportées par le vent dans les cours du temple et y trouveraient un aliment nouveau favorable à leur croissance. Certaines souches se sont ramifiées profondément dans la limonite des fondations et il n'a pas été possible de les atteindre, même avec les outils spéciaux confectionnés dans ce but. Il est par conséquent nécessaire d'étouffer la plante en coupant ses rejets dès qu'ils se présentent à la lumière.

Le dégagement du grand socle a donné à l'ensemble du groupe central toute la valeur qu'il devait avoir, c'est-à-dire que les galeries et les tours massives de l'étage supérieur se présentent maintenant sur une assise admirablement proportionnée. Et c'est précisément dans les justes proportions de toutes les parties du temple que les constructeurs d'Angkor ont fait preuve de science et de goût aussi bien comme architectes que comme décorateurs. On peut dire que l'effet de cette masse élégante n'échappe à personne et que peu de monuments laissent une impression aussi profonde. La seule critique qui se présente spontanément à l'esprit porte sur la verticalité des escaliers : mais il est bien évident que des escaliers plus commodes, construits d'après nos formules, eussent produit autour du socle un empâtement qui l'aurait alourdi. On doit donc estimer que, si le profil adopté répond peu à nos habitudes de commodité, il est tracé dans une ligne décorative très heureuse et que les architectes auraient fait une faute s'ils l'avaient modifié.

Cour du 2e étage. — Le précédent rapport semestriel mentionnait le nombre approximatif de mètres cubes à évacuer et la quantité prodigieuse de blocs éboulés, épars dans la cour du 2e étage, qu'il fallait déplacer et ranger pour le nettoyage. Les parties Est et Sud restaient à déblayer ; ce travail est terminé maintenant. La terre qui couvrait les dalles et s'élevait le long du socle à une hauteur dépassant parfois 3 mètres a été rejetée dans la cour inférieure, d'où l'on pourra s'en débarrasser directement au moyen du Decauville dont le service de conservation d'Angkor sera prochainement doté.

Le dallage de cette immense cour est loin d'être en parfait état. De nombreuses dalles manquent et de plus nombreuses cavités cylindriques ont été creusées dans un but qui n'a pu être encore défini. Tous ces trous seront comblés pour permettre la libre circulation sur les quatres faces de la cour, mais ce travail de restauration demandera un temps assez long et ne pourra être entrepris qu'après achèvement du nettoyage de toutes les parties du temple

Au sujet des cavités cylindriques taillées dans les dalles autour du socle et d'après une disposition assez irrégulière, que l'on retrouve d'ailleurs dans les petites cours de l'étage supérieur, le conservateur émet l'hypothèse qu'elles doivent représenter l'emplacement de statues à tête d'animal montée sur un corps humain, dont le rôle était de défendre la demeure de la divinité contre les mauvais esprits ou peut-être contre les gens qui auraient pu se laisser tenter par les trésors du sanctuaire. Cette hypothèse n'est basée que sur la découverte d'une statue à figure grimaçante et cornue (singe ou chien) posée sur un corps d'homme et d'une tête de sanglier portant la coiffure brahmanique qui s'appliquait évidemment sur un buste

humain, comme l'indique la forme du cou. Les fragments retrouvés sont un peu plus grands que nature. Deux autres bustes en bon état, dont un de femme, ont été également découverts dans les fouilles de la deuxième cour, mais, comme ils sont décapités, on ne peut dire s'ils portaient une tête d'animal ou une tête humaine.

Le dégagement de la cour et principalement des parties en retrait situées entre les escaliers a rendu au jour des moulures et des motifs décoratifs en assez bon état et quelques fragments dont la conservation est parfaite. Mais, par contre, on se rend compte maintenant que la dislocation des blocs due à la poussée des racines progressait singulièrement et qu'il était temps de s'occuper de cette pure merveille qu'est Angkor-Vat pour éviter sa ruine absolue. Malheureusement les crédits dont le service dispose pour les travaux ne permettent pas une réfection complète qui nécessiterait une main-d'œuvre spéciale et onéreuse. Il faut donc se contenter pour l'instant d'enrayer la dégradation et de limiter la restauration à l'indispensable.

Le nettoyage de la cour du 2e étage a été mené sans difficulté grâce à une main-d'œuvre abondante qui s'habitue de plus en plus aux travaux de fouille et qui paraît animée d'une bonne volonté qu'elle ne montrait pas autrefois. Les salaires sont du reste plus élevés qu'à Phnôm-penh.

Chaussée dallée Ouest. — Le plan d'ensemble d'Angkor-Vat prévoyait, selon toute évidence, que le monument serait relié aux quatre portes de l'enceinte par une chaussée dallée que devait prolonger une autre chaussée extérieure formant pont sur l'immense fossé qui circonscrit le terrain du temple, mais les constructeurs ont été arrêtés brusquement dans leur œuvre, ainsi qu'en témoignent de multiples parties restées inachevées, et nous ne trouvons aujourd'hui qu'une seule chaussée terminée, celle qui aboutit à l'entrée monumentale Ouest, et qu'un seul pont. Sur la face Est on s'est contenté, pour franchir le fossé, d'une levée de terre maintenue par un grossier parement de limonite et de grès. Cette levée était nécessaire, puisque c'est ici le point initial de la route qui, par Beng-Méaléa et le Spean Ta-Ong, gagnait le groupe important de Prah-Khan (province de Kompong Svai) et sans doute Vat-Nokor, sur le grand fleuve. Le fossé est resté libre sur les faces Nord et Sud.

Pour rendre à l'ensemble du monument son aspect primitif, on devait d'abord songer à reconstituer l'unique avenue dallée. Il fallait aussi envisager la nécessité de déloger les bonzes dont les habitations masquent toute la face Ouest de la première galerie, dite « galerie historique », et interdisent une vue générale. Nous espérons qu'il sera possible de les décider à transporter leurs demeures au Nord et au Sud, en dehors de la terrasse de pourtour. Dès que la façade principale aura été démasquée, les arbres gênants seront abattus et l'on ne conservera sur la terrasse que quelques magnifiques manguiers qui, loin de nuire à l'effet décoratif, le complète. Les visiteurs n'auront plus alors l'impression d'être en face d'un temple élevé, mais étroit.

En attendant que ce travail puisse s'exécuter, le conservateur s'est occupé activement, grâce aux fonds que lui a confiés le Comité de la Société d'Angkor à Phnom-penh, de la réfection de l'avenue dallée (1).

Ce travail porte sur une chaussée de 475 mètres de longueur. Toute une partie de cette chaussée (une trentaine de mètres), près du *gopūra* d'entrée, n'avait pu être terminée par les constructeurs d'Angkor ou avait été détruite à une époque et dans un but qu'on ne saurait

---

(1) A ce propos nous tenons à témoigner à M. Jeannerat, administrateur de 1re classe des Services civils, toute notre reconnaissance pour l'activité dont il a fait preuve dans l'organisation de la Société qu'il préside à Phnôm-penh. Les souscripteurs du Cambodge ont fourni dans le courant de l'année 1908 trois mille cinq cents piastres, dont 500 pour le débroussaillement d'une avenue d'Angkor-Thôm et 3000 qui ont permis d'entreprendre la reconstitution de l'avenue dallée d'Angkor-Vat.

préciser. Les matériaux rencontrés là ne présentaient ni les dimensions ni la régularité des dalles voisines, et leur support, au lieu d'être constitué par des blocs de limonite, était simplement en terre. De plus le dallage s'était affaissé et les pierres offraient des intervalles où les herbes, des plantes diverses et même des arbustes poussaient à plaisir. Il a donc fallu enlever tous les matériaux, rejeter la terre qui les soutenait, la remplacer par un mélange de grès et de limonite battu à refus et remettre en place, sur ce support solide, les pierres de dallage. Mais les dalles resserrées n'ont pu suffire, et le vide a été comblé par une chape en ciment comportant, pour obtenir la teinte désirée, une assez forte proportion de sable.

Au départ de l'avenue se trouve un escalier de quelques marches donnant accès dans le péristyle du *gopūra* central de l'entrée monumentale Ouest. Les marches n'existant plus, il est devenu nécessaire de les refaire pour faciliter le passage.

La chaussée dallée domine de $1^{m}80$ le terrain voisin et s'élève sur un parement de grès sculpté qui supportait une balustrade dont la main-courante était formée du corps du nāga. Le parement en question était bloqué par des apports de terre dont la hauteur dépassait près de l'entrée Ouest $2^{m}50$ et diminuait progressivement à partir du premier ressaut. En certains endroits, les fouilles ont découvert une espèce de maçonnerie grossière faite de blocs de limonite pris un peu partout au détriment de quelques parties du temple. On ne peut se rendre compte de l'idée qui a présidé à ce maçonnage ni de celle qui a valu au parement d'être bloqué par une terre apportée là évidemment à dessein, puisqu'elle contient une quantité de pierraille. Toujours est-il qu'il a fallu dégager les côtés de la chaussée et que le travail de terrassement a été particulièrement pénible à cause des blocs que les ouvriers rencontraient à chaque instant. Le dégagement du parement est aujourd'hui terminé, mais les terres sont demeurées à proximité faute d'un moyen rapide d'évacuation. Il faudra donc reprendre plus tard ce terrassement, quand le service sera pourvu du Decauville attendu, et rejeter les terres au loin pour restituer l'avenue telle qu'elle doit être, c'est-à-dire en saillie sur la plaine, alors que pour l'instant la moitié de son étendue est au-dessous du sol voisin. Le déblaiement a rendu visible des parties qui semblent neuves, tellement la conservation en est parfaite.

Au cours des fouilles exécutées en cet endroit de multiples fragments de terre cuite et quelques spécimens complets ont été trouvés qui prouvent que, le long de cette avenue tout au moins, s'élevaient de nombreuses habitations en bois avec couverture légère. Ce sont des tessons de tuile, des tuiles de bordure et des épis de faîtage de diverses dimensions. Quelques types ont été mis à l'abri par le conservateur en vue de la prochaine installation d'un musée dans une des constructions secondaires d'Angkor-Vat. Ces pièces et les fragments de statue déjà rassemblés composeront un fonds d'exposition assez intéressant, auquel viendra s'ajouter tout ce que l'on découvrira au fur et à mesure de l'avancement des travaux.

Les fouilles ont également rendu une grosse part de la main-courante dont les tronçons étaient enfouis sous les terres amoncelées et les déchets. Le reste était disséminé un peu partout, autour des *sra* de la pagode et près du mur d'enceinte, à 400 mètres de leur emplacement d'origine. Quant aux dés de support du nāga, il s'en faut qu'ils aient pu être tous retrouvés, et c'est à peine si, pour le moment, on en possède assez pour reconstituer la moitié de la balustrade. Cependant il est probable que de nombreux dés sont encore enfouis sous les terres restant à évacuer. Ces pierres finement sculptées et facilement transportables étaient utilisées volontiers par les bonzes autour des Buddhas de la pagode et comme étrier devant le seuil des habitations. On a pu les reprendre sans difficulté.

Il est utile de noter que les tronçons du nāga ayant été jetés bas sans la moindre précaution, la plupart se sont brisés dans leur chute et demanderont, lors de la remise en place, à être soutenus par une petite cornière invisible. Un autre travail au moins aussi long et aussi délicat sera nécessité par la restauration des têtes de nāga, qui ont toutes été retrouvées, à l'exception de deux que de nouvelles recherches feront peut-être découvrir. Mais ces têtes sont très fragmentées et les morceaux devront être cramponnés pour être ajustés solidement.

La ligne de la chaussée est coupée de douze ressauts, six de chaque côté, dont l'état était tel qu'il a fallu les démonter pierre par pierre et les refaire ensuite après avoir rejeté complètement la terre de remplissage et les racines innombrables qui s'y trouvaient et causaient la dislocation des blocs. Le dessous des dalles des ressauts est maintenant de la même composition que le support du dallage des parties refaites sur le cours de la chaussée, c'est-à-dire un mélange de grès et de limonite. Il ne reste plus qu'à boucher les joints et cette besogne ne nécessitera pas une main-d'œuvre particulièrement habile.

Enfin le gros effort est à donner prochainement pour la pose de la balustrade et surtout des têtes de nāga qui viendront se dresser sur le bord extérieur des ressauts, de chaque côté des escaliers. Les têtes et les tronçons qui les suivent sont taillés dans un seul bloc, de même que les parties d'angle, et chacune de ces pierres pèse entre 2200 et 2500 kilos.

Piscines du cloître. — La partie du temple que l'on a l'habitude de désigner sous le nom de cloître est située sur le développement Ouest, entre la galerie historique et la deuxième galerie. Ce cloître est entouré de préaux et coupé de passages couverts dont les vérandas s'ouvrent sur quatre piscines symétriques profondes de 2 m 50, longues de 12 mètres pour une largeur de 9 mètres et pourvues chacune d'un petit escalier taillé dans un ressaut à paliers que des *song* décoraient autrefois. Ces piscines étaient comblées jusqu'au tiers de la hauteur par des terres apportées vraisemblablement par les habitants qui avaient coutume d'enfouir en cet endroit des vases contenant les restes d'incinération (menus os calcinés) de leurs parents. Dans ces creux toujours humides poussait une végétation dense.

Il s'agissait de rendre les bassins en question à leur destination primitive en mettant les dalles à nu, en refaisant les escaliers disloqués par les racines et en aveuglant les fissures des parements et du dallage pour que l'eau s'y maintienne. — La première phase de ce travail a été entreprise vers la fin de décembre, mais les déblais s'exécutent rapidement et le nettoyage complet ne demandera pas plus d'une vingtaine de jours. Quant au cimentage des joints, il ne nécessitera qu'un nombre très limité d'ouvriers.

Le nettoyage des piscines découvre un dallage irrégulier, à surface simplement dégauchie, et l'on peut voir nettement que les constructeurs n'ont pas eu le temps d'achever cette partie avec le soin qu'ils apportèrent partout ailleurs. Ou peut-être encore ont-ils jugé inutile de polir un fond masqué par l'eau. — Il n'est pas douteux qu'on se trouve bien ici en face de piscines, puisque les eaux de pluie devaient y séjourner par suite du manque total de caniveaux d'écoulement et, de plus, ces bassins avaient un usage rituel si l'on en juge par leur disposition dans le développement principal du plan.

Siam

— Le commandant Montguers nous communique les renseignements suivants sur l'activité archéologique du Siam :

« A Ayuthia, des travaux considérables ont été entrepris sous l'impulsion active et véritablement éclairée du gouverneur du Monthon pour la mise à jour et l'accès des ruines des palais et temples royaux de l'ancienne capitale du Siam. Aujourd'hui ces ruines peuvent être visitées en grande partie sans difficultés. Le gouverneur doit, paraît-il, faire paraître prochainement une brochure relatant les résultats de ces travaux. Le développement du musée dont parle le commandant Lunet de Lajonquière (*Inventaire descriptif des monuments du Cambodge*, t. II, p. 320) se poursuit aussi très heureusement. Aux statues et stèles en grès sont venues s'ajouter un grand nombre de poteries de Phitsanulok et de porcelaines de fabrication chinoise, toutes anciennes, trouvées sur place ou aux environs, qui offrent certainement de l'intérêt au point de vue céramique, ainsi que quelques bronzes très artistiques.

« Les bronzes brahmaniques et bouddhiques, les bleus de Chine, propriété du roi de Siam, qui sont réunis dans les palais royaux de Bangkok, sont également d'un grand intérêt. Ces dernières porcelaines proviennent surtout de cadeaux. Dans l'ensemble, elles constituent certainement une collection unique, mais qui semble plutôt remarquable par la grande variété de formes et la diversité du décor des pièces que par la beauté de l'émail et la finesse de la pâte. A Bang-pein, palais d'été du roi à mi-chemin entre Bangkok et Ayuthia, quelques belles porcelaines de Chine à émaux de couleurs variées, quelques cloisonnés de Chine, des jades, sont rassemblés dans un pavillon de style imité du chinois.

« Ainsi que le fait remarquer le commandant de Lajonquière : (p. 320) « Il y aurait sans « doute encore beaucoup à glaner dans les collections particulière des riches Siamois. » Des productions artistiques, rarement d'origine siamoise, y sont en effet souvent réunies : bronzes d'un caractère religieux ; terres de Phitsanulok ; porcelaines chinoises ; ivoires sculptés ; nielles avec émaux de cuivre, d'or et d'argent ; porcelaines entièrem nt décorées d'émaux vifs fabriquées en Chine spécialement pour les Siamois; métal repoussé. La classe fortunée y a souvent fait preuve d'un goût très avisé.

« L'action gouvernementale s'exerce aujourd'hui d'une façon efficace pour la conservation et la protection des monuments anciens et les recherches archéologiques. L'aide pécuniaire donnée au commandant de Lajonquière pour une mission au Siam, les travaux exécutés à Ayuthia, les crédits alloués annuellement pour la restauration des vieilles pagodes et des ruines les plus intéressantes en sont la preuve. L'archéologie est dotée au budget siamois. Par contre, il ne semble pas qu'aucun effort sérieux soit tenté pour encourager l'art moderne. Le Siam aujourd'hui ne produit rien de véritablement artistique et le goût des Siamois aisés se porte, avec peu de sûreté, vers le modernisme d'Europe le moins bon. »

Chine

— L'intronisation (卽 位 式) du jeune empereur Siuan-t'ong a eu lieu le 2 décembre au palais. Aucun Européen n'y assistait, mais un journal japonais, le *Kokumin shimbun* 國民新聞, en a donné dans son numéro du 15 décembre un compte rendu qui paraît émaner d'un témoin oculaire. Nous l'analysons ci-dessous.

Le 2 au matin, de bonne heure, de nombreux détachements d'infanterie furent disposés autour du palais, tandis que le grand secrétariat et le ministère des rites s'occupaient de la décoration du T'ai-ho-tien 太 和 殿 ; au-dessus de la porte T'ien-ngan 天 安, on plaça un phénix portant en son bec le texte du rescrit impérial. À l'heure dite, les chanceliers du grand secrétariat (內 閣 學 士) portant le rescrit, les secrétaires du grand secrétariat (內 閣 中 書) portant l'écritoire et le pinceau, font leur entrée. Les grands chanceliers (大 學 士), suivis de tous les chanceliers (學 士), se rendent au K'ien-ts'ing-kong 乾 清 宮, demandent le sceau impérial et vont le déposer sur la table placée devant le trône. Alors les maîtres des cérémonies conduisent les princes du premier rang (和 碩 親 王) et au-dessous, les princes et ducs mongols et les hauts fonctionnaires civils et militaires en dehors de la porte T'ien-ngan, au Sud du pont Kin-chouei 金 水, et les disposent en rangs d'après l'ordre des préséances. A 11 heures 1/2, sur l'invitation des ministres des rites (禮 部 堂 官), l'empereur, vêtu de blanc, arrive, porté par le prince régent. Il va au Houang-ki-tien 皇 極 殿 et au K'ien-ts'ing-kong 乾 清 宮, où il fait les trois génuflexions et les neuf inclinations rituelles et il « reçoit le mandat » (受 命). Puis, sur une nouvelle invitation des ministres des rites, l'empereur échange ses habits de deuil pour un vêtement de cérémonie, et va saluer l'impératrice douairière, qui est assise sur un trône et porte un costume de gala. Il répète devant elle la cérémonie des trois génuflexions et des neuf inclinations. Pendant ce temps, le bureau des équipages impériaux 鑾 儀 衞 avait disposé la « litière dorée » (金 輿) à gauche de la

porte K'ien-ts'ing 乾清, et les ministres des rites (禮部堂官) attendaient avec les fonctionnaires du bureau de l'astronomie (欽天監). Bientôt l'empereur paraît, monte dans sa litière et se rend au Pao-ho-tien 保和殿. Puis, sur l'invitation des ministres des rites, il passe au Tchong-ho-tien 中和殿, et prend place sur le trône. Alors les chambellans (內大臣), les officiers des gardes (侍衞), les fonctionnaires du grand secrétariat (內閣), ceux de l'académie (翰林院), de la cour des censeurs (都察), avec leur suite et les porteurs d'insignes, font devant lui les trois génuflexions et les neuf inclinations, et se retirent. Ensuite l'empereur se rend au T'ai-ho tien 太和殿 et prend place sur le trône de parade (寶座), tourné vers le Sud ; c'est la véritable intronisation. Pendant que, à la porte Wou (午門), résonnent les cloches et les tambours, les princes, les ducs et tous les fonctionnaires qui les avaient accompagnés (百官) s'avancent, font les trois génuflexions et les neuf inclinations et se retirent à la place qu'ils occupaient et où ils se tiennent debout. Alors un grand chancelier (大學士) s'approche à la gauche de l'empereur et lui présente le rescrit (詔書), sur lequel un chancelier (內閣學士) vient apposer le sceau. Le grand chancelier (大學士) emporte le rescrit et va à la porte centrale, où il le remet aux ministres des rites (禮部堂官); ceux-ci le placent dans une cassette (筥) nommée *yun-p'an* 雲盤, confiée à des fonctionnaires du ministère des rites. Ceux-ci quittent alors le T'ai-ho-tien 太和殿, et, à leur suite, les fonctionnaires civils et militaires se retirent par les portes Tchao-tö 昭德 et Tcheng-tou 貞度. Les ministres des rites annoncent à l'empereur la fin de la cérémonie. L'empereur se lève et rentre au Tong tsö-tien 東側殿, où il change de vêtements. Pendant ce temps, les grands chanceliers (大學士) et les chanceliers (學士) vont remettre le sceau impérial aux gens du palais (大內); les fonctionnaires chargés du rescrit vont le déposer au Long-t'ing 龍亭, et font devant lui une génuflexion et trois prosternations. Tout est terminé.

A la suite de l'intronisation, différents personnages reçurent mission d'en porter la nouvelle aux grands sanctuaires ; le prince du 2e rang To-lo-k'o-lo (多羅克勒郡王) fut envoyé au Temple du ciel (天壇), le duc Yi (意公) au Temple de la terre (地壇), le duc Ts'ai (蔡公) au Temple des ancêtres (太廟), le prince Yeou (祐公) à l'autel du Dieu du sol (社稷壇), le prince Tchao (釗公) au Temple de Confucius 孔廟. Tout Pékin était en fête ; les portes du palais étaient ouvertes, tous les grands personnages et les fonctionnaires avaient revêtu leurs plus beaux costumes; les légations étrangères étaient pavoisées... Depuis le matin, la foule joyeuse se pressait à la porte T'ien-ngan 天安 pour entendre la lecture du rescrit impérial. Selon l'usage remontant à 雍正 Yong-tcheng (1723-1735), ce rescrit doit être imprimé officiellement pour être répandu dans le peuple. Bien qu'on soit dans une époque de deuil national, le sceau impérial a été apposé en rouge, en augure de prospérité.

— Le gouvernement chinois a fait connaître officiellement les grandes lignes de la future constitution de l'empire. En voici un court résumé. L'empereur possède tous les pouvoirs de gouvernement, législatif (立法), exécutif (行政) et judiciaire (司法). Il est aidé dans leur exercice, pour le premier, par un parlement (議院), pour le second par un ministère (政府), pour le troisième par des tribunaux (法院). La dynastie des Ts'ing gouverne héréditairement l'empire chinois. Le souverain est inviolable. Les lois et les résolutions du parlement doivent être approuvées par l'empereur avant d'être promulguées. L'empereur a le pouvoir de convoquer, de clore, de suspendre, de proroger, de dissoudre le parlement, de régler l'avancement des fonctionnaires. Il est le chef des armées de terre et de mer, et règle le statut de l'armée. Il peut déclarer la guerre, conclure la paix, faire des traités, envoyer des ambassadeurs et des ministres aux puissances étrangères, recevoir les ambassadeurs et ministres étrangers, proclamer l'état de siège, suspendre, en cas de nécessité, les droits de la liberté individuelle, conférer des titres et dignités ; il a le droit de grâce. Il délègue son pouvoir judiciaire aux tribunaux. Il peut émettre et faire émettre des décrets ; mais ceux-ci ne peuvent en aucun cas modifier ou annuler une loi sans un vote du parlement. En dehors des sessions du parlement, dans les cas urgents, l'empereur peut émettre des décrets ayant force de loi, et engager les dépenses indispensables; mais il est nécessaire d'obtenir l'approbation

du parlement lors de la session suivante. L'empereur fixe le montant des dépenses de la maison impériale, qui sont payées par le Trésor ; le parlement n'a pas à intervenir. Les règlements de la maison impériale sont arrêtés en un conseil formé de l'empereur, des princes du sang et des ministres (?) spéciaux ; le parlement n'y intervient pas non plus.

Quant aux sujets, tous ceux qui remplissent les conditions fixées par les lois et les décrets sur la matière, peuvent être nommés fonctionnaires civils et militaires et membres du parlement (議員). Ils jouissent dans les limites légales de la liberté de la parole, du livre, de la presse, des libertés de réunion et d'association. A moins d'infraction aux lois, ils ne peuvent être ni arrêtés ni emprisonnés. Pour la solution des procès, ils doivent s'adresser aux magistrats ; ils devront accepter la décision des tribunaux établis par les lois. Les biens et le domicile sont inviolables sans raison suffisante. Jusqu'à l'établissement de lois nouvelles, les impôts seront perçus suivant l'ancien système. Le peuple a le devoir de respecter les lois.

Le parlement ne possède que le pouvoir législatif et n'a aucune responsabilité exécutive. Le gouvernement exécute les décisions du parlement après qu'elles ont reçu la sanction impériale. Les propositions faites au parlement doivent avoir un caractère d'intérêt national. Le parlement ne peut supprimer ni réduire les dépenses fixées antérieurement par l'empereur en vertu de son pouvoir suprême, ou nécessaires de par une loi existante, sans en avoir délibéré avec le gouvernement. Le budget des recettes et des dépenses de chaque année doit être approuvé par le parlement. Le choix et le renvoi des ministres appartiennent au souverain ; mais en cas de violation des lois par eux, le parlement peut les blâmer. Les décisions du parlement, lorsque les deux chambres haute et basse sont d'accord, sont soumises à l'empereur, et deviennent exécutoires après son approbation. L'adresse du parlement est présentée sous forme d'un rapport signé du président. Dans les discussions du parlement, tout manquement de respect à la Cour, ainsi que toute insulte ou calomnie à l'égard des personnes, sont interdits ; leurs auteurs seront passibles d'une punition. Pendant les séances, le président peut user de la police pour le bon ordre de la salle. Il peut retirer la parole à tout député qui enfreindra le règlement du parlement, et lui ordonner de quitter la salle. Si quelque député ne remplit pas les conditions d'éligibilité, le président, après enquête, a le pouvoir de le rayer du rôle du parlement. Les réunions électorales sont soumises aux lois sur les associations et réunions. Il est défendu aux organisateurs de ces réunions de réunir de l'argent ou de troubler l'ordre public. En cas d'infractions, les réunions seront dissoutes, et les organisateurs passibles d'une peine.

Japon

— Tōkyō s'est enrichi dernièrement de deux nouvelles bibliothèques. Il en existait déjà plusieurs. Nous ne citons que pour mémoire, car l'accès en est difficile, la bibliothèque nommée Naikaku bunko 內閣文庫, héritière du Momiji-yama bunko 紅葉山文庫 qu'avaient fondé les shōgun Tokugawa : elle contient un peu moins de 100.000 volumes, et dans ce nombre des ouvrages précieux dont plusieurs inédits. La bibliothèque du palais impérial, Toshoryō 圖書寮, est à peu près de même importance, dit-on, mais s'ouvre plus difficilement encore. Les bibliothèques des grandes écoles, de l'Ecole normale supérieure, de l'université de Waseda et surtout de l'université impériale, sont considérables ; mais elles sont surtout destinées aux professeurs et aux élèves de ces établissements, et bien qu'elles soient accessibles à d'autres moyennant certaines autorisations, le public n'avait guère à sa disposition pratiquement que la bibliothèque impériale d'Ueno, Teikoku toshokwan 帝國圖書館. Elle compte, dit-on, environ 500.000 volumes. On a construit pour elle, il y a trois ou quatre ans, de nouveaux et spacieux bâtiments. Mentionnons pourtant encore la bibliothèque de la Société impériale d'éducation, *Teikoku kyōiku kwai* 帝國教育會.

Depuis ce temps, la famille Ōhashi 大橋, propriétaire de la grande maison d'édition Hakubunkwan 博文館, a ouvert dans le quartier de Banchō 番町 une bibliothèque, de peu d'importance, il est vrai, mais inspirée par une idée excellente. Elle est destinée surtout aux étudiants, qui y trouvent, moyennant un droit d'entrée minime, un assez grand nombre d'ouvrages traitant des matières ordinaires de leurs études, surtout naturellement ceux qui sont édités par le Hakubunkwan. Ces établissements sont du reste très fréquentés, et il est parfois difficile d'y trouver une place libre. Mais nous voulons parler de fondations plus importantes.

Le marquis Tokugawa Rairin 德川賴倫, héritier des Tokugawa de Wakayama 和歌山 en Kii 紀伊, fut frappé, au cours d'un voyage qu'il fit en Europe en 1896, des avantages qu'offraient les grandes bibliothèques. Ses ancêtres en avaient réuni une considérable, qui était partagée entre les écoles qu'ils entretenaient, le Gakumonjo 學問所 de leur résidence à Edo, le Gakushūkwan 學習館 et le Gakumonjo de Wakayama, etc. A la restauration, les livres qui étaient à Edo furent transportés à Matsuzaka 松坂 en Ise 伊勢 pour servir à un Kokugakusho 國學所, qui devait y être établi, mais ne le fut pas. Une partie des livres fut perdue, le reste fut attribué au Watarai-ken 度會縣 réuni depuis au Mie-ken 三重縣, et passa de là à la bibliothèque des temples d'Ise, Jingū bunko 神宮文庫. Ce qui était à Wakayama ne quitta pas la ville, devint la propriété du département, dont le chef-lieu y fut établi, et fut attribué d'abord à l'école normale, et finalement à la bibliothèque qui y a été ouverte au commencement de cette année. Malgré cela, il restait encore en la possession de la famille plus de 20.000 volumes. A son retour d'Europe, le marquis les fit cataloguer et en forma une bibliothèque qu'il mit à la disposition de ses étudiants et de ses amis. Elle fut placée dans un bâtiment spécial et reçut le nom de Nanki bunko 南葵文庫. Elle s'accrut rapidement par des achats, des dons et des dépôts ; si bien que la place venant à manquer, il fallut songer à de nouvelles constructions. Ce sont celles que le marquis a inaugurées le 10 octobre dernier. Elles renferment dès à présent près de 80.000 volumes ; 50.000 environ sont la propriété du Nanki bunko : au fonds provenant de la famille Tokugawa, ont été ajoutés le Yasumuro 陽春廬, bibliothèque de Konakamura Kiyonori 小中村清矩, les bibliothèques de Sakada Morotō 坂田諸遠, de Yamanoi Shigeaki 山井重章, etc. Le Sōkeiō 雙桂樓, bibliothèque de Shimada Bankon 島田蕃根, Jūrei 重禮 de son nom personnel, le Tashikirō 多志氣樓, bibliothèque de Katsu Kaishū 勝海舟, etc. y sont déposés. Parmis les ouvrages précieux à divers titres qu'on y trouve, citons : les manuscrits autographes du *Nakayama-ke bunsho* 中山家文書 par Matsushita Kenrin 松下見林 (1 volume), et du *Bummei gonen nichi-nichi ki* 文明五年日日記 par Ise Teijō 伊勢貞丈 (1 volume) ; les textes originaux manuscrits du *Nihon jibun ruijū* 日本事文類從 par Yamamoto Hokuzan 山本北山 (96 volumes), du *Zōtei Oranda-goi* 增訂和蘭陀語彙 par Sakuma Shōzan 佐久間象山 (1 volume), du *Shokoku fūdoki* 諸國風土記 de Hayashi Razan 林羅山 (1 volume), du *Shōshokō* 尙書考 par Kamei Gempō 龜井元鳳 (1 volume), du *Sensha* 川社 par Shakkeichū 釋契沖 (3 volumes) ; le *Tokugawa engenki* 德川淵源記 par Ema Yoshitomo 江馬義知 (100 volumes), le *Zoku Nihon ishōden* 續日本異稱傳 par Ozaki Masayoski 尾崎雅嘉 (106 volumes), le *Nanki Tokugawa shi* 南記德川史 de Horiuchi Shin 堀內新 (196 volumes), etc. Il ne faudrait pas d'ailleurs que le nombre de 80.000 volumes fît illusion ; il s'agit pour la presque totalité de fascicules à l'ancienne mode, dont un volume moderne de format moyen peut parfois contenir une dizaine. Cela n'enlève rien au mérite du marquis Tokugawa et de ceux qui ont contribué à enrichir cette bibliothèque. Sa nature la destine surtout aux recherches d'un caractère scientifique, principalement sur l'histoire, la littérature et la philosophie. L'entrée en est gratuite, mais non absolument libre ; il faut être présenté, ou justifier d'un titre, celui de professeur ou d'élève d'une école supérieure par exemple. Outre la salle de travail ordinaire, pouvant recevoir 80 personnes, une salle spéciale, de 16 places, est réservée aux femmes. On y trouve aussi une petite salle à manger, permettant de déjeuner sans quitter la bibliothèque.

— La ville de Tōkyō n'a pas voulu être en reste avec l'initiative privée, et elle a consacré une somme de 100.000 *yen* à la construction d'un grand bâtiment destiné à abriter une bibliothèque de caractère populaire, à l'extrémité du jardin de Hibiya 日比谷. Il a été inauguré le 16 novembre. La bibliothèque porte le nom de Bibliothèque de la ville de Tōkyō, *Tōkyō-shi toshokwan* 東京市圖書館. Les bâtiments sont disposés pour recevoir environ 100.000 volumes. D'importants achats ont été faits déjà ; d'autres bibliothèques, notamment celle du cabinet, ont donné de leurs doubles ; des particuliers ont fait des dons considérables ; on cite surtout MM. Fukuwa Itsujin 福羽逸人 et Takakusu Junjirō 高楠順次郎. Tout cela cons itue un fonds déjà très sérieux, qu'on prétend dépasser 50.000 volumes ou fascicules. L'inconvénient est que certaines sections sont pauvres, comparées à d'autres, à la littérature surtout, qui prédomine. Les achats ultérieurs y remédieront. Au point de vue matériel, l'installation, bien qu'encore incomplète, est intéressante. Les femmes et les enfants (écoles primaires) ont des salles séparées, auxquelles sont joints des lavabos ; et une salle à manger, qu'on trouve un peu étroite, est à la disposition des gens qui désirent ne pas quitter la bibliothèque. La gratuité n'est accordée qu'à certaines conditions, de façon à écarter les oisifs et les voleurs ; mais le droit perçu à l'entrée est minime. Ajoutons qu'il est question de créer une seconde bibliothèque du même genre, moins importante sans doute, dans le quartier de Fukagawa.

— D'autre part la famille Iwasaki 岩崎 possède, à Surugadai 駿河臺, une bibliothèque de 200.000 volumes, dit-on, nommée Seikadō bunko 靜嘉堂文庫, et comprenant des ouvrages japonais et chinois. Le baron Iwasaki Yanosuke 岩崎彌之助 avait, paraît-il, l'intention de faire construire un bâtiment spécial et de l'ouvrir au public. La mort l'a empêché d'y donner suite. La famille reprendra sûrement ce projet, mais on ne saurait prévoir l'époque à laquelle il sera réalisé ; car en ce moment elle est toute occupée de l'érection d'un temple devant recevoir les cendres du baron Yanosuke.

A cette bibliothèque appartiennent les huit cents boîtes de la bibliothèque de Takezoe Shinichirō 竹添進一郎, les bibliothèques de Nakamura Keiu 中村敬宇, du généalogiste Suzuki Shinnen 鈴木眞年, du *kokugakusha* 國學者 Irokawa Sanchū 色川三仲, et de plusieurs autres érudits japonais. Parmi les manuscrits, il faut noter surtout l'original du *Zoku gunsho ruijū* 續群書類聚 de Hanawa Hokiichi 塙保己一. L'acquisition la plus précieuse qu'ait faite le Seikadō bunko est celle de la bibliothèque de Lou Sin-yuan 陸心源 du Tchō-kiang, dont lui-même avait publié le catalogue sous le titre de *Pi song leou ts'ang chou tche* 皕宋樓藏書志 (1). Elle a été payée 70.000, d'autres disent 100.000 taëls, et cet achat important a été en partie la cause des difficultés que le gouvernement chinois commence à opposer à l'exportation de ces sortes de richesses. Le Seikadō bunko est placé sous la direction de M. Kawada Hikuma 河田羆 assisté de quatre autres bibliothécaires ; de plus M. Shigeno Aneki 重野安繹 leur est adjoint comme conseil. Un certain nombre de copistes sont employés à reproduire les manuscrits rares que la bibliothèque ne possède pas. Le catalogue serait terminé, dit-on. MM. Kawada et Uematsu Akira 植松彰, l'un des bibliothécaires, ont commencé, sous la direction de M. Shigeno, une grande publication historique, le *Kokushi sōrankō* 國史粽覽稿, dont la partie concernant les temps mythologiques, *Jindaiki* 神代記, a paru il y a deux ans.

— Par contre on éprouve quelques inquiétudes au sujet de la bibliothèque connue sous le nom de Toyo Miyazaki bunko 豐宮崎文庫, l'une des trois anciennes bibliothèques du Japon Elle fut fondée à Yamada 山田, province d'Ise 伊勢, pendant l'ère Keian 慶安 (1648-1651), par Deguchi Nobuyoshi 出口延佳 et quelques autres kannushi, pour l'instruction de leurs élèves. En Kwambun 寬文 (1661-1672), sur la recommandation de Yagi Tajima

(1) Cf. *B. E. F. E.-O.*, II (1902), p. 323.

no kami 八木但馬守, le shōgun lui accorda un secours; elle reçut de différents côtés des dons considérables. Elle est actuellement propriété indivise de 81 familles de kannushi, reste des 99 qui la possédaient autrefois. Et des dissensions de divers ordres menacent de la faire vendre. On verrait avec peine la disparition de cette bibliothèque où se formèrent, où vinrent étudier au moins, bon nombre de *kokugakusha*, entre autres Motoori Norinaga 本居宣長 et Ōshio Chūsei 大鹽中齊.

— Dans un ordre d'idées voisin, signalons l'achèvement des bâtiments destinés au musée offert au prince impérial, et qu'on désigne pour cette raison sous le nom de *Hōken bijutsukwan* 奉献美術館. Lors du mariage du prince (10 mai 1900), on émit l'idée d'une souscription nationale dont le produit serait consacré à lui offrir un gage de l'affection de ses futurs sujets. Un comité se forma, qui réunit les offrandes, et après de longues discussions, décida de les employer à la construction d'un musée. Commencés à la fin de 1901, les travaux, retardés par la guerre russo-japonaise, viennent seulement d'être terminés. Ils ont coûté environ 550.000 *yen*. Il reste disponible une somme d'un peu plus de 30.000 *yen*, dont le comité fera la remise, en même temps que celle de l'édifice, au ministère de la maison impériale. Le nouveau musée s'élève tout à côté du musée impérial d'Ueno, dont il devient une dépendance, un agrandissement pour mieux dire. On sait que celui-ci ne dispose pas d'assez de place pour exposer tout ce qu'il possède, et était obligé jusqu'à présent d'établir une sorte de roulement entre les objets exposés. Le nouveau musée sera donc le bienvenu à tous égards, encore que, au point de vue architectural, le rapprochement des deux édifices ne soit peut-être pas très heureux.

— La Grande exposition japonaise, pour lui donner sa dénomination officielle, l'exposition internationale projetée pour 1912, a été remise à 1917. Elle avait été déjà officiellement annoncée, et dans un grand banquet, le baron Kaneko Kentarō 金子堅太郎, président du comité, en avait exposé l'objet et l'intention aux représentants de la presse étrangère. On s'était mis d'accord sur la contribution à fournir par l'état et par la ville. Après de longues hésitations, l'emplacement avait été fixé, les plans étaient à l'étude, et sans doute partiellement arrêtés. Un certain nombre de puissances avaient annoncé leur participation; les Etats-Unis notamment avaient décidé d'y consacrer une somme d'un million et demi de dollars, et avaient même envoyé déjà un commissaire.

Les choses en étant à ce point d'avancement, il a fallu évidemment de graves raisons pour tout suspendre aussi brusquement. M. Ōura Kanetake 大浦兼武, ministre de l'agriculture et du commerce, les a exposées le 31 août, en annonçant officiellement au comité de l'exposition la décision qui avait été prise. La première qu'il invoque est la raison financière et la nécessité des économies. On a dû en effet, sinon renoncer au vaste programme élaboré après la guerre, du moins en modifier des parties et en ralentir la réalisation. Cette raison s'impose d'autant plus fortement, au dire du ministre, que la somme prévue d'abord, dix millions de *yen*, paraît dès aujourd'hui insuffisante, tant à cause du développement qu'on a été amené à donner aux plans primitifs, que par suite de l'augmentation générale des prix. Et puis, il est certain qu'on était en retard et qu'il aurait fallu un grand effort pour être prêt à temps. Or cet effort serait particulièrement laborieux dans les circonstances actuelles. A plusieurs points de vue en effet, il serait difficile de mener de front les grands travaux de voirie en cours à Tōkyō, élargissement des rues, percement de voies nouvelles, construction de ponts, développement des lignes de tramways, établissement d'un chemin de fer métropolitain (sur pilotis dans sa plus grande partie), etc., avec ceux d'une grande exposition. A la suite de la communication ministérielle le président du comité, le commissaire général, M. Wada Hikojirō 和田彦次郎, et d'autres, ont donné leur démission. Quelques intérêts se sont trouvés lésés, et quelques protestations se sont élevées, peu nombreuses du reste et assez vite apaisées. Celle du conseil municipal de Tōkyō a pourtant été assez vive. La nouvelle date fixée est 1917, cinquantième anniversaire de l'avénement de l'empereur

actuel et cinquantième année de l'ère Meiji 明治, la plus glorieuse de l'histoire du Japon. Au reste, d'après une réponse du ministre à une question posée par un des commissaires, il ne s'agirait pas simplement d'un changement de date, mais aussi d'un élargissement considérable du plan de l'exposition. Cela signifie-t-il que cette fois elle serait nettement internationale et que le gouvernement y inviterait officiellement les puissances étrangères ? On ne peut encore le dire avec certitude.

— Le shintoïsme vient de s'enrichir administrativement d'une nouvelle secte. Après plusieurs essais infructueux, le *Tenrikyō* 天理教, jusqu'ici rattaché au *Shintō-honkyoku* 神道本局, a réussi à faire reconnaître son existence comme secte indépendante. La décision en a paru le 28 novembre au Journal officiel. L'histoire et les traits généraux de la doctrine du *Tenrikyō* ont été bien étudiés, et de façon sympathique, par M. Greene, dans les *Transactions of the Asiatic Society of Japan*, vol. XXIII, pp. 24-74. Comme toutes les sectes shintoïstes modernes, il combine un certain nombre de notions provenant de l'ancienne mythologie nationale, avec des principes empruntés à la philosophie chinoise et des pratiques de la religion populaire. Il admet une puissance souveraine ordonnatrice de l'univers, « la raison céleste », *tenri* 天理, de laquelle il tire son nom, et qu'il identifie avec quelques-unes des principales divinités du shintoïsme. Il offre cette particularité, d'avoir été fondé par une femme, Nakayama Miki 中山美伎, paysanne de la province de Yamato 大和, morte en 1887 à l'âge de 89 ans. Ses vertus réelles, son courage, aidés de quelques phénomènes inexplicables à l'époque, lui conférèrent une grande autorité et amenèrent nombre de gens des campagnes à ajouter foi à ses révélations, et à suivre ses pratiques. Ce fut l'origine de la secte. La plupart de ces pratiques avaient trait à la guérison des maladies, au succès des entreprises, à la protection contre toutes sortes de malheurs, etc. Il y avait des chants, des gestes rythmés (*te-odori* 手踊), des danses ; au sujet de quelques-unes d'entre elles, il courut des bruits fâcheux, et en quelques endroits la police intervint. Malgré le mauvais renom qui en résulta, la propagande continua très active. Au centre même de Tōkyō, dans les quartiers de Kanda et d'Ushigome notamment, en divers autres lieux, des temples s'élevèrent. A la fin de l'année dernière, une statistique donnait au *Tenrikyō* 3.670 000 fidèles. Le centre de la secte est dans la province de Yamato, à Tambaichi 丹波市, où réside son chef, M. Nakayama Shinjirō 中山新治郎, descendant direct de la fondatrice O Miki. Il a su s'entourer de quelques hommes instruits, tels que MM. Hagiwara Itsuo 萩原嚴雄, ancien fonctionnaire du ministère de la maison impériale, et Sambashi Yōya 三橋要也, ancien professeur du Shingū gakkwan 神宮學館. Les pratiques ont été épurées, quelques-unes supprimées, les doctrines coordonnées, les textes des chants revus. Un choix plus sévère a présidé au recrutement du clergé qu'assure une école secondaire établie à Tambaichi. Le *Tenrikyō* a sa revue, le *Michi no tomo* 道の友, qu'il est question de développer.

— L'ancienne coutume de conférer des dignités à certains personnages après leur mort n'est pas abolie. Le Journal officiel du 9 septembre a publié 28 de ces promotions posthumes ; elles ont été faites à l'occasion du voyage du prince impérial dans le Nord, et portent toutes sur des personnages de cette région. Un autre caractère commun à toutes, est de récompenser des services rendus à la cause impériale, directement ou indirectement, autrefois et surtout à l'époque qui précéda la restauration. Ces dernières sont de beaucoup les plus nombreuses, mais les bénéficiaires en sont en général peu connus. Citons pourtant Satake Yoshitaka 佐竹義堯, daimyō d'Akita 秋田, et Shirakawa Rakuō 白川樂翁 nom sous lequel est connu dans les lettres Matsudaira Sadanobu 松平定信, châtelain de Shirakawa, dont on a dernièrement publié les œuvres complètes. Parmi les personnages anciens, les plus connus sont Kitabatake Chikafusa 北畠親房, l'allié des Kusunoki dans leur lutte en faveur des empereurs légitimes au XIVe siècle, et Uesugi Terutora 上杉輝虎, plus connu sous le nom de Kenshin 謙信, l'adversaire de Takeda Shingen 武田信玄. Le point intéressant est l'hommage rendu aux personnages de second plan qui travaillèrent à la restauration et à ses précurseurs. C'est la

même idée qui a inspiré les fêtes célébrées au mois d'octobre pour le cinquantenaire de la mort de quelques-uns d'entre eux, que le shōgunat aux abois fit emprisonnner et exécuter en 1859 (1).

La figure principale est celle de Yoshida Torajirō 吉田虎次郎, que les Japonais nomment plus généralement de son surnom (*gō* 號) Shōin 松陰. Il naquit à Hagi 萩 en 1830, dans la famille Sugi 杉, et fut ensuite adopté par la famille Yoshida. Il fut l'ami de Sakuma Shōzan 佐久間象山, autre précurseur du Japon moderne, comme lui peu connu à l'étranger, et qui, comme lui, paya de sa vie sa clairvoyance et son énergie à défendre ses idées; la génération des Impériaux de Nagato 長門, et parmi elle il suffit de nommer les Itō et les Yamagata, le reconnait pour son maitre et son guide. Shōin, comme Shōzan, fut d'abord et avant tout, un nationaliste convaincu et intransigeant; mais tous deux reconnaissaient bien haut la supériorité des pays étrangers et la nécessité pour le Japon, s'il voulait ne pas être accablé, de se réformer sur leur modèle. Pour cela il fallait d'abord les bien connaître, et par conséquent aller les étudier chez eux. Shōin n'hésita pas Apprenant qu'un bateau russe avait paru à Nagasaki, il s'y rendit en toute hâte, décidé à monter à bord et à passer en Europe. Il arriva trop tard; les Russes s'étaient retirés. Mais bientôt le commodore Perry arrive à Shimoda 下田. Shōin y court, malgré les représentations de ses amis, suivi d'un serviteur qui s'attachait à sa fortune, Kaneko Sadakichi 金子貞吉. Sakuma seul comprenait son dessein et l'encourageait dans une poésie, que Shōin voulut emporter avec lui. Il réussit à faire passer une lettre au commodore. Ne recevant point de réponse, il se jette dans une barque avec son compagnon, et après des heures d'efforts contre le vent et les courants, ils atteignent un des navires de l'escadre, s'agrippent aux cordages, montent sur le pont, abandonnant leur barque qui part à la dérive. Ils supplient qu'on les reçoive; les officiers le voudraient, mais les ordres de l'amiral sont inflexibles; au moment où il conclut un traité avec le Japon, il ne veut pas sembler contrevenir aux lois du pays. « C'est nous qui les enfreignons, déclarent les deux Japonais; notre retour à terre, c'est notre mort. » On compte sur la nuit pour les protéger; on met un canot à la mer, on les y pousse, et ils ne font, disent les officiers compatissants, qu'une « douce résistance » (2). On avait oublié la barque qui dérivait. Elle fut rencontrée par des pêcheurs; on y trouva les sabres des imprudents et un paquet contenant la poésie de Sakuma. Elle valut à son auteur quelque temps de prison. Yoshida et Kaneko, arrêtés à Edo, furent renvoyés à Hagi pour y être emprisonnés. Sur le point de mourir, le second obtint d'être rendu à sa famille. Yoshida fut libéré au bout d'un an. A peine libre, il fit paraître le *Kyōfu no gen* 狂夫之言, puis le *Jisei ron* 時勢論, où le shōgunat était violemment pris à partie; puis il conspire contre la vie de Manabe Norikatsu 間部詮勝 (3), qui, au nom du shōgun, arrêtait à Kyōto les partisans de l'Empereur. Finalement l'ordre vient de Edo de l'arrêter à nouveau. Obligé de se soumettre malgré la résistance de ses amis, il demande et obtient l'autorisation d'aller soigner son père mourant. Celui-ci s'étant rétabli contre tout espoir, ni l'un ni l'autre n'eut une hésitation; le père ordonna, et le fils se constitua prisonnier. Mais il ne cessa pas d'encourager, d'exciter ses disciples à la lutte contre le shōgun. Finalement l'ordre

---

(1) Les Japonais faisant entrer en compte l'année même où le fait a eu lieu, leur comput diffère du nôtre d'un an, et le cinquantenaire de 1859 se célèbre en 1908.

(2) Cf. *Narrative of the expedition of an American squadron to the Chinese seas and Japan*, par Francis L. Hawks, D. D. L. L. D. (published by order of the Congress of the United States), 3 vol, Washington, Nicholson, 1856; t. I., pp. 420-421. C'est donc à tort que M. de la Mazelière représente Yoshida comme ayant été « livré au Bakufu » par le commodore Perry (*Essai sur l'histoire du Japon*, 1 vol., Paris, Plon, 1899, p. 359).

(3) M. de la Mazelière, *op. laud.*, pp. 358 et 359, le nomme Mabe Jensho, pour Senshō; cette façon de lire le nom est inexacte.

vint de l'expédier à Edo, où il fut jugé, condamné à mort et exécuté (1859). Il n'avait pas 30 ans. Le triomphe des idées qu'il avait défendues ne se fit pas attendre. Un titre posthume lui fut conféré. Sa mère assista à son apothéose, vit un temple s'élever à sa mémoire et fut accueillie avec distinction par les plus grands personnages ; citons seulement l'impératrice douairière et l'impératrice régnante. Sa vie a été écrite une première fois en 1882 par M. Tokutomi Iichirō 德富猪一郎, Sohō 蘇峰 de son pseudonyme littéraire. L'ouvrage a eu treize éditions. L'auteur l'a refondu et développé à l'occasion du cinquantenaire de son héros ; et plusieurs éditions du nouvel ouvrage se sont succédées en quelques mois.

Les fêtes qui viennent d'avoir lieu en l'honneur de Shōin ont été à la fois civiles et religieuses. Il y a eu d'abord une grande réunion commémorative organisée le 17 octobre par la Société impériale d'éducation, *Teikoku kyōiku kwai* 帝國教育會, dans la grande salle de l'Ecole supérieure de commerce. La réunion fut ouverte par MM. Nemoto Sei 根本正 et Tsuji Shinji 辻新次, président de la société. Des discours furent prononcés par MM. Komatsubara Eitarō 小松原英太郎, ministre de l'instruction publique, le général Nogi Kiten 乃木希典, Katō Hiroyuki 加藤弘之, président du conseil supérieur de l'instruction publique, Kanō Jigorō 嘉納治五郎, directeur de l'Ecole normale supérieure, Inoue Tetsujirō 井上哲次郎, doyen de la faculté des lettres, etc .. Le lendemain avait lieu une cérémonie religieuse au temple dédié à Shōin, à Setagaya 世田ヶ谷, faubourg de Tōkyō, sur l'initiative du duc et du baron Mōri 毛利 des anciens daimyōs de Nagato, du duc Itō Hirobumi 伊藤博文, du maréchal Yamagata Aritomo 山縣有朋, du général Nogi, du vicomte Nomura Yasushi 野村靖, du vicomte Sugi Magoshichirō 杉孫七郎 et d'autres grands personnages. A cette occasion le temple a été embelli, a reçu des dons de diverse nature. La famille Mōri a pris à sa charge l'impression d'un certain nombre d'œuvres posthumes de Yoshida Shōin, dont des exemplaires seront offerts aux écoles normales et aux lycées de tout le Japon. La veille avait eu lieu à ce même temple une cérémonie de même caractère, mais moins importante, en l'honneur de Rai Mikisaburō 賴三木三郎, fils du célèbre Sanyō 山陽, emprisonné et exécuté à la même époque et pour les mêmes causes. Le 8 du même mois on avait célébré par une grande réunion à l'université des sciences nationales, *Kokugakuin daigaku* 國學院大學, le cinquantième anniversaire de la mort de Umeda Umbin 梅田雲濱, Genjirō 源次郎 de son nom personnel. Originaire de Wakasa 若狹, il s'était établi à Kyōto C'était un confusianiste distingué. Sans avoir eu l'énergie ni l'influence de Shōin, Umbin défendit les mêmes idées avec une force et un succès qui lui valurent d'être emprisonné et de mourir pour elles. Ce fut aussi le sort de Hashimoto Keikoku 橋本景岳, Sanai 左內 de son nom personnel, originaire de la province d'Echizen 越前 et qui fut exécuté à l'âge de 25 ans. Une cérémonie eut lieu en son honneur le 31 octobre au même *Kokugakuin daigaku*.

— Une enquête sommaire sur l'état actuel de la librairie et de la presse périodique a été faite par le *Tōkyō Asahi shimbun* 東京朝日新聞. Voici quelques-uns des résultats qu'elle a donnés. Tout d'abord, bien que le développement incessant de ces dernières années semble subir un temps d'arrêt, la crise dont se plaignent les libraires-éditeurs tient surtout à leur multiplication. Leur nombre est en effet aujourd'hui sept à huit fois ce qu'il était il y a une dizaine d'années, après la guerre sino-japonaise. La puissance d'achat a crû dans des proportions au moins égales, que le journal estime même un peu supérieures. Il s'ensuit que la situation de la librairie est restée à peu près stationnaire, ou du moins n'a pas progressé dans la même proportion que celle d'autres industries, ce qui la met aujourd'hui en état d'infériorité. En outre, certaines maisons ont à souffrir des changements de goût du public. La demande des ouvrages sérieux et surtout scientifiques a augmenté en ces dernières années, dans une proportion plus élevée que celle des livres d'agrément ou des romans. Le goût d'un certain luxe, qui s'est développé depuis la guerre russo-japonaise, fait préférer, malgré la différence des prix, les livres d'exécution matérielle plus soignée aux éditions plus simples. En somme le progrès s'accuserait surtout dans le sens des livres sérieux et chers, et des grands ouvrages. Ainsi, parmi les derniers parus, le grand Dictionnaire commercial *Shōgyō*

daijisho 商業大辭書 du Dōbunkwan 同文館 s'est vendu à 12.000 exemplaires, le Dictionnaire des noms géographiques du Japon, *Dai Nihon chimei jiten* 大日本地名辭典, du Fusambō 富山房, à 15.000, l'Encyclopédie de la famille, *Katei hyakkwa jii* 家庭百科字彙, de la même maison, à 23.000. Des publications comme celles de la *Kokusho kankōkwai* 國書刊行會 (72 volumes) et plus récemment celles de la *Dai Nihon bummei kyōkwai* 大日本文明協會 (50 volumes) trouvent immédiatement des milliers de souscripteurs. Ajoutons qu'en général les livres sont à bon marché au Japon, et ne semblent pas avoir suivi la progression générale des prix, peut-être à raison même de la concurrence.

Quant aux revues, il ne faut aussi accuser de leur mévente que leur nombre trop élevé. Cette mévente est toute relative du reste, si l'on en croit les chiffres donnés par l'*Asahi*. Ce sont les revues destinées aux enfants et aux jeunes gens des deux sexes qui tiennent la tête. Le *Shōnen sekai* 小年世界 tire à 80.000 exemplaires, le *Jogaku sekai* 女學世界 à près de 50.000, le *Shōjo sekai* 小女世界 à 40.000, le *Shōnen* 小年 à 25.000, le *Chūgaku sekai* 中學世界 à 24.000. Les autres revues du même genre, une vingtaine environ, donnent un total de près de 150.000 exemplaires. Parmi les revues destinées aux femmes, la plus répandue est le *Fujin sekai* 婦人世界 qui tire à 50.000 exemplaires. Le *Taiyō* 太陽, la plus importante des revues générales, accuse 28.000. Les revues littéraires donnent un total de plus de 80.000 exemplaires, dont 38.000 pour le *Bungei kurabu* 文藝俱樂部 et 20.000 pour le *Bunshō sekai* 文章世界. Les revues économiques, industrielles et commerciales sont très lues ; le *Jitsugyō no Nihon* 實業之日本 oscille entre 50.000 et 60.000, le *Kōgyō no Dai-Nihon* 工業之大日本 atteint 50.000, le *Jitsugyō no sekai* 實業の世界 et le *Taiheiyō* 太平洋 tirent chacun à 20.000 exemplaires. Mais la palme est aux 100.000 exemplaires de la Revue des villes et des villages, *Shichōson zasshi* 市町村雜誌, et aux 130.000 du Bulletin de l'association des jeunes agriculteurs, *Seinen nōkwaihō* 青年農會報. Sept revues spéciales d'éducation réunissent un total de plus de 35.000 exemplaires. Ces chiffres parlent d'eux-mêmes. Sans doute les revues spéciales, et il en est pour toutes les spécialités, le droit, la philosophie, les religions, l'histoire, la géographie, la botanique, la zoologie, les mathématiques, l'architecture, les beaux-arts, la musique, l'électricité, etc., n'atteignent pas à cette prospérité. Dans les différents genres, à côté de celles que nous mentionnons, d'autres ont quelque peine à subsister. Mais, dans l'ensemble, il n'y a évidemment pas lieu de parler de mévente.

— A l'occasion de la remise des diplômes, l'Université impériale de Tōkyō a exposé un certain nombre d'objets précieux en sa possession. On y a remarqué surtout sept dalles de pierre provenant de la province du Chan-tong. Elles portent des bas-reliefs dont le genre permet de les faire remonter à l'époque des Han postérieurs. Elles ont dû vraisemblablement faire partie de tombeaux du même genre que celui de la famille Wou 武. La première fut acquise l'année dernière par M. Sekino Tei 關野貞, au prix de 40 piastres, à Kia-siang-hien 嘉祥縣, où elle se trouvait dans une maison particulière. Les autorités voulurent, paraît-il, s'opposer à son enlèvement ; mais M. Sekino parvint à triompher de cette difficulté. Un autre Japonais résidant à Tsi-nan-fou 濟南府 réussit à acheter six autres bas-reliefs du même genre et les transporta au Japon, où ils devinrent la propriété de l'université de Tōkyō. Les trois plus grandes de ces dalles proviennent du pied de la colline Hiao-t'ang-chan 孝堂山, bien connue par le tombeau dit de Kouo Kiu 郭巨廟, qui la couronne (1). L'une des autres a été trouvée au T'ien-wang-tien 天王殿 du temple Ts'eu-yun 慈雲寺 à Tsi-ning-tcheou 濟寧州 ; les dernières viennent de Kia-siang-hien et de Yu-t'ai-hien 魚臺縣.

(1) Cf. CHAVANNES, *La sculpture sur pierre en Chine*, pp. XXI-XXIV.

— Quelques journaux ont annoncé, il y a quelque temps, que Kawakami Otojirō 川上音次郎 et Sada Yakko 貞奴 retournaient en Europe ; ils avaient, disait-on, reçu mission officielle d'étudier l'organisation des divers conservatoires européens, et devaient à leur retour en fonder un au Japon. La nouvelle était exacte en ce qui concernait le voyage lui-même et les intentions personnelles des voyageurs. Il faut reconnaître que le rôle de réformateurs du théâtre qu'ils se sont donné leur tient à cœur, et qu'ils s'y dépensent courageusement. Depuis leur retour, ils ont créé deux troupes : l'une sous la direction de Kawakami joue à Meiji-za 明治座 ; l'autre, dirigée par Sada Yakko, joue à Hongō-za 本郷座 ; ils se proposent de faire avec elles des tournées dans quelques grandes villes du Japon. Entre temps, ils signent ça et là dans les journaux des articles recommandant divers produits destinés à la toilette. Mais leur entreprise principale — il convient de l'attribuer aux deux, bien que Sada Yakko y paraisse seule — a été la fondation de l'Institution impériale d'actrices, *Teikoku joyū yōseijo* 帝國女優養成所. Le titre est ambitieux, mais les commencements sont modestes. La nouvelle institution s'est installée, provisoirement sans doute, dans quelques chambres louées à un perruquier dans le quartier de Shiba. C'est là qu'elle s'est ouverte le 1er septembre. Outre Sada Yakko qui enseigne le « nouveau théâtre », il y a des professeurs d'ancien théâtre, de maintien, de danse, de *koto* 琴 et de *shamisen* 三味線. L'école est patronnée par un acteur connu, M. Nishino Kumehachi 西野九女八. Elle a reçu des encouragements de plus d'une sorte sans doute, de quelques personnages importants, que Kawakami a su intéresser à sa cause, entre autres de MM. Okura Kihachirō 大倉喜八郎, Fukuzawa Sutejirō 福澤捨次郎, et surtout du baron Shibusawa Eiichi 澁澤榮一. Celui-ci s'en est expliqué en quelques mots adressés aux élèves lors de l'ouverture officielle qui a eu lieu le 15 septembre — les cours avaient commencé le 2 : « Il y avait autrefois dans notre société, a-t-il dit en substance, plusieurs classes d'individus méprisés ; les marchands en étaient une, et j'en aurais été ; les femmes et les acteurs en étaient d'autres, et il me paraît juste de combattre ce préjugé. »

Dans la presse, les jugements les plus divers, empreints généralement d'une certaine curiosité sceptique, parfois d'une hostilité absolue, étaient portés sur l'entreprise de Sada Yakko ; mais l'opinion restait assez indifférente. La publication des noms des 15 élèves vint tout à coup l'émouvoir. On s'amusa d'abord d'y trouver la fille d'un bonze, Mlle Hatsuse Nami 初瀬浪 ; mais son histoire lamentable eut fourni matière à une nouvelle à la Lafcadio Hearn, et figea les rires. On s'étonna davantage d'y voir la fille d'un avocat connu, M. Mori Hajime 森肇, ancien député ; on en manifesta même quelque mauvaise humeur, comme si une sorte de déshonneur en rejaillissait sur toute la classe à laquelle elle appartient. Mlle Mori Ritsu, charmante jeune fille de 18 ans, dut se retirer de la société des anciennes élèves de l'école où elle avait fait ses études. On observa que, s'il était après tout assez naturel que la fille du célèbre acteur Ichikawa Danjūrō 市川團十郎, héritière d'une partie du grand talent de son père, jouât à Meiji-za sous le pseudonyme de Suisen 翠扇, Mlle Mori n'avait aucune raison de se livrer à ce métier, auquel rien ne la préparait. Un journal, le *Tōkyō asahi shimbun* 東京朝日新聞, appela même la graphologie à l'aide, et la comparaison des signatures de Mlle Suisen et de Mlle Mori lui inspira des inquiétudes pour cette dernière (1).

(1) Ce journal publie assez souvent des fac-simile de signatures de personnages connus et les accompagne de notes graphologiques. Elles sont du reste rudimentaires, et ne relèvent pas d'un système complet et coordonné. Mais une écriture qui, au lieu de sortir d'une plume métallique traçant des jambages, coule d'un souple pinceau, élargissant, déliant, arrondissant ou simplifiant, dans des limites très larges, les multiples traits de caractères compliqués, est évidemment une matière d'élection pour la graphologie. En Extrême-Orient, on le sait, la calligraphie — ce mot y a du reste un sens un peu différent de celui que nous lui donnons — est estimée presque à l'égal de la peinture ; et toute une terminologie existe déjà pour en désigner les caractères et l'intérêt.

La chose faillit tourner au scandale lorsqu'on apprit que l'une des élèves, Mlle Maruyama Waka 丸山ワカ, était une ancienne *geisha*. Les journalistes coururent s'informer de ce qu'on comptait faire. Les réponses furent d'abord vagues et embarrassées. Enfin, poussé à bout, Kawakami se résolut à donner de sa personne, et déclara catégoriquement au *Kokumin shimbun* 國民新聞 qu'il ne saurait être question d'interdire à une ancienne *geisha* l'entrée d'une école dont Sada Yakko était directrice, et que d'ailleurs on voyait d'anciennes *geisha* occuper aujourd'hui de hautes positions. Il n'y avait pas à discuter ; le journaliste ne put que s'excuser d'une erreur qu'il avait partagée, dit-il, avec beaucoup de gens ; le nom de l'institution (littéralement, lieu de formation) l'avait induit à penser qu'il s'agissait de jeunes filles honorables.

L'institution a voulu montrer sans tarder ce dont elle était capable, et les élèves ont donné leur première représentation le 25 décembre, dans la salle du *Kōjunsha* 交詢社, devant une assistance choisie. « On y voyait, disent les comptes-rendus, le baron Shibusawa plus souriant que jamais, M. Mori avec ses longs cheveux, tout inquiet du succès de sa fille, M. Kawakami Otojirō, qui admirait avant d'avoir rien vu. » La pièce de résistance était une manière de petit drame en deux actes, ne comprenant que des rôles des femmes, mais en ayant pour toutes les élèves, et écrit spécialement pour cette circonstance par M. Masuda 益田 (*Tarō kwaja* 太郎冠者 de son pseudonyme littéraire), dont il était aussi le premier essai en ce genre, M. Masuda n'ayant encore écrit que des comédies. L'ensemble a été jugé assez favorablement ; ce qui manquait le plus, a-t-on dit, c'était la « nouveauté » tant annoncée, comme du reste on prétend qu'elle manque aux troupes que dirigent M. Kawakami et sa femme ; les défauts ont été en général attribués à l'enseignement, ce qui, après tout, n'est peut-être pas absolument juste. Ajoutons enfin que beaucoup d'éducateurs expriment la crainte que cette institution, et le bruit qui s'est fait et se fera autour d'elle, n'exercent une influence fâcheuse sur les étudiantes en général. On a remarqué l'avidité avec laquelle nombre d'entre elles recherchent, dans les journaux et les revues, tout ce qui s'y rattache.

— Les sciences historiques ont fait au Japon une grande perte en la personne de M. Naka Michiyo 那珂通世, professeur à l'Ecole normale supérieure de Tōkyō. Sa grande érudition et ses nombreux travaux l'avaient depuis longtemps placé au premier rang de la distinguée phalange des historiens japonais.

Né à Morioka 盛岡 la 4e année de l'ère Kaei 嘉永 (1851), il était le troisième fils de Fujimura Genzō 藤村源藏, samurai du clan de cette ville. Il fut d'abord disciple de Naka Michitaka 那珂通高 (1), qui, frappé de son intelligence et de ses progrès rapides, le choisit comme fils adoptif. Ceux-ci furent tels qu'à 14 ans il put être nommé professeur de lecture, *kudokushi* 句讀師, à l'école du clan. Le mouvement qui, lors de la Restauration, entraîna les esprits vers les sciences occidentales, le trouva préparé à le comprendre ; et dès la 1re année de Meiji 明治 (1868), il entrait au *Keiō gijuku* 慶應義塾, la nouvelle école supérieure que venait de fonder le célèbre Fukuzawa Yukichi 福澤諭吉, et d'où sont sortis tant d'hommes distingués du Japon moderne. Il en sortit, résolu à l'exemple de son maître à se consacrer à l'éducation. Il fut d'abord professeur au *Hajō gakusha* 巴城學舍 de l'ancien clan de Nagato 長門 ; mais il y resta peu de temps, et fut ensuite mis à la tête de l'école normale de Chiba 千葉. Il la quitta pour devenir surveillant des études, *kundō* 訓導, puis directeur de l'école normale de filles de Tōkyō en 1879, position qu'il occupa jusqu'à la réorganisation des écoles normales en 1885. Il fut ensuite quelque temps secrétaire du Genrōin 元老院. Lorsque cette institution fut supprimée (1890), il fut nommé directeur de l'école des filles nobles, *Kwazoku jogakkō* 華族女學校. Mais les travaux d'ordre purement scientifique l'attiraient ; il s'était déjà spécialisé dans

(1) Il a publié le *Kojiki benyō* 古事記便要, 2 vol., 1873.

l'étude de l'histoire extrême-orientale. En 1896, il fut nommé professeur à l'Ecole normale supérieure et au premier lycée supérieur, qu'il quitta ensuite pour l'Université impériale. En 1901, il avait reçu le titre de docteur ès-lettres, *bungaku hakushi* 文學博士. Entre temps, il avait fait partie de plusieurs commissions chargées de l'examen et du choix des livres classiques. Il était l'un des membres les plus actifs et les plus écoutés du conseil de la Société historique, *Shigakkwai* 史學會. En ces dernières années, en sentant la nécessité pour poursuivre plus fructueusement ses recherches sur l'histoire mongole, il s'était mis à l'étude de l'allemand et du russe. La mort est venue le surprendre le 2 mars dernier, au moment où il se disposait à assister à une importante réunion du conseil de la Société historique. Il n'avait que 57 ans.

Son œuvre fut considérable comme éducateur et comme historien. Nous n'en retiendrons que la partie scientifique. Ses ouvrages principaux sont : le *Shina tsūshi* 支那通史 en 6 volumes, dont il a été fait en Chine une édition en 5 volumes (1) ; une édition annotée des œuvres posthumes de Ts'ouei Chou 崔述, *Kōten Saitōheki sensei isho* 校點崔東壁先生遺書, en 4 volumes ; le *Chingisu kan jitsuroku* 成吉思汗實錄, traduction avec introduction bibliographique et notes du *Yuan tch'ao pi che* 元朝秘史 ; des études sur l'histoire ancienne du Japon et de la Corée, *Nihon jōko nendai kō* 日本上古年代考, *Chōsen koshi kō* 朝鮮古史考, *Kōkurai kohi kō* 高句麗古碑考, qui devaient faire partie d'un grand ouvrage *Gwaikō yakushi* 外交繹史 ; quelques manuels d'histoire d'Extrême-Orient, *Tōyō shōshi* 東洋小史, *Tōyō ryakushi* 東洋畧史, etc. Il faut y ajouter une quantité d'études parues dans diverses revues, principalement dans la Revue historique, *Shigaku zasshi* 史學雜誌, la Géographie historique, *Rekishi chiri* 歷史地理, la Littérature, *Bun* 文, le *Yōyōshadan* 洋洋社談, etc.

Il laisse en manuscrit : une suite à son *Chingisu kan jisturoku*, une édition critique avec notes du *Yuan ts'in tcheng lou* 元親征錄, une bibliographie d'histoire extrême-orientale, *Tōyō rekishi mokuroku* 東洋歷史目錄, des notes sur le *Tcheou ki*, *Shūki hotei* 周紀補訂, une traduction du dictionnaire mongol de Schmidt, une traduction incomplète de la grammaire mongole de Bobrovnikov, et quelques études devant faire partie du *Gwaikō yakushi* mentionné plus haut, etc.

— On sait que le Japon a adopté officiellement le calendrier grégorien en 1873. Le 3e jour du 12e mois de la 5e année de Meiji devint le 1er jour du 1er mois de la 6e année, 28 jours disparaissant ainsi du comput officiel. Toutes les fêtes et cérémonies nationales ou officielles furent fixées *ne varietur* au jour de l'année grégorienne correspondant cette année-là à leur date d'après le calendrier lunaire chinois. Toutefois l'usage de ce dernier comput se maintint dans les campagnes, et généralement les calendriers imprimés au Japon portèrent les deux systèmes. Le 2 octobre dernier a paru au Journal officiel un décret interdisant la mention du calendrier lunaire à partir de la 43e année (le chiffre de 42 donné d'abord provenait d'une erreur) de Meiji, 1910, et ordonnant de s'en tenir strictement, pour l'impression des calendriers, aux données fournies par l'Observatoire de Tōkyō.

— M. Takakusu Junjirō 高楠順次郎 a résigné ses fonctions trop absorbantes de directeur de l'école des langues étrangères, *Gwaikokugo gakkō* 外國語學校, pour se consacrer à la confection du dictionnaire chinois-sanskrit attendu depuis si longtemps. Il est remplacé à la tête de l'école par M. Murakami Naojirō 村上直次郎, précédemment professeur à la même école et membre du Bureau pour la publication des matériaux historiques, *Shiryō hensan kyoku* 史料編纂局. L'école donnait déjà des cours de chinois, de coréen, d'anglais, d'allemand, de français, de russe, d'espagnol, d'italien ; on y a ajouté dernièrement des cours de mongol, de malais et de tamoul. L'intention du nouveau

(1) Cf. *B. E. F. E.-O*, III (1903), p. 517.

directeur serait d'y joindre des cours de hollandais et de portugais, les relations qu'ont entretenues ces pays avec le Japon rendant la connaissance de ces langues fort importante pour les études historiques.

— L'université impériale de Kyōto ne donnait plus depuis quelque temps les résultats qu'on attendait d'elle. Un effort a été fait pour la relever. Le baron Kikuchi Dairoku 菊池大麓, ancien ministre de l'instruction publique, auquel ses conférences en Angleterre sur l'éducation au Japon ont donné une certaine notoriété en Europe, en a été nommé président. Parmi les nouveaux professeurs, citons M. Kōda Nariyuki 幸田成行, Roban 露半 de son pseudonyme littéraire, un des premiers écrivains du Japon moderne, qui y fait cette année un cours sur la littérature de l'époque des Tokugawa.

— Plusieurs fois déjà nous avons eu occasion de parler des étudiants chinois au Japon. Ils viennent, quelques-uns d'entre eux du moins, d'attirer encore une fois l'attention. Une tentative d'empoisonnement, avec du « mauvais thé », a eu lieu en effet sur M. Teng Tch'eng-yi 鄧誠意, directeur de l'importante revue réformiste *Min pao* 民報. Les soupçons se portèrent surtout sur M. Wang Kong-k'iuan 汪公權, originaire du Kiang-sou, qui avait disparu. M. Wang, venu de bonne heure au Japon, s'y lia avec des révolutionnaires notoires, entre autres MM. Tchang Ping-lin 章炳麟 (1) et Houang Hing 黃興 ; il poussa leurs théories à l'extrême, prôna le socialisme et l'anarchie, et finalement se brouilla avec eux. Il se tourna alors vers M. Lieou Kouang-han 劉光漢 du Kiang-si, éditeur des revues *T'ien yi* 天義 et *Heng pao* 衡報. On prétend qu'en même temps il sut capter la confiance d'un grand personnage de Chine, pour le compte duquel il surveilla les agissements de ses anciens amis, et dont il reçut à diverses reprises des sommes importantes. Ce serait la raison pour laquelle il fut généralement tenu à l'écart par ses compatriotes. Le bruit avait couru au commencement du mois que quelqu'un voulait brûler la rédaction du *Min pao* ; on suppose que c'est de lui qu'il s'agissait. Un certain nombre de Chinois amis de M. Wang ont été interrogés, entre autres MM. Lou Fou 魯福 et Hiu Tch'eng 許成, ainsi que des rédacteurs du *Min pao*, mais sans grand succès. La discipline du secret semble tenir les langues, tandis que les fréquents changements de nom des révolutionnaires déroutent les recherches. Il serait à désirer pourtant que l'enquête révélât l'organisation du parti et ses ressources. Le fait en lui-même suffit en tous cas à faire soupçonner des divisions profondes, capables de paralyser toute action.

Danemark

— M. L. Finot nous a adressé le rapport suivant sur le XVe Congrès des Orientalistes, qui s'est tenu à Copenhague au mois d'août :

« Suivant le désir que vous m'en aviez exprimé, je me suis rendu à la XVe session du Congrès international des Orientalistes pour y représenter le Gouvernement général de l'Indochine et l'Ecole française d'Extrême-Orient.

« Le précédent Congrès, tenu à Alger en 1905, avait désigné Copenhague comme siège de la session suivante. Ce choix était un juste hommage rendu aux traditions de l'orientalisme danois, qui se continuent de nos jours avec un nouvel éclat, comme l'attestent les noms de Fausböll, l'illustre vétéran des études pâlies, enlevé tout récemment à la science, et de V. Thomsen, le savant interprète des inscriptions de l'Orkhon. Par malheur l'éloignement de cette ville a sans doute arrêté bon nombre d'orientalistes des contrées méditerranéennes.

---

(1) Cf. *B. E. F. E.-O.*, III (1903), p. 759, affaire du *Sou pao*.

Tandis que l'Allemagne y envoyait la plupart de ses savants et que l'Angleterre s'y faisait représenter par un groupe important, la France et l'Italie ne comptaient qu'un très petit nombre de délégués. En outre, certaines branches de l'orientalisme furent à peu près délaissées. C'est ainsi que la section « Indochine et Malaisie » ne put se constituer faute d'un nombre suffisant de membres présents. La section iranienne, trop peu nombreuse, demanda à s'agréger à la section indienne, ce qui lui fut d'abord accordé ; mais sur l'observation faite ensuite que ses communications menaçaient de réduire notablement le temps accordé à l'indologie, elle fut exclue de cet asile et replongée dans le néant.

« Outre l'Indochine, les pays d'Extrême-Orient officiellement représentés étaient les suivants : Ceylan (T. W. Rhys Davids), Chine (Wang Ki-tseng), Inde (Sir Charles Lyall), Siam (Col. Gerini). Le Japon s'était abstenu.

« Le Congrès fut ouvert le 14 août à 10 heures du matin par le prince royal Christian en l'absence du roi. Après les discours usités en pareille circonstance, le bureau du Congrès fut composé de la manière suivante : président, V. Thomsen ; vice-présidents, Buhl, Dines Andersen ; secrétaire général, Sarauw ; secrétaires : Bezold, Gauthiot, Thomas.

« Dans l'après-midi du même jour, les sections se réunirent pour nommer leurs bureaux particuliers et commencer leurs travaux. La section II (Inde) élut président R. Pischel, vice-présidents L. Finot, A. Williams Jackson, comte F. Pullé ; la section III (Chine et Japon), présidents : H. A. Giles, J. J. M. de Groot, F. Hirth ; la section VII (Ethnographie et folklore de l'Orient), présidents : S. Fries, comte A. de Gubernatis, I. Kunos.

« Parmi les communications lues devant les différentes sections, je signalerai les suivantes qui intéressent l'Extrême-Orient :

Section I. — (Linguistique).

A. Bezzenberger. Über die Flexion von ai. *panthās*.

A. Fokker. Something about « hamza » or « spiritus lenis » in Malay, Javanese and other Malay-Polynesian languages.

K. Wulff. Über Stammabstufung in der malajischen Wortbildung.

Section II. — (Inde).

H. Oldenberg. Rgveda, I, 6, 7.

O. Strauss. Über den Stil der philosophischen Partieen des Mahābhārata.

J. v. Negelein. Das Atharva-Pariçişta.

Mrs C. A. F. Rhys Davids. A Note on the place of Buddhism in the history of philosophy.

P. Oltramare. L'interprétation de la formule du *Pratītyasamutpāda*.

A. de Gubernatis. Le bouddhisme en Occident, avant et après le christianisme.

H. Jacobi. Sur la langue des textes jainas.

M. Winternitz. Die altindische Asketendichtung.

J. Rapson. The Dynastic List of Andhra Kings in the Purāṇas.

E. Olesen. Zur Lehre des Mānavadharmaçāstra von den Mischkasten.

I. F. Fleet. The day on which Buddha died.

K. Coomaraswamy. The Influence of Greek on Indian art.

Section III. — (Chine et Japon).

a) **Chine.**

A. Forke. Ein chinesischer Kant-Verehrer.

A. Fischer. Über die ersten chinesischen Skulpturen aus vorbuddhistischer Zeit, die nach Europa kamen, die ich während meiner Tätigkeit als wissenschaftlicher Attaché der deutschen Regierung in China für das Museum für Völkerkunde in Berlin erwarb.

F. HIRTH. The Mystery of Fu-lin.

O. NACHOD. Die staatlichen Einrichtungen der alten China, besonders von der Han bis zur T'ang-Dynastie.

G. PULLÉ. Le voyage de Jean du Plan del Carpino.

WANG KI-TSENG. L'influence en Chine des ouvrages étrangers traduits en chinois pendant la dernière décade.

b) **Japon.**

M. KUROITA. Some old Japanese Documents.

A. LLOYD. Points of contact between Japanese Buddhism and the West.

Section VII. — (Ethnographie et folklore de l'Orient).

W. A. de SILVA. A Note on surviving ceremonies and folklore connected with black magic among the Sinhalese.

Col. A. E. SNESSAREW. Das Erwachen des Nationalismus in Asien.

« Des informations intéressantes sur les « actualités » scientifiques ont été apportées au Congrès. C'est ainsi qu'on a appris de M. RHYS DAVIDS que l'impression du nouveau Dictionnaire pâli pourrait commencer dans deux ou trois ans, et de M. KUHN que la monumentale *Bibliographie indienne* qu'il prépare avec le Dr L. SCHERMAN ferait son apparition vers la même époque. M. GRIERSON a entretenu les indianistes de son *Linguistic Survey*, qui progresse avec une admirable régularité, et M. F. PULLÉ de sa *Cartographie de l'Inde et de l'Indochine*, qui ne cesse de s'enrichir de nouveaux documents. M. LÜDERS a exposé les travaux préparatoires qu'il a exécutés pour l'édition critique du *Mahābhārata*, et M. BLOOMFIELD les compléments qu'il médite pour sa *Vedic Concordance*. M. THIBAUT a fait connaître le plan d'une grandiose collection de tous les astronomes et mathématiciens hindous, qui doit paraître sous les auspices de l'Université de Calcutta. M. ŒRTEL a donné d'intéressants détails sur ses fouilles de Sarnāth, qui ont ramené au jour des documents si précieux.

« J'ai moi-même énuméré les principaux travaux qui ont été faits en Indochine dans le domaine de l'archéologie et de la philologie indienne, et présenté les publications de l'Ecole française pendant cette période. A la suite de cette communication, M. F. Pullé a présenté et fait voter par la section II une résolution ainsi conçue :

Le XVe Congrès international des Orientalistes a l'honneur de remercier le Gouvernement général de l'Indochine des mesures libérales prises par lui pour la conservation des monuments anciens de ce pays. Il exprime le vœu que l'Ecole française d'Extrême-Orient continue à recevoir du Gouvernement l'appui nécessaire pour mener à bonne fin une œuvre qui intéresse au plus haut point l'archéologie orientale.

« Ce vœu, adopté par le Congrès en séance plénière, sera transmis par le bureau au Gouvernement général.

« Dans une séance plénière tenue le 17 août, en présence du roi, M. A. von LECOQ, du Musée d'ethnographie de Berlin, fit passer sous les yeux du Congrès, au moyen de projections, les plus belles trouvailles de la mission prussienne au Turkestan chinois et retraça les péripéties de cette expédition à laquelle il a pris, en compagnie de M. Grünwedel, une part essentielle. Grâce à l'obligeance de M. von Lecoq, j'ai pu visiter à Berlin, au retour du Congrès, les belles collections de peintures murales, de statuettes, de manuscrits rapportées par cette mission et dont rien n'est encore exposé, faute de place. Car on s'imagine à tort que le *Museum für Völkerkunde* est à l'aise dans des locaux spacieux : la vérité, c'est que, comme tous les autres musées ethnographiques, il étouffe dans des salles trop étroites, déjà encombrées à l'excès et qui ne pourront recevoir les antiquités du Turkestan qu'après le déménagement d'une partie des objets actuellement exposés. En attendant, un trop grand nombre d'entre elles sont transformées en magasins et fermées au public.

« Dans la séance de clôture tenue le 20 août, le président soumit à la ratification de l'assemblée deux résolutions importantes : l'une relative à la publication des travaux du Congrès, l'autre fixant le lieu de réunion de la session suivante.

« La première question a été jusqu'ici résolue diversement. Jusqu'au Congrès de Hambourg (1902), les communications ont été publiées in-extenso. Le Congrès de Hambourg, par une résolution très discutée, décida de n'en donner qu'un abrégé. Le Congrès d'Alger (1905) revint au système de la publication intégrale. Enfin celui de Copenhague a tranché la difficulté en supprimant toute publication, sauf celle d'une simple liste des communications lues devant le Congrès.

« En ce qui concerne le siège du prochain Congrès, deux propositions se sont trouvées en présence, l'une pour Calcutta, l'autre pour Athènes. La première s'autorisait d'une invitation du lieutenant-gouverneur du Bengale accompagnée d'offres très libérales : des difficultés pratiques trop évidentes ne permirent pas au Congrès de l'accepter, et son choix se porta sur Athènes. Mais il n'est pas impossible que le projet écarté à regret par une assemblée qu'il avait néanmoins séduite, revînt à l'ordre du jour sous une autre forme et que notre « premier Congrès des études d'Extrême-Orient » eût enfin un successeur.

« Je crois inutile de vous entretenir des divertissements variés qui ont, suivant la coutume, égayé l'austérité de nos travaux. Je me reprocherais cependant de ne pas mentionner avec gratitude l'accueil d'une exquise affabilité que LL. MM. le Roi et la Reine ont réservé aux délégués qu'elles avaient honorés d'une invitation à dîner, la réception somptueuse et cordiale du Conseil municipal à l'Hôtel de ville, celle de M. Jacobsen à la Glyptothèque fondée par lui, enfin tous les soins qu'ont pris les membres du Comité d'organisation pour assurer à leurs hôtes, en même temps qu'une bonne organisation de leurs travaux, tout le confort et l'agrément qu'ils pouvaient souhaiter pendant leur séjour à Copenhague. »

CORRESPONDANCE

A PROPOS DE *LA CHINE NOVATRICE ET GUERRIERE*

Nous avons reçu de M. le commandant d'Ollone la lettre que voici :

Saigon, le 10 décembre 1908.

Au cours de l'exploration que je viens de conduire durant deux ans dans les régions les moins accessibles de la Chine, le numéro de décembre 1906 du *B. E. F. E.-O.* m'a été communiqué lors d'un passage à Yunnansen. J'y ai lu avec surprise et quelque tristesse — car je ne croyais pas que la malveillance et la déloyauté fussent de mise à l'Ecole française — l'article que M. Maybon a consacré à mon livre, *La Chine novatrice et guerrière*. Croyant M. M. un correspondant occasionnel, je n'avais point jugé utile de répondre, et je croyais que les fatigues, les dangers parfois que ma mission se plaisait à affronter pour ouvrir à la science de nouveaux champs d'étude, suffisaient à lui assurer les sympathies de l'Ecole et me mettraient à l'abri de nouvelles atteintes. Mais ayant enfin pu consulter la série des Bulletins parus depuis deux ans, j'y constate que M. M. est devenu un membre de l'Ecole, qu'il parle donc en son nom et qu'il a profité de cette situation pour redoubler ses vaillantes attaques dans le dos de quelqu'un pour longtemps hors d'état de se défendre.

L'Ecole française d'Extrême-Orient étant une institution de l'Etat, je suis bien forcé d'accorder à ces critiques une importance que je refusais à la personnalité de M. M., et, bien qu'il soit des accusations qu'un honnête homme éprouve quelque honte à combattre, il me faut réfuter des allégations perfides et volontairement mensongères qu'accréditerait leur estampille officielle. Je vous prie donc d'insérer cette réponse dans votre Bibliographie concernant la Chine, à la même place où est parue la notice de M. M. (1).

M. M. confesse : « Certes la plupart des thèses de M. d'O. ne nous paraissent pas discutables, et il y avait assurément quelque utilité à réfuter les préjugés assez courants encore dans le grand public sur l'immobilisme chinois. » Après un tel aveu, on doit s'attendre à voir couvrir de fleurs l'heureux auteur de thèses non discutables sur la Chine, objet de jugements si divers et contradictoires : quelles critiques de détail pourraient affaiblir un si bel éloge ? Aussi M. M. a-t-il trouvé mieux : laissant de côté les idées, il s'en prend à la personne et au caractère de l'écrivain. Par des insinuations doucereuses d'abord, puis de plus en plus précises, il m'accuse de simuler une connaissance de la langue chinoise que je n'aurais point et il consacre presque tout son compte rendu à démontrer ma fraude. Je cite :

Page 422 : « A vrai dire, quand nous disons « documentation de seconde main », nous ne sommes pas tout à fait sûrs de ne pas être en contradiction avec les déclarations de M. d'O. lui-même... M. d'O. nous affirme que « c'est de celles-ci (les Annales dynastiques chinoises) « que sont tirés tous les textes cités dans ce volume ». Mais comment en ont-ils été extraits ? M. d'O. laisse planer quelque doute là-dessus.... A qui seraient empruntées ces références ? Aux Annales elles-mêmes ? C'est ce que par moments, les expressions de M. d'O. donneraient

(1) Il nous a été impossible de déférer à ce désir, la composition du *Bulletin* étant presque terminée lorsque cette lettre nous est parvenue [N. D. L. R.].

à entendre... Pour nous, on l'entend bien, le doute n'existe pas, et nul sinologue n'aurait jamais songé à faire un grief à l'auteur d'un ouvrage de vulgarisation sur la Chine de ne pas être lui-même un sinologue. *Mais nous lui aurions su gré d'en prendre plus volontiers son parti.* » Et, page 423 : « Les transcriptions de M. d'O. sont d'une variété déconcertante qui reflète assez la variété des sources qu'il a consultées, et *nous n'y insisterions pas autrement, si M. d'O. ne se donnait si souvent l'apparence d'avoir puisé directement aux sources chinoises* (1) ».

C'est assez net : j'ai voulu fonder mon crédit sur une imposture. On croit rêver quand on lit de pareilles assertions dans une publication sérieuse. J'ai placé en tête de mon ouvrage un Avertissement, tout exprès pour dire que *je ne sais pas le chinois* et m'excuser — avec quelle humilité ! — d'être forcé pourtant de parler de l'histoire chinoise, en recourant aux traductions existantes : « Ce n'est donc point *une pédanterie déplacée — car je ne suis nullement sinologue* — mais un vif sentiment de la complexe réalité qui m'a déterminé à conduire le lecteur par le chemin de l'histoire jusqu'au cœur des événements actuels.... *Aucune traduction intégrale* n'existant de cette Histoire immense, il m'eût fallu, pour citer mes sources, alourdir ces pages d'innombrables références. » Et je me félicite de l'apparition des *Textes historiques* du P. Wieger, donnant, à défaut de la traduction intégrale regrettée, un bon résumé *en français* des Annales et des principaux travaux qui s'y rapportent : « On y trouvera mentionnés la plupart des citations et des faits que j'avais, labeur désormais inutile, puisés en plus de *cent ouvrages* ; je l'ai d'ailleurs mis à contribution pour compléter mon œuvre. »

Est-il rien de plus clair et de plus franc ? Se peut-il trouver un homme sensé pour déduire de là que je sais le chinois ? Est-il permis de se demander, avec M. M., si les *cent ouvrages*, consultés à défaut d'*une traduction intégrale*, sont « d'origine européenne ou les Annales chinoises elles-mêmes » ? M. M. avoue que, « pour lui, le doute n'existe pas » ; en vérité il ne peut exister pour personne. C'est donc à l'usage de ceux qui n'ont pas lu mon livre, et qui, confiants en la bonne foi du *Bulletin*, n'auront pas l'idée de contrôler ses dires, que M. M. a sciemment — en supprimant le décisif « Je ne suis pas sinologue », qui réduit à néant sa thèse, et en torturant quelques phrases pour leur faire dire exactement le contraire de ce qu'elles signifient — imaginé et combiné cette imputation de supercherie sous laquelle il croit accabler mon œuvre avec ma personne. Ce procédé s'appelle, non pas critique littéraire ou scientifique, mais diffamation : il y a des tribunaux pour en connaître. L'opinion des honnêtes gens constitue le seul auquel je veuille m'adresser : je doute qu'elle soit favorable à M. M.

Je pourrais m'en tenir là. Cependant l'apparence de précision de quelques critiques de détail est de nature, même alors que la valeur morale de leur auteur est démasquée, à diminuer la confiance en l'exactitude de mon ouvrage. Là aussi il me faut montrer que M. M. a volontairement dénaturé mon texte pour s'offrir le facile plaisir de le corriger. Il faudrait tout relever ; je me bornerai à quelques exemples.

Page 423, ligne 36, M. M. critique mon « *affirmation* que le danger européen *a fait taire* les querelles intestines » (page 273). Or mon texte porte : « Si, comme il paraît probable, cette alliance contre l'Européen fait taire les querelles intestines. » Une hypothèse donnée comme l'affirmation d'un événement accompli !

Page 424, ligne 4 : « M. d'O. dit de la Grande muraille qu'elle « était longue de dix mille « *li* (3.500 kilomètres environ) ». Deux erreurs : M. d'O. a pris à la lettre l'expression figurée « muraille de dix mille *li* », et de plus 10.000 *li* équivaudraient à 6.300 kilomètres. En réalité « la grande muraille ne s'étend guère que sur 2.000 kilomètres. » M. M., qui ne me compte que « deux erreurs », en commet trois en ces quelques lignes. 1° Il décide sans

(1) Les italiques, ici comme plus haut, sont de M. d'Ollone.

appel que la Grande muraille a 2.000 km., parce que c'est le chiffre donné par le P. Richard dans sa Géographie. Mais personne n'a mesuré la muraille, les estimations varient fort, et celle que j'ai adoptée n'est autre que celle de Reclus : « plus de 3.300 kilomètres » (*L'Asie Orientale*, p. 195). 2° La seconde erreur est vraiment plaisante : « Dix mille *li* équivaudraient à 6.300 km. », dit avec autorité M. M. Il eût tenu à faire savoir à tous ses lecteurs familiers avec la Chine qu'il n'avait jamais mis les pieds en ce pays, qu'il n'eût pu s'y mieux prendre : nul parmi eux n'ignore en effet que la longueur du *li* varie non seulement suivant les régions, comme toutes les mesures chinoises, mais encore dans la même contrée suivant la praticabilité du terrain. C'est une unité non pas de longueur, mais de temps de marche, et il y a dans les montagnes du Setchouen tels *lis* qui ne valent guère que 300 mètres, tandis que dans les steppes de Mongolie, parcourues aux vives allures du cheval, le *li* approche parfois du kilomètre. 3° La troisième erreur, moins joyeuse, est une nouvelle application du procédé spécial à M. M. Je n'ai pas, ainsi qu'il me l'attribue, « dit de la Grande muraille qu'elle « était « longue de dix mille *li* », ce qui pourrait paraître une affirmation de ma part ; j'ai écrit : « Alors se dressa cette formidable Muraille, longue de *dix mille lis* », cette apposition en italique indiquant clairement que je cite l'hyperbole par laquelle les Chinois ont tenté de figurer la grandeur démesurée d'un pareil ouvrage ; et tout de suite après, je donne entre parenthèses le chiffre réel. Pour mettre dans ma bouche ce que je donnais comme citation, M. M. une fois de plus ne craint pas de commettre — parlons avec modération — une altération du texte.

Page 424, ligne 12 : « Ce ne fut pas « l'Empereur » qui régnait alors, et qui était Wen-ti, de la dynastie Song, mais bien le roi tongouse de Wei, T'opatsouen... », dit M. Maybon. Il ignore apparemment, — mais il aurait pu l'apprendre à la page 37 de mon livre, — que ces prétendus « rois » de Wei portaient le titre impérial. Mais d'ailleurs M. M. sait fort bien que je n'ai pas commis la confusion qu'il me prête : le passage incriminé est précédé de deux pages qui précisent qu'il s'agit des souverains huns, non des princes purement chinois, et il se continue immédiatement par ces lignes : « L'éclectisme *des souverains huns* et leur esprit d'initiative ne furent pas moins favorables à Lao-tse et à Confucius. Trait curieux : *l'empereur chinois du Sud imite tout ce que fait son rival du Nord.* » Ainsi M. M. a tronqué mon texte en isolant un mot, exprès pour m'attribuer une erreur démentie par tout le contexte. Après cela, libre à lui qui se trompe sur toute une longue et puissante dynastie, de triompher, s'il veut, d'un lapsus que j'ai commis : c'est en effet T'opatsouen qui se fit moine, et non son successeur comme je l'ai écrit.

Page 424, ligne 18, M. M. me corrige, parce que j'appelle Lichemin le « fondateur de la dynastie des T'ang ». « La dynastie fut fondée non par Li Che-min, mais par son père », dit M. M. Il ignore sans doute aussi que c'est Lichemin qui par ses talents procura à son père, fort nul, un trône que d'ailleurs il lui enleva dès qu'il lui convint de s'y asseoir. Quelle querelle ! quelle volonté de faire croire que je suis en faute !

Page 424, ligne 23 : « Bien singulière est la note où M. d'O., racontant le coup d'Etat de 1898, nous apprend que... » Je n'ai pas raconté le coup d'Etat, dont je ne sais rien par moi-même ; j'ai écrit : « Voici comment, à Pékin, on raconte ce coup d'Etat. » La différence est notable. Si M. M., avant de trouver singulier un récit des événements de Pékin, fût allé à Pékin, il eût recueilli sans difficulté ce même récit des bouches les plus autorisées. Ce qui est singulier, c'est sa surprise ; ce qui l'est davantage encore, c'est cette constante et tendancieuse altération de mon texte par de prétendues citations. Est-ce que cela n'a pas un nom spécial en jurisprudence ?

Enfin, page 423, ligne 46, M. M. s'étend sur « la variété déconcertante » de mes transcriptions, « qui reflète assez la variété des sources européennes consultées », — preuve évidente de ma fraude pour M. M., alors que c'est précisément celle de ma loyauté : que n'eût pu dire, et avec raison, M. M., si, ne sachant pas le chinois, je m'étais permis de corriger l'orthographe des sinologues consultés, ou celle le plus communément admise ? — Et il cite mes fautes Lao-tse et Lao-tsé, Kien-loung et K'ien-loung, Hankéou pour Han-k'eou.

Tout cela est très grave assurément. Mon livre a paru en décembre 1906, au moment même où je m'embarquais pour une longue campagne préparée depuis plusieurs mois : c'est dire la liberté que j'ai eue de corriger des épreuves. M. M., lui, n'était pas à la veille de partir en expédition ; sa notice n'a que deux pages et demie : si des coquilles s'y sont maintenues, il sera difficile de les excuser. Cependant, sans chercher beaucoup, j'en ai remarqué sept, vraiment assez fortes, dans ce petit factum. Elles sont même à la seconde puissance, si j'ose ainsi parler, car elles se trouvent toujours, parfois en italiques ! dans les prétendues citations de mon texte, de sorte qu'on doit m'en attribuer la flatteuse parternité. C'est ainsi que, page 423, ligne 8, je suis censé parler de « forces de conversation », alors que j'ai écrit « conservation » ; page 424, ligne 24, on me fait écrire « *Kong*-you-wei », décuplant ainsi la légère coquille *Kang*-you-wei qui figure dans mon livre en cet endroit et rendant méconnaissable le nom de K'ang-you-wei ; ligne 25, il est question de « généralisme », là où j'ai mis « généralissime » ; page 422, en note, 1re ligne, la suppression d'un *que* m'attribue une construction incorrecte. J'en passe, mais non la meilleure. Les noms chinois seraient-ils seuls sacrés ? M. M., impitoyable pour une apostrophe oubliée parfois par le prote dans K'ien-loung ou déplacée dans Hank'eou, n'a même point su copier exactement mon propre nom : il l'estropie avec sérénité en tête de son article, au sommaire, à l'index, partout. Quel souci vraiment scientifique de l'exactitude ! N'est-ce point d'un comique achevé ? L'indignation provoquée par l'odieux des procédés de M. M. s'éteint dans une douce gaieté. On ne saurait qu'engager cet Aristarque, si prompt à présenter comme des fautes les coquilles d'un ouvrage, à commencer par corriger les siennes et à ne pas en oublier jusque dans le nom de l'auteur réprimandé.

D'OLLONE

M. d'Ollone n'aime point la critique et ne la comprend point. Manque d'habitude sans doute : car on ne peut expliquer autrement les violences singulières de sa réplique à un compte rendu d'une parfaite modération. La moindre contradiction lui paraît injurieuse, et, pour une allusion discrète aux turbulences où l'a entraîné son dogmatisme, peu s'en faut qu'il ne veuille attirer sur son auteur les foudres administratives ou les rigueurs des tribunaux. M. d'O. doit cependant en prendre une bonne fois son parti : du moment qu'il se mêle d'écrire, la critique a des droits sur lui, et il ne peut raisonnablement s'attendre à trouver chez elle la silencieuse obéissance des régiments.

Je tiens à relever tout d'abord son étrange allégation que le *Bulletin* n'a cessé de déconsidérer les travaux de sa mission et qu'en particulier M. Maybon « a profité de sa situation » de membre de l'Ecole « pour redoubler ses vaillantes attaques dans le dos de quelqu'un pour longtemps hors d'état de se défendre » (car tels sont les euphémismes par lesquels M. d'O. se plaît à désigner les critiques de ses ouvrages). Depuis son analyse de *La Chine novatrice et guerrière*, M. Maybon a publié en tout et pour tout un compte rendu d'un article de M. d'Ollone, *L'Islam au Yunnan* : ce compte rendu, du reste très modéré et qui vise surtout un travail épigraphique du lieutenant Lepage, a paru dans le *Bulletin* (1) à une époque où M. d'O. avait déjà terminé sa mission. Ai-je besoin de dire que, s'il avait paru plus tôt, M. Maybon n'aurait jamais eu l'idée qu'il poignardait dans le dos M. d'Ollone, dont il citait à peine le nom ?

Nous avons eu par ailleurs à nous occuper de la mission du commandant d'Ollone. Il a bien voulu envoyer à notre musée des *ex-votos* annamites en terre cuite affectant

---

(1) N° de janvier-juin 1908, publié en fait en octobre 1908.

la forme de *stūpa*, qu'il avait trouvés en baie de Halong à la grotte des Merveilles, et nous l'en avons dûment et cordialement remercié (1). Il m'a adressé de Yun-nan-fou le 1er octobre 1907 des renseignements sur ses recherches au Yun-nan, que je me suis empressé de reproduire dans le *Bulletin* (2), en y apportant seulement les modifications que m'imposait mon devoir d'éditeur (3). Dans le fascicule suivant, j'ai publié une note du lieutenant Lepage, membre de la mission, sur l'inscription dite « du Rocher Rouge » (4). Si je n'ai plus rien publié depuis, c'est que M. d'O. ne m'a plus rien envoyé. J'aurais pu sans doute faire à ses faits et gestes une part plus large dans notre *Chronique*. Mais je dois dire que, dès ce moment, une revue scientifique comme la nôtre avait quelque raison de se tenir sur la réserve, et, tout en attendant avec intérêt les importantes découvertes annoncées par le chef de la mission, j'avais trouvé préférable de n'en pas parler avant qu'elles eussent été publiées. J'avais été déjà inquiet de voir M. d'O. déclarer, après une excursion de quelques jours dans le Haut Tonkin, qu'il avait eu le temps d'y faire « des constatations assez nouvelles » et d'y obtenir « des résultats appelés à modifier bien des hypothèses sur les races et leurs origines » (5). Je savais que, si l'ethnographie est encore la science qui compte le plus d'amateurs, nos officiers des territoires militaires avaient fait sur les peuplades de la haute région des études longues et patientes, dont les résultats étaient assez solides pour résister aux impressions rapides et sommaires d'un touriste distingué. J'avais été plus surpris encore de lire qu'au cours de cette promenade, la mission avait réuni des « observations barométriques » qui lui permettaient « de modifier l'altitude de plusieurs points portés, à l'estime, trop bas sur les cartes » (6) : et je me représentais la stupéfaction des géodésiens et des topographes du Service géographique de l'Indochine, qui nous ont dotés d'une admirable série de cartes au 100.000e du Haut Tonkin, en apprenant le cas que M. d'O. faisait de leurs travaux et l'aisance avec laquelle il prétendait les rectifier. Une autre lettre informait les membres de la Société de Géographie qu'en l'espace d'un mois et demi à peine, le lieutenant Lepage avait terminé, non seulement « l'estampage de toutes les pierres présentant un intérêt historique », mais encore « la traduction des inscriptions et autres documents » rapportés à Yun-nan-fou par M. d'O. de ses diverses excursions (7) : et les appréhensions qu'inspirait cet exploit sinologique sans exemple n'ont été que trop justifiées par l'événement (8). Il ne m'avait pas échappé non plus que M. Bonin revendiquait la

---

(1) *B. E. F. E.-O.*, janvier-juin 1907, p. 154.

(2) *Ibid.*, juillet-décembre 1907, p. 440-442.

(3) Dans une lettre à la Société de Géographie (*La Géographie*, 15 mars 1908, p. 250), M. d'O. disait que l'existence de l'écriture des Miao-tseu « était absolument inconnue, non seulement des Européens, mais des Chinois ». J'ai supprimé de la lettre qu'il m'avait adressée une affirmation analogue, sachant pertinemment que Devéria avait déjà publié des spécimens d'écriture *miao-tseu* (*Journ. As.*, sept.-oct. 1891, p. 366 sqq.).

(4) *B. E. F. E.-O.*, janv.-juill. 1908, p. 233-235.

(5) *La Géographie*, 15 mai 1908, p. 368.

(6) *Ibid.*, ibid.

(7) *Ibid.*, 15 mars 1908, p. 252.

(8) Cf. *B. E. F. E.-O.*, janv.-juin 1908, p. 259-263. Il faut reconnaître qu'il était bien difficile au lieutenant Lepage de mieux faire dans les conditions où il était placé ; et ses efforts nous inspirent assez d'estime pour souhaiter qu'il ne soit plus à l'avenir victime d'une hâte inconsidérée, dont il n'est sans doute pas entièrement responsable.

priorité de la traversée du massif habité par les Lolos indépendants, que M. d'O. s'était attribuée : et de la polémique engagée à ce sujet, il avait paru du moins résulter que, si M. d'O. et l'abbé de Guébriant avaient été les premiers à traverser la partie centrale de cette région, M. Bonin en avait, avant eux, coupé de biais la partie méridionale (1). Plus tard, j'ai lu la charmante relation que l'abbé de Guébriant a faite de ce voyage (2), et je n'ai pu m'empêcher d'être frappé des contradictions de détail et surtout de la différence de ton qu'elle présente avec le récit de M. d'Ollone (3). Tout cela donnait à réfléchir, et peut-être étais-je fondé à croire qu'en attendant les éléments nouveaux qui emporteraient tous les doutes, l'attitude la plus raisonnable était une prudente expectative, où n'entrait du reste nulle malveillance.

---

(1) Voir les notes de M. Bonin dans *La Géogr.*, 15 oct. 1907, p. 270, et *T'oung Pao*, II, IX, p. 478, et celle de M. d'Ollone, *La Géogr.*, 15 juin 1908, p. 437. Voir aussi *La Géogr.*, 15 sept. 1907, p. 197, et 15 oct. 1907, p. 271, et *T'oung Pao*, II, VIII, p. 597, 671. Les notes de M. Bonin sur son voyage, qui étaient, il faut le reconnaître, d'une maigreur déconcertante, avaient paru dans les *Comptes rendus des séances de la Société de Géographie* de janvier 1899, p. 33-35.

(2) DE GUÉBRIANT, *A travers la Chine inconnue. Chez les Lolos.* Dans *Les Missions catholiques*, 3 avril, 10 avril, 24 avril, 1er mai et 8 mai 1908.

(3) Le récit de M. d'O. (*La Géographie*, 15 oct. 1907, p. 265) commence ainsi (voir *ibid.*, 15 juill. 1907, p. 71) : « ... J'ai réussi à traverser de part en part le pays des Lolos indépendants, jusqu'ici demeuré impénétrable, non seulement aux Européens, mais même aux Chinois, et considéré par tout le monde comme infranchissable. » Tel n'était pas l'avis de M. de Guébriant, bien placé pour savoir à quoi s'en tenir : « Je ne connais pour ainsi dire pas de Chinois, dit-il (*loc. cit.*, 3 avril 1908, p. 164), qui ait traversé le Leang-chan de part en part... Nombreux, au contraire, sont ceux qui, venant soit d'un côté soit de l'autre, s'avancent, conduits et protégés par les Lolos eux-mêmes, jusqu'au cœur du pays sauvage pour y échanger la toile ou le sel contre les produits indigènes... » Ce qui est possible aux Chinois était-il donc impossible aux Européens? Et devait-on se heurter, comme l'affirme M. d'Ollone (*loc. cit.*, p. 266), à « trois obstacles dont un seul suffisait à détruire toute espérance de succès » et notamment à la difficulté de « se procurer un personnel... qui consentît à risquer sa vie et sa liberté, sans pour ainsi dire aucun espoir de les sauver » ? M. de Guébriant n'en croyait rien : « En acceptant, dit-il, les conditions auxquelles ces marchands (chinois) se soumettent, il devait être possible à un Européen de suivre les mêmes itinéraires. » Et il ajoute : « M. le capitaine vicomte d'Ollone... s'était renseigné auprès de mon neveu Las Cases et du comte de Marsay... Il savait qu'à la mission catholique de Ning-yuan-fou, on regardait comme possible la traversée du Leang-chan, et, accompagné d'un jeune sous-officier, M. de Boyve, il vint me demander mon concours pour cette petite exploration. » En réalité, comme le dit Mgr Chatagnon, vicaire apostolique du Sseu-tch'ouan méridional (*ib.*, ib.), M. de Guébriant « avait cherché et préparé les moyens de pénétrer dans cette contrée mystérieuse. Son plan était fait. L'arrivée de la mission d'Ollone lui fournit l'occasion de l'exécuter heureusement. » Les Lolos, nous dit-il lui-même, lui avaient « fait tout récemment des avances précises ». La seule difficulté qu'il appréhendât était l'opposition des autorités chinoises. Elle ne semble pas avoir été aussi redoutable que le dit M. d'Ollone : « Je suis parti subitement de Yun-nan-fou, raconte celui-ci (*loc. cit.*, p. 266), avec le maréchal des logis de Boyve, sous prétexte de visiter le père de Guébriant, et, quand nous eûmes joint celui-ci, il n'y eut plus qu'à nous jeter avec lui et ses hommes dans le pays lolo inconnu, qui commence à quinze kilomètres de la ville. Les autorités chinoises n'ont eu vent de notre projet qu'à la dernière minute ; elles crurent à une improvisation... »

Je regrette d'être entré dans ces explications un peu longues, et que j'aurais voulu éviter. Mais la vivacité de la lettre de M. d'Ollone me faisait une obligation de lui exposer les raisons de nos critiques comme celles de nos abstentions. Le compte rendu qui a été fait ici de ses notes sur *l'Islam au Yunnan* avait surtout pour but de lui montrer les inconvénients d'une mise en œuvre trop hâtive de documents qui demandent à être étudiés longuement et triés avec soin. Il est impossible de mener à bonne fin des travaux de ce genre sans le secours de nos grandes bibliothèques et des meilleurs spécialistes ; et l'on est trop exposé, au moment de la découverte, à se faire illusion sur la valeur intrinsèque ou sur l'importance relative des documents mis au jour pour ne pas en réserver l'étude jusqu'à plus ample informé. Si d'autre part nous nous sommes abstenus de mentionner nombre de communications adressées par M. d'O. à diverses revues, c'est que nous voulions éviter de faire à ce moment les réserves qu'elles appelaient et que, dans ce qu'elles pouvaient avoir d'un peu excessif et de prématuré, nous faisions volontiers la part du premier enthousiasme d'un explorateur dont nous connaissions la fougue naturelle. D'autres que nous ont eu la même impression de gêne et le même désir de tempérer un zèle trop ardent. Dans une étude très docu-

---

Voici maintenant la version de M. de Guébriant (*loc. cit.*, p. 165) : « Tout se passa au grand jour : va-et-vient des Lolos à la mission, grands et petits palabres, achats de toile et de sel pour servir de monnaie d'échange, organisation de la caravane, nous ne voulûmes rien dissimuler. Etonnées sans doute de cette honnête franchise, les autorités civiles se mirent à lui opposer une hypocrisie si savante que nous pûmes, sans trop de mal, nous faufiler entre ses manœuvres contradictoires, affectant d'ignorer les unes et de savoir le meilleur gré des autres. C'est ainsi qu'on nous fournit une escorte de soldats jusqu'au dernier village chinois, Ta-hin-tchang, à 10 kilomètres de la ville. » Ce qui faillit tout gâter, c'est qu'au moment où les dernières difficultés paraissaient aplanies, les Lolos qui accompagnaient les voyageurs manifestèrent leur joie en s'enivrant d'abominable façon. A partir de ce point, M. de Guébriant fait du voyage à travers le Leang-chan une description presque idyllique. L'escalade des chaînes qui ferment le pays du côté du Yang-tseu fut pénible et coûta la vie à un cheval, mais d'un bout à l'autre les Lolos se montrèrent prévenants et hospitaliers. Il ne paraît y avoir eu de difficulté réelle qu'à l'entrée chez les Pakhi, qui se firent un peu tirer l'oreille pour servir de « répondants » à la mission et voulurent qu'on y mît le prix, mais qui, pour rompre l'ennui d'un long palabre, régalèrent nos voyageurs du brillant spectacle de leurs exercices équestres (*loc. cit.*, 24 août, p. 200). M. de Guébriant ne paraît guère s'être douté que, pendant ce temps, il n'était question de rien moins que de les « tuer » ou de les « réduire en esclavage » et que « bien d'autres conciliabules moins solennels durent avoir lieu pour le même objet » (D'OLLONE, *loc. cit.*, p. 267). Aussi, après avoir lu sa relation, n'est-on pas surpris qu'il se félicite de cette traversée « accomplie en de si paisibles conditions » (*loc. cit.*, 8 mai, p. 224). C'est bien du reste ce que nous savions déjà par une lettre du Dr Legendre à la Société de Géographie : « Le P. Guébriant, y disait-il, quand il a fait traverser le Ta-leang-chan à M. d'Ollone, n'a eu d'autres difficultés que celles soulevées par les autorités chinoises de Ning-Yuan-Fou. » (*La Géogr.*, 15 mai 1908, p. 383). — De ces contradictions dans le récit et surtout dans l'accent de deux voyageurs qui ont fait ensemble la même route, nous ne voulons, bien entendu, tirer aucune conclusion qui puisse être désobligeante pour l'un ou pour l'autre. En les signalant, nous avons voulu seulement faire comprendre à M. d'Ollone que nous avons quelque raison d'être parfois un peu difficiles en matière de documentation, et lui montrer, par un exemple qui le touche de près, combien il est difficile d'écrire l'histoire.

mentée sur les Lolos (1), M. Henri Cordier n'a-t-il pas donné à entendre à M. d'Ollone, sous la forme la plus impersonnelle et la plus discrète, que, si la Chine est encore, et pour longtemps, un pays à étudier, elle n'est déjà plus tout à fait, même dans ses marches frontières, un pays à découvrir? Il n'en reste pas moins que M. d'O. a fait un fort beau voyage et que nous pouvons en attendre une abondante moisson de renseignements et de documents nouveaux. Qu'il les publie avec toute la rigueur et toute la prudence que la science exige, et il peut être assuré que, nulle part plus qu'à l'Ecole française d'Extrême-Orient, ils ne seront appréciés impartialement et à leur juste valeur. Nous ne prodiguons certes pas les éloges de complaisance, mais nous avons une égale horreur des critiques de parti pris. Celles que nous avons faites des travaux de la mission d'Ollone n'ont jamais eu ce caractère. Seulement M. d'O. a apporté, dans la grisaille ordinaire des études chinoises, un peu de l'ardeur incendiaire du soleil d'Afrique : ce n'est pas notre faute si, pour en soutenir l'éclat, nous avons dû parfois mettre des lunettes noires.

* * *

Ce qui a surtout choqué M. d'O. dans le compte rendu que M. Maybon a fait de son livre, c'est d'y lire qu'il laissait planer quelques doutes sur l'origine de ses sources historiques et qu'on lui aurait su gré de prendre plus volontiers son parti de n'être pas sinologue. Il me suffit de renvoyer nos lecteurs au passage incriminé (2) : ils y verront avec quelle modération était présentée cette critique, que M. d'O. qualifie d'« allégation perfide et volontairement mensongère » et même de « diffamation ». Je tiens d'autre part à citer intégralement le paragraphe de l'avertissement de *La Chine novatrice et guerrière* que visait M. Maybon : « Cette histoire (l'histoire de la Chine), nous devrions d'autant moins l'ignorer que les Chinois ont pris la peine de l'écrire : ils sont le seul peuple du monde qui possède ses Annales officielles. C'est de celles-ci que sont tirés tous les noms, tous les textes cités dans ce volume, et s'il est permis de juger hasardeuses et téméraires les idées, assez nouvelles à la vérité, que j'en ai déduites, du moins sous le rapport des faits n'ai-je à redouter d'autres critiques que celles méritées par les *Annales* elles-mêmes. » Est-il possible d'entendre ce passage autrement que l'a fait M. Maybon? Comment M. d'O. aurait-il pu tirer tous ses renseignements des Annales dynastiques, dont il n'existe « aucune traduction intégrale », sans puiser directement aux sources? Et comment peut-il dire que, sous le rapport des faits, il ne craint que les critiques méritées par les Annales elles-mêmes, s'il a été à la merci de résumés sommaires ou de paraphrases maladroites? Car enfin M. d'O. nous a prévenus qu'il n'a connu les *Textes historiques* du P. Wieger qu'au moment où son travail était presque achevé (3), et il n'existe ni en français, ni dans aucune autre langue européenne, en dehors de la traduction encore incomplète de

---

(1) *Les Lolos. Etat actuel de la question.* (*La Géogr.*, 15 janv. 1908, p. 17-40, et *T'oung Pao*, II, VIII, p. 597-686.)

(2) *B. E. F. E.-O.*, juill.-déc. 1906, p. 422.

(3) M. d'O. dit même qu'ils n'ont été publiés qu'à cette date : c'est une erreur qu'a relevée M. Maybon.

Sseu-ma Ts'ien par M. Chavannes, de version même partielle d'une seule des histoires dynastiques qui ait l'autorité du texte original. Je veux bien que M. d'O. n'ait pas dit ce qu'il voulait dire: mais on ne pouvait juger que ce qu'il avait dit. Et je veux bien aussi qu'il ait pris soin de nous avertir qu'il n'était « nullement sinologue » : mais, s'il n'avait pas fait cette réserve, M. Maybon n'aurait pas pu écrire que, « par moments, les expressions de M. d'O. donneraient à entendre » qu'il a puisé directement aux sources chinoises : il aurait fallu affirmer qu'elles ne comportaient pas d'autre interprétation. Du reste, M. Mayban n'est pas le seul qui ait remarqué cette équivoque : dans un compte rendu tout récent de *La Chine novatrice et guerrière* (1), M. Courant la signale aussi. Après avoir constaté l'extrême variété des transcriptions employées, il ajoute entre parenthèses: « Ne serait-ce pas que l'auteur est incapable de contrôler ses amis européens par les documents indigènes? » Il n'eût assurément pas émis ce doute un peu ironique, si les déclarations de M. d'O. sur ce point avaient eu autant de netteté et d'humilité qu'il veut bien le dire.

M. Maybon songeait si peu à faire du livre de M. d'O. une critique systématiquement malveillante qu'il a fait preuve, à mon avis, d'une indulgence bien excessive en se bornant à y relever quelques erreurs de détail et en lui concédant la vérité de la plupart de ses thèses. Je ne sais si M. d'O. lui-même, aujourd'hui qu'il connaît mieux la Chine, les accepterait encore intégralement. Rien en effet ne saurait être plus contraire au témoignage de l'histoire et des faits, comme l'a parfaitement indiqué M. Courant (2), que cette théorie d'une Chine non pas seulement militaire, mais militariste, et non pas seulement capable de progrès, mais en mal incessant de rénovation et de réformes. Ce paradoxe peut présenter, suivant les termes de M. Maybon, quelque utilité pour réagir contre l'idée d'une Chine retardataire, immobile, impuissante à se modifier d'elle-même, réfractaire à toute influence du dehors : seulement, si la conception de l'immobilisme chinois est encore assez répandue dans le gros public, elle n'a jamais été celle des sinologues.

M. Maybon a montré la même modération dans sa critique du passage de *La Chine novatrice et guerrière* sur la Grande Muraille, que M. d'O. défend avec tant de véhémence. M. d'O. nous révèle qu'en écrivant en italique l'expression *dix mille lis*, il entendait marquer « l'hyperbole par laquelle les Chinois ont tenté de figurer la grandeur démesurée d'un pareil ouvrage », et ne prenait nullement la formule à la lettre. Je lui en donne acte volontiers. Mais qui aurait pu se douter qu'il y avait tant de choses dans l'emploi de l'italique? Ne sert-elle pas d'ordinaire à souligner une expression à laquelle on veut donner plus de force? N'était-on pas d'autant plus fondé à l'entendre ainsi que la formule était suivie de son équivalence en kilomètres? Et si M. Maybon a négligé de la reproduire en italique, est-ce donc « parler avec modération » que de l'accuser de « commettre une altération de texte » ? — Mais que d'autres choses aurait pu dire M. Maybon de cette Grande Muraille, où M. d'O. veut à toute force voir « une *route stratégique* incomparable » (on remarquera que les italiques sont de l'auteur et n'impliquent nullement, dans sa pensée, une

(1) *Revue internationale de l'Enseignement*, 15 déc. 1908, p. 574-576.

(2) *Loc. cit.* et compte rendu de *La Chine novatrice et guerrière* paru dans les *Annales de l'Ecole des sciences politiques*, XXIIIe année, 1908, p. 131-132.

hyperbole). Si peu convaincu que je puisse être par ses arguments, je ne veux pas me donner le ridicule de discuter stratégie avec le commandant d'Ollone ; j'admettrai donc en principe que la Grande Muraille était admirablement conçue pour servir au transport rapide des troupes sur les points menacés : le malheur est que les Chinois ne s'en sont jamais avisés. Est-ce donc aussi pour des transports de troupes que les prédécesseurs de Ts'in Che-houang-ti avaient élevé toutes ces murailles, tronçons épars dont cet Empereur mégalomane fit une ligne continue ? Il ne suffit pas, pour écarter cette objection, de dire que ces souverains n'avaient construit que des « forts d'arrêt » (p. 23) : car sur ce point le témoignage des *Annales* est aussi précis et formel qu'on peut le souhaiter (1). M. d'O. invoque encore l'analogie des murailles élevées par les Romains : je n'avais pas encore entendu dire que le *vallum Hadriani*, construit en Bretagne pour arrêter les invasions des Calédoniens, fût une route stratégique. Plus près de la Chine même, il aurait pu trouver d'autres exemples : le mur que les Mạc élevèrent au Tonkin pour protéger leur territoire contre les partisans des Lê (2), les murs de Trường-dực et de Đồng-hới, que construisirent les seigneurs de Cochinchine pour arrêter la marche des armées des Trịnh (3), enfin le mur que les Russes commencèrent à édifier en 1834 pour abriter le gouvernement d'Orenbourg contre les Khiviens (4). Même lorsqu'ils étaient assez larges pour permettre le passage des troupes, ces différents ouvrages, faibles imitations du mur de Ts'in Che-houang-ti, n'ont jamais été que des ouvrages de protection. — M. d'O. tire aussi argument de l'existence de « trois immenses routes..., l'une longeant l'Océan, les deux autres partant de la capitale, » qui, dit-il (p. 25), « amenaient les secours de l'intérieur, et complétaient le système défensif ». Si les mots ont un sens, cette phrase signifie que les routes partant de la capitale rejoignaient la Grande Muraille au Nord et à l'Ouest de Hien-yang. Or il n'en est rien. Sseu-ma Ts'ien (5) se borne à dire qu'en 220 av. J.-C., Ts'in Che-houang-ti « traça des chaussées impériales » (治馳道), et le *Ts'ien han chou*, le seul texte qui nous donne des renseignements un peu précis sur ces routes (6), nous apprend qu'elles reliaient la capitale aux provinces du Sud et de l'Est. — Enfin, si M. d'O. avait consulté les travaux du P. Hyacinthe Bitchurin ou de von Möllendorf (7), il aurait appris que la Grande Muraille a été entièrement reconstruite sous les Ming, que nous n'avons aucune donnée sérieuse sur l'aspect qu'elle présentait avant l'ère chrétienne et qu'il est dès lors fort difficile de raisonner sur les services qu'elle pouvait rendre à cette époque. Déduire de l'état actuel de cet ouvrage son rôle sous les Ts'in, n'est-ce pas un peu raisonner comme cet auteur anglais, qui admettait l'existence des armes à feu au temps de Ts'in Che-houang-ti, parce qu'il y a des meurtrières (*loopholes*) au parapet de la Grande Muraille ?

---

(1) Cf. Ed. CHAVANNES, *Les deux plus anciens spécimens de la cartographie chinoise*, in *B. E. F. E.-O.*, III (1903), p. 221-222.

(2) Cf. G. DUMOUTIER, *La muraille des Mạc*, in *Bull. de Géogr. histor. et descript.* 1897, p. 55-58.

(3) Cf. L. CADIÈRE, *Le mur de Đồng-hới*, in *B. E. F. E.-O.*, VI (1906), p. 138-140.

(4) Cf. LAVISSE et RAMBAUD, *Histoire générale*, X, p. 966.

(5) *Mém. histor.*, trad. CHAVANNES, II, p. 139.

(6) Ch. 51, biographie de Kia Chan 賈山.

(7) *Die Grosse Mauer von China*, in *Z. D. M. G.*, XXXV (1881), p. 75-131.

Je serai plus bref sur les autres critiques de M. Maybon qui paraissent inacceptables à M. d'O. Ce sont là des discussions de fait, dans lesquelles notre seul intérêt est de découvrir la vérité. Aussi ne ferai-je nulle difficulté pour reconnaître que, si M. Maybon a eu raison d'observer que c'est T'o-pa Tsouen qui se fit bonze, et non pas son fils, M. d'O. n'a pas tort de soutenir que par le mot « empereur » il prétendait bien désigner un souverain de la dynastie Wei ; je me bornerai à remarquer qu'il a commis une erreur sur la date de l'édit de proscription du bouddhisme, qui est 446 et non 444, et que l'erreur paraît provenir d'une lecture hâtive de la page 1316 des *Textes historiques* du P. Wieger (1). Mais, sur tous les autres points, ses rectifications me paraissent beaucoup plus sujettes à caution.

M. d'O. fait remarquer que, s'il avait dit que la nécessité de s'allier contre le péril étranger a « fait taire les querelles intestines » entre Chinois et Mandchoux, c'était sous cette réserve, négligée par M. Maybon : « comme il est probable ». La réserve ne suffit pas à transformer cette « affirmation » en une simple « hypothèse », et le contexte l'affaiblit encore : car c'est sans aucune restriction que M. d'O. déclarait que « le commun danger... a solidarisé conquérants et conquis », c'est-à-dire Mandchoux et Chinois (p. 273). Du reste la thèse ne gagne rien à cette atténuation. Elle n'est en effet ni certaine, ni probable. Elle est fausse, tout simplement.

Je suis plus surpris que M. d'O. reproche à M. Maybon d'avoir relevé sa confusion sur la personnalité du fondateur de la dynastie T'ang (2) et d'avoir observé que le premier souverain de cette dynastie fut Li Yuan et non pas son fils Li Che-min. M. d'O. prétend que Li Che-min ayant, par ses talents, procuré le trône à son père, fort nul, mérite ce titre. Passe encore, s'il avait dit « le *véritable* fondateur », et s'il avait donné quelque part dans son livre le commentaire qu'il donne dans sa lettre. Mais loin qu'il en soit ainsi l'erreur avait été déjà commise de la façon la plus nette dans une note de la page 41, où il est dit que le parallélisme entre les Han et les T'ang « se manifeste jusque dans les détails les plus rares. Ainsi les deux fondateurs des dynasties Han et T'ang laissèrent le trône à des enfants en bas âge, et chaque fois les impératrices douairières s'emparèrent du pouvoir. » De quel fondateur de la dynastie T'ang peut-il être question ici, sinon de Li Che-min ? Et pourtant c'est bien du fondateur de la dynastie au sens strict et chronologique qu'il est question dans ce passage. Toute cette note est du reste remplie d'inexactitudes. Li Tche, l'héritier de Li Che-min, était assez jeune lorsqu'il succéda à son père, mais non pas en bas âge, puisque, né en 628, il commença à régner en 649, c'est-à-dire à 21 ans (3), et la fameuse Wou Tsŏ-t'ien, sous l'influence de laquelle il tomba si misérablement, n'était pas « impératrice douairière », mais bien une ancienne concubine de son père qu'il fit entrer à son tour dans son harem et promut plus tard au rang d'impératrice (4). Nous sommes loin, comme on voit, du parallélisme annoncé.

---

(1) A la même page (p. 106), M. d'O. parle du « célèbre moine indien Boudha Janga ». C'est une forme absurde contre laquelle nous avons déjà protesté à diverses reprises : il suffit de lire Fo-t'ou-tch'eng 佛圖澄.

(2) P. 163 : « Tout changea avec Licheminn, le fondateur de la grande dynastie T'ang. »

(3) Cf. GILES, *Biogr. Dict.*, n° 1109.

(4) Ibid., *ibid.*, n° 2331.

M. d'O. s'indigne que M. Maybon ait trouvé « singulier » le récit qu'il a fait des événements de 1898. Il voit dans ce jugement une « tendancieuse altération de son texte », un acte qui « a un nom spécial en jurisprudence ». Et tout cela, parce que M. Maybon avait négligé de reproduire cette phrase : « Voici comment, à Pékin, on raconte ce coup d'Etat » (p. 251). Je cherche vainement à découvrir en quoi cette addition empêche le récit de M. d'O. d'être singulier. S'il décline la responsabilité de cette version, nous sommes d'accord, et la remarque ne le touche point ; s'il l'assume, — ce qu'il paraît bien faire, puisqu'il dit la tenir des « bouches les plus autorisées », — il est mal venu à prétendre qu'on a altéré sa pensée. En fait il y a à peu près autant de versions du coup d'Etat de 1898 que de « bouches autorisées », et nul ne peut se flatter encore d'avoir fait la lumière complète sur ce drame de palais (1) ; mais il est parfaitement invraisemblable, et M. Maybon a eu mille fois raison de le dire, que K'ang Yeou-wei ait donné à Yuan Che-k'ai « l'ordre » d'arrêter l'Impératrice douairière.

M. d'O. prétend enfin que la bigarrure et l'incorrection de ses transcriptions, preuve de la diversité de ses sources, sont aussi une preuve de sa loyauté. Soit : encore pourrait-on lui demander où il a trouvé les orthographes Wang-Nancheu (pour Wang Ngan-che, p. 250), Kouang-tchéou-wang (pour Kouang-tcheou-wan, p. 251), etc., impossibles dans n'importe quel système de romanisation. « Tout cela est très grave assurément, » dira M. d'Ollone. Non, cela n'est pas grave, mais cela est. Il n'y aurait eu, en tout cas, nulle déloyauté à soumettre le manuscrit à un sinologue qui aurait revu les transcriptions et les aurait mises en harmonie : la valeur scientifique du livre y eût gagné, et son originalité n'y eût pas perdu. Après cela, il faut bien reconnaître que M. Maybon a, pour une fois, donné à M. d'O. plus qu'il ne lui était dû, en mettant deux *n* à son nom. Il y a décidément un sort sur ce nom, que nous ne sommes pas seuls à estropier : et M. d'O. nous pardonnera sans doute cette méprise en constatant que les revues qui ont donné la plus large hospitalité à ses travaux et dont la sympathie doit lui être le moins suspecte, *La Géographie* (2) et la *Revue du Monde musulman* (3), l'ont commise comme nous.

* * *

La lettre de M. d'O. manifeste une telle impatience de la critique que je n'espère guère l'avoir convaincu de la bonne foi et de la modération de M. Maybon. Il me reste à lui prouver, en feuilletant à nouveau les premières pages de son livre, combien il aurait été facile de multiplier les chicanes, si nous avions voulu passer au crible toutes ses affirmations.

---

(1) L'un des exposés les plus précis de cette histoire obscure est celui que M. H. MASPERO en a fait ici-même (*supra*, p. 252-258) d'après les mémoires de Leang K'i-tch'ao : encore a-t-il fait remarquer qu'on ne pouvait le considérer comme un récit impartial des faits.

(2) 15 mai 1908, p. 183 : « d'Ollonne ».

(3) Février 1908, p. 285 ; avril 1908, p. 861 ; mai 1908, p. 90 : « d'Olonne ».

P. 12. « L'histoire (de la Chine), dit-il, ne commence, selon les écrivains les plus compétents, qu'en 722 av. J.-C. », et il renvoie au tome Ier du Sseu-ma Ts'ien de M. Chavannes, où nous lisons (p. CLV) : « Aussi n'est-ce pas à l'année 722 av. J.-C., première de la période Tch'ouen-ts'ieou, que s'arrête la chronologie précise, mais plus d'un siècle avant, à l'année 841. » Et M. Chavannes admet (p. CXLI) qu'on peut remonter, avec une précision moindre, jusqu'au XIIe siècle avant notre ère.

P. 13, note. « Encore aujourd'hui le nombre des noms de famille de Chine se réduit à 342. » Je ne sais où M. d'O. a pris ce chiffre, dont la précision ferait croire à l'existence d'une statistique sérieuse. Il n'y a pas deux auteurs qui donnent le même. Celui du *Po kia sing* est plus élevé. La liste des noms de famille à la fin du dictionnaire de Giles en comprend près de 2500, dont un grand nombre, il est vrai, sont maintenant inusités. Selon Mayers, qui paraît se rapprocher de la vérité, il y en aurait de 400 à 500 en usage aujourd'hui.

P. 14-15. M. d'O. parle de « Scythes... envahisseurs victorieux de l'Inde qui devient un empire scythique. » Les Indo-scythes, dont il est question ici, sont restés cantonnés à l'extrémité Nord-Ouest de l'Inde; ils n'ont jamais conquis la péninsule entière.

P. 21. « Ce fut dans un intérêt stratégique, pour faciliter le transport des armées, que le roi de Ou fit creuser, entre Hang-tchéou, le Yang-tsé et le Hoang-ho, le premier et le plus important tronçon du futur canal impérial (485-481). » Le canal creusé, d'après le *Tso tchouan* (1), par le prince de Wou « fit communiquer le (Yang-tseu-)kiang et (la rivière) Houai (2) » : il n'intéressait donc ni la région de Hang-tcheou ni le Houang-ho. Il est à peine besoin de signaler qu'il n'est question de l'utilisation stratégique de ce canal ni dans le *Tso tchouan* ni dans les textes cités par le P. Tschepe (3), et la même remarque s'appliquerait au canal impérial tout entier. S'il a pu servir occasionnellement aux transports de troupes, c'est au même titre que les autres voies de communication : il n'apparaît pas, en lisant les nombreux textes rassemblés par le P. Gandar (4), qu'aucun de ses tronçons ait été creusé expressément pour cet usage.

P. 27. « Aujourd'hui encore existe (en Chine) une noblesse terrienne héréditaire. » Il n'existe rien de tel.

P. 31. M. d'O. avance que l'existence du Japon aurait été révélée aux Chinois par des Japonais trouvés en Corée ; que Tchang K'ien serait allé jusqu'au lac Baïkal et jusqu'à la mer d'Aral ; et que les rois « grecs » de Sogdiane se seraient soumis à Wou-ti. Autant d'affirmations gratuites, et dont M. d'O. serait bien empêché de trouver la preuve dans les Annales officielles.

P. 36. Il ne faut pas prendre à la lettre les chiffres de la population de la Chine ancienne donnés ici. Si l'on se reporte à Ma Touan-lin, le recensement de 156 ap. J.-C. aurait accusé 66 millions d'âmes. Les chiffres fournis par Sakharoff (5) d'après d'autres

---

(1) Et non d'après le *Tch'ouen ts'ieou*, comme le dit le P. GANDAR (*Le Canal impérial*, p. 8), qui, de plus, attribue inexactement le creusement du canal au marquis de Lou.

(2) 溝通江淮; cf. LEGGE, *Chinese Classics*, V, II, p. 818.

(3) *Histoire du royaume de Ou*, p. 119.

(4) *Op. cit.*

(5) *Die Arbeiten der Kaiserl. Russ. Gesandschaft zu Peking*, Berlin, 1858, II, p. 144-146.

sources sont aussi différents. Toute la question serait à reprendre d'après les textes autorisés.

P. 41. Les dates extrêmes de la dynastie Souei sont 581-618 et non 581-616, et celles de la dynastie T'ang 618-907 et non 616-907. Il est de plus inexact que, comme les Ts'in, les Souei se soient écroulés « dès le second règne » : la dynastie Souei a compté quatre empereurs, et ici encore M. d'O. a sacrifié l'exactitude historique à l'exactitude du parallélisme.

Ibid. « En 605, les armées chinoises... contraignent au tribut le Cambodge. » C'est parfaitement faux (1).

P. 43. Ni en 667, ni avant cette date, ni plus tard, le Japon ne s'est placé « dans l'obédience chinoise ».

J'arrêterai là ce dépouillement de *La Chine novatrice et guerrière*, qui serait aujourd'hui sans intérêt : mais je ne serais pas embarrassé pour le poursuivre, si M. d'O. y tenait. J'ai voulu seulement montrer que, si M. Maybon avait relevé au hasard quelques erreurs de détail, il n'y avait rien mis de l'acharnement que M. d'O. lui attribue. Mais je crains que M. d'O. n'ait été rendu trop chatouilleux par les louanges sans mesure que son livre a reçues dans d'autres périodiques. Un collaborateur du *Bulletin du Comité de l'Asie française*, qui signe « Avesnes » (2), l'a comparé tour à tour à Dupleix, à Bussy d'Amboise et aux fils de Tancrède de Hauteville. Franchement, M. d'Ollone ne préfère-t-il pas une sobre critique aux terribles éloges que lui assènent ses amis ?

CL. E. MAITRE

(1) Cf. PELLIOT, *Mémoires sur les coutumes du Cambodge*, in *B. E. F. E.-O.*, II (1902), p. 123-124.

(2) Janvier 1908, p. 20-22.

DOCUMENTS ADMINISTRATIFS

10 juillet 1908

— Arrêté accordant à M. P. PELLIOT une avance pour achats de livres et d'objets de collections. (*J. O.*, 16 juillet 1908, p. 1238.)

14 juillet 1908

— Arrêté nommant M. J. COMMAILLE conservateur du groupe d'Angkor pour compter du 1er juillet 1908. (*J. O.*, 20 juillet 1908, p. 1256.)

25 juillet 1908

— Arrêté modifiant l'arrêté du 7 février 1908 relatif à la mission du commandant LUNET DE LAJONQUIÈRE en France. (*J. O.*, 3 août 1908, p. 1326.)

23 août 1908

— Arrêté nommant MM. G. MASPERO, L. CADIÈRE et E.-M. DURAND correspondants délégués de l'Ecole pour une période de trois ans. (*J. O.*, 3 septembre 1908, p. 1480.)

3 septembre 1908

— Arrêté nommant M. E. CHASSIGNEUX pensionnaire de l'Ecole. (*J. O.*, 10 septembre 1908, p. 1507.)

24 septembre 1908

RAPPORT AU CONSEIL SUPÉRIEUR DE L'INDOCHINE SUR LA SITUATION MATÉRIELLE ET LES TRAVAUX DE L'ECOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT PENDANT L'ANNÉE 1908.

Personnel. — M. FINOT, ancien directeur et représentant de l'Ecole en France, a été chargé d'une chaire d'histoire et philologie indochinoises au Collège de France par arrêté ministériel du 16 avril 1908. Cette chaire a été créée sur l'initiative du Gouvernement général de l'Indochine et sans grever son budget d'aucune charge nouvelle. La leçon d'ouverture du cours de M. Finot, qui a été reproduite dans le numéro de janvier-juin 1908 du *Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient*, montre dans quel esprit ce cours est conçu et de quelle importance il sera pour mieux faire connaître en France notre colonie d'Indochine, son passé, son histoire, ses monuments, les races qui l'habitent et l'œuvre civilisatrice que nous y avons accomplie. M. FINOT est resté, comme par le passé, le représentant de l'Ecole en France. A ce titre, il a surveillé la publication de *l'Inventaire des monuments čams de l'Annam* de M. PARMENTIER et du *Répertoire d'épigraphie jaina* de M. GUÉRINOT, dont l'impression est à peu près terminée, et il a pris part au Congrès des Orientalistes de Copenhague, où il était en outre le délégué officiel du Gouvernement de l'Indochine.

M. Foucher, ancien directeur de l'Ecole, chargé depuis l'année dernière de la chaire de langue sanskrite à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris, a tenu, dans ses nouvelles fonctions, à rester notre collaborateur ; il a prononcé, en particulier, devant le Comité de l'Asie française, le 22 janvier 1908, une brillante conférence sur les monuments d'Angkor, qui a gagné à la « Société d'Angkor » de nouvelles adhésions.

M. Cl.-E. Maitre, auparavant professeur de japonais, a été désigné par décret du 11 janvier 1908 pour succéder à M. Foucher dans les fonctions de directeur de l'Ecole.

Les premiers résultats de l'exploration archéologique que M. Pelliot, professeur de chinois en congé, dirige depuis le mois de juin 1906 dans le Turkestan chinois, ont déjà été signalés dans le rapport de l'année dernière. Depuis qu'il a pénétré dans la Chine propre, M. Pelliot a été plus heureux encore, et ses trouvailles dans les « Grottes des Mille Buddha » (Kan-sou) sont d'une importance considérable pour la philologie chinoise. M. Pelliot a réussi en effet à se faire ouvrir une cachette pratiquée dans la paroi d'une des grottes et murée depuis mille ans, où il a eu la stupéfaction de retrouver toute une bibliothèque, composée de 15.000 à 20.000 rouleaux de manuscrits s'échelonnant du VIe au Xe siècle de notre ère. Pour comprendre l'importance de cette découverte à un point de vue purement matériel, il suffira de remarquer qu'aucun manuscrit chinois ancien n'est encore entré dans les grandes bibliothèques publiques d'Europe, et qu'il n'en existe qu'un nombre infime d'antérieurs au Xe siècle dans les collections des bibliophiles chinois. Tous les manuscrits de la cachette n'étaient pas chinois : il y avait aussi d'énormes liasses de manuscrits tibétains, dont tout un *Kanjur*, et plusieurs rouleaux en écriture brahmī ou en ouïgour, d'une insigne rareté. Parmi les manuscrits chinois, le plus grand nombre étaient des textes bouddhiques connus, mais beaucoup aussi étaient inédits. On peut citer notamment : le récit du voyage dans l'Inde d'un pélerin chinois du VIIIe siècle ; deux chapitres du *Houa hou king*, le livre autour duquel taoïstes et bouddhistes se sont battus pendant mille ans et dont la destruction fut ordonnée au XIIIe siècle ; un court manuscrit manichéen ; un traité nestorien complet, intitulé « Eloge de la Sainte Trinité », capital pour l'étude de cette forme du christianisme qui eut en Chine, sous les T'ang, une brillante fortune ; deux fragments considérables de dictionnaires qu'on croyait définitivement perdus ; deux textes importants sur la géographie de l'Asie centrale, etc. M. Pelliot rapporte tous les manuscrits chinois qui présentent un intérêt réel, et tous les manuscrits en autres langues, à l'exception d'une partie du *Kanjur* tibétain. Il a recueilli également, au même endroit, d'autres objets de la même époque : une série de xylographes chinois, qui sont les plus anciens imprimés connus ; deux estampages ; de nombreuses peintures sur soie, sur toile et sur papier ; deux manuscrits à enluminures ; quelques statues en bois, en pierre, en cuivre, et jusqu'à des pochoirs. Enfin, dans d'autres grottes qu'il a fait déblayer, M. Pelliot a trouvé un certain nombre de fragments manuscrits et imprimés du XIIIe au XIVe siècle, en chinois, en tibétain, en mongol, en brahmī et en si-hia.

M. Parmentier, chef du Service archéologique, est allé au début de l'année à Angkor, pour arrêter le programme provisoire des travaux à entreprendre dans ce groupe d'édifices. Il a regagné ensuite Nhatrang, où il a poursuivi les travaux de restauration du temple de Pō-Nagar. Enfin il a dû se rendre récemment à Phanrang, afin de diriger la construction du monument élevé par souscription publique à la mémoire de Prosper

Odend'hal. Il a profité de ce séjour à Phanrang pour effectuer quelques travaux de réparation au temple de Pō Klaun Garai, et il a eu la bonne fortune de retrouver, au sommet de deux mamelons avoisinant ce temple, deux inscriptions chames encore inconnues. M. PARMENTIER travaille en même temps à la préparation de l'atlas de planches qui doit accompagner son *Inventaire des monuments čams de l'Annam.*

M. HUBER, qui faisait fonctions de professeur de chinois depuis le départ de M. Pelliot, a été chargé d'une chaire de philologie indochinoise. Il est rentré en Europe après sept années de séjour consécutif.

M. MAYBON, secrétaire-bibliothécaire, qui prépare une étude historique sur la dynastie des Nguyễn, a fait un voyage en Annam, à l'effet d'étudier les lieux où se sont déroulés les principaux événements de l'histoire de cette dynastie et les monuments qui en rappellent le souvenir. L'intérim des fonctions de professeur de chinois lui a été confié, jusqu'au retour de M. PELLIOT.

M. BLOCH, pensionnaire, à l'expiration de la mission d'études linguistiques qui lui avait été confiée l'année dernière dans l'Inde anglaise, est rentré en France à titre définitif. Il a été remplacé par M. CHASSIGNEUX, agrégé d'histoire et de géographie, qui se propose de faire une étude approfondie du Delta tonkinois.

M. PERI, pensionnaire, a été chargé d'une mission au Japon, dont il a rapporté une abondante moisson de documents et de livres. M PERI prépare diverses études relatives au drame lyrique japonais.

M. Henri MASPERO, pensionnaire, arrivé à Hanoi au mois de mars, s'est consacré pendant plusieurs mois au classement du fonds chinois de la bibliothèque; il s'est préparé en outre par divers travaux à la mission en Chine qui doit lui être attribuée prochainement. — Tous les membres de l'Ecole ont d'autre part collaboré activement à la *Bibliographie* et à la *Chronique* du *Bulletin.*

Un nouvel emploi a été créé à l'Ecole par l'arrêté du 5 mars 1908, celui de conservateur du groupe d'Angkor. Il a été confié à M. COMMAILLE, commis des Services civils, ancien secrétaire de l'Ecole, qui, depuis le mois de décembre 1907, avait été chargé par le Commissaire-délégué de Battambang de procéder aux premiers travaux de débroussaillement. M. COMMAILLE s'est acquitté de sa tâche avec activité, malgré les difficultés qu'il a rencontrées dans le recrutement de la main-d'œuvre.

Le commandant LUNET DE LAJONQUIÈRE, correspondant de l'Ecole, a été chargé, de novembre 1907 à avril 1908, d'une nouvelle mission au Cambodge, dont le but principal était de relever les monuments cambodgiens situés dans les provinces cédées à la France par le traité du 13 mars 1907 : les résultats de cette mission feront l'objet du troisième et dernier volume de l'*Inventaire des monuments du Cambodge.* A l'issue de sa mission au Cambodge, le commandant DE LAJONQUIÈRE a été chargé par le Gouvernement siamois d'une mission d'exploration archéologique, qui a porté surtout sur la vallée du Ménam et la péninsule malaise.

Deux officiers topographes, les lieutenants BUAT et DUCRET, lui avaient été adjoints pour exécuter un relevé au 20.000e de la région d'Angkor. La carte qu'ils ont préparée couvre tous les édifices importants dispersés autour de l'enceinte d'Angkor-Thôm ; elle a permis de faire sur la disposition des monuments d'Angkor des constatations

inattendues et du plus haut intérêt. Cette carte, dont il reste seulement à rectifier la toponymie, pourra être prochainement livrée à l'impression.

Le Dr Cordier, correspondant, a terminé les cours de sanskrit et de tibétain qu'il professait à l'Ecole depuis un an, et est rentré en France, où il met la dernière main à son *Catalogue descriptif du Tanjur* et à son *Cours de tibétain classique*.

MM. Georges Maspero, Cadière et Durand ont été nommés correspondants délégués de l'Ecole. Le P. Durand a continué dans le *Bulletin* la publication de ses *Notes sur les Chams* et le P. Cadière a commencé celle d'un mémoire linguistique sur l'annamite et le sino-annamite, qui sera capital pour l'étude comparée des langues monosyllabiques. Ce travail est à rapprocher d'un travail du P. Schmidt, dont l'Ecole a publié une traduction française, et qui marquera une date dans l'histoire de la linguistique khmère : pour la première fois, le cambodgien a été replacé nettement dans le groupe de langues auquel il appartient.

Le titre de correspondant de l'Ecole a été accordé à S. A. le prince Damrong Rachanuphap, dont la bienveillance éclairée a été si précieuse à ceux des membres ou attachés de l'Ecole qui ont eu à travailler au Siam, et à M. Vogel, *Archæological Surveyor* à Lahore, l'un des collaborateurs les plus réguliers et les plus dévoués de l'Ecole.

MM. Aucourt, J. Beauvais, Bonifacy, Cœdès, Deloustal, P. Hoang, Soulié et Tch'ang Yi-tchou ont également collaboré au *Bulletin*. Je signalerai particulièrement la traduction entreprise par M. R. Deloustal du code de la dynastie Lê : la publication de ce texte, jusqu'ici inconnu, est destinée à jeter une lumière toute nouvelle sur l'histoire et les principes du droit annamite, et peut-être à bouleverser un bon nombre d'idées reçues.

Publications. — Le *Bulletin* n'a pas réussi à rattraper entièrement le retard considérable dont il souffrait depuis trois ans: mais grâce à l'organisation aujourd'hui parfaite de l'imprimerie qui l'édite, ce sera chose faite à la fin de l'année courante.

Deux nouveaux volumes des « Publications de l'Ecole française d'Extrême-Orient » sont sous presse et doivent paraître avant la fin de l'année ; ce sont : le tome premier de l'*Inventaire descriptif des monuments čams de l'Annam*, de M. Parmentier, et le *Répertoire d'épigraphie jaina*, de M. Guérinot. D'autres ouvrages sont en préparation.

Conservation des monuments historiques. — Par l'arrêté du 18 mai 1908, 48 monuments ou groupes de monuments khmèrs situés soit au Cambodge, soit au Laos ont été classés comme monuments historiques. Un autre arrêté, du même jour, a placé provisoirement sous la sauvegarde de la législation relative aux monuments historiques la totalité des édifices, inscriptions et objets anciens d'origine cambodgienne, situés ou trouvés sur le territoire du nouveau commissariat de Battambang.

Les travaux de restauration du temple de Pō-Nagar à Nhatrang, qui sont bien près aujourd'hui de leur achèvement, ont déjà été signalés plus haut. Mais le principal effort a porté cette année sur Angkor. Le programme de travaux arrêté par le chef du Service archéologique a été méthodiquement poursuivi. Pendant les premiers mois de l'année, M. Commaille s'est attaché surtout à débarrasser les monuments d'Angkor-Thôm de la brousse épaisse qui les recouvrait et en cachait la vue, à dégager l'énorme place

centrale de laquelle on en découvrait jadis et on en peut découvrir de nouveau aujourd'hui tout l'ensemble, et à reconstituer les grandes avenues rectilignes qui conduisaient de la place centrale aux cinq portes monumentales de l'enceinte. Depuis le mois de mai, les pluies ont rendu impossible tout travail à Angkor-Thôm. Les équipes de coolies ont été employées uniquement à Angkor-Vat, dont on a entrepris un nettoyage complet. Le massif central, ses quatre cours intérieures et la cour qui le circonscrit sont aujourd'hui complètement dégagés. Malheureusement des raisons financières rendent impossible pour le moment l'acquisition du matériel nécessaire pour l'évacuation des énormes masses de terres extraites des cours.

Grâce à une subvention du Comité local de la « Société d'Angkor », il a été possible de commencer aussi la reconstitution de la chaussée dallée, longue de 475 mètres, qui relie le temple d'Angkor-Vat à l'entrée Ouest de l'enceinte. Les subsides alloués par le groupe de Phnôm-penh se sont élevés en tout à 3.500 piastres. Le groupe de Paris a fourni également une première subvention, qui n'a pas encore été utilisée.

La construction d'un bungalow, à l'extérieur de l'enceinte d'Angkor-Vat, a dû être interrompue momentanément par suite de l'insuffisance des crédits.

Le chef du Service archéologique doit monter prochainement au Laos, pour y dresser l'inventaire des monuments dignes d'être classés comme monuments historiques et pour étudier les moyens de conserver ceux qui sont menacés de ruine.

Un arrêté ministériel en date du 18 janvier 1908 a créé auprès du Ministère de l'Instruction publique une « Commission archéologique de l'Indochine ». Cette commission, dont la présidence a été confiée à M. Perrot, secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, a pour but de « recevoir et d'examiner toutes les communications relatives à la conservation des monuments archéologiques de l'Indochine ». Elle entretient avec le directeur de l'Ecole des rapports réguliers. Elle s'occupe en particulier d'assurer la publication de la magnifique documentation photographique rapportée d'Angkor par la mission Dufour-Carpeaux.

Bibliothèque. — La bibliothèque de l'Ecole a été enrichie cette année par d'importants achats, parmi lesquels il faut citer surtout les achats de livres japonais faits au cours de sa mission par M. Peri. Le fonds de manuscrits annamites s'est encore augmenté de copies des ouvrages rares ou uniques que les mandarins et les lettrés annamites mettent une bonne volonté croissante à nous communiquer. Le Cơ-mật a fait tirer pour l'Ecole un exemplaire des *Annales de Kiến-phước*. Un magnifique spécimen du document connu sous le nom de « Charte des Mans » a pu être acquis. Un don de M. Bory a considérablement accru la collection de manuscrits laotiens.

Le fonds épigraphique s'est enrichi de calques de différentes inscriptions laotiennes (don de M. Mahé, Résident supérieur), d'estampages d'inscriptions cambodgiennes envoyés de Battambang par M. de Lajonquière, d'un lot important d'estampages d'inscriptions du Sseu-tch'ouan (don de M. Bodard), et surtout d'une collection considérable d'estampages rapportés de Chine par M. Chavannes. Il y a lieu de signaler à ce propos que M. Cœdès a publié dans le *Bulletin* un catalogue détaillé des inscriptions du Cambodge et du Champa, avec la liste des estampages conservés à l'Ecole française et à la Bibliothèque Nationale.

La collection photographique a reçu aussi de notables accroissements, grâce aux dons du capitaine Péri (photographies rapportées du Laos) et du lieutenant Imbert. Le Ministère de l'Instruction publique a fait remettre à la bibliothèque de l'Ecole, de

la part de M. Thomson, des clichés photographiques exécutés en 1863 et représentant des monuments du Cambodge, que cet explorateur anglais fut des premiers à visiter et à étudier.

Musée. — Les dimensions du Musée deviennent de plus en plus insuffisantes et obligent à n'acquérir que des objets de dimensions restreintes et peu encombrants. Nous avons pu acquérir néanmoins un plat en « émail de Huê », deux brûle-parfums à suspension, en cuivre, de travail annamite, et un panneau sculpté d'origine chinoise. Le Musée s'est enrichi en outre, grâce à des dons, de monnaies annamites, de trois curieux essais en étain de monnaies cambodgiennes exécutés pour le roi Âng Duong et d'un fragment d'inscription découvert dans la province de Phnôm-smoch (Cambodge).

Grâce à la libéralité de S. M. Sisovat, un bâtiment destiné à recevoir le « Musée des antiquités khmères » a été construit cette année à Phnôm-penh.

Cl.-E. Maitre

13 novembre 1908

— Arrêté chargeant M. H. Maspero d'une mission d'études en Chine. (*J. O.*, 19 novembre 1908, p. 1888.)

INDEX ANALYTIQUE

Les noms des auteurs d'articles originaux sont en PETITES CAPITALES, et les titres de leurs articles en *italique*. Les noms des auteurs d'ouvrages ou d'articles dont il a été rendu compte sont en *italique*.

Açvaghoṣa, v. Huber.

Allier (*R.*). Le protestantisme au Japon, 282-285.

Allusions littéraires chinoises, v. Kanno.

Angkor. Bulletin de la Société d' —, 584. Conférence de M. Foucher sur les ruines d' —, 503-504. Création à l'Ecole d'un poste de conservateur d' —, 284, 528, 629. Crédits affectés aux travaux d' —, 526, 531. Travaux exécutés à Angkor, 287-292, 591-595, 629-651.

Angkor-Thôm. Carte, 292. Déblaiement des édifices, 287-289. Découvertes, 290. Dégagement de la place centrale, 289. Rétablissement des grandes avenues, 289-292.

Angkor-Vat. Chaussée dallée Ouest, 593-595. Construction du bungalow hors de l'enceinte, 292. Dégagement du socle du massif central, 290, 592. Nettoyage des cours et toitures, 290, 592-593. Piscines du cloître, 593. Restauration de la passerelle cruciforme, 291.

Annam. Chronique, 286-287, 591. — Bibliothèque annamite de l'Ecole, 513. Biens cultuels familiaux en —, v. Briffaut. Justice dans l'ancien —, v. Deloustal. Lexique annamite-français, v. Pilon. Linguistique, v. Bouchet, Cadière, Deloustal. Littérature historique de l' —, 517. Monuments chams de l' —, v. Parmentier. Phonétique, v. Dubois. Sapèques en —, 201 n. 7.

Archéologie. Activité archéologique du Siam, 595-596. — cambodgienne, 226-228. Campagne archéologique du Cte de Lajonquière, 292-294. Commission archéologique de l'Indochine, 504, 526-527, 631. Points archéologiques relevés au Cambodge, 292, 591. Rapports du Service archéologique de l'Inde, 279. Etudes sur l' — de l'Indochine, 519-521. Voyage archéologique dans la Chine septentrionale, v. Chavannes.

Ariga (*N.*). La guerre russo-japonaise au point de vue continental et le droit international, 586.

Art. — gréco-bouddhique, 518. Conservation des objets d' — du Laos, 294. — japonais, v. Migeon. Publication de reproductions des œuvres d' — du Shôsô-in, 281-282.

Ashikaga. Romans de l'époque des —, v. Hirade.

Asie centrale. Bibliographie, 579-580. — Documents sur la géographie de l' —, retrouvés au Kan-sou, 519-520. Linguistique, v. Schmidt, Sieg et Siegling. Mission Pelliot en —, 284, 294-295, 588, 628. — Cf. Turfan.

A-tchô Lolo, 541.

Austroasiatique. Correspondances lexicologiques entre les langues austronésiennes et — s, 16-35.

Austronésie. Linguistique, v. Schmidt.

Baphuon. Dégagement, 287-288.

Bayôn. Déblaiement de la galerie d'enceinte, 289. — Cf. 292.

Becker (*J. E.*). Feudal Kamakura, 280. Bibliographie, 276-278, 559-580. — Notes bibliographiques, 279-285, 580-587. — Cf. 518-519.

Bibliothèque. — de l'Ecole française d'Extrême-Orient, 285-286, 512-514, 525, 525, 588-590, 651-652. Grandes — s du Japon, 598-601. Une — médiévale retrouvée au Kan-sou, v. Pelliot.

Bloch (J.). Terme de séjour prorogé pour 1908, 528. Seconde mission dans l'Inde et rentrée définitive en France, 284, 527, 629.

Bonifacy (C). — Annotation de *Les Barbares soumis du Yunnan*, 149-176 n., 553-579 n. *Etude sur les coutumes et la langue des Lolo et des La-quâ du Haut Tonkin*, 551-558.

Bouchet (*A.*). Cours élémentaire d'annamite, 567-568.

Bouddhisme. Canon bouddhique tibétain, 294, 513, 518, 507-508. Formation du — mongol, 512 n. 1, 515-516. Littérature bouddhique en langue tokharienne, 579-580. Manuscrits bouddhiques découverts au Kan-sou, 505 sqq. Sculpture bouddhique, v. Vogel Stèle bouddhique d'Angkor-Thôm, 289. — Cf. Huber.

Brahmanisme au Cambodge, 503-504.

Brâhmî. Manuscrits de l'Asie centrale en écriture — , 503 sqq., 579.

Briffaut (*C.*). Etude sur les biens cultuels familiaux en pays d'Annam, 256-249.

Buddha. Ebauche d'un — du Baphuon, 287-288. Huit grandes scènes de la vie du — représentées sur les bas-reliefs du stûpa de Dhruv Ṭilâ, 493-500. Une bibliothèque médiévale retrouvée dans les « Grottes des Mille — s », v. Pelliot.

Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient, 524-525, 581, 630.

Cadière (L.). — *Monographie de la semi-voyelle labiale en sino-annamite et en annamite*, I, 93-148; II, 581-485. — Comptes rendus, 559-571. — Nommé correspondant délégué de l'Ecole, 558, 627, 630. Publications, 515, 680.

Cha-jen, 561-562.

Cambodge. Chronique, 287-294, 591-595. — Collections cambodgiennes du Musée de l'Ecole, 510-511. Brahmanisme au — , 503-504. Immeubles et objets divers du — classés comme monuments historiques, 528-550. Inscriptions du — , 295, 303 ; v. Cœdès. Mission de Lajonquière au — , 284, 292-294. Notice historique du — , 223-224, 503. Points archéologiques et préhistoriques relevés au — , 292, 591. Publications sur l'histoire du — , 516-517. — Cf. khmèr.

Chalfant (*F. H.*). Early Chinese Writing, 264-267.

Cham. Archéologie — e, 519. Collections — es du Musée de l'Ecole, 511. Deux inscriptions — es découvertes à Pô Klaun Garai, 285-287. Inventaire des inscriptions — es, v. Cœdès. Monuments — s de l'Annam, v. Parmentier.

Chân-ti (police provinciale au temps des Lê), 202 n. 2.

Chassigneux (Edm.). Nommé pensionnaire de l'Ecole, 588, 627. — Cf. 629.

Cha tcheou ki retrouvé au Ts'ien-fo-tong, 519-520.

Chavannes (*Ed.*). Inscriptions et pièces de chancellerie chinoises de l'époque mongole, 2e série, 583-584. Monuments de l'ancien royaume coréen de Kao-keou-li, 279. Note préliminaire sur les résultats archéologiques de la mission accomplie en 1907 dans la Chine du Nord, 279. Sur le Népal, III, de S. Lévi, 585. Voyage archéologique dans la Mandchourie et dans la Chine septentrionale, 279.

Che Fan, 149 n. 2.

Chine. Bibliographie, 252-267, 571-575. — Chronique, 294-296, 596-598. — Ancienne écriture chinoise, v. Chalfant. A propos de « La — novatrice et guerrière » de d'Ollone, 615-626. Dictionnaires chinois anciens, 524. Dictionnaire sino-japonais-russe, v. Pozdneyev. Documents sur l'histoire religieuse de la — , 508-523. Ethnographie des populations aborigènes de la — méridionale, v. Soulié et Tchang Yi-tch'ou, Torii. Etudes chinoises, 580-581. Etudiants chinois au Japon, 609. Histoire des Mongols, v. Curtin. Histoire du livre chinois, 509-510. Inscription du Rocher Rouge, v. Lepage. Inscriptions et pièces de chancellerie chinoises, v. Chavannes. Intronisation de l'empereur de — , 596-597. Langue, v. Hillier, Wieger. Manuscrits anciens découverts dans la — occidentale, v. Pelliot. Mission Pelliot en — , 294-295, 501-529. Peintures chinoises du Musée de l'Ecole, 511. Politique chinoise, v. Maybon. Presse chinoise au Japon, 502. Réformes constitutionnelles en — , 597-598. Relations du Népal avec la — , 585. Sculptures chinoises de l'époque des Han au Japon, 605. Le Seyyid Edjell et ses deux sépultures en — , v. Vissière. Textes anciens de littérature chinoise laïque, 523. Traduction chinoise de relations de voyage en Indochine, au Sseu-tch'ouan et au Yun-nan, 279-280, 295-296. Version chinoise du Sûtrâlaṃkâra d'Açvaghoṣa, 279.

Voyage archéologique dans la — septentrionale, v. Chavannes.

Chronique, 284-304, 588-612. — Cf. 318-319.

Cedès (G.). — *Inventaire des inscriptions du Champa et du Cambodge*, 37-92. — *L. F. Kielhorn*, 305. — Compte rendu, 249-252. — La stèle de Tép Pranam, 584.

Commaille (J.). Rapports sur les travaux exécutés à Angkor, 287-291, 592-595. — Nommé conservateur d'Angkor, 388, 627, 629.

Commission archéologique de l'Indo-chine, 304, 320.

Commune annamite sous les Lê, 198 n. 1.

Congrès. Ier — international des études d'Extrême-Orient à Hanoi, 323-324. XVe — international des Orientalistes à Copenhague, 304, 609-612.

Copenhague. Congrès international des Orientalistes tenu à —, 304, 609-612.

Cordier (Dr P.). Travaux, 639.

Correspondance, 613-626

Curtin (J.). The Mongols, a history, 571-573.

Damrong Rachanuphap (Prince). Nommé correspondant de l'Ecole, 285, 331, 630.

Danemark. Chronique, 304, 609-612. — Cf. Copenhague.

Deloustal (R.). — *La justice dans l'ancien Annam*, I, 177-220. Cf. 630. — Méthode d'annamite, 567.

Dhammapada, v. Pischel.

Dhruv Ṭilā. Bas-reliefs du stūpa de —, v. Vogel.

Documents administratifs, 306-331, 627-632. — 1907, 31 décembre. Rapport au Gouverneur général sur le développement de l'Ecole de 1902 à 1907, *in-extenso*, 306-326. — 1908. 8 janvier. Avance allouée au Lt Ducret pour les besoins de la mission de Lajonquière, 326. — 11 janvier. M. Maitre nommé directeur de l'Ecole en remplacement de M. Foucher, 326. — Ib. M. H. Maspero nommé pensionnaire de l'Ecole, 326. — 16 janvier. Arrêté mettant une avance à la disposition du Commissaire-délégué de Battambang pour les travaux d'Angkor, 326. — 18 janvier. Arrêté ministériel créant une Commission archéologique de l'Indochine, *in-extenso*, 326-327. — 7 février. Arrêté fixant les conditions du retour en France du Ct de Lajonquière et lui accordant une mission de six mois en France, 327. — 1er mars. Durée de la mission de M. Bloch portée de sept à dix mois, 327. — 2 mars. Terme de séjour de MM. Bloch et Péri propogé d'un an, 328. — 5 mars. Arrêté créant à l'Ecole un poste de conservateur d'Angkor, 328. — 24 mars. Avance accordée à M. Parmentier pour la continuation des travaux de réparation du temple de Pō-Nagar, 328. — 6 avril. M. Huber chargé du cours de philologie indochinoise, 328. — Ib. M. Huber chargé d'une mission d'études en Europe, 328. — 16 avril. Arrêté ministériel chargeant M. Finot du cours d'histoire et de philologie indochinoises au Collège de France, 328. — 25 avril. Terme de la mission du Lt Ducret fixé au 31 mai 1908, 328. — 18 mai. Arrêté classant comme monuments historiques les édifices, inscriptions et objets divers, d'origine cambodgienne, des provinces de Siemreap, Sisophon et Battambang, 328. — Ib. Arrêté classant des meubles et objets divers du Cambodge et du Laos comme monuments historiques, 328-331. — 8 juin. Avance mise à la disposition du Commissaire-délégué à Battambang pour les travaux d'Angkor, 331. — 17 juin. Le prince Damrong Rachanuphap nommé correspondant de l'Ecole, 331. — Ib. M. Vogel nommé correspondant de l'Ecole, 331. — Ib. M. Maybon chargé du cours de chinois pendant la durée de la mission de M. Pelliot, 331. — 10 juillet. Avance accordée à M. Pelliot pour achats de livres et d'objets de collections, 627. — 14 juillet. M. Commaille nommé conservateur du groupe d'Angkor, 627. — 25 juillet. Arrêté modifiant celui du 7 février 1908 relatif à la mission en France du Ct de Lajonquière, 627. — 25 août. MM. G. Maspero, Cadière et Durand nommés correspondants délégués de l'Ecole pour une période de trois ans, 627. — 3 septembre. M. Chassigneux nommé pensionnaire de l'Ecole, 627. — 24 septembre. Rapport au Conseil supérieur de l'Indochine sur la situation de l'Ecole en 1908, *in-extenso*, 627-632. — 13 novembre. M. H. Maspero chargé d'une mission d'études en Chine, 632.

Đông-quang. La-quà de —, v. Bonifacy.

Doudart de Lagrée et l'archéologie indochinoise, 226-227.

Dubois (L. M.). Cuốc-ngữ et mécanisme des sons de la langue annamite, dialecte tonkinois, 559-567.

Ducret (L.). Relevé topographique de la région d'Angkor, 285, 292, 629-630. Cf. 326, 328.

Durand (E.-M.). Essai de déchiffrement de deux inscriptions chames retrouvées à Pō Klaun Garai, 287. Nommé correspondant délégué de l'Ecole, 588, 627, 630.

Duy-tân ; sens du mot, 591.

Ecole française d'Extrême-Orient. Chronique, 284-286, 588-591. — Développement de l'— de 1902 à 1907, v. Maitre. L'—, v. Guérinot. L'— et les études indochinoises, 221, 229. Situation de l'— pendant l'année 1908, v. Maitre. — V. Bibliothèque, Bulletin, Documents administratifs, Musée, Publications.

Enseignement. — donné à l'Ecole française d'Extrême-Orient, 321-322. — indigène, 322.

Epigraphie. — chame et cambodgienne, 228, 321. — jaina, v. Guérinot. — V. Inscriptions.

Ethnographie. — des Lolo et des La-quả du Haut Tonkin, v. Bonifacy. — des tribus de la Chine méridionale, v. Soulié et Tchang Yi-tch'ou, Torii. — de l'Indochine, 316.

Exposition de Tōkyō. Son ajournement à 1917, 601-602.

Extrême-Orient. Premier congrès des études d'—, 323-324. Travaux sur la philologie, l'ethnographie et l'histoire de l'—, 317-319.

Finot (L.). — *Les études indochinoises*, 221-233. — Compte rendu, 579-580. — Chargé de représenter au Congrès de Copenhague le Gouvernement général de l'Indochine et l'Ecole française d'Extrême-Orient, 588, 627. Chargé d'une chaire d'histoire et de philologie indochinoises au Collège de France, 284, 328, 627. Rapport sur les travaux du XVe Congrès des Orientalistes tenu à Copenhague, 609-612.

Foucher (A.). Conférence sur les ruines d'Angkor, 303-304.

Fou-nan, 222-223, 303.

France. Chronique, 303-304. — Les Français au Sseu-tch'ouan et au Yunnan, 295-296. Politique française en Indochine, 232-233.

Fujioka (*S.*). Kokubungakushi kōwa, 277-278.

Fukui (*K.*). Nihon bunpō shi, 280.

Garnier (*F.*). Voyage d'exploration en Indochine, traduit en chinois, 279-280. — Cf. 227-228.

Gervais-Courtellemont. Voyage au Yunnan, traduit en chinois, 295.

Gesshō, 257 n. 2.

Grande muraille de Chine, 614-615, 621-622.

Griffis (*W. E.*). The Japanese nation in evolution, 283.

Guérinot (*A.*). L'Ecole française d'Extrême-Orient, 581. Répertoire d'épigraphie jaina, 580.

Hagino (*Y.*). Kokushi daijiten, 574-575.

Ha-la, 363.

Hanoi. Premier congrès des Orientalistes à —, 323-324. Musée de l'Ecole à —, 311-312.

Hāritī, v. Vogel.

Hiến-ti (service provincial sous les Lê), 194 n. 1, 199 n. 2.

Hillier (*W.*). The Chinese Language and how to learn it, 263-264.

Hirade (*T.*). Muromachi jidai shōsetsu shū, 278.

Histoire. Dictionnaire d'— du Japon, v. Hagino. — de l'Indochine, 222-225, 303, 316-317. — des barbares du Yun-nan, v. Soulié et Tchang Yi-tch'ou. — des Mongols, v. Curtin. — du Japon, v. Kume, Kuroita, Ōkuma, Ōmori.

Hiuan-tsang. Citation d'un passage de ses mémoires relatif à la légende des Nāgarājas Nanda et Upananda, 495.

Hồng-đức. Code de —, 182, n. 2. — Cf. 180.

Hong-yen (Rocher Rouge), v. Lepage.

Houa hou king. Deux chapitres du — retrouvés au Kan-sou, 515-517.

Houang-si-che-kia-ni = Francis Garnier, 279.

Houei-tch'ao. Récit de son voyage dans l'Inde retrouvé au Kan-sou, 511-512.

Huber (*Ed.*). Sūtrālaṃkāra d'Açvaghoṣa, traduit par —, 279. — Chargé d'un cours de philologie indochinoise à l'Ecole, 284, 328, 629. Mission d'études en Europe, 328.

Hương-hoả (biens affectés en Annam au culte des ancêtres), 236-249.

Ikeda (*K.*), v. *Kume* (*K.*), etc.

Inde. Chronique, 294. — Architectes indiens au Cambodge, 503-504. Indianisation du Fou-nan, 503. Relations de voyages dans l'— des pèlerins chinois, 518, 511-512.

Indochine. Bibliographie, 236-252, 559-571. — Chronique, 284-294, 588-596. — Commission archéologique de l'—, 504, 520. Etude et conservation des monuments historiques de l'—, 519-521, 611, 650-651. Etudes indochinoises, v. Finot. Philologie, ethnographie et histoire de l'—, 515-517. Revue indochinoise, 581-585. — Cf. Annam, Cambodge, Laos, Siam, Tonkin.

Indo-européen. Caractère — du tokharien, 580.

Indoscythes. Grammaire de la langue des —, v. Sieg et Siegling.

Inscriptions. Ancienne écriture chinoise d'après les —, 264-267. Anciennes — chinoises sur bronze et sur écaille de tortue, 264-267. — de Kao-keou-li, 279. — de Tép Pranam, v. Cœdès. — du Ts'ien-fo-tong au Kan-sou 502-505. — du Cambodge, 295, 503, 528; v. Cœdès. — du Rocher Rouge, v. Lepage. — et pièces de chancellerie chinoises, v. Chavannes. — funéraire de Sai-tien-tch'e, 260-265.

Islam au Yunnan, v. Olloue (d').

Jaina. Epigraphie —, v. Guérinot.

Japon. Bibliographie, 268-278, 575-579. — Chronique, 296-502, 598-609. — Anti-militarisme au — 500-502. Art japonais, v. Migeon. Bibliographie du —, v. Wenckstern. Calendrier grégorien au —, 608. Censure au —, 296-297. Commentaires d'œuvres littéraires japonaises, 281. Développement du —, v. Griffis. Dictionnaire sino-japonais-russe, v. Pozdneyev. Ecole des langues étrangères du —, 608-609. Etat actuel de la librairie et de la presse périodique au —, 604-605. Exposition du —, 601-602. Grandes bibliothèques du —, 598-601. Histoire, v. Hagino, Kume, Kuroita, Ōkuma. Histoire de la grammaire japonaise, v. Fukui. Histoires de la guerre russo-japonaise, 280; v. Ariga. Histoire de la littérature japonaise, v. Fujioka. Langue, v. Plaut. Manifestation socialo-anarchiste au —, 297. Noms géographiques du —, v. Yoshida. Nouveau musée du —, 601. Nouvelles de l'époque de Muromachi, v. Hirade. Nouvelle secte shintoïque, 602. Presse chinoise au —, 502. Promotions posthumes au —, 602-604. Propagande socialiste au —, 299-500. Protestantisme au —, v. Allier. Psychologie japonaise, v. La Vieuville. Publications sur le socialisme au —, 297-299. Reproductions des objets et des œuvres d'art du Shōsō-in, 281-282. Style épistolaire japonais, v. Müller (W). Théâtre au —, 606-607.

Jong-lou, 255-258.

Kamakura, v. Ōmori, Becker.

K'ang Yeou-wei, 254-258.

Kanjur retrouvé au Kan-sou, 507-508. — Cf. 294.

Kan Lolo, 541-542.

Kan-ngai, 165-164.

Kanno (*M*). Koji seigo daijiten, 281.

Kan-sou. Une bibliothèque médiévale retrouvée au —, v. Pelliot.

Kao-keou-li, v. Chavannes.

Keng-ma, 166-167.

Khasi. Sa place en linguistique, 1-16.

Khmèr. Musée des antiquités — es à Phnom-penh, 292. Place en linguistique de la langue — e, 1-16. Lois phonétiques des langues mon- — es, v. Schmidt. Transcription du —, 249-252.

Kiai-so, 564.

Kiai-so-tseu, 562.

Kielhorn (L. F.). Notice nécrologique, 505.

Kobayashi (*S.*), v. *Kume* (*K.*), *Ikeda* (*K.*), *Watanabe* (*S.*), *Miura* (*S.*) et —.

Kokubun chūshaku zensho, 281.

Kong (le prince), 255-254.

Kouei-tcheou. Inscription du Rocher Rouge au —, v. Lepage. Miao-tseu au —, 276.

Kou-tsong, 557, 572-575.

Kubera et Hāritī d'après l'école de Mathurā, v. Vogel.

Kumārajīva, v. Huber.

Kume (*K.*), *Ikeda* (*K.*), *Watanabe* (*S.*), *Miura* (*S.*) et *Kobayashi* (*S.*). Dai Nihon jidai shi, 274-275.

Kuroita (*K.*). Kokushi no kenkyū, 275.

Kyōto. Université de —, 609.

Lajonquière (E. Lunet de). Conditions de son retour et mission en France, 527, 627. Mission archéologique au Cambodge et au Siam, 284, 292-294, 588, 629.

La-ma, 571.

Laos. Chronique, 294. — Conservation des statues et objets d'art du —, 294. Immeubles

et objets divers du — classés comme monuments historiques, 330-331.

Lao-tchoua, 155-156.

Lao-tseu. Son église, son évangélisation, sa doctrine, 515-517.

La-quâ de Đông-quang, v. Bonifacy.

La Vieuville. Essai sur la psychologie japonaise : la race des dieux, 585.

Lê. Législation pénale sous la dynastie des —, 193-220. — Cf. 181.

Leang K'i-tch'ao. Son récit des intrigues et du coup d'Etat de 1898, 254-258.

Legendre (*A. E.*). Au Sseu-tch'ouan, traduit en chinois, 295-296.

Lepage (H.). — *Note sur l'inscription du Rocher Rouge*, 233-235. — Collaboration à une étude du Cte d'Ollone sur l'Islam au Yunnan, 260-262.

Lévi (*S.*). Le Népal, III, 583.

Li. Législation pénale sous la dynastie des —, 185-189.

Lịch triều hiến chương loại chí de Phanhuy-Chú, livres XXXIII-XXXIV, traduits et commentés, 177-220.

Li-ma, 175-176.

Li-so (ou sou), 356-357, 377-378.

Lolo. Coutumes et langue des — de Trungyên, v. Bonifacy. — blancs, 338-339. — noirs, 339-340. Mission d'Ollone chez les — indépendants, 618-619. Quelques peuplades —, v. Madrolle. P'ou-la ou —, 355 n. 1.

Long-tch'ouan, 164-166.

Lou-kiang, 172-173.

Lou-lou, 335-338.

Lou-wou Lolo, 341.

Madrolle (*Cl.*). Quelques peuplades Lolo, 584.

Maitre (Cl. E.). — *Préface de « La justice dans l'ancien Annam »*, 177-181. *Rapport sur le développement de l'Ecole de 1902 à 1907*, 306-326. *Rapport sur la situation de l'Ecole pendant l'année 1908*, 627-632. *Réponse au Commandant d'Ollone sur la « Chine novatrice et guerrière »*, 616-626. — Comptes rendus, 236-249, 575-579. — Nommé directeur de l'Ecole, 284, 326.

Maitreyasamiti, 580.

Mán, 334-335. — Khoanh ou Lolo noirs, 339-340, 531 sqq.

Mandchourie. Voyage archéologique dans la —, v. Chavannes.

Mang-che, 173-174.

Manichéisme, Fragment manichéen retrouvé au Kan-sou, 518.

Māra dans l'iconographie bouddhique, 490, 495.

Marouzeau (Mme J.), v. Schmidt (W.).

Maspero (G.). Nommé correspondant délégué de l'Ecole, 588, 627, 630.

Maspero (H.). Comptes rendus, 252-259, 264-267, 571-575. — Chargé d'une mission en Chine, 588, 632. Nommé pensionnaire de l'Ecole, 284, 326. — Cf. 629.

Mathurā. Kubera d'après l'école de —, v. Vogel.

Maybon (*A.*). La politique chinoise, 252-259.

Maybon (Ch. B.). Comptes rendus, 259-264. — Chargé du cours de chinois, 284, 331. — Cf. 629.

Miao. Ethnographie des tribus —, v. Torii.

Miao Lolo, 342-344.

Mien-jen, 363.

Mien-ti, 157-159.

Migeon (*G.*). Au Japon. Promenade aux sanctuaires de l'art, 575-579.

Mitteilungen der deutschen Gesellschaft für Natur- und Völkerkunde Ostasiens, 586.

Miura (*S.*), v. *Kume* (*K.*), *Ikeda* (*K.*), *Watanabe* (*S.*), — et *Kobayashi* (*S.*).

Mong-ken, 161.

Mong-lien, 174.

Mong-mi, 167-168.

Mongol. Formation du bouddhisme —, 512 n. 1, 515-516. Histoire des — s, v. Curtin. Inscriptions et pièces de chancellerie chinoises de l'époque — e, v. Chavannes. Textes chinois pour l'étude de l'époque — e, 585.

Mong-ting, 159-160.

Mong-yang, 156-157.

Mon-khmèr, v. Schmidt.

Montguers (Ct). Recherches archéologiques au Cambodge, 591. Note sur l'activité archéologique du Siam, 595.

Monuments historiques. — au Japon, 605. — de l'Indochine, 319-321, 611, 630-631. — du Cambodge, 328-330. — du Laos, 294, 330-331. — du Siam, 595-596.

Mo-so, 335-336, 368-371. — Cf. 344 n. 2.

Mo-tch'a, 344-345.

Mouhot et sa reconnaissance des ruines d'Angkor, 226.

Mou-ki, 354-355.

Mou-pang, 152-154.

Müller (*W.*). Ueber den japanischen Briefstil, 586.

Mung, Lolo de Turong-yèn, 551 sqq.

Muromachi. Nouvelles de l'époque de —, v. Hirade.

Musée de l'Ecole française d'Extrême-Orient, 286, 510-512, 590-591, 652. — khmèr de Phnom-penh, 292, 511, 652. Un nouveau — au Japon, 601.

Nāgarāja. Légende des — s Nanda et Upananda, 493-495.

Naka (*M.*). Chingisu kan jitsuroku, 282.

Naka Michiyo. Notice nécrologique, 607-608.

Na-ma, 575-576.

Nanda. Légende du Nāgarāja —, 493-495.

Nan-tien, 161-165.

Nécrologie, 503.

Népal, III, de *S. Lévi*, 585.

Nestorien. Un traité — retrouvé au Kan-sou, 518-519.

Ngo-tch'ang, 562.

Ngô-thi-Sĩ. Commentaires du Đại Việt sử ki, 186-191.

Ngự sử đài (Cour des Censeurs), 196 n. 4.

Nieou-wou, 175.

Nikobarais. Sa place en linguistique, 1-16.

Nông-jen, 561.

Notes et Mélanges, 221-235, 551-558.

Nou-jen, 558.

Nou-tseu, 578-579.

Odend'hal. Construction du monument d'—, 284, 286.

Ōkuma (*S.*). Kaikoku gojūnen shi, 573-574.

Ollone (*Capne d'*). L'Islam au Yunnan, 259-265. — Lettre relative à « La Chine novatrice et guerrière », 613-616. — Opérations de sa mission, 616-620.

Ōmori (*K.*). Kamakura, 280.

Ouïgours. Manuscrits — retrouvés au Kan-sou, 503, 507.

Pa-pai, 154-155.

Parmentier (H.). Note sur deux inscriptions rupestres, d'origine chame, retrouvées dans le voisinage de Pō Klaun Garai, 286-287. — Inventaire des monuments chams de l'Annam, 580. — Travaux en 1908, 284, 287, 588, 628-629.

Pa-tsiu, 576.

Pelliot (P.). — *Une bibliothèque médiévale retrouvée au Kan-sou*, 501-529. — Avance à lui accordée pour achats de livres, 627. Mission d'exploration en Asie centrale, 284, 294-295, 588, 628.

Peri (*N.*). Comptes rendus, 267-278, 575-575. — Terme de séjour prorogé pour 1908, 528. — cf. 629.

Phan-huy-Chú. Notice biographique, 177-181.

Philologie. — chame, 230-231. — indochinoise, 315.

Phimeanakas. Débroussaillement, 288.

P'iao-jen, 565.

Pilon (*A.*). Petit lexique annamite-français, 568-571.

Pischel (*B.*). Die Turfan-Recensionen des Dhammapada, 579-580.

Plaut (*H.*). Grammaire japonaise de la langue parlée. Corrigé des exercices et traduction des morceaux de lecture de la grammaire, 267-271.

Po-jen, 552-555.

Pō Klaun Garai. Deux inscriptions chames retrouvées dans le voisinage de —, 286-287.

P'ou-jen, 559-560.

P'ou-la, 555.

P'ou-t'ō, 555.

P'o-yi, 545-552.

Pozdneyev (*D.*). Yapano-russkiĭ iyeroglifitcheskiĭ klyutchevoĭ slovar', et traductions diverses, 586-587.

Praḥ Pithu. Débroussaillement, 288-289.

Protestantisme au Japon, v. Allier.

Publications de l'Ecole française d'Extrême-Orient, 524-526, 580, 650.

Quốc-Chân, 192 n. 1.

Quốc-ngữ, v. Dubois.

Revue du Monde musulman, 580-581.

Revue Indo-chinoise, 581-585.

Rocher Rouge, v. Lepage.

Sada Yakko, 606-607.

Saigō Takamori, 257 n. 2.

Sai-tien-tch'e = Seyyid Edjell, 260 n. 1, 262 ; v. Vissière.

Sa-mi Lolo, 540-541.

Santali. Sa place en linguistique, 1-16.

Sa-wan Lolo, 541.

Schmidt (W.). — *Les peuples mon-khmèr, trait d'union entre les peuples de l'Asie centrale et de l'Austronésie*, traduction de Mme J. Marouzeau (Suite et fin), 1-55. —

Grundzüge einer Lautlehre der mon-khmer Sprachen, 249-252.

Seyyid Edjell et ses deux sépultures en Chine, v. Vissière.

Shahr-i-Bahlol. Bas-reliefs, 487-490.

Shintoïsme. Une nouvelle secte, 602.

Shōin. Cf. Yoshida Torajirō.

Shōsō-in, 282.

Siam. Chronique, 595-596. — Activité archéologique du —, 595-596. Le — depuis les temps historiques, 224-225.

Sieg (*E.*) et *Siegling* (*W.*). Tocharisch, die Sprache der Indoskythen, 579-580.

Siegling (*W.*), v. *Sieg* (*E.*) et —.

Si-fan, 557. — Cf. 576.

Si-hia. Graffiti —, 502, 512.

Sino-annamite. Phonétique —, v. Cadière.

Société d'Angkor, 584, 595.

Soulié (G.), Tchang Yi-tch'ou et Bonifacy. — *Les Barbares soumis du Yunnan*, I, 149-176, II, 333-379.

Sseu-tch'ouan. Opinions chinoises sur les Français au —, 295-296.

Stūpa. Bas-reliefs du — de Dhruv Ṭīlā, v. Vogel.

Sun Yat-sen et le mouvement révolutionnaire, 258-259.

Sūtrālaṃkāra d'Açvaghoṣa, v. Huber.

Taiheiki, 281.

T'ang. A propos du fondateur de la dynastie des —, 615, 625. Textes de l'époque des — retrouvés au Kan-sou, 505 sqq.

Tan lou ki de Houang-si-che-kia-ni (Voyage d'exploration en Indochine de Francis Garnier), traduit en chinois, 279-280.

T'an Sseu-t'ong, 255-258.

Taoïste. Textes — s retrouvés au Kan-sou, 514-517.

Tch'a-chan-tch'ang, 174-175.

Tchang Yi-tch'ou, v. Soulié (G.) et —.

Tchen-k'ang, 171-172.

Tchinghiz-khan, v. Naka.

Tche-sou, 358.

Tch'ō-li, 151-152.

Tchō-so, 364.

Tenrikyō, nouvelle secte du shintoïsme, 602.

Tép Pranam. Stèle de —, v. Cœdès.

Thùa-ti (service provincial à l'époque des Lê), 199 n. 1, 200.

Tibétain. Manuscrits — s retrouvés au Kan-sou, 507, 513.

Tien-li de Che Fan. Traduction du chapitre sur les barbares du Yun-nan, 149-176, 334-379.

Ti-yang-kouei, 364.

Tōei shukō, 281-282.

Tokharien. Grammaire —ne, v. Sieg et Siegling.

Tōkyō. Dalles de pierre sculptées exposées à l'Université de —, 605. Exposition de —, 601-602. Grandes bibliothèques de —, 598-601.

Tonkin. Coutumes et langue des Lolo et des La-quà du Haut —, v. Bonifacy. Ethnographie du —, 316. Phonétique, v. Dubois.

Torii (*R.*). Byōzoku chōsa hōkoku, 276-277.

Touen-houang. Expédition Pelliot à —, 500 — Cf. Ts'ien-fo-tong,

T'ou-jen, 358.

T'ou-lao, 359.

T'ou-ken, 258 n. 2.

T'oung Pao, 583-584.

Trần. Législation pénale sous la dynastie des —, 189-193.

Tseu K'iao (Tseu Tch'an), 187 n. 3.

Tseu Tch'an, cf. Tseu K'iao.

Ts'ien-fo-tong (Grotte des Mille Buddhas) du Kan-sou, 520-521, 527. Manuscrits découverts au —, 501-529. — Cf. 294-295.

Ts'ouan, 334-335, 367-368.

Ts'ouei Che, 187 n. 4.

Tukhāre, cf. tokharien.

Tsrong-yên. Lolo de —, v. Bonifacy.

Turfan. Recension d'un texte sanskrit du Dhammapada trouvé à —, v. Pischel.

Tuyên-quang. Lolo et La-quà de —, v. Bonifacy.

Upananda. Légende du Nāgārāja —, 495-495.

Vissière (*A.*). Le Seyyid Edjell ed-Din Omar et ses deux sépultures en Chine, 580-581.

Vogel (J. Ph.). — *Etudes de sculpture bouddhique*. I. *Kubera et Hārītī*, 487-490. II. *Kubera d'après l'école de Mathurā*, 490-492. III. *Les bas-reliefs du stūpa de Dhruv Ṭīlā*, 492-500. — Nommé correspondant de l'Ecole, 285, 331, 650.

Wan-tien, 170-171.

Watanabe (*S.*), v. *Kume* (*K.*), *Ikeda* (*K.*), —...

Wei-yuan, 169-170.

Wenckstern (*Fr. von*). Bibliography of the Japanese Empire, vol. II, 280.

Wieger (*L.*). Rudiments. Langue écrite, mécanisme, phraséologie, 584.

Wo-ni, 353-354.
Xã-trưởng (chef de village sous les Lè), 198 n. 1.
Yao, 150 n. 2.
Ye-jen, 364-365.
Yoshida (*T.*). Dai Nihon chimei jisho, 271-275.
Yoshida Torajirō (Shōin). Biographie, 603-604.
Yuan Che-k'ai Son rôle dans le coup d'Etat de 1898, 255-258.
Yun-nan. Barbares soumis du —, v. Soulié et Tchang Yi-tch'ou. Les Français au —, 295. L'Islam au —, v. Ollone (d'). Miao-tseu au —, 276.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Pages

Fig. 1. — KUBERA ET HĀRITĪ (Shahr-i-Bahlol) 488
Fig. 2. — KUBERA (Mathurā). 491
Fig. 3-6. — TAMBOUR DE STŪPA DE DHRUV ṬILĀ. 494, 496, 498, 499
Fig. 7. — AUTEL DES ANCÊTRES (La-quâ). 541
Fig. 8. — REPRÉSENTATION DES ANCÊTRES (Lolo) 541

HORS TEXTE

Après page

CARTE DES RÉGIONS HABITÉES PAR LES BARBARES SOÛMIS DU YUNNAN. 176
PLAN D'ANGKOR-THÔM. 292

TABLE DES MATIÈRES

Nos 1-2, janvier-juin 1908

Pages

I. — Les peuples mon-khmèr, trait-d'union entre les peuples de l'Asie centrale et de l'Austronésie, II (*Suite et fin*), par le P. W. Schmidt. 1

II. — Inventaire des inscriptions du Champa et du Cambodge, par M. G. Cœdès. 57

III. — Monographie de la semi-voyelle labiale en sino-annamite et en annamite, I, par M. L. Cadière. 93

IV. — Les Barbares soumis du Yunnan, I, traduction de MM. G. Soulié et Tchang Yi-tch'ou, notes du Cte Bonifacy. 149

V. — La justice dans l'ancien Annam, I, traduction et commentaire de M. R. Deloustal 177

NOTES ET MÉLANGES.

L. Finot. — Les études indochinoises 221

Lt Lepage. — Note sur l'inscription du Rocher Rouge. 235

BIBLIOGRAPHIE.

I. — **Indochine.**

C. Briffaut. Etude sur les biens cultuels familiaux en pays d'Annam (Cl.-E. Maitre). — *P. W. Schmidt.* Grundzüge einer Lautlehre der Mon-Khmer Sprachen (G. Cœdès). 256

II. — **Chine.**

A. Maybon. La politique chinoise (H. Maspero). — *Cne d'Ollone.* L'Islam au Yunnan (Ch. B. Maybon). — *W. Hillier.* The Chinese Language and how to learn it (Ch. B. Maybon). — *F. H. Chalfant.* Early Chinese Writing (H. Maspero). . . 252

III. — **Japon** (N. Peri).

H. Plaut. Grammaire japonaise de la langue parlée. Corrigé des exercices et traduction des morceaux de lecture de la grammaire. — *Yoshida T.* Dai Nihon chimei jisho. — *Kume K., Ikeda K., Watanabe S., Miura S.* et *Kobayashi S.* Dai Nihon jidai shi. — *Kuroita K.* Kokushi no kenkyū. — *Torii R.* Byōzoku chōsa hōkoku. — *Fujioka. S.* Kokubungakushi kōwa. — *Hirade T.* Muromachi jidai shōsetsu shū. 267

IV. — **Notes bibliographiques.** 279

CHRONIQUE.

Pages

INDOCHINE FRANÇAISE 284
INDE 294
CHINE 294
JAPON 296
FRANCE 303
DANEMARK 304

NÉCROLOGIE.

L. F. KIELHORN (G. Cœdès) 305

DOCUMENTS ADMINISTRATIFS 306

Nos 3-4, juillet-décembre 1908

I. — LES BARBARES SOUMIS DU YUNNAN, II (*Suite et fin*), traduction de MM. G. SOULIÉ et TCHANG YI-TCH'OU, notes du Cte BONIFACY 333
II. — MONOGRAPHIE DE LA SEMI-VOYELLE LABIALE EN ANNAMITE ET EN SINO-ANNAMITE, II, par M. L. CADIÈRE 381
III. — ÉTUDES DE SCULPTURE BOUDDHIQUE. I, KUBERA ET HĀRITĪ. II, KUBERA D'APRÈS L'ÉCOLE DE MATHURĀ. III, LES BAS-RELIEFS DU STŪPA DE DHRUV ṬĪLĀ, par M. J. Ph. VOGEL 478
IV. — UNE BIBLIOTHÈQUE MÉDIÉVALE RETROUVÉE AU KAN-SOU, par M. P. PELLIOT . 501

NOTES ET MÉLANGES.

Cte BONIFACY. — Etude sur les coutumes et la langue des Lolo et des La-quà du Haut-Tonkin 531

BIBLIOGRAPHIE.

I. — **Indochine** (L. CADIÈRE).

Lt *M. Dubois*. Cuŏc-ngữ et mécanisme des sons de la langue annamite. — *R. Deloustal*. Méthode d'annamite. — *A. Bouchet*. Cours élémentaire d'annamite. — *A. Pilon*. Petit lexique annamite-français 559

II. — **Chine** (H. MASPERO).

J. Curtin. The Mongols, a history 571

III. — **Japon**.

Ōkuma S. Kaikoku gojūnen shi (N. PERI). — *Hagino Y.* Kokushi daijiten (N. PERI). — *G. Migeon*. Au Japon. Promenade aux sanctuaires de l'art (CL.-E. MAITRE) . . 573

IV. — **Asie centrale** (L. FINOT).

Pages

B. Pischel. Die Turfan-Recensionen des Dhammapada. — *E. Sieg* et *W. Siegling*. Tocharisch, die Sprache der Indoskythen 579

V. — **Notes bibliographiques** 580

CHRONIQUE.

INDOCHINE FRANÇAISE 588
SIAM 595
CHINE 596
JAPON 598
DANEMARK 609

CORRESPONDANCE.

A propos de *La Chine novatrice et guerrière*. Lettre de M. D'OLLONE 613
Réponse de M. CL.-E. MAITRE 616

DOCUMENTS ADMINISTRATIFS 627

INDEX ANALYTIQUE 633

TABLE DES ILLUSTRATIONS 642

TABLE DES MATIÈRES 643

ERRATUM 646

ERRATUM

P. 149, n. 1. *Au lieu de* 範老扉, *lire* 範荔扉.

P. 150, l. 15. *Au lieu de* Siue, *lire* Sie.

P. 151, l. 8. *Au lieu de* Hou, *lire* Fou.

lb., l. 17. *Au lieu de* 1289-1294, *lire* 1260-1294.

lb., l. 22. *Au lieu de* 歌官, *lire* 歌當.

P. 152, l. 3 et n. 1. *Au lieu de* Tao-lo-mong, *lire* Tao-no-mong.

lb., l. 7. *Au lieu de* Man Lou-k'iong, *lire* Man Lou-k'ong.

lb., l. 17. *Au lieu de* 焚, *lire* 樊.

lb., n. 6. *Au lieu de* Cha-mo, *lire* Cha-mou.

lb., n. 6. *Au lieu de* Lan-tchang-kiang, *lire* Lan-ts'ang-kiang.

lb., n. 7. Le *t'eou-che* est le laiton, du turc *toutch*. Cf. Watters, *Essays on the Chinese language*, p. 359.

P. 153, l. 28. *Au lieu de* Hai-kiu, *lire* Hai-k'ing.

lb., n. 1. *Au lieu de* 州, *lire* 川.

P. 154, l. 14. *Au lieu de* 南格剌 Nan-kai-ts'ō, *lire* 南格剌 Nan-ko-la.

P. 155, l. 32. Au lieu de *teng-lang*, lire *teng-hien*.

P. 156, l. 12-14. *Au lieu de* Mong-yang est en amont du fleuve..... Lien-si-yang, *lire* [Le territoire de] Mong-yang est sur le cours supérieur [du Kin-cha-kiang] ; au Sud, il arrive au territoire de Ti-ma-sa et confine à l'Océan occidental.

lb., l. 30. *Au lieu de* Tao-yu-pin 刀玉賓, *lire* Tiao-yu-pin 刁玉賓.

P. 157, l. 20. *Au lieu de* 盞西, *lire* 蓋西.

lb., l. 22 sqq. *Au lieu de* Sseu-houen *et* Houen, *lire* Sseu-hong *et* Hong.

P. 158, l. 16. *Au lieu de* Chouei-t'i, *lire* Jouei-t'i.

lb., l. 18. *Au lieu de* Leng 楞, *lire* Tō-leng 得楞 (Talaing).

lb., l. 20. *Au lieu de* Sseu Ko-han-pa, *lire* Sseu-ko *et* Han-pa.

lb., n. 3. *Au lieu de* Ta-yong-kiang 大庸汀, *lire* Ta-yun-kiang 大盈汀.

P. 159, l. 25 et *passim*. *Au lieu de* T'eng-tcheng, *lire* T'eng-tchong.

P. 161, n. 1. Supprimer la phrase sur Keng et Xieng = 京 *king*.

lb., n. 3 et *passim*. *Au lieu de* Ta-yong-kiang, *lire* Ta-yun-kiang.

P. 163 et *passim*. *Au lieu de* Kan-ngai, *lire* Kan-yai.

lb., n. 2. *Au lieu de* Pan-lang-kiang, *lire* Pin-lang-kiang.

P. 164, l. 6. *Lire* 竹 鼈.

lb., l. 25. *Au lieu de* Kouang Ki-chouen, *lire* Kouang Ki-hiun.

lb., l. 31 et *passim*. Écrire toujours 賧 *t'an*.

P. 165, l. 19. *Au lieu de* To-ying, *lire* To-ngan.

lb., l. 29. *Au lieu de* Tcheou Kia-meou, *lire* Tcheou Kia-mo.

P. 166, l. 29. *Au lieu de* Mong-han, *lire* Men-han.

P. 167, l. 30. *Au lieu de* Pang-han-lou-tsou, *lire* Pang-hang-lou-tsou.

P. 168, l. 1. *Au lieu de* 賓井, *lire* 實井.

P. 171, l. 12. *Au lieu de* Mong ting-chouei, *lire* Mong T'ing-jouei.

lb., l. 13. *Au lieu de* King-kouei, *lire* King K'ouo.

P. 172, l. 1. Au lieu de *ling-chai*, lire *lin-chō*.

lb., l. 30. *Au lieu de* Yao-yuan, *lire* Jeou-yuan.

P. 173, l. 18. *Au lieu de* Wo-tch'ang, *lire* Ngo-tch'ang.

P. 220, l. 2. *Au lieu de* ministères, *lire* ministres.

P. 223, l. 20. Au lieu de *nirvāna*, lire *nirvāṇa*.

P. 249, l. 4. *Au lieu de* antérieures, *lire* ultérieures.

P. 255, l. 8. *Au lieu de* Wong Tong-ho 翁洞和, *lire* Wong T'ong-ho 翁同龢.

P. 259, l. 10. *Au lieu de* 勒命方署, *lire* 革命方署.

P. 261, n. 3. *Au lieu de* Wou-tseu-kiang, *lire* Wou-tseu-hiang.

P. 266, l. 1. *Au lieu de* 金石萃編, *lire* 金石萃編.

P. 272, l. 16. *Au lieu de* Hi, *lire* Hikuma.

P. 276, n. 1, l. 2. *L'un des deux caractères* 膚 *doit être* 臚.

P. 279. Pour la traduction chinoise du *Voyage d'exploration* de Francis Garnier, cf. Cordier, *Bibl. Sinica*, 2e éd., col 529.

P. 287, l. 37, et p. 288, l. 7. *Au lieu de* Baphoun, *lire* Baphuon.

P. 296, l. 43. *Ajouter* ざめ *après* 鰮.

P. 302, l. 14. Au lieu de *Pa tcheng hio...*, lire *Fa tcheng hio....*

Ib., l. 24. Au lieu de *Nong san tsa tche*, lire *Nong sang tsa tche.*

Ib., l. 35. Au lieu de *Tsin tch'eng tsa tche*, lire *Tsin cheng tsa tche.*

P. 334, l. 15. Au lieu de *tchen man kiao wei*, lire *tchen-man hiao-wei.*

P. 335, l. 21. *Au lieu de* queue de poisson, *lire* bouche de poisson.

Ib., l. 30. *Au lieu de* de deux ans, *lire* de dix ans.

P. 337, l. 4. Au lieu de *tsou-k'o*, lire *tsiu-k'o.*

Ib., l. 14. Au lieu de *San-po*, lire *sa-p'o.*

P. 339, l. 6. *Au lieu de* sont méprisés, *etc.*, *lire* sont considérés comme une tribu inférieure par les sauvages.

P. 340, l. 26. *Au lieu de* Kao-tien 蒿甸, *lire* K'iao-tien 蕎甸.

P. 343, l. 13. *Au lieu de* Yi-houa 亦化, *lire* Yi-tso 亦佐.

Ib., l. 21. *Au lieu de* Yao-ngan-fou, *lire* Yao-ngan.

P. 347, l. 7. Au lieu de *tseng*, lire *tcheng.*

Ib., l. 14. Au lieu de *pei-pan* 拍枚, lire *p'ai pan* 拍板.

P. 350, l. 29. *Au lieu de* Na-leou-k'i 納樓溪, *lire* Na-leou 納樓 et K'i-tch'ou 溪處.

P. 353, l. 17. *Le texte a bien* Kan-ni 幹泥, *mais il faut sans doute lire* Wo-ni 斡泥.

P. 354, l. 13. *Au lieu de* à Sseu-t'o-k'i 思陀溪, à Tch'ou-lo-k'ong 處落忽, *lire* à Sseu-t'o 思陀, à K'i-tch'ou 溪處, à Lo-k'ong 落忽.

P. 355, l. 7. *Au lieu de* les marches de l'Est, *lire* le Yi-tong 迤東.

P. 356, l. 3. *Au lieu de* naturellement, *lire* actuellement.

P. 359, l. 3 et 8. *Au lieu de* Hi-ngo, *lire* Si-ngo.

Ib., l. 15-16. *Au lieu de* Le *Tcheou chou* 周書 et le *Wei lou p'eng* 微盧彭 les appellent *Si-jen* 西人, *lire* Le *Tcheou chou* les appelle « gens de l'Ouest » en même temps que [les habitants] de Wei, de Lou et de P'eng.

Ib., l. 19. *Au lieu de* P'ou 濮, *lire* Pou ; de même *passim.*

Ib., l. 21. *Au lieu de* P'ou-ts'ien 蒲千, *lire* P'ou-kan 蒲干 (Pagan).

Ib., l. 29. *Supprimer* (espèce de palmier).

P. 360, l. 25. *Au lieu de* Lan-tchouang, *lire* Lan-ts'ang.

P. 361, l. 18. *Lire* Chen 沈.

P. 362, l. 7. *Au lieu de* Kiai-so-tseu, *lire* Kie-so-tseu.

Ib., l. 21-22. *Au lieu de* leur race occupe..., les trois portes du Yong-tch'ang, *lire* ils occupent les trois *tchai* 砦 de Lo-kou. Lo-pan et Lo-ming, de Yong-tch'ang.

P. 364, l. 1. *Au lieu de* Kiai-so, *lire* Kie-so.

P. 365, l. 25. *Au lieu de* Pei-tsou, *lire* Pei-tsin.

P. 366, l. 1-2. *Lire* Le *Mou chō* parle [des gens] de Yong, de Chou, des Kiang, des Meou. Meou, c'est [la même chose que] Seou 叟 qui se prononce *seou* 按.

Ib., l. 10. *Au lieu de* 叟, *lire* 鄭.

Ib., n. 4. *Au lieu de* a conquis les Nieou 蚺, *lire* a forcé à l'hommage les Jan 冉, a réduit en vasselage les P'ang 蚺.

Ib., id. *Au lieu de* Ngang 卬, lire Kiong 邛.

P. 367, l. 2-5. *Corriger ainsi* : Lorsque Yi Yin était préposé au tribut [des barbares] des quatre régions, droit au Sud étaient les Po-pou. Dans les *Discours* [*du royaume*] *de Tcheng* [du *Kouo yu*], [il est dit que le roi] Fen-mao de Tch'ou ouvrit le premier [le pays] des Pou.

Ib., l. 6. *Au lieu de* Lieou Po-tchouang 劉白壯, *lire* Lieou Po-Tchouang 劉伯莊 [des T'ang].

Ib., l. 13. *Au lieu de* jusqu'aux P'ou-kong, *lire* jusqu'aux [pays] Pou et K'ien.

Ib., l. 18. *Au lieu de* T'ou-jen, *lire* Pou-jen.

Ib., l. 20-22. *Corriger ainsi* : Leur teint est noir. Ils courbent le dos et se tatouent. ce qui constitue pour eux un ornement.

P. 368, l. 5. Au lieu de *Lieou song long siang tsiang kiun*, lire *long siang tsiang kiun*, sous les Song de [nom de famille] Lieou (420-479).

Ib., l. 7. *Au lieu de* Ngang-tou, *lire* Kiong-tou.

P. 372, l. 28. Au lieu de *yuan-song*, lire *lu-song*.

P. 373, l. 5-6. *Au lieu de* Ils s'asseyent.... (sorte de gâteaux), *lire* Ils aiment le thé. Pour manger, ils s'asseyent à terre en tailleur.

P. 374, l. 19-20. *Au lieu de* Fou-tsang.... trois ou quatre ouvrages, *lire* Fan-tsang (Tibet). [Chaque exemplaire] est de plus de deux cents boîtes. Il y a des [lama] qui en possèdent jusqu'à deux et trois exemplaires.

P. 375, l. 16 et p. 377, l. 2. *Au lieu de* 弓龍, *lire* 弓箭.

P. 376, l. 22. *Au lieu de* ne se les lavent, *lire* ne se peignent.

P. 377, l. 1. *Au lieu de* Ils se trouvent près des vallées de Sseu-chan, *lire* Ils se trouvent dans [les districts de] Kin-tch'eng 近城, de Sseu-chan.

Ib., l. 11. *Au lieu de* une couronne, *lire* un bandeau.

P. 378, l. 27. *Au lieu de* K'ang-p'ou-yun-tche 康普運枝, *lire* K'ang-p'ou-ye-tche 康普業枝.

Ib., l. 28. *Au lieu de* Lo-mai-k'i 羅麥其, *lire* Lo-mai-ki 羅麥基.

Ib., l. 31. *Au lieu de* traits noirs, *lire* traits bleus.

P. 385, n. 5. Au lieu de *quat*, lire *quât*.

P. 390, l. 1. Au lieu de *hoc*, lire *hoe*.

P. 396, n. 4, l. 6. Au lieu de *lŏi*, lire *cŏi*.

P. 400, n. 5, l. 2. Au lieu de *lăn*, lire *săn*.

P. 401, l. 17. Au lieu de *con*, lire *côn*.

Ib., l. 21. Au lieu de *khon*, lire *khôn*.

P. 409, n. 1, l. 12. Au lieu de *nguyên*, lire *quyên*.

P. 412, n. 7, l. 1. Au lieu de *dăy*, lire *dây*.

P. 415, l. 9. Au lieu de *ngot*, lire *ngoăt*.

P. 418, n. 6, l. 3. Au lieu de *dươi*, lire *dưới*.

P. 419, l. 18. *Au lieu de* Cŭa, *lire* Của.

P. 420, l. 8. Au lieu de *hwak*, lire *kwak*.

Ib. Intervertir les notes 1 et 3, et les notes 2 et 4.

P. 421, n. 4, l. 3. *Au lieu de* ci-dessous, *lire* ci-dessus.

P. 422, n. 9, l. 2. Au lieu de *khoủ*, lire *khoả*.

P. 423, l. 17. Au lieu de *vói*, lire *với*.

P. 430, n. 4, l. 2. *Au lieu de* forme, *lire* force.

P. 432, l. 3. Avant 天, ajouter *eo*.

P. 444, l. 9. *Au lieu de* labialisée, *lire* vocalisée.

Ib., l 16. Au lieu de *vạt*, lire *vọt*.

P. 488, fig. 1. *Au lieu de* Harītī, *lire* Hāritī.

P. 508, l. 16. Au lieu de *Mahāprajñāparāmitāsūtra*, lier *Mahāprajñāpāramitāsūtra*.

P. 577, l. 10. Au lieu de *châ-no-gu* (*cha-no-gon*), lire *châ-no-gou* (*cha-no-gu*).

Ib., l. 14. Au lieu de *ketō*, lire *keitō*.

P. 578, l. 2. *Au lieu de* 夭, *lire* 天.

P. 602, l. 47. *Au lieu de* 北, *lire* 北.

PERSONNEL

DE

L'ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT

AU 31 DÉCEMBRE 1908

MM. **Maitre** (CLAUDE-E.), ✪, ancien élève de l'École Normale supérieure, agrégé de l'Université, *directeur*.

Finot (Louis), ✱ ✪, ancien élève de l'École des Chartes, directeur adjoint à l'École des Hautes-Études, chargé de cours au Collège de France, ancien directeur, *représentant de l'École en France*.

Pelliot (Paul), ✱, élève diplômé de l'École des Langues orientales vivantes, licencié ès-lettres, *professeur de chinois*.

Parmentier (H.), ancien élève de l'École nationale des Beaux-Arts, architecte diplômé, *chargé du Service archéologique*.

Huber (Edouard), élève diplômé de l'École des Langues orientales vivantes et de l'École

des Hautes-Études, *chargé du cours de philologie indochinoise*.

MM. **Maybon** (CHARLES-B.), ✪, licencié ès-lettres, ancien directeur de l'École Pavie, *secrétaire-bibliothécaire, chargé du cours de chinois*.

Commaille (J.), *conservateur du musée d'Angkor*.

Peri (Noël), *préparateur*.

Maspero (Henri), licencié [illegible]

[illegible]

[illegible]

[

BULLETIN

DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT.

Le *Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient* paraît tous les trois mois. Il est en vente : à Hanoi, à l'École française d'Extrême-Orient ; à Paris, chez E. LEROUX, 28, rue Bonaparte ; à Leipzig, chez HARRASSOWITZ, Querstrasse, 14. Le prix de l'abonnement annuel est fixé à 20 fr., celui du numéro simple à 5 fr.

Prière d'adresser toutes les communications concernant la rédaction et l'administration, soit à M. le Directeur de l'École française d'Extrême-Orient, à Hanoi, soit à M. L. FINOT, représentant de l'École française d'Extrême-Orient, 11, rue Poussin, à Paris.

T. I-VIII (Années 1901-1908), 7 vol. in-8°, chacun . . . . . 20 francs

PUBLICATIONS

DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT